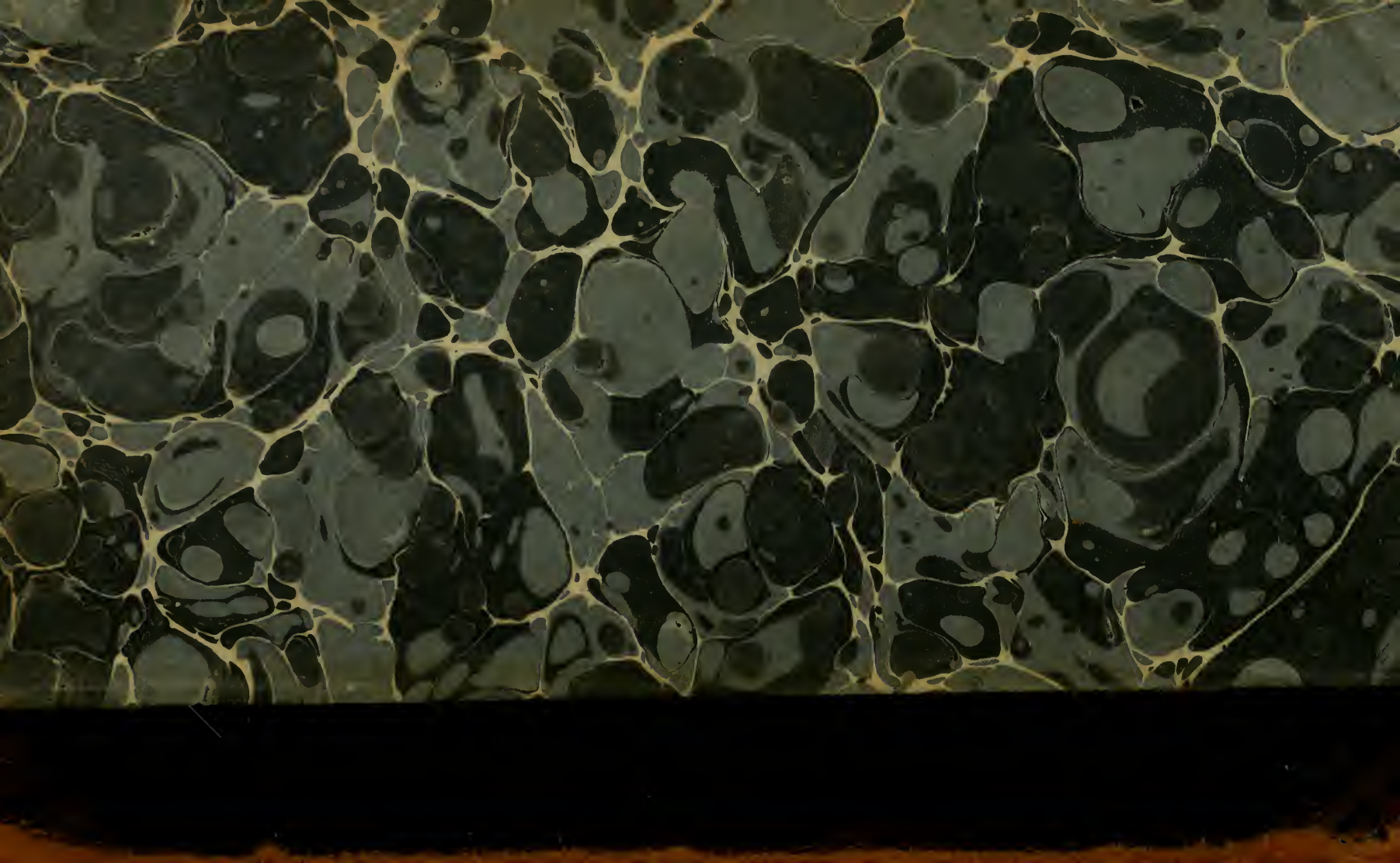


MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

La
S

MÉMOIRES

(DE LA)

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

t. 16 (1909-1911)

TOME SEIZIÈME

(19174
30.9.24

PARIS (6e)
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS
1910-1911

CASTES ET DIALECTES EN TAMOUL.

Un fait aussi dominant que la distribution en castes a dû avoir une répercussion sur l'état linguistique de la société indienne. On trouve quelques indications en ce sens chez plusieurs auteurs : M. Grierson par exemple plusieurs fois dans le *Linguistic Survey* a noté au passage l'influence de la caste sur la répartition dialectale (voir entre autres, vol. IX, part II, *Gujarātī*, p. 378, 424, 497, etc.; vol. V. p. II, *Bihārī*, p. 54 et suiv., surtout les pages 270 et suivantes, relatives à Bénarès). M. Maenner s'exprime ainsi dans la préface de son dictionnaire tulu : «It should be taken into consideration that not only the different *castes* of the Tuḷu-speaking people have their own peculiarities of expression and pronunciation, *e. g.* for «wedding» Brahmans say *kalyāṇa*, Pariahs say *baḍatana*, and other caste people say *maḍumè*, but there are also *local* distinctions of dialect. . . », etc. (*Tuḷu-Engl. Dict.*, Préf., § 10); ici l'influence des castes est mise en première ligne, avant la distribution géographique. Le témoignage le plus formel que j'aie rencontré jusqu'ici est celui d'un indigène, dans un article relatif au dialecte bengali du district de Maldah[1]. Ce district, nous dit-il, est habité par diverses castes, et pour chaque caste il y a des différences de vocabulaire et de prononciation; « en entendant les gens parler, il est possible de deviner à quelle caste ils appartiennent ». L'auteur ajoute que l'extension de l'éducation a pour conséquence une tendance au nivellement. Malheureusement il s'en tient là et donne une liste de mots dialectaux sans fournir de précisions sur leur origine.

Des tendances de même nature ont dû agir dans l'Inde dès les premiers siècles de notre ère : nous en avons un témoignage indirect dans les règles du théâtre sanskrit, que nous trouvons énoncées dès les plus anciens traités d'art poétique, et appliquées dès les plus anciennes œuvres dramatiques. Le sanskrit est ré-

[1] Pandit Rājanīkānta Cakradartti, *Māldaher grāmaçabda;* article paru dans la *Sāhitya-pariṣat-patrikā*, année 1314, vol. IV, fasc. 1, p. 53.

servé dans le drame à un petit nombre de personnages mâles de rang supérieur, rois, savants, ascètes, moines, ministres, généraux, etc; en général, à ceux qui ont reçu une éducation soignée; les femmes de haut rang parlent le prākrit Çaurasenī, tout comme les hommes de condition inférieure; les gens du harem parlent la māgadhī; les domestiques, les princes et les marchands, l'ardhamāgadhī; le bouffon s'exprime en prācyā, les filous en avantikā; les soldats, les policiers, les joueurs en dākṣiṇātya; les castes déclassées en Cāṇḍālī; ceux qui travaillent le bois et les charbonniers en ābhīrī et çāvarī; etc [1].

L'influence des castes sur le système linguistique, dont nous pouvons ainsi noter des traces en différents points de l'Inde et en différents moments de son histoire, n'a pas, semble-t-il, été étudiée pour elle-même, et il était jusqu'ici impossible d'en mesurer l'extension. C'est à la solution de cette difficulté que cet article, fruit d'une enquête menée en pays tamoul en 1906-1907, prétend fournir une contribution. L'enquête a été menée : d'abord à Madras et à Chingleput (34 milles 1/2 de Madras par le chemin de fer), avec le concours précieux de M. Thurston, Superintendent of Ethnography, et de son assistant, M. K. Rangachari : sur ces deux points elle a été comparativement peu poussée, à Chingleput en raison de circonstances matérielles, à Madras parce que le caractère composite de la population pouvait laisser planer un doute sur la valeur des faits enregistrés; un petit nombre seulement ont été retenus; — ensuite à Chidambaram (151 milles de Madras), à Kumbakonam (193 milles), enfin à Tirumangalam, village situé à 11 milles au sud de Madura (355 de Madras), où le travail a été continué en mon absence par un indigène, M. N. Rāmalinga Aiyar, alors *headmaster* de l'école locale : j'ai utilisé ici les documents fournis par lui presque dans leur intégralité, car ils présentent, au point de vue technologique et surtout pour l'audition des particularités phonétiques, des garanties exceptionnelles. Pour le reste je n'ai retenu qu'une partie des faits notés; ils suffiront sans doute à démontrer l'existence et à caractériser la nature du phénomène étudié ici.

A vrai dire, suivant certains auteurs, il n'y aurait pas lieu de chercher en pays tamoul de divergences linguistiques entre castes. Sans doute plus d'une fois le dictionnaire de la Mission de Pondichéry signale certains mots comme appartenant spécialement à la « langue des brames » [2]; mais Caldwell, d'autre

[1] Résumé d'après Sylvain Lévi, *le Théâtre Indien*, p. 129-131. Cf. R. G. Bhandarkar, *Journal Bomb. Br. As. Soc.*, XVI, 337, et la comparaison qu'il fait avec l'usage actuel du marāṭhī.

[2] Voir par exemple aux articles *veṟumaṉē*, *tirupparum*. Plus fréquemment il signale des différences de lexique entre sectes religieuses (s. v. *māligei*,

part, tire argument contre l'origine non dravidienne des Parias de ce qu'il n'y a pas trace parmi eux de formes spéciales de parler [1]; et le Rev. Clayton, dans sa monographie sur les mêmes Parias s'exprime ainsi [2] : « Quoique le Paria parle tamoul avec beaucoup de vulgarismes et d'abréviations dans les suffixes grammaticaux, et soit souvent extrêmement négligé dans son articulation, je n'ai pas trouvé que son parler diffère essentiellement du tamoul ordinaire. Il pourra se présenter des variantes locales pour des termes plus généralement usités; ou certain mot se rapportant à l'agriculture pourra être employé à l'exclusion d'autres synonymes; et, bien entendu, l'emploi de *ś* pour *j*, et de *l* pour *ž*, qui distingue le tamoul méridional de celui des districts proches de Madras, vaut pour le Paria comme pour le Vellāla. Mais je ne connais pas de raison de distinguer entre le tamoul des Parias et celui des autres castes parlant tamoul. Le tamoul paria est du tamoul, en dépit du proverbe *parāpēccu arcipēccu* « le parler paria n'est qu'un demi-parler ».

Si négatives que soient les assertions du Rev. Clayton, elles contiennent cependant des concessions expresses à notre thèse. Nous y trouvons en particulier la preuve que le sentiment indigène, vrai guide en ces matières, est très net au moins en ce qui concerne les Parias [3]. Et en effet, de même qu'au Bengale M. R. Cakrabartti dit qu'on reconnaît la caste à son parler, en pays tamoul les indigènes se sentent capables de distinguer au moins trois grands groupes : Brahmanes, Sudras et Parias, rien qu'à l'audition. Il serait d'ailleurs extraordinaire qu'en un pays de traditions aussi conservatrices que l'Inde méridionale, le nivellement ait été plus rapide qu'au Bengale par exemple.

Un point sur lequel il faut préalablement attirer l'attention, c'est la remarquable uniformité sociale et linguistique de la plaine qui s'étend de Madras à Tinnevelli, et qui nous donne par exemple le droit de comparer des documents venant des environs de Madura à ceux de Madras. Sur ce territoire considérable (Tinnevelli est à 443 milles de Madras) on signale bien des différences de vocabulaire, mais ni les grammairiens [4] ni les indigènes ne connaissent d'autre répartition phonétique *géographique* que celle

palleiyam, *tirumaṇ*, *tirunīru*, etc.). — A Jaffna (Ceylan) J. P. Lewis a signalé des mots particuliers aux Pandārams et aux Parias (*Ind. Antiq.*, XIX, 160).

[1] Caldwell, *Comp. Gramm. of the Drav. lang.*, p. 554.

[2] *Madras Gov. Mus. Bull.*, V, n° 2, 1906; p. 56.

[3] En ce qui concerne les Brahmanes, on peut mettre en regard cet autre proverbe (recueilli à Tirumangalam) : *pāppān tamiḻum*, *veḷḷāḷan g(i)randamum vaḻavaḻa* « le tamoul des Brahmanes et le sanskrit des Vellālas sont également incorrects ».

[4] Voir par exemple Vinson, *Manuel de la langue tamoule*, p. 18; Caldwell, *Comp. Gr.*, p. 28.

du *ṛ*, prononcé ainsi dans la région centrale, *y* au Nord, *l* au Sud [1].

Or en regard de cette uniformité d'ensemble, l'étude d'un point particulier révélera des variations phonétiques, morphologiques et lexicologiques, suivant les catégories sociales. Chose remarquable, les variations portent aussi bien sur les phonèmes qui passent pour définir une région, comme le *ṛ*, que sur les autres. Et d'autre part, en comparant les résultats obtenus sur différents points du territoire, on constate à peu près partout des variations sur les mêmes phonèmes, les mêmes formes, les mêmes mots; et les faits s'ordonnent partout, sinon exactement de même, du moins dans le même sens.

Avant de donner le détail des preuves, il convient d'en préciser la valeur. Les règles suivies dans l'observation des faits ont été les suivantes. — 1° Se laisser guider par le sentiment des indigènes et faire le plus possible appel à leur collaboration : cette manière de procéder a certainement été la source de nombreuses omissions (cf. *infra*, p. 16), mais outre qu'elle comportait une aide matérielle importante dans l'accomplissement d'une enquête rapide, la valeur des résultats, même fragmentaires, s'en accroissait d'autant. — 2° Naturellement, s'adresser autant que possible aux illettrés, et, dans le cas contraire, recommander aux informateurs d'indiquer soit comment parlaient leurs femmes, soit comment ils parlaient en leur compagnie. — 3° Exclure de l'enquête dans chaque endroit visité, d'abord les étrangers et les groupes immigrés à date relativement récente (et l'on sait combien le fait est fréquent dans toute l'Inde), ensuite les non-Hindous. C'est ainsi que par un scrupule qui paraîtra peut-être excessif, on ne trouvera ici par exemple aucun renseignement sur les Jainas de Kumbakonam [2]; et les Musulmans ont été tous passés sous silence, sauf les Labbés de Tirumangalam, que M. Rāmalinga Aiyar avait compris dans son enquête.

En ce qui concerne l'utilisation des documents ainsi obtenus, la règle presque constamment observée ici a été de fournir, pour un mot donné, toutes les formes entendues : quelques exceptions se rencontrent en certains cas dans la partie réservée au vocabulaire, lorsque le mot seul, non sa forme, était intéressant. Le résultat est incohérent en apparence, mais quand il s'agit de simples tendances, le flottement même est instructif. D'autre part une

[1] Et non *l* comme prétend seul le Rev. Clayton; cf. cependant *infra*, p. 12, des exemples de *l* chez les Labbés et Sāyakkars de Tirumangalam. — Quelques faits sporadiques aussi, comme la métathèse: *kurudè*, *Marudè*, pour *kudirei Madurei*, spéciale, dit-on, à la région de Madura.

[2] Ils parlent une langue plutôt plus correcte que la normale, en gros comme les Vellālas instruits ou les Brahmanes Saivas.

observation importante s'impose : les noms de castes accompagnant les formes ou les mots notés ne signifient pas que ces formes ou ces mots soient employés universellement, ni exclusivement, dans les castes en question : ces noms signifient simplement que les formes ou les mots reproduits ont été entendus chez un ou plusieurs individus de ces castes. Non seulement il serait présomptueux de prétendre qu'une enquête aussi rapide a épuisé toutes les possibilités, mais il serait fondamentalement faux de nier les variations individuelles, dont d'ailleurs on trouvera mainte trace dans les listes elles-mêmes.

Il reste avant d'examiner les faits, à donner une idée de la distribution des castes parmi lesquelles l'enquête s'est faite. Pour le détail, il suffira de consulter les *Madras Gazetteers* et le *Glossary of Castes, tribes and races* compris dans le *Census Report of 1901* pour Madras. Voici comment en gros, et abstraction faite des différences locales, s'ordonne la hiérarchie des castes. Au sommet les Brahmanes, et, parmi eux, les Brahmanes Vaiṣṇavas (Âyangars), dont la prééminence est plus particulièrement marquée au Nord. Entre les Brahmanes Śaivas (Smārtas) et les Vellālas (ou Vellājas) instruits, la différence de respectabilité n'est pas toujours très marquée. Les Vellālas forment avec les Pilleis (Pullés), les Chettis et les Modelis, ce qu'on pourrait appeler les hautes castes sudras; puis viennent les Agambadeyas, les Pallis (ou Vannias ou Padeyaċis), les Kallas, plus estimés au Nord qu'au Sud, les Sānas, plus estimés au Sud qu'au Nord; plus bas les castes dont on ne sait au juste si elles doivent compter comme Sudras, ou si elles doivent être rangées parmi les castes impures : Sembadavas, Ambaṭṭas, Nokas, Idayas (Yedeyas), pêcheurs, bergers, barbiers; les Villis de Chingleput, à moitié sauvages, se rangeraient ici. Enfin les Parias, qui dans tous les cas habitent des quartiers spéciaux sans jamais se mêler aux autres castes, comme font à l'occasion les précédentes.

C'est à travers ces différentes castes que nous allons découvrir des variations portant respectivement sur la phonétique, la morphologie et le vocabulaire.

PHONÉTIQUE [1].

ž

Nous avons déjà signalé la correspondance *y* : *ž* : *ḷ* qui passe pour définir les dialectes tamouls du Nord, du Centre et du Sud.

[1] Dans les transcriptions qui suivent, toute voyelle non marquée du signe de la longue est brève. L'accent grave note l'ouverture de la voyelle; *o* est fermé, *ò* ouvert. — Lorsqu'il est final, *u* se palatalise généralement.

La prononciation normale, celle qu'on enseigne à l'école, est ż; c'est probablement aussi la plus ancienne. Les autres dialectes dravidiens divergent trop pour qu'on en puisse rien tirer de solide : le traitement *y* se retrouve en malayalam et en telugu; il est probablement aussi à l'origine du traitement zéro constatable en toda (voir Rivers, *the Todas*, passim); le traitement *ḷ* par contre se retrouve au Nord, en canarais; *ḷ* et ż d'ailleurs se retrouvent partiellement en malayalam; le tulu répond à ces sons par *r*, le telugu, partiellement par *ḍ* (voir Caldwell, *Comp. Gr.*, p. 28 et 59). Toutefois on semble n'avoir pas attaché assez d'importance à ce fait qu'en canarais ancien, le caractère qui sert à noter le son — inconnu — qui a abouti à *ḷ* dans la langue moderne, sert aussi à noter *ṣ* de skr. *puṣpa-* (Burnell, *South-Ind. Palaeogr.*, p. 28); et d'autre part si *ḷ* était la prononciation la plus ancienne en tamoul on ne s'expliquerait pas l'existence dans la même langue d'un *ḷ* distinct de celui-ci : les deux phonèmes auraient confondu leurs destinées, comme ont fait en canarais moderne *ḷ* ancien et *ḷ* résultat de l'évolution comparable à celle du tamoul méridional (cf. Kittel, *Canar. Gr.*, p. 15).

Quoi qu'il en soit, les trois prononciations ne sont pas réparties sur le territoire tamoul de façon que chacune soit unique sur un domaine bien à elle; leurs domaines chevauchent, ainsi que le prouvent les exemples qui suivent :

Madras. Brahmanes[1] *koże vĭżndān* « il est tombé par terre », Vellālas *koże veżnduviṭṭā*[2], Palli *kæżæ vèżaṇṭṭā*, Paria *kī uṇṇiċi*.

Chingleput. Vell. *vāżapażam* « banane », *kœże* « par terre »; Palli *pażam* « fruit », *kūyi* « par terre »; Sembadavan *vāyapayā* « banane », *vāżakā* « banane verte », *kiye* « par terre »; Villi *vāypayā* « banane », *kaevā* « vieux » (= *kĭżuvan*).

Chidambaram. Brahmanes et Dīkṣitars *kīże* « par terre », *eżavu* « deuil »; Chetti *kœże*, *kużundiā* « sœur de la femme »; Paria *kuże*; Sudras *eżavu* et *eyavu* « deuil ».

Kumbakonam. Toṇḍamaṇḍala-Vellālas, Agambadayas *możugiradu* « baigner »; Kamm., Ambaṭ. *muḷugiradu*; — Vellālas *kożambu* « sauce », toutes les castes inférieures *koḷambu*; — Vell. *kyżindavœṭṭi*, *kyżindivœṭṭi* « habit déchiré », Vannias *kyżiñjœvœṣṭi*, Paḍeyači *kuḷiñjivœṭṭi*; — Muttiri *koḷè* « par terre », Ambatt. *kyḷè*, Paria *koże*; — Kamm. *vāżèkā* « banane verte », Ambatt. *vāḷakā*, Kallas *hāḷakā*; Parias *każudè* « âne »; Kamm., Yedey. *każ(u)ḍè* et *kaḷudè*;

[1] Le Brahmane interrogé à Madras est Vaiṣṇava.

[2] Les différents degrés de nasalisation des finales, *ān : ā*, *am : ām : om : ā : ō* ont été conservés ici, mais sont sans signification (cf. Vinson, *Manuel*, p. 40).

Tekkittis[1], Ambatt. *kaḷude*; — cf. Tekk., Kamm. Amb. Par. *koḷi* «coq», Amb. *eudi* (= *eẓudi*) «ayant écrit».

Tirumangalam. Brahmanes *keẓukkè* «à l'Est», Vellāḷas *keḷakkè*, Kallas et Agambadayas[2] *keḷakiṭṭu*, Sāyakkars[3] *kiḷakiṭṭu*, Shānars *keḷakkè*, Labbés *keḷakiṭṭu* et *keḷakkè*; — Brahmanes Vaiṣṇavas *vāẓekā* «banane verte», Saivas *vāẓakā*; Vellālas *vāḷekyā*, Kallas Sānars *vāḷakā*, Sāyakkars Labbés *vāḷekai*; — Brahm. *kożandè* «enfant», Vell. *kuḷandè*, les autres *koḷandè*; — Brahm. Vaiṣṇ. *kaẓanīru*, Saivas *kaẓnīru*; Vell., Sān., Labbés *kaḷani*, Kall. *kaḷani*, Sāyakk. *kaḷaṇi* et *kalani*; — Brahm. *kuẓu* «bouillie», les autres *kūḷu*, sauf les Sāyakkars : *kūlu*; — Brahm. *puẓu*, les autres *puḷu*, sauf les Sāyakkars : *pulu*; Brahm. *puẓom*, les autres *puḷom* ou *puḷam*, Sāyakk. *palam*; — Vell. Sāyak. Sān. *koḷundiya* «sœur cadette de la femme», Kall. *koḷindiya*, Labbés *kolundiya*; Brahm. Vaiṣṇ. *vāẓalè* «feuille de bananier». Saivas *vāẓelè*, Vellāḷas *vāḷeyilè*, Sayakk. Sān. *vāḷelè*, Labbés *vālayelè*.

Ces exemples montrent en quoi l'interprétation géographique de la correspondance *y* : *ẓ* : *l* est exacte, et dans quelle mesure les faits y résistent. En réalité il y a deux séries. *ẓ* : *y* et *ẓ* : *l*; l'une vaut pour la région septentrionale, l'autre pour la région méridionale; et dans chacune, ce sont les castes les plus hautes qui retiennent la prononciation *ẓ*, c'est-à-dire la prononciation classique et traditionnelle. Parmi ces hautes castes, il n'y a en somme que les Brahmanes chez qui la prononciation *ẓ* soit constante : chez les autres, on constate du flottement suivant les castes, dans une même caste suivant les mots et parfois pour un même mot. C'est donc bien qu'il s'agit d'une résistance à une tendance phonétique générale : plus la caste est haute, plus la résistance est effective; plus la caste est basse, moins la résistance est marquée, plus la prononciation «vulgaire» est généralisée.

c intervocalique.

Pour ce phonème il n'est pas question de localisations géographiques. Des exemples d'altération ont déjà été donnés, par exemple, par M. Vinson dans son *Manuel*, p. 40 et 43.

[1] Sans doute une subdivision des Pallans. Cf. *Madras District Gazetteers*, *Tanjore*, 1906, p. 90.

[2] Les listes de M. Rāmalinga Aiyar supposent toujours l'identité des réponses pour ces deux castes : dans la suite nous nous servirons uniquement du nom de la première.

[3] Vellālas mangeurs de viande; teinturiers de profession.

Chingleput. Vaidika Brahm. *pāyalkāi* «fruit du jaquier», autres Brahm. *pāvalkāi*, Vell. *pāvalkā*, Palli *pāvakā*; — Vell. *taḷigè* «riz cuit au temple», Par. *taḷuvè*; — Brahm. *tōponār* «père», Palli *tāuppē*; — Brahm. *śōpu* «rouge». Vell. *śeyapu śayapu*.

Chidambaram. Brahm. *pāgak(k)ā* «fruit du jaquier», Sudras, etc., *pāvakā*; — Brahm. *palayāram*, *palāram* «gâteau». Vell. *palāram*, *palavāram*, Par. *palavāram*; — Brahm. *palayè* «planche», Sudras, etc., *palavè*; — Brahm. *talayāṇi* «coussin», Modéli *talāṇi*, Chetti *taleāṇi*, *talavaṇi*[1]; Paḍeyači *talayāni*. *talavāni*; Paria *talavāṇi*; — Brahm. *nayam* «ongle», Sudras *uavam*, *nevam*; — Brahm. *śeyapu*, *śeyapu*, *sevappu* «rouge», Vell. *seyappu*, *sēppu*; Dīkṣitar *śēnpu*, *soopu*, Chetti *scoppu*; Paḍey. *śeppu*. *savapu*; Paria *scoppu*; — Brahm. *kaḍugu* «moutarde», Dīkṣ. *kaḍuyu*; Vell. *kaḍayu*; Paḍey. *kaḍuvu*; Chetti *kaḍuvu*. *kaḍùu*; Paria *kaḍavu*. *kaḍuvu*; — Dīkṣ. *tirugu*, *tiruyu* «vis». Vell. *tiruvāṇi*; — Brahm. Saivas *moḷayarasam* «eau de poivre», Paria *moḷayutaṇṇi*; — Brahm. *pogei* «fumée», Vaiṣṇ. *pogeiyilei*, Saivas *pògalei* «tabac». Chetti *poveĕĕl*, *pōĕĕl*, *pōĕè* (=*pugeiĕĕal*) «fumée». *pōelè* «tabac»; Paria *povei*, *pògòvulè*, *poélè*; — Vell. etc. *payal* «jour», Paria *paulè* (loc.).

Kumbakonam. Brahm. Tekk. *kaḍuyu* «moutarde»; Kareig. Vellālas *kaḍuvu*, Amb. *kaḍuu*; — Brahm. Vaiṣṇ. *tāpœnār*, *tōpœnar*; Modeli *tā(ya)pœnār*; Soḷap. Vellāla *tāponār*; Kammāl. *tāopœnar*; Kareig. Vell., Paḍey. *tōpœnār*; Brahm. Vaiṣṇ., Kareig. Vell., Vannias, Valeyas *moḷayu* «piment», Tekk. *moḷahā*, Paḍey. Kall. *moḷā*; Parias *moḷayu*. *moḷavā*; — Kareg. Vell. *moḷausār* «eau de poivre», Agam. *moḷautaṇṇi*; — Solap. Vell. *séhapu*. Soj. Vell. *sēpu*, Agam. *seœpu*, Ambatt. *śeppu*. Paria *séyœppu*; — cf. Brahm. *pōlām* «vous pouvez aller» (=*poga*°).

Tirumangalam. Vell. *anda vāgule* «de cette façon»; Sāyak. *anda vāvule*; Kall. Agam., *anda vāle*; Sān. *anda vāhile*; Labb. *andāule*; — Brahm. Vaiṣṇ. Sāyak. Sān. *palahāram* «gâteau», Labb. *palaharam*, Kall. *palayāram*, Vell. *palāram*; Brahm. Saiv. *payaram* (*palāram?*); — Brahm. Vaiṣṇ. Vell. Sāyak. Sān. Labb. *ahappè* «louche», Kall. *ayappè*, Brahm. Saiva *āppe*; — Brahm. Vaiṣṇ. *miḷagu* «poivre», *miḷagā* «piment»; Brahm. Saivas et Labbés *moḷagu*, *moḷagā*; Vell. *meḷagu*, *moḷā*; Kall. *moḷagu*; *moḷā*; Sāyak. *moḷavu*, *moḷāi*; Sān. *moḷagu*, *moḷagāi*; — Brahm. Vaiṣṇ. *pōhiṇi* «vase»; Saivas *pōhāṇi*; Vell., Sān. *pōgaṇi*; Kall. Labb. *pōṇi*; Sāyakk. *pōṇi*. *pōni*; — Brahm. *śirā* «cumin», Vell. *jiragā*, Kall. Sāyakk. Sān. *śirayām*, Labb. *śirahā*.

Ici la confusion est extrême et tient sans doute d'abord à la fai-

[1] Les vieillards emploieraient la première forme, les jeunes gens la seconde.

blesse d'articulation des consonnes intervocaliques, qui est générale en tamoul : on sait que dans cette langue une consonne non redoublée est sourde à l'initiale, mais sonore ou spirante entre voyelles; d'autre part la prononciation des voyelles intérieures est généralement indécise aussi; enfin le *γ* une fois passé à *h* et disparaissant, ou bien les voyelles s'amalgament et se contractent en *ā* ou *ō*, ou il s'insère un *v* (le cas échéant un *y*, v. Vinson, *Manuel*, p. 43), sans qu'il soit d'ailleurs possible d'établir une règle de choix. De là une extrême variété de formes, où l'on distingue seulement une tendance, dans les castes les plus hautes, à conserver soit le *g* de la langue écrite, soit une articulation analogue (*γ*, *h*), dans les castes les plus basses une tendance à admettre plus facilement l'hiatus, ou ses dérivés (contraction, *v* intercalaire). On constaterait des variations analogues, mais moins fréquentes, dans la prononciation des labiales intérieures et des voyelles environnantes. Ainsi à Chidambaram, *gopuram* «tour à l'entrée d'un temple» est représenté chez les non-brahmanes par : Mod. *kopuram*, Dīkṣ. *kovaram*. Vell. *koeram*. Paḍey. *kovuram*, Paria *gōviram*; un autre Sudra, de caste non précisée, a répondu *gopœram*. De même *vibūdi* (skr. *vibhūti*) «cendre frottée sur le front» devient chez les Sudras qui emploient le mot : *vivūdi*; *kōpittu* «s'étant mis en colère» est remplacé par *kōviči*, *kōči*, et même chez les Parias, par *koži-*.

j

Ici nous avons dans la plupart des cas affaire à un phénomène d'une autre sorte. Le Rev. Clayton, dans le passage cité plus haut, p. 3, semble considérer *j* comme un phonème normal en tamoul septentrional. Il n'en est rien : et il s'agit précisément ici, dans la majorité des cas, du sort que subit en tamoul un *j* d'origine étrangère. Ce *j* sera maintenu chez les puristes, c'est-à-dire dans les hautes castes et plus particulièrement dans la caste des Brahmanes; les autres adaptent le *j* et en font un *s* ou un *ś* :

Chidambaram. Brahm. *jevandi*, *jevœndi* «jasmin»; Dīkṣ. *jāmandi*; Vell. Pullé Chetti *sāmandi*; Brahm. Vaiṣṇ. *jannal* «fenêtre» (port. *janella*), Brahm. Saivas *jènnal*, Mod. *jennèl*, Chetti *sanèl*, Paḍey. *sennèl*; Paria et autres basses castes *śannèl*; Brahm. *pūjè* «culte» (sk. *pūjā*); cf. Sudr. *puśakarē*, *puśali* (skr. *pūjārī*) «officiant»; Brahm. *yojaṇè* «idée» (sk. *yojanā*), basses castes *yośanè*.

Kumbakonam. Brahm. Vaiṣṇ., Vell. *jāsti* «plus, beaucoup» (hind. *jāsti*); Saivas, Vannians *sāsti*, Paḍey. *śāsti*, Noka *śœsti*: il

faut probablement ranger ici : Brahm. Saiv. *nejam* «vrai», en regard de Sudr. etc. *nesam*.

Tirumangalam. Brahm. *jādi* «caste» (skr. *jāti*), Vell. Kall., Labbé *śādi*, Sān. *sādi*; — Brahm. *jebam*, *jevam* «prière» (skr. *japā*), Vell. *śepō*, Sān. *sévō*; — Brahm. *javḷi*, *javiḷi* «habits» (hind. *jholī?*), Vell. *śaviḷi*, Sān. *śavuḷi*, Sāyak. *savḷi*. — Exemple contraire : Vell. *jiragā* «cumin» (skr. *jīraka-*), Brahm. *śirā*, Kall., etc. *śirayām* (cf. p. 8).

Il faut rapprocher de ces faits l'altération inverse d'un *s* originel, dans des mots d'emprunt ou même indigènes, où *s* (*ś*) devient *j* et même *ž* sans raison apparente, ainsi à Chidambaram : Brahm. Dīkṣ. *sīsā* «fiole, verre» (hind. *śīśah*), Modeli Chetti Paḍey. *śīśā*, Paria *śīžā*; — Brahm. Vell., Noka *rasam* «eau de poivre» (skr. *rasa-*), Modeli *rasam*, *rajam*; Vann., Ambatt., Idey. *rajam*, Valey. *račam*, Kall. *ražam*; Paḍey. *rajam*, *ražam*; à Tirumangalam : Brahm. Saivas *resam*, Vell. *rasō*, *rejam*. Cf. (à Chidambaram) Paria *kožikitnē* «il s'est mis en colère» en regard de *kōričik(i)rā*, *kōčittiṭṭā* et inversement Vell. etc. *viāžakaẓmè* «jeudi» mais Palli *viśayak°*. Plus au nord, le *ž*, comme par exemple à Chidambaram *vežial* pour *veyil* «lumière du soleil», est le produit d'une restitution fautive d'un *ž* pour un *y*. Dans tous ces cas l'altération est propre aux castes inférieures, et s'explique par une prononciation savante faussement généralisée. Seul fait exception : Brahm., Dīkṣ. *mèjè*, Sudras *mèjè* ou *mèsè* «table» (port. *mesa*). Ici la fausse restitution du *j* est le fait des castes supérieures.

AUTRES VARIATIONS.

On trouvera dans les listes qui suivent de nombreuses variations encore, portant principalement sur les voyelles intérieures; de nombreux cas s'en trouvent déjà dans les exemples cités jusqu'ici. Il suffit donc de signaler la chose, sans s'y arrêter. — Mais de plus, il existe un certain nombre de faits qui pour n'être pas aussi constants que ceux étudiés plus haut, n'en méritent pas moins d'être notés, parce qu'ils témoignent toujours de la même tendance.

Ainsi nous avons été amenés plus haut à rappeler l'alternance : sourde initiale, sonore (ou spirante) intérieure. Le sentiment de cette alternance est à l'origine d'autres altérations. Ainsi à Chidambaram, de *divasam* «anniversaire», Dīkṣitars et Modelis font *tevasam* (mais Chettis *dāvasam*); à Tirumangalam, les Brahmanes appellent «l'Européen» *dore*; mais les Vellāḷas emploient *dore* et *tore*, les autres *tore* seulement. Ici il s'agit, comme dans le cas de *j*, d'un degré plus ou moins élevé d'adaptation au système pho-

nétique de la langue tamoule, les Brahmanes étant toujours ceux qui résistent le mieux à l'altération du son primitif[1].

Le *y* et le *v* intervocaliques sont remarquablement instables. Le mot qui désigne le « ventre » est *vayaru* ou *vayiru*, gén. *vayittu*. Voici comment il est représenté :

1° A Chidambaram : Dīkṣ., Paḍey. gén. *vaettu*; Mod. Chetti *vauru*. gén. *vaettu*; Paria *vauru*. gén. *vauttu*; 2° à Kumbakonam : Brahm. Vaiṣṇ. gén. *vayittu*; Vell. Agam. Tekk. Paḍey. Amb. Nok. *vayer*. gén. *vaettu* (chez les Soḷapura Vell.. aussi *vauttu*), Vann.. Iday.. Kamm. *vauru*. gén. *vauttu*; 3° à Tirumangalam : Brahm. *vayaru*. Vell. *vahuru*. Kall.. Sāyakk. *vavuru*, Shān. *vayiru*, *vahuru*, Labb. *vahiru*.

De même à Chidambaram : Brahm. Dīkṣ. *kayàr*. *kaèr* « corde ». Sudras *kavar(u)*. *kayiru*. *ka(r)uru*. Le même mot à Tirumangalam devient *kavuru* chez les Kallas, Sāyakkas, Sānas et Labbés.

Le *v* du mot *sevar* « mur », aussi bien que les voyelles avoisinantes, sont correctement prononcés à Chidambaram par les Brahmanes et les Dīkṣitars; mais on a chez les Vell. *sevar* et *savar*, Mod. Chetti *seuru*; Dīkṣ. *seuru*. *souru*; Paḍeyaĉi *sevœr*. *śe(v)uru*. Paria *śeuru*; — à Kumbakonam, Brahm. Vaiṣṇ. *śavuru*. Saiv. *sevuru*; Sojya Vell. *sevar*, Soḷapura Vell. *sevuru*, Tondam. Vell., Agam., Kall.. Paḍey., Nok., Idey., *seuru*; Vann. Maravas *seuru*, Kamm. *sevœr*. Ici aussi les altérations sont plus répandues chez les castes inférieures.

D'autres variations enfin apparaissent comme locales, soit parce qu'elles le sont en réalité, soit faute d'avoir été notées partout où elles se présentaient. Il sera bon d'en signaler quelques-unes ici :

Chingleput. Traces de différenciation vocalique : Vellālas *kōmanam* « suspensoir », *kōmiam* « bouse de vache » (skr. *gomayam*) : mais Sembadav. *koamanam*, *oamam* « oblation de beurre dans le feu » (skr. *homa*), *śoamē* « costume, pièce d'étoffe », *toaṭam* « jardin », *téangā* « noix de coco »; Paria *koamam*, *koamiam*, *oomam*, mais *tēngā*. — Cf. à Chidambaram *koamanam*, noté dans la bouche d'un Modeli.

Chidambaram. Faits d'assimilation et de dissimilation dans quelques mots d'emprunt : Brahm. Dīkṣ. *rèil* (angl. *rail*) « chemin de fer », Paḍ. *rail*, basses castes *lailu*, *leilu*; Paḍ. Par. *lāndaru*. *lānduru* « lanterne », Brahm. *lāndal*, Sudra *rāndèl*; Brahm. Saivas

[1] Mais j'ai noté à Chidambaram, pour le mot (emprunté à l'hindustani) *kusti* « lutte », devenu chez les Sudras *kœsti*, la prononciation *gusti* chez un Brahmane : c'est la prononciation même de mon boy, Paria catholique de Pondichéry.

nāmam «trident (dont les Vaiṣṇavas se marquent le front)», Dīkṣ. Sudras Parias *ramam*, Paḍeṛ. *nāmam*, *ramam*; — Brahm. *rudrākṣam* «chapelet», Dīkṣ. *udrākṣam*, Chetti *uttraćam*, Paḍ. *uttraṭṣam*.

Tirumangalam. I. Substitution des dentales aux cérébrales, fréquente surtout chez les Sāyakkars :

A. Nasales : Brahm. *pōhiṇi* «vase», Vell. Sān. *pogaṇi*, Kall. Labb. *pāṇi*, Sāyakk. *pōṇi* et *pōni*; Brahm. *taṇ(ṇu)* «eau», Vell. Kall. Sān. Labb. *taṇṇi*, Sayakk. *tanni*; Brahm. *poṇ* «fiancée», Vell. Kall. Sān. Labb. *peṇ* ou *peṇṇu*, Sāyakk. *peṇṇu* et *pennu*. Dans la même caste, là où un *ṇ* est ailleurs influencé par le contact ou le voisinage d'une cérébrale, il reste intact : Brahm. Saivas *aruṇā*, Vaiṣṇ. *araṇā* «cordelette nouée autour de la ceinture», Vell. *aruṇāk(k)oḍi*, Kall. Sān. Labb. *aṇṇakoḍi*, *aṇṇakavuru*. Sāyakk. *aṇṇakoḍi*, *aṇṇakavuru*; Brahm. Saivas *kaźaṇūru* «eau de riz», Brahm. Vaiṣṇ *kaźnūru*, Vell. Sān. Labb. *kaḷaṇi*, Sāyakk. *kaḷaṇi*, *kaḷam*. Peut-être les Sāyakkars en particulier n'auraient-ils qu'un *n*, d'articulation intermédiaire entre celles de *n* et *ṇ* normaux, puisque le mot *iṇippu* «sucré, friandise» est noté chez eux seuls *iṇippu*.

B. Dans *kaḷaṇi*, le *ḷ* est également devenu dental : on en verra d'autres exemples parmi ceux cités à propos du traitement de *ž*, p. 7. A ceux-là il faut ajouter les suivants : Vell. etc. *veḷḷapudu* «ail», Sāy. *veḷḷapudu*; Vell. *pombaḷe* «femme», Kall. *pombiḷe*, *pombaḷe*, Sāy. et Labb. *pombile* et *pombiḷe*, Shān. *pombḷe* (et *pombaḷe*?), Sāy. *pombile*, *pombaḷe*; Brahm. *āḷ* «personnes», Vell. *āḷka*, Kall. Sān. *āḷuha*, Labb. *āḷuya*, Sāyak. *āḷuya*, *āluya*; Brahm. *periavāḷ* «personnes importantes», Sān. *periavāḷ*; Brahm. *dorevāḷ*, *dorchaḷ* «Européens», Sān. Labb. *toreyaḷ*; Vell. Sāyakk. Sān. *koḷundia* «sœur cadette de la femme», Kall. *koḷindia*, Labb. *koḷundia*; Sān. *māppiḷe* «frère cadet de la femme», Labb. *māppile*; *ḷ* est conservé dans Kall. *avaḷuya* «elles», Labb. *avaḷuha*, Sāyakk. *avaḷuga*, sans doute parce qu'ici il a une valeur morphologique et sert à reconnaître le genre féminin. — Dans le mot *puḷi* «tamarin», *ḷ* est conservé partout.

Si le phénomène n'a pas été noté ailleurs, il n'en est pas moins probable qu'il doit y exister. Mais à Tirumangalam nous avons la garantie de la notation par l'indigène : ailleurs mon oreille mal exercée m'a souvent laissé dans l'embarras, et j'ai préféré rétablir partout la prononciation normale, plutôt que de m'exposer à noter des différences imaginaires. L'exemple exceptionnellement sûr : Brahm. Vaiṣṇ., Amb. *panni* «porc», Kareig. Vell. *paṇṇi* (à Kumbakonam) prouve que la confusion de *n* et *ṇ* est assez répandue : mais ici c'est *n* le son primitif (tam. class. *paṉṟi*).

II. Traitement des groupes consonantiques. — A. Liquide + occlusive : Brahm. Saiv. *pīrkaṅgā* «concombre», Brahm. Vaiṣṇ. *pīrukaṅgā*, Vell. *pīkkaṅgā*, Kall. Sān. *pīkkiṅgā*. Sayakk. *pikkiṅgay*, Labb. *pīkkiṅgay*; — Brahm. Saiv. *virppā*, *vippā* «ils vendront», Br. Vaiṣṇ. *viruppā*, *vippā*, Vell., etc. *vippāha*, *vippāga*, *vippāṅga*; — Brahm. Saiv. *pālpānè* «pot à lait», Brahm. Vaiṣṇ. *pālupānè*, Vell., etc. *pāppānè*; — Brahm. *kārttihe* (skr. *kārtika*) «nom de constellation», Vell. *kārtiyè*, Kall. Sān. *kāttiya*, Sāyakk. *kāttilu*; — Brahm. *solpa* «petit», Vell. *śolpa*, les autres *śoppa*.

B. Liquide + nasale : Brahm. *arunā*, *aranā* «cordelette nouée autour de la ceinture», Vell. *arunākoḍi*, les autres castes *aṇṇākoḍi*, *annākavuru* (Sāyak. *annā°*). Il est intéressant de constater sur ce même mot la même hésitation à Chidambaram : Brahm. Dīkṣ. *arunākaèr*, les autres *aṇṇākauru*, et à Kumbakonam : Brahm. Sojya Vell. Nok. *arṇakaer*, les autres *aṇṇa°*. Cf. à Chidambaram : Sudra *tuṇṇūru* pour *tirunūru* «terre dont on se marque le front».

C. Occlusive + occlusive : Brahm. *tetke* «au sud», les autres *tekke* ou *tekkittu*.

D. Sifflante + occlusive : *veṣṭi* «habit», tous les autres *veṭṭi*; chez les Sāyakkars, on a noté aussi la forme *vesti*, notée à juste titre par M. Rāmalinga Aiyar comme le résultat d'un effort maladroit pour imiter les Brahmanes. — Ici encore on trouve des variations correspondantes : 1° à Chidambaram : Brahm. Vaiṣṇ. *vēṣṭi*. Saivas *vēṭṭi*, *vœṣṭi*, autres castes *vœṭṭi*, *vœṭi*, *vèṭ(ṭ)i*; 2° à Kumbakonam : Amb. Vania *veṣṭi*, Toṇḍam. Vell. *voṣṭi*, Noka *vesti*, Lingāyats *vāṣṭi*, ailleurs *vĕṭṭi*, *vœṭ(ṭ)i*, *vaṭṭi*.

Les exemples simplement analogues ne manqueraient pas; ainsi à Chidambaran : Brahm. *astivāram*[1] «fondements», Paḍ. *attivāram*; Brahm. Vaiṣṇ. *puḍalaṅgāi* «sorte de concombre», Saiva *poḍalaṅgā*, Chetti, Paḍ. *poḍalaṅgā*, *poḷḷangā*. Paria *poḷḷangā*.

En ce qui concerne Tirumangalam, il est aisé de voir qu'il y a une tendance générale vers l'assimilation. Seules les hautes castes, et notamment les Brahmanes, y résistent. Encore faut-il noter qu'ils y sont inégalement heureux : ainsi, en face de *kārttihè*, on a, pour représenter le skr. *tīrtham* (dans le sens de «eau à boire»), chez les Vaiṣṇavas *terttam*, chez les Saivas *dirstam* : on dirait que le mot étant purement brahmanique (les autres castes emploient *taṇṇi*), on sent moins le besoin de l'effort pour maintenir la forme correcte. D'autre part, il est curieux de

[1] Emprunt sanskrit? Le canarais connaît deux formes : *astivāram*, *astibhāram*.

noter que pour les groupes *rk*, *rp*, *lp*, les Brahmanes Vaiṣṇavas, et eux seuls, esquivent la difficulté en intercalant une voyelle.

Notons enfin quelques mots isolés sur lesquels les mêmes variations, ou peu s'en faut, se produisent en différents endroits. Leur isolement n'est probablement qu'apparent et tient sans doute au manque d'étendue de l'enquête faite; le phénomène n'en est en tout cas pas moins frappant et démonstratif.

« Ouvrir ». Madras : Brahm. *tera-*, Vell. Palli *tara-*, Paria *tòra-*. Chidambaram : Brahm. Vaiṣṇ., Mod. *tèra-*, Brahm. Saiva, Dīkṣ., Paḍ., Paria *tòra-*. Kumbakonam : Vann., Toṇḍam. Vell., Solap. Vell. *tèra-*, Sojya Vell. *tara-*, Kall. Kamm. Paḍey. Nok. Valey. Paria *tòra-*.

« Mariage ». Madras : Brahm., Palli. *kalyāṇam*; Vell. *kariāṇam* (*kaḍi*° ?); Paria *kaṇṇālam*. Chidambaram : Brahm. *kaliāṇam*, Dīkṣ. *kaleāṇam*; Mod., Chetti. Paria *kaṇṇālam*.

« Moustache ». Chidambaram : Chelli *vīsè*, Paria *visè*, *mīsè*. Kumbakonam : Toṇḍam. Vell., Agamb., Valey. *mīsè*; Kamm., Sojya Vell., Vann. Kall. *visè*.

L'impression générale qui se dégage des faits étudiés jusqu'ici est la suivante. Certains phonèmes ont en vertu d'une loi interne une tendance à évoluer; d'autres, d'origine étrangère, ont une tendance à s'adapter au système de la langue. Dans les deux cas, c'est chez les basses castes que l'altération triomphe le plus généralement, et c'est chez les hautes castes, et en particulier chez les Brahmanes, que la résistance à l'altération est le plus forte. Il y a, on peut dire, une échelle de résistance aux altérations phonétiques, suivant les castes; ainsi s'explique que la hiérarchie de correction des formes soit en gros la hiérarchie des castes elle-même.

Nous arrivons maintenant à des faits d'ordre différent; il s'agit de la répartition de formes *également correctes*, mais conçues comme plus ou moins nobles. Il y a des formes grammaticales propres aux hautes castes, et notamment aux Brahmanes; il y a surtout des « mots de brame », comme s'exprime le dictionnaire de la Mission de Pondichéry, mots que les castes inférieures ignorent.

MORPHOLOGIE.

Les variations morphologiques notées sont très peu nombreuses; mais elles sont certaines, connues des indigènes, et leur valeur s'augmente de ce qu'elles sont plus régulières que les variations de prononciation et souvent plus constantes que les

variations de vocabulaire. Malheureusement, j'ai noté ces faits avec trop peu de soin; je crois cependant pouvoir garantir ceux que je cite :

3e pers. plur. — Les Brahmanes emploient seuls le pluriel en *-a* (= *ar*); les autres castes emploient à peu près constamment la forme *-aṅga*, *-aṅgoe* (= *argaḷ*). — Chidambaram : Brahm. *vanda* « ils sont venus », *śolra* « ils disent ». Dikṣ. *vandaṭṭa* « ils sont venus », mais Modeli, etc. *vandaṅgoe*. Kumbakonam : Brahm. Vaiṣṇ. *poḍra* « ils feront », Kamm. *poḍuvaha*, autres *poḍuvaṅga*; Brahm. Vaiṣṇ. *śettapuṭa* « il est mort » (pluriel honorifique) est régulier : Kar. Vell. *śettapuṭar* est une forme savante. Brahm. *irukaha* « ils sont, ils existent », Kamm. *poḍuvaha* « ils feront » sont les seules formes de ce genre notées; le traitement semble s'expliquer par l'ouverture de la diphtongue intérieure *-ar*, dans *-argaḷ*, comme pour *-ar* final. Cf. *vandigoe* (Brahm. Saiva), *vandiṅgoe* (Sudra) « vous êtes venus » (Chidambaram).

Pluriel nominal en *-āḷ*, d'où, avec ouverture de la diphtongue, *-ā*. — Ces formes, comme l'a déjà noté M. Vinson (*Manuel*, p. 65) sont spécialement brahmaniques. A Chingleput, on a chez les Brahm. Vaiṣṇ. *ivā* « ceux-ci », Saivas *ivā*, *ivāḷ* (sans doute devant voyelle), mais partout ailleurs *ivaṅgoe*. Exactement de la même façon, à Tirumangalam : Brahm. *avā*, *avāḷ* (« en combinaison », dit M. Rāmalinga Aiyar : il s'agit sans doute de la position devant voyelle) « ceux-là ». Vell. *avaha*, Kall. *avuha*, *avaṅgoe*. Sāyakk. *avuya*, *avaṅga*, Sān. *avāl*. Labb. *avuha*, *avaṅga*; Brahm. *ivā*. Vell. Sān. *ivaha*, *ivanga*; Kall. Sāyakk. Labb. *ivuya*, *ivuṅga*; Brahm. (hommes) *periyavāḷ*, (femmes) *periyavā* « personnes d'importance », Sān. *periavāl*, Vell. *periyavaha*, Sāyakk. *periyavaya*, Labb. *periavaya*, Kall. *periyaṅga*. De même, à côté de *dorehaḷ* « Européens », les Brahmanes emploient *dorevāḷ*; Vell. *doreha*, *toreha*. Sān. Labb. *toreyal* (= *-gaḷ*); Sāyakk. *toreṅga* (= *-rgaḷ*), Kall. *toreyavaha* (= *-avargaḷ*); mais la forme en *-gaḷ* a été seule notée chez les Brahmanes pour *pombaṇḍāṭigaḷ* (Vaiṣṇ.), *pommaṇḍāttiyaḷ* (Saivas) « femmes » : Vell. *pombaḷeya*, *pombiḷeha*; Kall. Sān. Labb. *pomb(i)ḷeṅga*; Sāyakk. *pombleṅga* et *pombilaya* (= **pombilegaḷ*). C'est sans doute que la forme en *-āḷ* est spécialement pronominale et, pour les noms, honorifique : toujours est-il que même dans le dernier exemple, la forme dérivée de *-argaḷ* est inconnue chez les Brahmanes.

La désinence cumulative *-gaḷ* est aussi évitée par les Brahmanes à la 2e pers. plur. de l'impératif : Brahm. Vaiṣṇ. *śollum* « dites ». Brahm. Saivas *śollum*, *śolluṅgoe*, Sudra *śolluṅgoe* (à Chidambaram).

M. Vinson signale (*Manuel*, p. 135) les prononciations *ponak(k)ā*, *ponakki* « si (je) vais », pour *ponakkāl*. Je n'ai pas noté la

seconde; mais, à Chidambaram et à Kumbakonam, les Brahmanes emploient de préférence la forme *ponakè*, les autres castes prononçant *ponaka*; de même *candakè* «étant venu», à côté de *pesnaka* «ayant parlé» chez les Brahm. Vaiṣṇ. de Kumbakonam, mais Paria *vendu-poṭṭinaka* «quand c'est cuit»; de même, à Chidambaram, Modeli *śinja* «quand on a fait» (=*-āl*, cf. Vinson, *Manuel*, p. 134).

J'ai noté à Kumbakonam, exclusivement chez les Brahmanes Vaiṣṇavas, les formes *nēku* «à moi», *nōku* «à toi», pour *yenak(k)u*, *unak(k)u*. Il n'est pas douteux que la même forme existe ailleurs. M. Vinson cite dans son *Manuel*, p. 82, la forme *nēkku*, qu'il a notée dans la *Kadāmañjari*, conte XXI. Vérification faite, *nēkku* est placé là dans la bouche d'un Brahmane. Il est intéressant de remarquer d'autre part que l'édition originale est la seule qui ait *nēkku*; les éditions plus récentes ont rétabli la forme normale *enakku*; or l'édition originale a été publiée à Madras, par les soins du Collège (1826).

A côté de *-ā* interrogatif, qui est la forme généralement usitée, les Brahmanes de la région septentrionale au moins emploient aussi *-ō*, *-ô*, que les basses castes ignorent. — Enfin, partout, les basses castes ont à côté de la forme *illè* «non» une forme polie obtenue par contamination de la terminaison de la 2e personne du pluriel : *illiṅgoe*, que les hautes castes n'emploient jamais.

LEXIQUE.

Le Rév. Clayton, dans le passage cité plus haut, note qu'à l'occasion «certain mot se rapportant à l'agriculture pourra être employé à l'exclusion d'autres synonymes», par les Parias, s'entend. A la ville aussi, ce sont les différences de vocabulaire qui sont les plus nombreuses et les plus faciles à observer, pour l'indigène comme pour l'étranger : et la liste en semble au premier abord devoir s'étendre indéfiniment [1]. Cependant il y a lieu de faire un choix parmi les exemples : d'abord lorsqu'il s'agit d'objets usuels, l'enquête linguistique est insuffisante, là où manque un sévère contrôle fondé sur la connaissance des diverses techniques : cette connaissance me manquait; d'autre part, ainsi que me l'expliquait un Kammālan du bazar de Kumbakonam, pour les ustensiles de cuivre, par exemple, il n'y a que ceux qui les fabriquent et les vendent qui sachent aussi les désigner exactement : les

[1] C'est de la même façon que M. Rivers obtint facilement une assez longue liste de différences lexicologiques entre les deux divisions principales des Todas, tandis qu'on ne lui signalait qu'une seule différence de prononciation sur un mot isolé : cependant lui-même en avait reconnu d'autres, et sur des séries complètes. Cf. Rivers, *The Todas*, p. 682.

acheteurs emploieront le plus souvent des termes généraux ou des termes impropres, sans qu'il y ait d'autre explication à ces variations que l'ignorance, le hasard ou le caprice.

Mais il y a des variations de vocabulaire qui sont significatives et constantes, parce qu'elles se rapportent à des faits sociaux universels et fondamentaux. Ce sont celles qui ont trait à la famille et à la vie de la famille; elles se partagent en deux catégories que nous examinerons tour à tour : noms de parenté, mots se rapportant à la cuisine et au ménage. Nous examinerons ensuite, d'abord un petit groupe de mots se rapportant à la vie religieuse, enfin un certain nombre de mots d'origine diverse.

I. NOMS DE PARENTÉ.

« Père ».

Chidambaram. Brahm. Vell. *tōpœnār*, Chetti Dīkṣ. *tāpnār*, *appā*, Mod. Paria *appā*.

Kumbakonam. Brahm. *tōpœnār*, *tāpœnār*; Mod., Solap. Vell. *tā(ya)-pœnār*; Paḍ., Kareg. Vell. *tōpœnār*; Kamm. *taopœnār*; Kall., Marav. *appā tōpœnār*; Tekk. *appāru*; Agam. *appā* (*uṅoppā* « votre père »; cf. *uṅoṇṇē* « votre frère aîné » [*aṇṇē*], *ṅōi* « votre mère » [*āi*]).

Chingleput. Brahm. *tōpœnār*, Palli *tāuppē*.

« Sœur cadette ».

Chingleput. Brahm., Sudra *taṅgei*; Paria *taṅgeči*.

Chidambaram. (Brahm. ?), Vell., Mod., Chetti, Paḍey. *taṅgeči*, Paria *taṅgāči*, Dīkṣ. *taṅgè*, *aṅgeči* (cf., dans la même caste, *ambi* pour *tambi* « frère cadet »).

Kumbakonam. Brahm. *tangè*; Vell. *taṅgè*, *taṅgeči*; Iday., Marav., Tekk., Nok., Kamm. *taṅgeči*; Ambaṭṭ. *taṅgeči*, *taṅgāči*; Paḍey. *taṅgāči*.

Tirumangalam. Brahm. *taṅgè*, Vell. *taṅgači*, Sān. *tangači*, *tangiči*, Kall. Sāyak. Labb. *tangiči*.

« Femme, épouse ».

Chingleput. Brahm. (vaidika) *āmḍeyā*; Brahm. (autres), Sudra *ātukarī*.

Chidambaram. Dīkṣ. *āmḍeyā*. *samsāram*, *ātukarī*; Chetti *peṇḍāṭi*,

āmḍeyā, *veṭukari*; Mod. *poṇḍaṭi*, *poñjādi*, *peñjadi*; Paḍ. *peñcadi*; Paria *poñjadi*.

Kumbakonam. Brahm., Vaiṣṇ. *amḍeyā*; Saiva *āmḍeya*, *poṇḍaṭi*: Vell. *samsāram*, *poṇḍaṭi*, *peṇḍaṭi*, *poñjādi*, *peñjādi*; Tekk. *poṇḍāṭi*; Paḍey. *samsāram*, *poṇḍāti*, *pomblè* (?); Val., Marav., Nok., Kamm. *poñjādi*.

Tirumangalam. Brahm. *poṇḍaṭi*, *āmbiḷiyā*; Vell. *peṇśādi*, *peñsadi*; kall., Sāy. *poñśādi*; Sāṇ. *peñjādi*; Labb. *poṇḍaṭi*.

A Tirumangalam la première femme d'un bigame s'appelle exclusivement *muttā* chez les Brahmanes, chez les autres *modattārō* ou *muttava*; la seconde femme, Brahm. *eḷaya*, Vell. *reṇḍāndārō* et *eḷayava*, chez les autres *reṇḍandārō* ou *śinnava*; seuls les Labbés ont respectivement *periavaha* et *śinnava* («la grande» et «la petite»). Les termes *muttā* et *eḷayā* ont été également notés chez les Brahm. Vaiṣṇavas de Chidambaram.

«Fille».

Chidambaram. Brahm., Dīkṣ. *poṇ(ṇu)*, Chetti *poṇṇu*, *maṟaḷ*; Paḍ. *mava*; Paria *maɣaḷ*.

Tirumangalam. Brahm. *poṇ*; les autres *maha*.

«Belle-fille».

Chidambaram. Brahm., Dīkṣ. *nāṭupoṇ*; Chetti *marumaṟaḷ*; Paḍ. *marumāḷ*.

Kumbakonam. Brahm., Vaiṣṇ. *nāṭupoṇ*; Toṇḍam. Vell. *nāṭupoṇṇu*; Sojya Vell. *nāṭupoṇ*, *marum(ah)ā*; Kareig. Vell., Mod. *marumaɣaḷ*; Valeya *marmoha*.

On remarquera la concordance de ces séries avec les précédentes. De la même façon, le «gendre» est désigné à Tirumangalam par un mot unique *māp(i)l(l)e*. Ce mot n'a été enregistré à Kumbakonam que chez les Brahmanes, les autres disent *marumaɣē*; de même à Chidambaram : Brahm., Dīkṣ., Paḍ. (?) *māpḷè*; Chetti *marumavē* ou *marumaɣā*; Paria *marumavē*. (Il n'y a pas de variation régulière correspondante pour le mot «fils».)

«Beau-frère, mari de la sœur».

Chidambaram. Brahm., Dīkṣ. *ātimber* «mari de la sœur aînée»,

māpu(ḷ)ḷè «mari de la sœur cadette»; Model., Chetti *maćā* pour les deux, Paḍ. *maćinē*, Paria mq. (?).

Kumbakonam. Brahm., Vaiṣṇ. *atimber* «mari de la sœur aînée»[1], *māpḷè* «mari de la sœur cadette»; Sojya et Kareg. Vell., respectivement *attā* et *māpḷè*; Kall. *maćā* et *maćinā*; Chetti seulement *maćā*; Noka, Paḍey. Solap. Vell. seulement *attā*.

«Beau-père, frère de la femme».

Chidambaram. Brahm. *maćinā*; Dīkṣ., Mod., Chetti *maćā*. Kumbakonam. Brahm. (Vaiṣṇ.) *maćinā*; Vell. *māćā*; Paria mq. (?). Tirumangalam. Brahm., Vell. *maćină*; Kall., Sāyakk. *maćā*; Sān. *attā* «frère aîné», *māppiḷe* «frère cadet»; Labb. *attā* et *maćā* «frère aîné», *māppile* «frère cadet».

«Belle-sœur, femme du frère aîné[2]».

Chidambaram. Brahm. (Vaiṣṇ.?), Dikṣ. *madani*; Brahm. Saiva *manni*, les autres *aṇṇi*. Kumbakonam. Brahm. Vaiṣṇ. *madani*, Saiva *manni*, les autres *aṇṇi*. — Séries exactement semblables.

«Belle-sœur, sœur de la femme».

Chidambaram. Brahm. Dikṣ. *maćini*; Chetti *kuźundiā*.

Kumbakonam. Brahm. Vaiṣṇ. *maćinī*, unique; ailleurs on distingue la sœur aînée de la sœur cadette : Toṇḍam. Vell. *attāći*, *koźundiā*, Sojya Vell. *maćini*, *koḷundiā*; Amb. *maćineći*, *kožandiāḷ*, Kamm. *aṇṇi* (?), *attāći*; Sol. Vell. *naini*; Idey. *ataći*.

Tirumangalam. Brahm. *maćini*, unique; Vell., Sān. *madini*, *kolundiā*; Kall. *madinia*, *koḷindia*; Labb. *madinia*, *kolundia*; Sāyak. *attāći*, *koḷundia*.

«Mari de la belle-sœur (sœur de la femme)».

Kumbakonam. Brahm. *saṭṭagar*, *saṭṭār*, Sudras *sagaḷan*, *sagalan*.

On trouverait certainement des variations du même genre pour d'autres noms, notamment pour l'oncle, la tante et les cousins (ceux-ci souvent désignés, et pour cause, par des termes sem-

[1] Le même mot désigne aussi dans la même caste le mari de l'*atte* «tante paternelle».

[2] Il n'y a nulle part de nom spécial pour la femme du frère cadet.

blables à ceux désignant le beau-frère). Mes notes sur ces points sont trop incomplètes, et, faute de moyen de contrôle dont je puisse disposer en ce moment, je juge plus prudent de n'en pas faire état.

Les exemples cités plus haut ne doivent pas s'interpréter tous de la même façon. Dans le cas du mot désignant la «sœur cadette» la variation est d'origine morphologique : les castes autres que les Brahmanes surajoutent au mot primitif *taṅgei* un suffixe de nom féminin; cf. *attāci*, *maccineṟi*, *muṇḍeiṟṟi* («veuve»). Les formes des mots désignant le «père» reposent sur deux formes : 1° *appa*, d'ailleurs employé dans d'autres langues de la famille dravidienne, et qui a son origine dans le langage enfantin; 2° *tagappa-*, spécial au tamoul, et qui semble composé, ainsi que l'indique le dictionnaire de la Mission de Pondichéry, du mot précédent et d'un thème *tagu-* signifiant «convenable, juste» : ce serait alors un mot à valeur juridique et voulant dire «père légitime»; il est frappant que ce soit le mot des hautes castes (pour les différentes manières de désigner le père dans les langues dravidiennes, voir le numéro 47 du tableau donné en appendice au *Linguistic Survey*, vol. IV; ajouter tulu *amme*, toda *in*). Dans les autres cas il s'agit de vraies variations de vocabulaire : ainsi des mots désignant la «femme» (épouse) les uns désignent celle qui est à la maison (*a(ɣa)muḍeyā(l)*, *ā(ɣa)ttukarī*, *vīṭukarī*), d'autres sont composés avec le mot général désignant la femme ou la jeune fille (*peṇ*, *peṇ-pillei*, *peṇ-jādi*); *peṇḍati* semble le mot primitif (can. *heṇḍati*; n° 53 de la liste citée plus haut); notons enfin *samsāram*, emprunt sanskrit, désignant «la famille» et «la femme» par un détour; celui-ci semble commun à plusieurs castes de différente dignité, et il n'y a rien à en tirer; mais il est significatif que l'expression «celle de la maison», qui a son origine dans un tabou bien connu, soit l'apanage des castes les plus respectables. C'est peut-être pour une raison du même genre que les Brahmanes désignent la fille et la belle-fille par le mot signifiant «femme» ou «jeune fille» d'une façon générale (*peṇ*, *pom*), tandis que les autres emploient le mot propre *magaḷ*, qui se retrouve dans les autres langues dravidiennes (même tableau, n° 56; ajouter tulu *magaḷ*, toda *kugh*); de même à Chidambaram et Kumbakonam le mot *pillei* «enfant» sert à former le nom du «gendre» dans les hautes castes. — Pour les noms exprimant les relations de «beau-frère» et de «belle-sœur», l'explication est d'autant plus difficile que certains mots manquent aux dictionnaires, que les mots correspondants des langues voisines n'ont pas toujours le même sens, que les mots désignant le «cousin» servent aussi à désigner le beau-frère (cf. en toda *matchuni* = en-

fant de l'oncle maternel, enfant de la tante paternelle, parents mâles de la femme. Rivers, *The Todas*, p. 484 et 495). Le terrain ici est peu sûr, et la prudence commande de s'en tenir à la constatation d'une certaine régularité dans la répartition des différents mots, ce qui est l'essentiel.

II. MOTS RELATIFS À LA CUISINE.

«Feu». Tirumangalam : Brahm. *neruppu*, les autres *ti* (Sāyak. *tŋi*). M. Rāmalinga Aiyar note : «*ti* n'est jamais employé chez les Brahmanes, quoique très correct».

«Riz cru». Madras : Brahm. Vaiṣṇ. *amudupaḍi*, *ariśi*, Vell. *ariśi*. Palli *arit°i*, Paria *ar(i)či*. Tirumangalam : Brahm. *amuḍuvaḍi*, Vell. Sān. *amudupaḍi*, ailleurs manque.

«Riz cuit, nourriture». Madras : Brahm. *śādam*, *annam*, Vell. *sādam*, Palli *sāram* (? probablement erreur de notation pour *sādam*), Paria *čōr*. Chingleput : Brahm. (Vaiḍika) *prasādam*, (autres) *sādam*, Sudra *śōr*. Chidambaram : Brahm. Dīkṣ. *sādam*, Sudra *śōr(u) annam* (Modeli aussi *śādam*), Paḍ. Paria *śōr(u)*. Kumbakonam : Brahm. Vaiṣṇ. *prasādam*, *sādam*. Brahm. Saiva, Pillei, Kamm. (Vaiṣṇava), *śādam*, probablement aussi *śōr* (Brahm. Saiv. aussi *bōjanam*). Tirumangalam. Brahm. Vaiṣṇ. *sādam*. Saiva *śādam*; les autres *śōru* exclusivement [1].

«Eau de poivre». Madras : Brahm. Vaiṣṇ. *sāttamudu*, *rasam*, Vell. *mòḷanir*, Palli *rasam*, Paria *moḷten* (ou °*teṇ*?). Chidambaram : Brahm. Vaiṣṇ. *sāttumadu*, Saiv. *mòḷayarasam*, Sudras *raśam*, *raǰam*, Paria *moḷayutaṇṇi*. Kumbakonam : Brahm. Vaiṣṇ. *sātumadu*, Vell., etc. *rasam* et ses déformations (voir p. 10), Agam. *moḷautaṇṇi*, Amb. *raǰam*, *moḷautaṇṇi*, Pillei *rasam*, *moḷausār*. Tirumangalam : Brahm. Vaiṣṇ. *sāttumadu*, Brahm. Saiva *resā*, Vell. *rasō*, *rejā*, Kall. Sān. *moḷayutaṇṇi*, Sāy. *molayutanni*, le mot manque chez les Labbés.

«Riz au lait et au sucre». Chidambaram : Brahm. Vaiṣṇ. *tirukaṇṇamadu*, Brahm. Saiva *pāyasam*, Sūdra *pāvasam*, *pāṇśam*. Kumbakonam : Brahm. Vaiṣṇ. *tirukaṇṇamadu*, Brahm. Saiva, Modeli *pāyasā*, Vann. Noka *payāsā*, Kamm. Kall. *pāvasā*, Vell. *pāyaśā*, *pā(y)esō*, *pāisō*, Valeya *pauśō*, Paḍey. *pavasā*, *pāyasā*. Tirumangalam : Brahm. Vaiṣṇ. *tirukkaṇamadu*, Brahm. Saiva *paramānā*, *pāyisā*, Vell. Kall. Sān. Labb. *pāyāśā*, Sāyak. *pāyājā*.

[1] Cf. «la main droite», c'est-à-dire «celle qui sert à manger» : Brahm. Vaiṣṇ. *sāpḍra-kai*. Sudra *śottu-kai*. Paria *śotaṅgai* (Kumbakonam).

« Riz au lait caillé ». Chidambaram : Brahm. Vaiṣṇ. *dadiodanam*. Brahm. Saiva *tairśādam*, *tai(ri)ñśādam*, (°*jādam*), Sudras *tai(r)śōru*. Kumbakonam : Brahm. Vaiṣṇ. *dadiānam*, *didionam*, Brahm. Saiva, etc. *tairśādam*.

« Cari ». Kumbakonam : Brahm. Vaiṣṇ. *karamadu*, °*mudu*, les autres *kari*. Tirumangalam : Brahm. Vaiṣṇ. *kari(a)madu*, Brahm. Saiva *kari*. Vell. *kari*, *poria*, *tuvaṭṭa*, Sān. *poria*, *avia*, Kall. Sāyak. *poria*. Le *kari* n'est pas usuel chez les Kallas; les Labbés n'ont, semble-t-il, pas de mot pour le désigner.

« Manger ». A Kumbakonam et à Chidambaram, le verbe *sāppaḍu*° est généralement employé; les castes inférieures seules emploient concurremment le verbe *tin*° (*tun*°). Cf. la liste fournie pour Tirumangalam : Brahm. Vaiṣṇ. *śaṭṭè* « tu as mangé », Saiva *śāppiṭṭè*, Vell. *śāppuṭṭè*, Kall. *tiṇḍè*. Sāyak. *uṇḍe*. Sān. *tiṇṇe*. Labb. *sāppiṭṭè*.

« Eau ». Madras : Brahm. Vaiṣṇ. *tirθam*, *jalam*, Br. Saiva *jalam*, Vell. Palli *jalam*, *taṇṇi*, Paria *ta(ṇ)ṇi*. Chidambaram : Brahm. Vaiṣṇ. *tirθam*, *derdam*, Dīkṣ. *jalam*, Sudras, etc. *taṇṇi*. Tirumangalam : Brahm. Vaiṣṇ. *terttam*, Brahm. Saiva *dirstam* [1], les autres *taṇṇi*.

« Verser ». A Madras et à Kumbakonam, les Brahmanes seuls emploient *kuttu*° (*kòttu*°), les autres disent *utu*°.

« Cuire ». Kumbakonam : Brahm. Vaisn. *śei*° (« faire »). Vell. Kamm. Amb. *same(i)*°, Agam. *ākku*°. Tirumangalam : Brahm. Vaiṣṇ. *paṇṇu*° (« faire », construit avec *taḷiù* [*taḷigei*] « la cuisine »), Brahm. Saiva, Vell. *samè*°, les autres *ākku*.

« Vase à boire ». Chidambaram : Brahm. Vaiṣṇ. *kō(va)ḷapātram*, *kōḷātram* (Vaḍavalei), *rāmānūjam* (Tengalei), Brahm. Saiva, Dīkṣ. *pañj(ap)ātram*, Sudra *loṭa*, *pittalè*, *kovaḷè*. Tirumangalam : Brahm. Vaiṣṇ. *koḷātram*, Brahm. Saiva *pañjātram*, Vell. *śembu*, *loṭā*, Kall. Sān. Labb. *śembu*. Sāyak. *śembu*, *kovaḷè*.

D'autres sont moins probants, comme n'ayant été notés qu'en un endroit; à Kumbakonam, les mots désignant « la passoire », « le mortier », « mélanger en tournant », « chauffer, rôtir », « couper (les légumes) »; à Tirumangalam, les mots suivants :

« Sorte de ragoût ». Brahm. Vaiṣṇ. *neḷukarimadu*, Brahm. Saiva *kūṭṭu*, Vell. *kūṭṭukari*. Sān. Sāyak. *puḷikari*. Kall. Labb. manque.

[1] Pour l'eau *à boire* seulement. L'eau pour se laver s'appelle *jelā*, *nīru*, *aṇṇu* chez les Vaiṣṇavas, *jelō*, *taṇ*, *nīr* chez les Śaivas.

A Chidambaram aussi, les Brahmanes Vaiṣṇavas appellent aussi *neżukarimadu* ce que les autres appellent, sauf erreur[1], *kożambu*.

« Assaisonnement ». Brahm. *taṭṭuka*. Vell. *veṇjaṇam*, *opaḍāram*, *oragāram*; Kall., etc. *veṇjaṇam*, *kaḍiṭika*.

« Vase de terre ». Brahm. *maṇpāṇḍī*. Vell. *mambattarō*. Kall. Sān. *mambāttirō*. Labb. *mambātrā*. Sāy. *mambaṇḍō*.

« Bouillonnement ». Brahm. *taḷataḷa*. Vell. *kaḍapuḍa*. Kall. Sāy. Sān. *kaḍapoḍa*. Labb. *taḷapuḷa*.

« Maison ». Chidambaram : Brahm. Vaiṣṇ. *ātuku* « à la maison », Brahm. Saivas *vīṭuku*, *ātuku*. Dīkṣ. *ātlè*. *atuku*, Sudras *vīṭuku*, *āṭuku*, Paria *āṭle*, *āṭuku*. Kumbakonam : Brahm. Vaiṣṇ. *ātuku*, les autres *vīṭuku*, *āṭuku*. Tirumangalam : Brahm. *ā* « maison ». Vell., etc. *vīḍu*. Sāyak. *vāḍu*.

« Bain ». A Chidambaram et Kumbakonam, Brahm. Vaiṣṇ. *tirtam* (*tīrθam*), Brahm. Saiva, Sudra *snānam* (*stānam*). Les castes inférieures emploient plus couramment les mots voulant dire « laver » (*kuḷi°*, *mużu°*).

« Laver le linge ». Chidambaram : Brahm., etc. *tōi°*. Paria *tappu°*. Kumbakonam : Brahm. Vaiṣṇ. *toči* « ayant lavé », Amb. *tapikudu* « est lavé ». Tirumangalam : Brahm. *toi°*. Sān. *toyi°*. Vell. Kall. Labb. *tovè*, Sāyak. *tappu*.

« Servir ». A Chingleput, Kumbakonam et Tirumangalam : Brahm. Vaiṣṇ. *sādi°*, les autres *pōḍu°* ou *parimāru°*.

Mots notés en un seul endroit :

Chidambaram : « jardin ». Brahm. Vaiṣṇ. *pèkoelè*, Brahm. Saiva *kollè*, Dīkṣ. *kollè*, *tōṭam*, Sudras, etc. *tōṭam*. Kumbakonam : « rincer le riz ». Brahm. *śōdi°* (= *śuddhi°*), Pillai Amb. *aleï°*; « bétel ». Brahm. Vaiṣṇ. *aḍeikāmadu*, les autres *vettoelè*; « (t'es-tu) lavé les dents? ». Brahm. Vaiṣṇ. *tandāvanam āčā*. Saiva *pāl tèčačā*. Chingleput : « balai ». Brahm. Vaiṣṇ. *vārugal*. Sudras *tòḍapā*, Brahm. Saiva, les deux.

Ici le voisinage de la vie religieuse et de la vie de la maison se marque à la proportion considérable d'emprunts sanskrits, du moins dans le vocabulaire de la cuisine. Seuls, le nom du « feu » et des verbes (« cuire, bouillir, verser, manger ») comportent des variations entre mots également tamouls. Dans les noms d'ob-

[1] A Tirumangalam, *koḷambu* désigne une autre espèce de sauce et est universellement employé.

jets, de condiments, de plats, il y a toujours hésitation entre mots tamouls et mots sanskrits. Naturellement, dans la plupart des cas, les mots sanskrits sont l'apanage des plus hautes castes. Il n'y a que deux vraies exceptions, pour les mots signifiant «vase de terre» et «assaisonnement» : comme ils ont été notés à Tirumangalam, ces exemples sont sûrs; peut-être est-il bon de faire remarquer que l'influence des Brahmanes dans cette région est bien plus faible qu'au Nord (cf. *Madras Gazetteer, Madura*, p. 87). Pour le «riz au lait et au sucre», le mot généralement employé est un mot emprunté au sanskrit, mais les Ayangars ont un mot qui leur est spécial, tamoul sans doute, mais précédé de *tiru*, qui vaut skr. *śrī-*, et suivi de *amadu*, *amudu*, qui est skr. *amṛta-*; c'est ce même *amudu* qui donne sa noblesse aux mots *amudupaḍi* «riz cru» (en face de *arisi*, mot tamoul), *sāttamudu* «eau de poivre» (en face de *rasam*, mot sanskrit et de *moḷagu*, etc., mots tamouls), de *kariamadu*, *karimadu* (en face du simple *kari*).

III. MOTS SE RAPPORTANT À LA VIE RELIGIEUSE.

Ici il nous faut être particulièrement circonspect dans le choix des exemples. Les variations de vocabulaire peuvent provenir pour une grande part de l'existence de sectes indépendantes en principe de la hiérarchie sociale[1], d'autres fois elles peuvent n'être qu'apparentes et remonter à une erreur, dont les indigènes eux-mêmes sont susceptibles, qui consiste à considérer comme identiques des faits ou des objets de rôle ou d'usage équivalent. Enfin il se trouve que peu de séries ont été vérifiées en plusieurs points.

«Trident peint sur le front (des Vaiṣṇavas)». Brahm. Vaiṣṇ. *tirunāmam*, Brahm. Saiva *nāmam*, Sudras *nāmam*, *rāmam* (cf. p. 12) [Chidambaram].

«Terre dont on se marque le front». Brahm. Vaiṣṇ. *tirumaṇ*, Brahm. Saivas, Dīkṣitars *vibūdi*, Sudras *vivūdi*, *tuṇṇūru*, Paḍ. Par. *tuṇṇūru* (Chidambaram).

«Festin offert aux brahmanes». A Chidambaram : Brahm. Vaiṣṇ. *taḍiarādanè*, °*nam*, Brahm. Saiva *samārādanè*, Sudras *samārādanè*, *virundu* (?). A Tirumangalam : Brahm. Vaiṣṇ. *taḍiāradanè*, Brahm. Saiva *brāmaṇōjanam*, Vell. *brāmaṇabōjanam*; «les autres ne le font pas, ils n'ont donc pas de mot pour le désigner» (note de M. Rāmalinga Aiyar).

[1] Cf. p. 2, note 2.

« Fête ». Brahm. *tirunā(l)*. Sudras *tiruviẓa*, *tiruviśa*, *tir(u)śā*, Dikṣ. *tirnāḷ*, *utsavam* (Chidambaram).

« Anniversaire ». Brahm. Vaiṣṇ. *tiruvaḍiānam*. Brahm. Saivas. Dikṣ., Sudras *śrāddam*, *tevasam* (Chidambaram)[1].

« Adoration, prière ». Brahm. Vaiṣṇ. *tirunārādanam*, autres *pūjè* (Chidambaram).

« Saluer ». Brahm. *namaskāradu*. Sudra *kumbuḍu* (Chidambaram).

« Basilic ». Brahm. Vaiṣṇ. *tiruttuẓā*[2], les autres *tòḷ(a)śi* (Chingleput, Chidambaram).

IV. MOTS DIVERS.

On a remarqué dans la liste ci-dessus que les Brahmanes Vaiṣṇavas ont généralement un terme particulier, plus noble que les autres, et d'ailleurs — la chose vaut d'être notée — pas nécessairement sanskrit. En fait leur langage, surtout de ceux qui sont particulièrement dévots, abonde en mots spéciaux, particulièrement dans les formules de politesse. Ainsi, à Kumbakonam, et sans doute partout ailleurs, ils emploient, à côté du mot *aham* désignant la maison, ceux de *kuḍisè* et de *tirumaḷigè*, voulant dire respectivement « hutte » et « palais » et désignant la maison de celui qui parle et celle de son interlocuteur. De même, pour dire « entrez, venez », au lieu de dire *vāṅgoe*, *varum* ou *varalām*, déjà plus respectueux (noté chez les Brahm. Saivas), ils diront *oeḷḷum* (Kumbakonam), *yendiruḷām*, *yeḷḷā* (Chingleput). « Moi » devient « votre esclave » : *aḍiēn* ou *aḍiēn dāsan* (employé en réponse à un appel). Le verbe *sādi*, qui veut dire proprement « faire une faveur », s'emploie dans les sens d'« apporter » (*pōḍu*) et de « dire » (*sādika* « dites », autres Brahm. *śollum*), etc.

Sans que ces mots soient d'usage constant dans la caste, ils en sont l'apanage et sont connus comme tels : ce sont ceux-là certainement qui constituent la plus grande partie d'un lexique manuscrit à l'usage des Patnūlkāras[3], destiné à les corriger de leurs mauvaises façons de parler et leur enseigner les formes

[1] Cf. une note fournie par M. Rāmalinga Aiyar et datée de Nanguneri (district de Tinnevelli) : « Smārtas lettrés, hommes *çrārdō*, femmes *devaçō*; Vaiṣṇavas (Vaḍavalei) *tiruvaḍyanō*, (Tenkalei) *tèrtō* ».

[2] A Chidambaram, les femmes et les enfants emploient *toḷ(a)śi*.

[3] Ils s'appellent eux-mêmes *Saurāṣṭra*, et sont les principaux tisseurs de soie et teinturiers de la région de Madura. Cf. en dernier lieu Grierson, *Linguistic Survey, Gujarātī*, p. 447-448.

polies; j'en ai eu connaissance à Kumbakonam, mais, malgré tous mes efforts, je n'ai pu en obtenir copie.

Terminons par quelques faits isolés.

La pièce d'étoffe qui chez les hommes se porte sur les épaules s'appelle à Chidambaram et à Chingleput : *uttiriam* chez les Brahmanes Vaiṣṇavas, *angaostram*, *angavastrō* chez les Brahmanes Saivas; chez les autres on emploie *tuṇi*, *tuṇḍu*, ou *veṣṭi*; ce dernier mot est réservé par les Brahmanes pour la pièce d'étoffe nouée autour du ventre : les autres l'appellent plutôt *sōmē*, quand du moins ils établissent une distinction. Le costume des femmes s'appelle chez les Brahmanes *pōḍavè* : les castes plus basses emploient surtout le mot *sīlè*.

Les Brahmanes Vaiṣṇavas appellent *kaupinam* le suspensoir : tous les autres emploient, à Chidambaram, le mot *kōmaṇam*, à Kumbakonam, *kōmaṇam* (Vell.), *kōvaṇam* (Tekk.), *kavesinam* (Kall. Paḍ. Noka), *kausōm* (Vann.).

« Femme ». A Kumbakonam, Brahm. Vaiṣṇ. *pomaṇ(ḍ)āṭi*, les autres *pombḷè*; à Tirumangalam, Brahm. Vaiṣṇ *pombaṇḍāṭṭi* et *srī*, Brahm. Saiva *pommaṇḍāṭi* et *srī*, les autres *pombiḷḷe* sous diverses formes (Vell. *pombiḷḷè*, *pombaḷè*, Kall. *pombiḷè*, Sān. *pombḷè*, *pombale*, Sāyak. Labb. *pombilè*).

« Nuit ». Plus que le mot *rātri*, généralement employé, les Parias à Kumbakonam, les Parias et les Paḍeyačis à Chidambaram emploient le mot *rā(v)u* (*rāulè*, *raviki* « pendant la nuit »).

Il est intéressant de noter des divergences même sur des adverbes. — « Inutilement, pour rien »; à Kumbakonam *verumnè* chez les Brahmanes, ailleurs *summā*; de même à Chidambaram (Dīkṣ. *varumnè*. — Cf. l'article *verumei* du Dict. de la Mission de Pondichéry.) — « Bien » : A Madras, Chidambaram et Kumbakonam les Brahmanes disent *nandra*, *nanna*, les Sudras *nalla* (à Madras les Sudras ont aussi *nandra*; à Kumbak. les Brahm. Saivas aussi *nalla*). — « En haut » : A Chidambaram, les Brahmanes emploient *oeramā*, les autres surtout *ōśara* et *ōśaka*.

Il va de soi que le terme *pāpā*, généralement employé par les castes inférieures pour désigner le Brahmane, fait place partout chez les Brahmanes eux-mêmes à *brāmanan*.

M. Rāmalinga Aiyar note encore pour Tirumangalam des divergences sur les mots suivants :

« Puer » : Brahm. Vaiṣṇ. *nāttamaḍi*, Brahm. Saiva *nāttamaḍi nāttanāru*, les autres *vīśu*.

«Doux; friandise» : Brahm. Vaiṣṇ. *tiṭippu*, Brahm. Saiva *tiṭippu*, les autres *iṇippu*; «être doux, exquis» : Brahm. *tiṭikiradu tiṭikiradu*, les autres *iṇikiradu iṇiṉukiradu iṇiṉukiḍaku*.

«Pois (sorte de)» : *kottavarakya*, autres *śuṇavarek(y)a*. «Ail» : Brahm. *uḷḷipūṇḍu*, Vell. *uḷḷipūḍu veḷḷapūḍu*, les autres *veḷḷapuḍu* (Sāyak. *vella°*). «Oignon» : Brahm. Saiva *īraveṅgāyam*; Brahm. Vaiṣṇ., Vell., Labb. *īrāṅgāyam*. Kall. *veḷḷāṅgāyam*. Sāṇ. *veḷḷeṟaṅgāyam*. Sāyak. *reṅgāyam*.

De même, les Brahmanes de Chidambaram appellent la grenouille *tappaḷè* et non *taṅkelè*, la rue *vāsal* et non *teruu* (Dīkṣ. *vāsal*); chez les Parias, le mal, la douleur physique s'appelle *nōvu* et non *vali*. — A Kumbakonam, l'opposition des mots : Brahm. Vaiṣṇ. *muṭṭè*, Kar. Vell. *veraṭi* (Pad. *peraṭi*) «plaque de bouse de vache séchée», — Brahm., Vann., Toṇḍam. Vell. *tuu*, Sojya Vell., Kall. *kambā*, Noka *kambi* «pilier», peut résulter d'un choix arbitraire entre synonymes.

CONCLUSION.

Préliminairement à mes recherches j'ai très souvent posé cette question : Si par hypothèse vous assistiez les yeux bandés à une conversation entre gens de différentes castes, de votre ville ou village, mais personnellement inconnus de vous, pourriez-vous reconnaître leurs castes à l'audition? — En pays tamoul [1] la réponse était généralement affirmative. On peut à la simple audition reconnaître un Brahmane, très souvent parmi les Brahmanes un Brahmane Vaiṣṇava; d'autre part on est sûr de reconnaître un Paria ou quelqu'un d'une très basse caste; dans les castes intermédiaires il est plus difficile d'avoir autant de précision, car ici l'éducation et le genre de vie jouent un plus grand rôle qu'ailleurs : on pourra essayer de deviner, sans oser garantir l'exactitude de la réponse. En tout cas on peut dire qu'à titre de principe, la formule : telle caste, tel langage, est universellement admise.

Or c'est précisément à cette conclusion que notre analyse nous conduit. La division en Brahmanes, Sudras et impurs domine l'état linguistique du pays tamoul comme elle domine les autres

[1] La réponse a été négative dans des villes du Bengale et du Dekhan. A Poona cependant on distinguerait facilement les Brahmanes Decasthas des Konkanasthas.

manifestations de la vie sociale : usages religieux, règles relatives au mariage, à la nourriture; costume; répartition des métiers; distribution des habitations, etc. Et là où le classement des diverses castes est douteux, nous constatons du flottement dans l'état linguistique : si très souvent nous ne pouvons déterminer de répartition constante des phénomènes linguistiques entre les différentes castes sudras, c'est qu'évidemment leur rang dans la hiérarchie n'est pas nettement fixé, et ceux qui ont eu à établir les recensements de la population s'en sont souvent aperçus. A l'intérieur d'une même caste, nous avons bien des fois constaté du flottement dans les réponses : c'est que les castes moyennes sont constamment travaillées d'une double tendance : d'une part le conservatisme, d'autre part un effort pour conquérir un rang supérieur dans la hiérarchie. Le Palli de Madras se sert à l'occasion d'un vocabulaire plus sanskritisant que son voisin Vellāla, tandis qu'à Kumbakonam les réponses du Vannian le rangent nettement dans les sudras d'étage inférieur, et que celles du Paḍeyaĉi le placent presque à côté des Parias; or ces trois termes désignent des gens de la même caste : mais ces différences linguistiques ne sont pas l'effet du hasard. En effet les Pallis revendiquent le titre de Kṣatriyas, et c'est Madras qui est leur centre d'organisation; à Kumbakonam la revendication est moins nette, mais sitôt qu'ils le peuvent ceux qui portent le titre de Paḍeyaĉi prennent celui de Vannian : et il va de soi que la relative correction du langage sera un des signes par lesquels se marquera le progrès accompli. Si les Dīkṣitars de Chidambaram ont un parler tout voisin de celui des Brahmanes, et pourtant plus abondant en vulgarismes, cela tient à leur situation dans la société : desservants du grand temple çivaïte, endogames, occupant une rue à eux seuls, ils s'élèvent au-dessus de la masse populaire sans pourtant s'égaler aux Brahmanes laïques. Ainsi des différences assez menues dans le langage sont l'indice de faits de portée plus générale, et la distribution des castes réagit jusque dans le détail de l'état linguistique.

Mais n'existe-t-il pas de principes de résistance à cet émiettement linguistique? — L'éducation, il est curieux de le constater, n'est pas un très puissant agent de nivellement. Cela tient d'abord à ce qu'en général son développement est en raison directe de la dignité de la caste : or, là où l'éducation est inégalement répartie, elle devient au contraire un agent de différenciation. D'autre part là où existe l'éducation proprement littéraire, elle est plus généralement d'inspiration anglaise; et des langues indigènes, la plus étudiée est le sanskrit; la langue parlée entre pour comparativement peu dans le programme des études. Enfin, du fait que les femmes ne participent pour ainsi dire pas à l'édu-

cation, il résulte une tendance conservatrice très forte dans chaque groupe de maisons [1].

Une cause plus importante de nivellement résulte de ce sentiment de la hiérarchie même qui est à la base de la tendance à la différenciation. En effet, il est bien connu qu'aux différents degrés de l'échelle sociale se produit un mouvement d'ascension vers les degrés supérieurs : les castes inférieures tendent toutes progressivement à se rapprocher du modèle brahmanique, et cela naturellement par les côtés les plus aisément imitables, à savoir les usages religieux et le langage. D'autre part les Brahmanes ne vivent pas seulement dans l'*agrahāram* : dans leurs contacts journaliers avec les castes inférieures, ils adoptent, un peu volontairement, un peu inconsciemment, les façons de parler qui les feront le mieux comprendre; les Brahmanes, sauf quelques caractéristiques qui les font reconnaître, parlent la langue vulgaire comme les gens du vulgaire lorsqu'ils ont affaire avec eux; une fois rentrés chez eux, ils sont repris du sentiment de la respectabilité, emploient de nouveau les mots nobles et évitent les expressions impolies. — Toujours est-il que par cette condescension des Brahmanes, si l'on peut dire, au langage vulgaire, en même temps que par l'ascension générale des basses castes vers les castes supérieures, s'établit un équilibre qui sert à maintenir et à confirmer l'existence de la langue commune.

A une tendance à l'unification, nécessaire à la vie commune s'oppose une tendance au morcellement entre les différents groupes qui constituent la société. Mais dans l'Inde ces groupes sont les castes, et non comme ailleurs, des groupes locaux ou des corps de métier par exemple. Le cas des Pallis, cité plus haut, prouve d'ailleurs que la caste n'est pas seulement un agent; en ce qui concerne le langage comme dans les autres manifestations de la vie sociale, c'est un type suivant lequel les faits sociaux s'ordonnent, et doivent s'ordonner dans l'opinion indigène. Ce n'est pas parce qu'il a changé de caste que le Palli ou le Vannian parle une langue plus correcte; il surveille sa langue afin de changer de caste. Ceci explique une autre différence entre les dialectes des castes, dans la mesure où ils existent, et les langues spéciales à la façon ordinaire; celles-ci ont des traits qui les distinguent les unes des autres et de la langue commune, à laquelle elles fournissent à l'occasion des emprunts; les dialectes des castes font au contraire partie de la langue commune. De caste à caste on se comprend toujours; et quelle que soit leur caste, les gens ont le sentiment de parler la même langue.

[1] Cf. les faits relatifs à l'existence de particularités dialectales propres aux femmes, par exemple chez Grierson (*Ling. Survey, Bengali*, p. 38) et G. N. Dutt (*Journ. Beng. Br. As.Soc.*, LXVI. part 1. 1897, p. 198), et ici-même p. 15 et 25.

Il y a donc une langue tamoule unique; mais sur ce fond commun se détachent un certain nombre de particularités qui, lorsqu'on les étudie, s'ordonnent en séries comportant une certaine régularité et susceptibles d'explication. Cette constatation suffit à prouver l'existence d'une tendance à la différenciation linguistique commandée par le système des castes.

J. Bloch.

SUR LA VALEUR DU F CHEZ HOMÈRE.

Tous les travaux faits depuis la découverte de Bentley ont confirmé que le *F*, dont on ne trouve trace sous aucune forme ni à aucune époque dans la tradition manuscrite des poèmes homériques, justifie seul un grand nombre de particularités métriques du texte; les études de Knös (*De homerico digammo*. Upsal, 1872-1879) et de Hartel (*Homerische Studien*, III; *Sitzsber.* de l'Académie de Vienne, vol. 78, en 1874) ont mis le fait hors de doute. D'autre part, on s'accorde maintenant à reconnaître que les auteurs de la mise au point définitive des deux poèmes ne prononçaient pas le *F* (Cauer, *Grundfragen der Homerkritik*², 100 et suiv. et 155; Thumb, *I. F.*, IX. 326 et suiv.; Solmsen, *Untersuchungen*, 171). Entre ces deux données qui sont acquises, il reste un large domaine d'incertitude : dans quelle mesure les poètes qui ont composé les parties essentielles de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* prononçaient-ils le *F*? En l'absence de tout témoignage direct, il semble difficile de résoudre entièrement le problème; mais l'observation de certains faits de métrique permet d'entrevoir au moins quelle doit être cette solution, en ce qui concerne le *F* initial devant voyelle, qui est le principal cas.

Le *F* est une sonante consonne et doit par suite, aussi longtemps qu'il persiste, exercer les mêmes actions que les autres sonantes consonnes. Par malheur, le grec ayant perdu, dès une époque préhistorique, le **y*, qui est la sonante consonne la plus analogue au **w* (*F* grec), on n'a pas de point de comparaison exactement pareil. *A priori*, on attend deux ordres d'actions : les consonnes produisent l'allongement par position, et elles empêchent les effets de l'hiatus des voyelles, qui sont l'élision de certaines brèves et la tendance à l'abrégement des longues.

De l'allongement par position, il n'y a guère de conclusions à tirer. On sait en effet, depuis les travaux de Hartel et, plus récemment, de M. Solmsen qui a mis la chose en pleine lumière (*Untersuchungen z. L. u. Verslehre*, p. 129 et suiv.), que, si les groupes de consonne plus sonante font position à l'intérieur du

mot en toutes situations, les poètes homériques ne leur font en principe faire position entre une fin de mot et le commencement d'un mot suivant que là où la quantité longue est mise hors de doute par la situation dans le vers, c'est-à-dire au temps fort. Au temps faible, les poètes évitent d'ordinaire ces groupes; là où quelque nécessité les amenait à les employer, ils les traitent en général comme ne faisant pas position. De même, dans la lyrique éolienne, *F* ne fait pas position au temps faible (voir par exemple Sappho, 2, v. 1 et 3). Beaucoup des faits que l'on considérait comme des négligences de l'emploi du *F* ont perdu toute valeur du fait de cette remarque; et l'observance du *F* apparaît ainsi comme bien moins irrégulière qu'on ne le croyait récemment encore.

C'est donc seulement au temps fort que le *F* initial peut faire position chez Homère, et en effet on relève un certain nombre d'exemples du fait : Hartel a compté 359 cas, chiffre qui ne répond pas à ce que l'on attendrait si le *F* était une consonne normale faisant couramment position dans la prononciation, à la rencontre de deux mots. Comme il est impossible de préciser cette observation, que d'ailleurs la situation dans le vers exclut tout exemple négatif à cette place (puisque la brève n'y est pas admise en principe), et qu'enfin une brève finale sert parfois de longue au temps fort en certaines conditions, il n'y a pas lieu d'insister sur cet effet du *F*. La restitution de '*F*' dans l'exemple bien connu ὅς ϝ' ἄξει Ω 154, en regard de ὅς σ' ἄξει Ω 183, restitution nécessaire pour le sens, montre cependant que le *F* était vraiment prononcé dans certains cas où il fait position dans le vers. On peut, à la rigueur, imaginer, avec M. Cauer, *Grundfragen*[2], p. 100, que le pronom '*F*' ait été réduit à la simple aspiration dans la prononciation de l'auteur du chant Ω, l'une des parties les plus récentes de l'Iliade; mais une prononciation '*F*' est plus probable *a priori*.

C'est l'empêchement de l'hiatus qui est le principal effet du *F*. L'absence d'hiatus peut se traduire de trois manières :

1° Maintien des longues au temps fort. Ce maintien n'est pas rare; mais, comme il a lieu aussi en cas d'hiatus, on n'en saurait rien conclure. On pourrait, il est vrai, tenter de déterminer si le maintien de la longue au temps fort n'est pas relativement plus fréquent, toutes choses égales d'ailleurs, devant *F* que devant voyelle; mais on ne saurait parvenir par là qu'à des résultats très approximatifs; on notera seulement que les diphtongues à premier élément bref, que les poètes évitent particulièrement de laisser en hiatus, semblent moins rares devant un mot à *F* initial que devant un mot ayant toujours commencé par une voyelle ou par l'aspiration seule (esprit rude).

2° Maintien de brèves finales devant mot suivant à *F* initial. C'est l'effet le plus fréquent du *F* : Hartel en a compté 2,324 exemples, contre seulement 482 hiatus de brève devant initiale proprement vocalique, et 324 exemples d'élision devant un mot à *F*. Ces chiffres de Hartel, comme les précédents et les suivants, auraient besoin d'être revisés en détail; mais il suffit d'examiner quelques chants pris au hasard pour voir qu'ils expriment exactement l'aspect général des choses.

3° Maintien de longues finales au temps faible. On sait que, au temps faible, les longues finales ou diphtongues en hiatus s'abrègent; les exemples de maintien de la quantité longue sont très rares, et se trouvent surtout au premier pied, place où la quantité n'a pas la précision qu'elle a dans le reste du vers. Le maintien de la valeur longue serait donc très probant pour l'existence d'un *F* réellement prononcé; or, il n'y en a d'après Hartel que 164 exemples, contre 78 d'abrégement devant *F* suivant. Même en ajoutant les 9 exemples devant (*F*)*ίεμαι* et les 8 devant (*F*)*ἴλιος* que Hartel compte à part et ne comprend pas dans son total, on n'arrive qu'à 181 exemples. Hartel n'a pas énuméré en détail les 181 cas de maintien de la longue au temps faible qu'il reconnaît; mais la plupart sont indiqués par Knös, et il vaut la peine d'examiner les faits de près. On s'aperçoit alors que les exemples se trouvent en grande partie dans des circonstances spéciales.

Il y a tout d'abord 39 cas de maintien devant *ϝοι*, du type *καί ϝοι*, ainsi A 79; or *ϝοι* est un mot enclitique; on rentre ainsi dans le cas de l'intérieur du mot, où une diphtongue en hiatus ne s'abrège pas; on sait d'ailleurs que le (*F*) initial de *ϝοι* et des autres pronoms pareils est le seul qui fasse position au temps faible. Si particulier que soit ce cas, on notera cependant que la longue maintenue est partout celle d'un monosyllabe, comme *καί*, *δή*, etc.; on compte seulement 4 exemples sûrs de longue finale de dissyllabe maintenue : *πάντῃ ϝοι* λ 193; — *δώσω ϝοι* Ψ 560, *θ* 403; — *ὅππῃ ϝοι ω* 196, plus deux *αὐτοῦ ϝοι* (lire *αὐτόο* ?). A ces 39 exemples il s'en ajoute 2 devant *ϝευ* :

Ω 293 = 311. *καί ϝευ κράτος ἐστὶ μέγιστον*

soit en tout 41 exemples à déduire des 164 de Hartel, qui se réduisent ainsi à 123 (ou plutôt les 181 à 140).

On peut aussi mettre à part, dans une moindre mesure, le possessif réfléchi tonique *ϝός*. Il y a ici maintien de la longue au temps faible dans 12 exemples, dont 4 représentés par une formule (A 333, Θ 446, Π 530, X 296) :

αὐτὰρ ὁ ἔγνω ϝῇσιν ἐνὶ Φρεσί

et deux par :

θ 101 = 451. ...ἐνίσπῃ (Ϝ)οῖσι φίλοισιν

Les 6 autres cas, pour isolés qu'ils soient, ont aussi l'air de formules :

Λ 307.	...καὶ (Ϝ)οῖς ἑτάροισιν
γ 235.	...καὶ (Ϝ)ῆς ἀλόχοιο
κ 61.	...καὶ (Ϝ)οῖσι τέκεσσιν
Π 265.	...καὶ ἀμύνει (Ϝ)οῖσι τέκεσσι
ο 200.	...κατάσχῃ (Ϝ)ῷ ἐνὶ (Ϝ)οίκῳ
χ 117.	...αἰεὶ (Ϝ)ῷ ἐνὶ (Ϝ)οίκῳ

Il y a 3 exemples d'abrégement, tous les trois devant des formes à ῳ initial (et non οι), cas où Ϝ s'est amui particulièrement tôt :

M 162 = Υ 198.	...καὶ ὢ πεπλήγετο μηρώ
ω 56.	ἔρχεται οὗ παιδὸς τεθνηότος ἀντιόωσα

L'exemple du vers α 41 est incertain.

Quant aux exemples restants, beaucoup se rencontrent dans des groupes de mots fixés, ou du moins dans des assemblages imités de groupes.

Des 7 exemples connus de longue au temps faible maintenue devant (Ϝ)είκοσι, 5 sont dans des groupes de noms de nombre, ainsi : ἑκατὸν καὶ (Ϝ)είκοσι B 510, et de même : B 748, N 260, ι 241, κ 208; ce sont des cas exactement comparables à celui des composés : δυωκαιεικοσίπηχυ O 678, δυωκαιεικοσίμετρον Ψ 264. Les deux exemples de maintien de la longue en dehors de ce cas particulier se trouvent dans un vers répété deux fois : β 212 = δ 669 :

ἀλλ' ἄγε μοι δότε νῆα θοὴν καὶ (Ϝ)είκοσ' ἑταίρους

D'autre part, il y a 4 exemples d'abrégement : Λ 25, I 379, X 349, π 249. Les faits s'interpréteront aisément si l'on admet qu'il n'y avait pas de tradition établie pour le maintien de la longue devant εἴκοσι en dehors du groupement avec des noms de nombre, et que par suite, au moment de la fixation définitive du texte, εἴκοσι a été traité comme un mot à initiale vocalique; il n'y avait pas non plus pour ce mot une tradition du maintien d'une brève en hiatus : dans le seul exemple qu'on rencontre, il y a élision : ἤματί κ' εἰκοστῷ ε 34.

La formule : βόες (ou βόας) καὶ (Ϝ)ἴφια μῆλα se lit : E 556.

Θ 505, 545, I 406, λ 108, μ 128, 322, σ 278, υ 51, ψ 304; la tradition d'un hiatus devant *ἴφια μῆλα* était du reste fortement établie; on a *πολλὰ δὲ (F)ίφια μῆλα* I 466, Ψ 166, μ 263; ces deux formules comprennent tous les exemples de *ἴφια* qui soient chez Homère. Il faut noter de plus :

ρ 443. *...ὃς Κύπρου (F)ῖφι (F)άνασσεν*

formule évidente (lire sans doute Κύπροο), et :

I 145 = 287. *.....καὶ (F)ιφιάνασσα*

L'abrégement dans

Z 478. *...καὶ (F)ιλίου ἶφι (F)ανάσσειν*

n'est qu'apparent; on lira *(F)ῑλίοο (F)ῖφι*, avec ⏑⏑⏑ final traité comme – ⏑⏑.

Il y a un exemple incertain d'abrégement λ 284, et un qui semble sûr : P 739 *τὸ δ' ἐπιβρέμει ἴς ἀνέμοιο*; mais ici la finale abrégée est celle d'un polysyllabe, et l'on n'est pas en présence d'une formule fixée. Enfin on rencontre l'élision devant deux noms propres, ce qui prouve qu'il n'y avait pas de tradition pour ces noms au moment de la dernière rédaction :

Λ 261. *τοῖο δ'ἐπ' Ἰφιδάμαντι...*
λ 305. *τὴν δὲ μετ' Ἰφιμέδειαν...*

La fin de vers : *βροτολοιγῷ (F)ῖσος* (ou [*F*]*ῖσον*) *Ἄρηι* se trouve Λ 295, M 130, N 802, Υ 46, *θ* 115 (il n'est pas impossible que l'ancien auteur ait employé ici *ἐFίσFος*). Dans :

σ 27. *γρηὶ καμινοῖ (F)ῖσος...*

lire *καμινόϊ* n'est pas une correction, et cette prononciation semble certaine; v. Bechtel, *Die Vocalcontraction bei Homer*, p. 144. Dans :

Ψ 569. *ὁ δ'ἔπειτα μετηύδα (F)ισόθεος φῶς*

on pourrait à la rigueur vouloir lire : *μετηύδας*; dans : 142 = 549 :

μή τίς μοι ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης

vers reproduit Λ 705, avec *'(F)οι* au lieu de *μοι*, il y a un abrégement sûr devant *(F)ίσ(F)ης*.

Quatre vers (B 270, Ψ 784, υ 358, Φ 376) se terminent par :

...ἐπ' αὐτῷ '(F)ηδὺ γέλασσαν

deux (γ 391, ο 507) par :

. . .(*F*)οίνου ἠ(*F*)δυπότοιο

et un (β 340) par :

. . . . *F*οίνοιο παλαιοῦ ἠ(*F*)δυπότοιο

(il faut compter avec la probabilité de la prononciation ancienne *F*οίνοο, παλαιόο; cf. Bechtel, *Die Vocalcontraction bei Homer*, p. 99 et suiv.; simple possibilité d'ailleurs, puisque -ου contracté est bien attesté chez Homère; mais un spondée constitué par une fin de mot n'est pas habituel a cette place).

On lit Δ 17 et Η 387 :

. . .φίλον καὶ ἠ(*F*)δὺ γένοιτο

et υ 69 :

. . .καὶ ἠ(*F*)δέι (*F*)οίνῳ

Avec le verbe de même racine, il n'y a qu'un exemple (β 114) :

τῷ ὀτεῷ τε πατὴρ κέλεται καὶ ἠ(*F*)ανδάνει αὐτῇ.

Il y a abrégement dans un exemple (Γ 173) :

ὡς ὄφελεν θάνατός μοι ἁδεῖν. . .

De plus on a (Α 576, Λ 318, σ 404) ἔσσεται ἦδος et τ 510 ἔσσεται ἠδέος; mais il suffirait de lire la forme aussi homérique ἔσ*ι*αι pour obtenir un maintien de longue au lieu de l'abrégement, et l'on aurait une sorte de formule.

Il y a 3 exemples du groupe : καὶ (*F*)οῖνον ἐρυθρόν ε 165, μ 327, ν 19; un de : σῖτον καὶ (*F*)οῖνον ἔθηκεν γ 479; un de : ὀπτῆσαι καὶ (*F*)οινοχοῆσαι ο 323; un de : καὶ (*F*)οῖνον εὐφρονα Γ 246; un de καὶ (*F*)οῖνον ἐπισχών Ι 489; tous groupes qui ont l'air de formules. Les autres exemples cités par Knös sont :

Ζ 264. μή μοι (*F*)οῖνον ἄειρε. . . . . .
β 349. μαῖ' ἄγε δή μοι (*F*)οῖνον. . . . . .

Hartel compte 10 exemples, sans les citer. — En regard, on cite deux abrégements : ο 507 κρειῶν τε καὶ οἴνου. . . (il serait facile de corriger en omettant τε, qui a pu être ajouté parce que la valeur longue de καὶ choquait), et β 379 αὐτίκ' ἔπειτά ἠ(*F*)οι οἶνον qui semble bien établi.

Le mot (*F*)άσ*ι*υ est de ceux où l'hiatus de brève est le plus fréquent, grâce à l'emploi des groupes κατὰ (*F*)άσ*ι*υ, ἀνὰ (*F*)άσ*ι*υ, προτὶ (*F*)άσ*ι*υ, etc. Mais il n'y a que quatre cas de maintien de

longue au temps faible, et tous ont visiblement le caractère de formules fixées :

P 144. ..... πόλιν καὶ (*F*)άσῖυ σαώσεις
ε 106. τῶν ἀνδρῶν οἳ (*F*)άσῖυ πέρι Πριάμοιο
Ξ 281. τὼ βήτην Λήμνου τε καὶ Ἴμβρου (*F*)άσῖυ λιπόντε
τ 190. αὐτίκα δ' Ἰδομενῆα μετάλλα (*F*)άσῖυδ' ἀνελθών

Les deux derniers exemples sont du reste incertains; car on doit plutôt lire : Ἴμβροο et *μετάλλαε*, en supprimant les contractions. Et, alors que le texte ne livre pas un seul exemple d'élision de brève devant (*F*)άσῖυ, sauf O 455, devant le nom propre Ἀσῖυνόῳ pour lequel il n'y avait pas de tradition, il y a deux cas d'abrégement de longue devant ἄσῖυ : Γ 140 πρoτέρoιο καὶ ἄσῖεος. Λ 733 ἀμφέσῖαντο δὴ ἄσῖυ; le nombre des exemples de maintien de longue dans ces conditions n'est pas assez grand pour qu'on soit autorisé à corriger en πρoτέρου et ἀμφέσῖαν, comme on a proposé de le faire; ce sont les leçons qu'on admettra si les vers sont tenus pour appartenant au plus ancien fonds; mais on ne saurait jamais affirmer pareille chose d'un vers particulier.

La famille de *Fελπ-* présente trois cas de maintien de longue au temps faible :

ϖ 101 = τ 84. ...ἔτι γὰρ καὶ (*F*)έλπιδος αἶσα

formule évidente, et :

φ 157. νῦν μέν τις καὶ (*F*)έλπετ' ἐνὶ Φρεσὶν ἠδὲ μενοινᾷ

contre un abrégement :

Θ 526. εὔχομαι ἐλπόμενος...

exemple sans valeur; car il y a une variante (adoptée par Zénodote) ἔλπομαι εὐχόμενος.

Une longue au temps faible est maintenue douze fois devant (*F*)οῖκος; dont trois dans ψ 7, 27, 108 καὶ (*F*)οῖκον ἱκάνεται, et de plus I 393 καὶ (*F*)οίκαδ' ἵκωμαι, δ 520 καὶ (*F*)οίκαδ' ἵκοντο; l'exemple Θ 513 καὶ (*F*)οίκοθι πέσσῃ est à peu près pareil. Les autres exemples sont plus divergents et n'ont pas le caractère de formules :

δ 318. ἐσθίεταί μοι (*F*)οῖκος.....
φ 332. ἔμμεναι οἳ δὴ (*F*)οῖκον.....
ψ 36. εἰ ἐτεὸν δὴ (*F*)οῖκον ἱκάνεται.....
ξ 210. .....καὶ (*F*)οικί' ἔνειμαν
φ 398. .....αὐτῷ (*F*)οίκοθι κεῖται

(seul cas sûr où la longue conservée ne soit pas celle d'un monosyllabe).

θ 324. . . . . αἰδοῖ (*F*)οἴκοι ἑκάστῃ

(lire αἰδόϊ, avec M. Bechtel, *Vocalcontraction bei Homer*, p. 93). En regard de ces 12 (ou plutôt 11) exemples de longue maintenue, il y en a 7 d'abrégement :

ο 21.	κείνου βούλεται οἶκον ὀφέλλειν. . .
ο 66.	ἤδη γάρ μοι θυμὸς ἐέλδεται οἶκαδ' ἱκέσθαι
ϖ 70.	ϖῶς γὰρ δὴ τὸν ξεῖνον ἐγὼν ὑποδέξομαι οἴκῳ;
ϖ 463.	. . .ἢ ἔτι μ' αὖθ' εἰρύαται οἶκαδ' ἰόντα;
υ 232.	ἦ σέθεν ἐνθάδ' ἐόντος ἐλεύσεται οἶκαδ' Ὀδυσσεύς.
ψ 8.	μνησῖῆρας δ' ἔκτεινεν ἀγήνορας, οἵ τέ (*F*)οι οἶκον
ω 208.	ἔνθα (*F*)οι οἶκος ἔην. . . . .

De ces sept diphtongues abrégées, cinq terminent des trisyllabes ou quadrisyllabes, cas pour lequel il n'y a aucun exemple de longue maintenue devant *Foικ-*; les deux autres appartiennent à l'enclitique (*F*)οι terminant un groupe de trois syllabes : οἵ τέ (*F*)οι, ἔνθά (*F*)οι; il n'y a aucun cas comparable dans les longues maintenues.

Tous les exemples de maintien de longue devant (*F*)ίεμαι sont des finales de dissyllabes à la fin du premier pied du vers; on a notamment ἕσῖη (*F*)ιεμένη Υ 280 et Φ 70, ϖρόσσω (*F*)ιέμενος (à divers cas) Ν 291, Ο 543, Π 382.

Les exemples devant (*F*)ίλιος sont en partie des formules : ὀλώλῃ (*F*)ίλιος ἱρή Δ 164, Ζ 448, et ἀπόσχῃ (*F*)ιλίου ἱρῆς Ζ 96, 277.

L'exemple de Ω 718 καὶ εἶξαν ἀπήνῃ ne prouve guère; car on peut lire : κα ἔειξαν ἀπήνῃ, l'autorité de la tradition étant à peu près nulle ici; et dans Κ 238, on doit lire : αἰδόϊ (*F*)είκων (fin de vers). On notera qu'il y a deux exemples d'élision de brève devant εἴκω : Δ 509 et Μ 48, et aucun exemple d'hiatus de brève devant ce verbe malgré le *F* initial : ἔειξα est attesté chez Alcman, le texte homérique a : ἀπρείκω, ὑποείκω, et Hésychius : γῖξαι· χωρῆσαι.

On lit : καὶ (*F*)έδνα διδόντες λ 117 = ν 378; et c'est de même dans des formules qu'est maintenu l'hiatus de brève de ἀπερείσια (*F*)έδνα Π 178 et τ 529 et μυρία (*F*)έδνα Π 190, Χ 472, λ 282.

De l'examen de ces faits, il résulte que le maintien d'une longue ou d'une diphtongue au temps faible devant un mot commençant par *F* n'est pas, dans la langue homérique, chose courante et usuelle. Les exemples sont rares; et ce sont pour la plupart des formules traditionnelles, des groupes fixés par l'usage de la langue épique. On a pu remarquer que les longues main-

tenues sont presque toutes dans des monosyllabes; ce n'est pas sans doute que ces monosyllabes aient présenté une résistance particulière à l'abrégement; c'est que des groupes commençant par une particule comme *καὶ (F)οἶκος*, *καὶ (F)άσῖν*, etc., étaient demeurés dans la tradition de la langue épique, tandis qu'il n'y avait pas d'usage défini pour l'emploi de la longue finale d'un mot quelconque.

Là où il n'y a pas une tradition très ferme de maintien de la longue au temps faible devant *F*, les exemples sont rares, et parfois même les cas d'abrégement ne manquent pas, au moins dans les parties qui semblent relativement récentes des deux poèmes.

Ainsi le mot *Fέργον* présente quelques exemples de maintien de la longue :

ρ 226=σ 362. *ἀλλ' ἐπεὶ οὖν δὴ (F)έργα κάκ' ἔμαθεν*

et *καὶ (F)έργον* Σ 473, ζ 259, η 26 (dans l'une des variantes). Mais ceci fait très peu de cas pour un mot aussi fréquemment employé; et les abrégements se rencontrent en grand nombre : *ἠδὲ καὶ ἔργων* (Λ 703) et *ἠδὲ καὶ ἔργα* (ρ 313), *ἐπιτέρπεται ἔργοις* (ξ 328), *εὐδειέλου ἔργ'* (ξ 344), *ἠὲ καὶ ἔργῳ* (Λ 395), *πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν* (Z 289), *δαιτὸς ἐπηράτου ἔργα μέμηλεν* (I 228), *πλεόνων δέ τοι ἔργον* (M 412), *νόου ἔργα* (Ω 354), *μήσεαι ἔργα* (λ 474). De même *καὶ* est bref devant *ἔρξω* (λ 80) et *ἔρξῃς* (α 293).

Devant l'aoriste fréquent *Fεῖπον*, une longue n'est maintenue au temps faible que dans très peu de cas :

δ 379 = 468. *ἀλλὰ σύ πέρ μοι (F)ειπέ*
τ 162. *ἀλλὰ καὶ ὣς μοι (F)ειπέ . . . . .*
Ω 113. *σκύζεσθαί (F)οι (F)εῖπε Διὸς.*

L'exemple ε 338 est douteux. Et en revanche, il y a des abrégements : α 37 *ἐπεὶ πρό (F)οι εἴπομεν ἡμεῖς*, ι 279 *ἀλλά μοι εἶφ' ὅπῃ . . .*, λ 146 *ῥηίδιόν τοι ἔπος (F)ερέω*, ψ 77 *οὐκ ἔα εἰπέμεναι*. Ceci n'est pas fortuit, car la tradition de l'hiatus devant *Fεπ-* s'est perdue de bonne heure : *ὀφρ' εἴπω* est fréquent; de même le type :

καί μοι φωνήσασ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα

O 35, etc., qui reproduit une forme correcte de tout temps au masculin. Et le rédacteur définitif a partout noté *σοῖς ἐπέεσσι*, là où les règles générales de la langue épique ancienne exigeraient *σοῖσι (F)έπεσσι*.

Il y a une tradition relativement solide de maintien de la longue de certains petits mots devant *Fειδ-* : *καὶ (F)εῖδος*, X 370, Ω 376, ε 213, ζ 16, ξ 177; *Ἑρμιόνην ἣ (F)εῖδος* (δ 14), *καὶ*

(*F*)οῖδα (σ 228 et υ 309), καὶ (*F*)ίδμεν (Η 281), δὴ (*F*)οῖδα (δ 551). δὴ (*F*)είδεται (Ν 98), ἤδη (*F*)οῖδε (ω 407), οἴη (*F*)ίσθι (β 356), οὔ πω (*F*)ειδόθ' (Ι 440). Mais la finale d'un mot quelconque s'abrège dans quelques exemples de l'Odyssée : celles de ἔχω (ρ 573), de πάλαι (ψ 79), et l'on a même ἤ τί μοι εἴδωλον (δ 213).

On observe une contradiction entre les deux exemples :

κ 510. μακραὶ τ' αἰγειροι καὶ (*F*)ιτέαι ὠλεσίκαρποι.

et :

Φ 350. καίοντο πλελέαι τε καὶ ἰτέαι ἠδὲ μυρῖκαι.

(où l'on pourrait, il est vrai, supprimer τε).

Devant '(*F*)εῖμα, il y a un très grand nombre de brèves finales maintenues, et aussi quelques longues au temps faible : καὶ '(*F*)είματα. Γ 392 et ζ 144, ἀτέρ τοι '(*F*)είματ', Χ 510; et l'on ne rencontre aucun exemple ni d'élision, ni d'abrégement de longue. Au contraire, devant (*F*)εσθής, dont le *F* est attesté par des allongements par positions, il ne se trouve ni brève ni longue maintenue au temps faible, et par suite il y a trois élisions : ζ 83, ξ 510, ω 67, fait attribuable à ce que les derniers rédacteurs n'avaient pas de tradition pour ce mot.

Le mot ἧλος a commencé par *F* en grec commun, comme le prouve la glose d'apparence éolienne γάλλοι· ἧλοι Hes., et comme le confirme le composé hom. ἀργυρόηλος; mais, à cause de son caractère technique, il n'est pas courant dans l'épopée; aucune tradition n'existait à son égard; d'où abrégement sporadique dans Λ 29 ἐν δέ '(*F*)οι ἧλοι. Les deux autres exemples du mot sont dans une sorte de formule Α 246 = Λ 633, χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον, où il y a au fond élision, car il faut évidemment lire : χρυσείοισ' ἥλοισι. Faute de tradition, le mot est traité comme ayant une initiale vocalique.

La trace du *F* de *Fαρν-* se trouve dans trois brèves maintenues (Δ 158 et 435, Θ 131) et un allongement par position (Γ 310); mais l'absence de tradition ferme se reconnaît à trois élisions (Γ 103 et 119, δ 85) et deux abrègements de longues : λύκοι τε καὶ ἄρνες (Χ 263) et ἐρίφους τε καὶ ἄρνας (ι 226); les deux exemples seraient du reste faciles à corriger.

De par sa forme prosodique, le mot (*F*)άναξ excluait toute longue précédente; ceci a permis des abrégements, faute de tradition contraire, ainsi Π 523, ξ 395; il y a du reste aussi quelques élisions de brèves (Π 371 et 507, Α 288, etc.).

Il y a un curieux flottement dans des noms propres : Ἶρος avec hiatus de brève précédente et allongement par position (σ 73, 75. 333, 334, 373); mais élision (σ 50) et abrégement de longue

(σ 38 et 233); de même Ἶρις (ὠκέα [*F*]ῖρις, qui est précédé d'élision deux fois (E 353 et Ψ 198) et abrège une diphtongue dans E 365.

Une brève finale est maintenue devant (*F*)ιαχ- et compte alors pour longue, servant de temps fort, dans quelques groupes de mots : σμερδαλέα (*F*)ιάχων, μέγα (*F*)ιάχων, ὑπὸ (*F*)ιαχῆς (tous les trois fréquemment répétés); ceci est un usage traditionnel. Quand le même élément (*F*)ιαχ- suivi d'une brève a, en vertu de l'usage homérique relatif à la consécution de trois brèves, sa première brève allongée, il provoque couramment l'élision d'une brève précédente, ainsi μεγάλ' ἴαχε A 482, etc., et l'on a ἐπίαχον E 860, etc.; il n'y avait pas de tradition d'hiatus relative à cette prononciation du mot, et sans doute y a-t-il eu de bonne heure dissimilation de *F* dans ce cas (cf., pour une dissimilation analogue, ces *Mémoires*, XV, 270); au contraire le *F* géminé, qui permettait d'éviter les suites de trois brèves dans le cas de *F*ῐ́αχ-, était relativement fort et n'a pas subi de dissimilation. On n'est dès lors pas surpris de lire, avec abrégement de diphtongue au temps faible :

Υ 62 ἀλτο καὶ ἴαχε.

L'incohérence de l'emploi qui apparaît ainsi prouve une fois de plus, que les rédacteurs définitifs des poèmes homériques ne prononçaient pas *F*, chose évidente de toutes manières, et même que, dès avant la rédaction définitive, les aèdes qui récitaient les poèmes et qui ne se faisaient pas faute de les modifier dans le détail ne prononçaient pas le *F*, tout en continuant de laisser subsister les hiatus devant beaucoup de mots où ces hiatus étaient traditionnels, et en faisant au besoin des vers avec des hiatus devant ces mots.

On pourrait, au premier abord, être tenté de conclure des faits précédents que le *F* ne suffit pas à empêcher l'abrégement d'une longue, comme il suffit à empêcher l'élision d'une brève; et, les deux actions étant de même sorte au fond, il résulterait de là que, non seulement pour les rédacteurs définitifs et pour les aèdes d'une période avancée, mais déjà pour les auteurs de tout le fond du texte, le *F* aurait été quelque chose de purement traditionnel, et non un phonème réel. Cette interprétation, vers laquelle j'ai d'abord penché, mais dont une observation de M. L. Havet, à qui j'avais soumis mon idée, m'a préservé, serait inexacte.

En effet, abstraction faite des particularités dues à ce que les rédacteurs définitifs de l'Iliade et de l'Odyssée ne prononçaient plus le *F*, il n'y a pour le traitement des longues finales précé-

dentes au temps faible aucune différence entre *F* et une autre consonne quelconque. D'une manière générale, le vers épique évite de terminer un temps faible par une longue finale de mot, comme le fait librement le vers anapestique; cette différence n'est pas surprenante; car les vers anapestiques, qui sont lyriques, admettent une équivalence qui ne se retrouve pas dans l'hexamètre, celle du dactyle et de l'anapeste.

Ainsi que l'a reconnu M. Sommer, *Glotta*, I, 145 et suiv., le fait que les groupes du type consonne plus sonante commençant un mot ne font généralement pas position au temps faible n'est qu'un cas particulier d'un fait plus général : il n'y a pas en principe d'allongement par position d'une syllabe terminant un mot au demi-pied faible.

Une fin de mot longue par nature n'est pas aussi rigoureusement exclue qu'une longue par position au demi-pied faible du vers épique, et il aurait été malaisé en effet dans bien des cas de se dispenser tout à fait de constituer ainsi le demi-pied faible; mais pareil emploi est manifestement évité en général, comme il est facile de l'observer.

Des cinq places où l'on pourrait s'attendre à trouver un demi-pied faible constitué par une longue finale de mot, l'une est entièrement impossible : la cinquième, d'où une règle générale exclut un spondée terminant un mot. La presence de la coupe au troisième pied supprime aussi la possibilité d'exemples à cette place. Il est également facile de voir qu'un spondée terminant un mot ne saurait dans la plupart des cas terminer le second pied à cause de la proximité de la coupe. Les deux seules places où une finale spondaïque terminant un pied peut se loger naturellement sont le premier et le quatrième pied.

En ce qui concerne les mots terminés par longue suivie de consonne, il faut tout d'abord mettre à part ceux dans lesquels le spondée final est précédé d'une ou de deux brèves : pour les loger dans le vers, ailleurs qu'au dernier pied où il les met souvent, le poète n'avait d'autre ressource que de faire coïncider la fin du mot avec la fin du pied. On ne peut donc rien tirer de cas tels que *καρήνων* A 44, *ἐπ' ὤμων* A 46, *βαρείᾱς* A 89, *Ἀχαιῶν* A 89, *ποδάρκης* A 121, *ὁμοίης* A 278, *περὶ πάντων* A 287 (le tout au 4e pied), ou *ἑκατόμβην* (au 2e pied). Les exemples cités ici sont empruntés au chant A de l'Iliade; pour ce fait et pour ceux qui seront examinés dans la suite, l'examen d'un certain nombre d'autres chants n'a fait que confirmer les observations faites sur celui-ci; on s'est par suite dispensé de les exposer en détail. — Les mots de trois longues tels que *ἀνθρώπων* ne sont pas employés de manière à finir un pied et à remplir le suivant, mais en général de manière à remplir un pied et à commencer

le suivant, soit *ἀνθρώ|πων*; toutefois il arrive, mais très rarement, qu'un mot tel que *ἀνθρώπων* termine l'hexamètre; ainsi Θ 27; c'est la seule place où l'on puisse attendre cette disposition du mot, qui y est du reste très rare. Dans tout le chant A de l'Iliade, pris ici pour exemple, les cinq premiers pieds du vers ne présentent aucun cas d'un type *ἀν|θρώπων*. On ne compte naturellement pas Πατρόκλεες A 337 : si mal garantie qu'elle soit par les manuscrits, la leçon Πατρόκλεες est celle qu'on doit attribuer ici aux anciens auteurs, sinon à la prononciation des aèdes postérieurs et à la graphie des rédacteurs définitifs du texte. — En revanche, un mot spondaïque est librement admis à former le premier pied, en toutes conditions; ainsi, dans A :

3 *πολλάς δ' ἰφθίμους...*
9 Λητοῦς καὶ Διός...
18 *ὑμῖν μὲν θεοί...*
41 *ταύρων ἠδ' αἰγῶν...*
69 Κάλχας Θεστορίδης...
80 *κρείσσων γὰρ βασιλεύς...*
102 *ἥρως Ἀτρείδης...*
126 *λαοὺς δ' οὐκ ἐπίοικε...*

Les cas où le mot spondaïque occupe le 4e pied sont beaucoup plus rares; ainsi, A 37 :

.....*δς Χρύσην ἀμφιβέβηκας*

Donc *ἕσ(ϝ)η (ϝ)ιεμένη* Υ 280 n'a rien que de normal. Assez souvent le mot qui constitue le demi-pied faible est un monosyllabe, comme *νῦν*, et mis à des places très diverses : 1er, 2e, 3e ou 4e pied.

Quant aux longues ou diphtongues finales de mots susceptibles de s'abréger devant une initiale vocalique suivante, elles ne sont pas fréquentes au temps faible avec valeur de longue : on n'en trouve même pas un exemple par sept vers en moyenne dans le chant A; et surtout elles se présentent dans des conditions particulières.

Il convient d'abord de mettre à part les cas où la longue résulte d'une contraction et peut ou doit être résolue en ses éléments au point de vue des auteurs du vieux fond des poèmes homériques. Ainsi toutes les finales de génitifs en *-ου*, terminant un pied autre que le premier du vers, telles que A 591 :

.....*ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο.*

On ne saurait rien affirmer pour le premier pied; ainsi A 6 :

.....*ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα*

Il tombe déjà ainsi un bon nombre d'exemples, qui doivent

sans doute être ajoutés à la liste déjà longue des anciens génitifs en -οο[1], et l'on notera en passant que si, dans son livre sur la contraction chez Homère, M. Bechtel avait discuté l'emploi des longues finales de mots au temps faible, sa thèse aurait peut-être reçu de cet examen un appui et une extension notables.

Dans les places autres que le premier pied, c'est presque toujours un monosyllabe qui constitue le demi-pied faible terminé par une longue. Et l'on ne saurait compter comme exemples assimilables au cas général ceux, nécessairement assez nombreux, où le monosyllabe est *καὶ* groupé avec un mot suivant; ainsi A 7 :

καὶ δῖος Ἀχιλλεύς

ou A 28 :

σκῆπτρον καὶ σ̓έμμα θεοῖο

De ce chef, une quinzaine des exemples du chant A, sur un total d'un peu plus de 80, doivent être mis à part. La négation jointe à un mot suivant est aussi à part; ainsi A 106 :

μάντι κακῶν, οὔ πώ ποτέ μοι τὸ κρήγυον (F)εἶπας

Le cas de longue suivie d'un mot enclitique ou d'une particule comme *δέ* ou *μέν* est aussi différent de celui où le mot est suivi d'un mot vraiment autonome; ainsi, A 49 :

δεινὴ δὲ κλαγγὴ γίνετ'...

ou A 107 :

αἰεί τοι τὰ κάκ' ἐσ̓λὶ φίλα...

Toutes ces déductions faites, il reste un nombre appréciable de dissyllabes spondaïques terminés par longue ou diphtongue, qui constituent le premier ou, bien plus rarement, le quatrième pied, ou de monosyllabes terminés par longue ou diphtongue, qui constituent un demi-pied faible quelconque; ainsi :

A 128. *τριπλῇ τετραπλῇ τ' ἀποτίσομεν...*
A 134. *ἴσθαι δευόμενον...*
A 224. *.....καὶ οὔ πω λῆγε χόλοιο*
A 226. *.....ἅμα λαῷ θωρηχθῆναι*
A 235. *φύσει, ἐπεὶ δὴ πρῶτα τομὴν ἐν ὄρεσσι λέλοιπεν.*
A 439. *.....νηὸς βῆ ποντοπόροιο*
A 482. *σ̓είρῃ πορφύρεον...*

Suffisant pour établir qu'il n'y a ni impossibilité métrique ni

[1] Un très joli exemple est celui de *ὁμοίοο* (*ὁμοίου* mss) *σ̓ολέμοιο*, à lire ainsi d'après M. Jacobsohn, *K. Z.*, XLII, 268. [Note de correction.]

impossibilité linguistique à constituer un demi-pied faible par une longue finale de mot, le nombre des cas reste très petit en chiffres absolus.

S'il est rare qu'une voyelle longue ou une diphtongue finale de mot figure au temps faible devant un *F* suivant, c'est donc qu'il est rare d'une manière générale qu'une longue, et notamment une longue ainsi constituée, se trouve au temps faible devant une consonne initiale suivante. Et si les exemples de longue devant *F* apparaissent pour la plupart dans des conditions particulières, c'est que d'ordinaire la longue n'apparaissait devant toute consonne que dans de pareilles conditions.

Donc le *F* exerce sur une longue au temps faible exactement la même action qu'une autre consonne quelconque, et par conséquent, à ce point de vue, le *F* se comporte comme un phonème réellement prononcé et ayant la valeur d'une véritable consonne, débile peut-être, mais suffisant à empêcher l'hiatus. Et en effet, sauf parfois — très rarement — chez les derniers rédacteurs des poèmes homériques qui n'avaient plus de *F* dans leur prononciation courante, il n'y a pas d'abrégements de longues devant un mot à *F* initial, alors que l'abrégement des longues devant une initiale vocalique est fréquent chez Homère. L'étude de l'emploi des longues au temps faible dans l'Iliade et l'Odyssée aboutit donc à une preuve que le *F* initial était encore traité comme une consonne réellement prononcée lorsque le gros du texte homérique a été composé. C'est aussi la conclusion à laquelle aboutissent les observations très fines de M. Jacobsohn, *Hermes*, XLIV, 78-110. Et comme il est maintenant reconnu que les poèmes homériques ne sont pas directement, même dans leurs parties les plus sûrement anciennes, des transpositions de l'éolien, mais des compositions dans une langue littéraire fixée où existaient des éolismes innombrables à la suite d'une transposition antérieure de poèmes de ce genre d'éolien en ionien, le *F* homérique révèle une période de l'ionien où le *F* se prononçait encore. Mais on ne peut entrevoir ce moment qu'à travers les modifications de détail innombrables qu'ont subies les textes homériques au cours de leurs transmissions successives.

A. Meillet.

REMARQUES
SUR
LA LANGUE DE CORINNE.

Depuis la découverte des fragments nouveaux (*Berliner Klass. Texte*, V. 2, p. 19 et suiv.), on sait que Corinne écrivait une langue à la fois très simple et très dialectale. Sa poésie, destinée à des femmes et à ses compatriotes et de caractère plutôt profane, n'a nullement l'aspect savant des poèmes d'un Pindare ou d'un Bacchylide, composés pour être chantés dans des fêtes religieuses et nationales. Corinne conte, à peu près dans la langue de son pays, des légendes locales. On est donc amené à se méfier de tout ce qui serait exclusivement «poétique» dans la langue de la poétesse béotienne. C'est ce qu'a très bien vu, avec sa pénétration habituelle, le premier éditeur des nouveaux fragments, M. U. von Wilamowitz-Moellendorf. Dans un des anciens fragments (21 B.) où le manuscrit porte la leçon en tout cas inadmissible Πινδαριοιο, l'illustre helléniste berlinois a reconnu qu'il fallait lire, non pas la forme homérique Πινδάροιο, mais le datif béotien Πινδάροι (dans l'édition antique de Corinne sur laquelle reposent tous nos fragments, la diphtongue *-οι* du datif subsistait souvent, alors que *οι* est d'ordinaire orthographié *ō* dans les autres emplois) :

μέμβομη δὲ κὴ λιγουρὰν
Μουρτίδ' ἰώνγα
ὅτι βανὰ φοῦ-
σ' ἔθα Πινδάροι ποτ' ἔριν.

Et, dans sa nouvelle édition de Corinne (*Rhein. Mus.*, LXIII, 161 et suiv.), M. Crönert maintient au vers 22 (Wil. = 21 Crönert) de la première des pièces de Berlin :

τὺ δ' ἄμα πάντες ὦρθεν,

là où M. von Wilamowitz-Moellendorf avait lu à tort ἀνα : la «tmèse», qui s'est assez longtemps conservée en ionien et qui se rencontre en prose chez Hérodote, et en vers chez Anacréon (fr. 48 B. ἀπό μοι θανεῖν γένοιτ'; fr. 57, ἀπὸ δ' ἐξείλετο; fr. 62,

ἀνὰ δηὖτε βασσαρήσω) et encore dans la langue très populaire d'Hipponax (fr. 31, ἀπό σ' ὀλέσειεν; 32, πρὸς μὲν κυνήσειν), qui se lit aussi chez Sappho (p. 2, 9, κἀμ μὲν γλῶσσα (*F*)έαγε), n'est pas attestée en fait chez Corinne, et la leçon du papyrus ἅμα, que garantit la comparaison du passage homérique cité par M. Crönert (A 533), est authentique.

Mais, d'autre part, on ne doit pas oublier que, en Grèce comme ailleurs, la langue de la poésie même la plus populaire n'est pas soumise strictement à toutes les règles du parler local; elle admet des licences, dues les unes à des dialectismes, les autres à des archaïsmes, ainsi que le note très bien M. Hoffmann, *Griech. Dial.*, III, p. 183. Dès lors, il est intéressant de noter certains faits qui fournissent des témoignages valables sinon sur le béotien parlé à l'époque de Corinne, du moins sur la langue de la poésie populaire béotienne que Corinne a dû employer ou dont elle a dû s'inspirer.

I. Augment.

L'augment syllabique peut manquer. On lit κλέψε, I, 16 (15 C.); — γεγάθι (γάγθι ms.), I, 28 (27 C.), dans le vers :

μάκα]ρες· τῶ δὲ νόος γεγάθι

— πιθέταν, II, 58; — δῶκ', II, 72; — peut-être μειδὲ..... En regard on a ἔτατλον, I, 20 (19 C.); — ἀνέφα, I, 24 et ἔφα, II, 86 et 111; — ἐκόσμιον, I, 27 et ἔθα, fr. 21 B. L'exemple ταδεμελψε, I, 18 (17 C.) est ambigu : on peut lire τάδ' ἔμελψε, avec les éditeurs, ou τάδε μέλψε; l'éditeur antique admettait naturellement la première lecture, d'où la graphie ταδ' ἐμελψε du papyrus. Le passage πόλιν δ' ἐπράθομεν, fr. 18 B. présente la même ambiguïté.

En ce qui concerne l'augment temporel, il est attesté plusieurs fois. Et en revanche, on lit sur le papyrus ...σόρουσεν, I, 40 (39 C.), à la fin d'un vers, malheureusement mutilé, ce qui est sûrement ὄρουσεν, sans doute avec le préverbe ἐσ-. On ne saurait dire si l'α de ἀμίψατο, II, 90 est long ou bref.

Le droit de ne pas ajouter l'augment est indo-européen; la prose grecque ne s'en sert plus nulle part, mais la poésie populaire avait dû le conserver, au moins dans certaines régions. Alcée et Sappho paraissent n'en avoir fait qu'un assez faible usage (voir Hoffmann, *Griech. Dial.*, II, p. 586). En dépit de son caractère fortement artificiel, la langue du dialogue des tragiques athéniens y recourt moins encore (voir Wittekind, *Sermo sophocleus*, p. 19), tandis que, en revanche, la lyrique chorale s'en sert

fréquemment. L'emploi relativement étendu que fait Corinne de cette licence atteste que la poésie populaire éolienne l'avait bien conservée sur le continent; car on ne saurait guère attribuer cet emploi à une influence de la langue épique dont la langue de la poétesse n'offre pas d'autres traces comparables; c'est plutôt au contraire la licence épique qui s'explique par l'existence de cette licence dans toute la poésie éolienne. Ceci suppose que la liberté de ne pas employer l'augment a disparu des dialectes éoliens assez peu de temps avant l'époque historique : c'est ce qu'indiquait déjà la langue épique, dont le fond est éolien. Il est à noter que la poésie populaire béotienne conserve ici une vieille liberté de la langue, mais n'emprunte pas une forme grammaticale à un autre dialecte. On observe plus clairement un fait analogue dans le cas suivant.

II. Datifs pluriels en *-οισι* et *-οις*.

Des formes de datif pluriel des thèmes en *-ο-*, l'une *-οισι* est sans doute un ancien locatif, et l'autre *-οις* un ancien instrumental (voir en dernier lieu Kretschmer, *Glotta*, I, 56 et suiv.). La répartition des deux formes n'a pas eu lieu antérieurement à la fixation des grands dialectes; et les deux se trouvent à la fois en éolien, en ionien et en arcado-pamphylien; la forme à *-ι* final a été de bonne heure généralisée en Asie; mais l'usage des deux formes paraît avoir mieux résisté sur le continent, et surtout à Athènes, à en juger par les anciens textes (voir *Rev. des ét. gr.*, 1908, p. 418).

C'est ce qui a permis à toute la poésie populaire de garder concurremment l'usage de *-οισι* et de *-οις*, de même qu'elle a gardé en quelques endroits la vieille liberté de mettre ou ne pas mettre l'augment, ce qui fait que dans toutes les langues poétiques grecques, même dans celles où la grammaire (sinon le vocabulaire) est assez pure, on rencontre les deux. Le texte de Corinne a à la fois (avec l'orthographe récente qui n'était sûrement pas celle de l'auteur) *στεφ[ά]γῡσιν*, fr. Berlin, I, 26 (25 C.) et *ἀθανάτῡς* dans II, 83 :

τοῦ δὲ [Ϝῖκε τ' ἀ]θανάτῡς [1]

[1] Le mot *φίλ'*, que les éditeurs s'accordent à introduire, obligerait à admettre une négligence du *Ϝ*, qui est invraisemblable chez Corinne. Les seuls *Ϝ* que Corinne néglige à peu près certainement sont des *Ϝ'*-, c'est-à-dire des *Ϝ* aspirés et par suite sourds, ainsi sans doute dans [*ἑχου*]*ρεύων*, II, 85. En revanche, dans des commencements de vers, on lit *Ϝάδομη*, II, 97 et 113 (cf. la graphie épigraphique *Ϝhεκαδαμοε* que rapproche M. Crōnert) et *Ϝαδέιᾱν* (graphie du papyrus), 114. Le *Ϝ* initial était entièrement conservé en béotien à l'époque de Corinne, à en juger par la graphie des inscriptions.

cf. fr. 20 (B) :

Ταναγρίδεσσι λευκοπέπλυς

De même pour les thèmes en -α- : on lit -ησι (c.-à-d. -αισι), dans fr. Berlin, I, 29 (= 28 C.) :

ὁ δὲ λό]υπησι κά[θ]εκτος
χαλεπ]ήσιν Fελι[κ]ων...

mais fr. 20 (B) :

μέγα δ' ἐμῆς γέγαθε πόλις
λιγυροκωτίλης ἐνόπης.

et fr. 19 (B) :

πῆδα Fὸν θέλωσα φίλης
ἀγκάλης ἐλέσθη.

Dans les *Acharniens* d'Aristophane, il est curieux que le Béotien dise d'une part τοῖς ὀσλίνοις φυσῆτε (863), mais ἐν Βοιωτοῖσιν δὲ μὴ (900) et ὀρναπετίοισι πόλεμον (913).

Un poète qui, comme Archiloque, écrit purement son dialecte, avec un minimum d'influence littéraire, admet cependant -οις, -ηις, au témoignage de la tradition, à côté de la forme ionienne ordinaire en -οισι, -ηισι; ainsi que le montre Am. Hauvette, *Archiloque*, p. 121 et suiv., la correction de -οις, -ηις dans deux des passages où apparaissent ces finales n'est pas facile; on lit ainsi ἦις, fr. 94, 3; κακοῖς, fr. 65. Les trois autres passages sont plus douteux : au fragment 23, ἀγκάλαις n'est pas correct; fr. 9, 2, θαλίης τέρψεται est à peine une correction au lieu de θαλίηις; enfin fr. 56, 1, τοῖς θεοῖς τ' ἰθεῖα doit plutôt être lu τοῖσι θεοῖσ' ἰθεῖα que τοῖς θεοῖς τίθει. Mais il faut faire à la tradition une certaine violence pour éliminer tout à fait -οις, -ηις du texte d'Archiloque. Or, comme -οις, -ηις sont très rares chez Homère (sauf devant voyelle où l'on doit lire -οισ', -ησ'), Archiloque admet ici une vieille licence de la poésie populaire, plutôt qu'il ne subit une influence de la langue épique.

Quand Archiloque a ποσσί à côté de ποσί et εἰς à côté de ἐς, on ne saurait dire s'il emploie des alternances encore subsistantes à cette date dans son parler courant, ou s'il use de licences de la poésie populaire, représentant une période de développement de la langue déjà dépassée par le parler de tous les jours; tout ce que l'on sait, c'est que la forme courante de l'ionien écrit, tel qu'il est connu par les inscriptions et les textes, admet seulement ποσί et ἐς. L'état réel du parler dans les localités ioniennes est inconnu, puisque l'on écrivait partout à très peu près (sauf en Eubée) un même ionien.

Du reste le droit d'employer concurremment -οισι et -οις était

si bien établi dans la poésie populaire que les comiques en usent librement. Épicharme écrit *γαυλοῖσιν ἐν Φοινικικοῖς*, fr. 54 (Kaibel), *τοῖς Ἐλευσινίοις φυλάσσων* à côté de *τοῖς Ἀχαιοῖσιν προδιδόμειν* (fr. 100 K.), et chacune des deux formes se retrouve par ailleurs dans d'autres fragments. On rencontre des faits pareils chez Aristophane, ce qui enlève beaucoup de valeur au fait des *Acharniens* cité plus haut.

Les imitateurs des poètes de Lesbos, Théocrite et Balbilla, ont à la fois *-οις* et *-οισι* dans leurs vers en lesbien. Il n'est donc pas légitime de corriger le *δόμοις* de la tradition en *δόμῳ* dans un vers de Sappho, ou *λάοις* en *λάοισι* dans un vers d'Alcée (cf. Hoffmann, *Griech. Dial.*, II, p. 536). On ne pourrait faire de pareilles corrections que si l'on était sûr de l'absence de toute licence à cet égard chez les poètes lesbiens. On y est d'autant moins autorisé que Sappho a sûrement employé à la fois *-αις* et *-αισι* (voir Hoffmann, *ibid.*, p. 539 et suiv.).

L'emploi concurrent de *-οισι* et de *-οις*, de *-αισι* et de *-αις* chez les tragiques d'Athènes est donc une vieille licence poétique, licence que pratiquaient déjà les derniers rédacteurs des poèmes homériques (à la différence des anciens auteurs des parties principales de ces poèmes). Et comme c'est une des rares particularités morphologiques de la langue du dialogue tragique, on voit que les poètes tragiques n'emploient pas, à côté de leur vocabulaire si singulier, une morphologie également singulière. Ils usent seulement ici de la mieux établie et de la plus générale des licences de la poésie populaire.

Les exemples certains de *-οις* que présente le texte homérique attestent que les derniers rédacteurs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* connaissaient et pratiquaient la licence étudiée ici, tandis que les plus anciens poètes épiques n'en faisaient pas usage et ont toujours la forme asiatique ordinaire, *-οισι*, *-αισι*.

III. Le duel.

Dans son livre sur le *Nombre duel en grec*, M. Cuny a établi que les écrivains d'Athènes emploient le duel d'autant plus régulièrement qu'ils se conforment plus au parler local : c'est Aristophane et Platon qui se servent du duel comme d'une forme normale. Il en était sans doute de même de Corinne. L'exemple *φίλης ἀγκαλης* du fragment 19 B. qui vient d'être cité ne doit pas être opposé, comme l'a déjà indiqué M. Cuny, *l. c.*, p. 467. Reste dans les anciens fragments la curieuse forme *νῶε* de pronom personnel citée par Apollonius: Corinne atteste ici l'existence d'une vieille forme éolienne que les poètes de Lesbos n'ont naturellement pas, puisqu'ils ont perdu le duel, et que les inscriptions

thessaliennes et béotiennes ne fournissent pas l'occasion d'observer, mais qui s'est, comme tant d'autres éolismes, maintenue dans la langue épique. Ainsi d'après le témoignage d'Apollonius, *νῶε* se retrouvait dans la Thébaïde d'Antimaque; Demetrius Ixion lisait *σφῶε* « vous (deux) » chez Homère, H 280, K 552, et certains manuscrits ont cette leçon; enfin *σφωε* « eux (deux) » est le texte traditionnel *θ* 317, A 8, K 546, Λ 751 (et aussi P 531).

Dans le seul endroit des nouveaux fragments où il y ait eu occasion de l'employer, on lit le duel, II, 57 et suiv. :

οὔ[τ]ω γὰρ ἔρως
κ]ὴ Κύπρις πιθέταν

Le passage n'est malheurement pas des plus probants; car la forme verbale en *-τᾶν* est l'une des plus stables de tout le système du duel. Néanmoins l'emploi de *νῶε* et celui de *πιθέταν* rendent suspecte la restitution *τᾶ]ν δὲ δουῖν*, II, 54; M. Crönert signale ici avant le *ν* une trace de lettre que M. von Wilamowitz-Moellendorf n'a pas aperçue; cette trace, qui doit être très indistincte, n'est sans doute pas celle d'un A, mais celle d'un I, et il faut vraisemblablement lire *ταῖν*; car on sait que c'est auprès de *δύο* que le duel s'est le mieux et le plus longtemps maintenu en grec.

Ce n'est pas à dire que l'emploi du duel ait nécessairement été rigoureux chez Corinne : on a trop peu de faits pour rien affirmer, et les licences relatives à l'omission de l'augment et à *-οισι -οις* montrent assez que Corinne use de quelques vieilles formes admises sans doute encore par la poésie populaire de son temps. Les poètes d'Athènes, non seulement les tragiques chez qui l'emploi du duel est facultatif, mais même Aristophane ne sont pas exempts de licences notables dans l'emploi du duel, ainsi qu'on peut le voir dans le livre de M. Cuny.

IV. Un fait d'accentuation.

Le papyrus de Corinne, qui est assez ancien (II^e^ s. ap. J.-C.), accentue *τανίκά νιν*, I, 16 (15 C.) et *δάκρῠ́ τε*, II, 89, c'est-à-dire que, suivant le grammairien auquel remonte cette accentuation, un paroxyton aurait reçu en béotien un oxyton final devant enclitique monosyllabique. Ce sont les deux seuls exemples où le fait paraisse être attesté dans le texte conservé; mais la répétition exclut le hasard.

L'usage béotien constaté par le grammairien diverge d'avec tout ce qui est connu en grec par ailleurs. Tout au plus pourrait-on rapprocher le vers suivant du parthénée d'Alcman (v. 36 B) :

ἔ]στί τις σιῶν τίσις

Mais l'exemple n'est pas exactement comparable; car ici l'on a un groupe ἐσ devant consonne qui est parfois traité à ce point de vue comme diphtongue; l'identité de traitement n'est pas justifiable au fond; mais il suffit qu'on l'observe en fait pour qu'on soit obligé de douter de la valeur de l'exemple. Dans un autre cas qui serait comparable (v. 44 B.), le papyrus d'Alcman n'enseigne rien :

οὐτε μὼμέσθη νιν. . .

Mais, si le fait béotien semble isolé en grec, il a son pendant dans d'autres langues; le latin a *utráque* par exemple (voir *M. S. L.*, XIII, 248). En grec même, on rapprochera le fait que dans une série d'enclitiques monosyllabiques, chacun des enclitiques autres que le dernier est oxyton; ainsi ἤ νύ σέ ϖου (voir Vendryes, *Acc. gr.*, § 94, p. 87). Malgré ce qu'elle a d'insolite, cette accentuation du papyrus de Corinne a donc chance de traduire un fait réel du béotien et qui a bien pu n'être pas propre au béotien; le témoignage fourni à cet égard n'est pas l'une des moindres curiosités du nouveau texte.

A. MEILLET.

[Cet article était composé et mis en pages quand a paru l'article de M. E. NACHMANSON, *Glotta*, II, p. 131, où les mêmes questions sont traitées avec plus de détail, mais avec des vues un peu différentes.]

L'ASSIMILATION CONSONANTIQUE À DISTANCE.

Le terme d'*assimilation* est ambigu. Il sert couramment dans les traités de linguistique à désigner deux phénomènes différents, de fréquence fort inégale. L'un s'oppose à la *différenciation* (cf. Meillet, dans ces *Mémoires*, XIV, 1 et suiv.), l'autre à la *dissimilation*; le premier se produit sur deux phonèmes contigus, le second sur deux phonèmes non contigus.

Soit un groupe de deux consonnes à l'intérieur d'un mot. La consonne implosive et la consonne explosive (en appliquant ces termes indifféremment aux occlusives et aux continues) peuvent présenter chacune des caractères variés, et différer par exemple au point de vue de la position articulatoire, de la sonorité, du degré d'ouverture, de la position du voile du palais. Or, il arrive très souvent que l'une des deux consonnes (généralement l'implosive) perd un ou plusieurs des caractères qui la distinguaient de sa voisine, pour se rapprocher de celle-ci. Ainsi, **atka* deviendra *akka* (cf. lat. *siccus* de **sit-ko-s*); **agta* deviendra **akta* (cf. lat. *strictus* de **strig-to-s*); **atsa* deviendra **assa* (cf. lat. *concussī* de **con-cut-sī*); **abna* deviendra *amna* (cf. lat. *scamnum* de **scab-no-m*). L'assimilation va plus ou moins loin : dans le passage de **swep-no-s* (ou **swop-no-s*) à lat. *somnus*, la consonne implosive a emprunté à l'explosive à la fois la sonorité et l'abaissement du voile du palais. Elle va quelquefois si loin que les phonèmes se confondent : pour aboutir à lat. *russus* le *dh* de **rudh-s-o-s* s'est transformé en sifflante en perdant la sonorité et en acquérant l'ouverture; dans lat. *strictus*, le *c*, déjà issu d'un ancien *g* par assimilation, a pris ultérieurement la position articulatoire du *t* pour donner en italien *stretto*. C'est une assimilation complète qui se produit quand les deux consonnes contiguës ont déjà en commun plusieurs caractères et ne diffèrent que sur un seul point : on a vu plus haut le cas de lat. *siccus*, *concussī*; de même **gen-ma* est devenu *gemma*.

Ces phénomènes sont extrêmement fréquents dans toutes les langues, et le mécanisme en paraît fort simple. L'ordre dans lequel ils se produisent est déterminé avant tout par la résistance

respective des consonnes en contact, l'explosive étant en principe plus résistante que l'autre. Le degré d'ouverture peut aussi jouer un rôle : ainsi les continues résistent d'ordinaire à l'assimilation plus que les occlusives, et tandis que *ts* par exemple aboutit fréquemment à *ss*, *st* se maintient le plus souvent sans changement; quand ce dernier groupe est altéré, ce n'est généralement pas par voie d'assimilation. Enfin, il y a certaines consonnes particulièrement rebelles à l'assimilation; ce sont les sonantes, auxquelles leur nature semi-vocalique confère à cet égard un privilège de solidité. Elles ne s'assimilent qu'entre elles, liquide à liquide, nasale à nasale: et les liquides offrant plus de résistance encore que les nasales, plus voisines des simples consonnes, si l'assimilation doit se produire entre ces deux ordres, c'est la nasale qui succombera. De là lat. *terra* de **ter-s-ā*; de là skr. *parṇa-* de **par-na-*, ou *stṛṇóti* de **stṛ-no-ti*.

Il y aurait lieu d'adopter un terme spécial pour désigner l'assimilation de deux phonèmes contigus, celui par exemple d'*accommodation*. Le terme propre d'*assimilation* serait alors réservé aux phénomènes d'assimilation à distance, dont il va être maintenant question.

Ceux-là sont beaucoup plus rares, et diffèrent tout à fait des précédents. Pour en déterminer la nature avec exactitude, il convient d'écarter d'abord tous les exemples où l'assimilation est due au sentiment du redoublement. Ce sentiment se manifeste surtout dans les mots où le sujet parlant est tenté de voir une onomatopée, et aussi dans les mots du langage enfantin. Le stock des mots de ce genre est dans toutes les langues assez considérable.

Comme l'a signalé M. Meillet (*Dialectes i.-europ.*, p. 20), le *d* initial de v. sl. *drozdŭ* « grive » en face de lat. *turdus*, v. isl. *þrostr*. lit. *strāzdas*, est dû à une assimilation; et le latin *turdus* lui-même est devenu *dord* dans certains parlers locaux d'Italie (Meyer-Lübke, *Rom. Gramm.*, I, 478 et s., 542; *Gr. d. rom. Philol.*, I, 534). L'altération est ici d'autant plus naturelle que nombre de noms de volatiles sont des mots à redoublement : cf. gr. ἔποψ. lat. *upupa*, *turtur*, *papilio*, ag.-s. *fifalde*, irl. *rer*, *ilar* (de **eruro* avec dissimilation, cf. Grammont, *Dissimil.*, 71) et surtout la série à gutturales : skr. *kāka-*, *kiki-*, gr. κίσσα, κίχλη, v. sl. *kokotŭ*, *kokoša*. lat. *cūculus*, v. h.-a. *hëhara*, etc. Inversement, l'occlusive intervocalique a subi un déplacement d'articulation sous l'influence de l'initiale dans l'irlandais moderne dialectal *diudadh* (*the Gaelic Journal*, V, 135 a) issu d'un plus ancien *diugadh* « fait de glousser »; cf. Dottin, *Entre Camarades*, 306.

Le redoublement est tellement caractéristique des mots du

langage enfantin qu'il s'est introduit indûment dans des mots comme fr. *tante* d'un ancien *ante* (lat. *amita*) ou comme écossais *daid*, *daidín* (déjà m. irl. *daitiuc*, *dāitiucan*, L. L. 279 a 13), dérivés du v. irl. *aite* «père nourricier» (pron. *aide*); cf. Zupitza, *K. Z.*, XXXVI, 243.

Parfois le sentiment du redoublement peut être simplement morphologique, c'est-à-dire résulter d'une association d'idées qui ait son point de départ dans la constitution morphologique du langage donné. Le prétérit ombrien ŕeŕe de **deŕe* «dedit», à côté du futur antérieur teŕust, *dirsust* (cf. Brugmann, *Grdr.*, II, 940) fournit un exemple de ce cas; de même le latin *bibō*, issu de **pibō* (skr. *píbati*, v. irl. *ibid* «il boit»), d'après **sisō* (plus tard *serō*), *gignō*, *sistō*, et d'après les nombreux prétérits issus d'anciens aoristes ou parfaits redoublés. Mais l'assimilation n'a pu se produire que parce que le passage d'un phonème à l'autre était relativement court et aisé.

Le sentiment du redoublement étant une fois pour toutes mis hors de cause, il reste un bon nombre de phénomènes qui ne peuvent s'expliquer ainsi et qui semblent irréductibles à toute autre explication qu'une explication phonétique. Sans vouloir donner de l'assimilation une théorie générale, comme celle que M. Meillet a exposée dans ces *Mémoires*, t. XIV, p. 1, pour la différenciation, et notamment en laissant de côté l'assimilation vocalique, qui semble obéir à des règles particulières (cf. J. Schmidt, *K. Z.*, XXXII, 376 et suiv.), on attirera ici l'attention sur une série de phénomènes d'assimilation consonantique, qui se prêtent à une interprétation commune et sont de nature à faciliter, semble-t-il, l'établissement des lois d'assimilation.

Ces phénomènes offrent ceci de particulier qu'ils portent toujours, dans les groupes linguistiques où ils se présentent, sur des phonèmes qui se trouvent placés dans des conditions spéciales.

En italo-celtique, *p-k*^{w} est devenu *k*^{w}*-k*^{w}. Ainsi à skr. *páñca*, gr. πέντε répond lat. *quinque*, irl. *cóic*, gall. *pump* (de **k*^{w}*enk*^{w}*e*); à skr. *pácati* «il cuit», v. sl. *pekǫ*, répond lat. *coquō*, gall. *pobi* «cuire» (de **k*^{w}*ek*^{w}-); à v. h.-a. *fereh-*, lomb. *fercha* «aesculus», ang.-sax. *furh* répond lat. *quercus*. Le nom propre gaulois *Hercunia* comporte diverses explications et peut être laissé de côté ici.

C'est par l'action de la même tendance qu'il faut expliquer lat. *prope*, *propior* (*propinquus*), s'il est vrai que ces mots dérivent d'un radical **prok*^{w}-, comme l'admet M. Walde, *Etym. Wtb.*, s. u., en comparant le superlatif *proximus*. Seulement l'assimilation se serait produite en sens inverse, et par suite le résultat en serait différent, parce que dans le groupe **prok*^{w}- le *p* initial appuyé par la liquide *r* était plus résistant que le *k*^{w}; quant à *proximus*, il ne pouvait y être question d'assimilation, puisque le *k*^{w} devant

sifflante perdait son appendice labio-vélaire. Malheureusement *prope*, *propior* (*propinquus*) admettent une étymologie différente. M. Sommer, par exemple, *Hdb.*, p. 491, les sépare de *proximus* et les rattache, p. 488, à skr. *prapi-tvám*; ce qui est d'ailleurs peu satisfaisant pour le sens.

Dans certains parlers du grec moderne, β-ν est devenu μ-ν. Les exemples de cette assimilation ont été réunis pour le lesbien par M. Kretschmer (*Der heutige lesbische Dialekt*, Vienne, 1905, col. 181 et suiv.) et pour le chiote par M. Pernot (*Phonétique des parlers de Chio*, Paris, 1908, p. 410 et suiv.), qui a eu seulement le tort d'y mêler quelques faits d'ordre différent. Précédemment déjà, M. Kretschmer (*K. Z.*, XXXV, 603) avait formulé la loi d'assimilation de β-ν en μ-ν. Depuis, M. Dieterich (*Sprache und Volksüberlieferungen der südlichen Sporaden*, Vienne, 1908, col. 62 et suiv.) a élevé des doutes sur l'explication de M. Kretschmer, en signalant en grec moderne de nombreux échanges entre β et μ. Que les deux sons soient très voisins au point de pouvoir s'échanger, c'est justement ce qui explique l'assimilation (voir ci-dessous). Il resterait à faire la détermination dans chaque cas des conditions de l'échange, en y joignant le contrôle de la constitution phonétique du parler local où il se produit. Tant que cette détermination ne sera point faite, les arguments de principe opposés par M. Dieterich à M. Kretschmer resteront assez faibles. Et d'ailleurs en grec moderne les parlers locaux voisins se sont tellement pénétrés les uns les autres qu'on doit s'attendre toujours plus ou moins à y rencontrer des formes empruntées.

En sanskrit, *s-ç* est devenu *ç-ç* : skr. *çváçuraḥ* en face de gr. *ἑκυρός*, lat. *socer*; *çmáçru* « menton » en face de v. irl. *smech*; *çáçvant-* « chacun, l'un après l'autre » de **sáçvant-* (cf. Brugmann, *Ausdr. f. d. Totalität*, 10, 26, 63). Et d'autre part *s-ṣ* est de même devenu *ṣ-ṣ* (cf. Meillet, *I. F.*, XVIII, 420).

Ces trois séries d'exemples précisent singulièrement le problème. On remarquera que, dans chacun des trois groupes considérés, les sons soumis à l'assimilation sont de types très voisins les uns des autres. On peut dire que la succession *p*-k^w en italo-celtique est en équilibre instable, et qu'il suffit du moindre effort en faveur de l'un ou de l'autre phonème pour déplacer la balance : $*k^w$ aboutit à *p* dans deux parties notables du domaine italo-celtique, en osco-ombrien et en gallo-brittonique, et cela en toute position, non pas seulement comme en grec sous l'influence de certains phonèmes voisins; la même évolution tend à se produire dans le groupe le plus voisin de l'italo-celtique, en germanique, comme le prouve le gotique *fimf* (Streitberg, *Urgerm. Gramm.*, 111); enfin, c'est à *b* qu'aboutit la sonore g^w en celtique commun, où elle s'est confondue avec *b* (*bh*) indo-européen.

Le changement de *β* en *μ* est également des plus naturels. En chiote, la sonore *β*, comme dans tout le grec moderne, est spirante; et d'autre part le fonctionnement du voile du palais s'exécute avec tant de mollesse que pendant l'occlusion des sonores il tend à se produire une émission d'air par le nez (cf. H. Pernot, *op. cit.*, p. 253 et 266). On comprend donc qu'il suffise de la moindre influence (dans l'espèce, celle que détermine le voisinage de la nasale *n*) pour transformer le *β* initial en *μ*[1].

Le cas du sanskrit appelle un peu plus d'explications. Il n'est d'abord pas absolument limité à ce dialecte, puisque en face de skr. *çváçurah* on a arm. *skesur* «mère du mari» et lit. *szẽszuras*. Mais c'est qu'il s'agit du rapport des sifflantes et des chuintantes, qui dans beaucoup d'autres langues donne lieu à des échanges par assimilation : le français populaire dit parfois *žüsk* pour *jusque*, comme l'allemand dialectal *šonšt* pour **sonšt* (de *sonst*). Il n'en est pas moins intéressant de constater l'extension du phénomène en sanskrit, qui possédait une riche variété de chuintantes et de sifflantes et qui les a peu à peu confondues au point de les représenter par un son unique dans les divers prākrits (cf. Wackernagel, *Altind. Gr.*, § 197). Il s'agit donc ici encore de sons dont l'articulation est très voisine.

On peut joindre à cette liste un quatrième exemple. M. Meillet a signalé naguère (dans ces *Mém.*, XIII, 215) le cas du latin *barba*, de **farba*, et posé pour le latin cette loi que *f* initial s'assimile à *b* (anc. *b*) appuyé. Que l'assimilation ne se produise pas quand le *b* est intervocalique, c'est ce que suffit à prouver l'existence de *faba*. La loi posée par M. Meillet n'est pas contredite par les mots dialectaux *farfarus* et *forfex*, puisque le changement de *f* en *b* ne s'y produisait pas à l'intérieur. L'italien, il est vrai, suppose un primitif **forbex*, et ce serait la forme attendue du latin de Rome; mais les auteurs ont *forfex* (Ernout, *Élém. dial. du vocab. latin*, p. 170); et si **forbex* n'est jamais devenu **borbex*, c'est sans doute que le mot est venu à Rome à une époque où *f-b* ne devenait plus *b-b*. Il s'agit d'un mot dialectal, dont la consonne intérieure a été accommodée à la phonétique romaine. Les mots *forfex*, *farfarus* donnaient d'ailleurs avec leur double *f* l'impression de mots redoublés, comme ce fut le cas de *furfur* (Ernout, *ibid.*, p. 174).

Du principe qu'ont illustré les exemples qui précèdent, on peut conclure que l'assimilation n'est pas, malgré les apparences, l'inverse de la dissimilation. Il serait évidemment absurde de prétendre que dans une même langue, à la même époque et dans

[1] La tendance à l'assimilation en pareil cas est ancienne en grec; c'est par elle qu'il faut expliquer les formes crétoises *νύνᾶται*, *νύναντται*, *νυνατόν* attestées dans la loi de Gortyne au lieu de *δύνᾶται*, *δύναντται*, *δυνατόν*.

les mêmes conditions, deux mouvements articulatoires successifs puissent être indifféremment assimilés, s'ils sont dissemblables, et dissimilés, s'ils sont semblables. Mais c'est qu'au moment où elles se produisent, à supposer qu'elles se produisent en même temps, l'assimilation et la dissimilation ne portent pas sur les mêmes phonèmes. Ceux qu'atteint l'assimilation ne sont pas susceptibles de dissimilation : ils ne sont pas assez semblables pour être dissimilés, ils le sont trop pour subsister commodément dans le même mot. Pour éviter la succession de deux mouvements articulatoires qui ne peuvent être maintenus distincts que par un effort très délicat de l'attention, le sujet parlant trouve plus simple de répéter deux fois le même mouvement.

Il résulte de là que l'assimilation, comme du reste la dissimilation ou la métathèse, est liée très étroitement aux conditions phonétiques de la langue où elle se produit. C'est le caractère tout spécial des phonèmes *p* et *k*^{w} en italo-celtique qui en explique l'assimilation dans *quinque* et dans *cóic*, dans *coquō* et dans *pobi*. Il n'y a aucune raison pour l'admettre *a priori* dans une autre langue. C'est à tort que M. W. Schulze (*Göttinq. gelehrt. Anz.*, 1897, p. 907) voyait dans *ἀρτοκόπος* le résultat d'une assimilation, incomplète d'ailleurs (**-kok*^{w}*os* de **-pok*^{w}*os*); M. Solmsen (*Mélanges Fortunatov*, 514) a montré que *ἀρτοκόπος* résultait d'une dissimilation de la forme *ἀρτοπόπος*, attestée comme ionienne-attique dans les *Anecdota* de Bekker, t. I, p. 447.

Et d'autre part rien n'empêche qu'ultérieurement la dissimilation puisse entrer en jeu pour établir une différence entre deux phonèmes assimilés. C'est justement ce qui est arrivé au sanskrit *ṣ–ṣ* issu de *s–ṣ*, comme M. Meillet l'a prouvé (*I. F.*, XVIII, 420) pour les mots *çúṣkaḥ*, *çúṣyati* (cf. Cuny, dans ces *Mém.*, XIV, 192), ou au latin dans le cas de *cinque*, forme vulgaire de *quinque* (Grammont, *Dissim.*, p. 40).

L'assimilation et la dissimilation se réclament ainsi d'une même cause : ce sont deux moyens employés pour remédier à une situation critique, et elles n'aboutissent à des résultats différents que parce qu'elles s'appliquent à des situations différentes.

J. VENDRYES.

NOTES D'ÉTYMOLOGIE.

Finitimus et les adjectifs en *timus*.

Aucune des explications proposées pour *finitimus* en tant que mot composé n'étant satisfaisante, on est conduit à se demander si nous ne sommes pas en présence d'une formation analogique [1].

Tout le monde sait que le suffixe *-timus*, fidèle représentant du sanscrit *-tamas*, a servi à la formation du superlatif. Il est resté en latin dans les plus anciennes couches de la langue.

Nous le trouvons d'abord dans les superlatifs formés d'adverbes, de prépositions, de pronoms :

intimus (de *in*);
extimus (de *ex*);
postumus (de *pos*);
citimus (de *cis*, à rapprocher de *citra*);
ultimus (de *ille*, à rapprocher de *ultra*);
proximus (que j'explique, après d'autres linguistes, comme étant pour *propsimus*, le changement de *ps* en *cs* étant attesté par des exemples tirés d'autres langues et favorisé dans le cas présent par la ressemblance avec *maximus*).

A ces adjectifs, je propose de joindre *finitimus*, lequel appartient au même ordre d'idées. *Finitimus*, ce n'est pas seulement «le voisin» (*affinis*, *vicinus*), c'est celui qui est *le plus près* de la frontière ou de la limite : il est donc, en son genre, un superlatif.

Nous y joindrons *maritimus*, où l'idée locale est également encore sensible.

Mais nous ne mettrons pas ici *aeditimus*, et c'est ici que la signification doit nous servir d'avertissement. *Aeditimus* ne veut pas dire «celui qui est dans le temple» ou «qui est au fond du temple». Il désigne celui qui veille sur le temple. Il vaut donc

[1] Le lecteur trouvera des points de contact avec Ferdinand Sommer, *Die Comparationssuffixe im lateinischen*, I Teil (dans *Indogermanische Forschungen* XI, p. 1 et suiv.). Mais, d'autre part, il constatera des divergences dues à la différence du point de vue. C'est d'ailleurs pour moi un plaisir en même temps qu'un devoir de rendre hommage à la science de M. Sommer.

mieux le mettre à part et y voir une altération populaire pour *aedituus*, ainsi que l'idée en a été déjà proposée.

Une formation curieuse est *legitimus*, adjectif qu'on peut rapprocher de *finitimus*. Il s'oppose jusqu'à un certain point à *legalis*, en ce sens qu'il désigne ce qui, sans être la loi, avoisine la loi (nous dirions en français : ce qui la côtoie). Tel est le sens que donne à entendre l'auteur du *De Inventione* (II, 43) : « Si legitimum proferetur, id est aut lex ipsa, aut ex lege aliquid. »

Il reste à rappeler deux superlatifs qui sont peut-être les plus anciens de toute cette collection : *optumus* et *maximus*. L'un formé d'un substantif ou adjectif *ops* (cf. *inops*) a dû signifier d'abord « le plus puissant, le plus riche ». L'autre qui vient de la même syllabe *mag* que nous retrouvons dans *mag-is*, *mage*, *mag-ior*, *mag-nus*.

On sait que ces superlatifs en *timus* ne sont pas sortis de l'usage. Ils se retrouvent dans un superlatif plus récent qui les a englobés, en les adjoignant au comparatif. Le suffixe *is-timus* se compose, comme on sait, de la syllabe *is*, pour *ios* (*magis*, *minis*) et de *timus*. La langue augurale nous a gardé un exemplaire unique en son état de conservation, qui laisse voir clairement cette origine. C'est le superlatif *salis-timus*, lequel désigne un certain présage, le meilleur de tous les présages (*sollus* « entier, intégral »). Aussitôt qu'on aborde ce chapitre du superlatif, il faut s'attendre à des accumulations de suffixes : la forme la plus large, la plus surabondante fait oublier toutes les autres. Il est même arrivé que de ce superlatif en *issimus* les langues modernes se sont emparées : *grandissime*, *savantissime*.

Le verbe latin **herio*. L'adjectif *grātus*.

On aurait le droit de s'étonner que le latin n'eût rien conservé du verbe *herio* « se réjouir, se plaire » = grec χαίρω, d'un usage si fréquent en osque et en ombrien. Tellement employé dans ces deux langues, qu'il n'est pas seulement représenté par de nombreuses formes verbales, mais qu'il a donné naissance à des adverbes, à des conjonctions et à des particules enclitiques[1].

Mais *herio* n'a pas entièrement disparu du latin. Il en est resté au moins une forme, à savoir le participe passé. Dans l'adjectif *grātus* nous avons la même métathèse que dans *strātus* venant de *sterno*, dans *grāmen* à côté de *germen*[2].

Je dois seulement faire observer que ce participe *grātus* suppose un verbe *hĕro*, de la troisième conjugaison, et non *herio*.

[1] Voir *Tables Eugubines*, p. 79. Von Planta, II, p. 738.
[2] Cf. Vanicek, § 245.

C'est cette forme *hero* qui est fournie en osque par le futur *herest* et l'infinitif *herum*[1].

Quant au sens, l'acception première a dû être «se réjouir». C'est aussi l'acception de χαίρω et celle qui est restée dans l'allemand *gern*. Elle est restée également en sanscrit pour le verbe *har* avec le locatif. Nous allons la retrouver dans le nom mythologique dont nous allons maintenant nous occuper.

Herie junonis.

Un des passages d'Aulu-Gelle le plus souvent cités et commentés est celui où il énumère des noms de divinités qu'il dit avoir pris dans les prières publiques du peuple romain. Voici d'abord la liste de ces divinités :

Luam Saturni	Maiam Volcani
Salaciam Neptuni	Heriem Junonis
Horam Quirini	Molas Martis
Jurites Quirini	Nerienem Martis

La plupart des savants qui se sont occupés de ce curieux passage, ont paru croire qu'entre *Herie* et *Junonis* ils devaient admettre le même rapport, la même relation qu'on peut admettre, par exemple, entre *Nerienem* et *Martis*, entre *Maiam* et *Volcani*. Dans cette idée, ils ont considéré *Herie* comme un nom de divinité. Mais cette supposition, si elle n'est pas absolument fausse, doit cependant être corrigée par quelques restrictions.

Il faut se rappeler d'abord qu'Aulu-Gelle, qui collige les anciennes formules, ne les comprend qu'imparfaitement; peut-être même les prêtres dont il dépouille les livres ne les comprenaient pas beaucoup mieux.

Il suffisait que ces deux mots *heriem Junonis* se rencontrassent plus ou moins souvent en des textes religieux pour qu'on leur donnât place dans le répertoire de l'ancien rituel. Que signifient les mots *herie Junonis*? Il n'y a pas là deux personnages distincts, mais une qualité spécialement invoquée dans une certaine divinité. A peu près comme *Notre-Dame de Bon-Secours*. Par les mots *herie Junonis*, il faut entendre «la grâce de Junon». Non seulement c'est le même sens, mais — ainsi qu'on l'a vu plus haut — c'est presque les mêmes mots.

Junon n'est pas la seule divinité dont le nom nous soit par-

[1] Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut écarter tout souvenir du substantif *herus* «maître», dont la vraie orthographe est *erus*.

venu ainsi employé. Nous lisons chez Festus, dans l'abrégé de Paul Diacre : « *Herem Marteam* antiqui accepta hereditate colebant, quae e nomine appellabatur heredum, et esse una ex Martis comitibus putabatur. »

Ici c'est la grâce ou la faveur du dieu Mars (ancien dieu de l'agriculture) qui est invoquée. Tout ce passé est tellement loin que *herē* a fait enrichir le panthéon latin d'un personnage mythologique *Here Martea*, présidant aux héritages.

Nous avons, au contraire, une divinité bien authentique dans *Herentas*, la Vénus osque, plusieurs fois nommée sur les inscriptions de Pompéi. Ce nom, formé comme *juventas*, *libertas*, suppose un ancien substantif qui se retrouve probablement aussi dans le nom propre *Herennius*.

Incolumis.

Celui qui examine au point de vue de la provenance et de l'étymologie notre vocabulaire militaire n'a pas de peine à constater la présence d'un assez grand nombre de termes espagnols ou italiens : c'est que d'Espagne et d'Italie sont venues les premières leçons, les premiers modèles d'organisation militaire régulière. Je me contenterai de citer des mots comme *capitaine*, *colonel*, *adjudant*, *soldat*, *fantassin*, *escadron*, *caserne*, etc.

Quelque chose de semblable a eu lieu chez les Romains. Les leçons d'art militaire étant venues de Grèce, nous devons nous attendre à trouver en latin un certain nombre de mots portant la marque de cette origine, non seulement des noms restés dans la langue militaire, mais des mots qui, après être partis de ce vocabulaire spécial, ont pris place ensuite dans la langue générale, à tel point qu'ils ont l'air d'appartenir à l'ancien fonds romain.

Tel est le cas, à ce que je crois, pour l'adjectif *incolumis*, qui signifie « sain et sauf, entier », et qui, malgré son air latin, est, je crois, d'importation étrangère. Comme plusieurs l'ont pensé avant moi, mais sans insister sur l'origine et la couleur particulière, il désigne celui qui est sans blessure, sans infirmité (κόλουμα). Nous avons ici un terme de la langue médicale officielle. C'est ainsi qu'en allemand *Blessur*, *blessirt* et son contraire *unblessirt*, sont d'usage courant, faisant concurrence aux termes germaniques *Wunde*, *verwundet*.

L'origine étrangère, ainsi que le sens technique étaient bien oubliés déjà au temps d'Horace, quand il parle de

> . . . . . vitam famamque tueri
> Incolumem.

Respondeo.

Parmi les mots ayant le plus subi le frottement de l'usage journalier il faut placer le verbe latin *respondere*, lequel n'a plus rien gardé du caractère religieux que fait attendre le simple *spondere*. L'étymologie nous ramène à une cérémonie du culte, σπονδή, la libation [1]. Les engagements solennels, tels que promesses de mariage, traités, alliances de toute sorte, étant accompagnés de libations aux dieux, *spondeo* a pris le sens de s'engager, promettre.

Respondeo signifie littéralement que je prends acte de la promesse, que je m'engage pareillement en retour.

C'est cette idée de retour qui a seule surnagé, au détriment de l'action solennelle. L'accessoire a fait oublier le principal.

Virgile, décrivant le rivage de Crète, dit (VI. 23) :

Contra elata mari respondet Gnosia tellus.

Pline, parlant d'un énorme poulpe, s'exprime ainsi : *dentes magnitudini respondentes.*

Le latin *respondere* a déjà ici le sens de notre français *correspondre.*

Ce qui montre combien est naturelle la transition, c'est que les mêmes faits se sont passés en anglais pour *answer.*

Quand nous lisons dans un journal : «Le reste de la séance est *consacré* à la vérification des pouvoirs», nous constatons le même passage du sacré au profane.

Armentum.

Les deux substantifs *anima* et *animus* sont régulièrement formés de la racine *an* «souffler», laquelle a donné en grec ἄνεμος «le vent», en sanscrit *anila* (même sens), en vieux haut-allemand *anst* «tempête», en irlandais *anal* «esprit».

Ces faits sont connus et ne peuvent donner lieu à contestation. Cependant, en y regardant de plus près, sans rien retirer de ce qui précède, on peut se poser une question au sujet des deux mots latins.

Cet *i* qui sert à la liaison des consonnes *n* et *m*, peut suggérer quelque doute.

On sait que le latin ne craint pas les contacts de ce genre,

[1] Il est probable que le mot était latin autant que grec; on retrouve σπένδω en ombrien (voir *Tables Eugubines*, p. 118).

comme on le voit par *flam-ma* (racine *flag*). On pourrait donc s'attendre à un mot **an-ma*.

Ce mot **an-ma*, s'il subissait l'action des lois phoniques, devait régulièrement aboutir à une forme **ar-ma*, comme on a la racine *gen* «mettre au monde» qui a donné *ger-men*, la racine *can* «chanter», qui a donné *car-men* [1]. Un substantif féminin **ar-ma* «souffle», avec un dérivé **armal* ou *armale* au lieu de *animal*, *animale*, n'aurait eu rien d'extraordinaire.

Nous n'avons pas cet *armal* ou *armale*. Mais nous avons *armentum*, qui est le même mot avec un autre suffixe, et qui a le même sens.

Armentum est formé de **arma* par le suffixe qui a donné *sementum*, *frumentum*. Par le sens, il est l'équivalent exact de *animal*. On le traduit à tort par «troupeau», en le rapportant à une racine *ar* «adapter, réunir», ou bien, d'après une autre étymologie, qui fait intervenir le verbe *armare*, on suppose que *armentum* ne doit se dire que d'un animal apte à la guerre. Déjà les dictionnaires latins relèvent ces erreurs. Columelle, parlant de diverses sortes d'animaux domestiques, dit (VII, 1) : Asellus tardius deficit quam ullum aliud armentum. Et Hygin (fab. 118) : *Hecatombe* graece dicitur cum centum armenta occiduntur.

Armentum est l'ancien mot latin signifiant «la bête, l'animal». Nous avons ici un précieux reste de la langue des paysans du Latium. Où l'homme bien élevé disait *animantes*, *animalia*, les campagnards disaient *armenta*. Mais comme ces *armenta* étaient principalement des bœufs, des ânes, des chevaux, il en est résulté une spécialité de la signification qui a fini par enrichir le vocabulaire d'un nouveau mot.

Palpebra.

Le latin *palpebra* «paupière» est, quant à la signification, l'équivalent exact du grec βλέφαρον. A cette identité du sens vient s'ajouter l'identité des consonnes, ce qui peut suggérer l'hypothèse d'un terme savant que le grec d'une part, le latin de l'autre, auraient emprunté à quelque vocabulaire plus ancien.

Des deux côtés l'on est en présence d'un groupe PLP, dont le latin *palpitare* est le fréquentatif. La formation verbale de *palpebra* n'est pas douteuse : on peut comparer *vertebra*, *latebra*, *terebra*.

Cligner des yeux se dit en grec ψηλαφᾶι. Sauf erreur, c'est encore le groupe PLP.

[1] Je n'ai pas besoin de rappeler que ce changement de *nm* en *rm* n'est pas étranger à la phonétique romane. Voir Meyer-Lübke, § 406 et 526.

Jocularis et ses dérivés germaniques.

On sait que les noms qui désignent les différents arts et métiers passent facilement d'une langue à une autre. Ce passage offre un intérêt particulier quand il s'agit d'arts vivant quelque peu en dehors de la société, pour lesquels il ne peut être question de transmission savante, comme l'art du funambule ou du jongleur. Le dernier mot que je viens d'écrire, qui représente le latin *joculator*, a eu cette fortune spéciale d'être adopté par tous les dialectes germaniques, quoique le voisinage du *j* et du *c* dût présenter une difficulté particulière à la prononciation.

Voici ce que donnent les langues germaniques :

Norrois *kuklari*, *gêglari*. Anglo-saxon *geogelere*. Néerlandais *goochelaar*. Vieux haut-allemand *gouggalâri*. L'allemand moderne *gaukler* vient se ranger naturellement dans cette série, et procède directement du latin.

D'autre part, l'anglais *jugghng* procède du français *jongler*.

Que les populations germaines aient adopté le nom latin dont elles entendaient nommer les baladins et chanteurs, il n'y a rien là que de naturel. On ne peut qu'être surpris de voir alléguer dans un récent livre de linguistique, d'ailleurs plein de science et de méthode, pour expliquer l'allemand *gaukler*, une prétendue racine germanique *gug*, avec l'apophonie *geug*, *gaug*, et avec ce sens assez étrange «sich in auffälliger Weise hin und her bewegen wie ein Narr oder Taschenspieler».

C'est évidemment le *g* des mots germaniques qui a semblé ne pouvoir se concilier avec le *j* du prototype latin. Mais que le son noté dans nos phonétiques *ye* ou *yo* puisse aboutir à un *g*, l'étude de nos patois français peut nous l'apprendre. Le pronom français *lui*, en dialecte du Haut-Maine, devient *yui*, puis *gui*; le français *logette* (tiroir à l'argent), par l'intermédiaire de *liette*, devient *guette*; *lièvre* se change en *gueuvre*; *lierre* en *guierre*[1]. Changements qui n'avaient pas échappé, il y a près de trois siècles, à Molière. On trouve dans *Le Médecin malgré lui*, *gueble* pour *diable*, *parguenne* pour *pardienne*, *testigué* pour *têtedieu*. Ces exemples suffisent pour montrer comment le français *jongleur* (= latin *jocularis*) a pu donner d'une part l'anglais *juggler*, de l'autre l'allemand *gaukler*.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces mots ont eu le temps, depuis des siècles, de dépouiller ce qu'ils avaient d'un peu forain. Ils ont donné, comme noms propres, *Juglar*, nom d'un de

[1] Je dois ces exemples à une communication écrite de notre confrère M. Ant. Thomas.

nos graves économistes et *Gauckler*, nom d'un savant archéologue.

Français *advenir*, *aveindre*.

A deux pages de distance, Montaigne emploie les infinitifs *aveindre* et *advenir*, tous deux représentant le latin *advenire*, et employés tous deux au sens de «atteindre, obtenir».

Livre III, chap. 7. Il est question des avantages de la Grandeur :

«Puisque nous ne la pouvons *aveindre*, vengeons-nous à en mesdire.»

«A cette cy (à la grandeur héroïque de Régulus) je ne puis advenir que par veneration : i' adviendrois volontiers à l'aultre (à la grandeur du sage) par usage.»

Ce sont, si l'on veut, deux doublets. Mais au point de vue de la syntaxe, ils ne sont pas équivalents.

Advenir est un verbe neutre. C'est ce qu'on voit encore par cet autre passage de Montaigne (II, 17) : «Quand j'entreprendrois de suyvre un autre style, je n'y sçaurois advenir.»

Au lieu que *aveindre* est un verbe transitif.

Comme il est arrivé souvent, le patois est allé plus loin que le français.

De ce même verbe *aveindre*, il a tiré un participe *aveindu* (comme *rendre* a fait *rendu*) : «Il avait aveindu — eune grande passouère» (passoire)[1].

Et même *aveignu*, qui est moins bon, mais qu'on a probablement tiré du subjonctif *qu'il aveigne*.

On sait d'ailleurs que cet infinitif *aveindre* peut se vanter d'avoir de bonnes lettres de bourgeoisie. Il existe en latin un verbe de la 3e conjugaison dont on a les subjonctifs *advenat*, *provenant*, *convenam*, et auquel appartiennent le parfait *vēni* et le supin *ventum*.

Michel Bréal.

[1] Verrier et Onillon, *Glossaire des patois et parlers de l'Anjou*, Angers, 1908.

TRAITEMENT
DE N̥̄ EN INDO-IRANIEN.

On enseigne que i.-e. *n̥̄ et *m̥̄, c'est-à-dire *n̥ə et *m̥ə, sont normalement représentés en indo-iranien par *ā*; telle est la doctrine de M. Brugmann, *Grundr.* I^2, § 453, p. 420, et *Abrégé de gr. comp.*, § 189; de M. Wackernagel, *Ai. Gramm.*, I, § 12, p. 14 et suiv., de M. Reichelt, *Avest. Elementarbuch*, § 120, p. 63. Cette doctrine fait difficulté de deux manières.

1° *A priori*, la réduction à *ā* est surprenante, alors que *r̥̄ donne skr. *īr*, *ūr* et iran. *ar*; le parallélisme fait attendre pour *n̥̄ et *m̥̄ quelque chose comme skr. *ān*, *ām*, iran. *an*, *am*.

2° Le traitement attendu *a priori* se rencontre en effet plusieurs fois, au moins du côté sanskrit :

α. Le représentant ordinaire de *m̥̄ devant *t* est *ān* en sanskrit : *dāntáḥ*, *çāntáḥ*, *çrāntáḥ*, *tāntáḥ*, *vāntáḥ*. Et ce n'est pas l'effet d'une action analogique; car il n'y a pas de raison pour que la nasale soit toujours rétablie là où elle est *m*, et jamais là où elle est *n* (type skr. *jātáḥ*). Les exemples où *ā* représenterait *m̥̄ sont sans autorité. M. Brugmann, dans le *Grundriss*, *loc. cit.*, en indique deux : skr. *nā́kaḥ* et *dāsáḥ*. Mais *nā́kaḥ* « voûte céleste » ne saurait appartenir à la racine de *námati*, *natáḥ*, qui n'est pas dissyllabique; et le rapprochement de *dāsáḥ* « esclave » avec *dā́myati* « il dompte » est loin de s'imposer pour le sens; une formation nominale en *-sa-* n'est d'ailleurs pas courante, surtout en sanskrit (M. Solmsen s'est efforcé de rassembler les exemples d'un suffixe i.-e. *-so-, voir *K. Z.*, XLII, 226 et suiv., et *Beitr. z. gr. Wortforsch.*, I, p. 232 et suiv., p. 244 et suiv.; la plupart ne semblent guère anciens); M. Uhlenbeck a écarté avec raison ces deux étymologies. Le rapprochement, dû à M. Leumann et mentionné par M. Wackernagel, *loc. cit.*, de skr. *jāráḥ* « amant, prétendant » avec *jā́mātā* « gendre » n'est pas davantage recommandé par le sens; M. Uhlenbeck se borne à le mentionner, sans l'adopter. Le pehlvi *rātāk* « salive » a été expliqué par M. Bartholomae au moyen d'un rapprochement avec skr. *vámiti* « il vomit », voir Brug-

mann, *Abrégé*, *loc. cit.*; mais la salive n'est pas un vomissement. Quant à l'ἅπαξ *brāsat*, Yt. XIX, 34, que M. Bartholomae rapproche de skr. *bhramati*, *bhramitvā*, *bhrāntaḥ*, on n'a sur ce mot aucune donnée traditionnelle, et l'on ne peut faire sur le sens exact que des hypothèses indémontrables.

β. Il est vrai que, devant une occlusive dentale, **n̥̄* donne indo-iran. *ā*; c'est le cas de skr. *jātáḥ* = zd *zātō*. pers. *zād* et de skr. *khātáḥ*, *ātiḥ*, *átāḥ*, *yātá*, etc., sans doute de *khádati*, *ādhráḥ* (voir Brugmann et Wackernagel, *loc. cit.*). On ne trouve à opposer que skr. *dhvāntáḥ*, qui a pu subir l'influence d'un substantif *dhvāntám*, et où il y a eu sans doute une contamination. Mais, devant *s*, le traitement est *ān* en sanskrit : le traitement est révélé par les désidératifs en **-ɔs-* : en regard de *gatáḥ*, *matáḥ*, *hatáḥ*, le védique a *jigāṃsati*, *mīmāṃsate*, *jíghāṃsati*; là où la racine est dissyllabique, la forme *ā*, normale devant *-ta-*, dans le verbal en *-ta-*, a été généralisée, d'où : *sísāsati* d'après *sātáḥ*. *sātíḥ*; *vívāsati* d'après *-vātaḥ*. *vāvátaḥ*. — Devant *-ccha-* représentant **-ske-*, le traitement *ān* est aussi de règle : véd. *vāñchati* (cf. v. h.-a. *wunsken*) persiste malgré *-vātáḥ* parce que ce verbe est devenu indépendant de *vánati* : skr. *āñchati* « il déchire » appartient sans doute au groupe de *amāti* « il endommage ».

Pour l'iranien, en dehors du cas de zd *zātō*, on a très peu de faits et de peu clairs. On cite le désidératif gāth. *vīvənghatū*, en regard de véd. *vívāsati*; on aurait ici le traitement *an* que fait attendre le parallélisme : cf. *ar* = skr. *ūr* dans gāth. *dīdarəšatā*, cf. skr. *didhīrṣā*.

Il suivrait de ce qui précède que **-n̥̄t-* aboutit à skr. *-ānt-* et **-n̥̄s-* à skr. *-āṃs-*. Le traitement indo-iranien *-āt-* de **-n̥̄t-* tiendrait donc à l'identité de point d'articulation de *n* et de *t* qui aurait facilité l'amuissement total de la nasale dès l'époque indo-iranienne. Le traitement *-ā-* dans skr. *jāḥ*, *jām*, *khāḥ*, *khām* = zd *xā*, *xąm*, etc. serait un traitement spécial de fin de mot. La conclusion a un grand intérêt; car il résulterait de là que dans **-m̥̄t-*, la labiale s'est maintenue jusque dans la période indo-iranienne, exactement comme les représentants de **-m̥t-* ont maintenu leur *m* en baltique (dans lit. *βiñtas*. *dẽβimi*, v. pruss. *dessimton*) et en germanique (got. *gaqumþs*, v. h.-a. *cumft*).

A. MEILLET.

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

SUR

LA PRONONCIATION DU COCHINCHINOIS.

I

Parmi les personnes de langue étrangère qui ont bien voulu l'an dernier venir travailler dans mon laboratoire, s'est trouvé un Cochinchinois, âgé de 24 ans, M. Lê-Quang-Trinh, dont l'idiome m'a paru particulièrement digne d'être étudié expérimentalement.

L'indo-chinois du Sud, dont il s'agit ici, est, comme chacun sait, composé uniquement de monosyllabes, et ceux que, suivant nos habitudes, nous appellerions le même monosyllabe, c'est-à-dire ceux que nous transcririons par les mêmes lettres, peuvent avoir jusqu'à quinze significations différentes. Ce qui les distingue à l'oreille, c'est que, pour chaque signification, leur élément vocalique est dit sur une note ou sur des notes différentes et qu'en même temps d'ordinaire son timbre se modifie.

Le problème était évident : déterminer pour chaque monosyllabe la note et le timbre. Pour le timbre, mon oreille suffisait; mais nous vîmes immédiatement qu'elle n'était pas en état de reconnaître la note. Néanmoins la première séance ne fut pas perdue; j'y fis sur le timbre de deux séries de monosyllabes des observations que je n'ai pas eu lieu de rectifier depuis; en même temps je fis enregistrer au moyen d'un cylindre de M. Rousselot ces deux séries de monosyllabes, et la lecture des tracés nous fit reconnaître, ce dont nos oreilles nous avaient quelque peu avertis, que l'élément vocalique de certains de ces monosyllabes commençait sur une note, continuait sur une autre et finissait sur une troisième. Cela me frappa tout d'abord pour le monosyllabe *mè*, et pourtant l'élément vocalique de ce monosyllabe n'avait duré que $\frac{367}{1000}$ de seconde (approximativement $\frac{1}{3}$).

Décidément il fallait des oreilles plus exercées musicalement que celles de M. Lê-Quang-Trinh et les miennes pour déterminer ces notes, et vraisemblablement serait-il nécessaire de guider leurs impressions au moyen d'instruments divers. Aussi pour la seconde séance nous étions-nous adjoint deux musiciens de mes

amis, une armée de diapasons et deux résonateurs universels, l'un de 25 millimètres de diamètre sur 515 millimètres de long, l'autre de 172 millimètres de diamètre sur 600 millimètres de long. Les deux musiciens, M. Louis Diffre, amateur fort distingué, que j'avais souvent entendu chanter avec talent, et M. Michel-Quatrefages, musicien et compositeur de musique très avantageusement connu, éprouvèrent dès l'abord une grande déception et me déclarèrent après une demi-heure d'essais infructueux que ce que je leur demandais était impossible et qu'il ne s'agissait pas de notes, mais de bruits. Il ne faut pas oublier en effet que la langue annamite n'est pas chantée, mais parlée; une phrase annamite produit sur notre oreille à peu près l'impression d'un gazouillement entremêlé de miaulements et de quelques bêlements. Mais tous les bruits ont une note, les miaulements ont une note et les bêlements aussi.

La plus grande difficulté venait évidemment de la brièveté des impressions. Il fallait trouver le moyen de les renforcer et de les prolonger. Nous mîmes en œuvre en même temps tout ce dont nous disposions. Les résonateurs nous servirent par tâtonnement à renforcer les sons, et nous y réussîmes assez bien pour certains éléments vocaliques qui se trouvaient être d'un bout à l'autre sur la même note. Une fois déterminé le point où le résonateur donnait le maximum de renforcement, un simple calcul nous permettait de désigner le diapason correspondant, le nombre de vibrations, la note. Il était facile de voir, comme contre-épreuve, si le diapason indiqué était à l'unisson. .

De mon côté j'arrivais, sans l'aide d'instruments, à reproduire exactement deux monosyllabes, le *mé* et le bêlement du *mę*. Je pouvais tenir la voyelle de ce dernier aussi longtemps qu'on le désirait, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il était utile pour accorder les voix, les diapasons, les résonateurs.

M. Quatrefages encore parvenait à reconnaître la note de certains éléments vocaliques et à les reproduire en les chantant. Le tout s'est fait en même temps, si bien qu'il n'est pas possible de dire quel est le premier monosyllabe sur lequel nous avons été définitivement fixés. Tout d'un coup nous nous sommes trouvés en présence de trois ou quatre.

Ce résultat était encourageant et à partir de ce moment la foi de mes collaborateurs ne devait pas éprouver de défaillance. La patience et la bonne volonté dont ils ont fait preuve défient toute épithète. Car nous n'étions pas au bout de nos peines. Certains éléments vocaliques se montraient rebelles à l'analyse, d'autres ne pouvaient pas être chantés ou prolongés. Malgré les occupations nombreuses et diverses qui appelaient chacun de nous de côtés différents, les séances se succédaient.

J'avais obtenu de MM. Diffre et Quatrefages, avec mon enregistreur, des tracés de toutes les notes possibles en musique française. La comparaison des tracés de ces notes chantées avec les tracés de monosyllabes dits par M. Lê-Quang-Trinh, nous fournit des indications fort importantes.

Mais la note ne suffisait pas pour reproduire les monosyllabes, il fallait combiner la note avec le timbre et les procédés articulatoires.

M. Lê-Quang-Trinh, grâce à ses études en médecine et en physiologie et surtout à son intelligence lucide, nous fournit un bien précieux concours, non seulement par la bonne volonté avec laquelle il nous répéta les mots de sa langue tant que cela nous fut utile, mais aussi parce que, chose exceptionnelle chez qui n'a pas fait d'études de phonétique, il se rendait parfaitement compte des mouvements articulatoires qu'il faisait pour produire chacun des monosyllabes et les différencier.

Enfin après mainte épreuve et contre-épreuve, nous arrivâmes à pouvoir reproduire à volonté et à coup sûr n'importe quel monosyllabe. La principale contre-épreuve que nous avons employée consistait en ceci; nous avions écrit sur des feuilles volantes une série de monosyllabes avec leur signification et nous les avions numérotés; seul M. Lê-Quang-Trinh n'avait pas de feuille entre les mains; l'un de nous disait à son voisin : je vais prononcer le n° 4, et M. Lê-Quang devait dire quelle était la signification du monosyllabe prononcé; le contrôle était facile.

Je viens de tout revérifier avec M. Lê-Quang et ne trouve rien à changer aux résultats obtenus en juillet dernier (1908). Le moment me paraît donc venu de les faire connaître.

Je déclare en les publiant que je ne sais d'annamite que ce que m'en a appris M. Lê-Quang. Je ne m'étais jamais occupé de cette langue auparavant et je n'ai lu depuis absolument aucune étude la concernant. Certains penseront que j'aurais pu, au moins avant de publier, m'enquérir de ce qui a été fait sur la question. C'est une opinion. Mais comme il est certain *a priori*, quels qu'aient été les résultats obtenus par d'autres, qu'ils n'ont pas été atteints par les mêmes procédés, il m'a semblé intéressant de publier nos observations sans aucune idée préconçue.

Avant d'entrer dans le détail, nous donnerons ici trois graphiques permettant de se rendre compte par les yeux d'une partie de notre travail. Dans chaque figure le tracé supérieur représente l'élément vocalique d'un monosyllabe dit par M. Lê-Quang. Au-dessous nous avons essayé de reconstituer l'essentiel de ce tracé en juxtaposant des fragments de tracés de voyelles de même timbre chantées par MM. Diffre et Quatrefages. Ainsi la figure 1 donne le monosyllabe *mè*, qui commence sur $r\acute{e}b_2$ pour passer ra-

pidement à $si\sharp_1$ et finir sur $la\sharp_1$. Nous la reconstituons au-dessous au moyen d'un commencement de voyelle *è* chantée sur $ré\flat_2$ par M. Diffre, puis d'un centre de la même voyelle chantée sur $si\sharp_1$ par M. Quatrefages, et nous obtenons la fin par une fin de la même voyelle chantée encore par M. Quatrefages sur $la\sharp_1$ et prise au moment où la voix tombe et où l'appareil revient à l'état d'inertie.

Dans la figure 2 le monosyllabe *cò*, qui est dit tout entier, sauf un peu le commencement et la fin, sur $si\flat_1$, est reproduit pour la partie centrale et essentielle par un tracé de la voyelle *ò* chantée par M. Quatrefages sur $si\flat_1$. La même voyelle chantée par le même sur ut_2 et sur $la\flat_1$ nous a fourni une image du commencement et de la fin.

La troisième figure donne le monosyllabe *mè*, qui est dit sur $ré_2$-$si\sharp_1$; il est reproduit par le même procédé au moyen d'un $ré_2$ de M. Diffre, d'un $ut\sharp_2$ et d'une fin de la_1 de M. Quatrefages. On verra plus loin pourquoi nous avons mis au centre un $ut\sharp_2$ et non pas un $si\sharp_1$.

On remarquera que le dessin des reproductions chantées est par endroits indiscernable de celui des tracés fournis par M. Lè-Quang.

Tous ces tracés ont été obtenus par les procédés employés d'ordinaire par M. Rousselot dans ses *Principes de phonétique expérimentale*. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans plus de détails. On peut dire de ces procédés et des appareils tout le mal qu'on voudra, il reste indiscutable que les mêmes appareils impressionnés de la même manière dans les mêmes conditions donnent le même résultat. C'est le seul point qui importe ici.

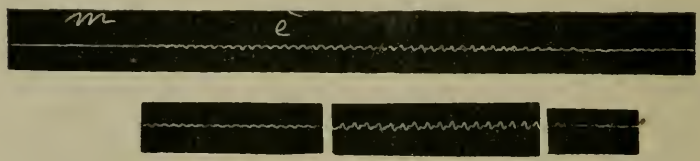


Fig. 1. — $mè = ré\flat_2$-$si\sharp_1$
$ré\flat_2$ D. $si\sharp_1$ Q. Fin de $la\sharp_1$ Q.

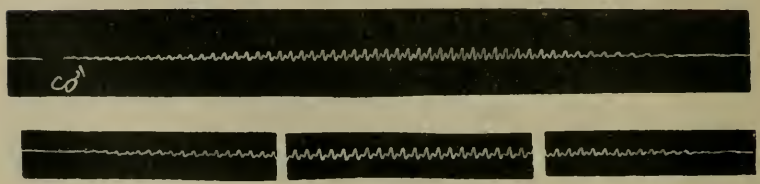


Fig. 2. — $cò = si\flat_1$
ut_2 Q. $si\flat_1$ Q. $la\flat_1$ Q.

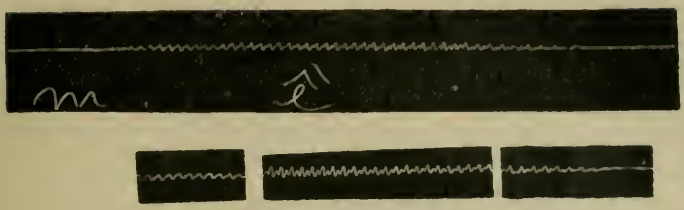


Fig. 3. — *mề* = *ré*$_2$-SI$\lesssim_1$
ré$_2$ D. *ut*$\lesssim_2$ Q. Fin de *la*$_1$ Q.

Nous allons donner maintenant le détail succinct des observations que nous avons faites sur quelques séries de monosyllabes.

L'alphabet indigène annamite n'a rien de phonétique et nous n'avons pas à en faire cas. Mais les Annamites ont été dotés par les missionnaires d'un système de transcription qui est très simple et fort ingénieux. Les voyelles ne sont autres que nos voyelles françaises accompagnées de signes diacritiques qui sont toujours les mêmes pour la même note et le même timbre; de sorte que lorsqu'on connaît bien la prononciation, mode d'articulation, timbre et note, d'un seul monosyllabe sous tous les aspects qu'il peut prendre, on connaît la prononciation de tous.

Un monosyllabe peut avoir jusqu'à 15 aspects différents, que nous appelons des *mots*; mais tous n'ont pas cette richesse. Seulement tous les monosyllabes dont la voyelle a même signe diacritique ont même timbre et même note. Ainsi *mè* a une voyelle ouverte qui commence sur *mi*$_1$ pour se développer et finir sur *sol*$\lesssim_1$; *cò* est dans les mêmes conditions; les mouvements articulatoires sont les mêmes en principe, c'est-à-dire qu'ils ne se modifient que dans la mesure où les éléments consonantiques l'exigent et où les éléments vocaliques demandent un déplacement du point d'articulation.

Voici quelques séries de monosyllabes :

me « tamarin (fruit) », — note MI$_2$, timbre *mè* [1]; — la langue touche les dernières molaires supérieures et est suspendue au milieu de la bouche mi-ouverte.

mè « nom d'un autre fruit », — note mi$_1$-SOL$\lesssim_1$ [2] (ou *ré*$_2$-SI$\lesssim_1$, comme dans le tracé, fig. 1), timbre *mèè*; — la langue est dans

[1] Nous notons le timbre au moyen des trois accents ˋ ´ ¯; le premier indique une voyelle ouverte, le dernier une voyelle fermée, et le second une voyelle moyenne, qui n'est ni ouverte ni fermée. Une notation plus précise n'est pas utile.

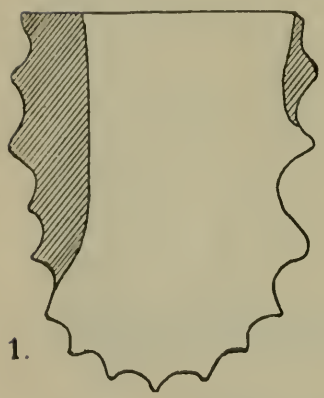
[2] La note que nous écrivons en petites capitales est celle de l'élément vocalique tout entier lorsqu'il est dit sur une note unique, et dans le cas contraire celle de sa partie la plus importante.

la même position que pour le monosyllabe précédent, mais le menton est abaissé et retiré contre le cou; la lèvre inférieure est abaissée, la bouche plus ouverte que pour le précédent.

mé «aimer passionnément», — note sol_2-mi_2, timbre *mèé*; — la langue est dans une position analogue, mais ne touche plus que la dernière molaire supérieure; le menton est avancé.

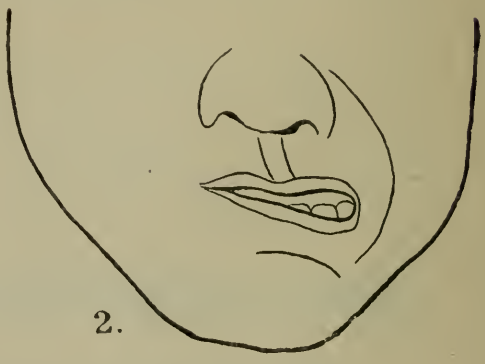
mè «gésier», — note mi_2-la^{z}_1-sol^{z}_1 (ou $ré_2$-si^{z}_1 comme dans le tracé, fig. 3) timbre *mèéE*; — la langue touche seulement les dernières molaires, la bouche n'est qu'entr'ouverte; on n'avance ni ne recule la mâchoire inférieure, qui reste dans la position naturelle.

mé «rivage», — note ut_3, très haut, timbre *mè*; — très bref, durée de la voyelle $\frac{220}{1000}$ de seconde; la langue presse fortement les molaires gauches, touche à peine les molaires droites; la joue gauche est contractée, la commissure gauche retirée violemment vers la joue, la lèvre supérieure non relevée.



1.

Palais vu par dessous,
la partie hachurée indiquant
les contacts de la langue.



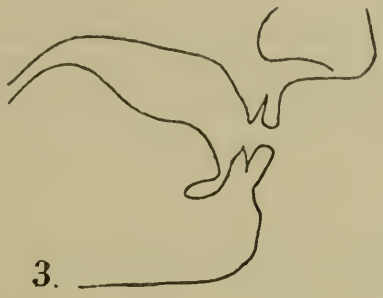
2.

Aspect de la bouche.

mé «continu», — note mi_3-$ré_3$-si_2, timbre *mèéE*, assez bref; — prononcé très en avant, la langue touchant toutes les molaires inférieures et supérieures, et appuyée fortement contre ces dernières; la pointe de la langue est placée en face des incisives inférieures sans les toucher; la bouche est mi-ouverte, le menton légèrement avancé, les lèvres plus ouvertes que ne le demanderait l'écartement des maxillaires.

mę «mère», — note mi_2, timbre *mè*; — la langue est ondulée, la pointe au-dessous des alvéoles des incisives inférieures, le dos

relevé en face du palais antérieur, creusé au milieu du palais, relevé contre le voile du palais et touchant les alvéoles des molaires inférieures; cette voyelle est prononcée dans la gorge avec le bord inférieur des cordes vocales, comme un bèlement. Elle rappelle la voix de ventriloque.



mẻ «ébrécher», — note mi_2-sol_2, timbre *mèèɛ̀*; — produit sur l'oreille exactement les mêmes impressions que notre interrogation étonnée et légèrement indignée («C'est toi qui l'as mangé. — *Moi?!*»). La langue est suspendue au milieu de la bouche, appuyant assez fortement sur les molaires supérieures, surtout à gauche, touchant un peu les molaires inférieures, mais sans pression. On avance et l'on abaisse un peu le menton et en même temps la langue pour la troisième partie de la voyelle, celle qui donne, à notre sentiment, le ton interrogatif.

mẻ «ébrécher», — note mi_2-sol_2, timbre *mèéɛ̀*; — la langue très aplatie et élargie touche des deux côtés les commissures des lèvres, sa pointe étant arrêtée contre les incisives inférieures.

Cette voyelle ne donne lieu qu'à 9 variations; avec la voyelle *o* l'on peut en avoir jusqu'à 15.

En voici un exemple; nous donnons d'abord les 9 formes qui nous sont déjà connues :

co «retirer *ou* replier (la jambe par ex.)».
cò «timbre-poste, cigogne».
có «tante».
cǒ «énorme, immense».
có «avoir (verbe)».
cǒ «arrière-grand-père».
cọ «frotter, limer».
cỏ «herbes».
cǒ «cou».

Ces 9 monosyllabes n'appellent aucune observation au point de vue musical; ils sont dits exactement sur les mêmes notes que

les précédents. Pour le timbre, lorsque la voyelle est ouverte c'est un *â*, lorsqu'elle est fermée un *ó*. Le mode d'articulation est aussi le même en principe; il ne subit de modifications qu'autant que l'exigent les éléments consonantiques d'une part, la voyelle de l'autre. Ainsi d'une manière générale pour ces différents **co* la langue ne touche pas les molaires ni les lèvres, parce que l'articulation du *c* ne le permet pas et que le point de resserrement de l'*o* est plus en arrière que celui de l'*e*; en outre les principales nuances de l'*o* exigent un arrondissement des lèvres plus ou moins prononcé, surtout quand le timbre est fermé, mais cet arrondissement se fait sans effort, les muscles non tendus.

Il y a un dixième monosyllabe qui est dans des conditions analogues :

cộ « charriot », — note LA_1, timbre *ó*; — se prononce de la gorge, la langue suspendue au milieu de la bouche sans rien toucher, les lèvres arrondies en cul de poule.

Enfin il y en a 5 dont nos habitudes françaises nous inviteraient à faire une nouvelle catégorie parce que leur voyelle a pour timbre *ǒ*; mais l'alphabet de transcription les place avec les précédents. A juste titre. Si c'était une autre série, nous y retrouverions les mêmes notes que nous connaissons déjà; d'ailleurs au point de vue phonétique pur l'*ǒ* est aussi bien un *o* que l'*â*; il a en commun avec l'*ò* l'arrondissement des lèvres et la position générale de la langue, et son point de resserrement ou d'articulation est plus voisin de celui de *ò* que celui de *â* ne l'est de celui de *ó*.

cọ « prendre à témoin », — note FA_2; — bouche à peine entr'ouverte, langue suspendue au milieu de la bouche.

cò « drapeau », — note $\text{SI}\flat_1$ (comme dans le tracé, fig. 2) ou SOL_1, très grave; — se prononce de la gorge, la bouche à peine entr'ouverte, la langue touchant les deux dernières molaires supérieures.

có « déclarer », — note $\text{SI}\flat_2$, très aigu et très bref; — la langue touche les deux dernières molaires supérieures.

(*lọ-*)*cọ* « hésitant », — note $\text{LA}\flat_2$; — se prononce de la gorge, la bouche mi-ouverte, le menton retiré vers la poitrine.

cỏ « transporter », — note la_2-LA_3; — la langue ne touche rien dans la première partie de la voyelle; elle vient toucher les deux dernières molaires pour la seconde.

Pour terminer, voici quelques autres exemples, beaucoup moins riches, en général avec d'autres éléments vocaliques, mais qui ne nous apprendront rien de nouveau sur la prononciation des voyelles annamites. Certains donneront lieu à des remarques relatives à la prononciation des consonnes dont l'articulation

n'existe pas semblable en français; nous les grouperons donc de préférence d'après leurs éléments consonantiques :

ma « fantôme ».
má « maman ».
(*nhưng*) *mà* « mais, cependant ».
mạ « semence ».
mả « tombeau ».
mí « sourcil ».
mì « nouilles ».

xa « lointain »; — l'*x* se prononce *ś* (*s* mouillé).
xá « révérence, saluer avec respect ».
xài « dépenser », *xài phí* « prodiguer, dissiper ».
ông xả « Monsieur le maire ».
chuột-xạ « rat musqué » (prononcer *t'wộc s'ạ*).
cái xe « la voiture ».

sọ « crâne »; — il n'y a pas de sifflante en annamite; l'*s* se prononce *ś*, un *ch* français prononcé sans arrondissement ni projection en avant des lèvres, c'est-à-dire les lèvres étant dans la position nécessaire pour la prononciation des palatales; mais ce n'est pas le *ch* allemand de *ich*, qui demande une position autre de la langue.

sỏi « caillou ».
so « apparier (chercher deux objets égaux ou semblables) ».
sò « coquillage ».
sói « chauve ».
sỏi « bouillonnement ».
só « numéro ».
sở « hectare ».

hát « chanter »; — l'*h* est fortement aspiré.
hai « deux »; — l'*i* final après voyelle se prononce comme un yod.

ghe « barque ».
gảy « se casser »; — *gh* devant une palatale, comme en italien, et *g* devant une autre voyelle représentent notre *g* dur; — *y* final après voyelle se prononce comme notre *ï*.

nghi « soupçonner »; — se prononce *ŋiʸ*; dans ce mot l'*i* est suivi d'un petit yod très sensible.
ông quang « Monsieur le mandarin »; — se prononce *ôŋ cwaŋ*; — le *ng* (*ngh* devant palatale) s'articule avec le dos de la langue rapproché du milieu du palais.

rao « légume »; — l'*r* initial est un *r* lingual très peu roulé, un seul vibrement, la pointe de la langue en arrière des alvéoles des incisives supérieures.
trwòng « école »; — dans le groupe *tr*, l'*r* est à peine audible, un simple souffle suivant l'explosion du *t*.

chị « sœur »; — le *ch* se prononce *t'* (*t* mouillé).
chí « pou ».
phải-chi « si »; — le *ph* se prononce *f*.

cu « verge, pénis ».
con-cu-cu « le pigeon »; — *con* est une espèce d'article, se prononce *conn*.
cù-lao « île ».
bú « teter ».
cụ « grand-père ».
cũ « vieux, usé (adjectif) ».
hư « détérioré »; — *ư* se prononce *ə*.

dạy « grand »; le *d* se prononce comme notre *d*; — *lớn-dạy* « suffisamment grand ».
đĩ « fille de joie ».
dạy « bête, sot »; — se prononce *yại*, le *d* se prononçant yod.

II

La prononciation de l'annamite du Sud, on vient de le voir, n'est en rien comparable à celle de nos langues occidentales. Elle repose sur des principes absolument différents. Aussi ne s'est-il jamais trouvé un Européen, à ce qu'il paraît, même parmi les missionnaires ayant passé leur vie dans le pays, qui soit arrivé à se rendre assez maître de cette langue pour être sûr de ne pas dire à l'occasion un mot pour un autre. Cet inconvénient n'existera plus pour qui voudra se conformer aux précédentes indications, que nous nous sommes efforcé, malgré la difficulté et la complexité du sujet, de rendre simples et pratiques. Mais par le fait même que nous avons simplifié nous n'avons pas tout dit; la réalité est plus complexe que l'apparence et l'étude du détail nous fournit des renseignements que la pratique doit négliger en général, mais dont la science peut faire son profit.

Tout d'abord il y a lieu d'écarter les doutes qui ont pu naître dans l'esprit du lecteur lorsqu'il a remarqué qu'un monosyllabe pouvait être prononcé avec la même signification sur une note ou à la rigueur sur une autre, et d'autre part qu'avec deux significations différentes il pouvait être dit sur la même note.

Ce qui constitue l'individualité d'un mot et lui donne sa physionomie propre, ce n'est pas sa note, ni son mode d'articulation, ni son timbre; c'est la réunion des trois éléments. La note peut changer totalement, le timbre et le mode d'articulation peuvent changer partiellement; mais on ne trouvera jamais dans deux mots différents, appartenant à un même monosyllabe, même

note, même timbre et même mode d'articulation réunis. Un mot peut, pour sa partie vocalique, être semblable à lui-même du commencement à la fin; dans ce cas son timbre et son mode d'articulation sont immuables; sa note seule peut changer. Mais un mot peut aussi avoir, avant son élément propre et caractéristique, un ou deux éléments qui sont susceptibles de disparaître dans la rapidité ou la négligence de la prononciation. Naturellement alors ces éléments secondaires entraînent avec eux dans leur chute tout ce qui les concerne en tant que timbre, mode d'articulation et tonalité. Un mot est donc essentiellement caractérisé par le mode d'articulation et le timbre immuables de sa partie essentielle unis à une note qui peut varier dans certaines limites. Il n'y a rien à ajouter à ce que nous avons dit du timbre et du mode d'articulation; nous n'avons donc plus qu'à étudier en détail les variations musicales ou variations de hauteur.

Ces variations s'expliquent sans doute surtout par deux faits, que l'observateur remarque au premier abord : toutes les personnes n'ont pas le même champ tonal, et d'autre part la même personne parle plus ou moins haut suivant le sentiment sous l'influence duquel elle se trouve. Une femme, un enfant ont généralement la voix plus haute qu'un homme mûr. D'un autre côté la hauteur d'un mot n'étant pas absolue, mais essentiellement relative, si le même sujet parlant, pour une raison quelconque, vient à commencer sa phrase plus haut ou plus bas que son ton habituel, toute sa phrase sera haussée ou baissée proportionnellement jusqu'à ce qu'un nouveau sentiment vienne en modifier la hauteur moyenne.

Mais ce n'est pas d'une quantité quelconque que peut varier la hauteur d'un mot; les diverses notes qu'il peut obtenir sont entre elles dans des rapports déterminés.

Ces variations nous ont singulièrement déroutés au début de nos recherches, et pour nous rendre compte exactement de leur nature, nous avons employé parallèlement deux méthodes, l'une contrôlant continuellement l'autre.

La première consiste, après avoir obtenu de chanteurs habiles et expérimentés des tracés des voyelles que l'on veut étudier chantées sur toutes les notes possibles, à comparer une à une les vibrations du tracé du mot à examiner avec les vibrations-étalons, c'est-à-dire avec celles des tracés des chanteurs. Cette comparaison se fait au point de vue de la forme des vibrations, de leur dessin. Lorsque deux vibrations, obtenues par les mêmes instruments, ont *exactement* le même dessin, elles sont rigoureusement de même hauteur. Lorsque les vibrations n'ont pas de dessin spécial, mais que leur suite présente l'aspect de simples zigzags réguliers, ce qui n'est pas le cas ordinaire, il est indispensable

d'avoir des étalons pris exactement à la même vitesse. Naturellement dans les travaux de ce genre la vitesse, si sûr que soit l'appareil dont on dispose, doit constamment être contrôlée par le tracé d'un diapason soigneusement réglé, et d'autre part les étalons ne peuvent être considérés comme tels que lorsqu'ils ont subi deux ou trois contrôles.

La deuxième méthode est celle qui est exposée par M. Rousselot dans ses *Principes*, et qui consiste à mesurer la durée de chaque vibration, c'est-à-dire à calculer combien il y en aurait de semblables en une seconde. Elle est le moyen de contrôle le plus précieux dont on dispose pour vérifier les étalons, mais elle aussi a besoin de leur contrôle, et tout a besoin de contrôle parce que tout est ou peut être faux. Même les tracés des diapasons sont faux, parce que leurs vibrations sont modifiées par le léger frottement sur le papier du cheveu ou de la barbe de plume que l'on a adaptée à l'une de leurs branches. En somme le meilleur moyen de contrôle est la comparaison de deux tracés obtenus exactement dans les mêmes conditions.

Comme dernier moyen de contrôle, lorsque j'ai eu déterminé toutes les notes de chacun des aspects de nos monosyllabes, j'ai fait prononcer chacun d'eux sur toutes ces notes par M. Quatrefages devant M. Lê-Quang, qui devait à chaque fois dire la signification du mot prononcé. Il lui est arrivé quelquefois de nous donner une signification autre que celle que j'avais en vue, ou de nous dire : « Ce n'est rien », ou « Ça n'existe pas ». Mais chaque fois que le fait s'est présenté, j'en ai bien vite reconnu la cause; c'est que M. Quatrefages avait fait une faute relativement au timbre ou au mode d'articulation.

Nous avons examiné, mesuré, comparé, vérifié, contrôlé près de 300 tracés. Les analyser l'un après l'autre serait dépourvu d'intérêt. Nous nous bornerons à donner, sans nous écarter du détail, les conclusions générales qui s'en dégagent.

Les notes que nous avons indiquées plus haut pour chaque mot sont les notes les plus ordinaires de M. Lê-Quang-Trinh, celles qu'il emploie dans sa conversation courante et calme. Ce sont bien en réalité les notes moyennes, parce que sa voix de baryton est une voix moyenne. C'est ce qui nous a déterminé à les choisir pour la partie purement pratique de ce travail.

La note moyenne fait toujours partie d'une série de 4 notes qui sont séparées l'une de l'autre par les intervalles d'une tierce majeure, d'une quinte juste et d'une octave. Elle n'est pas nécessairement génératrice de la série, mais peut y occuper n'importe quelle place. Ainsi pour *cò* nous avons reconnu comme notes également courantes $si\flat_1$ et sol_1. La série complète commence à $mi\flat_1$, dont sol_1 est la tierce, $si\flat_1$ la quinte et $mi\flat_2$ l'octave.

Chaque note de la série peut être à son tour génératrice, ou au moins membre d'une série nouvelle. Ainsi *cọ* a pour note la plus ordinaire $la\sharp_2$, qui est la tierce de $fa\sharp_2$, dont la quinte est $ut\sharp_3$. Mais $fa\sharp_2$ fait en même temps partie d'une autre série où elle joue le rôle de tierce, les deux autres notes étant $ré_2$ et sa quinte la_2.

Pour *cọ* nous avons indiqué plus haut la note la_1; c'est la tierce de fa_1, qui a pour quinte ut_2. On a aussi l'octave la_2. Mais ut_2 à son tour a pour tierce mi_2 et pour quinte sol_2. Enfin mi_2 engendre sa tierce $sol\sharp_2$ et sa quinte si_2.

Un autre exemple peut-être encore plus complexe est fourni par le mot *có* ou *mé*. Nous lui avons donné comme note principale ordinaire si_2, et il n'y a pas lieu pour l'établissement des séries de tenir grand compte des notes secondaires; on verra pourquoi tout à l'heure. Ce si_2 est la tierce de sol_2, qui a pour quinte $ré_3$. Mais $ré_3$ a pour octave grave $ré_2$, qui engendre sa tierce $fa\sharp_2$ et sa quinte la_2; $fa\sharp_2$ engendre sa tierce $la\sharp_2$ et sa quinte $ut\sharp_3$; enfin la_2 a pour tierce le même $ut\sharp_3$ et pour quinte mi_3. Le tout bien attesté.

Toute série n'est pas obligatoirement complète. Il peut manquer un degré intermédiaire parce qu'une note voisine est plus commode ou très usitée, ou bien un degré extrême parce que le timbre ou surtout le mode d'articulation ne permet pas de descendre aussi bas ou de monter aussi haut qu'il le faudrait. Ainsi pour *cớ*, dont la note ordinaire est $si\flat_2$, nous n'avons rencontré en outre que $sol\flat_2$, dont $si\flat_2$ est la tierce, et $ré\flat_3$ qui est la quinte de $sol\flat_2$. Le champ musical de ce mot est restreint par la brièveté et l'acuité qui le caractérisent.

De même *mé*, *cớ* qui est très aigu et très bref, ne se présente pas avec des notes très variées; nous n'en avons rencontré que cinq : ut_3, sa note ordinaire, qui est isolée; puis $si\flat_2$ avec sa tierce $ré_3$, sa quinte fa_3 et l'octave grave de $ré_3$, à savoir $ré_2$.

Quand le mot est très riche en notes variées et qu'il empiète sur l'octave 1 et sur l'octave 3, naturellement les séries extrêmes sont incomplètes, parce qu'elles appelleraient les unes des notes trop graves et les autres des notes trop aiguës. C'est le cas pour le mot *mề* ou *cớ* pour lequel nous avons reconnu 14 notes différentes; la plus grave est $la\sharp_1$, la plus aiguë ut_3. Entre ces deux notes extrêmes se placent si_1 avec sa tierce $ré\sharp_2$, sa quinte $fa\sharp_2$ et son octave si_2. Ce $fa\sharp_2$ joue en même temps le rôle de tierce dans une série commençant avec $ré_2$, pour finir avec sa quinte la_2. L'octave aiguë de $la\sharp_1$, à savoir $la\sharp_2$, est en même temps la quinte d'une série dont la note génératrice est $ré\sharp_2$ et la tierce $sol\flat_2$. L'octave grave si_2, déjà rencontrée, est en même temps la quinte de la note la plus ordinaire mi_2, qui a pour tierce $sol\sharp_2$. Enfin ut_3 est l'octave aiguë de ut_2, qui a pour tierce mi_2 et pour

quinte sol_2, dont si_2 se retrouve être la tierce. Ce dernier système, commençant à sol_2, appellerait $ré_3$ et sol_3 qui sont trop aigus; $la\sharp_1$ appellerait comme tierce $ré\sharp_2$ qui est remplacé par $ré_2$ note très usitée, et comme quinte $mi\sharp_2$ qui est absorbé par mi_2, la plus usitée de toutes.

Il ne reste plus qu'à examiner le détail de la structure musicale des mots. Ici, comme précédemment, les observations faites à propos d'un mot valent pour tous ceux de même catégorie et ont une portée générale. Il y a lieu de distinguer trois catégories de mots : ceux où l'oreille ne perçoit qu'une note, ceux où elle en perçoit deux, ceux où elle en perçoit trois.

Dans la première catégorie il n'y a plus que trois mots dont nous n'avons pas donné les notes. C'est sur ceux-là que nous appuierons de préférence les observations qui vont suivre. Voici leurs notes : *co* est le plus souvent sur fa_2; les autres notes sont $si\flat_1$ et sa tierce $ré_2$. Les trois forment un système qui serait complet avec $si\flat_2$; mais cette dernière n'existe pas, éliminée par si_2, note fréquente. On trouve aussi sol_2 dont si_2 est la tierce, et ut_3 qui est la quinte de fa_2.

Le mot *co*, *me* a pour note ordinaire mi_2, quinte de la_1, qui engendre aussi sa tierce $ut\sharp_2$. L'octave aiguë de cette dernière note, $ut\sharp_3$, est aussi représentée. D'autres systèmes s'intercalent dans ceux-là : sol_1, si_1, $ré_2$; si_1 à son tour engendre sa tierce $ré\sharp_2$, sa quinte $fa\sharp_2$ qui est en même temps la tierce de $ré_2$, enfin l'octave aiguë si_2.

Le dernier des trois mots, *me* ou *co*, est un des plus variés : $sol\sharp_1$, $ré\sharp_2$ quinte, $sol\sharp_2$ octave aiguë; si_1, $ré\sharp_2$ tierce, $fa\sharp_2$ quinte; $ré\sharp_2$, $sol\flat_2$ tierce, $la\sharp_2$ quinte; $fa\sharp_2$, $la\sharp_2$ tierce, $ut\sharp_3$ quinte; enfin mi_2, la note la plus ordinaire, avec sa tierce $sol\sharp_2$, sa quinte si_2 et son octave aiguë mi_3. On voit que plusieurs de ces notes font partie à la fois de plusieurs séries et que toutes ces séries, dont certaines sont incomplètes, s'enchaînent les unes aux autres.

Dans ce mot *me* ou *co*, l'oreille ne nous a jamais permis de discerner qu'une seule note; mais l'examen des tracés ne nous le donne sur une seule note toujours exactement la même d'un bout à l'autre (c'est un $sol\sharp_2$) qu'une seule fois sur une trentaine d'épreuves. Le plus souvent tout à fait au début la note juste n'est pas encore atteinte, et tout à fait à la fin la voix au moment de s'éteindre s'en écarte d'un demi-ton ou même d'un ton. Ainsi nous avons ce mot dit sur $sol\sharp_2$ avec les premières vibrations sur $fa\sharp_2$ ou sur sol_2. Nous l'avons sur si_2, commençant en la_2, ou commençant en $la\sharp_2$ et finissant en $si\sharp_2$; sur si_1, commençant en $la\sharp_1$, ou commençant et finissant en $la\sharp_1$. Mais les divergences du début et de la fin ne durent que quelques millièmes de seconde, en sorte qu'elles échappent totalement à l'oreille la

plus délicate. Nous en avons remarqué d'ailleurs d'analogues dans les tracés fournis par les chanteurs. Il est bon de signaler un autre phénomène qui est dans le même ordre d'idées et que nous avons aussi relevé dans les tracés des chanteurs. Entre le moment où la note juste est atteinte et celui où on la quitte, il arrive qu'elle n'est pas tenue d'un bout à l'autre exactement semblable à elle-même. Ainsi j'ai sous les yeux un tracé du mot *me* dit sur mi_2, qui commence par la note juste mi_2 pour passer à $mi\sharp$ et revenir immédiatement à *mi*, baisser jusqu'à $mi\flat$, revenir à *mi* et monter par $fa\flat$ jusqu'à $mi\sharp$ et même *fa*, pour retomber aussitôt à $mi\sharp$, $fa\flat$, *mi*, $mi\flat$, remonter à *mi*, $fa\flat$, $mi\sharp$, *fa*, même $fa\sharp$, et redescendre immédiatement une dernière fois à *fa*, $mi\sharp$, $fa\flat$, *mi*, $mi\flat$, $ré\sharp$; dans un mot ainsi prononcé l'oreille ne peut saisir que la dominante *mi*, les autres notes étant fugitives, ne durant qu'une ou deux vibrations et étant étouffées par la note principale à laquelle la voix revient toujours et sur laquelle seule elle se maintient.

Enfin il se produit quelquefois un fait beaucoup moins attendu, mais dont nous avons un trop grand nombre d'exemples pour qu'il puisse être mis en doute. La voyelle d'un mot peut commencer et finir beaucoup plus haut et beaucoup plus bas que la note juste; il peut y avoir une différence de 3 à 4 tons. Si la note juste occupe une durée beaucoup plus considérable qu'aucune des autres, ou si la voix monte jusqu'à elle pour redescendre après, ou au contraire descend jusqu'à elle pour remonter après, il est tout naturel que ce soit elle de préférence à toute autre qui impressionne l'oreille; mais quand la voyelle monte ou descend d'un bout à l'autre par une progression régulière, sans aucun flottement, et sans d'autre part que la note juste occupe une durée sensiblement supérieure à celle de telle ou telle autre, il est curieux de savoir quelle est, dans ce rapide défilé de notes, celle qui frappera l'oreille au détriment des autres; nous avons reconnu que c'est celle qui apparaît à la fin du deuxième tiers de la durée totale. Nous avons ainsi des épreuves du mot *me* dont la note perçue est mi_2, qui commencent en $si\flat_2$ pour aller progressivement jusqu'à $si\flat_1$: nous en avons du mot *cơ* dans lesquelles on va de $mi\sharp_2$ à $la\sharp_1$ en passant par tous les intermédiaires sans qu'aucune note l'emporte sur les autres en durée ou en intensité; pour l'oreille il n'y a qu'une note, $ré_2$, et elle doit sa prédominance uniquement à la place qu'elle occupe dans la durée totale. Il y a des mots dans lesquels c'est la règle de commencer ou de finir considérablement plus haut ou plus bas que la note juste; ainsi *cọ* commence toujours au moins un ton, souvent deux et quelquefois même trois au-dessous. Si des voyelles ainsi constituées font sur l'oreille une impression unique, elles le doivent

sans doute à ce qu'elles ont le même timbre du commencement à la fin et sont en même temps très brèves.

Dans les mots où l'oreille perçoit deux notes, la seconde est la principale; la première ne fait jamais qu'une impression fugitive. Elles apparaissent respectivement au centre du premier quart et à la fin du troisième quart de la durée totale. Dans *mè* ou *cò*, bien que l'élément vocalique soit d'un bout à l'autre une voyelle ouverte, on sent comme une légère inflexion, le début étant un peu moins ouvert que la fin. Nous y avons relevé entre autres $ré_2$-FA $\lesseqgtr_2$ et mi_2-SOL $\lesseqgtr_2$. La seconde note reste fréquemment constante jusqu'à la fin du mot et par conséquent occupe alors à peu près tout le dernier tiers. Mais le plus souvent le premier élément n'apparaît pas et la note qu'il comporte disparaît avec lui. Notre mot devient alors un mot à une seule note et comme tel peut être dit d'un bout à l'autre sur la même note, ou s'en écarter légèrement au début et à la fin, ou être une suite régulière de notes dont la principale ne se distingue que par sa place. Cette place, et c'est ici le seul point par lequel un mot à deux notes réduit à une seule, se distingue d'un mot qui par nature n'a qu'une note, cette place n'est pas à la fin du deuxième tiers ni à la fin du troisième quart, mais entre ces deux positions. Les notes principales de ce mot sont mi_1, sa tierce $sol\lesseqgtr_1$, note ordinaire, sa quinte si_1, son octave mi_2 et l'octave de cette dernière. mi_3; $sol\lesseqgtr_1$ engendre sa tierce $si\lesseqgtr_1$ et sa quinte $ré\lesseqgtr_2$; enfin si_1 trouve sa tierce dans $ré\lesseqgtr_2$ et engendre sa quinte $fa\lesseqgtr_2$.

Le mot *mê*, *cô*, dont nous avons indiqué plus haut les notes principales, est dans des conditions analogues, mais il perd moins facilement la première partie de son élément vocalique, parce qu'elle est ouverte tandis que la seconde est fermée; la différence de timbre rend la fusion, ou plutôt l'élision, plus difficile. Nous y avons relevé particulièrement les couples de notes suivantes : sol_2-MI$_2$, $la\flat_2$-FA $\lesseqgtr_2$, $fa\flat_2$-RÉ$_2$, fa_2-RÉ $\lesseqgtr_2$.

Dans les mots où l'oreille perçoit trois notes, la première est tout à fait au début de l'élément vocalique, la deuxième au début du deuxième quart et la troisième au début du quatrième. Mais le plus souvent la première note est absente. On se trouve alors dans le cas ordinaire des voyelles à deux notes, la note principale tendant à quitter le début du quatrième quart pour passer à la fin du troisième, et la note secondaire passant du début du deuxième quart à la fin du premier. De plus, comme les voyelles à deux notes, les voyelles à trois notes peuvent se réduire à une seule. Il n'y a donc lieu de s'occuper, pour la classification des notes, que de la principale. Ainsi le mot *mè* ou *cò*, à côté de sa note ordinaire $sol\lesseqgtr_1$, a le plus fréquemment pour note la tierce $si\lesseqgtr_1$, généralement précédée, comme note secondaire, de $ré_2$

(fig. 3); on a aussi la quinte *ré*$\sharp_2$ et l'octave aiguë *sol*$\sharp_2$. Une autre série un peu moins fréquente est constituée par *la*$_1$, sa tierce *ut*$\sharp_2$ et sa quinte *mi*$_2$. Enfin on a *si*$\flat_1$, avec sa tierce *ré*$_2$ et sa quinte *fa*$_2$. Dans ce mot la voyelle est le plus souvent descendante : *mi*$_2$-*la*$\sharp_1$-SOL$\sharp_1$, ou avec deux notes *ré*$_2$-SI$\sharp_1$; mais parfois elle est montante, par exemple *si*$_1$-*ré*$_2$-MI$_2$, et avec deux notes *la*$\flat_1$-SI$\flat_1$.

On remarquera que dans les éléments vocaliques à deux et à trois notes tout le tiers central est dit sur des notes de transition non perçues, malgré l'étendue qu'elles occupent. Le tracé de la figure 3, qui est sur *ré*$_2$-SI$\sharp_1$, illustre clairement ce phénomène; nous y avons reproduit l'essentiel du tiers central par un *ut*$\sharp_2$, et c'est justement le *si*$\sharp_1$ que nous n'avons pas reproduit, afin de bien montrer que cette note ne doit pas son importance à une durée particulière, mais à sa place dans la durée totale. On voit pourquoi nous avons dit plus haut que nos reproductions chantées ne sont que *par endroits* indiscernables des tracés originaux, et l'on comprend maintenant pourquoi il ne pouvait pas en être autrement.

Lorsqu'un mot à trois notes se réduit à une seule, cas fréquent pour le mot précédent, très fréquent pour *cố* ou *mề*, cette note unique se rapproche très sensiblement de la fin du deuxième tiers. C'est à cette place qu'on la trouve lorsqu'elle est le point culminant d'une suite de notes montant d'abord pour descendre ensuite, comme dans un tracé de *cố* dont voici la description : *mi*$\sharp_2$, *fa*$_2$, *fa*$\sharp_2$, *sol*$\flat_2$, *sol*$_2$, *sol*$\sharp_2$, *la*$\flat_2$, LA$_2$, *la*$\flat_2$, *sol*$\sharp_2$, *sol*$_2$, *sol*$\flat_2$.

Les deux mots *mề* ou *cố* et *mề* ou *cố* ne se distinguent que par le timbre et le mode d'articulation; au point de vue musical, ils sont semblables et dits sur les mêmes notes. Nous les avons plusieurs fois l'un et l'autre sur trois notes : *ré*$\sharp_2$-*sol*$\sharp_2$-SI$_2$, ou *sol*$\flat_2$-*si*$_2$-RÉ$_3$; mais le plus souvent la première partie est élidée et ces mots sont réduits à deux notes. Nous ne les avons jamais rencontrés sur une seule. De ces couples de notes la plus ordinaire est *mi*$_2$-SOL$_2$, puis sa tierce *sol*$\sharp_2$-SI$_2$, et sa quinte *si*$_2$-*ré*$_3$. Pour *mề*, *cố* nous avons aussi l'octave grave *si*$_1$-RÉ$_2$.

Il n'y a qu'un mot qui ne rentre pas exactement dans les catégories précédentes et qui a une physionomie à part, c'est *cở*. Il contient d'ordinaire toute une octave ascendante, bien qu'il soit bref; il fait l'impression d'une montée vertigineuse, ou plus exactement d'un saut, car l'oreille ne saisit que la toute première note (comme très fugitive) et la toute dernière, celle qui précède immédiatement l'arrêt brusque de la voix. Naturellement entre les deux extrêmes la voix passe par toutes les notes intermédiaires, et on les retrouve toutes sur les tracés. La dernière

note est la_2, ou bien sa tierce $ut\sharp_3$, sa quinte mi_3, son octave la_3. Une autre série moins fréquente donne sol_2, sa tierce si_2 et sa quinte $ré_3$. On n'a l'octave complète que lorsque la dernière note est suffisamment aiguë : $ré_2$-NÉ$_3$, mi_2-MI$_3$, la_2-LA$_3$. Lorsque le mot finit sur $ut\sharp_3$ ou sur si_2 il ne commence que sur $ré_2$, lorsqu'il finit sur sol_2 il ne commence que sur $si\flat_1$; néanmoins il fait toujours une impression du même genre.

Au point de vue pratique, les faits exposés dans la seconde partie n'ont qu'un intérêt très secondaire, puisqu'il suffira toujours de prononcer un mot suivant les indications contenues dans la première pour qu'il soit sûrement juste, et que d'autre part elles suffisent pour le reconnaître dans la conversation, même s'il n'est pas dit sur la note ordinaire. Au point de vue scientifique, il ressort de ces faits un certain nombre de constatations générales dont il y a lieu de rappeler les principales en terminant. La voix ne va pas, sur une même syllabe, d'une note à une autre sans passer, si rapidement que ce puisse être, par toutes les notes intermédiaires. Au cours de la tenue d'une note la voix peut s'écarter considérablement de cette note par endroits sans que l'oreille s'en aperçoive, pourvu que les écarts ne durent pas plus de quelques millièmes de seconde. Les notes différentes sur lesquelles un même mot annamite peut être dit ont entre elles des rapports fixes. Lorsqu'une syllabe est dite, non pas sur une seule note du commencement à la fin, mais sur une suite de notes, c'est-à-dire lorsqu'elle comporte des changements de hauteur, l'oreille est loin de saisir toutes les notes qui y figurent; elle n'en perçoit qu'une ou que quelques-unes, et celles qui la frappent occupent dans la durée totale des places déterminées.

Maurice GRAMMONT.

DEUX MOTS TURCS EN RUSSE.

I

On sait que les nombreux emprunts que le russe a faits aux langues turques sont loin de former une masse homogène. Non seulement ils ont été pris à des dates diverses, mais ils proviennent aussi de dialectes différents. Si l'état de nos connaissances ne nous met que trop rarement en position de décider de l'origine précise de chaque mot en particulier, il nous permet cependant de la déterminer de façon suffisante dans un certain nombre de cas; ainsi l'on sait que le russe балы́къ «dos d'esturgeon séché» ne peut être qu'un mot pris aux dialectes tatars de la Volga (dialecte de Kazan : *balȫk* «poisson»), tandis que r. тамга́ au sens de «impôt» remonte à une langue asiatique (djagataï : *tamγa* «redevance»). On connaît moins bien les emprunts faits par les Russes au dialecte turc très divergent qui est représenté actuellement par le tchouvache et dont la forme la plus ancienne qui soit attestée est celle des quelques mots bulgares que les inscriptions ou les chroniqueurs grecs et arabes ont conservés. Pourtant il parait vraisemblable au premier abord que ce peuple civilisé, qui a exercé une si forte influence sur les Mordves, les Tchérémisses, les Permiens (Votiaks et Zyriènes) et sur les Hongrois, en ait eu une aussi sur les Slaves, avec lesquels il s'est trouvé en relations tantôt guerrières et tantôt commerciales (voir, en particulier, Ašmarin, Болгары и Чуваши dans les Извѣстія Общества Археологіи, Исторіи и Этнографіи de Kazan, vol. XVIII, p. 24 et suiv.). C'était, en somme, avant l'arrivée des Tatars, la nation la plus forte et la plus cultivée de la Russie orientale, où elle occupait une position excellente sur la moyenne Volga.

L'influence tchouvache est d'ailleurs attestée de façon sûre par un mot bien connu, le russe сукма́нъ «sorte de caftan», qui a pénétré aussi en polonais *sukmana* et en ruthène *sukmána*, et qui répond au tchouvache *sȫkman* ou *sȫxman*. Celui-ci s'oppose à la fois par son vocalisme radical et par sa sifflante initiale aux formes djagataï *čekmen* et tatar de Kazan *čikmän*; la présence au début

du mot de *s-* au lieu de l'affriquée *č-* du tatar et du djagataï est particulièrement caractéristique (cf. Radloff, *Phonetik d. nördl. Türkspr.*, § 189; Ašmarin, Матеріалы для изслѣдованія чувашскаго языка, p. 109). Le mot tatar est lui aussi entré dans certains dialectes russes, où l'on a чекмéнь (ruth. *čekmén'*, pol. *czekman*), tandis que les langues finno-ougriennes, le mordve, le votiak et le zyriène, ne connaissent que le mot tchouvache (voir en dernier lieu Y. Wichmann, *Mém. de la Soc. F.-ou.*, XXI, p. 95). Il semble que le russe чуръ «limite, borne, mesure» doive être rangé à côté de сукмáнъ. M. Berneker a justement insisté dans son dictionnaire étymologique (*Slavisches Etymologisches Wörterbuch*, s. v. *čurъ*) sur la diversité des sens de чуръ, et il a montré que ce mot, tel qu'il apparaît, par exemple, dans l'expression чуръ-меня́ «ne me touchez pas!», devait remonter à une exclamation signifiant à peu près «halte!» ou «en arrière!». Il a renoncé, avec raison, au rapprochement assez peu satisfaisant pour la forme et pour le sens, qu'il avait proposé jadis entre le substantif russe et les adjectifs v. h.-a. *un-gi-hiuri* «énorme, épouvantable», m. h.-a. *ge-hiure* «doux, agréable», v. a. *hýre* «agréable» et v. isl. *hýrr* «doux». En fait, r. чуръ dans чуръ-меня́ répond à la seconde personne de l'impératif du verbe tchouvache qui signifie «tenir, retenir, arrêter, s'arrêter» (soit *t'šar*, cf. en dernier lieu Paasonen H., *Csuvas Szójegyzék*, s. v.). Bien entendu, le mot turc n'a pas été emprunté sous cette forme toute moderne, dont le vocalisme s'écarte trop nettement de celui de l'expression russe. Mais le verbe en question est ancien et présente des équivalents réguliers sur toute l'étendue du domaine turc. On a en tatar de Kazan *tôj-*, en ouïgour *tôt-*, en sagaï *tôs-*, qui tous présentent exactement le même sens que *t'šar-*. La correspondance de tatar *-j-*, ouïgour *-t-*, sagaï *-s-*, et de tchouvache-bulgare *-r-* est établie par des exemples sûrs, comme par exemple osm. *doj-*, tatar *tujôn-*, ouïgour *tot-*, sagaï *tos-*, orkh. *tod-* et tchouvache *tôran-* «se rassasier» (cf. Radloff, *Phonetik d. nördl. Türksprachen*, § 338). Le rhotacisme du bulgare et du tchouvache est d'ailleurs l'un des traits caractéristiques de ces langues. Quant au *t'š-* initial du tchouvache en présence du *t-* des autres langues turques, il est le résultat d'une palatalisation, qui est de même un des traits distinctifs du tchouvache. Le vocalisme, plus surprenant au premier abord, s'explique lui aussi. Il est très probable qu'il ne faut pas voir ici un ancien **ə*, ordinairement noté **y*, comme le suppose M. Grønbech (*Forstudier til tyrkisk Lydhistorie*, § 30); son représentant est, en effet, *ə*, et le *t'šə-* initial de *t'šar-* n'est pas comparable à *t'šə-* dans *t'šəlχe* ou *t'šəlge*

«langue», qui répond à yakoute *tyl*. On se trouve sans doute en présence d'une équivalence identique à celle qui existe entre tchouv. *jar-* «envoyer» et yak. *ÿt-*, c'est-à-dire que, comme l'a supposé déjà M. H. Pedersen (*Zeitschr. d. deutschen morgenländ. Gesellsch.*, t. LVII, p. 556), il s'agit d'une ancienne longue. Dès lors, le russe чуръ représente une forme **t'šə̂*, intermédiaire entre **tÿ-* et *t'ša-*.

L'étymologie proposée permet d'expliquer les différents emplois de чуръ. Comme exclamation, le mot russe correspond, on l'a vu, à l'impératif *t'šar* «arrête!» et par conséquent «halte!». Son emploi nominal, en revanche (particulièrement dans la locution черезъ-чу́ръ), s'explique par l'existence en tchouvache de l'adjectif (et adverbe) *t'šaruzə̂r*, qui se décompose immédiatement en *t'šaru-* et *-zə̂r*; *-zə̂r* répond en effet à osmanly *-siz* ~ *-syz*, *-süz* ~ *-suz*, tatar *-sez* ~ *-sə̂z*, et signifie comme eux «qui est dépourvu de..., privé de...»; *t'šaruzə̂r* a donc exactement le sens de «sans bornes, illimité», et черезъ-чу́ръ en est pour ainsi dire le calque. Enfin la locution чуръ-меня́ s'éclaire elle aussi: en effet, l'un des sens de tchouv. *t'šar-* est «(se) retenir, s'abstenir, interdire», et M. Zolotnickij (*Корневой Чувашско-русскій Словарь*, 102) le traduit entre autres par удерживать, запрещать; dès lors, le génitif меня́ est le même que celui que l'on emploie après избѣга́ть «éviter» (et aussi après le simple dans la langue populaire, p. ex. до́браго не бѣ́гай), чужда́ться id., бере́чься «se garder de».

En passant aux dialectes occidentaux, et de là au polonais, l'interjection *čur* a perdu peu à peu sa valeur originelle; elle a pris d'abord le sens de «arrière!», puis celui d'une menace et a fini par se construire avec le datif, comme en blanc russe *cur tobě* et en polonais *cur tobie*. Le dernier terme de cette évolution se trouve en petit russe et en polonais; de la locution pol. *cur tobie*, qui signifie «va au diable!» et de l'interjection pet. r. *cur!* «au diable!», on a déduit pour *cur* le sens de «diable» [1].

[1] On sait que les interjections s'empruntent facilement; sans quitter le domaine des relations entre populations russes et turques, on peut citer le tatar de Kazan, qui a fourni au russe айда! «allons!»; le tchouvache, de son côté, a donné *ad'a!* aux Mordves et ада! aux Russes d'une partie du gouvernement de Simbirsk (voir H. Paasonen, *Journ. d. l. Soc. Fin.-ougr.*, XV, 2, p. 26; Ашмарин, Болгары и Чуваши, Извѣстія de la Société d'Archéologie, d'Histoire et d'Ethnographie de Kazan, 1902, p. 109; Paasonen H., *Csuvas Szójegyzék*, s. v. *ad'a*).

II

Un autre emprunt au tchouvache (bulgare) est r. барышъ «gain, bénéfice, courtage», pet. r. *barýš* «gain, courtage, pourboire», bl. r. *barýš*, pol. *borysz* «pot de vin». Les mots osmanlys *baryš* «paix», *baryštyrmaq* «réconcilier», auxquels répond en djagataï *barišmaq* «faire la paix, se réconcilier», ne peuvent rendre compte que du bulgare барашъкъ «accord, réconciliation»; il est impossible d'y ramener les mots septentrionaux cités en premier lieu; leur sens de «ce qui est donné en plus» est trop nettement divergent. Ils se rattachent au radical turc attesté aujourd'hui en tchouvache dans le verbe *par-* «donner, faire cadeau, promettre» et dans les substantifs *parôm* «dette», *paru* «redevance, don, aumône» (cf. Paasonen H., *Csuvas Szójegyzék*, s. v.). Il n'est pas impossible, en effet, de retrouver de ce radical une forme plus rapprochée, sinon identique à celle des mots russe et polonais. Tchouv. *par-* répond à tatar de Kazan, *bir-*, yakoute *biär-*, osmanly *ver-* «donner», et les réfléchis tat. *biren-*, yak. *bärin-*, tchouv. *parôn-* «se donner, s'abandonner» sont identiques à la fois pour le sens et pour la forme; le passage de la voyelle radicale antérieure tat. Kaz. *i*, yak. *ä*, osm. *ä*, t. com. **ä*, à la postérieure *a* est un trait caractéristique du tchouvache (voir Radloff, *Phonetik d. nördl. Türkspr.*, § 116; Aŝmarin, Матерялы для изслѣдованія чувашскаго языка, p. 63)[1]. Le nom d'action en *-š-* (tat. Kaz. *-š-*, osm. *-š-*, yakoute *-s-*) peut donc être restitué pour le tchouvache sous la forme **parôš* (= r. барышъ), qui répond lettre pour lettre à tat. Kaz. *bireš* (dans *alôš bireš* «achat et vente») et à osm. *-veriš*, second élément de l'expression *alyš-veriš* «commerce», c'est-à-dire «prise et don» (cf. K. Foy, *Studien zur Osmanischen Syntax* dans les *Mittheilungen d. Seminars f. Orientalische Sprachen*, 2e année, 2e partie, p. 105 et suiv.). La présence dans les langues slaves d'une labiale sonore répondant à une sourde n'est pas faite pour surprendre; les mots hongrois d'origine tchouvache présentent le même fait, ainsi *borju* «veau» en face de tchouv. *pôru* id. Que l'on pense avec MM. Šišmanov et Munkácsi que la consonne sonore a existé dans la langue originale, c'est-à-

[1] On voit que le tchouvache, le yakoute et le tatar de Kazan confirment l'existence soit d'un radical t. com. **bär-* «donner» alternant avec **bir-*, soit d'une forme à vocalisme ancien intermédiaire, telle que **bïr-* ou **bèr-* (pour cette dernière hypothèse, cf. V. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 15 et 16, note; sur la valeur de la forme osmanly *ver-*, voir K. Foy, *Türkische Vokalstudien*, dans les *Mittheilungen d. Seminars f. Orientalische Sprachen*, 3e année, 2e partie, p. 199 et suiv.).

dire en bulgare, ou en vieux tchouvache, ou bien que l'on suppose avec M. Ašmarin qu'elle est le résultat d'une substitution approximative, il n'importe; la correspondance tchouv. *p-* ~ r. *o-* et hongr. *b-* est régulière (cf. Ašmarin, Болгары и Чуваши, dans les Известія de la Société d'Archéologie, d'Histoire et d'Ethnographie de Kazan pour 1902, p. 124 et 125).

Rob. Gauthiot.

DEUX OMISSIONS.

Sur la place du ton dans got. *þahan* : v. h.-a. *dagēn*, et got. *hahan* : v. h.-a. *hangēn*, dont il a été question dans ces *Mémoires*, XV, 351 et suiv., j'aurais dû citer la note de M. Kluge, *Zeitschr. f. deutsche Wortforsch.*, VIII, 28; on y trouvera de plus une forme importante : v. h.-a. *hlosēn* : v. isl. *hlora*.

Sur εἴκοσι, employé dans ces *Mémoires*, XVI, 34, j'aurais dû mentionner l'étude de M. Solmsen, *Untersuchungen z. gr. L.-u. Verslehre*, p. 252 et suiv.; la forme Ϝείκοσι est au moins douteuse, et M. Solmsen propose de lire ἑ(Ϝ)ίκοσι dans la plupart des passages homériques. Toute la série des exemples avec εἴκοσι serait donc à effacer.

Enfin, page 51, c'est τῆν et non ταῖν, qu'il faudrait supposer dans la lacune du passage cité de Corinne, à moins qu'on ne parte d'une forme ancienne *ταιιν. Car l'ancienne diphtongue αι est toujours notée η dans la graphie du manuscrit.

A. Meillet.

RECHERCHES
SUR
LA SYNTAXE COMPARÉE
DE L'ARMÉNIEN.

IV. EMPLOI DES FORMES PERSONNELLES DES VERBES.

L'arménien s'est constitué un système verbal simple, qui diffère essentiellement du système verbal complexe de l'indo-européen, et dont les éléments sont en notable partie inexpliqués ou insuffisamment expliqués. Il serait prématuré de rapprocher les parties de ce système des parties du système indo-européen qui leur répondent ou semblent leur répondre approximativement. On se bornera donc ici à une simple description de l'état arménien, description nécessairement un peu brève, et où ne pourront être mis en valeur que les traits essentiels; ce qui peut passer pour être d'origine indo-européenne ressortira immédiatement de l'exposé; et, pour le reste, le mieux est sans doute de ne rien affirmer.

I. Les formes personnelles.

L'état indo-européen est exactement conservé à cet égard, sauf la perte du nombre duel, qui est commune au verbe et au nom; cette perte du duel s'est également produite au cours du développement de la plupart des autres langues indo-européennes et ne caractérise pas l'arménien d'une manière particulière; on remarquera seulement qu'elle est absolue et ne comporte la persistance d'aucune trace d'une catégorie de duel.

Il y a une forme spéciale pour chacune des trois personnes à chacun des deux nombres conservés, le singulier et le pluriel. Ces six formes, nettement définies et toujours bien différentes de chacune des autres, suffisent, sans autre indication, à marquer le singulier et le pluriel, la 1re, la 2e et la 3e personne. Ainsi բերեմ suffit à signifier «je porte», բերէք «vous portez», etc. Il arrive même que le pronom ne soit pas exprimé près de la forme composée impersonnelle avec laquelle il serait au génitif : Laz.

Ph.[1], II, 24 (p. 45) վասն աւրինացդ ձերոց, զոր գրեալ կր եւ առեալ բերել առ մեզ՝ մեք ոչ երկեաք լսեմք «quant à vos lois que vous nous avez écrites et fait porter, nous ne les écouterons jamais» (le ձեր n'est pas exprimé parce que ձերոց, qui précède, indique assez le sens). Comme dans toutes les anciennes langues indo-européennes, le pronom personnel accentué est un mot autonome, ayant un sens fort; il sert dans les traductions à rendre le pronom personnel du grec, et sa place est indépendante de celle du verbe, qu'il précède généralement.

Bien que les formes personnelles se suffisent à elles-mêmes, comme le montre assez la traduction de ἰδοῦ ἐγώ par աւասիկ եմ *Gen.*, XXII, 1 et 11, on ajoute cependant très souvent un pronom personnel enclitique, qui se postpose au verbe (cf. ces *Mémoires*, XV, p. 90 et suiv.). Ce pronom enclitique est le même qui se postpose aussi souvent à des nominatifs employés en fonction de vocatif, ainsi այր դու «ἄνθρωπε». L., V, 20 : comme l'arménien n'a pas de forme spéciale pour le vocatif, l'addition du pronom sert ici, concurremment avec la manière d'intoner le mot, laquelle ne se traduit pas dans la graphie, à indiquer la valeur vocative.

L'addition d'un pronom personnel enclitique au verbe est donc fréquente en arménien et intervient pour peu qu'on veuille souligner la personne. Il se trouve ainsi qu'il y a trois degrés dans l'insistance avec laquelle la personne est désignée en arménien : pronom personnel accentué + forme verbale personnelle, pour bien insister sur la personne : ես բերեմ «c'est moi qui porte, moi je porte»; forme verbale personnelle + pronom inaccentué pour insister modérément : բերեմ ես «je porte» (moi, et non un autre); forme verbale personnelle seule, quand on sait déjà qui fait l'action et qu'il suffit de le rappeler : բերեմ «je porte». Ainsi : *Gen.*, XX, 6, ես գիտացի (κἀγω ἔγνων) զի սրբով թեամբ սրտի արարեր դու (ἐποίησας) զայդ, եւ խնայեցի ես (ἐφεισάμην) ի քեզ՝ չմեղանչել քեզ յիս (ἁμαρτεῖν) et խնայեցի՛ ես s'opposent sans qu'on ait besoin d'insister très fort; mais l'opposition justifie l'emploi du pronom). — *Gen.*, XX, 9 զի՞նչ գործեցեր դու (ἐποίησας) զայդ ինձ մեզ մեծ (ἁμάρτομεν) ինչ քեզ, զի ածեր (ἐπήγαγες) ի վերայ իմ. . . մեզս մեծամեծս (il fallait souligner la 2e personne գործեցեր, au début du discours; mais ensuite մեզաք était assez annoncé par le մեզ précédent, et ածեր par գործեցեր դու). — Le pronom est très souvent ajouté par les traducteurs; ainsi : L., V, 8 այր մեղաւոր եմ ես (εἰμι); *Tob.*, III, 10 մի եմ ես (εἰμι) հաւր իմում; *Ps.*, III, 7 ոչ երկեայց ես «οὐ

[1] Lazare de Pharpi est cité d'après l'édition critique de MM. G. Ter-Mkrttchean et St. Malxasean, Tiflis, 1904.

φοβηθήσομαι»; *Gen.*, xii, 12 գիտեմ զի կին գեղեցիկ ես դու (εἶ); L., xi, 44 վայ ձեզ, զի էք դուք (ἐστε) իբրեւ գերեզմանք; L., vi, 4 զիարդ եմուտ նա (εἰσῆλθεν) ի տունն. Plusieurs exemples d'addition de նա enclitique se trouvent au début du Psaume i. A l'impératif, le pronom personnel est assez souvent ajouté : *Gen.*, xii, 1 Ել դու (ἔξελθε) յերկրէ քումմէ; *Ex.*, vii, 9 առ դու (λάβε) զգաւազանդ եւ ընկեա (ῥίψον) զդա ի գետին (դու n'est ajouté qu'au premier des deux impératifs coordonnés); *Gen.*, xxii, 5 Նստարուք դուք «καθίσατε». — Cet usage remarquable du pronom enclitique postposé était facultatif; il ne s'est pas maintenu en arménien moderne; l'arménien moderne, quand il a conservé une flexion, lui donne en effet sa pleine valeur et ne la soutient guère avec des petits mots qui en précisent le sens; c'est ainsi qu'il n'a plus de prépositions.

La 3^e^ personne du pluriel, là où elle ne se rapporte pas à un sujet défini, a naturellement le sens de «on» : կարծեն «on croit»; L., vi, 44 ոչ եթէ ի փշոց քաղեն (συλλέγουσι) թուզ «οὐ... ἐξ ἀκανθῶν συλλέγουσιν σῦκα». — L'emploi n'en est pas lié à celui d'un «sujet» au pluriel. On lit des exemples tels que les suivants : Eznik[1], i, 17, p. 70 : բարեացն արարիչ եւ չարեաց ո՞ քան զո զօրաւոր իցեն «du créateur du bien et du créateur du mal, lequel est le plus fort? (litt. «le créateur du bien et [le créateur] du mal, ils sont plus forts lequel que lequel?»; l'article -ն porte sur l'ensemble du groupe բարեաց արարիչ եւ չարեաց); Koriwn, p. 9 արքային հանդերձ միաբան սրբովքն Սահակաւ եւ Մաշթոցիւ ընկալեալ զնշանագիրն ի Հաբելէն, ուրախ լինէին «le roi, d'accord avec saint Sahak et Maštʿoc, était heureux (au pluriel en arménien) d'avoir reçu de Habel les signes».

La 3^e^ personne du singulier d'un certain nombre de verbes a une valeur impersonnelle : I *Rois*, xxiii, 21 ցաւեաց ձեզ վասն իմ «ἐπονέσατε περὶ ἐμοῦ» ou *Jér.*, v, 3 Նոցա ոչ ցաւեաց «οὐκ ἐπόνεσαν»; J., iii, 9 զիարդ մարթի այդմ լինել «πῶς δύναται ταῦτα γενέσθαι;». Toutefois on se sert plus ordinairement d'un nom accompagné de «être» : երկիւղ է «il est à craindre», etc. L'arménien tend à introduire ces constructions impersonnelles : L., xi, 27 Երանի է որովայնին որ կրեաց զքեզ «μακαρία ἡ κοιλία ἡ βαστάσασά σε».

II. Voix.

La langue distingue deux séries de formes qu'on peut appeler, l'une active, et l'autre médio-passive. Mais la distinction n'est

[1] Eznik est cité d'après l'édition de Venise, en tenant compte de la collation du manuscrit unique de ce texte publiée par MM. Adjarian et Ter-Mkrttchean, Vienne, 1904.

que partielle, et elle n'a rien de commun avec les procédés par lesquels l'indo-européen distinguait son actif et son médio-passif.

L'indo-européen marquait la distinction par le contraste de désinences différentes pour l'actif et pour le médio-passif; mais c'est seulement dans la période la plus ancienne des langues indo-européennes historiquement attestées que ces deux séries de désinences sont maintenues au complet. Seuls le grec ancien et les anciens dialectes indo-iraniens conservent exactement les deux séries jusqu'à l'époque historique; le latin, le vieil irlandais et le gotique n'ont déjà que des débris du système indo-européen; partout ailleurs, et dans les formes plus récentes même du grec, de l'indo-iranien, du latin, de l'irlandais et du germanique, il ne subsiste normalement qu'une seule série de désinences, reposant pour la plupart sur les désinences actives. On ne s'attend donc pas à trouver, dans une langue où les finales sont aussi altérées que l'arménien, la distinction des deux séries de désinences, et l'on n'y en rencontre en effet aucun reste.

De même que l'indo-iranien a un présent passif caractérisé par un suffixe *-*ya*- et le grec un aoriste passif caractérisé par un suffixe -*η*-, l'arménien caractérise ses formes médio-passives par des thèmes verbaux particuliers.

En regard de ses présents en -*եմ*, et des subjonctifs correspondants en -*լցեմ*; l'arménien a des présents en -*իմ*; avec des subjonctifs en -*լցիմ*; soit : *սիրեմ*, *սիրիցեմ* : *սիրիմ*, *սիրիցիմ*; cette formation en -*ի*- semble être apparentée au type en *-*ya*- indo-iranien (voir à ce sujet A. Meillet, *Dial. indo-europ.*, p. 108 et suiv.). Les présents en -*ամ* et en -*ուամ* ne comportent donc pas d'expression du médio-passif, non plus que le subjonctif en -*ուցուամ*; mais il y a des subjonctifs en -*այցիմ* en regard de -*այցեմ*, ainsi *Nombr.*, IV, 27, 31 et 32 *որ բառնայցի ի նոցանէ* traduit «τὰ ἄρτὰ (ou αἰρόμενα) ὑπ' αὐτῶν». L'imparfait et l'infinitif ne distinguent jamais entre le type actif et le type médio-passif : l'imparfait en -*էի* et l'infinitif en -*ել* servent également pour le type en -*եմ* et pour le type en -*իմ* si bien que *սիրէի* signifie «j'aimais» et «j'étais aimé», *սիրել* «aimer» et «être aimé», par exemple, Mc, V, 40 *ուր դնէր մանուկն* «ὅπου ἦν τὸ παιδίον». Le développement de l'infinitif en -*ել* semble récent, et, actuellement encore, l'infinitif en -*ել* a normalement sa flexion en -*ե*- : gén. -*ելոյ*, abl. -*ելէ*, instr. -*ելով*; les infinitifs en -*իլ* qu'on rencontre dans les éditions de textes classiques peuvent toujours être dus aux copistes ou aux éditeurs; dans l'ensemble, les anciens manuscrits de l'Évangile les ignorent, et l'on peut affirmer que le traducteur de l'Évangile ne les employait pas. La 3e personne du singulier en -*էր* de l'imparfait passif ne semble pas non plus être classique, mais elle existait sans doute

dialectalement dès l'époque des plus anciens textes, bien qu'elle ne figure pas dans la traduction de l'Évangile, car on ne voit pas comment elle aurait pu se développer par une analogie quelconque en partant des éléments attestés en arménien classique; l'origine en est malheureusement obscure. Le passif n'est donc caractérisé dans le système du présent que d'une manière très incomplète, et c'est sans doute ce qui fait que l'arménien moderne a développé d'assez bonne heure une caractéristique générale du présent passif, à savoir le type en *-ուիմ*.

Le grec ancien et l'indo-iranien présentent nombre de verbes dont le présent n'admet que les désinences médio-passives; le latin, l'osco-ombrien et le vieil irlandais ont leurs verbes déponents qui répondent en gros aux anciens thèmes à désinences médio-passives. L'arménien a de même des verbes qui n'ont que le présent en *-իմ*. Ces verbes répondent en partie aux déponents des autres langues; par exemple *երկնչիմ* «je crains» n'a que le présent en *-իմ*; tout comme skr. *bháye* (cf. v. sl. *boją sę*, lit. *bijaũs*) ou comme gr. *δεδ(ϝ)ίσκομαι*, qui paraît être de la même famille que arm. *երկնչիմ*. On peut citer entre autres *նստիմ* «je suis assis, je m'assieds», *կամիմ* «je veux», *երեւիմ* «je parais», *խորհիմ* «je pense», *հաւարիմ* «je compte», *տրտմիմ* «je suis triste», *պարտիմ* «je dois», *լինիմ* «je deviens», *ապանիմ* «je séjourne» et «je m'habille», *անկանիմ* «je tombe», *բուսանիմ* «je pousse», *ծնանիմ* «je nais, j'enfante» (cf. gr. *γίγνομαι*, lat. *nāscor*, mais *gignō*), *հեծանիմ* «je monte (à cheval)», *ճաճանիմ* «je me colle», *մեռանիմ* «je meurs» (cf. skr. *mriyáte*, lat. *morior*), *ուսանիմ* «j'apprends», *պրծանիմ* «je me sauve», *սկսանիմ* «je commence», *մնանիմ* «je me nourris, je suis élevé», *սփածանիմ* «je mets (un tablier, etc.)», *փլանիմ* «je m'écroule», *փրծանիմ* «je me sauve», *թաքչիմ* «je me cache», *թռչիմ* «je vole», *կորնչիմ* «je péris», *հանդչիմ* «je me repose», *մատչիմ* «je m'approche», *մարտնչիմ* «je combats», *փախչիմ* «je fuis», etc. Ces verbes et ceux du même genre que l'on pourrait encore ajouter sont pour la plupart de sens intransitif ou réfléchi et n'appellent pas de complément direct pas plus qu'ils ne comportent un actif correspondant. Parmi ceux qui pourraient comporter un complément, ce complément est assez souvent à un cas autre que l'accusatif : *երկնչիմ* «je crains» se construit avec l'ablatif : *երկնչիմ ի նմանէ* «j'ai peur de lui» *ողորմիմ* «j'ai pitié», se construit avec le datif : *ողորմի ինձ* «il a pitié de moi». Mais ce n'est pas une règle absolue; par exemple *շահիմ* «je gagne»; Mc, VIII, 36 *եթե զաշխարհ ամենայն շահեսցի* «κερδῆσαι τὸν κόσμον ὅλον»; *հաւարիմ*, L., XIV, 28 *հաւարիցի ցծախսն* «ψηφίζει τὴν δαπάνην»; Eznik, I, 24, p. 94, *զի... մի աւտարոտի ինչ զերան հաւարեսցին* «pour qu'ils ne considèrent pas les choses comme étrangères». Alors les mêmes formes servent

pour exprimer la valeur passive : L., XXII, 24 *թէ ո՛վ ի նոցանէ համարիցի մեծ* «τίς αὐτῶν δοκεῖ εἶναι μείζων;». On lit même pour *դատիմ* «je juge», qui admet des compléments à l'accusatif (par exemple J., V, 22), L., VI, 37 *մի դատիք. եւ ոչ դատիցիք* «μὴ κρίνετε καὶ οὐ μὴ κριθῆτε»; mais il est vrai qu'on rencontre dans les textes des formes de *դատեմ*, sans qu'on puisse déterminer si elles proviennent des auteurs ou des copistes; l'Évangile ne présente que *դատիմ*. Les formes en *-իմ* peuvent donc être transitives; mais la plupart ne le sont pas. — Inversement quelques verbes intransitifs flottent entre la forme en *-եմ* et la forme en *-իմ*, ainsi *բնակեմ* et *բնակիմ* «j'habite» (aor. *բնակեցի* et *բնակեցայ*), *պակասեմ* et *պակասիմ* «je manque».

La distinction du type actif et du type médio-passif est beaucoup plus complètement poursuivie à l'aoriste qu'au présent, parce que que tous les aoristes ont une même flexion, et que par suite, tous les verbes opposent le type actif au type médio-passif, sauf quelques verbes très anomaux. La caractéristique de l'aoriste médio-passif est *-ա-*, d'où, à l'indicatif, l'opposition de :

ACTIF.	MÉDIO-PASSIF.
բերի	*բերայ*
բերեր	*բերար*
եբեր	*բերաւ*
բերաք	*բերաք*
բերէք et *բերիք*	*բերայք*
բերին	*բերան*

Les désinences ne diffèrent au fond qu'à la 3ᵉ personne du singulier où le médio-passif a un *-ւ* d'origine obscure qui se retrouve dans *եղեւ* «il a été», et sans doute aussi dans la 3ᵉ personne de l'imparfait non classique *բերիւր* «il était porté». Le thème *բերե-* de *բերեր*, *եբեր*, etc. est évidemment identique à gr. φέρε-, skr. *bhára-*. Au contraire *բերա-* n'a pas de correspondant exact; on ne peut rapprocher que le *-o-* des aoristes lituaniens, le *-ā-* des prétérits latins et osco-ombriens (lat. *erās*, etc.), le *-ā-* des subjonctifs italiques et celtiques : aucune de ces formes n'a un sens qui explique la valeur médio-passive des formes arméniennes. Mais c'est qu'aussi cette valeur médio-passive n'est pas générale; il subsiste des aoristes anomaux qui ont *-ա-* sans être médio-passifs : l'aoriste supplétif de *ուտեմ* «je mange», est *կերայ* (3ᵉ personne sg. *եկեր*), et l'aoriste anomal de *լսեմ* «j'entends» est *լուայ*; le subjonctif de ces aoristes a la forme active : 3ᵉ pers. sg. *կերիցէ*, *լուիցէ*. Le subjonctif de *կալայ* (aoriste de *ունիմ* «j'ai») est de la forme *կալցէ* ou *կալցի*; il y a flottement

dans les textes dès les plus anciens manuscrits. On observe un flottement analogue dans *ծնայ* : *ծայր*, près de l'aoriste *ծնայ* « j'ai engendré ». On ne saurait faire état de l'aoriste de *սպանչիմ* « je commets une faute », qui est *սպայ*, parce que l'*ա* de ces aoristes se retrouve au présent. D'une manière générale, les aoristes en *-եայ* ne semblent pas avoir le caractère médio-passif; *յառնիմ* « je me lève » fait à l'aoriste *յարեայ* (impér. *արի*, subj. 3e pers. sg. *յարցէ*); et, si *երկեայ*, *փախեայ*, etc. servent d'aoristes à *երկնչիմ*, *փախչիմ*, etc., le subjonctif de ces aoristes a la forme active : 3e pers. sg. *երկիցէ*, *փախիցէ*, etc.

L'*-ա-* ne paraît donc avoir été affecté que secondairement à l'expression du médio-passif, et ne servait sans doute à l'origine à autre chose qu'à marquer le passé. Et c'est sans doute pour cette raison que cet *ա* ne se retrouve ni à la 2e personne du singulier de l'impératif, ni au subjonctif : *նստայ* « je me suis assis », impér. *նստիր*, subj. 3e pers. sg. *նստցի*. Pour caractériser la 1re personne du singulier du subjonctif, on a été conduit à utiliser une forme analogique : *բերայց* a été fait sur *բերայ* d'après le modèle de *բերի* : *բերիցի*, et l'on a formé de même *նստայց*.

Quelle qu'en soit l'origine, l'aoriste en *ա* est devenu la caractéristique générale du médio-passif, et l'aoriste a par suite un passif exprimé dans à peu près tous les verbes dont le sens comporte l'existence d'un passif, alors même que, comme dans les types en *-ալ* et en *-ուլ*, l'indicatif présent n'admet aucune expression du passif par la forme. On a ainsi un aoriste passif de *հեղուլ* « je verse », *հեղի* « j'ai versé », soit *Ps.* xxi, 15 *եւ որպէս ջուր հեղայ* « ὡσεὶ ὕδωρ ἐξεχύθην », un aoriste passif de *բառնամ* « j'enlève », *բարձի* « j'ai enlevé », soit *Act. ap.*, viii, 33 *զատաստան նորա բարձաւ* « ἡ κρίσις αὐτοῦ ἤρθη », un aoriste de *բանամ* « j'ouvre », *բացի* « j'ai ouvert », soit Mt., ix, 30 *բացան աչք նոցա* « ἠνεῴχθησαν αὐτῶν οἱ ὀφθαλμοί », etc.

Ces formes d'aoristes réagissent sur les présents correspondants en *-ուլ* et en *-ամ*, auxquels elles permettent d'avoir parfois une valeur passive que rien n'exprime; le cas est comparable à celui de *դնէր* « il posait » et « il était posé » auquel l'existence de *դնէ* « il pose » et *դնի* « il est posé » permet d'exprimer les deux sens. On a donc souvent *հեղու* « il se verse, il est versé » à côté de « il verse », par exemple Mt., ix, 17 *գինին հեղու* « ὁ οἶνος ἐκχεῖται »; au subjonctif, Mt., xxiv, 40 *մին առնուցու եւ միւսն թողուցու* « εἷς παραλαμβάνεται καὶ εἷς ἀφίεται » (à côté de *թողում* « je laisse quelque chose »); à l'indicatif présent, Is., lvii, 1 *արդ արդարք բառնան* « ἄνδρες δίκαιοι αἴρονται », et à l'imparfait, *Act. ap.*, xxvii, 20 *բառնայր ամենայն յոյս փրկութեան մերոյ* « περιῃρεῖτο ἐλπὶς πᾶσα τοῦ σῴζεσθαι ἡμᾶς », à l'indicatif présent, *Eccl.*, i, 7 *ծով ոչ լնու* « ἡ θάλασσα οὐκ ἔσται ἐμπιπλαμένη », et au subjonctif présent Mt.,

XXVI, 54 զիա՞րդ լցցին գիրք «πῶς πληρωθῶσιν αἱ γραφαί;» à côté de լնում «j'emplis (quelque chose)». De même լուանամ est ambigu et signifie également «je lave» et «je me lave»; mais il y a une distinction nette entre լուացի «j'ai lavé» et լուացայ «je me suis lavé».

Les verbes en -ալ et en -ուլ, qui n'admettent pas à l'indicatif présent (ni même au subjonctif en ce qui concerne le type en -ուլ) une distinction de l'actif et du médio-passif, peuvent être déponents à l'aoriste, et c'est ce qui a lieu très souvent en effet. Le grand groupe des verbes en -անալ, qui indique qu'on devient telle ou telle chose et qui comprend en outre des verbes isolés tels que իմանամ «je comprends», մոռանամ «j'oublie», est tout entier déponent à l'aoriste, tandis qu'il ne l'est pas au subjonctif présent. Le cas de լուանամ, où լուացի s'oppose à լուացայ, est isolé. On fléchit régulièrement : զաւրանամ «je prends de la force», aor. զաւրացայ, subj. aor. 3[e] pers. sing. զաւրասցի (mais subj. prés. զաւրանայցէ). De même on a մերձենամ «je m'approche» (subj. մերձենայցեմ Mc, VI, 56), mais մերձեցայ, subj. 3[e] pers. մերձեսցի (Mc, VIII, 22). Plusieurs verbes en -նուլ se comportent de même, notamment : զգենում «je m'habille», զգեցայ (subj. 3[e] p. զգեսցի); ընթեռնում «je lis», ընթերցայ (subj. ընթերցցի); յենում «je m'appuie», յեցայ; ջեռնում «je m'échauffe», ջեռայ; ընկլնում «je m'enfonce», ընկլայ; երդնում «je jure», երդուայ; etc. De même quelques verbes en -ալ : գթամ «j'ai pitié», գթացայ; յուսամ «j'espère», յուսացայ; ջանամ «je m'efforce», ջանացայ; ցնծամ «je me réjouis», ցնծացայ; փութամ «je me hâte», փութացայ; etc.; quelquefois, il y a flottement, comme dans դողամ «je tremble», դողացի et դողացայ. Il y a ici toute une sorte de déponents limités à l'aoriste, qui est propre à l'arménien (cf. le type latin exceptionnel *gaudeō, gāuīsus sum*). On est tenté de se demander si en regard de մերկանամ «je me mets à nu», aor. մերկացայ, la valeur factitive de մերկանամ «je mets à nu», aor. մերկացի, ne serait pas secondaire comme gr. πείθω «je persuade», aor. ἔπεισα, parf. πέπεικα, en face de πείθομαι «je suis convaincu», ἐπιθόμην, πέποιθα.

Là, où l'aoriste est en -ա-, c'est-à-dire déponent, il ne peut être formé de passif aoriste; on recourt parfois alors au factitif pour obtenir un passif. Ainsi le présent du passif de ճանաչեմ «je connais» est ճանաչիմ; et en regard du subjonctif aoriste actif ծանիցէ, on a un subjonctif aoriste passif ծանիցի, mais un indicatif de l'aoriste passif ne saurait exister en face de ծանեայ «j'ai connu»; on recourt alors à ծանուցայ; de là *Gal.*, IV, 9 այլ այժմիկ ծաներուք զԱստուած, մանաւանդ թէ ծանուցայք իսկ յԱստուծոյ, զիա՞րդ դառնայք «νῦν δὲ γνόντες θεόν, μᾶλλον δὲ γνωσθέντες ὑπὸ θεοῦ, πῶς ἐπιστρέφετε;». On sait que, de même, ծանուցեալ

sert de participe en *-եալ* à *ճանաչեմ*, qui ne possède pas un participe de ce genre.

Ainsi qu'il arrive en général dans les langues indo-européennes où il figure, le passif n'est pas simplement l'inverse de l'actif (cf. Ernout, *M.S.L.*, XV, p. 289 et suiv.); il a le plus souvent une valeur absolue et ne comporte par suite, d'ordinaire, aucun complément. Sans doute l'expression passive avec complément est possible, et le traducteur de l'Évangile l'utilise, par exemple Mt., II, 16 *իբրեւ ետես Հերովդէս թէ խաբեցաւ ի մոգուց անտի* «Ἡρῴδης ἰδὼν ὅτι ἐνεπαίχθη ὑπὸ τῶν μάγων»; les auteurs qui écrivent directement l'arménien s'en servent aussi : F. Byz., III, 3 (p. 8 Venise) *եւ նորա իբրեւ փրկեցան յայնմանէ ապա անկանէին* «une fois délivrés par celui-ci, ils tombaient». Dans ces deux exemples, on notera que ce qui est envisagé est une situation acquise, et non pas un fait, un acte. Mais l'usage le plus ordinaire est l'emploi absolu; par exemple *թուէ* «il compte» : *թուի* «il semble, il paraît», *ինձ թուի* «il me semble...». Voici les exemples qu'offrent les deux premiers chapitres du livre I de Eznik : I, 1 (p. 8) *աղբերք....որք ի նորա հրամանէ կարգեցան* «les sources qui ont été arrangées par ses ordres»; *ibid.*, I, 2 (p. 9) *զոր հիւղն կոչեն՝ որ թարգմանի նիւթ* «ce qu'ils appellent *hiwł* (ὕλη), et qui se traduit par *niwth* (matière)»; *ibid.*, I, 2 (p. 10) *երկիր առանց ջրոց պատառի եւ խորխորի* «sans eau, la terre se fend et s'éboule»; *ibid.*, I, 2 (p. 11) *որ շարժին եւ փոփոխի չէ էական* «ce qui se meut et change n'est pas essentiel». Ces quelques phrases donnent une idée de la valeur ordinaire du passif arménien. Là où figure un complément, il s'agit encore d'une notion indéfinie, et non d'un acte accompli à un moment donné : Eznik, I, 3 (p. 13) *արեգակն եւ լուսին եւ աստեղք եւ հուր եւ ջուր եւ երկիր, որ ի մոգուց եւ ի հեթանոսաց պաշտին* «le soleil, la lune, les étoiles, le feu, l'eau, la terre, qui reçoivent l'adoration des mages et des païens». Il y a deux passifs, tous deux pris absolument, dans la phrase suivante : Eznik, I, 3 (p. 14 et s.) : *զիա՞րդ պաշտիցեմք զարեգակն, որ մերթ կոչի իբրեւ զծառայ առ ի <ի> սպասն՝ յոր կարգեցաւ՝ հասանելոյ, եւ մերթ...* «comment pouvons-nous adorer le soleil, que tantôt on appelle pour qu'il rende le service en vue duquel il a été formé, et tantôt...?» Il suffit qu'on envisage la chose en tant que chose, et non au point de vue de l'acte, pour que le passif soit employé; ainsi Eznik, I, 23, p. 96 : *որ ինչ ի զգայարանս շաւշափի...՝ այն մարմնաւոր է* «ce qui entre en contact avec nos sens (litt. ce qui est palpé par nos sens)... est corporel»; *ibid.*, *նուրբ է տարր լուսոյ, այլ զի ակամբ զննի՝ մարմնաւոր է* «l'élément du feu est subtil, mais puisqu'il est observé avec l'œil, il est corporel» (on remarquera que le complément du passif est, dans la première phrase, à l'ablatif, ce qui est usuel avec les noms de personnes, et dans la

seconde à l'instrumental, parce que l'œil est envisagé comme un instrument). Pour la valeur du passif, la synonymie exacte de *անկեալ կայ* Mt., VIII, 6, et *անկեալ դնի* Mt., VIII, 14, tous deux traduisant *βέβληται*, est caractéristique. Le passif a une valeur indépendante de l'actif dans *դերծանիմ* «je m'échappe, je me délivre de», en regard de *զերծանեմ* «je dépouille, j'ôte (un vêtement)». Dès qu'on veut exprimer une action, on recourt à un tour autre que le passif : L., XII, 47 *δαρήσεται ϖολλάς* est traduit par *արբցէ գան բազում*.

Le passif se trouve être ainsi une forme beaucoup moins employée que la forme active. Il peut arriver que tel verbe qui n'a pas de passif oblige les écrivains à changer de construction : F. Byz., III, 8 (p. 20 Venise) *Եւ այսպէս բարձաւ ազգ իշխանութեան նախարարութեանն այնորիկ, եւ զտունն նոցա յարքունիս կալան* «ainsi a été supprimée la famille dominante de cette principauté, et l'on a réuni leur maison au domaine royal» (l'aoriste *կալայ* de *ունիմ* ayant la forme moyenne, ne comporte pas de passif, tandis que l'aoriste de *բառնամ* en comporte un). De même, *լսեմ* «j'entends» n'ayant pas de passif normalement, parce que l'aoriste est anomal, de la forme *լուայ*, on se sert de l'adjectif *լսելի* avec *լինիմ* ou *եղանիմ*; ainsi : L., I, 13 *լսելի եղեն աղաւթք քո* «εἰσηκούσθη ἡ δέησίς σου» (*լսելի առնել* ou *լսել տալ* servent de substituts au factitif inexistant de *լսեմ*). *Gen.*, XLII, 20, *հաւատարիմ լինիցին* traduit *ϖισ7ευθήσονται*. Et ainsi dans nombre de cas.

Le participe en *-եալ* accompagné d'auxiliaire contribue aussi à faire concurrence au passif. Un parfait passif grec se traduit normalement par le participe en *-եալ* avec *եմ* : J., XVI, 11 *դատապարտեալ է* «κέκριται». La valeur est la même L., I, 36 *նորա՛ որ ամուլն կոչեցեալ էր* «τῇ καλουμένῃ σ7είρᾳ». On trouve aussi *կալ*, ainsi *Rom.*, VII, 2 *կապեալ կայ* «δέδεται», tandis que le plus souvent *δέδεται* est traduit par *կապեալ է*. Ailleurs, c'est pour la clarté qu'on recourt à la forme composée : F. Byz., III, 3 *կապեալ լինէին* «ils étaient attachés», sans doute parce que *կապէին* serait ambigu; *ibid.*, IV, 6 (p. 95 Venise) *յայնմ կղզւոջ զայս աւրինակ կերակրեալ լինէին ի ծովէ անտի* «de cette manière, dans cette île, ils étaient nourris par la mer» (*կերակրէին* serait ambigu).

L'importance du passif est moindre que celle de l'actif; mais c'est néanmoins en arménien ancien un élément essentiel de la langue, comme le prouve le développement, postérieur à l'époque classique, d'une caractéristique du présent passif en *-ուիմ*, exempte des ambiguïtés que présentaient les formes classiques, et comme le prouve aussi la forme non classique d'imparfait 3e pers. sing. en *-իւր*. Le système du passif de l'arménien classique est du reste déjà quelque chose d'original, que l'arménien s'est créé et qui n'a d'équivalent exact nulle part ailleurs.

III. L'aspect.

Les formes personnelles des verbes arméniens se groupent en deux systèmes qu'on peut appeler système du présent et système de l'aoriste. Chacun de ces systèmes comprend un indicatif, un subjonctif et un impératif. L'indicatif présent comprend un présent proprement dit et un prétérit nommé imparfait; l'indicatif aoriste comprend seulement un prétérit nommé aoriste. Soit par exemple pour le verbe *հարցանեմ* « j'interroge » :

	PRÉSENT.	AORISTE.
Indicatif.	Présent : *հարցանեմ*։	Aoriste : *հարցի*։
	Imparfait : *հարցանէի*։	
Subjonctif	*հարցանիցեմ*։	*հարցից*։
Impératif	(*մի*) *հարցաներ*։	*հարց*։

Au point de vue de la forme, l'infinitif *հարցանել* appartient au groupe du présent, et le participe *հարցեալ* au groupe de l'aoriste; mais ce groupement n'est pas sensible au point de vue sémantique: d'ailleurs il n'existe pas d'infinitif aoriste comme en grec, si bien que *հարցանել* est l'infinitif, non pas du présent, mais de l'ensemble du verbe; *հարցեալ* est de même le participe de l'ensemble du verbe. Les formes grammaticales ne prennent de valeurs définies que là où elles s'opposent les unes aux autres; en grec, où le participe et l'infinitif du présent s'opposent au participe et à l'infinitif de l'aoriste, ces formes ont des aspects définis; il n'en est pas de même en arménien, par suite de l'absence d'opposition. Il ne sera question ici que des formes personnelles du verbe, et l'infinitif sera laissé entièrement de côté. Il y aura donc lieu d'examiner trois ordres de faits : 1° l'aspect, c'est-à-dire la valeur sémantique des deux systèmes, celui du présent et celui de l'aoriste; 2° le mode, c'est-à-dire le rôle de l'indicatif, du subjonctif et de l'impératif; 3° le temps, c'est-à-dire l'expression du temps en arménien. De plus, bien que les participes ne doivent pas être étudiés ici, il conviendra de déterminer la valeur du type constitué par le participe en *-եալ* accompagné d'un auxiliaire, car l'emploi de cette forme composée se rattache étroitement à la théorie de l'aspect par laquelle il est bon de commencer.

Les noms de présent et aoriste ne doivent pas faire illusion. Les formes du présent arménien reposent évidemment sur les formes du présent indo-européen. Mais les formes de l'aoriste sont en partie obscures. Plusieurs, comme *բերի*, *ածի*, *հարցի*, reposent, non sur des aoristes, mais sur d'anciens imparfaits, comme

beaucoup de formes d'aoristes en slave (*padü*, *nese*, etc.). Quelques-unes, comme լբի, գաի, reposent sur d'anciens aoristes. Et sur l'origine de la forme normale, celle en *-y-*, on ne peut faire que des hypothèses incertaines; si l'on rapproche le type grec *-σκω*, lat. *-scō*, etc., ce *-y-* représenterait un suffixe de présent. En aucun cas, on n'y doit rechercher un ancien **-ss-*, comme le pensait Bugge, *Das Verhältnis der Etrusker*, p. 13, d'abord parce que l'existence d'un aoriste indo-européen en **-ss-* n'est pas établie, et ensuite parce que le traitement arménien du groupe rare indo-européen **-ss-* est révélé par եմ «tu es» = hom. *ἐσσι*, v. lat. *es(s)*, et qu'il n'est pas *y*. Le sémantiste est donc très peu guidé par l'étymologie des aoristes arméniens.

En revanche on dispose d'une indication d'emploi assez claire: l'impératif présent est toujours prohibitif: մի հարցաներ «n'interroge pas», l'impératif aoriste toujours positif: հարց «interroge». Or, on sait que l'impératif aoriste grec n'admet pas l'emploi prohibitif; on dit *οἶσον*, mais non pas **μὴ οἶσον*; l'impératif présent grec peut être au contraire positif ou prohibitif. De même, en vieux slave, on observe une tendance manifeste à répartir les impératifs en impératifs perfectifs positifs et impératifs imperfectifs prohibitifs; pour des faits baltiques analogues, voir Endzelin, Латышскіе предлоги, II, p. 129. La distinction entre le présent et l'aoriste arménien doit donc répondre en quelque mesure à celle entre le présent et l'aoriste grec, entre l'imperfectif et le perfectif slaves. Il va sans dire qu'il y a ici seulement une première indication qui demande à être contrôlée et précisée. Il n'y a rien de plus à tirer des formes d'impératifs : la règle étant appliquée d'une manière constante et mécanique, on ne saurait constater entre l'impératif présent et l'impératif aoriste aucune nuance de sens, ni tirer de là la formule exacte de la valeur du présent et de l'aoriste arméniens.

La règle ne comporte proprement qu'une exception, et dans un cas tout particulier : l'impératif présent du verbe «être» est employé, avec valeur positive, dans l'Évangile, seulement dans l'expression : ողջ եր «*χαῖρε*», Mt., xxvi, 49; xxvii, 29; Mc, xv, 18; ողջ էք «*χαίρετε*», Mt., xxix, 9; par ailleurs on a ordinairement ողջ լեր, ողջ լերուք, avec l'impératif aoriste de լինիմ, on ne rencontre que քաջ լեր «*ἀνδρίζου*», et l'expression est ancienne, comme le montre le dérivé քաջալերեմ «j'encourage», qui est de la plus vieille langue et strictement classique; on dit de même զգոյշ լեր «fais attention», etc. Mais cette exception, qui porte seulement sur եր, էք est insignifiante, parce que la racine i.-e. **es-* ne fournit pas d'aoriste à l'arménien, non plus qu'aux autres langues indo-européennes, et parce que l'impératif եր, էք ne sert pas non plus d'impératif prohibitif. Ces formes

sont des survivances placées en dehors de toute règle. On en retiendra que l'emploi de l'impératif présent *կր, կք*, unique comme impératif positif, répond à celui d'un impératif présent du grec, ou d'un impératif imperfectif du slave.

Pour tenir lieu de l'impératif positif du présent, il a été quelquefois employé au pluriel une forme particulière du subjonctif; soit par exemple de *ուտեմ* « je mange »; l'impératif présent est *մի ուտէք, մի ուտէք*, la 2e personne du pluriel du subjonctif présent, *ուտիցէք*; avec la finale de la 2e personne du pluriel du subjonctif aoriste (par exemple *կերիջիք*), on a formé un subjonctif *ուտիջիք* qui peut tenir lieu de l'impératif présent positif. L'exemple le plus remarquable est le suivant : L., x, 7 *ի նմին տան ապանիջիք, ուտիջիք եւ ըմպիջիք ի նոցանէ* « ἐν αὐτῇ δὲ τῇ οἰκίᾳ μένετε. ἐσθίοντες καὶ πίνοντες τὰ παρ' αὐτῶν », et de même *ibid.*, 8 *յոր քաղաք մտանիցէք եւ ընդունիցին զձեզ, ուտիջիք զկերս առաջի ձեր* « εἰς ἣν ἂν πόλιν εἰσέρχησθε καὶ δέχωνται ὑμᾶς, ἐσθίετε τὰ παρατιθέμενα ὑμῖν ». Il ne s'agit pas ici d'impératifs, comme cet exemple tendrait au premier abord à le faire imaginer, mais de subjonctifs, et en effet le verset L., x, 8 continue ainsi : *եւ բժկեսջիք որ ի նմա հիւանդք կացեն* « καὶ θεραπεύετε τοὺς ἐν αὐτῇ ἀσθενεῖς », avec un subjonctif aoriste. C'est ce qu'on voit du reste par d'autres exemples dont la valeur exacte ne pourra, il est vrai, être appréciée qu'après qu'on aura déterminé le sens de l'aspect aoriste en arménien (cf. ci-dessous p. 115 et suiv.) : L., xii, 5 *ցուցից ձեզ յումմէ երկնչիցիք· երկնչիջիք յայնմանէ որ ....այո ասեմ ձեզ, յայնմանէ երկնչիջիք* « ὑποδείξω δὲ ὑμῖν τίνα φοβηθῆτε· φοβήθητε τὸν... ναί, λέγω ὑμῖν, τοῦτον φοβήθητε » (cet exemple est à retenir : il montre déjà que le thème du présent arménien peut traduire un thème d'aoriste grec). — L., xiii, 25 *յորմէ հետէ մուցէ տանուտէրն, եւ փակեսցէ զդուռնն· եւ սկսանիցիք կալ արտաքոյ...* 26 *յայնժամ սկսանիջիք ասել* « ἀφ' οὗ ἂν ἐγερθῇ ὁ οἰκοδεσπότης καὶ ἀποκλείσῃ τὴν θύραν, καὶ ἄρξησθε ἔξω ἑστάναι... τότε ἄρξεσθε λέγειν » (ici encore les subjonctifs présents arméniens, l'un de subordonnée, l'autre de principale, traduisent l'un un subjonctif aoriste grec, l'autre un futur.) — J., viii, 21 *եւ երթամ, եւ խնդրիցիք զիս, եւ ի մեղս ձեր մեռանիջիք* « ἐγὼ ὑπάγω καὶ ζητήσετέ με, καὶ ἐν τῇ ἁμαρτίᾳ ὑμῶν ἀποθανεῖσθε » (mais *ibid.*, 24 *ասացի ձեզ՝ թէ ի մեղս ձեր մեռանիցիք* « εἶπον ὑμῖν ὅτι ἀποθανεῖσθε ἐν ταῖς ἁμαρτίαις ὑμῶν »). Cf. encore L., xiii, 3 et 5; *Ex.*, i, 16 et 22 (*սպանանիջիք* « ἀποκτείνατε », *ապրեցուցանիջիք* « περιποιεῖσθε, ζωογονεῖτε », à côté du subjonctif aoriste *ընկեսջիք* « ῥίψατε ») — J., viii, 32 *ճշմարտութիւնն ազատեցուցանիցէ զձեզ* « ἡ ἀλήθεια ἐλευθερώσει ὑμᾶς », à quoi il est répondu, 33 *զիա՞րդ ասես եթէ ազատք լինիջիք* « πῶς σὺ λέγεις ὅτι ἐλεύθεροι γενήσεσθε; » (dans une phrase de ce genre, *եթէ* ne marque pas

subordination); il y a un exemple tout pareil au verset 36, etc. De même que le subjonctif particulier en *-իջիք* dans L., x, 7, le subjonctif présent ordinaire sert à traduire l'impératif présent du grec dans le curieux exemple suivant : *Deutér.*, I, 7 *դարձարուք եւ չուեցէք դուք անտի, եւ մտանիցէք ի լեառն* « ἐπιστράφητε καὶ ἀπάρατε ὑμεῖς καὶ εἰσπορεύεσθε εἰς ὄρος ». Comme il n'existe pas à la 2ᵉ personne du singulier de forme qui puisse être utilisée à la manière de *-իջիք* du pluriel, ce genre de subjonctif présent est strictement limité à la 2ᵉ personne du pluriel (cf. sur tous ces faits, ci-dessous, p. 115 et suiv.). Toutefois, au médio-passif, la 2ᵉ personne du singulier en *-ջիր* équivaut à une 2ᵉ personne du singulier du subjonctif aoriste dans quelques cas, ainsi Eznik, I, 17, p. 72 *ծնջիր* et *դարձջիր*, à côté de *կերիցես*; le texte de *Gen.*, III, 16 et 19, auquel il est fait allusion porte *ծնցես* « τέξῃ » et *դարձցիս* « τοῦ ἀποστρέψαι ». — L'emploi du subjonctif présent en *-իջիք* est rare dans les subordonnées; on le rencontre cependant L., XXI, 36 *զի արժանի լինիջիք* « ἵνα κατισχύσητε ».

L'impératif ne pouvant fournir qu'une première indication générale et très vague, puisque l'usage est devenu mécanique, on est réduit, pour déterminer la valeur exacte des aspects présent et aoriste en arménien, à examiner deux séries de formes : le subjonctif présent et le subjonctif aoriste d'une part, l'imparfait (prétérit indicatif du système du présent) et l'aoriste (prétérit indicatif du système de l'aoriste) de l'autre. On ne peut rien tirer de l'étude de l'indicatif présent, puisque cette forme n'a pas de parallèle dans le système de l'aoriste. L'examen des deux seules séries de formes utilisables montre immédiatement que, tout en ayant des points de contact, les valeurs du présent et de l'aoriste en grec et en arménien ne se recouvrent pas. L'aoriste grec n'est pas traduit régulièrement par un aoriste arménien, comme il l'est par un perfectif slave, ni le présent grec par un présent arménien, comme il l'est par un imperfectif slave.

L'aoriste indicatif marque l'action qui a eu lieu dans le passé et qui apparaît complète; l'imparfait indique au contraire une action passée dont on envisage non pas le terme, mais bien plutôt le développement : J., IX, 7 *չոգաւ, լուացաւ, եկն եւ տեսանէր* « ἀπῆλθεν καὶ ἐνίψατο καὶ ἦλθεν βλέπων » (cf. *ibid.*, 11 *չոգայ, լուացայ եւ տեսանեմ*; il s'agit de la guérison d'un aveugle). — *Gen.*, XII, 15 *տեսին զնա եւ իշխանքն Փարաւոնի, եւ գովեցին զնա առաջի Փարաւոնի · եւ տարան զնա ի տուն Փարաւոնի*. 16 *եւ Աբրամու բարիս առնէին վասն նորա · եւ եղեն նորա խաշինք. . .* « ἴδον αὐτὴν οἱ ἄρχοντες Φαραὼ καὶ ἐπήνεσαν αὐτὴν πρὸς Φαραὼ καὶ εἰσήγαγον αὐτήν πρὸς Φαραώ. 16 καὶ τῷ Ἀβρὰμ εὖ ἐχρήσαντο δι' αὐτήν, καὶ ἐγένοντο αὐτῷ πρόβατα. . . »; le grec n'a ici que des

aoristes; et le traducteur arménien raconte tout à l'aoriste; mais εὖ ἐχρήσαντο, qui est une action vague, sans terme défini, est rendu par l'imparfait բարես առնէին. Un narrateur grec se sert de l'aoriste d'une manière plus continue qu'un narrateur arménien : le Grec met à l'aoriste tout ce qu'il envisage comme fait pur et simple; le narrateur arménien au contraire n'emploie l'aoriste qu'autant qu'il s'agit d'actions dont le terme est envisagé. Pour peu que le terme d'une action soit indéterminé, l'arménien recourt à l'imparfait, si bien que l'imparfait et l'aoriste sont tous les deux également des « temps historiques » en arménien classique. Le texte suivant est remarquable à cet égard : Mc, VI, 30 Ժողովեցան (συνάγονται; l'arménien évite le plus souvent le présent historique; cf. ci-dessous, p. 118) առաքեալքն առ Յիսուս, եւ պատմէին (ἀπήγγειλαν) նմա զամենայն ինչ զոր արարին (ἐποίησαν) եւ զոր ուսուցին (ἐδίδαξαν). . . 32 եւ գնային (ἀπῆλθον) նոքա յանապատ տեղի առանձին. 33 եւ տեսին (εἶδον) զնոսա զի երթային (ὑπάγοντας : ici accord avec le grec dans l'introduction d'une forme du système du présent), եւ զվայրն (ἔγνωσαν) բազումք եւ հետ յամենայն քաղաքաց խուռն ընթանային (συνέδραμον) անդր, եւ մերձենային (προῆλθον) առ նոսա. Toutes les actions indiquées par une forme personnelle le sont en grec par des aoristes, parce que le narrateur indique simplement une série de faits; le traducteur arménien distingue entre les actions dont le terme précis est indiqué ou pensé — la réunion des disciples, le récit de ce qui a été fait et enseigné (avant la réunion), le départ pour le désert, le fait que le peuple observe ce départ et s'en aperçoit — et les actions qui se développent progressivement sans qu'on en envisage la fin — le fait que le peuple se met en mouvement dans les villes voisines et qu'il se dirige vers Jésus et ses disciples. L'historien Fauste de Byzance entremêle les aoristes et les imparfaits suivant la nuance du sens à exprimer; là où il envisage le fait arrivé à son terme, il met l'aoriste; là où il considère l'action qui se développe, il met l'imparfait; ainsi III, 4 (p. 9 de l'édition de Venise[1]) : զայն Յամանակաւ յարեաւ խռովութիւն մեծ յաշխարհին Հայոց, զի մեծ նախարարքն եւ իշխանք երկուս. . . անվանեն ընդ միմեանս, մեծաւ ոխութեամբ յարուցին կռիւ եւ պայն ընդ միմեանս մարտ պատերազմի առանց իրաւանց « alors s'élève (aoriste) un grand trouble en Arménie; car deux grands princes et chefs tombent (imparfait) l'un sur l'autre, suscitent (aoriste) un combat avec une grande passion et se font la guerre (imparfait) sans aucun droit »; l'aoriste et l'imparfait alternent exactement ici, l'aoriste figurant deux fois pour indiquer que les chefs en question partent en guerre, et l'imparfait figurant deux fois aussi pour décrire

[1] L'orthographe, évidemment fautive, de l'édition n'est pas reproduite.

le développement de cette guerre. Et ce n'est pas une particularité de Fauste de Byzance; les autres historiens emploient ces formes de la même manière. Ainsi Łaz. Ph., II, xx (p. 39) racontant la renonciation de Varazvałan écrit : *մտածութեամբ անօրէն . . . ի միջ առեալ՝* **ուրանայր** *զճշմարտութիւն եւ արարելոց հաստատելոց յարարչէն . . ., զարեգակն եւ զլուսին երկիր* **պագանէր** · *եւ մեկնեալ . . . ի սուրբ . . . քարոզութեանն կենաց . . . արհամարհեալ* **մերժէր** *յինքենէն անօրէնն Վարազվաղան : Եւ մտեալ ի տունն մոխրանոցին զկրակն* **ասաց** *զի է աստուած, եւ ուրացեալ . . .* **եղեւ** *դեղագործ մահու* « Après une réflexion impie, il renonce (imparfait) à la vérité et adore (imparfait) les éléments créés par le créateur, le soleil et la lune; se séparant de la sainte prédication de vie, il la méprise et s'en éloigne (imparfait), l'impie Varazvałan. Entrant dans la maison des cendres, il dit (aoriste) que le feu est dieu et, renonçant. . ., devient (aoriste) un agent venimeux de mort » : les premiers verbes, marquant la préparation de l'acte, sont à l'imparfait; l'acte définitif est exprimé à l'aoriste. — De même encore *Elisée*, vi (p. 108 Venise, 1838 = p. 108 Johanniseanc) *յայնժամ մեծ տագնապի ի վեր հայեցաւ քաջն Վարդան, եւ տեսանէր . . .* « dans un grand trouble, le brave Vardan jette les yeux (aoriste) et voit (imparfait). . . »; l'action de voir se développe, tandis que celle de jeter les yeux a son terme bien fixé; tout le passage, qu'il est inutile de reproduire ici, présente un mélange d'aoristes et d'imparfaits. — La nuance exacte de sens qui sépare l'aoriste de l'imparfait est malheureusement très difficile à préciser d'une manière exacte, simplement à l'aide de textes d'une langue morte; et elle est aussi très malaisée à exprimer avec des mots; tous ceux qui ont eu à traiter des questions d'aspect du verbe savent l'extrême embarras où l'on se trouve pour serrer de près et pour exprimer ces notions fuyantes.

L'opposition des deux subjonctifs, du présent et de l'aoriste, répond exactement à celle des deux prétérits, à ce qu'il semble.

Comme le subjonctif aoriste traduit fréquemment le futur grec, on le qualifie d'ordinaire de futur; mais, et pour la forme et pour l'ensemble de l'emploi, c'est évidemment un subjonctif de l'aspect aoriste, sans valeur temporelle définie. Il arrive d'ailleurs souvent que le futur grec soit traduit par un subjonctif présent ou par un indicatif; l'arménien n'a pas d'expression propre du futur, comme on le notera en traitant du temps. On fera donc abstraction de ce terme impropre, qu'il convient d'éviter. — D'autre part, on ne doit jamais perdre de vue que le subjonctif aoriste grec n'est pas toujours traduit par un aoriste arménien, ni le présent par un présent; les formes des deux langues ont en fait des emplois bien différents, au point de vue de l'aspect.

Le subjonctif présent s'applique à une action qui se développe sans terme défini : L., v, 10 *յայսմ հետէ զմարդիկ որսայցես* « *ἀπὸ τοῦ νῦν ἀνθρώπους ἔσῃ ζωγρῶν* »; cet exemple est bien caractéristique; car on y voit un subjonctif présent arménien traduire une forme du grec choisie pour exprimer précisément une durée définie; il est accessoire qu'il s'agisse d'un fait à venir; car l'arménien n'exprime pas le futur (voir ci-dessous, p. 118). — L., xi, 18 *եթէ եւ Սատանայ բաժանեալ յանձն է, զիա՞րդ կայցէ թագաւորութիւն նորա* « *εἰ δὲ καὶ ὁ σατανᾶς ἐφ' ἑαυτὸν διεμερίσθη, πῶς σταθήσεται ἡ βασιλεία αὐτοῦ;* » par le subjonctif présent *կայցէ*, le traducteur indique comment peut subsister (indéfiniment) dans l'avenir la royauté de Satan. — L., vi, 7 *եւ սպասէին նմա դպիրքն եւ փարիսեցիքն՝ թէ ի շաբաթուն բժշկիցէ, զի գտանիցեն չարախօսութիւն զնմանէ* « *παρετηροῦντο δὲ αὐτὸν οἱ γραμματεῖς καὶ οἱ Φαρισαῖοι εἰ ἐν τῷ σαββάτῳ θεραπεύσει, ἵνα εὕρωσι κατηγορίαν αὐτοῦ* »; les deux fois l'arménien a le présent, bien que le grec ait un aoriste la seconde fois; le grec envisage le fait pur et simple que les Pharisiens veulent trouver de quoi accuser Jésus; le traducteur arménien se sert de son aoriste parce que la recherche en question est indéfinie et peut se prolonger sans terme précis.

Le subjonctif aoriste arménien indique une action déterminée et arrêtée : L., viii, 10 *զի տեսցեն եւ մի տեսցեն, եւ լուիցեն եւ մի իմասցին* « *ἵνα βλέποντες μὴ βλέπωσιν, καὶ ἀκούοντες μὴ συνιῶσιν* »; le grec envisage ici une action qui dure et se développe; mais comme l'absence de vue, l'absence de compréhension est nette et définitive, l'arménien recourt à son aoriste; de même Mt., xiii, 14 *լսելով լուիջիք եւ մի իմասջիք, եւ տեսանելով տեսջիք եւ մի տեսջիք* « *ἀκοῇ ἀκούσετε καὶ οὐ μὴ συνῆτε, καὶ βλέποντες βλέψετε καὶ οὐ μὴ ἴδητε* », et le passage d'Isaie, vi, 9 auquel renvoie ce texte est ainsi traduit : *լսելով լուիջիք եւ մի իմասջիք, եւ տեսանելով տեսջիք եւ մի գիտասջիք* (le traducteur arménien a lu *εἰδῆτε*, simple faute d'itacisme, qui se trouve en fait dans le Sinaïticus). Mais, dans ce même passage d'Isaie, quand il s'agit d'exprimer une action sans terme défini, on a le présent : Is., vi, 10 *եւ զաչս իւրեանց կափուցին՝ զի մի երբեք տեսանիցեն աչաւք, եւ լուիցեն* (lire : *լսիցեն*) *ականջաւք, եւ իմանայցեն սրտիւք* « *τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐκάμμυσαν, μή ποτε ἴδωσιν τοῖς ὀφθαλμοῖς καὶ τοῖς ὠσὶν ἀκούσωσιν καὶ τῇ καρδίᾳ συνῶσιν* ». Le contraste entre le présent grec traduit par l'aoriste arménien et l'aoriste grec traduit par le présent arménien est frappant dans ce passage. — Mc, vi, 36 *արձակեա զժողովուրդդ, զի երթեալ շուրջ յագարակս եւ ի գեաւղս՝ գնեսցեն իւրեանց զինչ ուտիցեն* « *ἀπόλυσον αὐτούς, ἵνα ἀπελθόντες εἰς τοὺς κύκλῳ ἀγροὺς καὶ κώμας ἀγοράσωσιν ἑαυτοῖς τί φάγωσιν* » : l'aoriste *գնեսցեն* parce que l'achat que feront les gens détermine l'acte, le présent *ուտիցեն* parce que l'acte de manger

n'est nullement déterminé; le grec a l'aoriste les deux fois, parce que l'acte est envisagé purement et simplement. — Il y a toute une série de subjonctifs aoristes arméniens traduisant des aoristes grecs, Mt., v, 18 et suiv., par ex. : *որ ոչ լուծցէ ի բնէ ի պատուիրանացս յայսմանէ, ի փոքունց· եւ ուսուսցէ այսպէս զմարդիկ, փոքր կոչեսցի «ὃς ἐὰν οὖν λύσῃ μίαν τῶν ἐντολῶν τούτων τῶν ἐλαχίστων καὶ διδάξῃ οὕτω τοὺς ἀνθρώπους ἐλάχιστος κληθήσεται»*; il s'agit ici d'une action déterminée; mais, *ibid.*, 20 *եթե ոչ առաւել յուցուսցէ արդարութիւն ձեր աւելի քան զդպրացն եւ զփարիսեցւոց, ոչ մտանիցէք . . . «ἐὰν μὴ περισσεύσῃ ὑμῶν ἡ δικαιοσύνη πλεῖον τῶν γραμματέων καὶ Φαρισαίων, οὐ μὴ εἰσέλθητε . . .»*: l'abondance de la justice que doivent avoir les disciples est une action indéterminée, ainsi que l'entrée éventuelle dans les cieux. *Ibid.*, 21 *առասցէ առաքինացն, թէ մի սպանանիցէ· զի որ սպանանիցէ՝ պարտական լիցի դատաստանի «ἐρρέθη τοῖς ἀρχαίοις· οὐ φονεύσεις· ὃς δ' ἂν φονεύσῃ, ἔνοχος ἔσται τῇ κρίσει»*; le grec envisage ici l'acte pur et simple du meurtre, d'où son aoriste; au contraire, l'arménien envisage l'indétermination de l'acte et emploie le subjonctif. *Ibid.*, 23 *եթէ մատուցանիցես զպատարագ քո ի վերայ սեղանոյ եւ անդ հիշեսցես՝ եթէ . . . «ἐὰν προσφέρῃς τὸ δῶρόν σου ἐπὶ τὸ θυσιαστήριον κἀκεῖ μνησθῇς ὅτι . . .»*; le grec et l'arménien ont des formes de même nom, sans doute pour des raisons différentes; le grec *προσφέρῃς* tient à ce que l'on envisage le développement de l'acte «tu es en train d'apporter», et l'aoriste *μνησθῇς* à ce qu'on envisage l'acte pur et simple «tu viens à te souvenir»; en arménien, le présent *մատուցանիցես* tient à ce qu'il s'agit d'un développement indéfini de l'acte, *յիշեսցես* vient sans doute de ce que le souvenir interrompt l'autre acte; le rôle de l'aoriste est assez analogue à celui de certains perfectifs lituaniens (voir Gauthiot, *Parler de Buividze*, p. 70); la seconde action se trouve avoir un terme défini par rapport à la première. — *Ibid.*, 30 *լաւ է քեզ եթէ մի յանդամոց քոց կորիցէ եւ մի ամենայն մարմինդ քո արկանիցի ի գեհեն «συμφέρει σοι ἵνα ἀπόληται ἓν τῶν μελῶν σου καὶ μὴ ὅλον τὸ σῶμά σου βληθῇ εἰς γέενναν»*; le grec a deux aoristes pour désigner le fait pur et simple; l'arménien a un aoriste pour le fait à terme défini que l'un des membres est perdu (on le coupe), un présent pour la chose sans terme défini que l'être entier ira en enfer. — L., IX, 48 *որ ոք ընկալցի զմանուկս զայս յանուն իմ՝ զիս ընդունի, եւ որ զիս ընդունիցի՝ ընդունի զառաքիչն իմ «ὃς ἐὰν δέξηται τοῦτο τὸ παιδίον ἐπὶ τῷ ὀνόματί μου, ἐμὲ δέχεται· καὶ ὃς ἂν ἐμὲ δέξηται, δέχεται τὸν ἀποστείλαντά με»*. Le traducteur arménien emploie l'aoriste pour la réception de l'enfant qui est entre les bras de Jésus, fait strictement déterminé, et le présent pour la réception de Jésus, acte qui doit s'étendre sur une durée de temps indéfinie. Le grec a l'aoriste les deux fois, parce qu'il s'agit de l'acte pur

et simple. — *Gen.*, XI, 7 *եկայք իջցուք եւ խառնակեսցուք անդ զլեզուս նոցա, զի մի լուիցեն իւրաքանչիւր բարբառոյ ընկերի իւրոյ* « δεῦτε καὶ καταϐάντες συγχέωμεν ἐκεῖ αὐτῶν τὴν γλῶσσαν, ἵνα μὴ ἀκούσωσιν ἕκαστος τὴν φωνὴν τοῦ πλησίον αὐτοῦ »; *իջցուք* et *խառնակեսցուք* désignent des actes à terme bien défini; au contraire, c'est pour un temps indéfini — et en fait illimité — que les gens cessent de s'entendre; de là le présent arménien *լուիցեն*, tandis que le grec considère le fait pur et simple et emploie ἀκούσωσιν. — *Ruth*, I, 16 *ուր գու երթայցես՝ երթայց, եւ ուր հանգչիցիս՝ հանգեայց . . . 17 եւ ուր մեռանիցիս՝ մեռայց* « ὅπου ἐὰν πορευθῇς πορεύσομαι, καὶ οὗ ἐὰν αὐλισθῇς αὐλισθήσομαι. . . 17 καὶ οὗ ἐὰν ἀποθάνῃς ἀποθανοῦμαι »; les subjonctifs présents arméniens indiquent des faits tout à fait indéterminés, de toute manière; les aoristes qui suivent chacun de ces présents sont déterminés par rapport à l'action indiquée par celui-ci; le grec a, pour les premiers, des subjonctifs aoristes (fait pur et simple), pour les seconds des futurs (aspect ambigu, non indiqué par la forme). — L., XIX, 44 *յատակեսցեն զքեզ, եւ զորդիս քո ի քեզ, եւ ոչ թողուցուն քար ի քարի վերայ յամենայնի* « ἐδαφιοῦσίν σε καὶ τὰ τέκνα σου ἐν σοί, καὶ οὐκ ἀφήσουσιν λίθον ἐπὶ λίθον ἐν ὅλῃ σοι »; la première action a un terme bien défini; la seconde s'étend sans limites; le fait qu'il y a une négation n'est pour rien dans l'emploi du présent; le subjonctif aoriste est fréquent avec négation. — Laz. Ph., III, ch. 60 (p. 108) *կայցեն, ասէ, անդէն այրեւձիով* (*այրուձիով* ms.) *եւ կատարեսցեն զգործ՝ որ ինչ եւ դիցէ նոցա Աշտատ* « qu'ils se tiennent là, dit-il, avec la cavalerie, et qu'ils accomplissent la tâche que Aštat leur prescrira »; *կայցեն* indique que les hommes doivent demeurer sans que le terme soit fixé dans l'ordre; puis vient un ordre défini indiqué par *կատարեսցեն*, et aussi une indication de caractère défini indiquée par *դիցէ*. — Eznik, II. 1 (p. 113), Zruan, ne sachant quels seront les effets de son sacrifice, dit : *լինիցի՞ ինձ որդի Որմիզդ, եթէ ի զուր ինչ ջանայցեմ* « aurai-je un fils Ormizd, ou est-ce que je prends de la peine inutilement? »; puis quand il a conçu, il dit (p. 114) : *որ ոք ի նոցանէ վաղ առ իս հասցէ՝ զնա թագաւոր արարից* « celui des deux qui viendra le premier à moi, je le ferai roi »; on voit le contraste entre une vue indéterminée, sans terme précis, et une décision ferme et arrêtée pour un moment défini; de nouveau, p. 115, un subjonctif présent apparaît pour indiquer une action qui ne comporte pas de terme défini : *ցայժմ՝ ես վասն քո յաշտ առնէի, յայսմ հետէ դու վասն իմ առնիցես* « jusqu'à présent c'est moi qui ai fait le sacrifice pour toi (sans savoir quand cela finirait; donc à l'imparfait : *առնէի*); désormais c'est toi qui dois faire le sacrifice pour moi (sans qu'on indique quand cela finira) ». — Eznik, I, 21 (p. 83) *այն*

յայն սակս լինի զի մի արդարն յարդարութենէն ծուլասցի, եւ մի մեղաւորն միշտ ի մեղսն կացցէ «cela se produit pour que le juste ne se relâche pas (action déterminée) de sa justice, et pour que le pécheur ne demeure pas (sans terme) toujours dans le péché». — Eznik, I, 24 (p. 98) *յորժամ քաղաքք եւ գեղք աւերեսցին, եւ անդ դեւք բնակեսցեն* «lorsque des villes et des villages sont détruits (action déterminée) et que des démons y habitent» (sans terme fixe).

Ces exemples qu'il serait aisé de multiplier, montrent que la formule proposée naguère suivant laquelle le thème du présent indiquerait l'action qui dure, et le thème d'aoriste l'action pure et simple (A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, p. 92), est absolument inexacte. Dans l'exemple cité à l'appui de cette affirmation, il se trouve en fait que l'aoriste arménien répond à l'aoriste grec et le présent arménien au présent grec; c'est une coïncidence qui n'est pas rare parce que les sens des formes grecques et arméniennes ont beaucoup de points de contact; mais là où elle se produit, elle est néanmoins fortuite et en tout cas non intentionnelle. Dans l'exemple en question, J., XVI, 21 *կին յորժամ ծնանիցի տրտմութիւն է նմա զի հասեալ է ժամ նորա· այլ յորժամ ծնցի զմանուկն, ոչ եւս յիշէ զնեղութիւնն վասն խնդութեանն, զի ծնաւ մարդ յաշխարհ* «ἡ γυνὴ ὅταν τίκτῃ λύπην ἔχει, ὅτι ἦλθεν ἡ ὥρα αὐτῆς· ὅταν δὲ γεννήσῃ τὸ παιδίον, οὐκέτι μνημονεύει τῆς θλίψεως διὰ τὴν χαρὰν ὅτι ἐγγεννήθη ἄνθρωπος εἰς τὸν κόσμον»; le grec oppose l'action qui dure, τίκτῃ, à l'acte pur et simple de la mise au monde, γεννήσῃ; l'arménien oppose l'acte de l'accouchement dont le terme n'est pas marqué, *ծնանիցի*, à la mise au monde qui est un fait strictement déterminé, *ծնցի* : il y a concordance parce qu'ici les formes grecque et arménienne se prêtent à exprimer les mêmes choses; mais c'est un accord qu'on ne retrouverait pas dans tel autre cas et que, en fait, beaucoup des exemples cités n'offrent pas.

Le parfait indo-européen n'est pas représenté en arménien, pas même à l'état de traces. Les quelques thèmes verbaux qui en sont issus, à savoir *գիտեմ* «je sais», cf. gr. ϝοῖδα, et peut-être *գոմ* «j'existe, je suis», cf. got. *was*, sont entrés dans le système du présent pour le sens comme pour la forme. De même que le slave, l'arménien exprime le résultat acquis au moyen d'une forme composée d'un participe et du verbe «être»; le participe est le participe passé en *-եալ* ; les formes du verbe «être» se trouvent toutes à côté de ces participes, et aussi les formes de *լինիմ* qui servent de substitut à certaines formes absentes de *եմ*, surtout le subjonctif aoriste *լիցիմ*. La forme composée est encore très peu fixe

en ancien arménien; le verbe « être » peut se placer avant ou après le participe; il est sujet à manquer dans les cas, assez rares, où l'arménien classique admet la phrase nominale pure, notamment avec le relatif *որ*, par exemple J., VI, 51 *Ես եմ հաց կենդանի, որ յերկնից իջեալ* « ἐγώ εἰμι ὁ ἄρτος ὁ ζῶν ὁ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καταβάς »; La construction peut être parallèle à celle d'un adjectif; Eznik, I, 25 (p. 101) *աստուածութիւնն . . . որ մշտնջենաւորն է եւ ոչ յոմանէ առեալ սկիզբն լինելոյ* « la divinité qui est éternelle et n'a reçu de personne son commencement ». On a même *կալ* « se tenir », à la place du verbe « être » : Eznik, I, 25 (p. 105) *ի մոտի յոյս կապեալ կան անհաւատք* « les incroyants sont pris dans une espérance vaine ». La forme composée, ainsi à peine fixée, marque le résultat acquis, soit avec valeur active, soit avec valeur passive, car le participe en *-եալ* admet les deux valeurs; et elle se présente tantôt comme forme personnelle, avec sujet au nominatif, tantôt sous forme impersonnelle, avec sujet (logique) au génitif. Voici quelques exemples : L., V, 20 *թողեալ լինին մեղք քո* « ἀφέωνταί σοι αἱ ἁμαρτίαι σου »; L., VI, 3 *չիցէ ընթերցեալ ձեր զոր արարն Դաւիթ* « οὐδὲ τοῦτο ἀνέγνωτε ὃ ἐποίησεν Δαυείδ »; L., VI, 6 *ձեռն իւր աջ պատասցեալ էր* « ἡ χεὶρ αὐτοῦ ἡ δεξιὰ ἦν ξηρά »; L., VI, 48 : *զի հաստատեալ էր հիմն ի վերայ վիմի* « τεθεμελίωτο γὰρ ἐπὶ τὴν πέτραν »; L., VII, 45 : *սա աւտսիկ յորմէ հետէ մտեալ եմ ոչ դադարեաց ի համբուրելոյ զոտս իմ* « αὕτη ἀφ' ἧς εἰσῆλθον οὐ διέλιπεν καταφιλοῦσά μου τοὺς πόδας » (le contraste entre *մտեալ եմ* et *դադարեաց* est net); L., VIII, 27 : *բազում ժամանակս չէր հանդերձս պղեցեալ եւ ոչ ի տան բնակեալ* « χρόνῳ ἱκανῷ οὐκ ἐνεδύσατο ἱμάτιον καὶ ἐν οἰκίᾳ οὐκ ἔμενεν » (le verbe « être » n'est pas répété près de *բնակեալ* ; d'autre part on notera le type *բնակեալ եմ* « je demeure » qui est fréquent. — Il y a une série de formes caractéristiques, L., VIII, 49 et suiv. Au verset 49, on vient dire : *մեռաւ դուստրն քո* « τέθνηκεν ἡ θυγάτηρ σου » (cf. de même Mc, V, 35); l'arménien a ici son aoriste qui indique l'action arrivée à son terme, tandis que le grec a le parfait, forme de l'action accomplie, indiquant le résultat d'un acte antérieur; au verset 52, Jésus dit : *չէ մեռեալ, այլ ննջէ* « οὐκ ἀπέθανεν, ἀλλὰ καθεύδει » (cf. de même Mt., IX, 24; Mc, V, 39); l'arménien a cette fois la forme composée pour marquer le résultat acquis, tandis que le grec constate simplement le fait. Au verset 53, les assistants se moquent : *զի գիտեին թէ մեռաւ* « εἰδότες ὅτι ἀπέθανεν »; l'arménien a ici de nouveau l'aoriste pour l'action arrivée à son terme. — *Judith*, III, 2, *կացեալ եմք առաջի քո* « παρακείμεθα ἐνώπιόν σου »; *Judith*, IV, 4, *ընդ այն ժամանակս երէց հնձեալ զանդս նոցա* « προσφάτως ἦν τὰ σφάγια αὐτῶν τεθερισμένα ». — F. Byz., IV, 6 (p. 93 Ven.) *վասն այնորիկ իսկ տարեալ էր զնոսա անդր, զի սովամահ արասցեն զնոսա* « on les avait amenés dans ces lieux (où ils sont), précisé-

ment pour les faire mourir de faim». — *Elisée*, II, p. 41, Ven. — p. 49, Joh. : *մինչ ես ի պատերազմէն դարձեալ դայցեմ խաղաղու-թեամբ, ձեր արարեալ եւ կատարեալ իցէ զամենայն ըստ կամաց իմոց* «avant que je revienne tranquillement du combat, vous, ayez fait et accompli tout suivant ma volonté»; ce dernier exemple marque bien le sens exact de la forme composée. — C'est l'aoriste, c'est-à-dire la forme qui indique l'action arrivée à son terme, qu'on emploie si l'on veut mettre l'acte en évidence, même quand il s'agit d'un résultat acquis : J., V, 14 *ողջացար* «ὑγιὴς γέγονας» (cité par Eznik, I, 20, p. 80).

La forme composée complète ainsi le système des aspects du verbe arménien.

IV. Les modes.

Des trois groupes modaux, l'un, celui de l'impératif, est à part : c'est la forme qui exprime le commandement, et c'est en un certain sens la forme verbale la plus essentielle de toutes; car le langage est un moyen d'action avant d'être un moyen d'exprimer des idées. Les deux autres, ceux de l'indicatif et du subjonctif, s'opposent l'un à l'autre et doivent être définis l'un par rapport à l'autre.

L'impératif n'appelle pas de remarques en ce qui concerne l'emploi. Le fait que c'est la forme verbale essentielle se manifeste, en arménien comme ailleurs, par ceci que l'impératif positif est la forme verbale la plus brève de toutes. Tandis que l'arménien évite par ailleurs les monosyllabes, et que l'augment empêche par exemple l'existence d'une 3[e] personne de l'indicatif monosyllabique, ainsi dans *եբեր* «il a porté», l'impératif subsiste monosyllabique, ainsi dans *բեր* «porte» = gr. φέρε. La consonne finale, qui subsiste à la 3[e] personne du singulier actif, dans des formes telles que *սիրեաց* «il a aimé», *արար* «il a fait», etc., est amuie à l'impératif actif des polysyllabes : *սիրեա* «aime», *արա* «fais» etc. Les monosyllabes gardent leur consonne finale, ainsi *բեր* «porte»; mais ceci même n'est pas absolu, et l'on a un impératif, très isolé, il est vrai : *կա* «δέξαι», de *կալայ*, L., XVI, 6 et 7. Les impératifs d'aoristes moyens en -*եցայ* sont distingués des impératifs actifs correspondants par le maintien du *ց* : *սիրեա* «aime» mais *սիրեաց* «sois aimé»; le *ց* n'a en soi rien qui caractérise le moyen puisque des verbes à forme active le maintiennent, en qualité de monosyllabes : *լացի* «j'ai pleuré», *լաց* «pleure». Inversement certains verbes à aoriste moyen constant, des déponents, ne gardent pas le *ց* à l'impératif : l'impératif des aoristes en -*ացայ* est en -*ա*, ainsi : l'impératif de *փութացայ* «je me suis hâté» est *փութա* «hâte-toi»; l'impératif de *ընթացայ* «j'ai couru» est

բնթա « cours »; et même, par exception, l'impératif de *ողբամ* est *ողբաա* « aie pitié », etc. L'impératif moyen des aoristes radicaux est en *-ր*, ainsi *սպիր* « séjourne », de *ապաց* (prés. *ապանիմ*); mais l'impératif de *յարեայ* « je me suis levé », non seulement n'a pas le préverbe *յ* (cf. ci-dessous, p. 128), mais de plus n'a pas le *-ր* final, sans doute à cause du *ր* intérieur, d'où *սպի* « lève-toi ». La tendance à employer à l'impératif des formes particulièrement brèves est donc manifeste en arménien ancien, plus peut-être que dans la plupart des langues, bien que cette tendance soit un fait linguistique général.

L'indicatif et le subjonctif s'opposent, exprimant l'un ce qui est donné comme un fait, l'autre tout ce qui est simple possibilité ou objet d'un désir. La distinction indo-européenne du subjonctif et de l'optatif n'est pas représentée, pas plus qu'elle ne l'est dans les autres langues de la famille connues à une date aussi basse que l'arménien. L'indicatif arménien repose sur l'indicatif indo-européen; les exemples cités déjà suffisent à montrer quelle en est la valeur exacte, sans qu'il soit utile d'en ajouter de nouveaux. Quant au subjonctif, il est de forme tout à fait obscure; mais, pour le sens, il tient la place à la fois du subjonctif et de l'optatif. Les exemples cités à propos de l'aspect ont assez montré que le subjonctif présent et le subjonctif aoriste ont des constructions en partie parallèles et sont vraiment tous les deux des subjonctifs. Il y a toutefois une tendance manifeste à spécialiser les emplois comme on le verra par les quelques exemples suivants, qui n'épuisent pas tous les types d'emploi, mais qui suffisent à donner une idée précise de la valeur des formes.

Toutes les fois qu'on envisage une simple possibilité indéterminée, l'arménien recourt au subjonctif présent, ce qui répond bien à la valeur de l'aspect présent en arménien et à celle du subjonctif; l'exemple le plus frappant est la forme fixée *գուցէ* signifiant « peut-être », dans des tours très variés (voir par exemple L., XIV, 8); L., VI, 35 : *տուք վասն ուստի ոչ ակն ունիցիք առնուլ* « δανίζετε μηδὲν ἀπελπίζοντες »; L., VI, 39 : *միթե կարիցէ կոյր կուրի առաջնորդել* « μήτι δύναται τυφλὸς τυφλὸν ὁδηγεῖν; » L., VI, 48 : *նմանն է առն որ շինիցէ տուն* « ὁμοιός ἐστιν ἀνθρώπῳ οἰκοδομοῦντι οἰκίαν » (l'auteur ne considère que le cas possible où l'on vient à bâtir); Mc, VI, 49 : *Ցամարեցան թէ առաչաւք ինչ լինիցի* « ἔδοξαν ὅτι φάντασμά ἐστιν »; J., IX, 25 : *Թէ մեղաւոր իցէ ես ոչ պիտեմ, բայց միայն պիտեմ զի կոյր եի եւ արդ տեսանեմ* « εἰ ἁμαρτωλός ἐστιν οὐκ οἶδα· ἕν οἶδα, ὅτι τυφλὸς ὢν ἄρτι βλέπω ». Le subjonctif indiquant possibilité se trouve dans les propositions principales, ainsi L., XVI, 17 : *դիւրին իցէ երկնից եւ երկրի անցանել, քան յաւրինացն միոյ նշանախեցի անկանել* « εὐκοπώτερον δέ ἐστιν τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν παρελθεῖν ἢ τοῦ νόμου μίαν

κεραίαν πεσεῖν». — Avec եթէ signifiant «si», l'indicatif indique qu'on envisage un fait tenu pour existant, le subjonctif qu'on envisage une simple possibilité : J., III, 3 եթէ ոչ ոք ծնցի վերանէն, ոչ կարէ տեսանել զարքայութիւն Աստուծոյ «ἐὰν μή τις γεννηθῇ ἄνωθεν, οὐ δύναται ἰδεῖν τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ».

Avec le verbe կամիմ «je veux», c'est le subjonctif aoriste qu'on rencontre ordinairement; ainsi Mt., XIII, 28 : կամիս ի երթիցուք քաղեսցուք զայն ի բաց «Θέλεις οὖν ἀπελθόντες συλλέξωμεν αὐτά;» de même avec պարտ է «il faut» : L., XXII, 37 այս եւս որ գրեալ է՝ պարտ է ի կատարեսցի յիս «τοῦτο τὸ γεγραμμένον δεῖ τελεσθῆναι ἐν ἐμοί», ou avec աղաչեմ՝ «je supplie»; Mc, VII, 26 սկսաչէր զնա զի զդեւն հանցէ «ἠρώτα αὐτὸν ἵνα τὸ δαιμόνιον ἐκβάλῃ». — Le subjonctif aoriste est aussi fréquent avec զի signifiant «afin que» : Mt., IV, 14, զի լցի «ἵνα πληρωθῇ»; J., X, 38, զի գիտասջիք եւ ծանիջիք «ἵνα γνῶτε καὶ γινώσκητε», etc. Le subjonctif présent et le subjonctif aoriste peuvent aussi être juxtaposés, ainsi Eznik, I, 14, p. 55 արար զնա... զի Աստուծոյ բարերարութիւնն յայտնիցի, եւ մարդիկ գշնորհն նորա գիտասցին «il l'a fait... pour que la bienfaisance de Dieu soit montrée (sans terme) et pour que les hommes connaissent (fait déterminé) sa grâce».

C'est à l'aide du subjonctif qu'on exprime la volonté que quelque chose arrive, l'intention de faire quelque chose (en dehors des cas où l'on a recours à l'impératif, qui a seulement la 2e personne) : Eznik, III, 16 (p. 231) անհաւատ մեզ գիտեն չհաւանողքն, եւ մի Աստուծոյ «que ceux qui ne croient pas s'en prennent à eux-mêmes et non à Dieu»; L., VIII, 8 որ ունկնդիր ականջս լսելոյ լսիցէ «ὁ ἔχων ὦτα ἀκούειν ἀκουέτω»; Mc, VI, 37 երթիցուք գնեսցուք երկերիւր դահեկանի հաց «ἀπελθόντες ἀγοράσωμεν δηναρίων διακοσίων ἄρτους». C'est l'aoriste qui figure dans ces exemples et dans les exemples analogues.

Même à la 2e personne, on se sert du subjonctif pour exprimer un ordre quand on veut marquer la nuance d'aspect entre le présent et l'aoriste; comme l'usage de մի երկնչիք «ne craignez pas» et de երկերուք «craignez» est fixé par une règle absolue, il n'a plus de sens en arménien, ainsi Mt., X, 28 : մի երկնչիք յայնպանէ որ... այլ երկերուք յայնմանէ որ... «μὴ φοβεῖσθε ἀπὸ τῶν... φοβεῖσθε δὲ μᾶλλον τὸν...» Ici la crainte a un terme précis; pour marquer qu'on ne doit pas avoir peur, d'une manière indéterminée, le traducteur recourt au subjonctif présent : Mt., X, 26 մի այսուհետեւ երկնչիցիք ի նոցանէ «μὴ οὖν φοβηθεῖτε αὐτούς» et Mt., X, 31 եւ արդ մի երկնչիցիք «μὴ οὖν φοβεῖσθε». C'est précisément le cas où l'on forme la 2e personne du pluriel du subjonctif présent en -իցիք (cf. ci-dessus, p. 104), ainsi I Pierre, III, 14 երկիւղ ենոցա մի երկնչիցիք, եւ մի խռովեսջիք (aoriste surpre-

nant, lire : խռովիցիք); 15 այլ զՏէր... տանիցիք ի միտս ձեր · պատրաստ իցէք... « τὸν δὲ φόϐον αὐτῶν μὴ φοϐηθῆτε, μηδὲ ταραχθῆτε, κύριον δὲ... ἁγιάσατε ἐν ταῖς καρδίαις ὑμῶν, ἕτοιμοι... ». L'emploi du subjonctif présent et aoriste permet de distinguer les deux aspects, ce qui est impossible à l'impératif; ainsi Mt., x, 11 : յոր քաղաք մտանիցէք կամ ի գեաւղ, հարցանիցէք թէ ո՞ է ի նմա արժանի եւ անդ լինիջիք մինչ եւ ելանիցէք անտի; 12 : եւ իբրեւ մտանիցէք ի տունն, ող ջոյն տաջիք նմա եւ ասասջիք « εἰς ἣν δ' ἂν πόλιν ἢ κώμην εἰσέλθητε, ἐξετάσατε τίς ἐν αὐτῇ ἄξιός ἐσ7ιν· κἀκεῖ μείνατε ἕως ἂν ἐξέλθητε. 12 εἰσερχόμενοι δὲ εἰς τὴν οἰκίαν ἀσπάσασθε αὐτήν, λεγόμενοι »; on voit le contraste entre l'indétermination de հարցանիցէք, լինիջիք et la détermination de տաջիք, ասասջիք; avec les impératifs հարցէք, լերուք, տուք, ասացէք, le contraste ne serait pas exprimé; mais ce qui reste obscur, c'est pourquoi le traducteur emploie d'une part հարցանիցէք (le verbe est actif), de l'autre լինիջիք (le verbe est déponent). — C'est aussi pour marquer l'aspect qu'on emploie l'impératif ou plutôt l'espèce de subjonctif en -ջիր qui distingue l'aoriste et le présent à la 2e personne du singulier : L., xiv, 10, յորժամ կոչիցիս, երթիջիր բազմիջիր ի յետին տեղւոջ « ὅταν κληθῇς πορευθεὶς ἀνάπεσε εἰς τὸν ἔσχατον τόπον »; à côté de զգոյշ լեր, լերուք « fais, faites attention », on rencontre souvent զգոյշ լինիջիր, լինիջիք, et le sens du présent, qui est celui de l'action se poursuivant sans terme défini, est bien marqué par exemple : *Deut.*, vi, 13, զգոյշ լինիջիր « πρόσεχε », tandis que le présent n'aurait pas été de mise *ibid.*, 3, où il y a en effet զգոյշ լեր « φύλαξαι ». — On a une bonne série d'exemples dans les ordres donnés par Dieu à Adam, *Gen.*, ii, 16 et 17, notamment 17, où le sens de possibilité du subjonctif est très net : յորում աւուր ուտիցէք ի նմանէ՝ մահու մեռանիցիք (subjonctif présent, parce que tout est indéterminé) « ᾗ δ' ἂν ἡμέρᾳ φάγησθε ἀπ' αὐτοῦ, θανάτῳ ἀποθανεῖσθε » (cf. aussi *Gen.*, iii, 5). Eznik, I, 18, p. 74, cite les mêmes passages sous forme d'une affirmation péremptoire et écrit : եթէ ուտես ի պտղոյն, մեռանիս.

Lorsque, de deux phrases coordonnées exprimant une idée générale, la seconde indique une possibilité liée à ce qui est indiqué dans la première phrase, le verbe de la seconde phrase peut se mettre au subjonctif. On voit ici avec quelle aisance et quelle souplesse l'arménien use de son subjonctif; le grec n'a rien de pareil : L., v, 39, ոչ ոք ըմպէ զհինն՝ եւ կամիցի զնորն « οὐδεὶς πιὼν παλαιὸν θέλει νέον; L., ix, 62, ոչ ոք արկանէ զձեռն զմաճով եւ հայիցի յետս « οὐδεὶς ἐπιϐαλὼν τὴν χεῖρα αὐτοῦ ἐπ' ἄροτρον καὶ βλέπων εἰς τὰ ὀπίσω »; L., xi, 22, զսպառազինութիւնն նորա հանէ յոր յուսացեալ էր, եւ զաւար նորա բաշխեսցէ « τὴν πανοπλίαν αὐτοῦ αἴρει ἐφ' ᾗ ἐπεποίθει, καὶ τὰ σκῦλα αὐτοῦ δια-

δίδωσιν» (le subjonctif est ici à l'aoriste, parce qu'il s'agit d'un acte déterminé à terme défini); L., XI, 28, *երանի այնոցիկ է որ լսեն զբանն Աստուծոյ եւ պահիցեն* «*μακάριοι οἱ ἀκούοντες τὸν λόγον τοῦ Θεοῦ καὶ φυλάσσοντες*»; L., XI, 36, *եթէ մարմին քո ամենայն լուսաւոր է եւ չգուցէ մասն ինչ խաւարին* «*εἰ τὸ σῶμά σου ὅλον φωτεινόν, μὴ ἔχον μέρος τι σκοτεινόν*»; L., XII, 4, *մի զարհուրիցիք յայնցանէ որ սպանանեն զմարմին, եւ յետ այնորիկ ոչ ինչ ունիցին առնել* «*μὴ φοβηθῆτε ἀπὸ τῶν ἀποκτεινόντων τὸ σῶμα καὶ μετὰ ταῦτα μὴ ἐχόντων περισσότερόν τι ποιῆσαι*»; L., XII, 21, *նոյնպէս եւ որ գանձէ անձին, եւ ոչ յԱստուած մեծանայցէ* «*οὕτως ὁ θησαυρίζων αὑτῷ καὶ μὴ εἰς Θεὸν πλουτῶν*», Mc, IX, 38 : *ոչ ոք է որ առնէ զաւրութիւն յանուն իմ, եւ կարիցէ հայհոյել զիս* «*οὐδεὶς ἐστιν ὃς ποιήσει δύναμιν ἐπὶ τῷ ὀνόματί μου καὶ δυνήσεται ταχὺ κακολογῆσαί με*»; Eznik, I, 27 (p. 108) *յայլս արարածոցն ընդէ՞ր մաղթէ զերկրպագութիւն հեթանոսութեան եւ ոչ յինքն միայն կորզիցէ* «pourquoi demande-t-il l'adoration païenne en faveur d'autres créatures, et ne s'en saisit-il pas pour lui-même?». Peut-être convient-il de rapprocher un cas tel que celui-ci : Laz. Ph., II, XXVII (p. 51), *որպէս խորհիք՝ կարիցէք տրդեւք եւ առնել* «comme vous pensez, vous pouvez ainsi agir (c'est-à-dire : je compte que vous pouvez agir)».

Le subjonctif, tant présent qu'aoriste, admet également les deux négations *ոչ* et *մի*; l'une est la négation de fait, l'autre est toujours prohibitive en quelque mesure, conformément à l'étymologie; ainsi Eznik, I, 16, p. 68, *մի զրկեսցուք* signifie «ne privons pas, nous ne devons pas priver»; L., XII, 4 *մի զարհուրիցիք* «ne craignez pas (*μὴ φοβηθῆτε*)», mais XII, 59 *ոչ ելանիցես* «tu ne sortiras pas» (*οὐ μὴ ἐξέλθῃς*)»; L., VIII, 17 *չիք ինչ ծածուկ որ ոչ յայտ լինիցի* «*οὐκ ἐστιν κρυπτὸν ὃ οὐ φανερὸν γενήσεται*» (qui ne sera pas mis en évidence), mais L., IX, 27 *մի ճաշակեսցեն զմահ, մինչեւ...* «*οὐ μὴ γεύσονται θανάτου ἕως...*» (ils ne doivent pas goûter...). La valeur prohibitive est toujours sensible là où l'arménien a *մի* avec le subjonctif. Par lui-même, le subjonctif indique simplement la possibilité; il s'agit, suivant les cas, ou d'un fait ou d'un commandement, et l'emploi de *ոչ* ou de *մի* met en évidence cette nuance qui est extérieure à la valeur propre du subjonctif.

V. Les temps.

L'expression du temps n'occupe dans le système verbal arménien qu'une très petite place. Comme en grec et en sanskrit, elle n'a lieu qu'à l'indicatif, et elle se borne à une opposition du présent, exprimé par l'indicatif présent, et du passé, exprimé par l'imparfait et par l'indicatif aoriste.

Le présent historique est évité le plus souvent. Par exemple. *Ex.*, II, 11, *հայեցեալ ի չարչարանս նոցա, ետես այր մի եգիպտացի զի հարկանէր զոմն եբրայեցի յեղբարց իւրոց յորդւոցն Իսրայելի*; 12, *հայեցեալ յայս կոյս յայն կոյս՝ ոչ զոք տեսանէր, եհար զեգիպտացին եւ ծածկեաց զնա ընդ աւազով* «κατανοήσας τὸν πόνον αὐτῶν ὁρᾷ ἄνθρωπον Αἰγύπτιον τύπτοντά τινα Ἑβραῖον τῶν ἑαυτοῦ ἀδελφῶν τῶν υἱῶν Ἰσραήλ; 12, περιβλεψάμενος δὲ ὧδε καὶ ὧδε οὐχ ὁρᾷ οὐδένα καί πατάξας τὸν Αἰγύπτιον ἔκρυψεν αὐτὸν ἐν τῇ ἄμμῳ». Le premier ὁρᾷ est traduit par un aoriste parce qu'il s'agit d'un fait défini; le second par un imparfait, parce que l'examen de Moïse se prolonge indéfiniment, durant le développement de l'acte, et de même au verset 13, où il y a un exemple pareil. Toutefois le présent historique n'est pas entièrement évité; par exemple le présent historique grec est traduit par un aoriste : Mc, VIII, 6, *եւ հրամայեաց ժողովրդեանն բազմել ի վերայ երկրի* «παραγγέλλει τῷ ὄχλῳ ἀναπεσεῖν ἐπὶ τῆς γῆς», mais il est maintenu deux fois, puis traduit par un imparfait (pour marquer le temps passé portant sur l'ensemble du groupe) : Mc, VIII, 22, *գան ի Բեթսայիդա. եւ ածեն առաջի նորա կոյր մի, եւ աղաչէին զնա զի մերձեսցի ի նա* «ἔρχονται εἰς Βηθσαϊδάν καὶ φέρουσιν αὐτῷ τυφλὸν καὶ παρακαλοῦσιν αὐτὸν ἵνα αὐτοῦ ἅψηται». Des exemples comparables se trouvent Mc, VII, 1 et 5. Et ce n'est pas seulement dans les traductions que figure le présent historique; on le trouve chez les historiens; ainsi Laz. Ph., XXVII (p. 51), *եւ լուեալ զայս ամենայն բանս զաւրավարն Հայոց Վարդանայ . . . ամենեւին ոչ առնու յանձն լինել եւ հաւանել այսպիսի բանից . . . այլ յոյժ խռովեալ մեծաձայն գոչմամբ ասէր թէ . . .* «après avoir entendu ces paroles, le chef des Arméniens, Vardan, n'accepte nullement de s'y conformer, mais très troublé il proclame à haute voix»; comme dans Mc, VIII, 22, le temps est indiqué par le second des deux verbes : *առնու* est au présent, *ասէր* à l'imparfait. — On sait que *ասէ*, *ասեն* traduisent couramment εἶπε, εἶπον et se construisent parallèlement avec un aoriste (ainsi F. Byz., III, 6, p. 14 Ven.); c'est un fait particulier au verbe *ասել* «dire», et dont on ne saurait tirer aucune conclusion générale.

Le futur n'a pas d'expression propre en arménien, pas plus qu'en germanique ou en slave. Le plus souvent, il est exprimé par le subjonctif aoriste, dont c'est dans les phrases principales le rôle ordinaire de marquer le futur. Le sens propre de la forme se voit bien par exemple L., VI, 9, *հարցից ինչ զձեզ* «ἐπερωτῶ ὑμᾶς» (je vais vous demander). Le subjonctif présent sert d'ailleurs aussi assez souvent à traduire le futur, pour peu que l'action envisagée soit indéterminée : Mt., XXI, 2, *երթայք ի գեւղդ՝ որ առաջի ձեր է, եւ անդէն գտանիցէք էշ կապեալ ընդ նմին* «πορεύεσθε εἰς τὴν κώμην τὴν κατέναντι ὑμῶν, καὶ εὐθὺς εὑρήσετε

ὄνον δεδεμένην »; գտանիցէք signifie « vous devez trouver »; la chose étant une fois déterminée, les autres futurs grecs, au verset 3, ἐρεῖτε et ἀποσ7ελεῖ, sont traduits par des subjonctifs aoristes : ասասցէ et առաքեսցէ. Le présent de l'indicatif indique parfois aussi l'action prochaine : *Gen.*, XXIV, 58, երթաս ընդ առն ընդ այսմիկ – երթամ « πορεύσῃ μετὰ τοῦ ἀνθρώπου τούτου ; – πορεύσομαι »; *Gen.*, LXII, 18, զայս արարէք՝ եւ ապրէք « τοῦτο ποιήσατε, καὶ ζήσεσθε » (voir *ibid.*, 20); etc.; Laz. Ph., II, XXIV (p. 45), մեք ձեզ ոչ երբեք լսեմք « nous ne vous écouterons jamais ». Le tour suivant est assez fréquent : *Elis.*, IV (p. 82, Ven. = p. 89 Joh.) եթէ ապրեսցի անաւրէնն այն ի մեծ պատերազմէն, մեծաւ անարգանաւք տամ՝ ըմպել նմա զբաժակն դառնութեան մահու « si cet impie se tire vivant du grand combat, je lui ferai boire avec toutes sortes de mauvais traitements la coupe d'amertume de la mort ». — Pour l'expression de diverses nuances du futur, il faut aussi tenir compte des formes composées avec les participes en -ոց et en -ի dérivés de l'infinitif.

C'est l'imparfait qui indique la condition non réalisée, l'irréalis, dans les phrases conditionnelles : L., VII, 39, սա թէ մարգարէ ոք էր՝ ապա գիտէր « οὗτος εἰ ἦν προφήτης, ἐγίνωσκεν ὄν »; Eznik, I, 25 (p. 102), եթէ հնար լինէր մարմնաւորաց զկերպարանս փոփոխել, նախ մարդ... փոխէր զկերպարանս յոր եւ կամէր « si les êtres corporels pouvaient changer de forme, l'homme tout le premier changerait de forme pour prendre celle qu'il voudrait » (on notera l'irréalis կամէր de la phrase relative); J., XI, 21, եթէ աստ լինեալ էիր, եղբայրն իմ չէր մեռեալ « εἰ ἦς ὧδε, οὐκ ἄν ἀπέθανεν ὁ ἀδελφός μου ». Dans ce dernier exemple, les formes composées apparaissent, non pour indiquer le temps relatif, qui n'est jamais exprimé en arménien, mais pour marquer l'action accomplie. Et Ezn., I, 19, p. 78 թէ կանխագէտ ոք էր նա, ոչ գրգռէր... se traduira : « s'il avait été prescient, il n'aurait pas excité... »; on a ici l'imparfait, parce que le personnage dont il s'agit, Satan, est considéré comme existant encore, avec les dons qu'il peut avoir; լինեալ էր ferait contresens.

VI. Verbes groupés.

L'usage qui caractérise le plus les verbes arméniens est celui de grouper deux formes verbales personnelles, qui sont prononcées d'une manière continue et presque comme un seul mot, et qui constituent une sorte de petite unité. Cet usage s'est fixé avec le verbe կալ « se tenir », dont le présent կայ, suivi de եւ, a constitué une particule կայու devenue կու, կը, qui est déjà réalisée au XI^e siècle (voir Karst, *Gramm. d. Kilikarm.*, p. 299 et suiv., et cf. A. Meillet, *Z. f. arm. Phil.*, II, p. 27), et qui, figurant

devant l'indicatif présent de tous les verbes, est la caractéristique dominante du principal groupe des dialectes arméniens modernes (voir Adjarian, *Classification des dialectes arméniens*, p. 14).

Les exemples de կամ groupé avec մնամ « je reste » sont fréquents déjà chez les anciens traducteurs, ainsi : *Tob.*, x, 9 կաց մնա դու առ իս « μεῖνον παρ' ἐμοί »; II Pierre, III, 4 ամենայն ինչ նոյնպէս կայ մնայ ի սկզբանէ արարածոց « πάντα οὕτως διαμένει ἀπ' ἀρχῆς κτίσεως »; *Hébr.*, IX, 27 կայ մնայ մարդկան մի անգամ մեռանել « ἀπόκειται τοῖς ἀνθρώποις ἅπαξ ἀποθανεῖν »; *Hébr.* x, 34 գիտէիք թէ լաւագոյն եւս ստացուածս ունիք անձանց յերկինս, որ կան եւ մնան « γινώσκοντες ἔχειν ἑαυτοὺς κρείσσονα ὕπαρξιν ἐν οὐράνοις καὶ μένουσαν »; on notera qu'ici կան est séparé de մնան par եւ, comme dans le groupe qui a fourni la particule կու; c'est sous cette forme que la locution figure dans les Psaumes, ainsi *Ps.* IX, 8 Աստուած կայ եւ մնայ յաւիտեան « ὁ κύριος εἰς τὸν αἰῶνα μένει ». Dans tous ces exemples, et dans d'autres encore, le groupe կալ եւ մնալ traduit simplement le gr. *μένειν*, ou tout au plus *διαμένειν*; mais la locution d'ensemble a encore une grande force expressive, et c'est ce qui fait qu'elle traduit un groupe de mots grecs, II *Tim.*, IV, 8 այսուհետեւ կայ մնայ ինձ արդարութեան պսակն « λοιπὸν ἀπόκειταί μοι ὁ τῆς δικαιοσύνης σλέφανος ». Bien que la locution se retrouve souvent dans divers textes, et notamment dans la traduction de saint Jean Chrysostome ou dans celle d'Ephrem, on n'est donc pas surpris de ne pas la rencontrer dans certains autres, et notamment dans la traduction de l'Évangile : մնալ se suffisait à lui-même et n'avait pas besoin du renforcement par կալ, qui devait être du reste chose fréquente dans la langue parlée.

Le groupe de կալ մնալ, կալ եւ մնալ est tout à fait clair, et il présente cet intérêt que l'addition de կալ est faite indépendamment des originaux traduits; mais il n'est qu'un cas particulièrement net et important d'un type très répandu. Le verbe կալ se groupe avec beaucoup d'autres verbes, ainsi F. Byz., III, 3 (p. 6 Ven.) յաւուրս սորա եկաց եւ եղեւ քահանայապետ « du temps de celui-ci, il est devenu patriarche »; Laz. Ph., II, 20 (p. 41) ղեղեալքն ի նոսա յԱստուծոյ մասունս՝ կան եւ ունին « ils possèdent les parties qui y ont été mises par Dieu ». Et d'autre part il existe, avec le verbe գալ « aller » par exemple, des types exactement parallèles et qui sont, dans une certaine mesure, indépendants des originaux grecs. Ces groupes traduisent notamment les groupes grecs constitués par un participe et un verbe : Mt., IV, 13 եկն բնակեցաւ ի Կափառնաում « ἐλθὼν κατῴκησεν εἰς Καφαρναούμ »; L., v, 7 ակնարկէին որսակցացն ի միւս նաւն՝ գալ աւգնել (ἐλθόντας βοηθεῖν) նոցա; Mc, VII, 25 եկն անկաւ « ἐλθοῦσα προσέπεσεν ». Et même եկայք անցցուք traduit *διέλθωμεν* seul Mc,

IV, 35; L., VIII, 22. Il faut noter aussi *եկայք տեսէք* « δεῦτε ἴδετε » Mt., XXVIII, 6 et ailleurs. Eznik, II, 1 (p. 114) écrit *եկն եկաց առաջի Զրուանայ* « il vient se mettre devant Zruan ». Il y a là des groupes d'usage courant, notamment *գալ հասանել* « arriver », qu'on rencontre souvent.

On a la même construction avec *երթալ* : Mt., XXVIII, 7 *երթայք ասացէք* (πορευθεῖσαι εἴπατε) *աշակերտացն նորա թէ*...; L., V, 14 *երթ ցոյց զանձն քո* « ἀπελθὼν δεῖξον σεαυτόν »; L., IX, 13 *բայց եթէ երթիցուք գնեսցուք* (πορευθέντες ἀγοράσωμεν), et de même dans toute une série de cas pareils : L., XVI, 6 et 7 *նիստ գրեա* « καθίσας γράψον »; L., XIII, 15 *ոչ արձակէ զեզն իւր կամ զէշ ի մսրոյ, եւ տանի տայ ջուր* (ἀπαγαγὼν ποτίζει); Mt., II, 16 *առաքեաց կոտորեաց* (ἀποστείλας ἀνεῖλεν) *զամենայն մանկունս*; L., XIX, 5 *փութա էջ* « σπεύσας κατάβηθι », puis, avec *եւ* *ibid.*, 6 *փութացաւ եւ էջ* « σπεύσας κατέβη », cf. *Act. ap.* XXII, 18 *փութա ել* « σπεῦσον καὶ ἔξελθε ».

L'impératif de *յառնել* « se lever » est souvent groupé avec d'autres impératifs, d'une façon indépendante du texte grec. Mc, III, 3 ἔγειρε εἰς τὸ μέσον est traduit *արի անց ի մէջ*; L., VIII, 55 ἡ παῖς, ἔγειρε est traduit *արի կաց, մանուկ դու*. — Dans L., V, 24 ἔγειρε καὶ ἄρας τὸ κλινίδιόν σου πορεύου est traduit avec une véritable indépendance, *արի առ զմահճիճս քո, եւ երթ*... L., XXII, 46, c'est un participe que traduit l'impératif : *արիք կացէք յաղօթս* « ἀναστάντες προσεύχεσθε ». Là où il y a *καί* dans le texte grec, il arrive que ce *καί* ne soit pas traduit, ainsi *Jug.*, XVIII, 9 ἀνάστητε καὶ ἀναβῶμεν est rendu par *արիք ելցուք*. Et il suffit de jeter un coup d'œil sur ces exemples pour voir que *արի* a bien sa pleine valeur et n'est pas une simple exclamation comme gr. ἄγε ou le fr. *allons*, et comme l'est peut-être en arménien l'impératif *թող* « laisse ». La forme toute particulière de cet impératif (voir ci-dessus, p. 114) est sans doute pour beaucoup dans l'usage qui en est fait.

Deux verbes arméniens quelconques peuvent être ainsi groupés pourvu qu'ils soient unis par le sens : Mc, IV, 8 *ելեալ աճեցեալ տայր պտուղ* « ἐδίδου καρπὸν ἀναβαίνοντα καὶ αὐξανόμενον »; *Gen.*, XXI, 2 *եւ յղացաւ ծնաւ* (συλλαβοῦσα ἔτεκε) *Սառա*. — *Judith*, I, 6 *ժողովեցան գումարեցան առ նա* « συνήντησαν » — *Élisée*, II (p. 41 édit. 1838, Venise = p. 49 Joh.) *յեղոյր արկանէր առաջի նոցա զպարգեւս երկրաւորս* « il versait et jetait devant eux les dons terrestres » — *Élisée*, VI (p. 99 Venise = 106 Joh.) *տարածանէր երկայնէր զճակատն* « il étendait et élargissait le front ». — Dans la traduction du second chapitre du livre de Judith on trouve les cas suivants : 5 *ընտրեսցես առցես դու* « λήμψῃ », 8 *կարգէր կազմէր* « διέταξεν », 14 *եհար վանեաց* « διέκοψεν », 15 *հասանէր ունէր* « κατελάβετο », et *հարկանէր սատակէր* « κατέκοψε »,

16 աւերէր քանդէր « ἐπρονόμευσεν », 17 հարկանէր սատակէր « ἐπέταξεν ». — Il est inutile de multiplier les exemples; il suffit de lire Fauste de Byzance ou la traduction d'Ephrem pour en trouver d'innombrables.

On observe une tendance à grouper des verbes dont l'initiale est pareille : *Ps.* III, 7 Նոցա, որք շուրջանակի պատեալ պաշարեալ են զինև « τῶν κύκλῳ ἐπιτιθεμένων μοι ». — *Act. ap.*, XXI, 35 դէպ եղև բառնալ բերել զնա ի զինուորացն « συνέβη βαστάζεσθαι αὐτὸν ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν ». — *Élisée*, VI (p. 99 Ven. — 106 Joh.) կարգէր կազմէր զզաւրն զամենայն « il mettait en ordre toute l'armée ». — F. Byz., III, 6 (p. 15 Ven.) կալեալ ձի ամեհի կապեցին կախեցին զմանուկն Գրիգորիս « ils prennent un cheval fougueux, ils y lient et y suspendent le jeune Grigoris ».

Il est possible que cet usage de grouper les verbes ait été en partie dialectal; les représentants les plus caractéristiques de l'arménien classique y recourent souvent; c'est un tour propre au récit, et un auteur tel qu'Eznik a par suite moins d'occasions de s'en servir qu'un historien; mais, toutes choses égales d'ailleurs, les divers textes ne le présentent pas également. Il est remarquable que l'historien Lazare de Pharpi, qui reflète en une certaine mesure le parler vulgaire de la province d'Ararat, ne le présente guère; or, le parler actuel de cette province n'a pas la particule կու-կը issue de l'usage de grouper deux verbes; on peut se demander si la coïncidence est purement fortuite.

Dans les textes où l'on rencontre ces groupements, les deux verbes joints forment une unité, et le pronom enclitique est placé après le second; ainsi dans la traduction d'Ephrem : առ կոտորեաց նա զբազում տղայս « il a pris et massacré beaucoup d'enfants » (vol. II, p. 52). — On remarquera l'absence d'augment dans կաց de գնաց կաց յաղաւթս « ἀπελθὼν προσηύξατο » Mt., XXVI, 44.

VII. Préverbes.

Dans toutes les anciennes langues indo-européennes, les préverbes tiennent une grande place; puis le rôle de cet élément se restreint presque partout, sauf dans les langues de type archaïque, comme le letto-lituanien ou les dialectes slaves; dans les langues romanes par exemple, les préverbes, qui étaient si importants en latin, ne figurent pour ainsi dire dans aucune forme où ils soient sentis comme tels; les préverbes allemands ne représentent que pour une très faible partie des préverbes indo-européens ou germaniques communs et résultent presque tous d'innovations assez récentes. Dès les plus anciens textes, les préverbes ne tiennent en arménien presque aucune place. Ceci ne vient pas sans doute de ce que l'arménien, à la différence des

autres langues, n'aurait pas développé l'emploi des préverbes à un certain moment; car il subsiste assez de traces de l'importance qu'ont eue anciennement en arménien ces éléments. Si, comme il semble, le phrygien est le dialecte indo-européen le plus proche parent de l'arménien, il est remarquable qu'on y rencontre deux formes à préverbe : αββερετ et αδδακετ. — Le plus probable est que les anciens préverbes sont sortis de l'usage dès avant l'époque historique de l'arménien, sans être remplacés par des formes plus claires. C'est ainsi que les prépositions qui sont encore un élément très important de l'arménien ancien ont au contraire entièrement disparu de l'arménien moderne. L'élimination des préverbes a de beaucoup précédé celle des prépositions en arménien.

Les prépositions de l'ancien arménien servent aussi de préverbes : առ, ց (parfois aussi ս- devant consonne sourde), ընդ, յ- (seulement devant voyelle, donc jamais sous la forme ի-), peut-être aussi ըստ. De plus on a հան- et առ-, et aussi ն- qui n'existent pas à l'état de prépositions. Mais tous les exemples où figurent ces éléments n'ont pas un droit égal à passer pour des formes à préverbe : il ne manque pas en arménien de verbes dérivés ayant pour premier terme une préposition qui porte en réalité sur le nom suivant, comme dans fr. *encrasser*, *endosser*, *souligner*, *surtaxer*, etc. Ainsi ընդբերանեմ « je ferme la bouche » (Eznik, 1, 15, p. 64), de ընդ « sur » et բերան « bouche ».

La préposition առ est fréquente, mais un préverbe առ est exceptionnel. Le cas le plus remarquable serait celui de առընդունիմ, dont il y aurait un exemple dans l'Evangile, L., II, 28; mais cet exemple n'est pas probant, car il faut sans doute voir dans առ la 3e personne aoriste de առնում, et il s'agit probablement d'un de ces groupes de verbes qui sont si fréquents en arménien : եւ նա առ ընկալաւ զնա ի գիրկս իւր « καὶ αὐτὸς ἐδέξατο αὐτὸ εἰς τὰς ἀγκύλας ». En revanche առեղծանել « ἀπαγγέλλειν, « donner la solution », *Juges*, XIV, 12, 13, 14, 19 est sûr; le verbe եղծանել se trouve aussi avec le préverbe ց- dans գեղծանել. On cite encore առլնուլ « emplir » (Eznik), առլեթել (dans առլեթեալ « διανύσαντες ». *Act. ap.*, XXI, 7), le participe առկայեալ « τυφόμενος ou καπνιζόμενος » (Mt. XII, 20 = Is., XLII, 3), ἐκλιπών Bar., II, 18) ». L'adverbe առաւել « plus » a certainement contribué au maintien de առ-աւելուլ « περισσεύειν » en regard de յ-աւելուլ « προσθεῖναι ». — Les exemples postclassiques de la langue philosophique calquée sur le grec, comme առասել « προαγορεύω » et առընեմ « προσλίθημι » sont artificiels et n'intéressent pas l'étude de la langue courante. Il n'y a pas lieu d'en tenir compte ici, non plus que des exemples analogues assez nombreux offerts

par l'arménien postclassique. — Quant à *առաքեմ* «προβάλλω», c'est aussi un mot philosophique artificiel et non classique, et c'est du reste un dérivé de *առաք*, et non un juxtaposé de *առ-* et du verbe *արկանեմ*; cf., pour la forme, *յուղարկեմ* «j'envoie», à côté de *յղարկեմ*, sur quoi reposent les formes de l'arménien moderne. — Il y a donc très peu de verbes classiques comprenant le préverbe *առ-*, et ces verbes sont d'emploi très restreint, sauf le cas particulier de *առաւել*.

Le préverbe *ը-* est au contraire très fréquent (cf. Hübschmann, *I. F.*, XIX, p. 460 et suiv., et Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, 433). Il se présente sous la forme *ը-* devant voyelle, type *ը-ելանել*, *ը-ասեղանել* [Laz. Ph., III, ch. 61, p. 110; de là *ոսկեզօծ* «doré»], *ը-ինձանել*, *ընկենուլ* «jeter» (Eznik, I, 12, p. 50), devant consonne sonore, type *ը-գենուլ*, ou devant *հ* qui disparaît, type *գառանել*, *ընդուլ*, et quelquefois sous la forme *ա-* devant consonne sourde aspirée : *սթափիմ* «ἐχνήφω» doit sans doute se couper *ա-թափիմ*, cf. *թափեմ* «je verse»; *ա-փափեմ* «j'adoucis, je calme (une douleur)» à côté de *ամ-փափեմ* «j'enveloppe»; *ա-քողեմ* «je voile», de *քող* «voile»; et sans doute dans d'autres exemples moins clairs; par exemple *ապ-* ne comporte aucune origine imaginable, et *ապանշանամ* «je m'émerveille» doit comporter le préverbe *ը-* sous forme *ա-*. Devant *կ*, on a *ը-* dans *ակնիմ* «ἐγχισσῶ», cf. *կակիճ*, etc.

Un cas curieux est celui de *ըարկան գլեանի* «ἔπεσον χαμαί» J., XVIII, 6, où *ը* se trouve à la fois devant le verbe (*արկանել*) et devant le nom, au locatif (locatif en *-ի* d'un thème en *-ա-*; le locatif n'est pas un cas usuel avec la préposition *ը*). D'ordinaire c'est le factitif *ըարկուցանել* qu'on emploie, alors que ce factitif n'existe pas ordinairement sans préverbe, auprès de *արկանեմ* «je jette»; *ը-արկանեմ* a été rapproché de *հարկանեմ* «je frappe» par l'étymologie populaire, mais en doit être bien séparé. L'exemple cité rend compte du dénominatif classique *ըգեանեմ* «je jette sur le sol» (littéralement «j'atterre»).

Une bonne partie des exemples où apparaît le préverbe *ը* n'existent pas sous la forme sans préverbe, soit que, comme dans *ըգենուիմ* «je me vêts», le verbe soit un vieux verbe qui est conservé seulement avec le préverbe (le préverbe se trouve même dans le substantif *ըգեստ* «vêtement», où *-գեստ*, thème en *-ւ-*, repose sur **westus*, cf. lat. *uestis*), soit que, comme dans *ըզրահամ* «j'empire (se dit d'un mal), je deviens douloureux» (évidemment «devenir brûlant», cf. *այրել* «brûler en se consumant»), il s'agisse de formations dérivées où le préverbe a un rôle essentiel comme dans fr. *enflammer*, *empirer*, etc. La coupe *ը-գենուիմ* n'est du reste pas imposée seulement par l'étymologie indo-euro-

péenne; le maintien de *ցց* au subjonctif aoriste *զգեցցի* caractérise un thème monosyllabique et oblige à couper *զ-գեցցի* au point de vue proprement arménien. L'aoriste *զերց* «διέρρηξε» *Ps.* XXIX, 12, sans augment, établit la présence de *զ-* et montre qu'il faut couper *զ-երձանեմ*, tandis que l'aoriste *եկեր* «ἔθυσε» L., XV, 27, établit l'unité de *զնում*. On a bien *հատանեմ* «je coupe» mais le verbe apparenté *զ-ատչիմ* «je me sépare», n'existe qu'avec préverbe. Le cas de *զ-գամ* «je m'aperçois», qui a été étudié en détail par Hübschmann, *I. F.*, XIX, p. 465 et suiv., est plus remarquable encore. A l'époque historique, la forme à préverbe est devenue tout à fait indépendante de la forme sans préverbe.

Le dérivé est très séparé du primitif par le sens dans *զանգիտեմ* «j'hésite, je crains» de *անգէտ* «ignorant», ainsi *Act. ap.*, XXV, 11 *ոչ զանգիտեմ ի մեռանելոյ* «οὐ παραιτοῦμαι τὸ ἀποθανεῖν»; ici encore, il s'agit d'une sorte de dénominatif où le rôle de *զ-* n'est pas celui d'un préverbe proprement dit. A côté de *զ-ականեմ* «προσνοῶ» et de *յ-ականեմ* «je regarde», on ne signale *ականեմ* que dans un passage unique de Eznik, II, p. 174[1], où le mot précédent se termine par *յ* et où il faut peut-être lire *յ-ականել*. Il n'existe pas de verbe **արդարեմ*, mais seulement *զարդարեմ* «j'orne», cf. *զարդ* «ornement» et *յ-արդարեմ* «je dispose, je mets en ordre»[2]; le *զ-* de *զ-արդ* est d'ailleurs à peu près dépourvu de signification; Eznik, I, 7 (p. 29), oppose ce qui est *անարդ* à ce qui reçoit du *զարդ*; cf. *ibid.* *անարդութիւն* et *զարդ*; l'adjectif *արդար* signifie seulement «juste», et s'il est permis de penser que Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 423, aurait pu réunir l'article *արդ* et l'article *արդար* de son dictionnaire, et qu'il s'agit dans les deux cas d'une même racine indo-européenne, il est certain que, au point de vue arménien, *զարդարեմ* et *յարդարեմ* n'ont rien à faire avec *արդար*; ces deux formes sont aussi tout à fait indépendantes du verbe également parent *յարեմ* «j'attache», avec préverbe *յ-*.

[1] La variante *անհանել*, indiquée par Hübschmann, n'existe pas : le manuscrit unique a bien *ականել*, comme on le voit maintenant grâce à la collation de MM. G. Ter-Mkrttchean et Adjarian.

[2] Il n'existe pas un mot *յարդ* «ajustement»; le dictionnaire de Venise ne cite de ce mot d'autre exemple que Eznik, I, 5, p. 24 *ի զարդ եւ ի յարդ եւ ի կերպարանս*; or, il suffit de se reporter un peu plus haut où Eznik a écrit *անզարդ եւ անարդ եւ անկերպարան* (deux fois) pour voir que *յ* est ici la préposition *ի* simplement; le manuscrit a réajouté devant *յ* la préposition sous la forme *ի*, comme il arrive souvent, parce que les copistes ont de bonne heure cessé de comprendre la forme *յ* de la préposition. Le mot *արդ* figure encore *ibid.*, 6, p. 25 et 26, à côté de *ի յարդս*, dans les mêmes conditions.

Il y a un adjectif *արթուն* «éveillé» et un verbe à préverbe *զ-*, *զարթնում* «s'éveiller»; mais **արթնում* n'est pas attesté isolément. Le *զ* de *զարհուրիմ* «je m'effraye» et de tout ce groupe de mots est sans doute le préverbe; cf. *արհաւիրք* «terreur», et sans doute *աշ* «crainte»; mais les rapports de ces mots entre eux ne sont pas clairs. Il n'y a pas de doute pour *զ-արհամարհ* «s'étonner», puisque l'on a *ընդ-արհամարհ*; le simple *արհամարհ* n'est pas attesté dans la langue classique; mais la langue des philosophes hellénisants l'emploie, ce qui montre qu'il existait sans doute dans certains dialectes. La forme *հովանալ* et *հովացուցանել*, dérivée de *հով* «frais» existe, mais l'usage classique se tient d'ordinaire à *զովանալ*, *զովացուցանել*. De *չար* on a *զչարիմ* «ἀγανακτῶ», par exemple Mc, xiv, 4, qui est un dénominatif et non une forme à préverbe proprement dit. La coexistence de *զաւդեմ* «je joins, j'attache», *զաւդ* «lien», et de *յաւդեմ*, *յաւդ* (avec à peu près les mêmes sens) montre que, ici, *զ-* et *յ-* sont des préverbes, bien que le simple **աւդեմ* ou le substantif **աւդ* ne soient pas en usage avec ce sens. Beaucoup d'autres mots qui commencent par *զ-* renferment assurément le préverbe, mais l'étymologie est le plus souvent obscure et incertaine; par exemple, faut-il rapprocher *զակաստիմ* «je me passionne pour» de *հակեմ* «je penche»? Ce qui contribue du reste à rendre très incertaine en bien des cas la présence de *զ-*, c'est que ce préverbe n'a aucun sens défini.

Le préverbe *ընդ-* est sensiblement moins fréquent; mais la forme en est beaucoup plus claire, et il y a quelques exemples très nets. Le plus remarquable est *ընդ-առնիմ* «je reçois», avec son aoriste *ըն-կալայ*, qui montre le traitement phonétique de *ընդ-* devant un verbe commençant par une occlusive. On notera encore *ընդ-արձակեմ* «j'étends» (d'où *ընդարձակ* «étendu) en regard de *արձակեմ* «je lâche, j'envoie» (et *արձակ*), et de *համ-արձակեմ*, *յ-արձակեմ*; *ընդ-ելանիմ* «πειράζω» (*Act. ap.*, ix, 26) et le factitif *ընդելուզանեմ* «j'enchâsse, j'enfile, je sertis», qui est fréquent; *ընդհարկանիմ* (dans *ընդհարաւ* «παρεκρούσατο» *Gen.*, xxxi, 7), avec maintien de *հ* initial de *հարկանեմ*; *ընդմտանեմ* (*Éphés.*, ii, 2; *Sag.*, vii, 24) «j'entre à l'intérieur»; *ընդառաւելանեմ* «je ressuscite» (A. T.). Le *ընդ-* est devant consonne dans *ըմբռնեմ* «j'empoigne», à côté de *բռնեմ*, de *բուռն*. Mais on a affaire à des dérivés de locutions dans *ընդմիջեմ* «je partage par le milieu», de *ընդ միջ*; dans *ընդդիմանամ* «je m'oppose à», de *ընդ դէմ* (le maintien de *դ* devant *դ* suffirait à l'indiquer); et ce sont aussi de simples dérivés nominaux avec *ընդ* qu'on a dans *ըմբերանեմ* «je ferme la bouche», de *բերան*; dans *ընդրկեմ* «j'embrasse», de *գիրկ* (avec *դ* maintenu devant *դ*); peut-être dans *ընդերկարեմ* «j'étends», de *երկար* (toutefois on a aussi

յ_երկարեմ; et même, rarement, երկարեմ); dans ընդվզեմ «τραχηλιῶ» (litt. «je relève la nuque»), de վիզ; dans ընկողմանեցուցանեմ «κοιμίζω», de կողմն; dans ընկճեմ «je soumets, j'assujettis, κατάγω», de կունճք «genoux» (donc : «je fais plier les genoux»; le դ a été assimilé au ճ suivant); dans ընդձեռեմ «je mets en main, je livre» (Laz. Ph., II, chap. 21, p. 42), dérivé du thème ձեռ- attesté par ձերբ-ակալ, ձեռ-ք et par conséquent très ancien. — Il n'est guère douteux qu'il y a un préverbe ընդ- dans ընկղնում «je m'enfonce» et ընկղմեմ «je plonge»; mais, au point de vue arménien, ces verbes ne se laissent pas analyser, et l'étymologie indo-européenne n'en est pas évidente : on peut songer à rapprocher lit. *gilùs* «profond»; le կղ- reposerait sur կիղ- de **gēl-*, ou sur *կուղ- de **gōl-*, ou, ce qui est le plus vraisemblable, de **g^{u}l-*, avec le traitement indo-européen **^{u}l* de *l̥* devant voyelle, comme dans եկուլ «il a avalé», cf. lat. *gula*. Il ne semble pas douteux qu'il n'y ait un préverbe ընդ- dans ընթեռնում «je lis»; car le subjonctif aoriste est ընթերցից, avec le ցց conservé, ce qui caractérise les thèmes monosyllabiques; on doit par suite couper ըն(դ)-թերցից, comme on a coupé դ-դեցից p. 125. L'importance du préverbe ընդ- a donc été appréciable.

La préposition ըստ ne sert pour ainsi dire jamais de préverbe; ըստ-անձնեմ «je prends sur moi», dont le dictionnaire ne cite du reste aucun exemple d'époque classique, est un dérivé nominal. Il ne reste que (ը)ստ-գտանեմ «je blâme, καταγινώσκω», où ըստ pourrait être un vrai préverbe, et qui est bien attesté à l'époque classique.

Le préverbe համ- existe sous deux formes, avec et sans հ. Outre ամփոփեմ «je resserre, j'enveloppe» déjà cité, on a : համ-արձակիմ «je prends la hardiesse de» (d'où համարձակ «franc, hardi»), համ-բառնամ, ամ-բառնամ «je lève» (aor. համ-բարձի, ամ-բարձի), ou, avec sens moyen, «je m'élève» (aor. համ-բարձայ, ամ-բարձայ), et համ-բերեմ «je prends patience, j'endure». L'exemple համբերեմ a ceci de très remarquable que, outre l'aoriste anomal de բերեմ, soit համ-բերի, il présente un aoriste de type faible, soit համ-բերեցի; il est donc permis de se demander si համբերեմ ne serait pas une sorte de dénominatif plutôt qu'un verbe à préverbe համ+բերեմ; la forme համբերի s'expliquerait aisément par l'influence de բերի. L'augment de եբեր n'est pas maintenu, et l'on a Նախատանաց համբերեր սիրտ իմ «ὀνειδισμὸν προσεδόκησεν ἡ καρδία μου» *Ps.* LXVIII, 21, ce qui montre que համբերեր était senti comme un mot tout à fait un.

Le préverbe յ- présente une particularité très singulière : il n'existe que sous la moins autonome des deux formes qu'affecte la préposition ի; c'est-à-dire que ce préverbe est attesté devant

voyelle, mais jamais devant consonne, et par suite, ne constitue jamais à lui seul une syllabe. Un pareil détail suffirait à marquer que le système des préverbes n'est en arménien qu'un débris. L'exemple le plus remarquable est յ-առնեմ « je me lève » (aor. յ-արեայ, factitif յ-արուցանեմ) dont l'étymologie (cf. gr. ὄρνῡμι, lat. *orior*) indique assez que յ- est préverbe; le verbe n'existe pas à l'état isolé; car առնեմ « je fais » (aor. արարի) n'a rien à faire avec յառնեմ ni au point de vue arménien ni au point de vue étymologique; mais on a cependant une forme sans préverbe : l'impératif aoriste արի « lève-toi » (plur. արէք). Cette anomalie vient confirmer d'une manière décisive le fait que, pour les sujets parlants, le sentiment des préverbes n'existait plus à l'époque où a été fixé l'arménien classique.

La préposition ի-յ- a deux valeurs : avec le locatif ou l'accusatif elle équivaut à lat. *in*, avec l'ablatif à lat. *ex* ou *ab*. Mais les formes à préverbe sont si obscures et si malaisées à analyser qu'il est souvent impossible de déterminer la valeur des préverbes dans un cas donné. Il est clair que la valeur est *ex* dans յ-առնեմ (cf. lat. *ex-orior*), *in* dans յ-աւելուլ « j'augmente » ou dans յ-արեմ « j'attache », toutes formes déjà citées.

Tel exemple qui semble, au premier abord, pouvoir être donné comme étant un verbe à préverbe est en réalité un dénominatif : յ-ածիմ « j'erre, je me promène » (d'où յ-ածեցուցանեմ « je fais errer ») ne renferme pas յ- + ածիմ; car l'aoriste n'est pas pareil à celui de ածիմ, qui est ածայ; la forme est յ-ածեցայ, forme de verbe dérivé et non de verbe primaire. — Le cas de յ-անցանեմ « je transgresse » est plus énigmatique encore : l'aoriste est յ-անցեայ, formé tout autrement que l'aoriste անցի de անցանեմ « je passe ». Avec ը, on rencontre aussi ընդանել « ὑπερβαίνειν » (I *Thess.*, IV, 6) et le factitif ընդուցանել (*Nombr.*, XXX, 13, 14, 16); par exception, le ը est ici très nettement senti, cf. L. XI, 42 անցանէք զիրաւմէք « παρέρχεσθε τὴν κρίσιν ». — Il est remarquable, d'autre part, que dans un des cas où le préverbe est le plus manifeste, celui de յ-առանեմ (aor. յ-առի), le sens soit strictement technique, et par suite bien séparé de celui de հա-առանեմ : յառանեմ signifie « je taille (un arbre fruitier) ».

En dehors des cas cités, les exemples clairs sont des dénominatifs : յ-աղեմ « je sale »; յ-ապաղեմ « je tarde » (de ապա?); յ-աջողեմ « je réussis », de աջող; յ-արդեմ « j'apprécie », de *արդ, compris dans արդոյ, անարդ (անարդեմ), etc.; յ-երկուանամ « je doute, διστάζω »; յ-իշեմ « je me souviens », de ուշ (le ի est ici la forme prise par ը après un յ précédent; cf. la graphie յիւսակ à côté de յուսակ); յ-աւրինեմ « j'ajuste », de աւրէնք. Ces exemples ont été pris parmi les plus clairs et les plus classiques. Mais il est permis de supposer qu'une bonne partie des verbes commençant par յ-

et des substantifs qui y sont rattachés renferment la préposition յ-: il s'agit du reste de dénominatifs plutôt que de vraies formes à préverbe en général; cf. de plus Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, 458, 460.

Le préverbe նի- (= indo-iran. *ni-*) est bien conservé dans նստիմ (aor. նստայ) «je suis assis, je m'assieds» (voir Hübschmann, *Arm. Gramm.*, 478). — նայիմ «je regarde», de *նի-հայիմ, cf. հայիմ. On ne saurait rien dire de clair de նուաճեմ «je soumets». Tandis que les autres préverbes pouvaient, en certains cas, apparaître aux sujets parlants arméniens, նի-, comme aussi համ-, ամ-, n'est qu'une survivance qui n'était comprise par un Arménien en aucun cas.

Les traducteurs arméniens ne disposaient donc à aucun degré des ressources si variées que donnaient les préverbes aux Grecs. Il en est résulté pour eux des embarras dont ils sont sortis par divers moyens; la façon même dont procèdent les écrivains arméniens de l'époque classique est la meilleure illustration du fait qu'ils ne disposaient plus des préverbes et ne pouvaient former librement aucune forme à préverbe; car, sur ce point, ils n'imitent pas leurs modèles grecs.

Le procédé le plus simple pour rendre le préverbe est de mettre un adverbe : L., v, 6 փակեցին ի ներքս «συνέκλεισαν»; L., v, 8 ի բաց գնա «ἔξελθε»; L., vi, 34 զի առցեն անդրէն (ἀπολάϐωσιν) զկշիռն; L., v, 27 ել անտի «ἐξῆλθεν»; L., vi, 10 հայեցեալ շուրջ «περιϐλέψας»; L., x, 34 արկեալ ի վերայ «ἐπιχέων», Mt., xxviii, 2 ի բաց թաւալեցոյց «ἀπεκύλισεν»; Mc, vi, 33 խուռն ընթանային «συνέδραμον»; *Rom.*, xi, 35 առնուլ փոխարէն «ἀνταποδοθῆναι». — L'emploi d'un petit groupe de mots revient au même : L., xvi, 5 կոչեցեալ առ ինքն «προσκαλεσάμενος» (առ ինքն sert en même temps à rendre le moyen); *Gen.*, xlvii, 2 առ ընդ իւր «παρέλαϐεν»; L., xii, 35 եղիցին գօտիք ձեր սպառեալ ընդ մէջս (περιεζωσμέναι). Le groupe est parfois très compliqué : L., vi, 35 տուք ուստի ոչ ակն ունիցիք առնուլ (μηδὲν ἀπελπίζοντες).

Un procédé plus idiomatique est celui des verbes juxtaposés (cf. ci-dessus p. 119 et suiv.) : L., x, 39 որ եւ եկն նստաւ (παρακαθεσθεῖσα) առ ոտսն տեառն; L., x, 40 եկն եկաց (ἐπιστᾶσα) առ նմա; L., viii, 26 նաւեցին իջին «κατέπλευσαν». Dans la Vie de Mašthoc̣, on lit խաղայր գնայր «proficiscebatur» à côté de երթեալ հասանէր «adueniebat».

Souvent aussi on se sert de verbes distincts : *Ex.*, iii, 2 վառեալ էր traduit καίεται «il brûle», et այրէր traduit κατεκαίετο «il se consumait».

CONCLUSION.

Le système du verbe arménien est, par rapport à celui du verbe indo-européen, en très grande partie nouveau.

La flexion personnelle a, il est vrai, gardé toute sa valeur pour l'expression de la personne et du nombre, et l'addition du pronom enclitique est facultative, ne servant qu'à mieux marquer ce qui est déjà suffisamment indiqué par la forme personnelle; cette valeur de la flexion personnelle est un élément très stable qui s'est perpétué jusqu'à présent; et c'est l'un des principaux traits indo-européens que l'arménien ait gardés.

L'expression du passif est obtenue par des moyens propres à l'arménien; trop peu nette, elle a été précisée dans le développement de la langue, et elle est devenue un élément essentiel du verbe arménien moderne.

La distinction de l'aspect présent et de l'aspect aoristique est au contraire en régression marquée. Devenue purement mécanique à l'impératif, elle tend à disparaître aussi au subjonctif, où le présent et l'aoriste tendent à s'employer dans des cas fixés indépendamment de la valeur propre des deux formes. Mais l'arménien ancien garde le sentiment très vif que le présent et l'imparfait expriment une action sans terme défini. Dans une partie du domaine, le vieil usage, peut-être en partie dialectal, de juxtaposer deux verbes aboutit de bonne heure à la préfixation de կայ եւ «il se tient» qui sous les formes successives կայ ու, կաւ, կը, se lie dès le moyen âge à toutes les formes du présent et de l'imparfait, sauf celles de quelques verbes anomaux. D'autre part, et ceci dans tous les dialectes actuellement parlés, le présent tend à être remplacé par une forme nominale en -ը, -լ ou -ում accompagnée du verbe «être»; dans les parlers où կաւ, կը s'est généralisé, cette tendance n'aboutit que dans les phrases négatives où կաւ, կը n'avait pu se développer; dans les autres, elle devient générale; ce sont les groupes de -ում et de -ել de M. Adjarian (dans sa *Classification des dialectes arméniens*).

L'ancienne forme d'indicatif présent et imparfait devient ainsi libre pour exprimer le subjonctif présent et imparfait dans tous les parlers modernes; les anciens subjonctifs présents et aoristes, qui étaient des créations de l'arménien, disparaissent, et cette perte entraîne la perte totale de la notion d'aspect, qui se réduit au contraste entre deux formes de l'indicatif : l'imparfait, exprimant la durée, et l'aoriste, prétérit narratif. A aucun moment de son histoire, l'arménien n'a développé de futur; au besoin, l'arménien moderne recourt à des périphrases, surtout celle avec պիտի «il faut», qui tend à équivaloir à une véritable forme temporelle.

Ainsi l'aspect, dont l'existence est menacée dès l'arménien ancien, a disparu de la langue actuelle; l'expression du temps ne s'est pas développée, tandis que celle du mode a pris une forme nouvelle et unique, indépendante de l'aspect.

Les préverbes, dont l'emploi en arménien ancien se réduit à quelques traces, n'ont plus aucun rôle dans l'arménien moderne.

Dans l'emploi des formes verbales comme dans celui des formes nominales, l'arménien classique, tout en conservant beaucoup de traits indo-européens et en introduisant des procédés propres pour marquer des catégories anciennes, offre donc déjà un type très neuf, et l'on y trouve l'amorce de tout ce qui devait se réaliser en arménien moderne.

A. Meillet.

L'ALLEMAND *DIE SEELE*, ANGLAIS *THE SOUL*.

Dans son Dictionnaire étymologique de la langue allemande, M. Frédéric Kluge, à l'article *Seele* «âme», déclare que l'étymologie du mot lui paraît obscure. Une parenté avec *See* «la mer» est peu vraisemblable (*kaum wahrscheinlich*); le savant germaniste admettrait plutôt une parenté avec *saeculum*, le mot latin étant pris dans le sens de «génération». De son côté, le père de la philologie allemande, Jacob Grimm, soupçonne bien une parenté entre *saivs* «la mer» et *saivala* (la forme gothique de l'allemand *Seele* et de l'anglais *soul*). Mais il l'explique par une racine signifiant «mouvoir». *Die bewegende, wogende Kraft.*

L'étymologie que nous allons proposer substitue à l'idée abstraite d'une «racine» un objet concret. En outre, elle fournira un parfait parallèle aux mots désignant l'âme dans les autres langues.

Je crois que *saivalô* est le féminin d'un ancien adjectif *saivala* signifiant «marin, la maritime» en sous-entendant un substantif comme *Luft* «la brise de mer».

Partout où nous jetons les yeux, nous voyons que l'âme est désignée comme un souffle : il suffit de rappeler ψυχή, πνεῦμα, *spiritus*, *anima* ou *animus* = ἄνεμος, *ātman* en sanscrit; etc. Il serait facile d'augmenter le nombre de ces rapprochements, dont il n'y a pas lieu de s'étonner : pour désigner la force inconnue que l'homme sent en lui-même, le langage choisissait ce qu'il y avait, à sa connaissance, de plus léger, de plus immatériel. Quel-

quefois cependant l'assimilation allait plus, loin et non pas seulement aux temps reculés où s'est formé notre vocabulaire. Encore aujourd'hui des expressions comme *rendre l'âme*, *pour le repos de son âme* témoignent des fluctuations de la pensée sur le sens de ce vocable.

En présence de ces conceptions qui présentent un si parfait accord, il est naturel de supposer que les langues germaniques ne font pas exception. On peut donc chercher si le sens primitif de *saivala* ne serait pas « souffle, brise ».

Le substantif *saivs*, comme on l'a vu, signifie « la mer » : c'est l'allemand moderne *See*. De ce substantif a été tiré, au moyen du suffixe féminin *la* (le même que nous avons dans le grec *νεφέλη*, *ὁμίχλη*), un substantif désignant d'abord la brise marine, puis, en général, le vent.

L'allemand *Seele* (vieux haut-allemand *sêula*, *sêla*, ancien saxon *seola*, anglo-saxon *sawl*, *sawul*, ancien anglais *soul*) représente le gothique *saivala*. Nous avons chez Ulfilas l'adjectif *sama-saivals* répondant au latin *unanimus*. On sent encore quelque chose de l'acception primitive dans des dérivés comme *gasêljan* « beseelen », *unsêli* « unbeseelt ».

On pourrait se demander jusqu'à quel point l'acception primitive (celle de vent ou souffle) était encore sentie au temps d'Ulfilas. Je crois qu'elle ne l'était pas plus que n'était sensible celle de *ψυχή* ou de *spiritus* pour les théologiens et philosophes grecs et latins. Un terme de ce genre, aussitôt qu'il est adopté pour l'enseignement, se dépouille rapidement de sa valeur propre.

Michel Bréal.

L'EMPLOI
DU PARTICIPE PRÉSENT LATIN
À L'ÉPOQUE RÉPUBLICAINE.

SURVIVANCE EN LATIN DU PARTICIPE EN *-NT-*.

Le latin n'a presque rien conservé de l'ancien système des participes indo-européens. Son participe passé passif en *-to-* est issu d'un adjectif verbal (cf. K. Brugmann, *Die* -to- *Partiz...*, *Indog. Forsch.*, V, p. 89 et suiv.); son participe futur en *-turus* est récent et d'origine obscure. L'ancien participe médio-passif en *-meno-* n'a laissé de traces que dans certaines formes nominales : *Vertumnus*, *alumnus*, *femina* (rien n'est moins certain que son rapport avec l'adjectif verbal en *-ndus* et la 2e pers. plur. en *-mini*). Du participe parfait actif indo-européen, le latin n'a pas même gardé une seule trace vraiment sûre. Seul de tout le système, le participe présent actif en *-nt-* s'est conservé en latin.

Les autres langues du groupe italo-celtique ont été plus loin encore, et n'ont même pas épargné cette forme. Le celtique l'a complètement éliminée, et lorsque les scribes rencontrent un participe présent dans un texte latin, ils emploient une périphrase pour le traduire (J. Vendryes, *Gr. du v. irl.*, p. 263). Quant aux dialectes osque et ombrien, il est difficile de savoir dans quelle mesure ils l'ont conservée : la nature même des textes transmis ne prêtait pas à une grande variété d'emploi; les seuls exemples certains sont, en osque : *T. B.*, 21, *praesentid*, et en ombrien les participes *serse* = *sedens*, *reste* = *instaurans*, *kute* = *murmurans*, employés au nominatif dans les formules rituelles du type : *serse feitu* = sedens facito (cf. von Planta, *Gr. d. osk.-umbr. Dial.*, II, p. 392 et suiv.).

En latin même, dès les plus anciens textes, il semble que le participe présent soit condamné, et de fait, malgré l'existence prolongée qu'il aura dans la langue littéraire, c'est une des formes qui ne survivront qu'à peine au latin et qu'ignorera presque le roman (Meyer-Lübke, *Gr. comp. des l. rom.*, trad., III, p. 20 et suiv.).

Comment le participe en *-nt-*, destiné, semble-t-il, dès l'époque anté-historique à suivre le sort des autres participes, a-t-il pourtant survécu en latin? C'est ce que doit montrer l'étude présente. — M. H. Goelzer (*Le latin de saint Avit*, p. 283, n. 2) signale l'intérêt qu'il y aurait à étudier la diffusion du participe présent au terme de son progrès, dans le latin ecclésiastique; avant d'en arriver à cette date extrême, il peut être utile de reprendre à ses débuts l'histoire du participe.

J'ai utilisé pour ce travail les textes susceptibles, par leur nature et leur étendue, de donner une image assez fidèle du latin ancien :

Plaute, éd. M. Lindsay, Oxford, 1905;
Térence, éd. Umpfenbach, Berlin, Weidmann, 1870;
Caton (Cat.), *De agri cultura*, éd. H. Keil, Leipzig, Teubner, 1884;
Varron (Varr.), *De re rustica*, éd. H. Keil, *idem*;
Salluste, *Catilina* (*Cat.*) et *Iugurtha* (*Iug.*), éd. Lallier, Paris, Hachette, 1883;
César, *De Bello Gallico* (*Bg.*), éd. B. Kübler, Leipzig, Teubner, 1893;
Auteur du *De Bello Gallico*, livre VIII (*Bg.* VIII), *idem*;
— *Bellum Alexandrinum* (*Bal.*), éd. E. Hoffmann, Vienne, 1890;
— *Bellum Africanum* (*Baf.*), *idem*;
— *Bellum Hispanense* (*Bh.*), *idem*;
Catulle (Catu.), éd. L. Schwab, Berlin, 1886;
Lucrèce (Luc.), éd. A. Brieger, Leipzig, Teubner, 1899.

Des sondages confirmatifs ont été faits dans des discours de la maturité et de la vieillesse de Cicéron : *Catilinaires* (*Cat.*), *Pro Marcello* (*Mar.*), *Pro Ligario* (*Lig.*) et dans un traité théorique : *De Diuinatione* (*Diu.*), éd. W. Müller, Leipzig, Teubner; ainsi que dans Cornelius Nepos (Nep.), éd. A. Fleckeisen, Leipzig, Teubner, 1890.

FORMATION.

L'étude présente ne portera que sur les conditions de l'emploi du participe. Au point de vue morphologique, il suffit en ce qui concerne le latin de noter ce qui suit :

De même qu'en indo-européen le suffixe *-nt-* a pu s'attacher à des formes non verbales (K. Brugmann, *Grundr.*, II², 1, p. 650), de même on trouvera en latin des dérivés nominaux tels que *fraudulens*, *caerulans*, *piens*, etc., qui comportent des explications diverses (cf. le relevé des formes dans O. Bechstein, *Curtius Studien*, VIII, p. 335 et suiv.). Les mots de ce type sont en majorité des adjectifs composés : *quadrupedans*, *auricomans*, de caractère artificiel, et dont la formation n'a d'autre intérêt que d'attester la vitalité du suffixe, du moins en tant que suffixe d'adjectif.

En rattachant le suffixe au thème verbal, le latin a généralisé le vocalisme *e* pour l'élément présuffixal, tandis que le grec généralisait le vocalisme *o*. Tout au plus le latin a-t-il conservé le vocalisme *o* dans quelques formes ambiguës (cf. Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 30-31) en particulier dans *sons* (part. de *esse*?) et *eunt-* (cas obliques du participe de *ire*), dont on s'est autorisé pour supposer soit que le vocalisme *o* a été celui des verbes thématiques (cf. Sommer, *Hdb. d... Formenl.*, p. 635; Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, p. 620-621), soit que l'alternance *o/e* conserve le souvenir de la distinction ancienne entre masc. *-ont-* et fém. *-ent-* (A. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, XIII, p. 354 et suiv.).

Sur la flexion du participe il y a lieu de faire les remarques suivantes :

Le neutre du participe, comme celui des adjectifs du type *diues*, *inops*..., a hérité de l'*s* du nominatif; sur ce fait proprement latin cf. A. Meillet, *De quelques innov. de la décl. lat.*, p. 17 et suiv., et K. Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 107.

Le féminin était anciennement un thème en *-ī-*; « le latin le faisait passer aux thèmes en *-ĭ-*, d'où un nominatif **ferentis*, qui venait phonétiquement se confondre avec *ferens* » (A. Meillet, *De quelques innovations*..., p. 40); mais on avait pour les autres cas un double paradigme :

masc. : abl. sing. *ferente*, gén. plur. *ferentum*, acc. plur. *ferentēs*;
fém. : — *ferentī* — *ferentium* — *ferentīs*.
(Cf. A. Meillet, *ibid.*, p. 40 et suiv.)

Ce n'est pourtant pas la distinction des genres[1], mais la distinction des emplois qui resta le principe de la répartition. Au début cette répartition est incertaine. Les inscriptions anciennes ont le génitif en *-um*; Plaute le préfère encore : *amantum*, *Ps.*, 66; *Mos.*, 171; *Mil.*, 625; *Tru.*, 24; — *clientum*, *Men.*, 576; — *precantum*, *Rud.*, 260; — *gerentum*, *Tru.*, 223; — mais *praesentium*, *St.*, 220 (fin d'iamb. sén.), — et peut-être *absentium*, *St.*, 5 (*-ium A*, *-um BCD*). A l'accusatif pluriel, il généralise déjà la forme en *-īs*. Je ne trouve que trois exemples de *-ēs* :

Mil., 611 : Ecce nos tibi *obedientes*
Cur., 292 : Quos semper uideas *bibentes* esse
Men., 574 : *Clientes* sibi omnes uolunt esse multos.

Térence n'emploie déjà plus que le génitif en *-ium* : *amantium*, *And.*, 218, 555; *adulescentium*, *Ht.*, *prol.*, 2. De l'accusatif

[1] Bien que M. v. Planta (*Gr. d. o.-u. Dial.*, II, p. 393) pense trouver des formes véritables de féminin dans le *praesentid* de l'osque et le *pecunia praesenti* de Plaute. — On peut ajouter à ces féminins l'archaïque *luna silenti* de Caton, 29 et *passim*.

pluriel il n'a que trois exemples, tous de la forme *-īs* : *And.*, 84, 180, 181. Deux de ces exemples nous montrent la tendance des copistes à remplacer *-is* par *-es* : *And.*, 180, *nec opinantis* est corrigé en *-es* par C^2D^2; de même : 83, *uenientis aut abeuntis* est corrigé par D^2. Dans *Ht.*, 570, c'est sans doute un *amantis* (edd.) qui a été corrigé en *amantium* (*A*, *DG*, *PCFE*, *Engr.*) devant *animum*. — Dans : *Ad.*, *prol.*, 7, le titre de pièce *Commorientes* garde la forme ancienne.

Plaute et Térence pouvaient donc distinguer par la flexion l'accusatif du nominatif; ainsi :

St., 99 : *apsentis* uiros
Perinde habetis quasi *praesentes* sient.

Mais il viendra un jour où l'évolution vers les thèmes en *-i-* se poursuivant, la désinence *-īs* de l'accusatif s'étendra même au nominatif, et Lucrèce écrira :

II, 577 : pueri . . . *uisentis* luminis oras
II, 1151 : fluctus *plangentis* saxa, *etc.*

Quant au neutre nominatif-accusatif pluriel, il y a longtemps qu'il avait pris la forme des thèmes en *-i-* : *praesentia* (seule exception douteuse : *silenta loca* dans Lacuius).

Il y a donc partout généralisation de la déclinaison des thèmes en *-i-*. C'est seulement à l'ablatif singulier que la langue est parvenue à enrayer ou plutôt à régler l'extension de la déclinaison en *-i-*; cf. les règles dans Bücheler-Havet, *La décl. lat.*, p. 162-163; Neue-Wagener, *Formenl.*, II, p. 89 et suiv. — Employé comme participe réel (en particulier à l'ablatif absolu) ou comme substantif, le participe a l'ablatif en *-e*; exception pour Plaute : *Men.*, 492 : « med apsenti », *Am.*, 826 : « ted apsenti » (mais *apsens* est un véritable adjectif — cf. p. 54 —). Employé comme adjectif, le participe a l'ablatif en *-ī-*; exception pour Plaute : *Bac.*, 626 : « maleuolente ingenio » (mais *maleuolens* se trouve employé comme substantif — cf. p. 65 —).

Ces considérations morphologiques ne sont pas sans intérêt pour la question d'emploi. M. Meillet note (*De quelques innovations . . .*, p. 41) que si l'emploi de *-ia-* s'est généralisé au nominatif-accusatif pluriel neutre, c'est « que le nominatif-accusatif pluriel neutre n'est guère employé qu'avec valeur d'adjectif ». On peut penser de même que si la déclinaison des thèmes en *-i-* s'est étendue si vite à toute la flexion, c'est que le participe dès le début de l'époque historique tendait à perdre sa valeur verbale pour passer à la catégorie des adjectifs.

I. FONCTIONS VERBALES.

A. EXPRESSION DE LA VOIX.

Dans la mesure où il faisait partie du système verbal, le participe devait appartenir à une *voix* et à un *temps* déterminés.

Pour ce qui est de la voix, le participe en *-nt-*, qui n'était qu'actif au temps de l'unité indo-européenne (K. Brugmann, *I. F.*, V, p. 116), a pris en latin dans certains cas la place du participe médio-passif en *-meno-*. M. Brugmann explique (*I. F.*, V, p. 116) comment la forme du moyen a pu être remplacée par celle de l'actif. Le point de départ a dû être dans des verbes qui, à côté de la forme moyenne, avaient aussi une forme active d'emploi absolu : *uehens*, de *ueho* = je conduis, pouvait paraître appartenir aussi à *uehor* = je vais en voiture; *uertens* correspondait pour le sens aussi bien à *uertor* qu'à *uerto* (employé absolument). Il suffisait dès lors que l'emploi absolu se perdît pour que le participe parût appartenir au déponent, et rien ne s'opposait plus à ce qu'on tirât *sequens* de *sequor*, etc.

Le nombre est assez considérable de participes dont le verbe correspondant a encore les deux formes active et déponente, mais équivalentes pour le sens (type : *uertens*, Pl., *Per.*, 628, Nep., 14, 4, etc., cf. les exemples dans Neue-Wagener, *Formenl.*, III, p. 17 et suiv.; ajouter le *adiutans* de *Ph.*, *prol.*, 34).

Un assez grand nombre appartiennent à des verbes qui normalement n'ont que la forme déponente : type *sequens*, *utens*, *(in)-fans*, *laetans*, *Ps.*, 324; *St.*, 407; *odorans*, *Mil.*, 268, etc.; ou à la forme déponente de verbes qui ont les deux formes, mais avec deux sens différents : *licens* (César, *Bg.*, I, 18, 3 : «quod illo licente contra liceri audeat nemo») qui vient de *liceri* et non de *licere*; *uersans*, qui vient de *uersare* dans Luc., VI, 124, mais de *uersari* dans Catu., 64, 149; *ferens*, de *feror* (Nep., 14, 4 : «quem... conspiciens ad se ferentem»); *uoluens* (Luc., VI, 341 : «omnia... in eum uoluentia cursum»); — cf. les exemples cités par O. Riemann, *Et. sur la l. et la gr. de T. L.*, 2e éd., p. 201-202, note).

Enfin certains participes peuvent être rapportés à des déponents qui ont disparu de la langue courante. C'est ainsi que M. Bréal (*Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 41) voit d'anciens déponents dans

ruidens, *animans*, *praegnans* (**praegnor* « je m'imprègne »), (*in*)-*gens* (déponent correspondant à *γίγνομαι*?).

Cependant on peut songer ici à des emplois absolus de verbes actifs, car c'est à des formes d'actifs attestées qu'appartiennent les participes de sens absolu : *praecipitans*, Luc., VI, 289; *dirigens*, *Bh.*, 29, 1.

Quoi qu'il en soit, on remarquera que ces participes dérivés d'absolus ou de moyens se sont trouvés prendre des allures de véritables participes passifs : *animans* = un être animé, *euidens* = visible, *praecipitans* = précipité, *dirigens* = dirigé, *uertens* = tourné.

Peut-être n'en fallait-il pas davantage pour autoriser dans quelques cas isolés l'emploi de participes proprement *actifs* au sens *passif*. C'est ce qui s'est produit pour les participes-adjectifs *amans* et *desiderans*, qui appartiennent à la langue vulgaire des inscriptions (cf. Schönfeld, *De Taciti studiis Sallust.*, progr. Leipz., 1884; p. 20-22).

On peut penser aussi que passés au rang de véritables adjectifs (d'ordinaire au superlatif), ces participes ont subi l'influence analogique de certains adjectifs en *-nt-* entièrement étrangers à la notion de voix, tels que *elegans*, *opulens*, et le bizarre *piens* qui voisine avec eux dans les inscriptions.

On remarquera que plus tard, en roman, le participe présent a été parfois réduit à n'exprimer comme adjectif que la qualité distinctive d'un individu, sans considération de la voix : v. fr. *buvant* = potable, que l'on peut boire; fr. mod. : un endroit *plaisant* = où l'on se plaît (cf. Meyer-Lübke, *Gr. comp. d. l. rom.*, III, p. 21).

L'existence de ces formes n'autorise pas à parler d'un participe en *-nt-* à sens passif. Elles attestent tout au plus dans des cas déterminés une certaine indistinction des voix, conforme à la tendance qu'avait le participe présent à se détacher du système verbal.

B. EXPRESSION DU TEMPS.

Le participe présent latin est indifférent à l'expression du temps. Neue-Wagener, *Formenl.*, III, p. 134, notent le fait sans le discuter; Kühner, *Ausf. Gramm.*, II, 1, p. 566, tente de l'expliquer en partant du sens de l'ablatif absolu, et H. Paul, *Princip.*[2], p. 230, l'attribue au manque de formes du passé. Il suffit la plupart du temps pour rendre compte des faits de considérer l'*aspect* du verbe, perfectif ou imperfectif (sur cette question, cf. A. Meillet, *Rev. de Phil.*, XXI, p. 81 et suiv., et M. Barone, *Sui verbi perfettivi in Pl. e in Ter.*, Roma, 1908).

Le participe présent affecte souvent l'aspect imperfectif en

regard d'un verbe principal perfectif; on trouve dans Cicéron des oppositions telles que :

Diu., II, 27, 59 : Quasi uero quicquam intersit, mures diem noctem aliquid *rodentes* (imperfectif) scuta... *corroserint* (perfectif, forme à préverbe).

Ibid., 59, 121 : Quis est qui totum diem *iaculans* non aliquando *conliniet*?

Il n'est même pas impossible, semble-t-il, que le participe d'un verbe à préverbe conserve l'aspect imperfectif; c'est ce qui expliquerait que nombre de participes de verbes perfectifs sont devenus adjectifs : *confidens*, *continens*, *constans*, etc.[1]. Ce ne serait pas là un fait sans analogues : en vieux slave, le participe présent est normalement de forme imperfective.

S'il en est ainsi, s'il est vrai que le participe présent exprime l'action sous son aspect imperfectif, duratif, il s'ensuit que l'action participiale déborde normalement sur la durée de l'action principale, d'où suivant les cas une apparence non seulement de *simultanéité*, mais aussi d'*antériorité* ou même de *postériorité*.

Dans une phrase banale du type :

Cur., 247 : quod ego somniani dormiens·

la simultanéité entre les deux actions résulte non pas de l'emploi du participe présent, mais du simple rapprochement des deux formes verbales. Elle pourrait résulter tout aussi bien du rapprochement d'une forme nominale et d'une forme verbale. Ainsi quand Juvénal (*Sat.*, VIII, 240 et suiv.) oppose Cicéron à Octave, il dit que celui-ci a été glorifié par une Rome sujette, tandis que Cicéron :

at Roma parentem
Roma patrem patriae Ciceronem libera dixit.

on peut bien traduire, en donnant à l'adjectif une valeur qualitative : «C'est une Rome libre qui appela Cicéron père de la patrie»; mais on peut aussi comprendre : «C'est dans un temps où elle était libre que... »=«libera οὖσα».

Ce n'est plus la simultanéité des deux actions, c'est plutôt l'antériorité de l'action participiale qu'on pourrait noter dans :

Pa., 615-616 : ...id quidem agitans mecum sedulo
Inueni... remedium huic rei

[1] A moins qu'on ne substitue pour le latin aux notions de *perfectif* et *imperfectif* celles de *déterminé* et *indéterminé*, qu'on emploie dans l'étude des langues balto-slaves; grâce à cette transposition, proposée par M. A. Meillet (dans son enseignement), *constans* adjectif s'expliquerait par l'aspect déterminé (qui a acquis sa stabilité) aussi normalement que *conliniet* (arrivera à toucher le but).

A propos de cette phrase, M. Tammelin (*De partic. prisc. latinit.*, diss. Helsingf., 1889, p. 22) fait observer que pour éviter de donner à *agitans* la valeur d'un participe aoriste il faut l'expliquer comme l'équivalent de *agitando*. On peut en effet rapprocher de cette phrase la suivante :

Sall., *Iug.*, 1, 2 : reputando neque maius aliud neque praestabilius inuenias.

Les phrases de ce type ne sont pas rares :

Sall., *Iug.*, 113, 1 : Haec ... diu uoluens tandem promisit
Sall., *Cat.*, 32, 1 : multa... uoluens... profectus est
Bal., 21, 3 : suis... subsidio scaphas mittens nonnullos conseruauit.
= par l'envoi de...

Cf., avec l'ablatif absolu :

Sall., *Cat.*, 41, 3 : haec illis uoluentibus, tandem uicit fortuna rei publicae.

Dans ces exemples le participe présent exprime des faits qui sont passés par rapport à l'action principale.

On trouverait aussi des phrases où il exprime des faits futurs :

Cic., *Diu.*, II, 6, 16 : medicus morbum ingrauescentem ratione prouidet
I, 49, 111 : orientem tyrannidem multo ante prospiciunt.

Il faut traduire, en enlevant au participe toute valeur temporelle et verbale : « l'aggravation d'une maladie..., la naissance de la tyrannie... ». C'est dans *pro(uidet)* qu'est l'idée de futur, non dans le participe.

De ces exemples on peut rapprocher ceux du participe dit « à sens prégnant ». Quand Salluste dit :

Iug., 38, 1 : missitare supplicantis legatos

peut-être à l'imitation de Thucydide :

VII, 36 : ἔπεμψαν πρέσβεις ἀγγέλλοντας τὴν τοῦ Πλημμυρίου λῆψιν

le sens n'est pas sensiblement différent de celui qu'on peut accorder aux phrases :

Iug., 47, 3 : legatos *supplices* mittere
Iug., 46, 2 : legatos *cum suppliciis* mittit.

De même, quand Plaute dit :

Men., 444 : Dicto me emit audientem, non imperatorem sibi

le participe-adjectif *audientem* a ni plus ni moins le même « sens

prégnant» que le substantif *imperatorem*, ou qu'un adjectif ordinaire dans des phrases telles que :

And., 861 : *Sublimem* hunc intro rape
And., 865 : *quadrupedem* constringito.

Le participe, comme toute autre forme nominale, exprime simplement, indépendamment de toute notion temporelle, le rôle attribué à un sujet donné.

Cette valeur est particulièrement sensible dans des phrases comme les suivantes, où l'on n'a pas d'autre ressource en français que de traduire le participe par un simple substantif :

Cati., I, 8, 20 : Quid exspectas auctoritatem loquentium, quorum uoluntatem tacitorum perspicis?
= l'autorité de *leur parole*.

Dans celle de Varron :

III, 16, 13 : quod *ualentibus* utilissimum est

il me paraît difficile de traduire autrement que «très bon pour *la santé*», en comprenant comme dans la phrase qui vient immédiatement après :

aptissimum *ad sanitatem* apium.

Ce sont encore des actions évidemment sans date qu'exprime le participe dans :

Cic., *Diu.*, I, 3 : praeter Epicurum balbutientem de natura deorum
= qui ne fait que balbutier...

Cic., *Diu.*, II, 12, 28 : licet uerum exquirere..., mihi praesertim de plerisque dubitanti
= moi surtout, qui suis un douteur...

Si parfois le participe est employé pour dater un fait, la notion du temps est exprimée par la construction, non par la forme du participe; c'est le cas pour la construction de l'ablatif absolu :

Poe., 321-2 : *Priusquam* Venus *expergiscatur*, prius deproperant [sedulo
Sacrificare; nam *uigilante Venere* si ueniunt eae
Cic. *Diu.*, I, 30, 64 : facilius euenit adpropinquante morte
Sall., *Iug.*, 66, 2 : quo Metellus initio, Iugurtha pacificante, praesidium imposuerat.

Au reste il va sans dire que l'ablatif absolu peut, même avec

un participe présent, exprimer toute autre chose que la concomitance :

Eun., 956 : Conligauit? — Atque quidem orante ut ne id faceret Thaïde
= malgré les prières de...

Dans :

Ad., 507 : Non me indicente haec fiunt

indicente n'est pas contemporain de *fiunt*, et n'a pas plus de valeur temporelle que *inpulsore* dans :

Ad., 560 : Me inpulsore hanc emptam... esse

On ne trouvera pas davantage de rapport temporel dans :

Varr., I, 2, 2 : sequentibus nobis procedit
= il passe devant, nous le suivons.

Dans la phrase de César :

Bg., VII, 15, 6 : Datur petentibus uenia, dissuadente primo Vercingetorige, post concedente

aucun des trois participes n'exprime une action littéralement contemporaine de l'action principale.

Cf. enfin chez Cicéron la construction singulière :

Lig., 3, 7 : a quo,... C. Pansa mihi nuntium perferente, concessos fasces tenui.

où l'ablatif absolu exprime une circonstance accessoire, comme énoncée entre parenthèses.

En revanche il n'est pas du tout indispensable que l'ablatif absolu contienne un participe pour qu'il ait une valeur temporelle :

Nep., 25, 16 : quae *uiuo se* acciderunt.

Ainsi, quelle que soit la construction du participe, il ne peut servir à l'expression du «temps relatif». C'est ce qui explique que l'on soit obligé, quand on veut attribuer une date à l'action qu'il exprime, de lui adjoindre un adverbe de temps.

Cet adverbe peut exprimer la répétition de l'action :

Varr., III, 8 : obiciunt triticum..., *cotidie* euerrentes eorum stabula
Varr., II, 7, 14 : dandum hordeum, *cotidie* adicientem minutatim
Bal., 15, 6 : *semper* uenientibus aduersae
= qui ne cessaient d'arriver.

Sall., *Iug.*, 35, 10 : fertur *saepe* eo tacitus respiciens postremo dixisse
Sall., *Iug.*, 94, 2 : *saepius* eadem ascendens descendensque, *dein* statim digrediens, ceteris audaciam addere

Cic., *Diu.*, II, 59, 121 : nemo est quin *saepe* iactans Venerium iaciat aliquando?

la durée de l'action :

Sall., *Iug.*, 113, 1 : Haec Maurus secum ipse *diu* uoluens *tandem* promisit
Cic., *Diu.*, II, 50, 121 : Quis est enim qui *totum diem* iaculans non aliquando conliciet?
Cic., *Diu.*, II, 27, 58 : Quasi uero quicquam intersit, mures *diem noctem* aliquid rodentes scuta... corroserint.

la succession immédiate :

Poe., 652 : adiit ad nos *extemplo* exiens
Ep., 361 : adueniens domi *extemplo* ut maritus fias.
Mos., 570 : *Continuo* aduenienS pilum iniecisti mihi
Am., 715-716 : ...te... heri aduenientem *ilico* | ... salutaui
Am., 799-800 : ...aduenienS... *ilico* | Me salutasti
Ht., 182-183 : Aduenientem, e naui egredientem *ilico* | Abduxi

et aussi l'antériorité :

Bg., VII, 15, 6 : Datur petentibus uenia, dissuadente *primo* Vercingetorige, *post* concedente.
Sall., *Iug.*, 11, 2 : Hiempsal... natura ferox, et iam *antea* ignobilitatem Iugurthae... despiciens.

Dans tous ces exemples le participe présent se plie avec la même facilité qu'un simple adjectif aux indications temporelles fournies par le contexte; c'est ce qui apparaît avec évidence par la comparaison de la dernière phrase avec les suivantes :

Sall., *Iug.*, 84, 1 : *antea* iam *infestus*..., tum uero... ferox
Iug., 96, 1 : *rudis antea* et ignarus belli, solertissimus... factus est.

Il y a pourtant un cas où le participe paraît employé avec le sens d'une *proposition temporelle*. Dans :

Rud., prol., 71 : Vehemens sum exoriens, quom occido vehementior.

la correspondance avec *quom occido* nous conduit à donner à *exoriens* la valeur de *quom exorior*.

Mais c'est là une phrase comparative, à deux membres symétriques, et c'est au même type de phrase qu'appartiennent tous les participes dits « temporels » :

Rud., 1116 : neque loquens es neque tacens umquam bonus
Mos., 1103 : nimio plus sapio sedens (quam stans)
Varr., II, 1, 17 : macescentes (oues) melius concipere dicuntur.
Cic., *Diu.*, I, 20, 39 : De quibus disputans Chrysippus ... facit idem quod Antipater ea conquirens quae...

Il y a dans tous ces exemples une comparaison de deux états, qui équivaut en fait à la comparaison de deux moments. Mais l'idée temporelle est encore ici étrangère au participe, qui peut même dans les phrases de ce genre être remplacé par un simple adjectif sans qu'il soit interdit pour cela de concevoir une opposition temporelle :

Tri., 904 : ego apsens sum quam praesens longior
Mos., 289 : Pulchra mulier nuda erit quam purpurata pulchrior
= quand je suis présent, — quand elle est nue.

Ainsi, quel que soit le rapport syntaxique du participe avec le verbe (apposé au sujet ou au régime, détaché de la phrase principale comme le serait une proposition secondaire, construit à l'ablatif absolu), le participe n'a pas pour fonction de dater l'action qu'il exprime; il exprime soit l'action pure et simple, soit l'action dans son développement, et c'est par une interprétation, fondée sur le sens de la phrase, le sens et l'aspect des deux verbes, qu'on donne au participe une valeur temporelle.

Une conséquence importante de cette neutralité du participe au point de vue du temps est qu'il se prêtait à passer à la catégorie des adjectifs.

Il devait suffire que le participe d'un verbe exprimant l'état fût employé sans indication temporelle accessoire pour qu'il parût exprimer un état durable, indépendant de telle ou telle circonstance présente; ainsi *potens*, *ualens*, etc.

Mais on verra d'autre part que l'effort de la langue littéraire tendait à rattacher le participe au système verbal, par exemple en lui rendant son régime; de là le compromis qui a fait hésiter le participe entre les deux catégories verbale et nominale jusqu'aux derniers monuments de la langue littéraire.

On pourrait s'étonner dès lors qu'en restituant au participe sa fonction verbale, la langue n'ait pas tâché aussi de lui attribuer une valeur temporelle. Peut-être y a-t-il des tentatives de ce genre dans des oppositions telles que :

Cic., *Att.*, 8, 9, 2 : quid *agenti*? quid *acturo*?
Luc., I, 107 : *nata sit*, an nobis *nascentibus* insinuetur.

Mais il eût fallu pour obtenir ce résultat la concurrence d'autres formes participiales. Or le latin ne se constitua que très tard un participe futur (en *-turo-*); quant à son participe passé en *-to-*, il n'avait que rarement la valeur active (intransitifs ou déponents), et son sens de parfait était trop proche de celui du présent pour permettre une opposition temporelle. Aussi le participe tant qu'il vécut ne garda-t-il de présent que le nom.

C. CONSTRUCTION TRANSITIVE.

S'il est étranger à l'expression du temps, le participe possède au moins, en tant que forme verbale, la faculté de recevoir un régime.

Certains régimes peuvent à peu près indifféremment être rattachés à une forme nominale ou à une forme verbale; ce sont les propositions infinitives, interrogatives ou relatives; on dit également bien : «*dubius* sum — » ou «*dubito* — quid agam»; «*maestus* est — » ou «*dolet* — quod non ueneris»; «*nescius* eram — » ou «*nesciebam* — te dolere». Ces régimes sont à peu près les seuls que le participe admette chez Plaute :

Cis., 567-568 : opsecrans | *Ne* deserat se
Bac., 110 : Exspectans *quas* tu res... geras
Mil., 893 : nescientes *quod* bonum faciamus
Men., 129 : congratulantes *quia* pugnaui fortiter.

Ce sont là les seuls exemples plautiniens; trois autres sont dans des arguments :

Ps., arg. I, 5 : Dicens *Syrum se*
Mer., arg. I, 5 : *se* simulans *uendere*
Cap., arg., 4 : studens *ut natum* || *recuperet.*

Plaute peut dire : *Am.*, 706 : «aduenientem *domum*», comme il dit : *Mos.*, 377 : «reditio *huc*»; ou encore : *Cap.*, 925 : «*te* carens», comme on dit : «orbus *patre*». Ce sont là encore des compléments nominaux.

Quant au régime à l'accusatif, dépendant d'un verbe transitif, il n'est pour ainsi dire jamais chez Plaute rattaché à un participe. Dans quelques cas la phrase est telle que le régime peut être considéré comme celui d'un verbe voisin :

Mil., 1386 : *te*... exspectans *expetit*
Tri., 680 : obiurgans *me* a peccatis *rapis* deteriorem in uiam
Cap., 442-443 : *te* dextera retinens manu | *Opsecro.*

Des quelques exemples où c'est bien le participe qui paraît avoir un régime direct, l'un est dans un argument :

Mos., arg., 6 : Lucripeta *faenus* faenerator *postulans*

deux dans des prologues :

Aul., 8 : *uenerans me* ut id seruarem sibi
Mer., 57 (prol. déguisé) : omnis *labores*... *perferens*

deux autres se trouvent dans des passages de langue artificielle (invocation à une divinité) :

Per., 251 et suiv. : Ioui opulento, incluto, Ope gnato,
. . . uiripotenti,
Opes, spes bonas, copias commodanti
Rud., 694 et suiv. : Venus alma, ambae te opsecramus,
Aram amplexantes hanc tuam lacrumantes. . .

A ces exemples on ne peut ajouter que :

Mil., 204-205 : computat, *feriens femur* | *Dexterum*.

On peut donc dire que l'emploi d'un régime verbal avec le participe est à peu près étranger à la langue de Plaute. Il l'est entièrement à celle de Caton.

Térence emploie aussi le participe régissant une proposition :

Eun., 594 : exspectans si quid
Ad., 673-674 : dum. . . | Illinc ueniret exspectantem
Eun., 53-54 : indicans te amare
Hec., 371-372 : nuntians | Me uenisse
Hec., 365-366 : suspicans | . . . me uisurum
Ph., 45-46 : haud existimans | Quanto labore partum
Ad., 473 : iurans se illam ducturum domum

Mais on trouve assez souvent chez lui le participe avec un véritable régime.

Ce régime peut être un simple pronom :

And., 585 : idque adeo metuens uos celaui. . .
Ph., 615-616 : id quidem agitans mecum. . . | Inueni. . . remedium
And., 115-116 : prodeo, | Nihil suspicans mali
And., 65 : Nunquam praeponens se illis
Ht., 725 : saepe opsecrans me ut ueniam
Eun., 634 : male uero me habens

mais aussi un mot significatif :

Eun., 579-580 : aduuo | Terram intuens modeste
Eun., 583-584 : sedet | Suspectans tabulam quamdam pictam
And., 74-75 : pudice uitam. . . | Agebat, lana. . . uictum quaeritans
And., 319 : aduenio spem, salutem, consilium, auxilium expetens
Ph., 868-869 : coepi attendere | Hoc modo sermonem captans
Eun., 133-134 : pretium sperans. . . | Producit, uendit
And., 76 : postquam. . . accessit pretium pollicens
Ph., 68 : Pellexit, modo non montis auri pollicens
And., 935 : Is bellum hinc fugiens meque in Asiam persequens pro-
ficiscitur
Ph., 44 : Suom defrudans genium conpersit
Hec., 162-163 : Et illam et hanc . . . cognouit satis
Ad exemplum ambarum mores earum existimans

Hec., 601-602 : Quam fortunatus... sum...
Hanc matrem habens talem, illam autem uxorem
Ad., 473 : Fidem dans, iurans se... ducturum
Ad., 591 : cyathos sorbilans... producam diem
Ad., 752 : ...restim ductans saltabis.
Ph., 394-395 : ...primus esses memoriter
Progeniem uostram usque ab auo atque atauo pro-
[ferens.

On remarquera que dans tous ces exemples le participe est au nominatif singulier.

Deux exemples seulement de l'accusatif :

Ph., 521 : Pollicitantem et nihil ferentem, flentem
Ht., 366 : Eius noctem orantem

Deux autres exemples de ce type exceptionnel sont hors du texte de Térence, dans des *periochae* :

Ph., per., 4-5 : amantem unice
Gnatum fidicinam
Ht., per., 1-2 : gnatum Cliniam
Amantem Antiphilam

Varron, outre les exemples de la première catégorie, qui présentent tous le participe au nominatif (I, 1; 2, 2; 49, 1; 69, 3; II, 1, 4; 3, 10; 4, 10; 7, 2; III, 9, 20; 16, 30), emploie aussi des participes de verbes transitifs, soit en sous-entendant leur régime :

II, 2, 10 : ut redintegrantes (eas)... alacriores faciant
II, 7, 14 : cotidie adicientem (hordeum)
II, 8, 4 : eodem tempore quo equos adducentes (eos).

soit en l'exprimant de telle sorte qu'il puisse être aussi bien rattaché au verbe principal :

III, 16, 35 : conferciunt se lingentes
III, 16, 8 : itaque insectantes ab se eiciunt fucos
II, 5, 5 : cum exportauit per mare... amans Europam

mais aussi parfois dans des cas où il ne peut dépendre que du participe :

III, 8, 1 : abiciunt triticum..., cotidie euerrentes eorum stabula
I, 18, 1 : derigit ad duas metas... scribens .. ut duas formulas
I, 7, 9 : praeponens alium alio agrum... dicit...
I, 1, 11 : dicam, sequens naturales diuisiones
I, 18, 8 : sequentes non aleam, sed rationem aliquam

Dans tous ces exemples (sauf II, 7, 14) le participe est au nominatif. Mais on le trouve aussi à l'accusatif, plus souvent que chez Térence :

III, 9, 14-15 : prodigendae in solem.... euitantem caldorem et frigus
I, 2, 1 : offendi ibi C. Fundanium... et C. Agrium... spectantes in pariete pictam Italiam
II, 1, 7 : oues «be» alare (dicunt) uocem efferentes
III, 5, 18 : Narrat quemdam deprehensum tesserulas coicientem in loculum

et même une fois au datif :

II, 1, 6 : quo facilius sumptibus multa poscentibus ministres.

Chez Salluste l'emploi du participe en fonction de verbe s'est beaucoup développé : on trouve chez lui jusqu'à 22 exemples de propositions dépendant d'un participe, et 56 exemples de régimes directs directement rattachés au participe. **Le participe est employé plus souvent avec un régime qu'intransitivement.** Enfin le participe n'est plus seulement au nominatif (19 exemples avec régime complexe, 34 exemples avec régime direct); on trouve pour ces deux catégories de constructions, respectivement : 1 exemple et 10 exemples à l'accusatif, 3 exemples et 12 exemples au datif. Seul le génitif n'est pas représenté (pour l'ablatif, cf. l'ablatif absolu, p. 20 et suiv.).

César ne paraît pas éviter l'emploi du participe aux cas autres que le nominatif : 5 exemples du datif ou de l'accusatif pour 9 du nominatif avec régime complexe. Mais le nombre total des exemples de régime direct est chez lui extrêmement restreint. Les 11 exemples qu'on peut relever sont les suivants :

V, 35, 8 : omnes cohortes ordinesque adhortans... uulneratur
VI, 42, 1 : euentus belli non ignoraus
VI, 36, 2 : nullum eius modi casum exspectans
VI, 1, 1 : maiorem Galliae motum exspectans
VII, 43, 5 : maiorem Galliae motum exspectans
V, 34, 4 : se ad signa recipientes insequantur
VII, 20, 12 : quem turpiter se... recipientem
I, 53, 5 : in ipsum Caesarem hostes... persequentem
VII, 19, 4 : indignantes... et signum proelii exposcentes
VII, 44, 1 : Haec cogitanti
IV, 18, 3 : Quibus pacem atque amicitiam petentibus

Dans VII, 47, 7 : «hos... singulos exceptans in murum extulit», le régime peut être rattaché à *extulit* aussi bien qu'à *exceptans*.

Les continuateurs ou imitateurs de César font du participe

transitif un emploi analogue; le VIII^e^ livre du *Bg.* ne donne que 1 exemple du nominatif :

VIII, 3, 1 : rura colentes. . . opprimerentur

et 1 du datif :

VIII, 47, 2 : consilia belli quaerentibus

Le *Baf.*, 3 du nominatif :

81, 1 : circum milites concursans uirtutesque. . . commemorans blandeque appellans
37, 4 : Quem iugum cingens. . .
18, 5 : tela neglegenter mittentes

1 du datif :

26, 7 : fidem implorantibus

Le *Bh.*, 5 exemples du nominatif :

37, 2 : nauigationem confestim insequentes
17, 3 : legionum tot impetus sustentantes, . . .gladiorum ictus. . . exceptantes
23, 8 et 30, 5 : se efferentes
5, 5 : fluminis ripas appropinquantes.

La construction est beaucoup plus familière à l'auteur de *Bal.* qui dans un texte beaucoup moins long que le *Baf.* a 12 exemples, dont 3 de l'accusatif ou du datif :

60, 4 : aggressus legionarios se recipientes
24, 1 : fallacem gentem semperque alia cogitantem alia simulantem
51, 4 : cupienti. . . aliquid Cassio

et 9 du nominatif :

43, 3 : Salonam se recipiens
43, 1 : siue copiosiorem prouinciam existimans siue multum fortunae. . . tribuens
31, 4 : Quod periculum plerique Alexandrini fugientes
29, 4 : uada quaerentes. . . flumen tranarunt
27, 1 : medium inter se spatium relinquens
24, 3 : dextra dextram tenens
21, 3 : suis. . . subsidio scaphas mittens
16, 4 : suum quisque prosequens
1, 5 : illud spectans primum ut. . .

Cornelius Nepos est sévère sur l'emploi du participe.

Il l'emploie souvent pour introduire une proposition (28 ex.), mais toujours au nominatif; souvent aussi avec un régime direct

(30 ex.), mais encore au nominatif, sauf 3 fois à l'accusatif et 1 fois au datif :

23, 4 : C. Centenium praetorem, cum delecta manu saltus occupantem
18, 6 : satius duxit... perire bene meritis referentem gratiam quam ingratum uiuere
23, 2 : eamque (aram)... tenentem iurare iussit
17, 8 : His quaerentibus Agesilaum nix fides facta est.

C'est Cicéron qui le premier des prosateurs admet tous les emplois.

Souvent chez lui le participe a un régime direct (76 ex.), assez souvent aussi il introduit une proposition interrogative ou infinitive (11 ex.).

Dans le premier cas, il est fréquemment au nominatif (43 ex.), mais souvent aussi à d'autres cas : accusatif 22, datif 4, et encore : ablatif 1, génitif 6.

Dans le second cas, il est même plus fréquemment à d'autres cas qu'au nominatif : accusatif 3, datif 2, ablatif 1, génitif 2, nominatif 3.

La liberté de l'emploi paraît particulièrement grande dans les vers; cf. une phrase telle que :

Diu., I, 47, 106 : Quem se *intorquentem lanians* rostroque *cruentans*

mais même en prose Cicéron ne craint pas d'accumuler les participes :

Diu., II, 41, 85 : qui *lactens*... Fortunae in gremio *sedens* mammam *adpetens*... colitur
Diu., II, 70, 145 : Parere... matrona *cupiens dubitans* essetne praegnans.

Il donne même au participe accompagné de son régime la valeur d'un substantif (cf. p. 68) :

Diu., II, 54, 112 : Hoc... est... *adhibentis diligentiam*, non insani
Diu., I, 6, 12 : aut extispicum aut monstra aut *fulgura interpretantium*
Diu., II, 32, 69 : audita uox est *monentis ut prouideret.*

Il semble vraiment qu'il y ait chez cet écrivain un souci de faire vivre une forme ressuscitée et d'en tirer tout le parti possible en élargissant ses emplois, sans favoriser les uns aux dépens des autres.

On notera une tendance analogue, mais avec des préférences particulières, chez les poètes Lucrèce et Catulle.

Chez Lucrèce, l'emploi du participe avec un régime direct s'est beaucoup développé; on en rencontre environ 125 exemples pour le seul nominatif, soit environ 1 exemple tous les 50 vers,

plus d'exemples que du participe employé sans régime. Mais sur ce total d'exemples, 8 seulement présentent le participe à des cas autres que le nominatif, savoir : 4 accusatifs :

IV, 350 : (aera) motus hominum gestumque sequentem
VI, 377 : Tyrrhena retro uoluentem carmina
II, 704 : flammam... spirantis... Chimaeras
II, 41 : (legiones)... belli simulacra cientis

1 datif :

IV, 182 : ollis tranantibus auras

3 ablatifs :

I, 435 : aliis fungi... agentibus ipsum
II, 981 : ex aliis eadem haec facientibus
IV, 895 : (ne) Vera repulsanti discedas pectore dicta

Ce qui est remarquable aussi, c'est le petit nombre d'exemples d'un participe introduisant une proposition :

III, 423 : mortalem esse docens
II, 602-603 : pendere docentes | Tellurem
V, 980 : uidens... sepeliri uiscera
VI, 637-638 : scintillare omnia templa | cernentes

1 exemple seulement hors du nominatif :

I, 137 : Quaerentem dictis quibus...

A part ces quelques exemples, on ne trouvera rattachés au participe que des infinitifs simples :

I, 317 : crescere cogens
VI, 435 : feruere cogens
III, 1062 : ferre... instans
V, 647 : accendere temptans
VI, 1238-1239 : sepelire... certantes
III, 259 : reddere auentem
IV, 1179 : discedere auentis

Chez Catulle, les exemples du participe accompagné d'un régime direct sont proportionnellement plus fréquents encore : 110 environ. Trois fois sur quatre le participe a un régime. Mais les exemples de cas obliques sont aussi plus rares que chez Lucrèce.

1 exemple seulement du datif :

76, 1 : recordanti benefacta priora

et 7 de l'accusatif :

64, 111 : iactantem cornua
129 : mollia... tollentem tegmina

131 : singultus ore cientem
212-213 : moenia linquentem
238 : haec mandata tenentem
21, 7 : insidias mihi instruentem
67, 43 : nomine dicentem quos diximus

Le participe n'introduit presque jamais une proposition :

64, 245 : amissum credens... Thesea
31, 5-6 : Vix mi ipse credens... | Liquisse campos.
116, 1-3 : requirens | ...uti possem... | ...neu conarere (requires V)

et même presque jamais un infinitif seul :

50, 12 : cupiens uidere
64, 101 : cupiens... contendere
64, 5 : optantes... auertere

Le *participe à l'ablatif absolu* n'admet jamais de régime chez Plaute, Térence, Caton et Varron; un seul exemple chez Térence d'un participe introduisant une proposition :

Eun., 956 : Atque quidem orante ut ne id faceret Thaïde.

Il y aurait donc invraisemblance à admettre la correction :

Hec., 830 : Eum... cognouit... in digito... me habente (*Bentley*)

qui donnerait à *habente* une valeur transitive (*habentem codd.*; cf. sur cette phrase p. 45-46).

Chez les écrivains qui n'évitent pas de donner un régime aux cas obliques du participe, on trouve :

Chez Salluste :

Cat., 41, 3 : Haec illis uolentibus
Iug., 18, 3 : multis sibi quisque imperium petentibus
Iug., 58, 1 : omnia magis quam proelium exspectantibus
Iug., 63, 4 : plerisque faciem eius ignorantibus

Chez César :

V, 43 : turri adacta et contingente uallum
III, 6 : nullo hoste prohibente aut iter demorante
II, 12, 5 : petentibus Remis ut conseruarentur impetrant

Chez les continuateurs ou imitateurs de César, même répartition que plus haut :

1 seul exemple dans *Bg.*, VIII :

23, 3 : Caesare... ius dicente

3 dans *Baf.* :

10, 3 : omnibus... insciis et requirentibus imperatoris consilium

85, 10 : inspectante ipso Caesare et a militibus deprecante ut...
82, 3 : dubitante Caesare atque eorum studio... resistente sibique pugnari non placere clamitante et etiam atque etiam aciem sustentante.

Mais aucun exemple pour *Bh.* qui en effet n'avait tout à l'heure que des exemples de nominatif.

Au contraire, dans *Bal.*, 6 fois sur 15 le participe à l'ablatif absolu est pourvu d'un régime :

20, 1 : in his rebus occupato Caesare militesque hortante
25, 1 : eludentibusque militibus regis actatem
31, 2 : paucis defendentibus munitionem
76, 3 : defendentibus autem iis cohortibus castra
41, 3 : pontemque nullo defendente
62, 3 : fortuna saepe ad utrumque uictoriam transferente.

Cornelius Nepos, bien qu'il ait un nombre considérable d'exemples du participe à l'ablatif absolu, ne l'emploie dans cette construction qu'une fois avec régime :

18, 5 : exercitu suffragium ferente

Cicéron ne l'évite pas, et l'on trouve aussi chez lui le participe à l'ablatif absolu introduisant une proposition :

Diu., I, 54, 123 : Quibus quaerentibus cur...
Diu., I, 4 : nobismet ipsis quaerentibus quid sit... uerentibusque ne...
Lig., 6, 20 : utrisque cupientibus rem publicam saluam

Comme Lucrèce n'admet guère un régime qu'avec le participe au nominatif, on ne trouve chez lui que 3 exemples seulement de l'ablatif absolu :

IV, 692 : noctem explaudentibus alis
II, 1 : turbantibus aequora uentis
I, 894 : ualidis facere id cogentibus austris

Catulle admet moins souvent encore que Lucrèce cette construction. Un seul exemple de l'ablatif absolu :

66, 20 : Inuisente nouo proelia torua uiro.

Le participe est transitif, mais sans régime exprimé dans :

64, 184 : Nec patet egressus, pelagi cingentibus undis.

En résumé, l'emploi d'un régime avec le participe est soumis à de nombreuses restrictions :

Il est entièrement étranger à Caton, et presque entièrement à Plaute; Térence, Varron et l'auteur du *Bh.* l'admettent rarement, et à peu près exclusivement avec un participe au nominatif.

Cornelius Nepos, Lucrèce et Catulle en font un emploi beaucoup plus fréquent, mais en évitant toujours l'emploi des cas obliques.

César et les Césariens n'affectent pas la même proscription à l'égard des cas obliques, mais ils font un usage très restreint de la construction. En revanche, Salluste et l'auteur du *Bal.* l'admettent dans une très large mesure, et enfin Cicéron est le premier qui généralise l'emploi sans conditions : il va jusqu'à employer transitivement le participe au génitif.

A peu près étrangère aux textes anciens (Plaute, Caton) ou de caractère vulgaire (*Bh.*), cette construction est à peine admise par les écrivains simples ou sobres (Varron, César et ses imitateurs). Adoptée, mais avec des restrictions, par la langue plus libre de Cornelius Nepos ou par la langue plus riche des poètes (Lucrèce et Catulle), elle ne prend définitivement sa place dans la langue littéraire que grâce aux écrivains savants ou pédants qui fixent les innovations de la syntaxe (Salluste, Cicéron et l'auteur de *Bal.*)

D. RELATION DU PARTICIPE AVEC LE VERBE PRINCIPAL.

Indépendamment de la faculté d'avoir un régime, le participe révèle encore sa nature verbale par le rôle qu'il joue dans la phrase vis-à-vis du verbe principal. Tandis que l'adjectif exprime d'ordinaire une qualité essentielle de l'objet considéré, indépendante de l'action qu'il accomplit ou qu'il subit, le participe exprime la situation de l'objet par rapport à une action définie.

C'est ce rapport de l'action participiale à l'action principale, du participe au verbe réel, qu'il importe de définir, et comme il peut varier suivant que les deux actions sont rapportées à la même personne ou à deux personnes différentes, il faut distinguer entre l'emploi du participe sujet et l'emploi du participe régime.

1° *Participe en accord avec le sujet.* — On enseigne habituellement que le participe présent latin est rarement employé au nominatif singulier. Tout au contraire, depuis Plaute jusqu'à Cicéron, le participe se rapporte plus souvent au sujet qu'au régime de la phrase. Térence surtout évite le participe aux cas obliques; on n'en trouve dans tout l'ensemble de son œuvre qu'une quinzaine d'exemples, contre plus de 100 du cas sujet.

Encore de ces 15 participes plusieurs peuvent-ils être considérés comme adjectifs; type : «*absenti* male loqui», *Ph.*, 372, 375, 471; «*amantem*... extrudit», *Hec.*, 173, *And.*, 648; —*promerentem*, *Ad.*, 681, est aussi bien adjectif que *inmerenti*, *Hec.*, 740. Pour le reste, on ne trouve que 4 exemples du type :

«*aduenienti* dixere», *Ad.*, 92-93; *Ht.*, 182; *And.*, 414, 359, et 5 exemples divers.

En revanche on notera avec quelle facilité Térence accumule les participes au cas sujet :

Ht., 149 : *laborans*, *parcens*, *quaerens*, illi *seruiens*
Ad., 472-473 : . . . *lacrumans*, *orans*, *obsecrans*,
Fidem *dans*, *iurans* se illam. . .

Pour les autres écrivains la proportion des exemples des cas obliques à ceux du cas sujet varie de 2 pour 3 (Plaute) à 2 pour 4 (Varron), 2 pour 5 (Salluste, Nepos), et même 2 pour 10 (Lucrèce), 2 pour 16 (Catulle).

Lucrèce ne craint pas de rattacher deux participes à la fois à un même verbe principal :

V, 1083-1084 : cum uentis pulsa *uacillans*
Aestuat in ramos *incumbens* arboris

Il suffit pour se rendre compte de la fréquence du participe sujet chez Catulle de lire le début des Noces de Thétys et de Pélée, 64, 4 et suiv. :

Cum lecti iuuenes. . .
Auratam *optantes* Colchis auertere pellem
Ausi sunt uada salsa. . . decurrere. . .
Caerula *uerrentes*. . . aequora. . .
Diua quibus *retinens*. . . arces
Ipsa leui fecit *uolitantem* flamine currum,
Pinea *coniungens* inflexae texta carinae.

Contre 130 exemples du nominatif, Catulle n'en a que 16 des autres cas.

Ainsi donc c'est par le nominatif que le participe présent s'implante de plus en plus dans la langue littéraire; c'est aussi par le nominatif, comme on a vu plus haut, qu'il a conquis peu à peu la faculté d'avoir un régime.

Cependant son progrès ne pouvait être limité au cas sujet; tandis que certains auteurs, surtout les poètes, Lucrèce et Catulle, employaient librement mais presque exclusivement le nominatif, les écrivains en prose de l'époque classique, César et Cicéron, généralisaient l'emploi du participe à tous les cas et dans toutes les constructions.

Après eux il arrivera même que les cas obliques gagnent du terrain sur le cas sujet; c'est ce qu'on peut observer déjà chez les continuateurs de César, surtout chez l'auteur de *Baf.* et de *Bg.*, VIII (ce dernier n'a en tout que 2 exemples du cas sujet), et c'est sans doute ce qui a fait croire parfois qu'il y avait en latin classique une sorte de proscription du nominatif.

D'une manière générale, soit au nominatif soit aux cas obliques, le participe ne sert qu'à noter comme par parenthèse l'action secondaire qui accompagne une action plus importante, dite principale. C'est le cas pour les innombrables exemples du type : *Cur.*, 338 : «saluto aduenienss» (30 ex. dans Plaute seul pour *aduenions* et *abiens*, qui n'ont souvent d'autre utilité que de fournir une indication scénique).

Dans un texte donné, les exemples du participe sont presque toujours des mêmes verbes, variables suivant la nature de l'ouvrage : —

Comme dans une comédie d'intrigue amoureuse à reconnaissances et quiproquos il s'agit surtout d'être là ou de n'y être pas, d'aller et de venir, et le plus souvent de faire l'amour, il n'est pas étonnant que les 2/3 environ des exemples de Plaute et Térence soient des participes *praesens*, *absens*, *aduenions*, *amans*.

Dans les textes des historiens, on trouvera à peu près exclusivement des verbes qui expriment un mouvement de troupes :

I, 26. 3 : in nostros uenientes tela coiciebant (6 ex. pour *Bg.*)
II, 23, 2 : regressos ac resistentes hostes
Cf. laborantes, haesitantes, pugnantes, cedentes, fugientes (17 ex.)

ou une démarche d'envoyés :

VII, 15, 6 : datur petentibus uenia (4 ex.)
VII, 71, 2 : discedentibus mandat (2 ex.).

C'est seulement avec les progrès de la langue littéraire, et presque exclusivement au nominatif, que le participe commence à varier ses emplois.

1. L'un des plus anciens est l'emploi *adverbial*.

De deux actions simultanées, l'une (énoncé participial) étant considérée comme accessoire par rapport à l'autre (énoncé principal), il peut arriver que la première exprime simplement le *mode* de la seconde.

Dans une phrase comme :

Mil., 201 : Quemadmodum astitit, seuero fronte, curans, cogitans

on voit nettement comment le participe (cogitans), tout comme l'ablatif de manière (seuero fronte), peut répondre à un adverbe (quemadmodum).

Certains participes se sont fixés dans cette fonction d'adverbe : *lubens* = de bon gré, *sciens* = à bon escient, se trouvent respectivement une trentaine et une dizaine de fois chez Plaute.

Lubens est l'équivalent de *lubenter* : *Tru.*, 653 : «accipio *lubens*» — *St.*, 592 : «te uocem *lubenter*». Mais *lubenter* est employé de

préférence quand il doit être accompagné d'une détermination : « magis l. », *Mos.*, 157; « nimium l. », *Aul.*, 537; « ut l. », *Men.*, 543; et quand il accompagne un sujet pluriel : *Cap.*, 473; *Rud.*, 923; *Cas.*, pr., 6; cf. l'opposition caractéristique de :

Ps., 523-523ª : . . . nam ted auscultó *lubens.*
— Agedum. nam *satis lubenter* te auscultó loqui.

Quant à *sciens*, il garde sa valeur de participe dans une phrase comme :

Poe., pr., 112-113 : omnis linguas *scit*, sed dissimulat *sciens* | Se *scire* = « quoiqu'il sache, il fait semblant de ne pas savoir ».

Au contraire il est un simple adverbe dans :

Mer., 719 : Cupio hercle *scire*. — Sed tu me temptas *scieus*.

où le rapprochement des deux formes constitue un calembour intraduisible, la réplique ne signifiant pas autre chose que : « tu fais exprès de me tenter » (cf. *Am.*, 661).

Ces deux formes se trouvent encore respectivement 5 et 6 fois chez Térence, et Salluste s'appliquera à les conserver.

De l'emploi de *sciens* il faut rapprocher celui de ses contraires *insciens* et *inprudens* = sans s'en douter, involontairement :

Ili., 633 : Te inscientem atque inprudentem dicere. . . omnia
Eun., 633 : Praeterii inprudens uillam
Cf. 641 : uillam praetereo sciens.

A côté de *lubens* Salluste emploie *uolens*, qui s'oppose à *inuitus* :

Iug., 76, 6 : eas (poenas) ipsi uolentes perpendere.

Plaute donne à *solens*, Térence à *insolens* la valeur d'un adverbe :

Am., 198 : Si dixero mendacium, *solens meo more* fecero.
And., 907 : Quid tu Athenas *insolens*?

Outre ces participes, qui expriment la disposition d'esprit du sujet, s'emploient encore adverbialement ceux qui expriment la hâte et la rapidité de l'action.

On trouve chez Plaute :

Mer., 175 : me per urbem currens quaerebas

et chez Térence :

Eun., 291 : properans uenit
= en hâte (cf. 1030 et *And.*, 355).

C'est encore un emploi que Salluste développe; outre *properans* :

Cat., 53, 1 : properantes capiunt

il emploie *certans* comme *certatim*; cf. d'une part : *Iug.*, 44, 5 : « praedas *certantes* agere »; d'autre part : *Iug.*, 67, 1 : « saxa... *certatim* mittere » (cf. 94, 6); — d'autres verbes de sens voisin :

Iug., 22, 1 : *maturantes* ueniunt; 52, 5 : *festinans* pergit; cf. encore *Iug.*, 93, 2 : *aestuans* agitaret.

On trouve enfin en fonction d'adverbe des participes fixés de verbes abolis : *frequens* et *recens*.

Frequens est employé au pluriel :

Bg., IV, 13, 4 : frequentes... uenerunt
Baf., 83, 2 : tela frequentes iniciunt
Nep., 19, 1 : propter frequentes delatos honores

au superlatif :

Bg., IV, 11, 5 : quam frequentissimi conuenirent

et *recens* presque à tous les cas :

Varr., II, 11, 7 : recens lana tonsa
Luc., VI, 784 : recens extinctum lumen
Varr., I, 41, 1 : aqua recenti insito inimica
Varr., II, 2, 15 : nata recentia
Varr., II, 11, 7 : tonsas recentes

Recens avait cependant une tendance à se fixer comme adverbe indéclinable, et l'on trouve dans Plaute :

Cis., 135-136 : Puerum aut puellam...
Recens natum.

Le latin classique verra se reconstituer un participe-adverbe: *rēpens*, tiré de la forme d'ablatif qu'on trouve chez Plaute et Térence : *repente*, *Ps.*, 39; *Mer.*, 661; *Ad.*, 302; *derepente*, *Men.*, 874; *Mos.*, 488; *Hec.*, 518, 554.

Il n'est pas jusqu'à une préposition que l'on ne puisse expliquer comme un participe fixé : *trans*, de **trāre* (cf. *in-trāre*) d'après H. Stolz, *Hist. Gr.*, II, 1, p. 244; cf. Brugmann, *Gr.*, II, 1, p. 46. M. Ph. Thielmann (*Arch. f. lat. Lex.*, IV, 1887, *Trans et ultra*, p. 248 et suiv., p. 358 et suiv.) fait l'histoire de la construction de *trans*, en partant de l'emploi participial. E. Wölfflin (*ibid.*, *Ueber die latin. d. Peregr. ad loca sancta*, p. 276) rapproche de cette formation la fixation d'un participe comme *proficiscens*, qui devient parfois invariable en bas latin, (comp. le participe-gérondif français devenu préposition : *suivant*).

Pour l'adverbe de nombre *quotiens* qui, d'après J. Darmesteter (*Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 46), serait issu d'un dénominatif *quotīre* (de *quot*), comme *sextans* d'un dénominatif de *sextus*,

cf. Bréal, *M. S. L.*, VIII, p. 474-475, et Brugmann, *Gr*[1]., I, p. 912.

2. Le participe rapporté au sujet a encore sur le participe régime l'avantage de pouvoir énoncer l'action qui prépare, qui conditionne l'action principale; il peut tenir lieu du gérondif en *-ndo* ou de l'ablatif d'un nom d'action.

Plaute dit déjà :

As., 709 : ut cruciere... *currens*

comme Térence :

Eun., 846-847 : miserrumus | Fui *fugitando.*

ou encore :

St., 406 : olim quos *abiens* adfeci aegrimonia

comme dans le vers qui suit :

407 : eos nunc laetantis faciam *aduentu* meo.

cf. encore :

As., 291 : quae loquens lacerat diem
= par ses bavardages;
Mer., 164 : dixi ego tacens
= par mon silence.

On trouvera après lui :

Sall., *Iug.*, 94, 2 : saepius eadem ascendens descendensque, dein statim digrediens, ceteris audaciam addere
(= *ascendendo*, etc.)

Catu., 68[a], 21 : Tu mea tu moriens fregisti commoda
(= par ta mort).

Il arrive même que le participe soit l'équivalent d'un ablatif accompagné de *ipse*; c'est déjà presque le cas dans le dernier exemple de Plaute cité : « dixi ego *tacens* » = *ipso silentio* = par mon silence même.

Salluste aimera la brièveté de cette construction :

Iug., 58, 6 : cum... ipsi sibi properantes officerent
= par leur hâte même.

Iug., 51, 4 : neu pateretur hostis fugientes uincere
= vaincre par la fuite, *ipsa fuga.*

3. C'est encore le plus souvent quand les deux actions (participiale et principale) sont rapportées à la même personne, c'est-à-dire quand le participe est au cas sujet, qu'il peut tenir la

place d'une proposition conditionnelle, explicative, concessive, causale, restrictive, etc.

Ces différents emplois sont parfois catalogués dans les grammaires sous les titres : sens causal, concessif, etc. du participe. Il est évident que le participe n'a pas plus le *sens* causal ou concessif qu'il n'a le *sens* temporel. Quand Plaute dit : *Cap.*, 848; *Am.*, 696 : « uigilans somniat », nous pouvons bien traduire : « il rêve *tout* éveillé », mais à condition de nous rendre compte que le sens restrictif rendu par *tout* résulte de la simple juxtaposition de deux mots de sens contraire, et non pas de l'emploi du participe. Un simple adjectif peut avoir la même valeur, s'il est rapproché de son contraire :

Am., 1001 : faciam ut sit madidus sobrius
= tout en étant à jeun.

Le français non plus n'a pas besoin d'exprimer les rapports d'opposition, de restriction, etc.; il dit : *rire en pleurant* = malgré ses larmes, ou : *vivre en travaillant* = par son travail, tout comme : *deviser en marchant.*

Ainsi l'on aura dans Plaute (exemples cités précédemment) :

dissimulat sciens se scire, — uigilans somniat, — dixi ego tacens,

et encore :

As., 290 : quid ego hic properans concesso pedibus?
= malgré ma hâte; cf. *Ps.*, 386; *Men.*, 395, des formules analogues.

Lucrèce dira de même :

III, 1046 : uigilans stertis;
IV, 444 : reddere dicta tacentes;
IV, 1076 : siti torretur... potans.

Dans toutes ces formules l'opposition est dans les mots, elle ne résulte pas de l'emploi du participe. De même, quand Cicéron dit :

Diu., II. 70, 144 : ista enim auis insectans alias auis et agitans semper ipsa postrema est

c'est *ipsa* et non le participe qui a une valeur restrictive : « cet oiseau qui chasse... les autres, est pourtant, lui, le dernier ».

Pour trouver un participe qui tienne véritablement la place d'une proposition (causale par exemple), c'est en dehors du texte plautinien, dans un argument, qu'il faudra le chercher :

Mer., arg. II, 7-8 : Senex, sibi prospiciens, ut amico suo
Veniret natum orabat

Chez Térence le participe commence déjà à se détacher du verbe principal, pour prendre la valeur d'un énoncé préparatoire ou complémentaire (cf. Tammelin, *op. l.*, p. 19).

C'est le cas surtout quand il a un régime :

Hec., 601-602 : quam fortunatus... sum...
Hanc matrem habens talem, illam autem uxorem
= moi qui ai...

Ph., 394-395 : primus esses memoriter
Progeniem uestram usque ab auo atque atauo proferens
= le premier à pouvoir réciter...

Ad., 591 : cyathos sorbilans... producam diem
= je passerai la journée à...

And., 585 : idque adeo metuens nos celaui
= c'est parce que je craignais cela que...

Ph., 615-616 : id quidem agitans mecum sedulo | Inueni... [remedium
= à force de repasser cela en moi-même...

L'usage de Varron n'est pas moins libre :

I, 37, 2 : ni, decrescente luna tondens, caluos fiam
= si je me faisais couper les cheveux quand...

II, 2, 16 : ne toto die cursantes inter se... teneri delibent aliquid membrorum
= eux qui courent toute la journée.

On trouvera des exemples analogues chez Cornelius Nepos et chez Cicéron :

Nep., 18, 5 : ne uno loco manens equos militares perderet
= s'il restait sur place...

Diu., II, 59, 121 : Quis est enim qui totum diem iaculans non aliquando conliniet?
= s'il tire tout un jour...

Diu., II, 27, 58 : Quasi uero quicquam intersit, mures diem noctem aliquid rodentes scuta... corroserint
= eux qui rongent nuit et jour.

Il arrive même chez Varron que le participe contienne un énoncé de même nature et de même importance que le verbe principal, et qu'il ait ainsi la valeur d'une nouvelle proposition principale :

III, 8 : obiciunt triticum..., cotidie euerrentes eorum stabula
= et ils balayent tous les jours.

Chez Salluste, les phrases abondent où le participe est l'équivalent d'une proposition complétive :

Iug., 43, 3 : igitur, diffidens ueteri exercitui, milites scribere, praesidia undique arcessere
= « quia diffidebat » ;

Iug., 97, 5 : multi, contra aduorsos acerrume pugnantes, ab tergo circumiri
= « dum pugnant » ;

Iug., 105, 3 : qui, temere et effuse euntes, Sullae... metum efficiebant
= « cum irent » ;

Iug., 113, 1 : Haec Maurus secum ipse diu uoluens tandem promisit
= « postquam uoluit »,

Iug., 101, 2 : quia diuorsi redeuntes... omnes idem significabant
= « quanquam redibant ».

On trouvera aussi dans César le participe employé avec la valeur d'une proposition causale :

VII, 50, 4 : M. Petronius... a multitudine oppressus ac sibi desperans... : « ..., inquit
= « cum opprimeretur ac desperaret » ;

VII, 49, 1 : Caesar cum iniquo loco pugnari... uideret, praemetuens suis, ad T. Sextium legatum... misit.
praemetuens a la même valeur explicative que *cum uideret*.

VI, 36, 2 : nullum eiusmodi casum exspectans... quinque cohortes... mittit (cf. VI, 42, 1; 1, 1; VII, 43, 5).

Un signe de la liberté croissante de l'emploi du participe, c'est qu'on le trouve construit parallèlement tantôt avec un ablatif absolu :

Baf., 90, 5 : nullo eorum recusante ac se eo die demum natos praedicantes (cf. Sall., *Iug.*, 102, 15),

tantôt avec un participe parfait :

Bal., 43, 1 : siue copiosiorem prouinciam existimans, siue multum fortunae... tribuens, siue uirtute... sua confisus

avec des adjectifs en apposition :

Bg., VIII, 31, 5 : suis finibus expulsus, errans latitansque, solus, extremas Galliae regiones petere est coactus.

avec une proposition complétive :

Sall., *Cat.*, 32, 1 : Ibi multa ipse secum uoluens, quod... intellegebat urbem uigiliis muuitam, optumum factu credens exercitum augere..., profectus est.

et d'une manière générale dans des conditions telles qu'on doit dans une traduction française le faire suivre d'une virgule..

Bh., 29, 1 : Hinc dirigens proxima planities aequabatur.
= Partant de là, une plaine...

Une construction originale à signaler est celle qui consiste à rattacher le participe à un relatif introducteur dans les phrases du type :

Baf., 37, 4 : Quem iugum cingens... uelut theatri ellicit speciem
Bal., 31, 4 : Quod periculum plerique Alexandrini fugientes... se de uallo praecipitarunt
Bal., 31, 3 : ex quo decurrentes magnam multitudinem hostium interfecerunt
Cic., *Diu.*, I, 20, 39 : De quibus disputans Chrysippus... facit idem quod...
Luc., I, 418–419 : ...quo referentes
Confirmare...quicquam... queamus
Catu., 63, 51–52 : Ego quam misera relinquens...
...ad Idae tetuli nemora pedem

Une autre, plus singulière encore, se trouve chez Varron; elle est telle que le participe peut ne se rapporter à aucun sujet exprimé :

III, 9, 14-15 : prodigendae in solem..., enitantem caldorem et frigus.
II, 7, 14 : dandum hordeum, cotidie adicientem minutatim.
I, 23, 3 : quaedam... serenda, non tam propter praesentem fructum quam in annum prospicientem
I, 40, 6 : ita inserere oportet, referentem ad fructum.

Un exemple analogue chez Cornelius Nepos :

18, 6 : satius duxit... perire bene meritis referentem gratiam quam ingratum uiuere

(cf. sur cette construction G. Heidrich, *Der Stil des Varro*; progr. Melk, 1892, p. 41).

Dans les exemples qui viennent d'être cités, la valeur du participe est indiquée par le contexte et par le sens même de la phrase. Mais on devait en venir à noter les différentes valeurs du participe par l'adjonction d'adverbes ou de conjonctions.

Les premiers adverbes qui furent admis ne faisaient que préciser le rapport de simultanéité des deux actions : les adverbes *continuo*, *ilico*, *extemplo*, sont les seuls qu'on rencontre chez les comiques (cf. p. 11). Quand Térence dit :

Eun., 634 : Redeo rursum, male uero me habens

uero n'est pas une particule adversative, qui opposerait la phrase participiale à la phrase principale; il a une valeur affirmative : *male uero* = vraiment mal.

C'est seulement à partir de Salluste qu'on trouve le participe accompagné de particules, adverbes ou conjonctions de subordination :

Cat., 2, 8 : uitam *sicuti* peregrinantes transiere
Iug., 12, 3 : *tanquam* suam uisens domum
Bal., 43, 1 : *siue*... existimans, *siue*... tribuens, *siue*... confisus
Luc., I, 730 : *Quanquam* multa bene ac diuinitus inuenientes

Cet emploi, rare encore dans les textes étudiés ici, s'étendra avec les progrès de la langue littéraire, « vers la fin de l'époque classique et à l'époque impériale » (Riemann, *Synt. lat.*[4], p. 475; cf. Schmalz, *Lat. Synt.*, p. 345). On peut voir par exemple dans A. Cartault, *Rev. Phil.*, XXVI, 1902, p. 19 et suiv., l'usage étendu que fera Horace du participe en fonction de proposition.

2° *Participe en accord avec le régime.* — Toutes les variétés d'emploi notées jusqu'ici étaient propres au participe apposé au sujet.

Quand les deux actions, principale et participiale, sont rapportées l'une au sujet l'autre au régime, elles sont par cela même plus indépendantes l'une de l'autre, et les rapports notés ci-dessus n'ont pas lieu d'être exprimés. Aussi est-il extrêmement rare dans ce cas que le participe puisse être considéré comme l'équivalent d'une proposition complétive.

Il faut assez subtiliser pour dégager la nuance de sens qu'il peut y avoir dans :

Ad., 693 : credebas dormienti haec tibi confecturos deos?
= croyais-tu que tu n'avais qu'à dormir pour que les dieux...

Ici encore c'est chez Salluste qu'on trouve pour la première fois une certaine variété d'emploi :

Iug., 96, 2 : multis rogantibus, aliis per se ipse dare beneficia
= sur leur demande, — parce qu'ils le demandaient

Iug., 61, 5 : persuadet cum ingenio infido, tum metuenti ne...
= il arrive à le persuader tant parce qu'il était traître de nature que *parce qu'*il craignait...

Dans ce dernier exemple le participe est accompagné d'une détermination (*tum*). C'est encore un fait très rare, et dont on peut à peine citer quelques exemples.

Quand Plaute dit :

St., 99-100 : Bonas ut aequomst facere facitis, quom tamen apsentis
Perinde habetis quasi praesentes sient [uiros

c'est sur *perinde habetis quasi*... que retombe *tamen*, et non sur *apsentis*.

Seul Salluste adjoint au participe régime un adverbe ou une conjonction :

Iug., 107 : cui, uidelicet speculanti...
Iug., 38, 2 : ueluti cedentem.

— Sur la *place du participe* il n'y a que peu de chose à dire. Elle n'est déterminée par rapport au verbe principal que dans le cas où les deux actions sont entre elles dans un rapport étroit, exclusivement quand le participe est au nominatif.

S'il n'exprime qu'une idée accessoire, le participe suit d'ordinaire le verbe principal; type commun : «saluto aduenienſ». Il le précède au contraire s'il doit être mis en relief. Comp. :

Cur., 247 : quod ego somniaui dormiens
= dans mon sommeil,

et d'autre part :

Am., 697 : uigilans somniat
= tout éveillé qu'il est.

cf. le cas où il y a opposition entre deux idées :

And., 971-972 : num ille *somniat*
Ea quae *uigilans* uoluit?
Am., 622 et suiv. : Non soleo ego *somniculose* eri imperia persequi;
Vigilans uidi *uigilans* nunc <ut> uideo, *uigilans* [fabulor,
Vigilantem ille me... *uigilans* pugnis contudit.
= j'étais éveillé quand...

ou simplement insistance sur une idée :

Am., 698 : Equidem ecastor *uigilo* et *uigilans* id quod factum est [fabulor[1]

[1] On notera chez Plaute la recherche de correspondances telles que :
Mos., 1075 : «adsum praesens praesenti tibi».
Cf. *Ps.*, 1142 : «praesens praesentem»; *Am.*, 726 : «uigilans uigilantem»; *As.*, 587 : «lacrumantem lacrumans»; *Per.*, 770 : «florentem florenti»; 776 : «amantem amanti»; *St.*, 765 : «stantem stanti» (cf. au vers suivant : «amicum amicae»).

3° *Participe à l'ablatif absolu.* — Le progrès du participe présent est particulièrement sensible dans la construction dite « de l'ablatif absolu ».

Tandis que le participe passé admet fréquemment cette construction dès les plus anciens textes (Tammelin, p. 136 et suiv.), elle est à peu près complètement étrangère au participe présent chez Plaute et même chez Térence.

Plaute n'emploie l'ablatif absolu que dans des formules fixées, avec des participes devenus adjectifs. Il a près de 50 exemples de la formule : *me praesente* (*absente*)[1], 4 de *me lubente*, 3 de *me sciente* (*insciente*). Le *astante* (*hoc*). *Am.*, 717, est une variante du (*me quidem*) *praesente* qui suit. 719. (C'est un participe-adjectif qu'on a dans *Poe.*, 728 : « recenti re ».)

Le seul exemple qui ne rentre pas tout à fait dans cette catégorie est :

Poe., 321-322 : Prius quam Venus expergiscatur, prius deproperam [sedulo
Sacrificare; nam uigilante Venere si ueniant eae.

Il n'y a qu'un simple ablatif de manière dans *As.*. 403 :

quassanti capite incedit (cf. *Bac.*, 305 : capitis quassantibus).

et dans la phrase :

Am., 998 : Iam hic deludetur, spectatores, uobis inspectantibus.

uobis inspectantibus peut être entendu comme un datif de relation; cf. :

Am., 151-2 : Erit operae pretium spectantibus... facere hic his- [trioniam

Térence, sauf 10 exemples de *praesente* (*absente*), n'a que 3 participes présents à l'ablatif absolu[2] :

Ht., 913 : Qui *se uidente* amicam patiatur suam...
Eun., 956 : Conligauit? — Atque quidem *orante* ut ne id faceret
Ad., 507 : Non *me iudicente* haec fiunt. [*Thaïde.*

Est-ce assez de ces quelques exemples pour reconnaître chez Térence, avec M. Weihenmajer (*Zur Geschichte d. absol. Part. im Lat.*, progr. Reutlingen, 1891, p. 32) un emploi plus libre de la construction?

[1] Formule si bien fixée que l'ancienne langue pouvait dire : *absente nobis* (*Eun.*, 649) comme nous disons : « Étant donné deux droites... ».
[2] Si l'on adopte pour *Hec.*, 830, *me habentem*, la construction indiquée p. 46.

Caton n'emploie à l'ablatif absolu que des participes-adjectifs :

5,4 : ne quid emisse uelit *insciente* domino ; 131, piro *florente*

sauf les expressions toutes faites : *luna decrescente*, 31, 2, et *luna silenti*, 29 ; 40, 1 ; 49, 2.

Varron emploie aussi les expressions : *luna crescente*, I, 37, 1 et 3, — *decrescente*, I, 37, 2 ou — *senescente*, I, 37 ; 1, 3, et d'autres expressions servant à dater : *desistente autumno*, II, 3, 8, *quinto anno incipiente*, II, 7, 2 (cf. *me apsente*, III, 2, 14).

En dehors de ces exemples, on ne trouve chez lui que[1] :

III, 17, 1 : Consurgentibus illis, Axius mihi respectantibus nobis... : « Non laboro », inquit

I, 2, 2 : sequentibus nobis procedit

II, 7, 8 : eo enim adiutante.

Ici encore, c'est Salluste qui généralise l'emploi d'une construction rare. Outre les exemples de *praesente*, *sciente*, on trouve chez lui jusqu'à 22 exemples de véritables participes, dont plusieurs ont un régime, et qui offrent une grande variété de sens :

L'ablatif absolu lui sert non seulement à marquer une date :

Iug., 66, 2 : quo Metellus initio, Iugurtha pacificante, praesidium imposuerat

= au moment où...

mais aussi une condition :

Iug., 85, 48 : dis iuuantibus omnia matura sunt

une opposition :

Iug., 92, 3 : pauca repugnantibus Numidis capit, *etc.*

Cette construction est fréquente aussi chez César, qui a autant d'exemples que Salluste, bien que le participe présent soit dans l'ensemble beaucoup plus rare chez lui. La phrase suivante montre quel usage libre il en fait :

Bg., VII, 15, 6 : Datur petentibus uenia, dissuadente primo Vercingetorige, post concedente.

Le texte des Césariens marque un nouveau progrès de la construction : pour une étendue de texte moindre que César, ils ont juste deux fois plus d'exemples que lui. On a déjà observé (p. 22)

[1] Ce n'est pas un ablatif absolu, mais un ablatif de qualité qu'on a dans II, 7, 8 : « legere oportet amplo corpore, formosos, nulla parte corporis inter se non *congruenti*, ...spina maxime duplici, si minus, non *extanti*».

qu'ils affectionnent l'emploi du participe aux cas obliques et qu'ils l'évitent au cas sujet.

Cornelius Nepos fait également un usage fréquent de l'ablatif absolu (une vingtaine d'exemples, sans compter les formules du type *praesente*, etc.), et il l'emploie librement :

22, 1 : ut, succumbente patria, ipse periturum se potius dixerit quam...
=si sa patrie venait à succomber.

Même fréquence et mêmes emplois chez Cicéron :

Diu., I, 30, 64 : facilius euenit adpropinquante morte
=quand la mort approche.

Mar., 10, 33 : Nisi te... saluo et in ista sententia ...manente.
(participe accompagné d'une conjonction).

On peut noter un emploi singulier de l'ablatif absolu dans la phrase suivante :

Lig., 3, 7 : a quo, C. Pansa mihi nuntium perferente, concessos fasces tenui.

C'est un tour qui sera repris dans le latin ecclésiastique, ainsi par saint Jérôme :

Ep., 15 : cuius officii est oboedire..., *dicente Moyse*
(cf. H. Goelzer, *La latinité de saint Jérôme*, p. 389).

La liberté et la variété croissante des emplois du participe à l'ablatif absolu se manifeste par la faculté de le construire avec un adverbe, une conjonction, comme on ferait d'un verbe à un mode personnel :

Nep., 25, 10 : multis hortantibus *tamen*
Cic., *Mar.*, 10, 33 : *nisi* te saluo et in ista sententia manente.

A remarquer aussi la construction sans sujet exprimé :

Bh., 4, 2 : Appropinquantibus ex oppido, bene magna multitudo... cum exissent

Si l'on peut noter un arrêt dans le progrès de l'ablatif absolu, c'est chez les auteurs qui évitent d'une manière générale le participe aux cas obliques, Lucrèce et Catulle.

Lucrèce, qui fait un usage si fréquent du participe au nominatif, n'a qu'une douzaine d'exemples de l'ablatif absolu :

V, 875 : aeuo florente.
I, 305 : multis solis redeuntibus annis
I, 832 : sanguinis inter se multis coeuntibus guttis
III, 830 : ad confligendum uenientibus undique Poenis

II, 217 : caelo stellante
III, 147 : temptante dolore
584 : foras manante anima
717 : rancenti iam uiscere
V, 874 : fugienti languida uita.

3 sont construits avec un régime :

I, 894 : ualidis facere id cogentibus austris
II, 1 : turbantibus aequora uentis
IV, 692 : noctem explaudentibus alis.

Enfin, Catulle connaît à peine cette construction; il n'emploie que les formules toutes faites :

83, 1 : praesente uiro; 64, 271 : aurora exorienti; 64, 376 : orienti luce.

un adjectif dans la formule trois fois répétée, 61, v. 64, 69 et 74 : « te uolente »; et un participe réel dans trois exemples seulement :

64, 274 : uento crescente
64, 184 : pelagi cingentibus undis
66, 20 : inuisente nouo praelia torua uiro.

4° *Construction prédicative.* — Le participe dit « prédicatif » existe à peine en latin. La phrase plautinienne bien connue : *ut sis sciens* est à peu près tout ce qui reste de cet emploi. Encore *sciens* a-t-il passé à la catégorie des adjectifs, et c'est le cas des quelques autres participes qui admettent cette construction.

Dans la phrase de Caton :

1, 4 : minimeque male cogitantes sunt qui in eo studio occupati sunt

male cogitantes est un simple adjectif fait sur le modèle de *male-uolens*, *malemerens*.

Quand Plaute dit :

As., 620 : Quia oculi sunt tibi lacrumantes

lacrumantes est adjectif, et exprime une manière d'être, non une action=fr. « larmoyants, remplis de larmes » (cf. Catu., 63, 48 : uisens *lacrimantibus* oculis). — On peut citer encore :

Catu., 64, 317 : quae prius in leui fuerant exstantia filo (*exstans* adj., cf. p. 55).
63, 58 : Rabie fera carens dum... animus est (*carens=expers*).

Dans la plupart des cas, cette construction du participe-adjectif est entraînée par la construction symétrique d'un adjectif :

Ph., 623 : Erus *liberalis* est et *fugitans* litium

Sall., *Iug.*, 7, 1 : quod erat Iugurtha manu *promptus* et *appetens* gloriae militaris.

(dans ces deux exemples, la valeur adjective du participe est dénoncée par la construction avec un génitif).

Bg., III, 19, 6 : ut ad bella suscipienda Gallorum alacer ac *promptus* est animus, sic mollis ac minime *resistens* ad calamitates perferendas mens eorum est.

(*resistens* est construit non pas comme le serait le verbe *resistere*, avec le datif, mais avec *ad* comme l'est l'adjectif *promptus*).

Il arrive que le participe attributif conserve pourtant sa valeur verbale, attestée par la présence d'un régime, mais c'est encore dans des cas où il est entraîné dans la construction d'un adjectif :

Eun., 759-760 : . . . quicum res tibi est, peregrinus est,
Minus potens quam tu, minus notus, *minus amicorum* [*rum* hic *habens*

Nep., 15, 7 : fuisse patientem suorumque *iniurias ferentem* ciuium.

Nep., 15, 3 : Erat... modestus, prudens, grauis, temporibus sapienter utens..., adeo ueritatis diligens ut... — Idem continens clemens patiensque..., inprimis *commissa celans*.

Nep., 7, 1 : fuit... patiens..., affabilis, blandus, *temporibus* callidissime *inseruiens*.

Luc., III, 396-397 : Et magis est animus uitai *claustra coercens*
Et dominantior ad uitam quam uis animai

(*dominans* adj., cf. p. 58).

En dehors de ces exemples, on ne trouve la périphrase que dans un texte de langue vulgaire :

Bh., 29, 2 : ad dextram *currens erat*.

Il ne faut pas confondre cet emploi, vraiment prédicatif, avec un autre dans lequel le participe est non pas attribut de *esse*, mais construit en apposition au sujet.

La construction de :

Cap., 925 : Quae adhuc te carens dum hic fui sustentabam

est exactement comparable à celle de :

Ht., 137 : usque dum ille uitam illam colet inopem, carens patria.

carens est dans la première phrase à *dum hic fui* ce qu'il est dans la seconde à *dum uitam colet*.

Cur., 292 : quos semper uideas bibentes esse in thermopolio,

(construire non pas *esse bibentes*, mais *esse in thermopolio*, *bibentes*).

Ph., 393-394 : primus esses memoriter
Progeniem uestram... proferens
(*primus* est l'attribut, déterminé ultérieurement par *proferens*).

Diu., I, 25, 52 : Est apud Platonem Socrates ...dicens Critoni
(*dicens* est une apposition à *Socrates* et non l'attribut de *est*, qui est ici verbe d'existence = se trouve, est représenté).

Dans ces différentes phrases le participe n'est pas plus attribut que s'il accompagnait le verbe *adesse*, comme dans :

Eun., 811 : haec tibi iam aderit supplicans.

En somme, la construction prédicative est exceptionnelle en latin; hors les cas où le participe est devenu adjectif, il a fallu, pour la faire vivre, des circonstances spéciales, d'ordinaire le voisinage d'un adjectif attribut qui fait passer le participe avec lui. Les rares exemples qu'on en trouve sont empruntés au style naturellement périphrastique des descriptions ou des portraits.

En faisant revivre le participe, la langue commune a donc négligé de lui donner l'emploi prédicatif dont elle avait enrichi l'adjectif verbal en *-to-*. C'est, semble-t-il, la langue inhabile des écrivains secondaires ou la langue technique qui se servira de cette périphrase encombrante. La syntaxe de H. Blase (*Hist. Gr.*, III, p. 256-257) note qu'on ne la trouve pas chez les poètes de l'Empire et les prosateurs du 1er siècle, mais qu'en revanche elle sera fréquente chez Vitruve et chez quelques auteurs de la basse latinité, en particulier chez les écrivains ecclésiastiques, où *proficiscens sum* deviendra une sorte de présent périphrastique faisant pendant à *profectus sum* (cf. H. Goelzer, *La lat. de saint Jérôme*, p. 389). C'est du reste une tournure que le roman héritera du latin (cf. Meyer-Lübke, *Gr. comp. d. l. rom.*, trad., III, p. 347).

La construction du participe avec d'autres verbes attributifs n'existe pas davantage. Elle n'est possible que strictement dans la mesure où le participe est devenu adjectif.

On trouvera (cf. les adjectifs correspondants p. 50 et suiv.) :

Cur., 87 : fi mi obsequens
Cas., 449 : tibi inuentus sum obsequens
Ba., 950 : mendicans inuentus
Var., I, 50, 2 : stramenta stantia (debout) ...relinquit
Luc., V, 1107 : claros... uoluerunt se atque potentes
II, 768 : ut candens uideatur et album
Cic., *Diu.*, II, 42, 89 : quae uocantur errantia;
II, 1, 1 : quod genus ... minime adrogans maximeque et constans et elegans arbitremur.

Il en est de même de la construction du participe à l'accusatif avec le verbe *facio* :

Ps., 1041 : qui te nunc flentem facit

Cf. — scientem, *As.*, 48; laetantem, *Ps.*, 324; *St.*, 407; ludentis laetificantis, *Per.*, 760; florentem, *Men.*, 372; feruentem flagris, *Am.*, 1030; delirantis, *Am.*, 789; undantem (chlamydem), *Ep.*, 436; avec *concinnare=facere* : delirantis, *Am.*, 728; lacrumantem, *Am.*, 529.

Tous ces participes qui, sauf *undantem*, désignent une disposition d'esprit, sont près d'être des adjectifs, et on les trouve employés à côté d'adjectifs véritables :

Per., 760 : omnis *hilaros*, *ludentis*, *laetificantis* faciam ut fiant.

On aura de même chez Térence :

Ad., 756 : Hilarum ac lubentem fac te
Ht., 873 : te scientem faciam, quicquid egero.

La construction de *facere* avec un infinitif n'est pas plautinienne :

Ep., 412 : Fecit+nestire+esse emptam tibi (*Lindsay*)

est un passage entièrement corrompu. M. Tammelin (p. 65) relève un exemple de l'infinitif dans Ennius :

Ann., 306 (Baehr.) : sol aestate diem faciens langiscere longe

On en trouvera un dans Varron :

III, 513 : earum aspectus . . . marcescere facit uolucres inclusas.

et un dans Lucrèce :

III, 100-101 : quod faciat
Nos uiuere cum sensu

puis dans Virgile et surtout chez les écrivains de la basse latinité.

La construction participiale survit cependant, mais dans le cas où *facere* a le sens de *représenter* :

Cic., *Cat. m.*, 15, 54 : Homerus Laërtem colentem agrum facit (cf. Kühner, *Ausf. Gr.*, I. p. 519).

Dépendant d'un verbe de perception (voir, entendre), le participe alterne encore avec l'infinitif (cf. Schmalz, *Lat. Synt.*, p. 310 et suiv., Tammelin, p. 58 et suiv.). Mais des deux constructions, celle du participe est la plus ancienne; c'est ce que nous montre avec évidence la comparaison des autres participes. Les constructions : « dixit . . . facturum, factum, faciendum » sont les constructions primitives, et l'adjonction de *esse*, destinée

à constituer un infinitif, est de date relativement récente (cf. J. Marouzeau, *La phrase à verbe «être»*, p. 177 et suiv.). On sait du reste que cet emploi du participe est indo-européen.

En fait, déjà chez Plaute, l'infinitif est beaucoup plus fréquent que le participe avec *uideo* (3 pour 1), et il est à peu près seul employé avec *audio* (2 exemples seulement du participe). De même le participe passé, après *audio*, est employé par Plaute une seule fois, l'infinitif 7 fois. Le progrès de l'infinitif peut s'expliquer par un simple empiétement de la proposition infinitive, par suite de l'analogie : «dico eum legere — uideo eum legere».

Si le participe a résisté, c'est que la possibilité d'une double construction donnait au latin, toujours soucieux de distinctions et d'analyse, un moyen d'exprimer des nuances de sens.

Sans doute il faudrait subtiliser beaucoup pour découvrir une différence entre les deux constructions dans :

Mil., 242-245 : ...si illic concriminatus sit...
...eam *uidisse* hic cum alieno *osculari*, eam
Arguam *uidisse* apud te...
Cum suo amatore *amplexantem atque osculantem.*

Mais, en général, le participe exprime simplement une attitude qu'il est presque indifférent de noter :

Bac., 968 : Sed Priamum astantem eccum ante portam uideo

tandis que l'infinitif énonce un fait dont la constatation est essentielle, à tel point que le verbe introducteur pourrait parfois n'être pas exprimé :

Bac., 292 : Quoniam uident nos stare, occeperunt
= «quoniam nos stamus» = comme nous ne bougeons pas.

Les exemples invoqués par Riemann (*Synt. lat.*[4], p. 483, note 1) pour montrer l'équivalence des deux constructions ne suffisent pas à l'établir, car l'auteur met en regard un exemple de Tite-Live et un de Térence, qui ne suivent pas le même usage, et d'autre part invoque un passage d'un prologue, dont la langue ne peut être donnée comme plautinienne. Les phrases que M. Tammelin déclare équivalentes ne le sont pas. Comp. :

Mil., 341 : si ea domist, si facio ut eam exire hinc uideas domo
= que tu constates qu'elle sort d'ici (c'est le fait de sortir qui importe au raisonnement)

et au contraire :

Cis., 546-547 : hinc ex hisce aedibus paullo prius
Vidi exeuntem mulierem
= j'ai vu une femme sortant d'ici...

Quelques vers plus bas, parlant de la même femme, le même personnage continue :

549 : Dico ei quo pacto eam ab hippodromo uiderim
Erilem nostram filiam sustollere

ici, c'est le fait seul de *sustollere* qui importe = j'ai vu l'enlèvement...

De même, dans :

Bac., 451 : Sed quis hic est quem astantem uideo ante ostium?

le fait de «astare ante ostium» est d'importance secondaire; il est au contraire essentiel, puisqu'il est contesté, dans :

Men., 632-633 : Non ego te modo hic ante aedis...
Vidi astare?

Cette différence de sens apparaît avec évidence dans les cas où *uidere* signifie «constater»; il se construit alors nécessairement avec l'infinitif; cf. entre autres exemples :

Per., 642 : Non uides nolle eloqui?
= Tu ne remarques pas que...?

Sur cette nuance de signification, cf. Kühner, *Ausf. Gr.*, II, p. 519.

Outre cette utilité d'exprimer une certaine nuance de signification, la construction avec l'infinitif avait, pour Plaute, un autre avantage; l'infinitif pouvait avoir un régime, et non pas le participe (cf. ci-dessus, p. 12). Effectivement, dans nombre de cas, c'est cette seule considération qui paraît expliquer le choix de l'infinitif :

Cis., 708-709 : Ecquem uidisti quaerere hic...
Cistellam?
Bac., 481 : quae illum facere uidi
Mil., 274-275 : ...scio me uidisse hic...
Philocomasium erilem amicam sibi malam rem [quaerere.

Enfin il faut bien employer l'infinitif quand le verbe n'a pas de participe; verbe «esse» ou verbe passif :

Cur., 292 : quos semper uideas bibentes *esse* in thermopolio[1].
Rud., 67 : quoniam uideo uirginem *asportarier*.

[1] Je crois que dans la phrase de Tite-Live, 1, 25, 8 : «uidet magnis internallis *sequentes*, unum haud procul ab sese *abesse*», si l'auteur remplace la seconde fois le participe par l'infinitif, c'est que le participe *absens*, devenu adjectif, ne pourrait plus répondre au sens de *abesse* = être éloigné de.

Une fois on a l'infinitif dans une phrase où le sens demanderait le participe, mais c'est dans un prologue, qu'on sait être de rédaction relativement récente et de langue moins correcte :

Rud., 43-44 : Eam uidit ire e ludo fidicinio domum

Avec le verbe *audire* on ne trouve que deux fois, chez Plaute, le participe :

Mos., 934 : Neque tibicinam cantantem neque alium quemquam
[audio

(le premier énoncé *tibicinam cantantem* devait être de forme nominale pour faire pendant à *alium*);

Am., 1098-1099 : uxorem tuam
Neque gementem neque plorantem nostrum quis-
[quam audiuimus.

Chez Térence, le participe est sans exemple avec *audio*. Pour l'infinitif, cf. :

And., 858 : illum audiui dicere.

Le participe se trouve encore employé chez lui avec *uideo* : 5 exemples[1] de types divers :

And., 838 : cum Dauo egomet uidi iurgantem ancillam
Eun., 967 : ecce autem uideo rure redeuntem senem.
Cf. *Hec.*, 551, 807; *Ph.*, 607.

Mais les exemples de l'infinitif sont en majorité; on les trouve surtout dans la formule courante qui annonce l'entrée ou la sortie d'un personnage :

Hec., 352 : eccum uideo ipsum egredi
Ph., 794 : meum uirum abs te exire uideo
Eun., 918-919 : Parmenonem incedere | Video.
Cf. encore *Eun.*, 289; *Ph.*, 177, 464, etc.

Il semble que ce soit là la construction banale, usuelle, celle que la langue courante tend à généraliser. On la trouve encore dans un prologue, suspect de vulgarismes :

Ph., 6-7 : Quia nusquam... scripsit adulescentulum
Ceruam uidere fugere et sectari canes.

[1] Dans *Ad.*, 305 : « quid namst quod sic uideo timidum et properantem Getam? » *properans* est adjectif comme *timidus*.

Le peu d'exemples que fournit Varron permettent cependant de voir qu'il employait encore le participe avec *uidere* :

I, 2, 19 : cum... alter uidere nollet, alter etiam uidere pereuntem uellet

et même avec *audire* :

III, 16, 10 : quem audiui dicentem duo milites se habuisse.

Mais peut-être dans ces exemples, les seuls qu'on rencontre chez lui, le participe avait-il l'avantage d'éviter deux infinitifs dépendant l'un de l'autre et rattachés à un troisième verbe : «uidere perire uellet, audiui dicere... habuisse». Car l'infinitif se trouve aussi chez Varron :

III, 4, 3 : ubi... alios uideret in mazonomo positos coctos, alios *uolitare* circum fenestras captos.

Le participe est de règle chez Salluste avec *uidere* :

Iug., 14, 21 : utinam illum... eadem haec simulantem uideam

et avec *audire* :

Cat., 48, 9 : Crassum ego postea praedicantem audiui
Iug., 14, 12 : uti praedicantem audiueram patrem meum

Chez Lucrèce on a aussi le participe :

IV, 961 : Cernere saltantis et mollia membra mouentis
I, 293 : ad naris uenientis cernimus.

L'infinitif ne se trouve que quand le participe n'existe pas :

V, 980 : Viua uidens uiuo sepeliri uiscera busto

ou pour éviter deux participes dépendant l'un de l'autre :

VI, 644-645 : coeli *scintillare* omnia templa
Cernentes

De même chez Catulle :

61, 89-90 : Clarum ab Oceano diem
Viderit uenientem
64, 249 : prospectans cedentem

et avec *audire* :

9, 6-7 : audiamque Hiberum
Narrantem loca
65, 9 : audiero... loquentem.

L'infinitif est employé pour éviter la rencontre de deux participes au même cas se déterminant l'un sur l'autre :

42, 7-9 : illa quam uidetis
Turpe *incedere*, mimice ac moleste
Ridentem.

On trouve encore le participe chez César et les Césariens :

Bg., IV, 26, 2 : ubi ex litore aliquos singulares ex naui egredientes conspexerant
Bg., V, 36, 1 : cum procul Ambiorigem suos cohortantem conspexisset
Baf., 57, 2 : M. Aquinum cum C. Saserna colloquentem uiderunt

chez Cornelius Nepos, avec *uidere* :

4, 4 : Quem cum supplicem dei uideret in ara sedentem
14, 4 : Quem procul conspiciens ad se ferentem

à moins que *uidere* n'ait le sens de « constater que » :

15, 5 : Quod in re militari florere Epaminondam uidebat

et avec *audire* :

25, 17 : cum hoc ipsum uere gloriantem audierim
20, 4 : ut neque eum querentem quisquam audierit

à moins que le verbe n'ait pas de participe :

Ibid., qui... cum suas laudes audiret praedicari

Enfin chez Cicéron :

Diu., I, 9, 15 : uidemus haec signa numquam fere mentientia
cf. encore : II, 63, 129; 70, 145 (*bis*); I, 32, 69; *Cati.*, IV, 6, 11;
II, 68, 141 : non enim audiuit ille draconem loquentem.

Ce n'est pas même seulement *uideo* et *audio* qui, chez Cicéron, se construisent avec le participe; on trouve aussi des verbes de sens voisin :

Diu., II, 69, 142 : et aduenientis et crescentis morbos *intellegunt*
II, 25, 54 : inpendentes calamitates *praedicant*
II, 5, 14 : uentos aut imbres inpendentes... *praesentire*.
Cati., IV, 6, 12 : Quum *mihi proposui* regnantem Lentulum, .. cum exercitu uenisse Catilinam.

Le verbe *cognoscere* se trouve déjà construit avec le participe dans un passage de Térence :

Hec. 830 : Eum haec cognouit Myrrhina in digito modo me habentem.

Tel est le texte de tous les manuscrits; il est inutile de le corriger avec Bentley en *habente*, qui fait un ablatif absolu peu explicable (cf. p. 20). Il faut construire : «cognouit me habentem eum (anulum)=elle a remarqué que j'avais cet anneau au doigt». Je trouve dans Cornelius Nepos une phrase analogue :

22, 2 : multo aliter ac sperabat rem publicam se habentem cognouit.

Ainsi le participe a en partie conservé, en partie perdu ses emplois attributifs.

Avec *esse*, il ne s'est maintenu que dans la mesure où il était assimilable à un simple adjectif. Avec *facere*, il n'a résisté à son concurrent, l'infinitif, qu'à la faveur d'un changement de sens du verbe attributif : «facere=représenter». La concurrence de l'infinitif a déjà presque triomphé chez Plaute avec *uidere*, et surtout avec *audire*; elle a, semble-t-il, complètement triomphé chez Térence avec *audire*. Cependant le participe continue d'être employé, sans doute grâce à la distinction qui s'établit, comme pour *facere*, entre deux significations du verbe introducteur : *uidere=voir*, ou *s'apercevoir de*; *audire=entendre*, ou *entendre dire que*, mais surtout parce que la langue littéraire tend à rétablir le participe dans tous ses emplois. C'est pourquoi on le voit réapparaître avec *uidere*, même avec *audire* dans Salluste, et enfin avec d'autres verbes de perception chez Cicéron et Cornelius Nepos.

CONCLUSION.

En résumé, les écrivains latins de la République n'emploient pas indifféremment toutes les formes et toutes les constructions du participe présent. Les uns l'admettent presque exclusivement au nominatif (Térence, Lucrèce, Catulle); les autres, tout en l'admettant à d'autres cas, évitent alors de le construire avec un régime (Plaute, Varron, Cornelius Nepos). C'est seulement chez les premiers prosateurs classiques (Salluste, César, Cicéron) qu'on trouve admises à peu près toutes les constructions possibles. — C'est aussi chez eux qu'on trouve la plus grande variété d'emplois : valeur d'un gérondif, d'une proposition causale, concessive, etc.

La diffusion du participe ne suit pas une progression régulière, puisque Lucrèce, et surtout Catulle, reviennent à l'usage de Térence, en bannissant presque les cas obliques au profit du nominatif. Peut-être l'emploi d'une forme verbale déclinable, prolongeant et compliquant la phrase, était-il particulièrement favorable à la construction de la période, et par cela même plus commode pour la langue analytique des prosateurs. Toujours est-il qu'une

exception limitée à des textes poétiques ne saurait tromper sur le sens d'une évolution qui, depuis Plaute et Caton jusqu'à Cicéron, tendait à remettre en honneur une forme déchue et à lui rendre sa fonction verbale. Une fois reçu dans la langue littéraire, le participe regagne vite le terrain qu'il avait perdu : il reparaît dans la construction de l'ablatif absolu, dans la construction attributive, fait concurrence aux autres formes verbales, infinitif, gérondif..., et son progrès ne sera désormais enrayé que par la tendance qu'a toute forme participiale à s'absorber dans la catégorie des formes proprement nominales, adjectif ou substantif.

Remarque. — Il y a pourtant un participe qui ne reparaîtra jamais; c'est celui du verbe « être ». On conçoit que ce participe ait disparu de bonne heure. D'une part on a rarement besoin d'un participe du verbe d'existence signifiant « il y a », tel que :

Thuc., IV, 29 : *οὐκ οὐσης τῆς προσόψεως ἣ χρῆν ἀλλήλοις ἐπιξοηθεῖν.*

D'autre part, il était assez naturel que le participe du verbe-copule perdît la faculté d'introduire l'attribut, en même temps que le participe d'un verbe réel perdait celle d'introduire un régime (chap. I, C).

Il ne pouvait pas servir à marquer une relation de temps dans des phrases telles que :

Sall., *Iug.*, 21, 1 : obscuro etiam tum lumine [*ὄντι*]

Iug., 55, 2 : ciuitas antea trepida et sollicita [*γενομένη*] de belli euentu laeta agere

puisque le participe présent latin n'a aucune valeur temporelle (chap. I, B).

Dès lors, de deux choses l'une : ou bien il n'était plus qu'un outil grammatical vide de sens, par suite inutile :

Hec., prol., 10-11 : ...eodem ut iure uti senem [*ὄντα*]
Liceat, quo iure sum usus adulescentior [*ὤν*]

ou bien, s'il avait une valeur, il était naturel qu'on le remplaçât par une proposition (chap. I, D, et p. 80 et suiv.) :

Am., 134-135 : ...illa illum ceuset uirum
Suom esse, quae cum moecho est [= *ὢν μετὰ...*]

Rien ne pouvait donc sauver le participe du verbe « être ». Mais la réaction qui remit peu à peu en honneur le participe présent dans la langue écrite devait en rendre sensible l'absence. Priscien (III, 239, K.) la constate quand il nous parle du *ens* de César, et des tournures grecques que les Latins pourraient imiter

« nisi usus deficeret participii frequens ». De là les diverses tentatives faites pour trouver des substituts à ce participe; cf. J. Brenous, *Ét. sur les hellén. dans la synt. lat.*, p. 354, et J. H. Schmalz, *Jhbb. für cl. Phil.*, CXLIII, p. 352.

II. EMPLOIS NOMINAUX.

A. ADJECTIF.

Il ressort de ce qui précède que le latin littéraire tendait à restituer au participe sa fonction verbale. Mais ce que l'état ancien de la langue nous fait entrevoir, c'est que des deux fonctions indo-européennes du participe, la fonction verbale et la fonction nominale, le latin tendait à ne conserver que la dernière. Le développement normal de la langue conduisait le participe, semble-t-il, à se perdre dans la catégorie des adjectifs.

Il est vrai que la confusion entre le participe et l'adjectif est de date indo-européenne; il est possible même que la catégorie adjectif soit antérieure à la catégorie participe (K. Brugmann, *Grundr.*, II², 1, p. 650); l'histoire du participe latin en *-tus* nous montre comment un adjectif peut, dans une langue donnée, prendre rang de participe. Dans tout le développement du latin aussi bien que du grec (cf. K. Brugmann, *Gr. Gr.*, p. 413), les limites entre la fonction d'adjectif et la fonction de participe sont restées flottantes, et la distinction entre les deux emplois a été une des principales préoccupations des grammairiens anciens (cf. les références données par Th. Bögel, *De nom. verb. lat.*, *Jahrb. f. Ph. und Paed.*, Supp. Bd. XXVIII, p. 1, note).

Cette distinction repose d'ordinaire sur le sentiment du lecteur : rien ne permet de décider si, prise en elle-même, une forme telle que *noceus* a valeur d'adjectif (*nuisible*, *coupable*) ou de participe (*qui nuit à . . .*), si elle exprime une qualité ou une action. Tout au plus peut-on dire que le participe se distingue de l'adjectif par « le lien plus étroit qui l'unit à l'action principale, de sorte qu'il n'apparaît comme attribué à un substantif que temporairement et selon l'action indiquée par la phrase » (K. Brugmann, *Abr. Gr. comp.*, p. 641). Ainsi l'on reconnaîtra la qualité d'adjectif au participe d'un verbe qui exprime une action s'il est employé pour désigner une qualité spécifique : *proserpens* dans l'expression : « proserpens bestia » (*As.*, 695, etc.) = dont la nature est de ramper, — et non pas : qui est en train de ramper; *oboediens* = disposé à l'obéissance, — et non pas : qui obéit (*Mil.*, 611); *audiens*, dans l'expression : « audientem dicto » (*As.* 544, etc.).

Mais ce n'est là qu'une distinction imparfaite, attendu qu'inversement l'adjectif proprement dit cesse souvent d'exprimer une qualité spécifique pour désigner le caractère que revêt le sujet dans le temps que dure son action; on dit : *timidus incedere* comme *esuriens aduenire*.

Au point de vue strictement grammatical, le participe ne révèle sa qualité verbale que par la faculté de recevoir un régime verbal. Quant à la qualité d'adjectif, elle se reconnaît parfois à certains changements de forme, de construction, de signification. A ce point de vue, la langue ancienne présente divers degrés d'« adjectivation » du participe. Les cas suivants peuvent se présenter[1] :

1° Le participe est si bien fixé comme adjectif que la langue a même perdu le souvenir de son verbe d'origine : *recens*, de *recco* inusité; *frequens*, de **frequo* (apparenté à *farcio*); *rĕpens*, de **rĕpo* (apparenté à *rapio*); *potens*, de **poteo* (cf. A. Ernout, *Rech. sur l'emploi du passif latin*, *Mém. Soc. Ling.*, XVI, p. 315); *in-ciens* (Varr., II, 2, 8) dont on a le correspondant grec ἐγ-κύουσα.

2° Le participe, détaché de son verbe d'origine, en a altéré la forme primitive; Cicéron a besoin de rappeler que *prudens* équivaut à *prouidens* :

Cic., *Diu.*, I, 49, 111 : quos *prudentes* possumus dicere, id est *prouidentes*.

prouidens à son tour apparaît comme adjectif :

Sall., *Iug.*, 28, 5 : acri ingenio, satis *prouidens*, belli haud ignarus

quand *prudens* a altéré le sens du verbe d'origine (= *sciens*) :

Cap., 45, prol. : Plus insciens quis fecit quam prudens boni.

3° Certains participes-adjectifs remontent à des verbes qui, depuis l'adjectivation du participe, ont changé de construction : *lubens* et *pudens* s'appliquent à des personnes, alors que les verbes correspondants n'admettent plus (sauf exception en ce qui concerne *pudet*) que la construction impersonnelle.

4° D'autres, en se fixant comme adjectifs, ont dévié du sens de leur verbe d'origine : *confidens* a pris le sens de « insolent »

[1] Il est des adjectifs en *-ens* qui ne remontent pas nécessairement à d'anciens participes : dans *clemens* et *uehemens* M. Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, III, p. 248-251, voit un suffixe *-mens*, élargissement de *-men*, tandis que M. Osthoff, *Arch. f. lat. Lex.*, IV p. 463, Anm., y cherche le suffixe *-meno-* du participe médio-passif; dans *ingens* M. Bréal trouve une formation de déponent correspondant à γίγνομαι (*Mém. Soc., Ling.*, IX, p. 41), tandis que d'autres y voient un dérivé de la racine qui veut dire « connaître » (Danielsson, dans : Pauli *Alt. Stud.*, IV, p. 149), etc.

et c'est un jeu de mots que fait Plaute quand il le rapproche du verbe *confido* :

Per., 285-286 : Confidens! — Sum hercle uero,
Nam ego me confido liberum fore

diligens signifie : «soigneux» et non pas : «qui aime»;

Am., 773 : proinde diligentem ut uxorem decet

praesens correspond non plus au sens de *praeesse*, mais à celui de *adesse*, etc.

Pour le reste, la qualité d'adjectif se marque surtout par la possibilité de donner au participe une construction purement nominale : construction prédicative (type : *Mil.*, 806 etc. : «Tibi sum obsequens») ou avec un déterminant au génitif (type : *Hec.*, 142 : «cupiens tui»).

Mais, d'autre part, les participes qui par ailleurs apparaissent avec valeur d'adjectif sont presque exclusivement ceux qui ont servi de point de départ aux dérivés nominaux : comparatif et superlatif *-entior*, *-entissimus*, adverbe *-enter*, substantif *-entia*, dérivés formés à l'aide du préfixe négatif adnominal *in-* : *insipiens* [1].

Les adjectifs que par ces divers procédés on peut reconnaître comme tels sont les suivants :

Abundans : Cic., *Mar.*, 3, 8; Luc., V, 804; II, 1085; IV, 1075.

Nep., 18, 8 : *erat* copiosa omniumque rerum *abundans* (cf. Luc., II, 1085 : rebus abundans).

abundantia, Sall.

Adulescens : adjectif, non substantif, dans : *Ph.*, 793; *Hec.*, 661; *Ph.*, 1040; Sall., *Iug.*, 6, 2; *Cat.*, 38, 1; Cés., V, 20, 1.

Bac., 421 : Quom tu *adulescens eras*
Mil., 788 : Quam lepidissumam potes *quamque adulescentem maxime*

adulescentia, passim.

Amans : *Aul.*, 751; *Ps.*, 66; etc.

Cic., *Mar.*, 11, 35 : optimo et *amantissimo* fratri; *Cati.*, IV, 2, 3 : carissimi et *amantissimi* (cf. II, 2, 5; IV, 6, 13; 8, 17);
As., 857 : *amantem* uxoris *maxume*

[1] M. K. Brugmann applique (*Die -to- Partizip...*, *I. F.*, V, p. 101) ce même critère aux participes en *-tus*. Il fait observer ailleurs (*Griech. Gramm.*, p. 522) qu'en rattachant étroitement le participe au système verbal, le grec a dû remplacer le préfixe négatif par la négation véritable; type aboli : ἀέκων, type développé : οὐκ εἰδώς.

Audiens, dans l'expression *dicto audiens* [1] : *As.*, 544.

Pl., *Am.*, 989 : Ego *sum* Ioui dicto *audiens*
Cf. *Men.*, 444; *Per.*, 399, 836; *Tri.*, 125, 1062
Cat., 143 : dominoque dicto *audiens sit*
Varr., I, 17, 4 : facilius ... *sunt* dicto *audientes*
Cés., I, 39, 9 : non *fore* dicto *audientes* milites
Cf. I, 40, 12 (*bis*); V, 54, 3
Baf., 57, 3 : dicto *audiens fuit* regi
Cic., *Diu.*, II, 67, 138 : ita nobis dicto *audientes sunt*
Nep., 14, 2 : regi dicto *audiens* non *erat*; cf. 6, 1; 17, 4.

audientia Pl. (*Poe.*, prol. 11).

Cf. le dérivé *oboediens* : *Mil.*, 611.

Pl., *Mil.*, 806, 1129 : Tibi *sum oboediens*; cf. *Bac.*, 439, 459; *Per.*, 378; *Poe.*, 448.
Sall., *Iug.*, 14, 19 : Omnia *oboedientia sunt*; cf. 31, 19; 31, 26.
Baf., 57, 3 : barbaro potius *oboedientem fuisse* quam ... Scipionis obtemperasse nuntio

Cupiens : Sall., *Iug.*, 64, 6.

Poe., 660 : Itane ille *est cupiens*?
Sall. *Iug.*, 84 : *cupientissuma* plebe
Mil., 1065 : *cupiens* istius *nuptiarum*; *Mil.*, 997 : quae huius *cupiens corporis*t; cf. *Bac.*, 278; *Poe.*, 74 (*prol.*); *Am.*, 132; *Hec.*, 142 : *cupiens tui* [2]

cupienter Pl. (*Ps.*, 683).

Egens : *Per.*, 123; *Rud.*, 409; *St.*, 282, 331; *Vid.* 89, *Ph.*, 751; Sall., *Cat.*, 33, 1; 18, 4; 37, 8; *Iug.*, 57, 1; 89, 5.

Vid., 81 : *Egentiorem* ... neminem
Sall., *Iug.*, 86, 3 : *egentissimus* quisque.

se construit avec le génitif comme le verbe lui-même :

Rud., 274 : *egentes opum*; *Bac.*, 651 : *egens consili* seruos
Sall., *Iug.*, 14, 17 : Omnium honestarum *rerum egens*.

Cf. le dérivé *indigens* : *Bh.*, 17, 2.

Cis., 28 : *esse indigentis*

construit avec un déterminant au génitif :

Rud., 943 : tui *sermonis* sum *indigens*; Cf. 642, *Cis.*, 28, 31; Nep. 21, 3 : alienarum *opum indigentem*

[1] La construction avec le datif a des analogues dans plusieurs langues indo-européennes.

[2] L'emploi du génitif est ancien avec les verbes signifiant «désirer»; il en subsiste des traces chez Plaute : *Mil.*, 963 : «quae cupiunt tui».

comme le verbe lui-même :

Nep., 23, 1 : cum... alienarum opum indigeret
Cis., 31 : omnium rerum nos indigere

Fans n'est employé qu'une fois à côté de *infans*, sur lequel il est évidemment refait :

Per., 174 : *fans* atque *infans* nondum... edidicisti

infans est adjectif dans :

Poe., prol., 28: pueros *infantis* minutulos

Fidens est employé comme épithète : Pl., *Tru.*, 435 ; Nep., 22, 3; Cic., *Diu.*, II, 30, 64 (vers).
On trouve construits attributivement ses dérivés :

Confidens : *Per.*, 285, *Tri.*, 770, *Aul.*, 855, *Ph.*, 123.

Cap., 666 : *confidentem esse*; cf. *Mer.*, 855

confidentius, *Men.*, 615; *confidenter* et *confidentia*, Pl., Tér.

Diffidens : *Mer.*, 855 : « ex confidente... (*facis*) *diffidentem* »; *diffidentia*, Sall.

Florens : Sall., *Cat.*, 39, 2; *Iug.*, 83, 1; Cés., VII, 32, 4; Luc., III, 894, 1006; IV, 433; V, 1068; VI, 355.

Cés., IV, 3, 3 : *fuit* ciuitas ampla atque *florens*
Cés., I, 30, 3 : *florentissimis rebus*
Cic., *Cat.*, II, 13, 29 : *florentissimam potentissimamque*

Lubens : Pl., *Cis.*, 12; *Baf.*, 33, 1.

Cis., 681 : Qui semper malo muliebri *sunt lubentes*
Ad., 756 : Hilarum ac *lubentem fac* te
As., 268 : illos *lubentiores* faciam
Ps. 1322 : *lubentissumo* corde atque animo

lubentia Pl. (*St.* 276); *lubenter* passim :

Nocens : Varr., I, 13, 2.

Sall., *Iug.*, 31, 12 : *nocentissumi*

innocens : Pl., Tér., Sall., Nep.
innocentia : Sall., Cés., Cic., Nep.

Patens : Sall., *Iug.*, 101, 11; 105, 3; 92, 5; Cés., I. 10, 2; *Bg.*, VIII, 18, 1; *Baf.*, 41, 3; Cic., *Diu.*, I, 42, 93; Luc., III, 30, 653; IV, 957, 879; V, 712; VI, 443, 1166, 1171; Catu., 15, 18.

Cés., *Bg.*, VII, 28, 1 : locis *patentioribus*

Patiens : Sall., *Iug.*, 28, 5.

Nep., 15, 7 : *fuisse patientem*; cf. 15, 3; 7, 1; 14, 3.
Cic., *Lig.*, 8, 24 : *patientissimas* aures
Sall., *Iug.*, 17, 6 et 28, 5 : *patiens laborum*; 44, 1 : *laboris patiens*; 63, 3 : *militiae patiens* fuit; cf. *Cat.*, 7, 4; 5, 3.

patientia passim; *patienter* Cés.

Pendens : adjectif = sur pied; Cat., Luc.
(*impendens* : Nep., 7, 4; Cic., *Diu.*, I, 54, 124; Luc., III, 977.)

Pollens : Pl., *Cap.*, 278; Sall., *Cat.*, 6, 3; *Iug.*, 6, 1; Luc., II, 649; V, 1, 733; VI, 235.

Sall., *Iug.*, 30, 4 : clara *pollensque fuit*; cf. 1, 3.
Luc., I, 575 : *sunt* ... solida *pollentia* simplicitate

pollentia Pl.

Potens : Pl., *Ep.*, 153; Tér., *Eun.*, 353, 760; Sall., *Iug.*, 8, 1; 14, 7; 16, 3; *Cat.*, 38, 1; *Bal.*, 58, 1; Nep., 20, 2; Luc., VI, 12; Catu., 61, 156; 34, 14.

Tér., *Hec.*, 227 : Mea *est potens*; cf. *Eun.*, 760; *Ad.*, 502; Sall., *Iug.*, 1, 3 : *potens*que et clarus *est*; Catu., 100, 8 : *sis* in amore *potens*; Luc., III, 75 : illum *esse potentem*; cf. V, 1107; Nep., 12, 3 : honoratus et *potens* (*fuit*)

potentior : Sall., *Iug.*, 41, 8; Cés., *Bg.*, II, 1, 4; VI, 11, 4; 13, 2; Nep., 7, 3.
potentissimus : Cés., *Bg.*, I, 3, 7; 18, 6; II, 4, 6; 22, 4; Cic., *Lig.*, 8, 25; *Mar.*, 2, 5; *Cat.*, II, 13, 29; IV, 10, 21; Nep., 5, 3; 13, 14; 23, 2; 25, 9.
Poe., 1182 : *pacis* ... *potentes*; Luc., II, 50; III, 1025 : *rerum potentes*.
potentia, passim; *potentatus* : Cés., *Bg.*, I, 31, 4.
inpotens : Tér., Catu.; *inpotentia* : Tér., et *inpotenter* : *Bal.*

Praesens : Pl., *Am.*, 249; *Cap.*, 258; Cas., 499.; *Men.*, 1159; *Mil.*, 394; *Poe.*, *prol.* 89, *Ps.*, *arg.* I, 1; 302; *Ph.*, 345; *Eun.*, 769; *Ph.*, 957; *Cat.*, 146, 1; Varr., I, 23, 3; Cés., V, 29, 7; VII, 66, 4; *Bg.*, VIII, 24, 1; 49, 2; *Baf.*, 46, 1; 88, 4; 31, 8; *Bal.*, 13, 3; 48, 4; 67, 2; Nep., 2, 2; 7, 6; 25, 12; 17, 8; Cic., *Cati.*, I, 9, 22; IV, 2, 3; Luc., II, 1162; VI, 627; Catu., 64, 384.

Pl., *Ps.*, 503 : Illud *erat praesens*; cf. *St.*, 100, 544; *Am.*, 977;

Luc., V, 1019 : quae *sint praesentia*; Cic., *Cat.*, III, 9; 21 : nonne ita *praesens est*; cf. *Div.*, II, 59, 122
Bal., 40, 3 : *praesentissimo* animo

praesentia passim; *praesentarius* Pl.

Absens : *Bal.*, 57, 6; Nep., 17, 4; 25, 12.

Enn., 192 : praesens *absens* ut *sies*

Properans : Pl., Catu. (63, 30, etc.).

properanter et *praeproperanter* Luc. (*properantius* Sall.); *properantia* Sall.

Praecipitans : adjectif à valeur adverbiale, Luc.; *praecipitanter* Luc.

Pudens : *As.*, 82.

Luc., IV, 1140 : nuta *pudens est*

pudenter : Catu. 15, 2 et 13.
impudens : Pl. (renforçant *impudicum*, *Rud.*, 115 : « et inpudicum et inpudentem hominem »), Tér., Sall., Cic.
impudentia et *impudenter*, Cic.

Recens : Cat., 25; 76, 2; 85; 90; 143; 157, 13; Varr. (pass.); Cés., V, 47, 4; 54, 4; I, 14, 3; 31, 16; VII, 48, 4; 8, 4; 25, 1; *Bg.*, VIII, 31, 2; *Baf.*, 18, 4; Nep., 13, 2; Luc., II, 319; IV, 1047; V, 260; VI, 1128; Catu., 62, 7.

Pl., *Ps.*, 1126 : dum *recens est*; cf. *As.*, 178.
Tér., *Ad.*, 312 : dum aegritudo haec *est recens*
Luc., V, 320-1 : *recens* ... Natura*st* mundi

Sapiens : *Per.*, 673; *Ru.*, 1251; *Ph.*, 1046; Sall., *Iug.*, 45, 1, etc.

Tér., *Ph.*, 403 : qui *sapiens es*; Cic., *Mar.*, 8, 25 (*bis*) : quamuis *sis sapiens*
Ep., 525 : malleum *sapientiorem*; *Rud.*, 359 : nullus est *sapientior*
St., 123 : uidetur multo *sapientissuma*

sapientia et *sapienter*, passim.
insipiens Pl. (*insapiens* Catu., 43, 8).
insipientia et *insipienter* Pl.

Sciens : *Bh.*, 3, 3.

Pl., *Poe.*, 1038 : ut tu *sis sciens*; cf. *As.*, 48; Tér., *And.*, 775 : ut tu *sis sciens*; cf. 508, *Ht.*, 873; Sall., *Iug.*, 97, 3 : locorum *scientes erant*

Sall., *Iug.*, 100, 3 : regionum *scientissumi*

Ibid., 97, 3 : *scientes belli*; 85, 45 : *locorum sciens*; Var., III, 3, 1 : *scientem* esse ... earum *rerum* quae ...

scientia : Sall., Cés., Cic.; *scienter* : Cés., Cic., Nep.; *insciens* : Pl., Tér., Cat., Cés.; *inscientia* : Cés. Cic., Nep.

Sequens : «sequenti plaga», Luc., IV, 193; cf. Nep., 8, 4; *Bh.*, 28, 1.

et ses dérivés :

Consequens : «rerum consequentium» = l'avenir, Cic. *Diu.*, II, 19, 44; cf. I, 56, 127.

Insequens : *Bg.* VIII, 19, 7; 23, 1; 28, 1; 48, 10; 50, 4; préf. 2; *Bh.*, 36, 5; 10, 1; 19, 3; 19, 5; 14, 2; 15, 5; 18, 5; 23, 1; 27, 1; 27, 5; 42, 2.

Obsequens : *Rud.*, 261.

Cur., 87 : «*Fi* mi *obsequens*; cf. *Cas.*, 449; *Cur.*, 258; *Mer.*, 150, 158; *Mos.*, 205, *Bac.*, 459; Tér., *Hec.*, 247, 459; *Ht.*, 152, 259.

obsequentia, Cés.;

Subsequens, *Bg.*, VIII, 18, 2.

Solens : adjectif adverbial : *Am.*, 198.

insolens, Tér., Sall., Nep.; *insolenter*, Cés., Cat., Cic.; *insolentia*, Sall., Nep., Cic.

Stans : Cés., VI, 274; Luc., IV, 405; Catu., 17, 3.

Varr., I, 50, 2 : *stantia* in segete *relinquit*

Exstans : Varr., II, 7, 8; Luc., IV, 380.

Catu., 64, 317 : quae prius in leui *fuerant exstantia* filo

Distans : Cés., VII, 23, 1; Luc., II, 497; Cic. *Diu.*, II, 14, 34.

Luc., II, 670 : quae *sunt* porro *distantia* longe; cf. II, 334; III, 32; IV, 27.

distantia (subst.), Luc.

Constans : Nep., 6, 2; Catu., 64, 209, 238; 91, 3; Cic., *Diu*, II, 55, 114; I, 12, 20 (vers).

Cic. *Diu.*, II, 1, 1 : quod genus... maxime... *constans*... *arbitremur*

Cic. *Diu.*, II, 6, 17 : *constantissimo*

constantia, Cés., Cic., Nep.; *constanter*, Sall., Cés., Cic. *inconstans* et *inconstantia*, Cic., *inconstanter*, Luc.

Instans : Cés., VIII, 55, 4; VI, 4, 1; Nep., 4, 3.

Antistans, Catu., 9, 2.

Praestans : *Baf.*, 57; 4; *Bal.*, 31, 1; Nep., 7, 5; 13, 3; 18, 3; Cic., *Diu.*, I, 18, 36; 40, 88; 41, 91; II, 63, 130; 72, 148; *Lig.*, 1, 1; *Mar.*, 3, 8; Luc., II, 12; III, 62.

Cic., *Mar.*, I, 3 : quis enim est illo... *praestantior*?
Cic., *Diu.*, I, 38, 82; Luc, II, 507 : *praestantius*
Diu., I, 1, 1 : *praestantissimae* rei; 3, 7 : *praestantissimi* philosophi

praestantia, Cic.

Temperans : *Ht.*, 580.

Ph., 271 : minus rei *foret* aut famae *temperans*

temperantia, Sall., Cés.; *intemperans*, Pl. (*Mer.*, 54); *intemperantia* et *intemperanter*, Nep.

Valens : : Varr., II, 11, 2; III, 16, 20; 17, 8; Sall. *Iug.*, 89, 4; Nep., 13, 3; 18, 10; Cic., *Cat.*, II, 2, 4; Catu., 89, 2; 61, 234.

Cap., 64 (prol.) : *ualentiorem*... aduersarium; Varr., I, 20, 5 : *ualentiora* parandum : Varr., III, 16, 35 : a *ualentioribus*; cf. Nep., 23, 6.
Nep., 22, 2 : *ualentissima*

Vigilans : Cic., *Diu.*, I, 43, 96; *Cati.*, II, 12, 27; III, 7, 17; Luc., V, 1157.

Cat., 124 : acriores et *uigilantiores*

vigilantia, Tér., Nep.

Volens : *Per.*, 332 : « cum dis uolentibus »; Cat., 141, 1; Sall., *Iug.*, 14, 19; 73, 3; 84, 3, 100, 4.

Pl. *Cur.*, 89 : *Fite* mihi *uolentes* propitiae
Cat., 134, 2 : uti *sies uolens* propitius; cf. 139; 141, 2

Il arrive que le dérivé formé par l'addition d'un préverbe ou d'un préfixe négatif donne des adjectifs, le simple, non :

Dérivés de *lego* :

Neglegens : *Mos.*, 141 : *neglegens fui*; Tér., *And.*, 397 : *neglegentem feceris*; Catu., 10, 34 : « non licet *esse negligentem* »; Catu., 12, 3 : « lintea *neglegentiorum* »

neglegentia, Pl., Sall., Cés., Cic.; *neglegenter*, Tér., Varr., *Baf.*, Nep.

Diligens : Pl., *Am.*, 630 : « memor *sum* et *diligens* »; Cic., *Diu.*, I, 49, 94 : *diligentes fuerunt*; Nep., 15, 3 : « *erat*... veritatis *diligens*.

Nep., 9, 1 : *diligens*... *imperii*

diligentiores, Varr., II, 11, 8; *diligentissimum*, Cic., *Cati.*, I, 8, 19; cf. II, 7, 14; *diligentia*, passim; *diligenter*, passim; *indiligens*, Pl., Cés., Nep.; *indiligentia*, Pl., Cés., et *indiligenter*, Tér., Cés.

Intelligens : Pl., *Am.*, 973; Varr., II, 1, 21; Nep., 25, 1; Cic., *Diu.*, I, 20, 39.
intelligentia, Tér.

Dérivés de *peto* :

Sall., *Iug.*, 7, 1 : quod *erat* Iugurtha manu promptus et *appetens gloriae* militaris; *Cat.*, 5, 4 : *alieni appetens*, sui profusus.

repetentia, Luc.

Dérivés de *rogo* :

Arrogans : Cic., *Diu.*, II, 1, 1 : « quod genus... minime *adrogans* ... *arbitremur*. Cic., *Diu.*, II, 13, 30 : « nihil *adrogantius* (*est*) »

arrogantia, Cés.; *arroganter*, Cés., Cic.

Dérivés de *spiro* : *spirantibus* flagris, Luc., VI, 421 (participe?).
Suspirans : *suspirantibus* curis, Cic., *Diu.*, I, 21, 42; Catu., 64, 98.
Conspirans : *conspirans* ardor, Luc., IV, 1292; cf. Cic., *Lig.*, 12, 36.

Dérivés de *teneo* :

Continens : Cés., V, 20, 1; 11, 9; III, 28, 2; VI, 31, 2; VII, 24, 1; *Bg.*, VIII, 15, 5.

Pl. : *Mos.*, 30-1 : Quo nemo...
Antehac *est habitus* parcus nec *magis continens*
Tér. : *Eun.*, 226-7 : Hoc nemo *fuit*
...magis seuerus... nec *magis continens*
Nep., 115, 3 : *continens* (*erat*)

incontinens, Pl.; *continentia*, Sall., Cés., Cic., Nep.; *continenter*, Cés., Catu.
Cf. *abstinentia*, Sall.

Dérivés de *uenio* :

Conueniens et *conuenientia*, Cic.

de *uideo* :

Prouidens, Cic., Sall., *prouidentia* et *prouidenter*, Sall.

Enfin on a des adjectifs participes issus de verbes dérivés dont le simple n'existe plus :

Excellens : adjectif au sens propre : *Bh.*, 8, 4; 24, 4; au sens figuré : *Baf.*, 22, 4; Nep., *praef.*, 16; 15, 4; 20, 5; Cic., *Diu.*, II, 63, 129; 1, 4; *Mar.*, 6, 19; *Lig.*, 4, 11.

Nep., 21, 1 : *excellentissimi fuerant*; cf. 7, 1

excellenter, Nep.

Imminens, *Bal.*, 16, 7.
Eminens, Cés., VII, 72, 4; Varr., III, 5, 17; Sall. *Iug.*, 93, 4.

Ces adjectifs se dénoncent comme usuels en ce qu'ils ont servi à former des dérivés; il n'est presque pas dans l'ancienne langue de dérivés nominaux qui ne remontent pas aux formes citées ici[1]. Térence emploie *ignoscentior*, *Ht.*, 645; Lucrèce *dominantior*, III, 397; VI, 237, et *superantior*, V, 384, parce qu'il connaît les adjectifs *dominans*, II, 955, et *superans*, IV, 647. Plaute emploie les substantifs *reticentia*. Varron et Lucrèce *experientia*, Cicéron *perseuerantia* et *licentia*; Lucrèce dit *uariantia* parce qu'il emploie *uarians* comme adjectif. On trouve chez Lucrèce les adverbes *fluenter*, *moderanter*, *permananter*, *praemetuenter*; chez César *intolerantius*; chez l'auteur de *Bal. dubitanter*. — *Rarenter*, qui se trouve chez Caton (103), doit être une formation analogique d'après *frequenter*. Comme dérivés négatifs, hors de ceux qui précèdent, on ne peut citer que *insperans* (Térence et Catulle) et *inopinans* (Cés., Nep.; cf. *necopinans*, Tér., Luc.); Varron dit *inficientes* (III, 16, 8) = paresseux, parce qu'il emploie *facientes* (I, 1, 4) = actifs.

On voit par la liste qui précède que les participes prédestinés à l'adjectivation sont ceux de verbes qui expriment d'ordinaire un *état*; les uns définissent la situation dans l'espace :

patens, *eminens*, *excellens*, dérivés de *teneo*, *pendo*, *sto*;

ou dans le temps :

praesens, *recens*, *adolescens*, *oriens*, *sequens* et ses dérivés;

[1] Quant aux composés du type *beneuolens*, *benemerens*, *maledicens*, *beneficentia*, etc., cf. ci-dessous p. 65, 71 et suiv.

d'autres énoncent une manière d'être :

abundans, *florens*, *pollens*, *potens*, *ualens*, *egens*;

ou une disposition d'esprit :

amans, *cupiens*, *diligens*, *nocens*, *lubens*, *ualens*, *solens*, *audiens*, *patiens*, *fidens*, *temperans*, *uigilans*, *sciens*, *sapiens*, *intellegens*, *prouidens*, etc.

On peut noter que quelques uns sont particulièrement usités dans l'ancienne langue :

uolens, *lubens*, *sciens*, *audiens* (*dicto*),

et que quelques autres n'apparaissent qu'à une date relativement récente :

excellens, *insequens*, *cuidens*, *prouidens*.

Mais en réalité c'est un perpétuel courant qui conduit du participe à l'adjectif. *Prudens* une fois fixé, c'est au tour de *prouidens* de devenir adjectif en suivant le même chemin. La catégorie du participe est comme une auxiliaire de la catégorie de l'adjectif, et chaque auteur y puise librement pour enrichir son vocabulaire.

Appelé ainsi à renouveler le vocabulaire courant, le participe-adjectif devait être employé surtout par les écrivains qui fuient l'expression banale, en particulier par les poètes. Térence, dont le vocabulaire est moins riche et moins composite que celui de Plaute, ne l'emploie presque pas. Caton en ignore presque l'usage; Salluste, César, Varron, ne connaissent que les formes les plus usuelles; la langue banale de Cornelius Nepos en est presque entièrement dépourvue; Cicéron dans ses discours les ménage; au contraire il multiplie les participes-adjectifs quand il écrit en vers : ils sont en abondance dans les extraits poétiques du *De diuinatione*; ainsi dans un espace de 80 vers à peine (I, 11, 17, à I, 13, 21) on trouve :

Cursus *uagantis*; concursus... stellarum... ardore *micantis*; *stellanti* ...Olympo; *stellanti* nocte; *furenti* pectore; *uigenti* numine; *constanti* uoce;

et en outre, çà et là :

I, 21, 42 : *ardentem* facem; curis *suspirantibus*; hostiis *balantibus* (cf. *Luc.*, VI, 1123); 31, 66 : oculis... *ardentibus*; II, 30, 63 : *fumantibus* aris, 64 : *fidenti* uoce; 20, 45 : *stellanti*... Olympo

Lucrèce et Catulle les accumulent à plaisir, d'ordinaire pour en faire des épithètes descriptives :

fumantibus aris, Catu., 64, 393
spumantibus undis, *ibid.*, 155, 68ª, 3
uolantes tempestates, Luc., VI, 531 : nimbos, 477 ; nubes, V, 43 ; chartas, 112 ; fumi, 104 ; flammae, V, 1178 ; faces, II, 206 ; papos, III, 386 ; spoliis *uolitantibus*, IV, 62 ; *uolitantem* currum, Catu., 64, 9
stellis *micantibus*, Luc., V, 1192 ; *micantia* sidera, Catu., 64, 206 ; cf. 61, 207
nutantibus pennis, Catu., 66, 53 ; *nutanti* platano, 64, 290
fluitantia aplustra, Luc., II, 555 ; *fluitantis* amictus, Catu., 64, 68
campos *natantis*, Luc., V, 478 ; VI, 394, 1133 ; terras *natantis*, II, 554
minitanti fronte, Luc., V, 1312 ; murmure, I, 68
scopi *sonantes*, Luc., V, 1340 ; sonitu *sonanti*, I, 820 ; *resonante unda*, Catu., 11, 3
loquente coma, Catu., 4, 12 ; chordas *loquentis*, Luc., IV, 962
flamma *crepitante*, Luc., VI, 153
serrae *stridentis*, II, 410
uibranti stridore, *Baf.*, 84, 1
mugiente fremitu, Catu., 63, 82
linguis *trepidantibus*, Catu., 63, 28 ; *trepidante* sinu, 63, 43 ; mens *praetrepidans*, 46, 7
ridentibus undis, Luc., V, 992 ; elementis, II, 983 ; *ridenti* lepore, II, 501
sudanti cortice, Catu., 64, 105 ; *sudantia* templa, Luc., IV, 607
calamos *hiantis*, Luc., IV, 571 ; *semihiante* labello, Catu., 61, 220
guttis *manantibus*, Luc., VI, 936 ; *manantis* suci, IV, 605
sidera *radiantia*, Luc., IV, 218 ; *radiantibus* oculis, Catu., 63, 39

Cf. encore chez Lucrèce :

lacrimis *rorantibus*, 974
herbae *gemmantes*, II, 319 ; cf. V, 451
flammantia moenia mundi, I, 73
rotanti turbine, I, 288, etc.

chez Catulle :

animo *aestuante*, 63, 47
properante pede, 63, 30, etc.

En tant qu'épithète descriptive et poétique, le participe sert fréquemment à renouveler et à nuancer les noms de couleurs, quand ils ont perdu dans l'usage courant leur fraîcheur première ; de même qu'en français un poète dira volontiers : feuillages *jaunissants*, bel aubépin *verdissant* ; — de même on trouvera chez les poètes latins, à côté de *albus* :

albicantis... litoris, Catu,, 63, 87 ; *subalbicans*, Varr., III, 9, 5

à côté de *flauos* :

flauentia arua, Catu., 64, 354

à côté de *uiridis* :

campos *uirentis*, Luc., I, 18; siluarum *uirentium*, Catu., 34, 10

(Lucrèce reprend «uiridem nitorem», V, 770, par «uiridanti colore», 772; cf. II, 33; V, 1381; Catu., 64, 285)

à côté de *candidus* :

candens... et album, Luc., II, 768; cf. I, 252; II, 764; IV, 323; V, 709; VI, 1188; Catu., 64, 14, 318; Varr., III, 9, 3

à côté de *pallidus* : *pallens*, Luc., I, 117

à côté de *niger* : *nigrans*, Varr., II, 1, 14; 5, 7; 9, 4

à côté de *ruber* : *rubens*, Varr., III, 9, 5; Luc., II, 35; VI, 1137

à côté de *nitidus* : *nitens*, Luc., I, 366

à côté de *lacteus* : *lactens*=blanc comme lait: *lactentis* papillas, Catu., 64, 65.

C'est le désir de trouver un synonyme expressif d'une épithète banale qui explique l'emploi de :

Pl., *Ps.*, 324 : uein etiam te faciam ex *lacto lactantem* magis?
cf. *lactantia* loca, Luc., II, 344; *lactante* pectore, Catu., 64, 221; coetu, 64, 33.

A côté de «*ualidos* lictores» (*As.*, 575), qui exprime simplement la qualité, Plaute dira, pour insister sur la qualité, dans une gradation significative :

As., 566 : artutos, audacis uiros, *ualentis* uirgatores.

Le dérivé participe renforce le dérivé adjectif dans :

Rud., 115 : et *impudicum* et *impudentem* hominem

Lucrèce reprend *pauidi*, V, 761. par *pauentes*, 974; *uarius* devient en poésie *uarians* (Luc., V, 812; I, 769; II, 822; IV, 631; V, 71, 710); *uacuus*, *uacans* (I, 328, 444); *languidus*, *languens* (Luc., V, 994; VI, 790; Catu., 64; 99); *liquidus*, *liquens* (Catu., 31, 2; Luc., II, 989; cf. Varr., II, 11, 1).

Parfois le sens de l'adjectif s'est sensiblement altéré, et le participe permet de remonter au sens propre du verbe :

cupidus ne signifie plus que *désireux de* et ne fait plus penser à *cupido* et *cupio*, d'où le retour à *cupiens* = passionné :

Hec., 142 : nemo. . . nisi *cupiens* tui (cf. *Mil.*, 963 : quae *cupiunt* tui)

feruidus, *horridus* ont perdu en grande partie leur sens concret; ce sont les participes correspondants qui le reprennent : *feruens* (aqua) Catu., 156, 7; cf. Cés., V, 43, 1; Luc., I, 485; V, 1242; VI, 793; *horrens* (sus) Luc., IV, 474; V, 25; cf. *inhorrescens* rictum, VI, 1186, et *horrificans* zephyrus, Catu., 64, 270); *floridus* = fleuri (Luc., V, 772) ne dit pas la même chose que *florens* = « fleurissant » ou « florissant ».

Il arrive aussi que l'adjectif proprement dit n'ait pas le sens actif : *fidus* et *fidelis* signifient « à qui l'on peut se confier »; il faut recourir à *fidens* pour dire : « qui se confie »; pour répondre à *frigidus* (sens passif), Catulle emploie l'actif *frigerans* = rafraîchissant (61, 30).

Enfin il arrive qu'on ait recours au participe-adjectif quand le verbe n'a pas d'adjectif correspondant :

furens, Cic., *Diu.*, I, 2, 4; II, 54, 111-112; Luc., V, 400; Catu., 63, 4
uigens, Luc., I, 919
latens, Luc., III, 107, 277; VI, 892
flagrans, Luc., IV, 1141; Catu., 64, 91; 68ᵇ, 139
haerens, Luc., I, 77, 590; V, 90; VI, 64; *adhaerens*, VI, 907; *inhaerens*, Cic., *Diu.*, II, 62, 128
ardens, Varr., I, 14, 1; Luc., III, 661, 1062; V, 554, 743; VI, 143, 537, 853, 1163; Catu., 64, 124, 197; Cic., *Diu.*, I, 31, 66 (vers); au sens de « passionné » : Catu., 62, 23
fulgens, Luc., II, 27, 500; V, 30, 481; VI, 353, 380; Catu., 64, 44, 387; 66, 9; 68ᵇ, 71; *praefulgens*, *Bh.*, 25, 7

Enfin l'emploi du participe-adjectif est un procédé des langages techniques ou spéciaux. Appartiennent à la langue du culte les expressions :

praesens deus (Tér.)
sies *uolens* (Cat.), cum dis *uolentibus* (Pl., Cat.)

à celle du commerce :

praesens pecunia (passim)

à celle de l'agriculture :

lactans (Varr.) et *lactens* (Cat., Varr.)
pendens olea = sur pied (Cat.; cf. Luc., V, 273; VI, 193, 497)

à celle de l'astronomie :

oriens (sol), *silens* (luna)
labentia signa, Luc., I, 2 ; cf. 997, 1028 ; II, 362 ; V, 1203
errantia sidera, *Diu.*, II, 6, 17 ; 42, 89 ; 71, 146
palantia sidera, Luc., II, 1027

des sciences naturelles :

conuenientes motus, Luc., II, 938-939 ; I, 1024 ; V, 432 ; II, 711-712 ; cf. IV, 774 ; V, 1243 ; Cic. *Diu.*, II, 15, 35 ; 39, 82
uis *sentiens*, *Diu.*, I, 52, 118 ; II, 15, 35

de la logique :

consentiens (auctoritas), *Diu.*, I, 39, 84 ; cf. II, 42, 89 ; 58, 119

Il suffit de cette revue rapide d'exemples pour reconnaître que si le latin de la République a restitué au participe ses fonctions verbales, ce n'est pas aux dépens de ses emplois nominaux. Bien au contraire le participe est de plus en plus employé en fonction d'adjectif. Mais ces deux aspects de son extension présentent le même caractère ; nous sommes en présence d'un progrès artificiel ; c'est la langue littéraire qui dans l'un et l'autre sens a tiré parti d'une forme existante en lui faisant une fortune que le développement normal de la langue ne laissait pas prévoir.

B. SUBSTANTIF.

Un participe devenu adjectif peut comme tout adjectif être substantivé ; c'est d'ordinaire en passant par l'adjectif que le participe devient substantif.

Il est d'abord un type de formation exceptionnel, qui résulte d'une sorte d'ellipse : un substantif employé constamment avec le même adjectif dans une périphrase usuelle, finit par devenir inutile, parce qu'il est aisé à suppléer ; c'est le cas pour :

confluens (*fluuius*) :

Bg., IV, 15, 2 : ad confluentem Mosae et Rheni

continens (*terra*), adjectif dans :

Bg., V, 20, 1 : in continentem Galliam
Nep., 2, 3 : inter Euboeam continentemque terram

mais substantif dans : Nep., 1, 7 ; *Bg.*, IV, 27, 5, etc.

lactans (*ouis*), Varr.
oriens et *occidens* (*sol*) :

Varr., I, 13, 7 : aestiua triclinaria ad frigus *orientis*, hiberna ad *solem occidentem*.

praesens (*tempus*), Sall., *Cat.*, 16, 3; Nep., 7, 4.

serpens (*bestia*), encore adjectif dans : *Tru.*, 867 : «serpens bestia» comme *proserpens* (*bestia*) dans : *Per.*, 299; *Poe.*, 1034; *St.*, 724; *As.*, 695; mais substantif dans : Cat., 102. (Quand Lucrèce dit, VI, 759 : «serpentia saecla ferarum», il refait une périphrase depuis longtemps abolie.)

Cf. encore dans Lucrèce : *balantes*, II, 369; *natantes* (*pecudes*), *ibid.*, 342.

Mais dans la plupart des cas, le substantif issu de participe ne suppose l'ellipse d'aucun nom déterminé; seul l'emploi du masculin ou du neutre indique s'il s'agit de personnes ou de choses : *sapiens*, *adulescens*...; *ardentia*, *liquentia*...

On trouvera ainsi en fonction de substantifs la plupart des adjectifs énumérés au chapitre précédent. Comme ces adjectifs, ils désignent l'objet ou la personne par une qualité essentielle, permanente, indépendante de telle ou telle circonstance particulière.

Comme les participes-adjectifs, il est possible qu'en se fixant comme formes nominales ils aient perdu tout rapport avec leur verbe d'origine; il arrive même que celui-ci ait changé de forme après la fixation de son participe comme substantif; c'est le cas de *parens*, que Curtius (*Stud. z. lat. u. gr. Gr.*, V, p. 439) expliquait comme un participe aoriste (on peut songer aussi à le rattacher à un verbe **paro*, passé ensuite dans la classe des présents en *-io*, cf. l'adjectif-adverbe *rĕpens* à côté de *rapio*).

Parfois le verbe est sorti de l'usage après avoir donné naissance à son dérivé; c'est le cas pour *animans*, si l'on admet qu'il remonte à un déponent **animari* (cf. p. 5); pour *gignentia* (Sall., *Iug.*, 79, 6; 93, 4; Cic., *Diu.*, II, 45, 94), s'il est fait sur **gignor*[1].

Quelques participes-substantifs sont en pleine vie au moment où nous voyons disparaître leur verbe d'origine; ainsi *cluens* ou *cliens* qui commence sa fortune au moment où le verbe *cluere* sort de l'usage courant[2]; *sapiens* est usuel alors que *sapere* n'est presque plus employé au sens moral; *liquentia* (Luc., IV, 122)

[1] Ce n'est pas une raison pour vouloir ramener à des formes verbales tous les substantifs en *-ns*, p. ex. *dens*, qu'on a songé à rattacher à la racine de *edo* (cf. Brugmann, *Gr.*, II, 1, p. 650 et Bartholomae, *B. B.*, XVI, p. 265), et qui ne contient peut-être pas plus de suffixe participial que les autres monosyllabiques : *mens*, *frons*, *pons* (F. Stolz, *H. Gr.*, I, 1, p. 560). Sur certaines formations analogiques telles que *triens*, *sextans*, etc., cf. Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 475; Stolz, *H. Gr.*, I, 2, p. 513.

[2] Plaute fait une espèce de jeu de mots en rapprochant l'un de l'autre : *Men.*, 576-577 : «(res) Magis quaeritur quam *clientum* fides
Quoius modi *clueat*.»

reste comme substantif concret quand *liquere* n'a plus que le sens abstrait de «être clair»; *praesentia* (Luc., III, 954) = «le présent», ne correspond plus au sens de *praesse*.

La substantivation est à divers degrés :

beneuolens est devenu si bien substantif dans Plaute qu'il peut être accompagné d'un possessif, tout comme *amicus* :

Cas., 435 : mei *beneuolentes* atque *amici*
Tri., 1177 : beneuolens tuos atque amicust; *Cis.*, 886 : suam beneuolentem; *Tri.*, 46 : tui beneuolentis: 1147-1148 : meus et tuos | beneuolens.

Son contraire, *maleuolens*, s'emploie aussi substantivement (*St.*, 394); cf. :

Ps., 1005-1006 : Manu salutem mittunt *beneuolentibus*;
Eadem malam rem mittunt *maleuolentibus*.

Même rapport entre *benemerens* (*Cap.*, 935 : benemerenti nostro) et *malemerens* :

Cap.. 315 : *Benemerenti* profuerit; *malemerenti* par erit.

Au contraire *amans*, qui paraît souvent substituable à *amator* :

Mos., 169-171 : Non uestem *amatores* amant
. . . — Ut lepide mores tenet sententiasque *amantum*

n'est pourtant pas proprement un substantif; le latin ne peut pas dire *amanti tuo* (*Tru.*, 714, conjecture de Spengel) comme le français dit : *à ton amoureux*.

Les autres substantifs qu'on peut relever dans les textes sont les suivants :

Désignant des personnes :

Composés de *esse* : *praesentes*, *absentes* = les personnes présentes, les absents :

Cas., 20 : *apsentes* prosunt pro *praesentibus*
Sall., *Iug.*, 93, 7 : ex *praesentibus* misit
= des hommes parmi ceux qui se trouvaient là.

Sur *sons* (Sall., *Cat.*, 16, 3; *Cap.*, 476), cf. ci-dessus p. 3.

Dérivés de *fido* (cf. p. 52) : *fidentem* (*As.*, 561) opposé à *infidelis* (cf. p. 52); *confidentes* (*Cur.*, 477) faisant pendant à *garruli* (cf. *Mer.*, 856); *diffidentem* (*Ep.*, 112).

Dérivés de *lego* (cf. p. 56) : *diligens* et *intellegens* ·

Enn., 232-233 : Stulto intellegens
Quid inter est?

Varr., I, 54, 2 : in uindemia diligentis.

nocens (cf. p. 52) : Luc., II, 1099;

Cf. *Bg.*, VI, 9, 7 : innocentes pro nocentibus.

scieus (cf. p. 54) :

Varr., I, 31, 1 : uites pampinari, sed a sciente
= par un connaisseur.

ualens (cf. p. 56) : *Bal.*, 15, 4; Luc., III, 103.

Désignant des choses :

ardentia (cf. p. 62) : Sall. = des projectiles incendiaires.

consequentia (cf. p. 55) = les analogues, et *repugnantia* = les contraires : Cic.

gignentia : Sall., *Iug.*, 79, 6; Cic., *Diu.*, II, 45, 94 = les pousses, les plantes.

liquentia : Luc., IV, 122 = les liquides.

praesentia (cf. p. 53) : Luc., III, 954 = le présent (dont on peut rapprocher le *instantia* (cf. p. 55) de Cornelius Nepos : 2, 1 : de *instantibus* ... et de futuris).

Dans tous ces exemples le participe peut être pris substantivement parce qu'il est déjà passé dans la langue courante au rôle d'adjectif, parce que en définitive le verbe auquel il appartient exprime le plus souvent une qualité ou un état.

Il n'en est pas de même pour les participes de verbes qui expriment d'ordinaire une action momentanée. S'ils sont employés absolument, c'est pour désigner une personne par une qualité qui ne lui convient qu'au moment où on la considère.

Ainsi, pendant la représentation, les spectateurs pourront être appelés aussi bien *spectantes* (*Am.*, 151) que *spectatores* (*ibid.*, 66).

Commorientes (*Ad.*, prol., 6-7) signifiera, comme le grec qu'il traduit Συναποθνήσκοντες : « ceux qui (dans telle circonstance déterminée) meurent ensemble »; *Sortientes* (*Cas.*, prol. 31-32), comme Κληρούμενοι : « ceux qui tirent au sort ».

A côté de *medicus* = celui qui est médecin par profession, *medentes* désignera ceux qui à un moment donné administrent un remède.

Luc., IV, 11, et I, 930 : ... pueris absinthia tactra medentes
Cum dare conantur

Le participe ainsi employé correspond d'ordinaire au participe grec accompagné de l'article ; cf. :

Nep., 23, 11 : risum pugnantibus concitarunt
Sall., *Iug.*, 93, 2 : quod aduorsum proeliantibus erat
93, 4 : intenti proeliantibus aderant
= aux combattants.

100, 3 : laudare et increpare merentis
= ceux qui se conduisaient bien.

87, 2 : uidere fugientis capi
= ceux qui fuyaient (Cic. *Cati.*, III, 4, 9 : qui et fugientes excipere t).

18, 12 : uicti omnes in gentem nomenque imperantium concessere.
= des vainqueurs.

Varr., I, 4, 3 : non modo fructus est incertus, sed etiam colentium uita.
I, 17, 4 : debere . . . facere, ut facientem imitetur.
I, 1, 4 : dei facientes adiuuant
= ceux qui travaillent.

I, 20, 3 : fit laboranti in alterutra parte requies.
Bg., VII, 63, 1 : dubitantes territant; cf. VII, 4, 9 : d. cogit.
Bal., 40, 3 : uincentium impetum (à côté de *uictrices* copiae)
27, 4 : praeripere subsequentibus uictoriae societatem
15, 6 : semper uenientibus aduersae
1, 5 : laborantibus succurri
Baf., 61, 5 : bellantibus tribuere
18, 2 : recipientes adoriri
Bg., VIII, 19, 3 : ab insidiantibus
3, 4 : dubitantes adducebant

Rien dans la structure de la phrase ne distingue l'emploi participial de l'emploi substantif.

Quand on lit :

Bg., VIII, 14, 3 : neque resistentes neque cedentes adgrediendos ... iudicabat

seul le contexte aide à comprendre en sous-entendant *eos* : « ni dans leur résistance ni dans leur retraite ».

César dit :

VII, 71, 2 : discedentibus mandat

aussi bien que :

VII, 54, 3 : discedentibus *his* exposuit

Cf. encore avec la même valeur :

VIII, 29, 3 : resistentibus et cedentibus
Luc., I, 312 : salutantum tactu praeterque meantum
IV, 568 : digitis canentum
1176 : nenerem salientum
Cic., *Lig.*, 11, 33 : causas apud te rogantium
Cati., IV, 8, 17 : animos egentium
Div., II, 72, 150 : iudicium audientium
Nep., 12, 4 : quae exciperet natantes
25, 11 : non florentibus se uenditauit.

Le participe employé substantivement peut avoir aussi la valeur d'un indéterminé, mais non pas chez les mêmes écrivains :

Mer., 117 : Currenti properanti hau quisquam dignum habet decc- [dere
Mil., 1049 : Nam hunc anulum ab tui cupienti huic detuli
Am., 311 : ... istam cenam largire, si sapis, essurientibus
Rud., 260 : ... Vox me precantum huc foras excitauit
= la voix de gens qui suppliaient.

Aul., 811 : ... ego uocem hic loquentis modo mi audire uisus sum
= la voix de quelqu'un qui parlait.

Cur., 199 : Bene monstrantem pugnis caedis
Bac., 186-187 : ... cenam pollicere, ut conuenit
Peregre aduenienti
Ph., 610-611 : ...Quid agitur?
— Multa, aduenienti ut fit.
Sall., *Iug.*, 113, 5 : facillumum uisu insidiantibus
= pour des hommes placés en embuscade.

Ibid., 102, 7 : parentis abunde habemus, amicorum neque nobis neque cuiquam... satis fuit
= des gens qui nous obéissent, des sujets.

Ibid., 102, 6 : tutius rati nolentibus quam coactis imperare
= à des gens consentants.

Luc., V, 553 : hautquaquamst pedetemptim progredientis
= d'un homme qui s'avance...

Dans ces emplois différents le participe perd si peu sa valeur verbale qu'il est susceptible d'avoir un régime (cf. p. 18) :

Div., II, 54, 112 : Hoc... est... adhibentis diligentiam
Nep., 1. 3 : Graeca lingua loquentes
= les hommes de langue grecque (cf. 7, 2 et 10, 1).

Tels étaient les procédés de substantivation que chaque écri-

vain avait à sa disposition. Leur emploi appelle les remarques suivantes :

1° Le procédé qui consiste à substantiver le participe d'un verbe d'action *n'est pas employé avec un participe au nominatif*; aussi Térence et Catulle, qui évitent le participe aux cas obliques, ne connaissent pas cet emploi.

2° Les exemples de Plaute sont tels que le participe employé absolument a toujours le sens indéfini : *loquentis* = d'une personne qui parle; *precantum* = de gens qui supplient, etc.

Ni l'une ni l'autre de ces restrictions n'est applicable ni à l'adjectif substantivé (cf. Wueseke, *De usu . . . adj. et part. substantive ponendi*, diss. Marburg; p. 19 et suiv., 37 et suiv., 45 et suiv.), ni au participe-adjectif (cf. ci-dessus : *intellegens* = *un* homme intelligent, etc.; *praesentes* = *les* personnes présentes, etc.).

C'est que dans l'emploi qui vient d'être défini, le participe n'est qu'accidentellement substantivé; il conserve sa valeur verbale, puisqu'il peut même avoir un régime. Il n'est donc pas étonnant que son emploi soit soumis à certaines limitations, qui attestent une fois de plus le peu de vitalité du participe en tant que forme verbale.

La substantivation du participe-adjectif n'est pas soumise aux mêmes restrictions; chaque écrivain a la faculté de s'en servir pour ajouter des termes nouveaux au vocabulaire courant.

Sur le type *praesentia*, Cornelius Nepos fera *instantia* :

2, 1 : de *instantibus* . . . et de futuris

Sur le type *dominans*, Cicéron fera *gubernans* :

Diu, II, 59, 123 : *gubernantibus.*

Sur le type *serpens* (*bestia*), Lucrèce fera :

II, 369 : *balantes* (*pecudes*).

Mais l'emploi de ces procédés n'est pas arbitraire: il a une signification; il ne convient qu'à un certain genre de style et n'est admis que pour des vocabulaires spéciaux.

Les seuls participes-substantifs qu'on trouve dans la langue usuelle, celle des comiques, sont : *rudens*, *cluens*, *sapiens* (plus souvent adjectif que substantif), *adulescens*, *beneuolens* (rare), *praesentes* (toujours au pluriel).

Pour le reste, un certain nombre de participes sont nettement étrangers au latin, étant simplement traduits du grec : *bacchantis* (gén.) dans Catulle, 64; 61, qui est ordinairement adjectif : « Bacchae bacchantis », *Am.*, 703; *finientes* (ὁρίζοντες) et *mentientem* (ψευδόμενον) dans Cicéron (*Diu.*, II, 44, 92 et II, 4, 11);

Commorientes (*Ad.*, 7) et *Sortientes* (*Cas.*, 31), titres de pièces = Συναποθνήσκοντες et Κληρούμενοι.

Les autres appartiennent à des vocabulaires spéciaux :

C'est au vocabulaire des sciences qu'appartiennent *oriens* et *occidens*, *confluens*, *animans*, *gignentia*, *liquentia*, *ardentia*, *serpens*, *lactans*. (Cf. *spirantibus* = pour les êtres qui respirent, Luc., IV, 918.)

serpens est particulièrement significatif, étant une de ces dénominations d'origine périphrastique destinées à remplacer des mots tabous (cf. A. Meillet, *Quelques hypoth. sur des interdict. de vocabul.*, p. 12).

Quand Cicéron a besoin du vocabulaire de la logique, il adopte *consequentia* et *repugnantia*, ou bien même il transpose des participes grecs : *mentientem*, *finientes*; quand il traite de la divination, il distingue par des participes-substantifs les diverses espèces de *diuinantes* ou de *uaticinantes* : *somniantes* ou *dormientes*, *uigilantes*.

Enfin c'est au vocabulaire de la poésie qu'appartiennent : *balantes* et *natantes*, *medentes* pour *medici*, *aedituentes* pour *aeditui* (Luc.).

Donc ici encore l'extension du participe est artificielle et ne répond pas à un besoin essentiel de la langue courante; elle résulte de l'accommodation à des fonctions nominales d'une forme verbale, qui, détournée de sa fonction primitive, devait se prêter aux innovations de la langue savante.

III. SUBSTITUTS DU PARTICIPE.

1° *Adjectifs tirés de racines verbales.* — Il pouvait arriver en latin que le participe présent, dépouillé de sa fonction verbale, fît double emploi avec un nom d'agent tiré de la racine, soit directement, soit avec suffixe *-o-*. C'est le cas de *supplex supplicans* d'une part, de *fidus fidens* de l'autre.

On voit que les deux formes peuvent avoir à l'occasion la même valeur par la comparaison de phrases comme :

Sall., *Iug.*, 47, 3 : legatos *supplices* mittere
et *ibid.*, 38, 1 : missitare *supplicantis* legatos

me uiuo a le même sens que *me uiuente*, etc.

Mais les adjectifs de ces deux types sont rares comme formes simples; ils ont servi surtout à former des composés : *iudex*, *iuridicus*, etc.

Quand deux formes existent côte à côte, — ou bien elles se différencient par le sens : *fidus* a le sens passif dans :

Tri., 1096 : *fido* et *fideli*

tandis que *fidens* a le sens actif de « qui se confie » dans :

As., 561 : Vbi *fidentem* fraudaueris;

— ou bien l'une reste exclusivement adjectif, tandis que l'autre peut prendre la construction du verbe correspondant.

Plaute dit en général *nescius*, qui peut avoir le sens passif :

Rud., 275 : in locis *nesciis*

mais il dira nécessairement : ,

Mil., 893 : *nescientes* quod bonum faciamus

— ou bien l'une apparaît comme la forme ancienne (*indigus* dans Plaute et Lucrèce), tandis que l'autre est la forme de la langue courante (*indigens* dans le *Bh.*). Il arrive que la répartition soit différente pour les dérivés d'une même racine : on ne trouve que *sciens* et *insciens*, et d'autre part que *nescius*.

En tout cas, les mots du type *fidus* ont un caractère d'ancienneté incontestable (Stolz, *Hist. Gr.*, p. 451); mais ce n'était pas là un type de formation vivace, qui pût faire concurrence au participe en *-nt-*.

Quant à l'adjectif formé sans suffixe sur la racine, il n'existe à proprement parler que comme second membre d'un composé (Stolz, *ibid.*, p. 416).

C'est donc en composition que les adjectifs sans suffixe ou à suffixe *-o-* pourront se trouver en concurrence avec les participes en *-nt*.

Certains adjectifs composés n'ont dans les textes ici considérés que la forme en *-nt-* :

De *potens* : *multipotens*, *caelipotens*, *uiripotens*, *salsipotens* (Pl.); *omnipotens* (Pl. et Luc.); *armipotens*, *pennipotens* (Luc.); *bellipotens* et *sapientipotens* (cit. en vers dans Cic.);
de *pollens* : *uinipollens* (Pl.);
de *tuens* : *omnituens* (Luc.);
de *tonans* : *altitonans* (Luc., Cic. en vers).
Cf. *suaueolens* dans Catulle.

Beaucoup n'ont que la forme en *-o-* :

Dérivés de *facio* : *beneficus*, *maleficus*, *magnificus* (usuels); *uenefícus* (Pl., Tér., Cic.); *munificus* (Sall.); *honorificus* (Cés.); *laetificus*, *terrificus*, *horrificus*, *largificus* (Luc.); *mirificus*, *tristificus* (Cic. en vers).

Dérivés de *gero* : *morigerus* et *plagigera* (Pl.) [nombreux composés en *-ger* chez Lucrèce].

Dérivés divers : *bustirapus*, *legerupus* (Pl.); *siluifragus*, *fluctifragus*, *monti-*, *nocti-*, *uolginagus*, *nemoriuagus* (Catu.); *turicremus*, *largifluus*, *uelinolus*, *perterricrepus* (Luc.); *herifuga* (Catu.); *uitigenus* (Luc.); *terrigenus* (Luc., Cic. en vers); *alicnigenus* (Luc., Cic., Nep.); *sacrilegus*, *pedisequus*, *fidicina* (usuels); *herbigrada*, *tardigrada*, *domiporta* (Cic., cit. en vers).

Enfin certains se présentent sous les deux formes :

A côté des nombreux composés du type : *furcifer* (Pl., Tér.), *signifer*, *umbrifer*, *mortifer* (Cic. en vers), *lucri-*, *sensi-*, *horri-*, *anxi-*, *aesti-*, *igni-*, *falci-*, *rori-*, *flabelli-*, *flori-*, *fraudi-*, *glandifer* (Luc.), on trouve dans Lucrèce : *frugiferens*.

A côté de *magnidicus*, *uanidicus*, *falsidicus* (Pl.), *suauidicus*, *causidicus* (Luc.), *ueridicus* (Cic. en vers), Plaute emploie *maledicens*.

A côté de *multiloquos*, *mendaciloquos*, *planiloquos* (Pl.), *terriloquos* (Luc.), *flexiloquos* (Cic. en vers), on a *suauiloquens* chez Lucrèce.

On trouve : *frugiparus* et *omniparens* chez Lucrèce, *falsiparens* chez Catulle (*puerpera* s'est fixé dans la langue courante); *uelinolus* chez Lucrèce, *altiuolans* chez Lucrèce et Cicéron (en vers). Enfin *beniuolus* et *maliuolus* se trouvent chez Plaute et Térence à côté de *beneuolens* et *maleuolens* (*omniuolus* chez Catulle).

Tous ces composés ont ceci de commun que, en tant que composés, ils sont étrangers à la langue courante. La plupart ont un caractère poétique et se trouvent soit chez Lucrèce, soit chez Catulle, soit chez Cicéron quand il écrit en vers.

Des deux types, c'est le type en *-nt-* qui semble avoir donné les composés les plus récents, comme le *frugiferens* de Lucrèce. C'est que d'une manière générale la langue classique tend à substituer des suffixes pleins aux suffixes élémentaires (Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, p. 361). Les quelques composés qui se sont fixés dans la langue courante sont du type ancien : *sacrilegus*, *pedisequos*, *agricola*, *parricida*, *fidicina*, *puerpera*, *magnificus*, *ueridicus*... Mais il est difficile de faire entre les deux un départ bien net, car c'est la langue artificielle des poètes qui les a employés à sa fantaisie.

En tout cas le suffixe *-nt-* a eu un développement extraordinaire, car il s'est étendu à des formes non verbales (cf. les exemples cités par Stolz, *Hist. gr.*, p. 422 et suiv., type *auricomans*, etc.), et même il s'est imposé aux adjectifs composés dans la formation du comparatif et du superlatif.

Ces adjectifs ont dû avoir d'abord leurs degrés de comparaison, et l'on trouve en effet chez Plaute, *Tri.*, 200-201 : *mendaciloquius*, *confidentiloquius*; *Iud.*, 706 : *sacriligissume*. Si Plaute

dit *maledicentiorem* (*Mer.*, 142), c'est qu'il emploie couramment *maledicens*, et non *maledicus*.

Mais à l'époque classique Cicéron dira *maleficentissumum* (*Diu.*, II, 37, 79), bien qu'il n'emploie que *maleficus*, et Cornelius Nepos *maledicentissimi* (7, 11), *magnificentissimum* (8, 1), *honorificentius* (18, 1). Dans la prose classique les composés en *-dicus*, *-ficus*, *-uolus*, qui sont les seuls usités dans la langue courante, n'auront pas d'autre formation du comparatif et du superlatif.

Il apparaît tout de suite que *beneficentior* est une forme bâtarde, attendu que *beneficens* ne peut avoir existé. L'analogie est partie de *bene-*, *malenolens*, plus usités que *bene-*, *malenolus*, et surtout de *maledicens*, seule forme employée par Plaute.

Le comble de l'artifice est une formation comme le *pientissimus* des inscriptions (comp. dans la catégorie des adverbes le *raренter* de Caton, p. 58).

Quoi qu'il en soit, l'une des deux formations ne pouvait pas supplanter l'autre, car elles n'avaient pas toujours une valeur identique. Tandis que le participe en *-nt-* indiquait nécessairement une participation du sujet considéré à l'action désignée par la racine, l'adjectif servait à exprimer un rapport plus large, soit actif : *beneficus* = qui fait le bien, — soit passif : *terrigenus* = né de la terre, — soit neutre : *turicremas* (aras) = où l'on brûle l'encens; cf. à 30 vers de distance chez Lucrèce :

I, 269 : siluifragis flabris
= qui brisent les forêts,

et 299 : fluctifrago litore
= où se brisent les flots.

Cf. encore *sacrilegus* (sens actif) en regard de *collega* (sens passif), et le double emploi de *nescius* dans :

Rud., 275 : Quae in locis *nesciis nescia* spe sumus

2° *Adjectifs divers.* — D'autres adjectifs, à suffixes divers, ont pu faire concurrence au participe en *-nt-*, en tant que celui-ci faisait fonction d'adjectif.

Ainsi *pudicus* dans *Tri.*, 946 : *pudicum neminem* — paraît bien avoir la même valeur que *pudens* dans *As.*, 82 : *pudentem gnatam.*

Cf. *timidus* = *timens*; *ualidus* = *ualens* (sur ce mot, et sur *pauens* = *pauidus*, cf. p. 193).

Mais on remarque encore ici une tendance à différencier les deux formations : Sénèque se pose la question :

De ira, I, 4, 1 : quo distet *timens* a *timido*.

3° *Noms d'agent en* -tor. — Les noms d'agent en *-tor* ne pouvaient faire concurrence au participe que dans la mesure où celui-ci devenait substantif; c'est ainsi que *amator* alterne avec *amans* :

Mil., 625 : Umbra es *amantis* magis quam *amator*

ou dans la construction de l'ablatif absolu :

Comp. : *Eun.*, 988 : *me impulsore* haec non facit
et : *Ad.*, 507 : non *me indicente* haec fiunt.

Tout au plus le substantif en *-or* a-t-il quelquefois l'avantage de suppléer à l'absence du participe en *-nt-*[1] : *As.*, 859, « osorem uxoris » répond à : 857, « amantem uxoris ».

Cf. *Poe.*, 74 : *cupienti* liberorum, *osori* mulierum.

Mais en somme c'est la forme en *-nt-*, et non pas la forme en *-or*, qui constitue un empiétement, et quand l'une et l'autre existent, elles ne sont pas employées indifféremment : *gubernator* signifiera toujours : celui qui exerce la profession de pilote; mais si Cicéron prend le cas où l'un de nous se mêle de vouloir piloter un navire, il emploiera le participe substantivé :

Diu., II. 59, 123 : An... praescribere... Neptunus *gubernantibus* non potest?

C'est la même différence qu'on a pu noter ci-dessus (p. 66) entre *medici* et *medentes*.

4° *Participe en* -tus. — Les verbes déponents, ainsi que quelques verbes intransitifs de forme active, ont un participe en *-tus* à côté du participe en *-nt-* : *locutus loquens*, *tacitus tacens*, etc.

Les deux formes se distinguent quelquefois par la valeur de *perfectum* qu'a acquise en latin l'adjectif verbal en *-tus*, comp. : *nascens natus*, *moriens mortuus*, *adulescens adultus*, *proficiscens profectus*. En tout cas il n'apparaît pas que le participe en *-tus* puisse jamais avoir la valeur d'un aoriste, c'est-à-dire qu'il exprime l'action sans aucune notion de durée par opposition à l'action qui dure (cf. O. Riemann, *Synt. lat.*[4], p. 244). C'est bien un parfait qu'on a dans :

Ht., 118 : clam me profectus menses tris abest
Mer., 938 : percontatus non inueni

[1] Sans poser la question de l'origine de *memor*, on peut remarquer qu'en l'absence d'un participe de *memini* (*meminens* est une création du bas latin), il a fini par usurper la construction d'un participe : « haec tanta memor » (cf. Schmalz, *Lat. Synt.*, p. 232).

Il s'agit dans les deux cas d'une action achevée; le présent exprimerait l'action qui dure :

Sall., *Cat.*, 48, 3 : ad Catilinam proficiscentem retractum ex itinere aiebant
= en route pour...

Ph., 616 : id... agitans... inueni remedium
= « inter agitandum ».

Même dans une phrase comme :

And., 406 : meditatus uenit alicunde ex solo loco

meditatus ne peut être considéré comme un aoriste; il signifie : un homme qui a médité, préparé par sa méditation (*meditatus* est employé par Plaute comme véritable adjectif = préparé, édifié). Ayant à exprimer une action passée, le latin, par l'emploi du parfait, insiste sur le fait qu'elle est achevée (cf. A. Meillet, *Rev. Phil.*, XXI, p. 82).

Le sens du participe en *-tus* n'est pas toujours différent de celui du participe présent (cf. Schmalz, *Lat. Synt.*, p. 309).

On peut en effet relever des parallélismes tels que :

As., 878-879 : si forte *accubantem* tuom uirum conspexeris
Cum corona *amplexum* amicam
Mil., 533-534 : Vidi et illam et hospitem
Complexam atque *osculantem*

A propos de ces exemples, M. Tammelin observe (p. 45) : « *complexus* nihil fere differt a notione *complectens* formae ».

Il faut pourtant noter que Plaute emploie toujours la forme *complexus* et jamais la forme *complectens*; ainsi : *As.*, 640, 642; *Rud.*, 1203; *Poe.*, 698; *Am.*, 132, 290. Il n'emploie pas davantage *amplectens*, bien qu'il emploie *amplexus* : *Rud.*, 560.

En réalité, le participe présent qui correspond à l'emploi de *amplexus* et de *complexus*, c'est le participe de l'imperfectif[1] *amplexari* :

Rud., 560 : Hic in fano Veneris signum flentes *amplexae* tenent
695 : (opsecramus) aram *amplexantes* hanc tuam lacrumantes

Étant donné un verbe perfectif, qui exprime une action instantanée, le participe parfait, énonçant le résultat durable de l'action, doit équivaloir tant bien que mal au participe présent

[1] « Les itératifs ne reçoivent pas la valeur perfective » (A. Meillet, *De l'expr. de l'aor.*, *Rev. Phil.*, XXI, 1897, p. 85); « on recourt à l'itératif quand on tient à exprimer la durée de l'action indiquée par le verbe composé » (*ibid.*, p. 89).

de l'imperfectif correspondant, qui exprime l'action dans son développement. C'est ainsi qu'on aura, avec le sens d'un présent duratif : *Bg.*, V. 7, 3, *commoratus* = prolongeant son séjour; *Cap.*, 145, *expertus* = sachant pour l'avoir éprouvé; cf. *oblitus* = oublieux de, etc. « Le participe présent désigne un état, le participe parfait un état résultant d'une action achevée. » (R. Methner, *Untersuch. zur lat. Tempus und Moduslehre*, Berlin, 1901, p. 178.)

Mais étant donné un verbe imperfectif, les deux participes auront à peu près la même signification : *miserear*, qui a pour perfectif *commiseresco* (*Hec.*, 129), a un participe *miseritus* (Sall., *Cat.*, 33, 2), de signification identique à *miserens*; cf. *ueritus*, *Ph.*, 315 = *uerens*; *imitatus*, Sall., *Cat.*, 51, 39 = *imitans*; *iuratus*, *Rud.*, 48 = *iurans*; *nixus*, *Rud.*, 695 = *nitens*; *solitus* = *solens*, etc. *Tacco* est imperfectif en regard de *conticesco* perfectif. On aura donc *tacens* = *tacitus* :

Rud., 1114-1116 : *tacita* bonast mulier semper quam loquens
. . . . neque loquens es neque *tacens* unquam [bonus]

Il est ainsi arrivé que la langue possédât deux participes de valeur identique pour un seul et même verbe. Alors il s'est établi parfois une répartition, tantôt l'un tantôt l'autre passant à la catégorie des adjectifs; cf. d'une part les adjectifs : *obsequens* (*obsecutus*, participe, *Hec.*, 688, 690), *confidens* (*confisus*, participe, *Bal.*, 43, 1), *sequens* (*secutus*, participe), *adolescens* (*adultus*, participe); — d'autre part les participes : *meditans* (*meditatus*, adj. = édifié), *irascens* (*iratus*, adj. *passim*); *nascens* (*natus*, adj.-subst.); cf. les adjectifs *quietus*, *cautus*, *fretus*, *falsus*, etc. (cf. H. Blase, *Hist. Gr.*, III, 1, p. 305).

S'il arrivait que tous les deux fussent devenus adjectifs, il s'établissait entre eux une différence de signification : *excelsus* a le sens concret, et *excellens* le sens figuré, au moins dans la langue classique (Nep.).

Parfois aussi le participe en *-tus* a fini par prendre le sens passif : *incautus* dans Prop., II, 4, 12 (cf. H. Blase, *ibid.*, p. 305, 306, et Riemann et Goelzer, *Gr. comp.* . . ., II, p. 242). Entraîné par l'analogie du participe passif des verbes transitifs, ce participe ne pouvait que difficilement conserver sa valeur active, et M. Blase (*ibid.*, p. 304) ne peut citer qu'une demi-douzaine de formes qui se soient conservées intactes à travers toute l'histoire du latin.

Il n'y avait donc pas là en définitive de concurrence sérieuse pour le participe en *-nt-*.

5° *Adjectifs verbaux en* -bundus *et* -ndus. — On trouve quelque fois employé avec la valeur apparente d'un participe présent

l'adjectif verbal en *-bundus*. Cf. dans Prehn (*De adi. in* -bundus. . . *usu*, *Comm. in hon. G. Studemund*, Argent., 1889) un ample catalogue d'exemples de cette forme, avec les interprétations diverses des anciens et des modernes.

L'adjectif verbal en *-bundus*, dont le suffixe est issu sans doute de la racine **bhu-* qui a formé les temps *amabo*, *amabam*, appelé tantôt participe (Charisius), tantôt adjectif (Diomède), aurait, suivant les uns, ni plus ni moins la même valeur qu'un participe présent (Caesellius Vindex ap. Gell., XI, 15, 1), suivant d'autres, le sens d'un intensif (Gell.), d'un approximatif : « uitabundus = uitare simulans » (Priscien). . . Parmi les modernes, certains lui attribuent la valeur d'un instantané (Prehn, p. 22), tandis que M. Persson (*De orig. . . ger. lat.*, Upsala, 1900, p. 74) en revient à dire qu'il signifie *à peu près* la même chose que le participe présent. — Sur le sens passif(?), fondé sur un exemple de Plaute :

St., 443 : uti eum uerberabundum abducant domum,
cf. P. Gustafsson, *De ger. . . lat.*, *Eranos*, V, 1903-1904, p. 82).

On trouve en fait cet adjectif employé parallèlement avec un participe présent :

Aul., 317-318 : Homo ad praetorem *plorabundus* deuenit
Infit ibi postulare *plorans* eiulans
Sall., *Iug.*, 60,4 : quasi *uitabundi* aut *iacientes* tela

Mais la véritable différence entre les deux, c'est que tous les verbes n'admettent pas indifféremment le participe en *-bundus*. Les deux tiers des exemples recueillis par M. Prehn jusqu'au IIe siècle après J.-C., soit 162 sur 264, sont de six verbes seulement : *furo*, *morior*, *tremo*, *pudet*, *miror*, *erro*. On observera que ces verbes, comme la plupart des autres qui ont conservé la forme en *-bundus* (« praedabundus, populabundus, uersabundus, fremebundus », etc.) expriment soit une action qui dure ou qui se répète, soit un mouvement violent de l'esprit.

Il est permis de penser que si le suffixe s'est attaché de préférence à des verbes *intensifs*, c'est qu'il avait, dans l'esprit de ceux qui l'employaient, une valeur correspondante; il pouvait y avoir entre *uorsans* et *uorsabundus* une nuance de sens analogue à celle que nous sentons entre *tournant* et *tournoyant*. Ce qui ne veut pas dire que ce sens intensif résulte de la valeur originelle de l'adjectif; il peut tenir tout simplement à la rareté même d'un suffixe encombrant.

En tout cas, le fait que les formes en *-bundus* sont peu variées et pour ainsi dire fixées dans la langue, nous atteste l'ancienneté de cet adjectif verbal (cf. F. T. Cooper, *Wordformation in the Roman*

sermo plebeius, New-York, 1895, p. 93), dont l'histoire rappelle en somme, en petit, celle du participe en *-nt-*.

Il existe encore, mais à peine, dans Plaute (6 exemples); Térence ne le connaît plus, et il en traîne à peine quelques exemples dans les fragments des premiers historiens. Varron, César et Cornelius Nepos l'ignoreront. Mais Salluste le reprend (6 exemples), sans doute par amour de l'archaïsme, Lucrèce et Catulle l'adoptent parce que c'est une forme rare, par suite expressive. Enfin Cicéron en régularise l'emploi, et dans la suite de la latinité on l'emploiera dans la mesure où l'on voudra imiter les anciens ou écrire savamment (Virgile, Ovide, Tite-Live, Tacite, Valerius Flaccus, Stace, Silius Italicus, Apulée). Mais c'est une forme morte pour la langue parlée, et qui ne laissera pas de traces dans la descendance immédiate du latin : des mots comme *vagabond*, *moribond*... sont des reconstitutions savantes.

Ce n'est pas seulement sa fréquence, mais aussi la variété de ses emplois qui se développe dans le latin littéraire. Plaute ne le construit qu'en apposition à un verbe principal (type : plorabundus deuenit) et sans régime. Sisenna, le premier, le construira avec un régime direct : ap. Gell., 11, 15, 7, «populabundus agros», suivi par Salluste : «uitabundi... tela» (*Iug.*, 60, 4), Tite-Live, etc.

Enfin, comme le participe en *-nt-*, il tend à devenir adjectif; on le trouve, à partir de Catulle, employé en fonction d'épithète : 81, 3, «moribunda ab sede», et un jour viendra où on le trouvera même au comparatif : Columelle dira *tremebundior*.

Ce n'était pas là une forme assez vivace pour faire concurrence au participe en *-nt-*, mais il est intéressant de voir comment elle a suivi un développement analogue, prête d'abord à disparaître, reprise avec affectation par quelques écrivains, et conservée dans la langue littéraire comme une curiosité de style.

Peut-être faut-il voir aussi un ancien participe actif dans l'adjectif verbal fait avec le même suffixe *-ndus*, sur le thème verbal lui-même. En signalant le *uoluenda dies* de Virgile (*Aen.*, IX, 7), O. Riemann (*Synt. lat.*[4], p. 454, note) le rapproche de *annus uertens* (Cic., *Phil.*, 13, 22, etc.). A cet exemple on peut joindre :

Luc., V, 126 3 : uoluenda aetas
VI, 177 : uoluenda liquescit

Mais cette forme *uoluenda* est à peu près la seule qui ait conservé sa valeur ancienne; le participe en *-ndus* n'a vécu que comme adjectif verbal à sens d'obligation; c'est encore un participe disparu.

6° *Gérondif.* — Le gérondif, évidemment apparenté à l'adjectif en *-ndus*, était la forme la plus propre à supplanter le participe.

Comme lui, il pouvait se rapporter au sujet du verbe principal :

Am., 414 : legiones... ui pugnando cepimus

ou à son régime :

Hec., 435 : ut me ambulando rumperet

Il admet comme lui un régime :

Men., 883 : manendo medicum

Il est vrai qu'il a normalement le sens de l'instrumental :

Hec., 815 : Ita cursando atque ambulando totum hunc contriui diem
Men., 882 : Lumbi sedendo, oculi spectando dolent

que le participe n'a qu'exceptionnellement :

As., 291 : quae loquens lacerat diem
Men., 922 : occidis fabulans

Mais il est souvent difficile de faire une distinction entre les deux; comp. :

Sall., *Iug.*, 103, 2 : seu reputando quae sibi duobus proeliis uenerant, seu admonitus ab aliis amicis..., quinque delegit
Bal., 43, 1 : siue copiosorem prouinciam existimans, siue multum fortunae... tribuens, siue uirtute... sua confisus.

Cette indistinction s'observe même dans la langue de Cicéron (O. Riemann, *Synt. lat.*, p. 462) où « par exception l'ablatif du gérondif... s'emploie aussi pour marquer dans quelles circonstances l'action énoncée par le verbe principal s'est produite, de sorte qu'on pourrait, sans beaucoup modifier le sens, le remplacer par un participe présent ».

Il y avait donc concurrence entre les deux formes. Le participe présent devait, comme on a vu, se maintenir et même se développer dans la langue littéraire, mais le gérondif triompha de lui dans la langue vulgaire.

L'auteur du *Bh.* n'emploie presque pas le participe présent, et en revanche il emploie le gérondif sans valeur d'instrumental :

36, 3 : Ita erumpendo naues... incendunt
Comp. 31, 3 : ex quo decurrentes magnam multitudinem hostium interfecerunt

C'est surtout dans le latin post-classique que le gérondif entrera en lutte avec le participe présent (Schmalz, *Lat. Synt.*[3], p. 306) et il le supplantera en roman. Si la langue classique a évité l'absorption de l'un par l'autre, c'est en réservant stricte-

ment l'emploi du gérondif pour les cas spéciaux qui sont définis dans les grammaires.

7° *Proposition complétive.* — Puisqu'on a vu le participe employé avec la valeur d'une proposition causale, concessive, temporelle, etc., il est évident qu'on peut, quand on veut être plus explicite, lui substituer la tournure personnelle.

Il est même des cas où le choix d'un verbe personnel s'impose. *Esse* n'a pas de participe, on dira donc :

Am., 57 : quasi nesciam uos uelle, qui diuos siem

là où le grec dirait : θεὸς ὤν.

On dira de même, en l'absence de participe correspondant

Sall., *Iug.*, 53. 3 : noctis, *quae* iam *aderat* auxilio

40, 2 : alii... pericula metuentes, *quoniam* aperte resistere *non poterant*..., etc.

Il faudra employer encore une proposition si le participe dont on a besoin est devenu adjectif (type *ualens*) :

And., 309 : Facile omnes, *cum ualemus*, ... consilia aegrotis damus

Bac., 816-817 : Quem di diligunt,
Adulescens moritur, *dum ualet*, sentit, sapit.

ou quand l'emploi du participe ferait une construction étrangère à la langue :

Am., 681 : quom te pulchre plenam aspicio gaudeo

(« te... aspiciens gaudeo » serait grec),

— ou une construction peu familière à l'auteur :

Ep., 669-670 : dum te sequor
... inuaserunt misero in genua flemina

(*te sequenti* donnerait un régime à un participe fléchi);

Bg., I, 1, 4 : cum Gallis contendunt, cum aut suis finibus eos prohibent aut ipsi in eorum finibus bellum gerunt.

(César n'aime pas employer le participe — surtout deux fois de suite comme ce serait le cas ici — au nominatif.)

Parfois aussi la symétrie de la construction conduit à employer une proposition :

Tru., 746 : qui inuident — quibus inuidetur

Eun., 11-12 : unde petitur — qui petit

Varr., III, 2, 1 : qui consulit et qui consulitur

En dehors de ces cas, l'emploi d'une proposition n'est déterminé que par le besoin de définir avec précision la valeur de l'énoncé, soit temporelle :

As., 207 : *Tum* mi aedes quoque adridebant *quom* ad te meniebam
[tuae

(*tum quom* reprend le *olim* du vers précédent),

soit concessive :

Rud., 1050 : *quoniam* ego *adsum* faciet nemo iniuriam

(plus d'insistance que dans *me praesente*),

soit causale :

Sall., *Cat.*, 3, 5 : me, *cum* ab reliquorum malis moribus *dissentirem nihilo minus* honoris cupido ... uexabat

C'est ici une raison de style, l'avantage de pouvoir choisir entre deux constructions, l'une brève, l'autre plus explicite, qui devait limiter l'extension du participe.

En résumé, l'étude des substituts du participe nous montre que, sans être indispensable en aucun cas, le participe présent a empiété pourtant sur le domaine de l'adjectif (adj. radicaux et à suff. *-o-*), du substantif (verbaux en *-or-*), des autres participes (en *-ndus*, en *-bundus*, déponents et intransitifs en *-tus*), du gérondif en *-ndo*, allant même jusqu'à remplacer des propositions personnelles. Resté seul de tous les participes anciens, et près de disparaître, il a été à ce point réhabilité par la langue littéraire qu'il a soutenu la concurrence avec tous les modes d'expression que la langue pouvait lui substituer.

CONCLUSION.

De l'ensemble des faits observés ici il ressort que le participe en *-nt-* a pris en latin, au cours de la période républicaine, une extension considérable.

Etant donné le développement extraordinaire du système des participes en grec, on est en droit de se demander dans quelle mesure l'influence grecque a pu agir sur l'histoire du participe latin. Mais c'est une question qui dépasse les limites de cette étude, car il faudrait pour la résoudre, d'une part considérer le développement parallèle des autres participes, et surtout étendre les recherches au latin classique et impérial, dont les textes reflètent mieux l'influence étrangère. On peut noter seulement ici que la langue latine n'a pas calqué le développement de son

système de participes sur celui du système grec; ni le participe en *-nt-*, ni celui des déponents et intransitifs en *-tus* n'a réussi à fournir l'équivalent du participe aoriste grec, et d'autre part le latin a développé un participe d'obligation en *-ndus* dont le grec connaissait à peine l'équivalent. Il faut remarquer aussi que les constructions proprement grecques, type : « moriens fefellit », et type : « bracchium percussus », n'apparaissent que tardivement en latin et sporadiquement (cf. J. Brenous, *Étude sur les hellénismes*..., p. 242, 354-355).

Dans Salluste, la phrase :

Iug., 12, 5 : reperitur occultans se tugurio

signifie : « on le trouve tandis qu'il se cachait », et non pas : « on découvre qu'il se cachait », ce que signifirait le grec : *κρυπτόμενος ἁλίσκεται*; cf. Xén., *Cyr.*, V, 1, 22, *οὔποτε... προδιδοὺς ἁλώσομαι*. Du reste il n'est pas besoin de faire appel à une influence étrangère pour expliquer une construction aussi naturelle que :

Varr., III, 5, 18 : Narrat quemdam deprehensum tesserulas coicientem in loculum.

Tandis que le latin de l'époque républicaine emploie déjà diverses conjonctions ou adverbes avec le participe (« quanquam inuenientes »), c'est seulement à partir de Tite-Live et de l'époque d'Auguste qu'on rencontrera le tour si fréquent en grec : *quippe reuisens* (ἅτε) ou : *simul increpans* (μέταξυ) (Brenous, p. 353).

Le tour :

Iug., 84, 3 : neque plebi militia uolenti putabatur
100, 4 : uti militibus... labor uolentibus esset

qui sera repris par Tite-Live et Tacite, peut bien être imité du grec *ἔστιν ἐμοὶ βουλομένῳ*, mais il faut dire qu'il était bien préparé par l'emploi de *uolens* dans des phrases comme :

Iug., 102, 6 : tutius rati *uolentibus* quam coactis imperare

et *uolens* était de longue date adjectif en latin (*cum dis uolentibus* dans Plaute).

On surprend çà et là un écrivain à traduire un participe grec; ainsi quand Cicéron reproduit l'expression de Cratippe :

Diu., II, 52, 107 (cf. 53, 109) : sensum oculorum uera *cernentium*

ou la définition de Chrysippe :

Diu., II, 63, 130 : Chrysippus... diuinationem definit.. uim *cognoscentem* et *uidentem* et *explicantem* signa quae...

puis :

uim *cernentem* et *explanantem* quae. . .

Mais il n'y a là rien qui permette de conclure à une imitation réelle; l'emploi du participe s'explique aisément dans un passage d'allure technique.

Certains emplois familiers au grec n'ont pas été adoptés par le latin savant; c'est le cas de la construction attributive avec le verbe-copule, qui, bien qu'existant dans le latin ancien, ne s'est pourtant pas développée, et n'a guère été adoptée que par les auteurs de langue vulgaire.

Les textes présentent quelques participes-substantifs transportés directement du grec : les titres de pièces, *Commorientes*, *Sortientes*, le féminin *bacchans* (Plaute), etc. Pourtant le latin reste en général réfractaire à ce procédé de substantivation, et Catulle, qui traduit des poètes grecs, ne l'emploie pas. Enfin, d'une manière générale, il est vrai que Salluste, qui répand l'usage du participe, est un imitateur de Thucydide; mais Catulle, un des écrivains les plus hellénisants (J. Brenous, p. 441), ignore presque complètement les emplois les plus familiers au grec, par exemple celui du participe aux cas obliques (cf. p. 19), ou du participe substantivé (p. 69).

Il ne paraît donc pas y avoir eu adaptation des usages grecs; s'ils ont exercé une influence, c'est par surcroît; les différents emplois qu'acquiert le participe latin pouvaient être développés par un travail de la langue littéraire sur elle-même. Tout au plus le rôle du grec a-t-il pu être d'encourager le latin dans la voie des restitutions, en lui offrant le modèle d'un système de participes largement développé.

Il n'y a pas eu imitation réelle dans le détail, il a pu y avoir une influence générale et une sorte de suggestion permanente.

Au reste, quelle qu'ait été l'influence étrangère sur cette restitution syntaxique, l'essentiel est d'en noter ici le caractère artificiel et aussi d'en constater le succès. Rendu à ses différents emplois, le participe ne fera que se développer dans le latin de l'Empire, et « c'est surtout l'accumulation des participes qui frappe le lecteur quand il passe des œuvres profanes de l'ancienne littérature aux écrits des Pères et des autres auteurs ecclésiastiques » (H. Goelzer, *Le latin de saint Avit*, p. 282).

Mais ce qui frappe surtout si l'on suit plus loin le développement du latin, c'est que tout ce progrès du participe sera perdu pour le roman. Il y aura de très bonne heure confusion entre la forme du participe *cantante* et celle du gérondif *cantando*; « dès

l'époque antéromane la dernière avait pris de plus en plus la place de la première, celle-ci n'ayant conservé une existence plus ou moins artificielle que dans un nombre restreint d'exemples où elle a la valeur d'un adjectif» (Meyer-Lübke, *Gr. comp. des l. rom.*, trad. III, p. 20-21; cf. aussi II, p. 151, 484, 603). Ceci n'empêchera pas du reste le français littéraire de rendre un jour au participe sa fonction verbale, et même de le substituer au gérondif (cf. F. Brunot, *Hist. de la langue franç.*, II, p. 476 et suiv.). Les exemples de cette nouvelle restitution sont surtout nombreux au XV^e^ et au XVI^e^ siècle (Meyer-Lübke, III, p. 559). De quelque manière qu'on les explique, il est curieux en tout cas de constater qu'ils représentent une restitution savante, et que le français tend à recommencer sur ce point l'histoire du latin.

Ainsi l'histoire de la dérivation romane confirme les conclusions qui résultent d'une étude intérieure du latin ancien : si le participe présent a pu vivre d'abord d'une existence précaire, puis d'une vie intense et durable, c'est par suite de la déviation, maintes fois constatée, qui, avant l'époque classique, a détourné le latin de son développement normal, mais qui n'empêche pas que, par-dessus tous les siècles de langue littéraire, le roman aille rejoindre le latin des premiers textes.

J. MAROUZEAU.

SUR UNE ORIGINE DE GREC O.

Pour le nom de nombre « vingt », le grec a deux formes : *Fίκατι* dans les parlers occidentaux (dorien, éléen, delphique), en béotien et en pamphylien, *εἴκοσι* en ionien-attique, lesbien et arcadien. Ces deux formes diffèrent par trois traits, sans que l'on voie pourquoi ces trois traits sont constamment groupés les uns avec les autres, et pourquoi, par exemple, on n'a jamais **εικατι*. La différence entre *-τι* et *-σι* à la finale fait partie d'un ensemble de faits connus et n'appelle pas d'observation spéciale à *εἴκοσι* et *Fίκατι*. L'initiale *εἰ-* ou *Fι-* a été étudiée par M. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 252 et suiv.; elle ne sera pas discutée ici. Bien que le groupement constant de trois particularités qui semblent indépendantes les unes des autres pose un problème non résolu et troublant, il ne sera question dans cette note que de la différence entre *o* et *α*.

L'*α* de *Fίκατι* représente le traitement habituel de **m̥*, qui se retrouve en effet dans zd *vīsaiti*, arm. *khsan*. L'*o* de *εἴκοσι* fait difficulté; on s'accorde généralement à expliquer cet *o* par l'influence des noms des dizaines suivantes : *τριάκοντα*, etc.; cf. arm. *eresun*, etc.; M. Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 31, § 25, signale la chose en une ligne et ne semble y voir aucune difficulté. Mais, tandis que *τριάκοντα*, *τετ͡ταράκοντα*, etc. se laissaient analyser et que le premier élément en était transparent, *εἴκοσι* ne se prêtait pour un Grec à aucune analyse puisque ni *εἰ-* ni *-κοσι* ne se retrouvent par ailleurs; l'influence de *τριάκοντα*, etc. devait être bien affaiblie par là. Si cette influence s'est exercée, on voit mal pourquoi, se limitant au changement de *α* en *o*, elle n'a pas introduit le *ν*, pourquoi l'on a fait **-κοτι* (d'où *-κοσι*) et non **-κοντι*. Il n'y a trace d'une introduction du *-ν-* de *τριάκοντα*, etc. que dans une forme obscure et très énigmatique : *ἰκάντιν· εἴκοσιν* Hes.; le *-ν-* épheleystique de *ἰκάντιν* suffit à rendre suspecte cette forme sur l'origine de laquelle on n'a aucune donnée. L'explication de *εἴκοσι* par l'influence de *τριάκοντα*, etc. n'est donc pas aussi évidente qu'on paraît le croire d'ordinaire. Il a pu y avoir, il est vrai, une alternance *-κοντα* : **-κασ͡τος* entraînant **-κοτι* d'après *-κασ͡τος* dans le cas de *εἴκοσι*; mais c'est là une pure hypothèse, qu'aucun fait positif ne vient appuyer. Si le cas était isolé, on se résignerait peut-être cependant à cette interprétation par l'analogie, faute de mieux. Mais le même contraste entre *α*

et *o* se rencontre dans d'autres cas où une action analogique est encore moins admissible.

En regard de la forme occidentale et béotienne *τριακατιοι* et de arc. *τριακασιος* (à Tégée), on a *-κοσιοι* dans ion. *τριηκόσιοι*, att. *τριακόσιοι*, arc. *τριακοσιαις* (à Stymphale). Or, il serait surprenant de voir les noms des dizaines agir ainsi sur ceux des centaines, bien que, ici encore, on recoure à cette explication. L'arcadien connaît du reste aussi *hεκοτον*, *-δεκο* et *δεκοτος* (ce dernier aussi lesbien), où toute explication par l'analogie semble exclue; M. Brugmann, *Grundr.*, II, 2^2, p. 57, recourt à l'analogie mais sans s'expliquer sur la manière dont il conçoit le fait[1]. Il ne reste donc qu'à tenir *o* pour un représentant hellénique de $*m̥$, à côté de *α*.

Or, il y a au moins un second exemple très vraisemblable de *o* représentant $*m̥$, et il est bien connu: en regard de **α-* représentant i.-e. $*sm̥$ (cf. skr. *sa-kṛ́t*, lat. *sim-plex*, etc.), dans *ἁ-παξ*, *ἀ-πλοός*, *ἀ-δελφός*, *ἄ-λοχος*, etc., on a **ὁ-* dans hom. *ὁ-πατρος* (avec psilose, puisque *o-* ne se retrouve pas dans des dialectes qui conservent l'esprit rude), *ὁ-τριχες*. et dans *ὁ-ζυγες· ὁμόζυγες* Hes., etc. (voir les exemples chez W. Schulze, *Quaest. epicae*, p. 494 et suiv.; G. Meyer, *Gr. Gr.*^{3}, p. 72). Il est inutile de rechercher ici, avec M. Bezzenberger, *B.B.*, XIII, 146 et suiv., les correspondants d'un préverbe letto-lituanien *sa-*, qui ne se retrouve pas ailleurs et qui est par suite suspect d'être une innovation — inexpliquée — du letto-lituanien; l'hypothèse de M. Bezzenberger a été plusieurs fois reproduite (voir Endzelin, *Латышскіе предлоги*, I, p. 196); mais M. Bezzenberger (*B. B.*, XXVII, 146) rapproche plutôt letto-lit. *sa-* du grec *ἀ-* dans *ἀκούω*.

On peut encore songer à un troisième exemple; à côté de *θάπτω*, *τάφος* des autres dialectes, les parlers occidentaux offrent *τοφ-* dans deux exemples : *τοφιων* à Héraclée, *ἐντοφιον* sur l'inscription des Labyades à Delphes. La glose *τοῦφος· τάφος* d'Hesychius est sans doute laconienne, comme l'a vu Ahrens; **τύφος* serait une forme prise par occ. *τόφος*, par suite d'une dissimilation comparable à celle qui a fait passer *ὄνομα* à *ὄννυμα* (cf. panhell. *ἀνώνυμος*); cf. aussi à Epidaure *ὑπωρυφια* en regard de *ὄροφος*. — L'étymologie de *τάφος* n'est pas connue avec certitude; les hypothèses qu'on a faites tendent pour la plupart à expliquer l'*α* par un ancien $*n̥$; M. Lidén, qui discute la question dans ses *Armenische Studien*, I, 41 et suiv., rapproche arm. *damban*, *dambaran* « tombeau »; ce serait séduisant si ces mots arméniens étaient attestés antérieurement aux exemples médiévaux cités dans le

[1] Sur les explications de *-δεκο*, *δεκοτος*, dont aucune ne semble satisfaisante, voir maintenant H. Güntert, I. F., XXVII, p. 62 et suiv.

dictionnaire de Venise et si l'on connaissait d'autres termes indo-européens se rapportant à l'ensevelissement des morts. La différence entre τοφ- et ταφ- ne saurait remonter à une alternance i.-e. *a/o* car, en dehors de l'initiale, où i.-e. **a* joue un rôle spécial, on n'a pas d'alternance sûre de *a* et de *o* en indo-européen.

Les parlers occidentaux offrent souvent γροφ- dans le groupe de ion.-att. γράφω, et κοθαρος, en regard de ion.-att. καθαρός. Par malheur, l'étymologie de καθαρός est inconnue; le rapprochement avec skr. *çithirâḥ* «lâche» ne convient pas pour le sens; le gr. θ ne répond pas à skr. *th*, comme on le voit par πλάτος, cf. skr. *pṛthúḥ* et par divers exemples; et ce rapprochement ne rend pas compte de l'*o* de occ. κοθαρος. Sur l'étymologie de γράφω, M. Boisacq, *Dict. étym.*, p. 155, ne cite que deux hypothèses, toutes deux incertaines, et qui tendraient à expliquer ρα par **ṛ*; mais alors il est peut-être surprenant qu'on ne trouve pas trace de αρ; et occ. ρο demeure inexpliqué. C'est dans la direction de **grṃbh-* qu'il faudrait chercher, à supposer que le mot soit indo-européen et n'ait pas été emprunté à quelque idiome égéen par exemple. — En aucun cas, l'*o* de occ. γροφ- et κοθαρος ne peut passer pour un éolisme; car ces formes ne se retrouvent dans aucun parler éolien. On sait que le γρόππατα de Balbilla est une création trop ingénieuse de la dame érudite qui a composé les vers où se rencontre cette forme impossible.

Si l'on ne tient pas compte de occ. γροφ- et de κοθαρος, dont on ne peut rien dire, si de plus on laisse de côté σαφής et σόφος dont la parenté n'est pas évidente, il reste trois exemples où un α représentant une ancienne nasale voyelle — peut-être un **m̥* dans les trois cas — se trouve à côté de *o*. Étant donné que le baltique connaît des traitements *un*, *um* à côté de *in*, *im* et le slave un traitement *ŭ* à côté du traitement *ę*, on doit se demander si la différence entre *-κατον* et *-κοτον* ne formerait pas le pendant de celle de entre lit. *βiñtas* et v. sl. *sŭto* (v. A. Meillet, *M. S. L.*, VIII, 236 et 315; X, 140 et suiv., et Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, 386 et suiv. M. Brugmann continue, il est vrai, de tenir sl. *sŭto* pour un emprunt, dans *Grundr.*, II, 2^2, p. 41; mais recourir à une langue non définie du Sud-Est n'est pas une explication). Le grec aurait donc α et *o* en regard de lit. *in*, *im*, sl. *ę* et lit. *un*, *um*, sl. *ŭ*, tout comme il a αρ, ρα et υρ, ρυ en regard de lit *ir*, sl. *ĭr* et de lit. *ur*, sl. *ŭr* (v. Brugmann, *Grundr.*, I^2, § 499, p. 453 et suiv.). Les conditions qui régleraient la répartition du traitement ordinaire α et du traitement exceptionnel *o* sont aussi indéterminables que celles qui règlent la répartition de υρ, ρυ et de αρ, ρα, sur le principe de laquelle on ne sait rien.

Dès lors, ainsi que le remarque M. Vendryes dans une observation faite à la suite de la communication de cette note, le rap-

prochement de skr. *satyáḥ* «vrai» (voc. *santya*), zd *haiθyō*, v. p. *hašiya*, got. *sunjis* avec gr. ὅσιος «juste, saint» peut être admis sans faire de difficulté phonétique, et sans obliger à recourir aux hypothèses compliquées de M. Prellwitz, *Et. Wört.*², p. 340, devant lesquelles M. Brugmann a visiblement reculé, ce qui l'a entraîné à ne pas citer cette bonne étymologie, *Grundr.*, II², 2, p. 191, § 115 *e*. Or, l'étymologie est d'autant plus satisfaisante pour le sens que skr. *satyáḥ* et zd *haiθyō* sont fréquemment employés pour des choses religieuses dans le Véda et dans l'Avesta. Les brāhmaṇas insistent beaucoup sur ce qui est vrai (*satyá-*) au point de vue religieux; voir S. Lévi, *La doctrine du sacrifice*, p. 39 et suiv. et 163 et suiv. Le fait que le *y* de indo-iran. **satya-* est consonantique ne paraît pas avoir d'importance; on trouve du reste trace de *sat(i)yá-* en védique, *R. V.*, VI, 67, 10, et peut-être IV, 40, 2 (Oldenberg, *Rgveda*, p. 301 et 352; *Abh. d. k. Ges. d. Wiss. in Göttingen*, *Phil. hist. Kl.*, N. F., XI, 5). En revanche le rapprochement de ὅσιος avec ἐτεός, ἔτυμος est invraisemblable, car on ne voit pas pourquoi att. ἐτεός, ἔτυμος auraient perdu leur esprit rude initial (cf. Boisacq, *Dict. étym.*, sous ἐτά, p. 291).

La préposition qui est ἀνα, ἀν en ionien-attique, béotien, occidental (v. Günther, *I.F.*, XX, p. 42 et suiv.) a une autre forme ὀν en lesbien, en thessalien, en arcadien, et en cypriote (ici en partie sous l'aspect υν, qui est une altération phonétique de ὀν). Tout s'expliquerait bien en partant de *°n-. Donc ον- serait le traitement de **n̥* devant voyelle, correspondant au traitement ο- de **n̥* devant consonne; cf. αν- et α- pour l'autre traitement. Le timbre ο- se trouvant en arcado-cypriote, on ne peut classer lesb. et thess. ὀν dans la série des ο éoliens, qui est du reste peu claire et qui n'est pas d'origine unique.

On ne peut invoquer ici ἕβδομος, parce que le groupe *-bd-* ne peut s'expliquer que dans une forme telle que **sebdmo-*, attestée en effet par la conservation de *d* devant *m* dans v. sl. *sedmŭ*, et que du reste le timbre de la voyelle est commandé dans ce mot par la voyelle suivante : hér. delph. ἑβδεμηκοντα (voir Brugmann, *Grundr.*, I², § 950, p. 822).

Le cas de πρόμος est ambigu; car on a tout à la fois ombr. *promom*, promu «primum», got. *fram* et got. *fruma*, v. isl. *frum-*. Si la leçon du Ravennas, πράμος, Aristophane, *Thesm.*, 50, est correcte, on poserait le doublet πρόμος : πράμος, qui s'expliquerait bien par **pr°mo-*. Mais il faut envisager la possibilité de l'alternance vocalique et d'une influence de προ. L'exemple n'est donc pas probant; mais la forme **pr°mo-* est de celles avec lesquelles on doit compter pour expliquer πρόμος.

A. Meillet.

ÉTUDE

DE QUELQUES CORRESPONDANCES

DE SONORES BANTOUES.

L'objet de cette étude est de définir, en ce qui concerne certaines consonnes sonores, l'état du bantou commun (en abrégé B.), c'est-à-dire de la langue parlée à l'époque immédiatement antérieure à celle du développement des dialectes qui ont donné naissance aux parlers bantous modernes.

Cette langue commune n'était pas un idiome rudimentaire. L'accord de tous les parlers modernes montre qu'elle avait des formes grammaticales, des éléments morphologiques et un vocabulaire considérable et précis. On se bornera ici à constater les lois phonétiques qui se dégagent de l'examen de quelques correspondances des sonores; on ne cherchera même à déterminer ni le nombre exact des phonèmes sonores du bantou commun, ni le degré d'occlusion de ces phonèmes.

Afin de ne pas être aux prises dès les premiers pas avec des correspondances irrégulières dues à une assimilation à distance ou à l'analogie, il importe de choisir avec soin les exemples.

On sait par exemple que les nasales jouent un rôle important dans la phonétique bantoue; tout mot renfermant une nasale peut présenter une correspondance particulière qui indiquera non le traitement régulier du phonème étudié mais le traitement de ce phonème assimilé à distance par une nasale. Ex. :

Nganja..	*mela* « croître »	Fiote..	*mena*;
Ganda..	*mira* « avaler »		*mina*;
	mala « achever »		*mana*;

en regard de :

Nganja.. *kala* « demeurer » Fiote.. *kala*.

La correspondance régulière est : nganja et ganda *l* = fiote *l*; mais en fiote, comme en beaucoup d'autres parlers, il y a régu-

lièrement assimilation de *l* à une nasale antérieure. Une nasale peut exercer aussi une action régressive. Ex. :

Nyoro *bona* « voir » = fiote *mona*.

On peut citer aussi : sotho *tima* « éteindre » = cafre *zima*; la correspondance régulière est : sotho *li* = cafre *zi*. Il n'y a pas lieu d'admettre une consonne primitive nasalisée *nd*; car l'occlusive se retrouve en nganja (*tima*) et en bisa, et dans ces parlers *nd* n'aboutit pas à *t*. L'occlusive a été conservée devant une nasale; telle semble bien être l'explication de cette irrégularité apparente[1].

Ces quelques exemples montrent qu'il ne faut jamais appuyer une hypothèse uniquement sur des exemples renfermant une nasale pure.

Tant que l'on n'aura pas reconnu les lois des changements conditionnés à distance, il faut s'appuyer surtout sur les faits fournis par l'étude des verbes dissyllabiques, et cela pour plusieurs raisons :

1° Dans les parlers bantous c'est la syllabe pénultième du mot qui est accentuée (le mot étant un groupe autonome de phonèmes exprimant une idée concrète).

Dans des mots dissyllabiques, tels que *bola*, *gula*, *lamba*, la consonne initiale étant toujours prétonique et la seconde posttonique, on n'aura pas à s'occuper des variations dues à l'accentuation.

2° La syllabe accentuée étant celle qu'on articule avec le plus de soin est celle qu'un étranger perçoit le mieux; les graphies seront plus exactes et il sera plus facile de s'expliquer la valeur des variantes.

3° Dans tout le domaine bantou (sauf dans le Nord-Ouest) le nom verbal (infinitif) est précédé du préfixe *ko*, et la voyelle finale est *a*; la voyelle radicale n'est donc pas exposée à s'assimiler régressivement ou progressivement à des voyelles diverses, et la consonne initiale d'un radical verbal se retrouve, dans tous les parlers, en une même position.

4° Enfin un verbe s'employant le plus souvent avec des préfixes variés, la consonne initiale est moins exposée à être altérée d'une façon constante par assimilation régressive à un phonème d'un préfixe et il est facile de reconnaître les modifications que détermine chaque préfixe.

Étudions tout d'abord les correspondances des sonores initiales de radicaux verbaux ayant *a* pour voyelle accentuée.

[1] On verra plus loin que les occlusives conservées sont souvent devenues des sourdes douces.

On trouve en sotho trois verbes qui ne se distinguent que par l'initiale et qui se retrouvent en d'autres langues :

Sotho..	*bala*	«compter»	*lala*	«coucher»	*ala*	«étendre»
Herero.	*vara*	—	*rara*	—	*yara*	—
Senga..	*wala*	—	*lala*	—	*yala*	—
Ganda .	*bala*	—	*lala*	—	*gala* ou *yala*	—
Yao...	*wala*	—			*gala*	—

Les verbes sotho : *baba* «être amer, piquer», *bapola* «étendre en écartant», *ba* «devenir», *bat-* (idée de plâtrer, presser), *laca* «parler avec autorité», *lahla* «désirer», *lapa* «lécher», *latela* «suivre», *aba* «partager», *aha* «demeurer», *ana* «jurer», *alima* «prêter», *anca* «faire sécher au soleil», *ahlama* «ouvrir la bouche» sont attestés pour la plupart dans ces mêmes parlers et en beaucoup d'autres.

Les correspondances à l'initiale étant identiques pour ces verbes, à celles ci-dessus en herero, en senga, etc., on peut affirmer qu'il y avait en bantou commun au moins trois sonores définies par les correspondances :

	SOTHO.	GANDA.	HERERO.	SENGA.	YAO.
1...	*b*	*b*	*v*	*w*	*w*
2...	*l*	*l*	*r*	*l*	*l*
3...	zéro	*g* ou *y*	*y*	*y*	*g*

On s'accorde à reconnaître qu'une de ces sonores était labiale et une autre gutturale (ou palatale), mais on a pris l'habitude de voir dans la seconde une liquide primitive, et cette erreur a beaucoup nui à l'intelligence du système phonétique bantou.

Pour reconnaître ce qu'était le phonème défini par la correspondance 2, il faut étudier le traitement de ce phonème devant *i*.

Il est facile de s'assurer que les correspondances des sonores finales de radicaux verbaux devant la voyelle *a* de l'infinitif sont semblables à celles des mêmes sonores à l'initiale.

	SOTHO.	GANDA.	HERERO.	YAO.
1....	*aba*	*gaba*		*gawa*;
2....	*bola*	*bola*	*vora*	*wola*;
3....	*laca*	*laga*	*raya*	

Pour déterminer les correspondances des sonores devant *i*, il faut donc rechercher des thèmes verbaux ayant une sonore finale de radical devant *a* et noter les phonèmes qui terminent le radical lorsque *a* est remplacé par *i*. Cette substitution a lieu dans les parlers qui forment leur passé avec *-ile*, leur causatif

avec *-isa* ou leur passif avec *-igua*, et dans presque tous les parlers on trouve des noms d'agents formés du même radical que le nom verbal avec le préfixe *mo-* et *i* comme voyelle finale. Ex. :

Sotho : *ho-ruta* « enseigner », *ho-rutisa* « faire enseigner », *o-rutile* « il a enseigné », *mo-ruti* « le maître ».

Des radicaux avec sonores finales devant *a* donnent :

Sotho : *ho seba* « calomnier » ;
mo sebi « calomniateur » ;
ho laela « commander » ;
mo laeli « commandeur » (*li* se prononce *di*) ;
ho lava « blâmer » ;
mo lai « celui qui blâme ».
Yao : *ku-gawa* « partager » ;
gawile « (il) a partagé » ;
ku-wola « pourrir » ;
wosile « (il) s'est pourri » ;
ku-loga « ensorceler » ;
losile « (il) a ensorcelé ».
Ganda : *ku kola* « fabriquer » ;
omu kozi « un ouvrier ;
ku nyaga « piller » ;
omu nyazi « un pillard ».
Herero : *ku-hora* « espionner » ;
o-hoze[1] « espion ».

Les verbes qui ont *li* pour première syllabe de radical en sotho donnent les mêmes correspondances. Ex. :

SOTHO.	GANDA.	HERERO.	YAO.
lika « entourer »	*zinga*	*zenga*	*singa* ;
liba « puits »	*zi*	*zeva*	*simbo* ;
limo « esprit »	*zimu*		*simu* ;
li préfixe	*zi*	*ze*	*si*.

Puisqu'un même radical se termine par *l* ou par *z* selon que la voyelle suivante est *a* ou *i* et puisque des radicaux présentent les mêmes correspondances à l'initiale, il n'y a pas lieu de supposer l'existence en bantou commun d'un phonème complexe

[1] En herero *e* = *i* des autres parlers, et la graphie *z* représente un phonème analogue au *th* anglais selon Viehe (*Herero-Grammatik*), mais qui doit se prononcer dialectalement comme notre *z*, puisque Seidel écrit : « es ist ein weiches *s* » (voir Seidel, *Grammatiken der Hauptsprachen Deutsch-Südwestafrikas*, p. 63).

différent de celui défini par la correspondance 2. Ce phonème se trouve défini par la double correspondance :

	SOTHO.	GANDA.	HERERO.	YAO.
2 + *a* . . .	*l*	*l*	*r*	*l*
2 + *i*	*l*	*z*	*z*	*s*

Il est évident que II était non une liquide mais une dentale. Cette dentale apparaît d'ailleurs en mpongoué. Ex. :

Sotho { *lapa* / *lahla* / *laca* } Ganda *lamba* ; Yao { *laka* / *laga* } Mpong. { *demba*; / *daga*; / *dega*.

Le mpongoué présentant certains traits phonétiques qui lui sont propres (et entre autres la dentale sonore occlusive à l'initiale du nom verbal et du présent de l'indicatif), toute démonstration de l'existence de la dentale sonore en bantou commun, appuyée uniquement sur la présence de ce phonème dans cet idiome, eût été suspecte aux personnes habituées à voir dans ce parler une langue à part et à accepter la formule consacrée par l'usage : « *l* devient *d* (ou *z*) devant *i* ».

Les sonores supposées par les correspondances I, II, III paraissent donc répondre à nos occlusives sonores *b*, *d*, *g*, et l'on emploiera ces signes dans les mots reconstitués. Ex. :

Sotho { *bola* < B. **boda* « pourrir »; / *lala* < B. **dada* « se coucher »; / *laca* < B. **daga* parler ».

Dans les mots empruntés à des langues européennes le *d* est représenté par *l* bantou. Ex. :

Kimboundou . . *lekalu* ; Konde . . . . . *Jula* ; Tabwa . . . . . *Lona*, *Laoli* ; Portugais. *recado* ; Européen. { *Juda*; / *Donat*, *David*.

Il convient d'étudier les correspondances de *b*, *d*, *g*, dans les positions suivantes :

A. A l'initiale d'un radical après la voyelle *o* . . . . . { *a*. Devant *a*, *ò*, *o*; / *b*. — *è*, *e*.

B. Devant les voyelles fermées . . . . { *a*. Devant *i*; / *b*. — *û*.

C. Précédés d'une voyelle autre que *o*.

D. Précédés d'une nasale tautosyllabique.

Les voyelles *ô*, *ê*, *î*, *û* sont celles qui se retrouvent dans tout le domaine bantou (sauf exceptions dialectales telles : herero *e*, *u* = sotho *i*, *o*. Ex. : herero *ze*, *zeva*, *muna* = sotho *li*, *liba*, *bona*). Ex. :

SOTHO.	CAFRE.
bona, *bola*, *-boho*	*bona*, *bola*, *boko*;
mabele, *eta*	*amabele*, *enda*;
ma-fura	*ama-futa*;
-liba	*-ziba*.

Les voyelles *ẹ*, *ọ* se prononcent *e*, *o* ou *i*, *u* selon les parlers. Ex. :

SOTHO.	CAFRE.
bele, *ena*, *lefa*	*bili*, *ina*, *lipa*;
boca, *loha*	*buya*, *luka*.

M. Finck a donné les raisons qu'on a d'admettre que les voyelles *ẹ*, *ọ* avaient en bantou commun la valeur qu'elles ont aujourd'hui en sotho (*Die Verwandtschaftsverhältnisse der Bantusprachen*, § 45).

On emploiera les graphies *~b*, *~g*, *~d* pour désigner dans les mots reconstitués les phonèmes définis par les correspondances : sotho *p*, *k*, *t* = cafre *mb*, *ng*, *nd*. Ex. :

SOTHO.	CAFRE.
lapa « avoir faim »	*lamba* > B. **da~ba*;
boka « louer »	*bonga* > B. **bô~ga*;
eta « marcher »	*enda* > B. **gê~da*.

On empruntera à la linguistique indo-européenne l'expression *sonante*, pour désigner les phonèmes actuellement prononcés *l*, *r*, *n*, *m*, *w*, *y*; ces phonèmes pouvant être syllabiques ou non, l'emploi de cette expression est permis; il importe peu de savoir si ces phonèmes sont devenus syllabiques à la suite de l'élision d'une voyelle ou s'il y a eu développement d'une voyelle anaptyctique, les deux hypothèses ont été émises à propos des sonantes indo-européennes et peuvent se soutenir pour les sonantes bantoues.

A. *a.* — *b*, *d*, *g* + *a*, *ô*, *ọ*.

L'occlusion de la LABIALE est généralement faible. La graphie *b* est employée en sotho et en quelques autres parlers pour désigner une spirante bilabiale que certains auteurs notent de préférence *v* ou *w*. Ex. : Pedi *va*, *vola* (Meinhof) = sotho *ba*, *bola* (orthographe officielle). Le pedi et le sotho sont deux parlers

quasi-identiques. Quelques parlers ont une occlusive nette. Ex. : le ganda, le cafre, etc. En herero et en quelques autres dialectes on a la denti-labiale *v* devant *a*; mais la grande majorité des parlers ont *w* et ceux qui ont une denti-labiale devant *a* ont *w* devant *o*; devant *o̯*, la labiale représentée par *w* s'amuit complètement et la prononciation de *w* devant *o* est souvent facultative. Ex. :

Bisa *wola* ou *ola* = herero *vora* ou *wora* ou *ora* = souahéli *ola* = cafre *bola* « pourrir ».

Bisa *uya* = souahéli *uya* = cafre *buya* = sotho *boca* « revenir ».

La DENTALE occlusive est rare. Elle est représentée le plus souvent par *l* ou *r*; mais ces signes n'ont pas la même valeur dans tous les parlers. En herero, en kikouyou et en digo, *r* représente une linguale articulée très en avant et avec la pointe de la langue; ce phonème résulte certainement de l'occlusion incomplète d'une postdentale. C'est vraisemblablement à l'occlusion incomplète d'une dentale articulée plus en arrière que l'on doit les phonèmes qu'on entend en beaucoup de parlers de l'Est, sur la valeur desquels l'accord est loin d'être fait et que l'on trouve écrits *d̠*, *l̠*, *r̠* selon les localités et les auteurs. Ex. : Tchagga *wa-r̠umu* « les esprits ».

Dans les langues du Centre et du Nord, la graphie *r* s'emploie devant et après *o*, *o̯* pour représenter un phonème articulé, non avec la pointe, mais avec le dos de la langue et qui se rapproche comme son de notre *r* non roulé. Devant *a* ce phonème est le plus souvent représenté par *l*, et beaucoup d'auteurs emploient exclusivement l'un ou l'autre de ces signes se contentant de dire que le son est plus voisin de *l* devant *a* et de *r* devant *u*. Il s'ensuit que des textes de deux dialectes voisins et étroitement apparentés peuvent paraître très différents parce que dans l'un on emploie *l* et dans l'autre *r*. Ex. : Senna *lala*, *lekela* = tette *rara*, *rekera*. — Nganja *kula* « grandir », *kuru* « grand ».

Lorsqu'il sera nécessaire d'indiquer qu'il s'agit de ce phonème, on le désignera par r^l ou par l^r.

Mais certains parlers ont un *l* semblable à notre latérale (sotho, koua, etc.). En shambala *l* est alvéolaire à l'initiale et palatale ailleurs.

La valeur approximative des signes employés étant connue, on peut passer rapidement en revue les faits les plus remarquables que présentent les correspondances qui attestent bantou *d*.

En nyoro le représentant régulier de bantou *d* est r^l. Ex. : *rora* « voir » = yao *lola* = herero *rora*. Mais lorsque l'impératif de ce verbe est employé à l'initiale d'une phrase avec le sens de « voici », on prononce *dora*. Il s'agit d'un fait isolé il est vrai, mais

ce fait a une certaine importance parce qu'il est rare, dans les parlers bantous, de trouver un verbe vraiment à l'initiale de la phrase. La dentale étant occlusive en nyoro dans cette position, c'est vraisemblablement à la position presque constamment intervocalique des phonèmes initiaux des radicaux qu'il faut attribuer la rareté des occlusives sonores dans les parlers modernes.

En souahéli et dans plusieurs dialectes voisins, la dentale s'est amuie entre voyelles. Ex. : souahéli *ku-uma* « mordre » = sotho *-loma* = cafre *-luma*. En pokomo on trouve *y*. Ex. : *yota* « rêver », *yoya* « voir » = nyoro *rota*, *rora* = senga *lota*, *lola*. Cette palatale ne s'entend pas devant *o*.

La GUTTURALE occlusive est rare; lorsqu'elle est conservée, elle a presque toujours perdu sa sonorité. Ex. :

Fiote { *kamba* « parler » / *kaia* « partager » } Bangi *kamba* Teke *kaba* Yao { *gamba*; *gawa*.

La gutturale sourde se rencontre seulement dans les langues du Congo et non pas en toutes. Un même parler présente souvent selon les mots une occlusive ou une mi-occlusive *j* (*dj*). Ex. :

SOTHO.	YAO.	MPONGOUÉ.
aba	*gawa*	
ala	*gala*	*jania*
alima	*jasima*	
anea	*janeka*	*janea*
	gamba	*kamba*.

Dans le plus grand nombre des parlers on entend la spirante faible *y*; mais celle-ci disparaît en certains et elle est facultative en d'autres. Ex. : bisa *aneka* ou *yaneka* = yao *janeka*.

Quelques parlers ont *y* devant *a* et *g* devant *o*, *o*. Ex. :

NDONGA.	SOTHO.	YAO.
yaneka	*anea*	*janeka*;
guuda	*ota*	*junda*.

La correspondance régulière : sotho *o* = cafre *u* = yao *u* semble être modifiée lorsque l'initiale est une gutturale. Ex. : Sotho *oma* « sécher, durcir » = cafre *oma* = yao *juma*.

L'occlusion des sonores était donc faible devant les voyelles *a*, *o*, *o* après *o*; mais on ne peut affirmer que le bantou commun n'avait que des spirantes intervocaliques. Les sonores intervocaliques sont représentées aujourd'hui par des mi-occlusives *v* ou *w*, *r*, *j*, ou par des sonantes *w*, *l*, *y* qui tendent à s'amuir.

b. — *b*, *d*, *g* + *e*, *ẹ*.

Le représentant en chaque parler de la LABIALE devant *e*, *ẹ* est le même que devant *a*. Ex. :

Sotho	*beleha*	Yao	*weleka*	Herero	*vereka*
	be		*wi*		*vi*
	bele		*wili*	Ganda	*bili*.

Le phonème *w* s'annuit souvent devant *i* (*ẹ*) mais non pas régulièrement. Ex. :

Senga *ika*, *wili* = yao *wika*, *wili*.

Le représentant de la DENTALE devant *e*, *ẹ* peut être le même que devant *a*; mais dans les parlers qui n'ont pas *l* (latérale ou palatale) on a souvent un phonème plus fermé. Ex. :

DIGO.	CAFRE.	ZIGULA.
rara	*lala*	*lala*;
ḍeta	*leta*	*ḷeta*.

En certains parlers on entend une occlusive faible devant *i* (*ẹ*). Ex. :

SOUBIYA.	YAO.	SOTHO.
lala	*lala*	*lala*;
dipa	*lipa*	*lefa*;
dima	*lima*	*lema*.

Devant *i* (*ẹ*) la prononciation *d* ou *r* est dialectale. Châtelain a constaté qu'on entend *d* en Sertao et sur les plateaux de San-Salvador, et *r* à Loanda et sur les côtes de l'État du Congo (*Grammatica do Kimboundou*, § 188). Ex. :

KIMBOUNDOU.	SOTHO.	CAFRE.
dima ou *rima*	*lema*	*lima*;
dinda ou *rinda*	*leta*	*linda*.

Il est probable qu'on rencontrerait encore plus souvent la graphie *d* si les missionnaires et les voyageurs n'avaient pas toujours eu l'idée préconçue que le son qu'ils entendaient représentait la liquide de la langue parlée sur la côte avec laquelle ils avaient fait connaissance en premier lieu.

La GUTTURALE + *e*, *ẹ* est attestée par des correspondances semblables à celle de *g* + *a*, *o*, *ọ*. Ex. :

SOTHO.	GANDA.	HERERO.	YAO.
eta	*genda*	*yenda*	*jenda*;
ela	(*-gezi*)	*yera*	*jela*;
ema	*ima*		*jima*.

Mais les exemples sont rares. Le phonème *y* se contractant avec *i*, les parlers qui ont *y* pour *g* devant *a* n'ont, le plus souvent, aucun représentant de *g* devant *i*. Ex. :

SENGA.	YAO.
yanika	*janeka*;
ima	*jima*.

Le traitement de *b*, *d*, *g*, devant *e* et *ẹ*, étant sensiblement le même et ne présentant que des différences qui s'expliquent par un degré d'ouverture légèrement différent, la graphie *e* représente certainement l'état bantou. On peut signaler ici un autre fait à l'appui de cette affirmation. Le rôle de voyelle anaptyctique revient toujours à une voyelle moyenne; or, pour prononcer les groupes de consonnes dans les mots empruntés aux langues européennes, les indigènes se servent du représentant de *ẹ* après une consonne linguale (et de *o* après une consonne labiale). Ex. :

Sotho *si*-le-fe-*ra* « argent » (anglais *silver*);
Congo si-to-*ni* « pierre » (anglais *stone*).
(**ẹ* > sotho *e* = congo *i*).

B. L'objet de cette étude étant d'examiner les correspondances de *b*, *d*, *g* + voyelle; le traitement de *b*, *d*, *g* devant *î*, *û* suivis d'une autre voyelle ne sera pas exposé ici, car ce serait aborder la question de *sonore* + *sonante consonne* qui est assez complexe et exige une étude particulière. C'est pour cette raison qu'on laissera de côté le traitement des sonores devant le suffixe causatif lorsque celui-ci est *-ya*, et devant le suffixe passif lorsque celui-ci est *-wa*, tout en citant des exemples de sonores suivies des suffixes *-isa* (causatif), *-igwa* (passif) qui, n'ayant pas élidé la consonne, ont encore *î* voyelle.

a. — *b*, *d*, *g* + *î*.

Le traitement de la LABIALE sonore devant *î* est assez uniforme. On trouve l'occlusive *b* ou la denti-labiale *v*; la labio-vélaire *w* est rare. En quelques parlers de l'Est on a signalé le passage de *vi* à *si* (voir Meinhof, *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, VII, p. 253). Ex. :

Ganda { *bila* « se noyer » / *bika* « enrouler » } Senga *bila* Souahéli *vika* Nganja *bila*; Yao *wilinga*.

Plusieurs parlers (nganga, souahéli, etc.) ont *vi* en face de *wa*, *we*. Cf. souahéli *wa* « ils » = ganda *ba*.

Les correspondances de la DENTALE SONORE + *î* sont celles qui ont le plus embarrassé certains auteurs; elles sont celles que

laissent prévoir les faits constatés au cours de cette étude. Puisque la dentale est encore aujourd'hui occlusive en certains parlers devant *e* et que, dans la plupart des parlers, on a un phonème plus fermé que devant *a*, il serait bien étonnant de ne pas constater que *d* était occlusif devant *i* postérieurement au passage de **de* à *re*, *li*, etc.

On a vu ci-dessus que les mots renfermant la syllabe *li* en sotho attestent bantou commun *di*. Les correspondances des mots sothos : *lika* «entourer», *-liba* «trou à eau», *li* (préfixe), *-eli* «lune» donnent :

1° Une occlusive dentale en doualla, en boulou (Gabon), en kouanyama, en louyi et dans les parlers de Lourenço-Marquès. Ex. :

DOUALLA.	KOUANYAMA.	LOUR.-M.
-diba	*-diva*	*tiva*;
di	*di*	*ti*.

Il est probable qu'il s'agit d'une sourde douce puisque les auteurs allemands (douala et kouanyama) notent *d* et les auteurs français et portugais (louyi et Lourenço-Marquès) *t*. On a vu ci-dessus que dans les langues de l'Ouest la gutturale est représentée le plus souvent par une sourde lorsqu'elle est restée occlusive;

2° En kikouyou et en tchagga on entend un phonème noté, *r* ou *ṛ*; en herero et en kamba on signale un phonème analogue au *th* anglais et que chaque auteur note différemment (*z*, *z*, *d*, *ṛ*, *th*). Ex. :

Kikouyou *ṛia* = herero *zeva* = sotho *liba*.

3° Dans la grande majorité des parlers on trouve des dentales affriquées, généralement *dz* ou *z* (ou *s*), mais elles sont quelquefois palatalisées. Ex. :

Sotho *li* = shona *dzi* = soubiya *zi* = konde *ṣ* = kimboundou *ji*.

Pour reconnaître le traitement de la gutturale, il est nécessaire de se rappeler que *gê*, *ge*, premières syllabes de radicaux, sont définis par la correspondance.

SOTHO.	GANDA.	YAO.	HERERO.
e-	*ge-*	*je-*	*ye-*.
e-	*i*	*ji*	

Toute correspondance qui donnerait pour la syllabe initiale

sotho : *i*; ganda : *i*; yao : *ji*

attesterait donc *g* + *i*.

Mais la voyelle *i*, étant exposée à se modifier ou à disparaître, lorsqu'elle n'est pas appuyée sur une consonne, il est difficile de se servir des correspondances initiales. Ex. :

Yao *jiba* « dérober » — Ganda *ba* — Sotho *uba*.

Il faut rechercher le passé des verbes avec *g* final de radical devant la voyelle *a* du présent ou les noms d'agents formés avec ces mêmes radicaux. Ex. : Yao *loga* « ensorceler », passé *losile*; Soubiya *mulozi* « sorcier ». Exemple :

	TCHOUANA.	LOLO.	KIMB.	LOUYI.
Sotho	*moloi* « sorcier »	*moloki*	*muloji*	*muloti*.
	ila « haïr »	*kila*	*jila*	
Tlapi	*-ina* « nom »	*-ina*	*-jina*	*-tina*.

Il faut se rappeler d'ailleurs que le traitement de *g* final de radical modifié accidentellement par *î* n'était pas nécessairement identique, même en bantou commun, au traitement de *g* + *î* à l'initiale. Les affriquées telles que yao *s*, soubiya *z*, attestent vraisemblablement une forme antérieure disparue, car il est évident que soubiya *mulozi* « sorcier », n'a pas été formé du verbe moderne *lowa* « ensorceler ». Il est probable que la forme louyi atteste la forme non affriquée, car les affriquées qui représentent *g* devant *î* sont toujours les mêmes que celles qui représentent *d*. Ex. :

LOUYI.	SOUBIYA.	SOTHO.
muloti	*mulozi*	*moloi*.
ti	*zi*	*li*.

Il y a donc deux traitements de la gutturale attestant vraisemblablement des faits dialectaux du bantou commun.

1° La gutturale + *i* a conservé son point d'articulation propre, et son traitement dans chaque parler est identique au traitement de *g* + *a*, *o*, etc. (sotho, lolo, etc.).

2° La gutturale est prononcée comme une dentale, et les représentants modernes de cette dentale ne se distinguent aucunement de celles de bantou commun *d*.

Il est possible que dialectalement en bantou commun le passage de *g* à *d* ait eu lieu non seulement devant *i* mais aussi devant *e*, *ê*, lorsque la seconde consonne n'était ni une dentale ni une nasale. Si cette hypothèse est exacte, on aurait donc en certains parlers pour *g* + *ê*, *e*, le représentant de *d* devant *ê*, *e*, ce qui expliquerait qu'on ait si peu d'exemples attestés dans tous les parlers de la correspondance régulière de *g* + *ê*, *e*, alors que les verbes avec *l*, *r*, etc., sont nombreux.

Notons enfin que les faits de palatalisation de la dentale sont seulement dialectaux, mais que le passage de palatale à dentale occlusive ou affriquée est commun à des groupes très étendus.

b. — *b*, *d*, *g* + *û*.

Les correspondances de *b*, *d*, *g* + *û* présentent plusieurs traits communs avec celles de *b*, *d*, *g* + *î*.

1° Chaque phonème peut avoir conservé son point d'articulation propre, et le degré d'occlusion est alors le même que devant *î*. Ex. :

Sotho *luba* « pétrir » = douala *duba*.
sotho *luma* « tourner » = herero *zuma* = tchagga *ruma*.

2° Chaque phonème s'est assimilé à la voyelle quant au point d'articulation, et l'occlusive labiale s'est affriquée dialectalement. Ex. :

Sotho { *bula* / *luma* / *tlou* } cafre { *vula* / *vuma* / *ndlovu* } thonga { *pfula* « ouvrir » ; / *pfuma* « tourner » ; } mpongoué *njâgu* « éléphant ».

La voyelle *û* se suffixant aux radicaux verbaux pour former des participes et des qualificatifs, il est facile de démontrer l'assimilation de *d*, *g* à *û*. Ex. :

Souahéli *ola* « pourrir » ; *ovu* « pourri » ;
Ganda { *dugala* « être noir » ; *dugavu* « noir » ; / *siga* « graisser », *sivu* « graissé ». }

Puisque *w*, représentant la labiale devant *a*, tend à s'amuir devant *o*, il aurait certainement disparu devant *û* ; il n'y a donc pas lieu de supposer que *v* représente un *w* antérieur. Il est probable que *gu* et *du* se prononçaient dialectalement *bu* ou *bu* en bantou commun.

C. Les correspondances étudiées jusqu'ici étaient toutes (sauf pour *b*, *d*, *g* + *î*, *û*) celles que l'on relève à l'initiale d'un radical après la voyelle *o*.

Il s'agit maintenant de rechercher si les correspondances sont les mêmes : *a*, à l'initiale après une autre voyelle ; *b*, à l'intérieur des mots.

a. Dans les parlers qui ont un phonème plus fermé devant *e* que devant *a*, on a aussi un phonème plus fermé après *e*. Ex. : nganja *li-bele*, plur. *ma-wele* ; ganda *ku-lagira*, *li-ragira*, *e' dungi*, plur. *ama-lungi*. On peut rapprocher de ces faits lolo *e-leko*, *e-lamba*, plur. *bi-deko*, *bi-damba*.

Il est donc certain que toute voyelle exerce une action progressive semblable à son action régressive sur le degré d'occlusion des consonnes sonores en contact. Une voyelle peut modifier progressivement le point d'occlusion d'un phonème. Ex. : fiote *di-wenda*, plur. *a-yenda*.

b. A l'intérieur des mots *b*, *d*, *g*, ont généralement le même traitement qu'à l'initiale. Si la voyelle précédente est *e*, *o*, on aura, dans chaque parler le représentant régulier de *b*, *d*, *g*, après ces phonèmes. Ex. :

Sotho *hola*, *sela* = nganja *kula*, *tsira*

w représentant *b* peut s'être amui après *a*. Ex. :

Sotho *aba*, *-fuba* = souahéli *awa*, *-fua*.

Lorsque la gutturale s'est amuie à l'initiale, elle est généralement représentée à l'intérieur par une sonante ou par une fricative; le point d'articulation de ces phonèmes peut varier selon le timbre de la voyelle précédente, ex. : herero *raya*, *rova* = ganda *laga*, *loga*, ou il peut être constant, ex. : sotho *laca*, *loca*, *sica*. Le premier cas est identique au fait fiote indiqué ci-dessus; il y a assimilation régressive du point d'articulation d'une sonante-consonne à une voyelle.

Dans certains parlers, la dentale est remplacée par *n* à l'intérieur des mots, ex. : mpongoué *bâna*, *bene* = sotho *bola*, *bele*. Dans les anciens textes on trouve *bânla*, *benle*, il semble donc que *n* représente un *l* antérieur; la graphie *nl* attesterait *l* + *n* (son intermédiaire) comme *ny* représente pour les étrangers notre *gn*. En kimboundou on entend *n* ou *l* selon les individus et les localités, ex. : *bokola* ou *bokona* (voir Chatelain, *op. cit.*, § 188).

Certains peuples confondent *n* et *l*, mais ils distinguent alors nettement entre *l* et *r* (voir Maples, *Collections for a handbook of the Makua language*, p. VIII).

Le représentant d'une sonore s'amuit en certains parlers lorsqu'il est placé entre deux voyelles semblables ou entre deux voyelles de même classe, lorsque la première est plus fermée, ex. : tchagga *kaa*, *kuu*, pour *kala*, *kulu*; nganja *kuongoka* pour *kulongoka*; tchagga *mkia* pour *mkira*.

Il est utile de connaître les principes d'élision propres à chaque parler, car toute infraction apparente indique une autre modification dialectale. Ainsi tchagga *mburu* «chèvre», semble être une exception à la loi donnée ci-dessus, mais la deuxième voyelle assimilée dialectalement à la première représente *i*, cf. sotho *poli* = ganda *mbuzi*.

D. $n+b, d, g$.

Dans la plupart, sinon en tous les parlers bantous, tout radical qui n'a pas une sourde ou une nasale comme phonème initial, présente une alternance qui est fonction du préfixe.

Les correspondances étudiées jusqu'ici sont celles que l'on relève après un préfixe terminé par *a*, *o*, *e*. Examinons celles que l'on rencontre après le préfixe *n*.

Le préfixe *n* peut (selon les parlers) être le pronom sujet de la 1re pers. sing., le pronom complément direct de la même personne ou un préfixe singulier nominal fréquemment employé avec un radical exprimant une action et la voyelle finale *o*, ex. : sotho *ntoro* « rêve » en face de *ho-lora* « rêver », *mpalo* « nombre », *ho-bala* « compter ».

Voici quelques exemples des alternances de *b*, *d*, *g* :

Sotho	*ho-aha* « partager »	*ho-lora* « rêver »	*ho-bala* « compter » ;
	n-kabo « le partage »	*n-toro* « le rêve »	*m-palo* « le nombre » ;
Yao	*ku-lola* « regarder »	*ku-wona* « voir » ;	
	ndola « me regarde »	*mbona* « me voit » :	
Herero	*ka-re* « (petit) long »	*ka-vihu* « (petit) cru » ;	
	on-de « long »	*om-bihu* « cru ».	

Les phonèmes *p*, *t*, *k*, du sotho, sont vraisemblablement des sourdes douces; dans les parlers n'appartenant pas au groupe tchouana on a des sonores, *b*, *d*, *g*, qui peuvent être aspirées.

Il est inutile d'exposer ici les alternances postnasales, car celles-ci sont indiquées avec assez de précision dans toutes les grammaires. Les affriquées postnasales devant *i*. *u*, sont rares mais se rencontrent en certains parlers. Ex. : bisa *ku-wumba* « modeler » ; *mbumvi* « le potier ».

Si l'on rapproche les faits relevés au cours de cette étude, on trouve que les phonèmes que nous avons désignés par les graphies *b*, *d*, *g*, sont attestés par une alternance occlusive-mi-occlusive (ou affriquée ou spirante) en fonction des phonèmes en contact. Il y a lieu de compléter ainsi le tableau donné au commencement :

	SOTHO.	GANDA.	HERERO.	SENGA.	YAO.
I	*b*	*b*	*v*	*w*	*w*
	p	*b*	*b*	*b*	*b*
II	*l*	*l*	*r*	*l*	*l*
	t	*d*	*d*	*d*	*d*
III	zéro	*y*	*g*	*y*	*g*, *j*
	k	*g*	*g*	*g*	*g*. *y*

On peut résumer ainsi les faits de changements conditionnés en contact.

1° Il y a assimilation progressive et régressive des consonnes en contact avec des voyelles.

L'assimilation progressive se manifeste :

a. Par des changements dans le point d'articulation. Ex. :

du, *gu* > *vu*, *gi* > *ti*.

b. Par une modification du degré d'occlusion. Ex. :

Tlapi *mo laedi*, *ho laela*.

c. Par l'affriquement, ex. :

Bisa *ku-wumba*, *mbumvi*.

L'assimilation régressive en contact se manifeste surtout par des modifications du degré d'occlusion. Ex. :

Lolo *e-leko*, *bi-deko*.

2° Une même voyelle exerce une action régressive et progressive semblable sur le degré d'occlusion.

3° Les voyelles peuvent être rangées par rapport à leur tendance à diminuer l'occlusion dans l'ordre suivant : *a*, *ɔ*, *ɛ*, *o*, *e*, *u*, *i*.

Les préfixes employés dans les parlers bantous modernes étant *ba*, *ma*, *ka*, *bo*, *mo*, *ko*, *lo*, *le*, *ke*, *di*, *n*, les radicaux sont plus souvent précédés d'une voyelle large ou ouverte que d'une voyelle fermée. Les Européens ont pris l'habitude de voir dans l'alternance après voyelle large la forme primitive et de considérer l'alternance après *u* ou *i* comme une forme accidentelle, mais rien ne justifie cette manière de voir. D'autre part, certains grammairiens reconnaissent qu'après *i*, *u* (*e*, *o*) on entend un phonème différent de celui qu'on entend après *a*; mais ils n'ont pas cru devoir compliquer la graphie en notant ces variantes. Il est possible que le même besoin de simplification et l'analogie aient fait disparaître en d'autres parlers la troisième alternance que l'on devait trouver pour les sonores en contact avec des voyelles mi-fermées. Il est certain que les alternances entre voyelles ouvertes attestent des consonnes intervocaliques modifiées par ces voyelles et que les alternances postnasales attestent des consonnes précédées d'une voyelle fermée ou d'un autre phonème fermé vocalique ou non.

Il y avait donc en bantou commun une consonne sonore labiale, une consonne sonore dentale et une consonne sonore palatale (certains faits semblent indiquer une consonne sonore vélaire, on ne peut donc affirmer qu'il n'y avait que ces trois con-

sonnes). Aujourd'hui ces consonnes sont rarement occlusives entre voyelles ouvertes ou mi-ouvertes, et il est possible que dialectalement en bantou commun elles étaient spirantes en cette position, mais elles ne l'étaient pas entre les autres voyelles.

Postérieurement au développement des dialectes, les occlusives et les spirantes en contact avec des voyelles non fermées, sont devenues des mi-occlusives, *v*, *r*, *j*, puis, toujours par suite de l'assimilation, des sonantes, *w*, *l*, *y*, et, lorsque celles-ci se sont vocalisées, on a eu *u*, *i* et *zéro* par contraction avec les voyelles. Ex. :

Mpongoué *duta* = yao *uta* (*vuta* > *wuta* > *uta*).

Les occlusives intervocaliques conservées dialectalement sont souvent devenues des sourdes douces.

Les occlusives suivies de voyelles fermées se sont généralement affriquées si la voyelle précédente était ouverte.

On peut déduire de ces faits une loi générale :

Lorsque deux phonèmes sonores sont en contact, le point d'articulation du premier est assimilé à celui du second et le degré d'occlusion du second tend à s'assimiler à celui du premier.

Signalons en terminant quelques hypothèses qui paraissent découler des principes reconnus au cours de cette étude.

1° Puisque *w*, *l*, *y*, issus des sonores, tendent à devenir des semi-voyelles et à s'amuir, il y a lieu de penser que les semi-voyelles, que présentent aujourd'hui certains mots, attestent des sonantes du bantou commun. Le phonème *y* représenterait *i* consonne et *l* (ou *r*), le phonème *w* représenterait *u* consonne et *l*, car d'après la loi énoncée ci-dessus, *l* aura eu deux timbres, l'un vélaire en contact avec un phonème vélaire et l'autre palatal. On peut admettre que devant voyelles ouvertes :

bantou *w*, *l*, *y* > *w*, *y* > zéro

puisque

bantou *b*, *d*, *g* > *w*, *l*, *y* > *w*, *y* > zéro.

2° Tout représentant d'une sonore bantoue qui est occlusive devant une voyelle ouverte, dans un parler qui a régulièrement une mi-occlusive comme représentant d'une sonore bantoue intervocalique, atteste une sonore du bantou commun précédée d'un phonème fermé. Si l'on désigne ce phonème par α on peut poser

sotho *eta* = ganda *genda* < b.**gɛada*.

Il est possible que $\alpha = n$, mais rien n'est moins certain. α était vraisemblablement une sonante puisqu'il y a régulièrement développement d'une voyelle entre deux occlusives, mais cette sonante

a pu être *l* (*r*), *w*, *y*, aussi bien que *n* ou *m*. L'amuissement de cette sonante devant une occlusive a été accompagné d'une modification de celle-ci. On trouve dialectalement : *a*. nasalisation à la suite de l'abaissement du voile du palais; *b*. perte de sonorité; *c*. aspiration avec ou sans nasalisation. On a vu d'ailleurs que *l* < b. *d* tend à être remplacé par *n* à l'intérieur des mots et même à l'initiale (cf. mpongoué, koua, kimboundou).

3° Puisque les sonores bantoues deviennent affriquées devant voyelle fermée, toute affriquée devant voyelle ouverte atteste *sonore* + *semi-voyelle* (*y*, *w*), ex. :

Ganda *zala* = tonga *ziala* = shona *zwara*.

Puisqu'il y a lieu d'admettre que *y*, *w*, représentent ici des sonantes du bantou commun, on peut dire que toute sonore affriquée devant voyelle ouverte atteste *sonore* + *sonante* du bantou commun. Or les *affriquées* + *voyelle ouverte* de la majorité des parlers correspondent presque toujours aux consonnes dites latérales du groupe Sud-Est (M. Meinhof désigne ces correspondances comme « Mischlaute »). Ex. : sotho *tlala*, *tlou* = tonga *-zala*, *-zovu*. Il est donc probable que les latérales représentent *sonore* + *l* du bantou commun. On a des correspondances variées parce que dialectalement il a pu y avoir *gl* pour *dl* et pour *gl* antérieurement au passage de *l* à *y*, et ailleurs *l* a pu prendre le timbre de la sonore, d'où *gw* et *dy* pour *gl* et *dl*, ou enfin, dans les parlers qui assimilent les sonores à la voyelle suivante, *l* a pu devenir *w* ou *y*, selon que la voyelle suivante était postpalatale ou prépalatale.

Si ces hypothèses sont exactes, le bantou commun aurait eu comme phonèmes sonores :

1° Des voyelles *a*, *ê* (*e*), *ô* (*o*);

2° Des sonantes *î* (*y*), *û* (*w*), *l* (*r*), *n* (*m*);

3° Des consonnes *b*, *d*, *g'* (et peut-être g^w).

Remarque. — Il est possible que soit *ê*, *ô*, *î*, *û*, soit *e*, *o*, attestent des diphtongues; mais lorsqu'on songe aux correspondances qui attestent les diphtongues indo-européennes, on se rend compte combien il serait difficile d'élucider actuellement les questions soulevées par les correspondances des voyelles bantoues.

L. Homburger.

DEUX NOTES

SUR

DES FORMES VERBALES INDO-EUROPÉENNES.

I. — Sur le présent gr. λείχω.

Les présents de la racine i.-e. **leiǵ₁h-* diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre. Ce n'est pas que, comme pour la racine **leikᵘ-* par exemple, il y ait eu sans doute deux présents indo-européens de valeur distincte, représentés l'un par gr. λείπω, lit. *lẽkù*, got. *leihwa*, l'autre par skr. *riṇákti*, v. pruss. *-līnka*, lat. *linquō*. Ce n'est pas non plus qu'on puisse reconnaître diverses formes occupant des aires dialectales différentes.

Il s'agit d'un de ces cas où le thème du présent était constitué en indo-européen par la racine seule, sans voyelle thématique. Comme ce type de présents tend à s'éliminer partout, sauf pour quelques verbes très employés, la forme ancienne a été sur chaque domaine remplacée par une forme nouvelle qui se trouve souvent différer d'une langue à l'autre. Le type athématique a particulièrement mal subsisté dans les racines terminées par une occlusive, par suite des altérations qu'entraînait alors l'addition directe des désinences à la racine. De là vient que seul, le sanskrit, où le type *ásti*, *bhárti*, *átti*, etc. est encore assez largement représenté, offre véd. *réḍhi* (*réḷhi*), *rihanti* et *leḍhi*, *lihanti*; on y rencontre du reste aussi, après la période des saṃhitās, la forme thématique *lihatí*, postérieure et faite sur *leḍhi*, *lihanti*. Pour l'iranien, les anciens textes ne fournissent que la forme altérée du Nirangistan, *raēzaēte* (v. Bartholomae, *Altiran. Wört.*, col. 1485); le persan a un présent entièrement refait *lēsam* (v. Horn dans *Grundr. d. iran. Phil.*, I, 2, p. 133 et suiv.). Les formes qu'on rencontre dans les autres langues indo-européennes sont manifestement substituées à l'ancien présent athématique qui ne pouvait se maintenir : v. sl. *lìžą* et lit. *lẽžiù* (on sait que le présent en **-ye-* est une formation secondaire) — gr. λείχω et λιχνεύω — lat. *lingō* — irl. *ligim*.

Le contraste entre gr. λείχω et irl. *ligim* est instructif si l'on admet que ce *ligim* repose sur **lighe-* et si l'*i* de *lig-* est vraiment

bref; il s'explique comme celui de skr. *rodati*, lat. *rādō*, v. h. a. *riuzzu*, et skr. *rudati*, lat. *rūdō*, en face de véd. *róditi*, *rudánti*, lit. *ráudmi*; skr. *mārjati* et *mṛjati*, en face de véd. *mârṣṭi*, *mṛjánti*, etc. Mais il n'est pas sûr que v. irl. *ligim* ne soit pas un thème en *-*yo-* (*-i-*), car la forme attestée est ambiguë. Le *Thesaurus* de W. Stokes et Strachan a *lígim*, Sg. 176*a*; mais le signe de longue est très douteux, comme on le voit par la note critique; au cas où l'on lirait *lígim*, la forme répondrait à gr. λείχω.

A lui seul l'arménien présente trois formes de présent : *lizem* qui pourrait répondre à gr. λείχω, mais dont l'aoriste faible *lizeçi* indique le caractère secondaire; *lizum* (var. *lezum*) et *lizanem* dont on n'a qu'un exemple (v. Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 452); si la forme *lizum* a jamais comporté *-nu-*, comme le suppose M. Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, 426 (et cf. 436), on ne voit pas pourquoi *n* aurait été éliminé; peut-être la formation de *lizum* est-elle due à une influence de *lezu* «langue» (dialectalement *lizu*), mot qui, comme lit. *lẽžùvis*, doit en partie sa forme à l'influence de la racine **leigh-*; ou cf. ci-dessous, p. 242, la forme de gr. λαφύσσω et de v. sl. *lobŭzati*; le latin a du reste *liguriō*, qui appartient à un tout petit groupe de présents en *-āriō* (L. Job, *Le présent*, p. 449).

A côté d'un présent radical athématique non redoublé, il n'y a pas place pour un aoriste : véd. *ásti*, *éti*, *váṣṭi*, gr. ἔσ(τι, εἶσι n'ont pas d'aoriste appartenant à la même racine que le présent; on recourt au besoin à des formes supplétives. Pour la racine **leigh-*, c'est la forme secondaire d'aoriste en *-s-* qui a servi parfois; on signale en sanskrit une forme *alikṣat*, qui est visiblement secondaire et ne figure pas dans les saṃhitās; le grec a un aoriste ἔλειξα, qui est rare. Cette absence d'un ancien aoriste confirme l'hypothèse que le prés. véd. *réḍhi* représente la forme indo-européenne commune.

Il n'y avait sans doute pas non plus de parfait. Le gr. λείχω n'en a pas. Le slave a un infinitif **lizati* (v. ces *Mémoires*, XIV, 350) qui n'indique pas qu'il ait existé un parfait. En sanskrit, on ne signale qu'un exemple unique, le participe *ririhvāṃsam*, *R. V.*, X, 79, 3. Mais le sanskrit a étendu l'emploi du parfait, en même temps qu'il tendait à le dépouiller de sa signification propre; il a même donné un parfait à la racine *éti* «il va», soit *iyáya*, alors que cette racine n'en avait pas en indo-européen, comme le montrent les formes supplétives hom. εἰλήλουθα, v. sl. *šidŭ*. L'exemple isolé véd. *ririhvāṃsam* ne prouve donc en rien l'existence d'un parfait indo-européen de **leigh-*. Les exemples de m. irl. *leluig* «il a léché» ne prouvent pas davantage) M. Vendryes, *Gr. du v. irl.*, p. 215, ne signale pas la forme en vieil irlandais.) Le sens de «lécher» se prête du reste assez mal à la formation

d'un parfait. — Le contraste entre lat. *linquō*, *liquī*, avec son perfectum représentant un ancien parfait, et *lingō*, *linxī*, avec son perfectum fait sur le présent, est caractéristique.

Les formations à valeur intensive sont multiples, mais attestées chacune dans une seule langue.

Le sanskrit a son intensif ordinaire à redoublement : véd. *rérihat*, *rérihāṇaḥ*, *rerihyáte*, skr. *lelihyat*, *lelihānaḥ*, *lelihyate*.

Le germanique occidental a une forme à consonne géminée intérieure : v. h. a. *leckōn*. v. angl. *liccian*, dont la géminée est une caractéristique d'intensif; cf. à cet égard arm. *lakem*, de **lakk-* (voir ces *Mémoires*. XV, 357). C'est sans doute à cette forme germanique que sont empruntés it. *leccare*, fr. *lécher*, etc., qui ont pris la place du verbe fort lat. *lingo* en italien, en rhéto-roman et en gallo-roman (la péninsule hispanique a les représentants de *lambō*).

Le gotique a une forme à suffixe **-ā-* et vocalisme *-o-* de la racine : got. *bi-laigon*, cf. peut-être l'itératif lituanien *laĩžaũ*, infin. *laĩžýti*, qu'on ne peut d'ailleurs séparer du causatif skr. *leháyati*. La généralisation des formes à valeur intensive germ. occ. **lekkōn* et got. *-laigon* tient à l'inexistence d'un ancien présent thématique, la seule forme de présent radical qui ait survécu d'ordinaire en germanique.

Le grec λιχμάω, λιχμάζω a l'air d'un dénominatif; mais le participe parfait λελειχμότες, qu'on lit chez Hésiode, est formé de manière singulière.

En somme, la seule forme verbale de la racine **leig̑ʰ-* dont on puisse établir l'existence en indo-européen est le présent athématique radical représenté par véd. *rédhi*, skr. class. *léḍhi*. La chose vaut d'être notée, car suivant M. Hirt, *Ablaut*, § 120-123, ce type serait très rare dans les racines dites monosyllabiques (racines *aniṭ* du sanskrit). M. Hirt ne reconnaît que le sanskrit *ásti* et ses correspondants et lit. *pa-velmi* et ses correspondants; il y faut sûrement ajouter au moins véd. *váste* = gr. *Fέσ(σ)αι*; skr. *vásṭi*, cf. gr. *Fεκών*; skr. *átti*, lat. *est*, etc.; skr. *hánti*, cf. gr. *θείνω*, forme secondaire à suffixe **-ye-* remplaçant la forme athématique non maintenue; skr. *dégdhi*, cf. sans doute lat. *fingō*, passé au type à nasale comme *lingō*, et arm. *dizanem*, aussi secondaire, etc. Les exemples sûrs demeurent peu nombreux, il est vrai. Mais ceci tient peut-être à ce que la plupart des cas ont été éliminés assez tôt pour qu'il n'en subsiste même pas le souvenir. Ainsi l'exemple classique du type thématique : skr. *bhárāmi*, gr. *φέρω*, arm. *berem*, v. sl. *bera*, got. *baira*, v. irl. *(do-)biur* est sans doute un ancien athématique, à en juger par véd. *bhárti*, hom. *φέρτε*, lat. *fers*, *fert*, *fertis*, imp. *ferte* (plus l'infinitif *ferre*); or, les traces du type athématique dans le présent de cette racine sont

très rares en védique et en grec ancien; seul, le latin atteste clairement le type athématique, et ceci seulement à quatre formes personnelles.

A côté de **leig₁h-*, il y a d'autres racines signifiant aussi « lécher » et commençant aussi par *l*; n'étant pas attestées en sanskrit, elles ne livrent aucune trace d'un ancien type athématique. Mais, comme les formations diffèrent d'une langue à l'autre, il est permis de se demander si leurs présents n'étaient pas également du type radical athématique en indo-européen. On a ainsi :

1° Lat. *lambō* et v. h. a. *laffan*, qui n'appartient même pas à la même classe que v. angl. *lapian*, ou que v. isl. *lepia*; le fr. *laper* est d'origine allemande.

2° Arm. *laphem*; si le *ph* y représente un ancien *ph*, on rapprochera, avec Osthoff, *Z. arm. Laut- und Wortforsch.*, 50 et suiv., gr. λαφύσσω (de λαφυ-, on est tenté de rapprocher arm. *lizum* « je lèche », pour la forme; le slave a *lobŭzati* « embrasser », itératif *lobyzati*, qui pourrait appartenir à la famille de lat. *lambō*, et qui renferme *lobŭ-*); le π de gr. λάπτω *peut* aussi reposer sur le **ph-* d'un ancien **laph-*. Le rapprochement de r. лопать est peu vraisemblable (voir Uhlenbeck, *I. F.*, XVII, 94).

3° Arm. *lakem* (*k*, sans doute de **kk*), lit. *lakù*, v. sl. *lokati*, *loža*, gr. λάξας.

Pour ces verbes, comme pour la forme isolée v. isl. *sleikia* « lécher », on ne saurait rien dire, et l'on ne peut que poser le problème. Du reste, les mots expressifs de ce genre sont très sujets à emprunt, comme suffiraient à l'indiquer fr. *lécher* et *laper*; M. Rozwadowski a fait à ce sujet une intéressante observation, *Rocznik slawistyczny* (*Revue slavistique*), II, 77 et suiv. Mais, au moins pour **leig₁h-*, il semble sûr que l'indo-européen en possédait un présent radical athématique, accompagné peut-être de quelques formes intensives.

II. — Sur l'élargissement **-eu-*.

Il n'est pas douteux que certaines racines indo-européennes sont analysables et se composent d'une racine simple suivie d'un élargissement; par exemple, d'une racine **ser-*, bien attestée par skr. *sísarti*, *ásarat*, etc., on a **sreu-* (skr. *srávati*, gr. ῥέω, etc.), **serp-* (skr. *sárpati*, lat. *serpit*, gr. ἕρπει, etc.), peut-être d'autres encore. On peut contester bien des choses dans les listes de M. P. Persson (*Studien zur Lehre von der Wurzelerweiterung und Wurzelvariation*, *Upsala Univ. årsskr.*, 1891); le phénomène n'admet ni limites précises ni formes définies, et par suite toute critique rigoureuse est impossible. Mais on ne peut contester sérieusement la réalité du fait. On réaliserait un progrès im-

portant dans l'étude de ces éléments obscurs si l'on parvenait à leur assigner un rôle défini, au moins dans quelques cas.

On sait que certaines racines indo-européennes ne se prêtaient pas à fournir, les unes un présent, les autres un aoriste, au moins sous leur forme radicale. Par exemple, de **dhē-* on a un aoriste skr. *ádhāt*, arm. *ed*, gr. ἔθεμεν, mais il n'y a que des présents à redoublement (skr. *dádhāmi*, gr. τίθημι) ou dérivés (arm. *dnem*, lat. *faciō*). Il y a lieu de se demander si l'élargissement **-eu-* n'aurait pas servi notamment à fournir des présents à des racines qui n'en pouvaient former à l'aide de leur racine seule; le même élargissement aurait fourni aussi des causatifs.

L'exemple classique de l'élargissement **-eu-* est fourni par le présent skr. *srávati* «il coule», gr. ῥέω. Or, ni skr. *srávati*, ni gr. ῥέω ne sont accompagnés d'un aoriste radical; et même les formes de l'aoriste sigmatique (ordinairement secondaire, on le sait) sont rares en grec et en sanskrit. En revanche, de la racine simple skr. *sar-* on n'a qu'un aoriste radical *ásarat*, et les saṃhitās védiques ne connaissent d'autre présent que le présent à redoublement skr. *sísarti* (voir Delbrück, *Vergl. Synt.*, II, p. 98). — Outre le parfait *susrāva* (*ásusrot*), que le sanskrit a formé, parce qu'il donne un parfait à toutes ses racines, mais dont le grec n'a pas l'équivalent et qui, par suite, ne paraît pas ancien, on n'a guère d'autre vieille forme près de *srávati* que le causatif *srāvayati*, qui peut être de date indo-européenne.

Le sanskrit a de même *drávati* «il court», avec un parfait *dudrāva* (*adudrot*, *dudravat*, voir Delbrück, *loc. cit.*, p. 223), qui peut être récent, et un causatif *drāváyati*, dont l'Avesta possède un correspondant : *drāvayāṭ*. Or, **dreu-* est évidemment l'élargissement d'une racine dont on a d'autres élargissements qui fournissent des aoristes, mais non des présents. Le grec ἔδραμον est accompagné d'un parfait δέδρομα, mais c'est τρέχω qui sert de présent; le sanskrit *dramati* n'est qu'un mot de glossaire, et Whitney ne cite d'autre forme verbale attestée de la racine skr. *dram-* que l'intensif *dandramyate*. Le grec a aussi ἔδρᾱν, et le présent correspondant est une forme à redoublement : διδράσκω, ce qui indique qu'il n'y avait pas de présent radical à l'origine; en sanskrit, on ne signale pour *drā-* «courir» que des formes védiques d'impératif *drāhi*, *drātu*, que rien n'autorise à qualifier de présents plutôt que d'aoristes.

Cette remarque éclaire en quelque mesure le présent skr. *jī-vati*, zd *j(ī)vaiti*, v. perse *jīvā* (*ī* posé d'après pers. *zīstan* «vivre», pehlvi *zīwēt*), v. pruss. *giwa*, *giwe*, lat. *uīuō*. Il s'agit ici d'un type thématique qui fait pendant au type athématique des deux cas précédents. Car la racine, qui est dissyllabique, fournit un aoriste radical att. ἐβίων; le présent attique correspondant

est ζῶ, ζῇς, c'est-à-dire un dérivé en *-ye- de *ǵ"yē-. Le latin *uīxī* et le sanskrit *ajīvīt* sont également secondaires; seul le grec a gardé le vieil aoriste radical. Le *w de skr. *jívati*, etc., est bien un élargissement, et non un suffixe de présent; car on le retrouve dans l'adjectif skr. *jīváḥ*, zd *j(ī)vō*, v. p. *jīvahyā* (*ī* d'après le sanskrit et d'après le mot savant pers. *jīva*, *zīva* « vif-argent »), v. sl. *živŭ*, lit. *gývas*, lat. *uīuos*, osq. b i v u s. Mais il n'y a pas trace de *w* par exemple dans hom. *βέομαι*, *βείομαι*, gr. *βίος* (avec *ι* bref), arm. *keam* « je vis » (de *ǵ"iy-ā-, avec *-ā-* suffixe indiquant l'état), *keankh* « vie » (avec un suffixe arm. *-ana-* fréquemment employé pour former des abstraits qui ont seulement le pluriel), etc. — Il est probable que skr. *tárvati* (cf. zd *taurvayeiti*) « il vainc, il l'emporte sur » est constitué comme *jívati*; le *v* se retrouve dans des formes nominales telles que véd. *tárviḥ*, zd (*ϑbaēšō-*)*taurvā*, avec le féminin (*vīspa-*)*taurvairi*.

Il faut citer ici lat. *uoluō*. L'arménien répond par l'un de ces verbes en *-um* qui constituent l'une de ses originalités les plus singulières, mais qui sont malheureusement pour la plupart d'origine obscure, à savoir *gelum* « je tourne, je tords ». Les présents arméniens en *-um* sont régulièrement accompagnés d'un aoriste radical, ainsi *geli* « j'ai tourné, j'ai tordu ». Néanmoins rien n'empêche de voir dans l'*u* de ces présents un ancien *-*u-ye-*, c'est-à-dire que les formes seraient comparables à gr. *εἰλύω*, où l'on n'a aucune raison de rechercher un verbe en *-*neu-* passé au type thématique (voir W. Schulze, *Quaest. epicae*, p. 336 n. 1; Solmsen, *Untersuchungen*, p. 232 et suiv.). L'arménien *gelum* ne saurait s'expliquer par *-*welnu-*; car *-ln-* donne arm. *l* ainsi que l'a montré M. Pedersen. Le gotique *-walwjan* fournit le causatif de la forme à élargissement *-u-*. Quant au sanskrit, il a la forme à infixe nasal *vṛṇóti*, qui est la forme la plus ordinaire du présent dans les racines à élargissement *-u-*.

En face de skr. *ṛṇóti* « il se lève », zd *ərənaoiti*, gr. *ὄρνῡμι*, le grec a le causatif *ὀρούω*, qu'on est tenté d'expliquer par *-*orōwye-*, et qui serait comparable à skr. *srāváyati*, *drāváyati*. Skr. *árvā* « coureur », zd *aurvō* « rapide » (et *aurvant-*) attestent l'existence de l'élargissement dans des formes nominales (cf. P. Persson, *loc. cit.*, p. 122 et suiv.). Les formes sans *-u-* sont très bien attestées, en sanskrit par *ṛccháti*, en grec par *ὀρορεῖν*, en arménien par *y-aṙnem* « je me lève » (aor. *y-areay*). Ici encore, il n'y a pas trace de présent radical. — Gr. *κολούω* est exactement comparable à *ὀρούω*; on en a déjà rapproché arm. *ɕelum* « je fends »; cf. peut-être aussi gr. *κωλύω* « j'empêche » et *σκολύπτω* « je mutile » et la grande famille de lit. *skeliù* « je fends », gr. *κόλος* « mutilé », etc.

Got. *straujan*, v. h. a. *strouwen*, etc. « répandre » représentent un causatif du type à *-u-* qui paraît comparable à *ὀρούω*; le latin

struō est sans doute le présent correspondant; et, comme il n'en existait pas d'aoriste ancien, le latin a recouru à une formation analogique *struxī, structus*. Par ailleurs, on a des formes en **-neu-* : skr. *stṇóti*, gr. *στόρνῡμι*, ou d'autres comme skr. *stṇáti*, lat. *sternō* (*strāuī*); il existe un aoriste radical sans *-u-* : véd. *ástar*, etc., mais le présent sanskrit *starati* n'apparaît qu'à l'époque classique; le slave a aussi *-stĭrǫ*, mais ce présent, qui appartient à un type de verbes forts assez courant en slave, doit résulter d'un développement récent; car les langues connues à date ancienne n'ont pas de présent de cette forme.

Gr. *ϖοιϝέω* a été très heureusement reconnu pour un causatif de la racine élargie que représente d'autre part la forme à nasale infixée skr. *cinóti* «il met l'un sur l'autre, il arrange».

Skr. *tanóti*, *tanuté*, zd *tanava* (1re pers. sing. subj.), hom. *τάνυται*, gr. *τανύω* ne sont accompagnés d'aucun présent radical; mais le védique a un aoriste *átan*, *átata*. Le grec a développé un présent secondaire *τείνω*, le latin *tenĕō* et *tendō*. L'élargissement **-eu-* se retrouve dans lat. *tenuis*, lit. *tenvas*, skr. *tanúḥ*, etc. Mais on a comme causatif skr. *tānayati*, got. *-þanjan*, v. isl. *þenia*, v. h. a. *dennen*.

Skr. *sanóti* «il gagne» se trouve à côté d'un aoriste *ásanat* (voir Delbrück, *Vergl. Synt.*, II, p. 104); le grec n'a que des formes de présent : *ἄνυμες* chez Théocrite, *ἤνυτο* chez Homère, *ἀνύω*, ou des aoristes secondaires : hom. *ἤνυσα*, etc. Si arm. *hanem* «je tire, je fais sortir, j'élève» est apparenté, on est au premier abord tenté d'y voir un ancien présent radical; car d'ordinaire, quand l'arménien a donné un présent à un aoriste radical ou d'aspect radical tel que l'aoriste *hani* de *hanem*, c'est un présent en *-anem* (type *harçi* «j'ai interrogé» : *harçanem* «j'interroge»); mais ici la nasale de la racine rendait choquante la création d'un présent en *-anem*, et par exception l'on s'est tenu au modèle de *acem* «je conduis», aor. *aci*.

Toutefois l'absence d'un présent radical n'est pas une condition nécessaire pour l'existence d'un élargissement **-eu-*. Par exemple, à côté de skr. *vánati*, zd *vanāṯ* (subjonctif), le sanskrit a *vanóti*, dont on rapproche got. *winnan*, v. isl. *vinna*, v. h. a. *winnan* «lutter, travailler». Arm. *henum* (*hanum*) «je couds ensemble, je tisse» et got. *spinnan*, v. isl. *spinna*, v. h. a. *spinnan* (de **spenwe-*) se trouvent en face de v. sl. *pĭnǫ*, lit. *pinù* «je tresse». Skr. *dabhnoti* «il trompe», gâth. *dəbənaotā*, avec le remarquable causatif gâth. *dəbāvayaṯ* «qu'il égare» (v. Bartholomae, *Altiran. Wört.*, col. 760), le sanskrit *ádbhutaḥ* (épithète des dieux) existait à côté de skr. *dábhati* «il trompe», zd *davaiti* (*v* écrit au lieu de *b* spirant). De ce que l'élargissement **-eu-* fournit à la langue une échappatoire pour sortir de l'embarras que faisait en certains

cas l'absence d'un présent, il ne résulte pas que *-*eu*- existe seulement à cette fin.

Il est malaisé de se prononcer sur skr. *cyávate* « il se met en mouvement », v. perse *ašiyava* « il s'est mis en mouvement », pers. *šavad*, causatif skr. *cyāváyati*, zd *šāvayeiti*; le grec a *κίνυμαι* et *κινέω* dont l'*ι* est énigmatique; il y a une forme athématique attestée par le participe véd. *cyávānaḥ* et par hom. *ἔσσυτο*, *σύτο*, cf. *σύθι· ἐλθέ* Hes. C'est sans doute sur cette forme athématique que repose zd *-šusuiti* « il se met en mouvement », avec le suffixe i.-e. *-*ske*-. Sur le grec *σεύω*, on ne peut faire que des hypothèses. — En tout cas, il est impossible de séparer ces formes de celles d'une racine sans *-*eu*- final : gr. *ἔκιον* (le présent *κίω* attesté chez Eschyle, est sans doute une création poétique), lat. *cieō*, *-ciō*. Le cas se présente dans des conditions particulières; mais il est impossible de ne pas le signaler.

A titre d'hypothèse, on se demandera, en terminant, si les causatifs arméniens en *-uçanem*, aor. *-uçi* (3e pers. sg. *-oyç*) ne répondraient pas à d'anciens causatifs ayant un élargissement *-*ŏu*-, si par exemple *y-aruçanem* « je fais lever, je dresse » ne serait pas à rapprocher de gr. *ὀρούω*; le *-ç-* serait le suffixe *-*ske*-, et *-anc-* un suffixe ajouté pour obtenir le présent, comme dans *harçanem* « j'interroge », aor. *harçi*, en face de skr. *pṛcchāti*, lat. *poscō*.

Des faits analogues à ceux qu'on vient de passer en revue se présentent assurément pour d'autres élargissements. Par exemple, la seule forme de **serp*- qui soit sûrement indo-européenne est le présent : skr. *sárpati* « il rampe », gr. *ἕρπω*, lat. *serpō*. Pour suivre l'évolution des formes verbales, le premier point sera de déterminer exactement quelles sont les formes qui doivent passer pour indo-européennes; on a trop négligé cette précision, et l'on s'est trop habitué à attribuer en fait à l'indo-européen toutes les formes qui semblent théoriquement possibles.

A. MEILLET.

SUR L'EMPLOI
DE L'INFINITIF AU GÉNITIF
DANS
QUELQUES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Il y a un génitif de l'infinitif en sanskrit. Pāṇini déjà en signale l'existence (voir notamment III, IV, 13, 16 et 17, p. 136 de l'édition Böthlingk, Leipzig, 1887), et malgré les objections de quelques linguistes modernes, comme Jolly (*Geschichte des Infinitivs*, p. 114), l'enseignement du grammairien hindou doit certainement être maintenu. Les belles études de M. Delbrück (*Altindische Syntax*, p. 418), reprises récemment et complétées par M. Fritz Wolff dans un consciencieux travail sur l'infinitif indo-iranien (*Kuhn's Zeitschrift*, XL, 1 et suiv.), l'établissent péremptoirement. Toutefois, la formation de ce génitif est assez limitée et l'emploi ne s'en présente que dans des conditions très spéciales. On ne le rencontre que dans l'ancienne langue, celle des vedas ou des brāhmaṇas. Il n'est tiré que de thèmes racines ou de thèmes en *-tu-*, c'est-à-dire qu'il ne connaît que des formes en *-aḥ* ou en *-toḥ*. En outre, il ne figure que comme régime de l'adjectif *īçvaráḥ* au sens de «capable de, exposé à, destiné à» ou du verbe *íçe* employé dans le même sens : *īçvaro vilikhaḥ*, *vilekhitum ity arthaḥ*, dit Pāṇini, III, IV, 16. Là où ces mots manquent — ce qui se produit dans les brāhmaṇas seulement — on peut les sous-entendre. Enfin, si l'infinitif au génitif doit avoir un régime, ce dernier se met lui-même parfois au génitif.

Il y a trois exemples du tour dans le Ṛg-Veda (toujours avec *íçe*, l'adjectif *īçvaráḥ* étant inconnu du Ṛg-Veda). VI, 18, 11 : *yásya nú cid ádeva íçe . . . yótoḥ* «qu'un non-dieu n'est pas capable d'éloigner». VII, 4, 6 : *íçe rāyáḥ . . . dātoḥ* «il est capable de donner la richesse». II, 28, 6 : *nahí tvád ārē nimíṣaç canéçe* «car loin de toi je ne suis pas capable de fermer les yeux» (cf. Wolff, *loc. cit.*, p. 35, malgré Delbrück, p. 418).

Dans les brāhmaṇas, le tour a pris une assez grande exten-

sion, mais avec *īçváraḥ*; M Wolff, p. 11 et 35, en a relevé cinquante-six exemples, dont quarante-deux d'infinitifs en *-toḥ*. Enfin, dans quatre exemples (*Ait. Br.*, VI, 30, 7; *Çat. Br.*, III, 1, 2, 21; III, 2, 1, 31; XII, 5, 1, 1), le mot *īçváraḥ* doit être sous-entendu (voir Delbrück, p. 430, et Wolff, p. 15, qui, toutefois, écarte le dernier exemple). Ainsi : *táto dīkṣitáḥ pāmanó bhávitoḥ* «alors l'homme consacré (est exposé) à attraper la gale», *Çat. Br.*, III, 2, 1, 31.

Ces conditions si spéciales de formation et d'emploi donnent au génitif de l'infinitif en sanskrit une physionomie à part, qui appelle un certain nombre de réflexions. Mieux que la plupart des infinitifs sanskrits, il conserve la valeur nominale qui est à l'origine de l'infinitif en indo-européen. Le fait seul qu'il admet son régime au génitif en est une preuve; et l'on en a une autre dans le fait que sa formation est limitée aux thèmes racines et aux thèmes en *-tu-*, c'est-à-dire aux thèmes nominaux les plus vivants qui aient contribué à la formation des infinitifs. Et cela explique aussi que les génitifs d'infinitifs n'aient pas subsisté dans la langue classique, où l'infinitif a perdu tout lien avec le nom pour entrer dans le système du verbe; ceux que l'on rencontre en védique ou dans les brāhmaṇas ne sont donc que des survivances.

Mais ce n'est pas tout. L'étrange fait que le mot *īçváraḥ* peut manquer semble indiquer que ce mot n'est pas essentiel à la locution et que le génitif, à lui seul, suffisait à exprimer l'idée de capacité ou de destination. Est-il, dès lors, trop hardi de penser qu'originellement l'expression des idées de ce genre appartenait en propre au génitif, et qu'en sanskrit, dans des locutions où l'infinitif au génitif figurait avec cette valeur, on aurait introduit après coup le mot *īçváraḥ*, pour la marquer davantage? Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que, d'une part, *īçváraḥ*, au sens de «capable de, destiné à», se construit d'ordinaire en sanskrit classique avec le locatif, et non avec le génitif; et que, d'autre part, on rencontre dans l'ancienne langue des exemples de *īçváraḥ* suivi de l'infinitif-datif en *-tavaí* (ainsi *Çat. Br.*, XIV, 9, 4, 13 : *īçvaraú jánayitavaí*), lequel justement a pour emploi de marquer la destination : *urúṃ hí rā́jā váruṇaç cakā́ra sū́ryāya pánthām ánvetavā́ u* «car le roi Varuṇa a fait au soleil une large route à suivre», Rg-Veda, I, 24, 8. Plus tard, en sanskrit classique, c'est l'infinitif en *-tum* qui est régulièrement employé avec *īçvaraḥ*. L'union de cet adjectif et du génitif d'infinitif semble donc n'avoir été qu'artificielle et provisoire; le premier a contribué à maintenir le second dans l'usage pendant quelque temps, mais tous deux indiquent clairement qu'ils n'étaient pas originellement associés l'un à l'autre.

Cette conclusion, à laquelle conduit le seul examen des faits sanskrits[1], la comparaison du celtique et de l'italique permet de la justifier. L'existence si modeste et si précaire du génitif de l'infinitif en sanskrit n'est pas un fait isolé en indo-européen et peut passer pour le résultat particulier d'une tendance générale, qui apparaît dans d'autres langues.

C'est avec l'infinitif celtique que l'infinitif sanskrit a le plus de ressemblances. «Die vedischen Infinitive, dit M. Windisch, *Bezzenberger's Beiträge*, II, p. 74, sind am nächsten mit den irischen Infinitiven vergleichbar». En celtique, l'infinitif n'est qu'un substantif, mais un substantif exprimant l'action, et, par suite, dans la dépendance sémantique d'une formation verbale. A chaque verbe correspond un substantif, dont l'emploi syntaxique est naturellement celui d'un nom, mais qui joue, à côté du verbe, la plupart des rôles réservés dans d'autres langues à l'infinitif; et, comme l'infinitif sanskrit, ce substantif verbal a indifféremment dans la phrase la valeur active ou passive. La formation des infinitifs irlandais est assez variée (cf. Thurneysen, *Handbuch*, I, p. 409) et comporte plusieurs types de suffixes. Le plus fréquent, toutefois, de ces suffixes, et surtout le plus vivant, est le suffixe *-d* (*-ad*, *-iud*, *-ud*), qui représente un ancien suffixe *-tu-*; on le rencontre dans la majorité des verbes faibles, qui forment eux mêmes la majorité des verbes irlandais. On sait que le suffixe *-tu-* a servi justement à des formations infinitives en indo-iranien, en latin (supins), et en letto-slave. En vieux slave même, l'origine nominale de l'infinitif en *-tu-* se reconnaît encore à ce qu'il comporte un régime au génitif (Meillet, *Gén.-acc.*, p. 162, malgré Zubatý, *Arch. f. sl. Phil.*, XX, 396, et Vondrák, *Vgl. Gramm.*, p. 323 et 422). Or, entre autres emplois, l'infinitif irlandais se rencontre au génitif, exactement comme l'infinitif sanskrit, pour marquer la destination ou l'utilisation d'un objet.

Quand il s'agit d'exprimer des idées telles que celles des tours français *verre à boire*, *fer à repasser*, *dé à coudre*, *poil à gratter*, etc., ou, avec un régime, *fil à couper le beurre*, *vase à traire les vaches*, *balance à peser les liquides*, etc., l'irlandais met au génitif l'infinitif qui exprime l'idée verbale et au génitif également, s'il y a lieu, le régime de cet infinitif correspondant à un accusatif ré-

[1] On n'a pas fait état ci-dessus du singulier usage, attesté dans les brāhmaṇas, qui consiste à laisser *içvaráḥ* au nominatif singulier masculin devant l'infinitif en *-toḥ*, quels que soient le nombre et le genre du sujet (voir Delbrück, p. 88; Wolff, p. 12; Whitney, *Indische Grammatik*, § 984) Faut-il y voir une nouvelle preuve qu'*içvaráḥ* n'a été introduit que tardivement devant l'infinitif?

gime de verbe personnel. Voici quelques exemples de cet usage, empruntés, en majorité, au vieil irlandais :

ammann inchoisc cenuil « noms à désigner la race », gl. gentilia (nomina), Sg. 32 b 9;

bás etarscartha coirp 7 anme, mot à mot « mort de séparer le corps et l'âme » (c'est-à-dire « consistant à séparer »), Wb. 13 c 1 (cf. *bidbanus scarthana anma re corp* « iniquité qui sépare le corps de l'âme » *Ancient Laws of Ireland*, III, 154, 21);

escra tomais fina « vase à mesurer le vin », Sanas Cormaic, dans *Three Irish Glossaries*, éd. Stokes, London, 1862, p. 19;

fer dénma bairgine « homme à faire du pain », gl. pistor, Sg. 184 b 3;

fer brithe lésboiri « homme à porter un flambeau », gl. acolitus, Wb. 25 d 3;

gae gona eisc « baguette à frapper le poisson », gl. fuscina, Sg. 37 b 20;

gaí gona cethrai « baguette à frapper le bétail », *Ancient Laws of Ireland*, IV, 310, 13;

ian oil aiss « vase à boire le lait », *Ancient Laws of Ireland*, IV, 302;

inad fognama don choimdidh « endroit à servir le Seigneur » (c'est-à-dire « propre à »), *Rev. Celt.*, XXVII, 272, § 24;

aingel comimtechta cacha hóen-anma « ange à protéger chaque âme » (gardien de chaque âme), L. U., 28 b 21.

C'est de cet emploi que sortent les nombreuses locutions sans régime du type : *fer legind* « lecteur » (homme à lire), L. U., 30 b 1, au pluriel collectif *oes legind*, L. Br. 261 b 49 (cf. *áes aidbrédha ainme*, Laws, I, 72, 29, *aes glamtha gruaidi*, Lec. 35 a 44); *fer airfidig* « musicien », *Rev. Celt.*, XXIV, 50, 1; *fer aurbága* « champion », L. U., 100 b 29; *am léigind* « temps de lire », *Rev. Celt.*, XXVII, 266, 5 (cf. *amm scáilti*, L. L., 63 b 38); *se dorais chóemthechta* « six portes de protection », L. U. 28 b 38, ou avec l'article *aingel in choimthechta* « ange gardien », Lec. 88 b 43; etc.

Il semble que l'emploi du génitif de l'infinitif, si expressif, comme on vient de le voir, en vieil irlandais, ne se soit guère maintenu au cours de l'histoire que dans les locutions toutes faites du type *fer legind*, et dans celles, notamment, où figure le mot *fer* (cf. *bo-geltach*, *fer fogelta a bu* « un homme qui fait paître ses vaches », ms. u 3, 18, p. 16, ap. O' Curry, *Manners and Customs*, III, p. 521, l. 11). En général, on lui a substitué le datif précédé de la préposition *do* ou *oc*, comme c'est déjà le cas en vieil irlandais dans *liag iern bis oc denam macre* « cuiller de fer qui sert à faire un mur », gl. trulla Reg. 215, 105 a 10 (Thes. Pal., I, 2). Ce tour est, en effet, à la fois plus commode et plus clair. C'est

celui auquel ont eu recours les langues germaniques et notamment le gotique, dont la préposition *du*, forme proclitique d'un germanique **tu* (Delbrück, *Indog. Fschg.*, XXI, 355) qui n'a d'ailleurs étymologiquement, rien de commun avec le *do* irlandais, s'emploie devant un infinitif pour marquer la destination ou le but. Ainsi : *usfullnoda mel du baíran*, ἐπλήσθη ὁ χρόνος τοῦ τεκεῖν αὐτήν, Luc, I, 57; *jah haban waldufni du hailjan saúhtins* καὶ ἔχειν ἐξουσίαν θεραπεύειν τὰς νόσους, Marc, III, 15; *waúrstw ustauh þatei atgaft mis du·waúrkjan*, τὸ ἔργον ἐτελείωσα ὃ δέδωκάς μοι ἵνα ποιήσω, Jean, XVII, 4; *du saihvan*, πρὸς τὸ θεαθῆναι, Matth., VI, 1 (cf. Streitberg, *Gotisches Elementarbuch*, 3e-4e édition, p. 213, § 319).

Comme on le voit, l'infinitif gotique, précédé de *du*, s'emploie après un verbe aussi bien qu'après un nom. Il ne pouvait en être de même du génitif de l'infinitif en irlandais. En celtique, en effet, le génitif est strictement adnominal et ne connaît pas d'autre emploi, en dehors de quelques locutions pétrifiées, que celui de régime de nom (voir Vendryes, *Grammaire*, p. 137). On voit tout de suite combien l'emploi du génitif d'infinitif en irlandais était d'avance limité. Il n'en est pas moins vrai, qu'avec quelques restrictions d'emploi, il y a subsisté en conservant une valeur qui a déjà été constatée ci-dessus en sanskrit. Cette valeur se retrouve en latin.

C'est régulièrement par son génitif d'infinitif que le vieil irlandais glose le gérondif en *-di* du latin (cf. Vendryes, *Grammaire*, p. 259, § 474 Rem.); et l'irlandais *am leigind* traduit exactement le latin *tempus legendi*. Aussi bien ce suffixe *-end* (thème en *-o-*), qui n'apparaît d'ailleurs que dans un tout petit nombre d'infinitifs, a-t-il été purement et simplement emprunté au gérondif latin (Thurneysen, *Hdb.*, p. 416, § 733). L'emprunt fut des mieux justifiés.

Le latin s'est donné une richesse et une variété d'infinitifs dont peu de langues approchent. Tout en conservant, comme véritables infinitifs, d'anciennes formes flexionnelles pétrifiées, de datif (?) comme *legī* ou de locatif comme *legere*, sans parler des formes comme *legier*, dont l'origine est douteuse, il s'est constitué une nouvelle flexion de l'infinitif par la création des gérondifs et des supins. Du supin, il n'y a rien à dire ici, sinon qu'il présente le thème en *-tu-*, déjà signalé plus haut comme caractéristique d'infinitif. Mais le gérondif appelle tout spécialement l'attention, parce qu'il possède un génitif, et que le génitif du gérondif est justement employé pour marquer la destination et le but.

Ce sens, en effet, existe souvent au fond de la locution *tempus*

legendi. Il est à remarquer que, dans la plupart des exemples où le gérondif en *-di* est régime d'un substantif, ce dernier est l'un des mots *tempus*, *spatium*, *locus*, *occasio*, *copia*, *potestas*, *facultas* (voir notamment les listes dressées par M. Samuel Ball Platner dans l'*Amer. Journal of Philology*, t. IX, p. 214 et 464; t. XIV, p. 483); c'est-à-dire que le gérondif y sert à désigner l'emploi auquel on consacre le temps, l'espace ou les ressources variées dont on dispose. Plus nettes encore, à ce point de vue, sont des locutions comme *edundi exercitus* «une armée dont le rôle est de manger», Plaut. *Capt.* 153, qui rappellent tout à fait les phrases irlandaises citées plus haut.

Un emploi assez voisin est celui dans lequel le gérondif en *-di* exprime en quoi consiste l'idée du mot précédent. Ainsi *labor rogandi* «la peine qui consiste à demander» (Plaut., *Pseud.*, 3-4), *consilium donandi* «le projet qui consiste à faire don»; de même après *spes*, après *causa*, et dans les phrases comme : *exemplum experiundi* «une preuve expérimentale, qui consiste à expérimenter», Plaut., *Mil.*, 638. C'est beaucoup plus rarement que le gérondif en *-di* exprime simplement le rapport de dépendance qui est l'apanage ordinaire du génitif régime de substantif, comme dans : *compendium ego te facere pultandi uolo* «je veux t'éviter de frapper longtemps», mot à mot «te faire un abrégement du fait de frapper», Plaut., *Pseud.*, 603. On notera que dans tous ces emplois, le gérondif peut avoir indifféremment la valeur active ou passive. A côté de *edundi exercitus*, Plaute dit : *domum sermones fabulandi conferant* «qu'elles rapportent à la maison les conversations qu'elles ont à tenir», *Poen.*, 34. Et si *ornandi causa* (Cic., *De Orat.*, III, 42, 167) veut dire *ut ornet*, *censendi causa* (Cic., *In Verr.*, act. I, 18, 54) doit être entendu *ut censeatur*, et *eruditendi causa missus* (Justin, XVII, 3), *ut eruditetur*. Le gérondif se comporte en cela comme un véritable substantif.

Le régime du gérondif en *-di* se met généralement à l'accusatif, comme tout régime direct d'un verbe personnel. Mais ce n'est pas la seule construction. Il y a de nombreux exemples de génitifs régimes de gérondifs. Ainsi : *nominandi istorum tibi erit magis quam edundi copia* (Plaut., *Capt.*, 852; cf. *Truc.*, 370); *nouarum* (*fabularum*) *qui spectandi faciunt copiam* (Térence, *Heaut.*, 29, cf. *Hec.*, 372); *principium generandi animalium* (Varron, *De Re rust.*, II, 1, 3); cf. Lucrèce, V, 1224; Cicéron, *De Inuent.*, II, 2, 5, *In Verr. act.* II, 2, 31, 77, *Philipp.*, V, 3, 7, *De Finib.*, V, 7, 19, etc. Ce tour a beaucoup embarrassé les philologues (voir Brenous, *Les Hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 119). Certains ont proposé de l'expliquer en supposant une construction paratactique, dont le point de départ serait dans des phrases comme *Scaeuolae dicendi elegantia* (Cic., *Brut.*, 44, 163) ou *fratris repulsa consu-*

latus (id., *Tusc.*, IV, 17, 40), où le même mot a, simultanément, deux régimes différents au même cas. Ce serait comme en français, dans le tour dialectal : « Voici du pain pour toi manger », qui se laisse ramener à « pour toi, pour manger ». Mais cette explication, encore qu'elle ait pour elle l'autorité d'un Bergaigne (*Mém. Soc. Ling.*, III, 152), semble insuffisante à interpréter la majorité des exemples précédents. On a déjà rencontré des preuves de la nature substantive du gérondif; c'est dans cette nature qu'il faut chercher l'origine du tour. Quand le latin s'est créé un génitif d'infinitif, qui se comporte comme un substantif, il lui a naturellement donné le régime au génitif qui est propre à tout substantif. Il y a, chez Salluste (*Hist.*, III, fgt. 35, éd. Dietsch; fgt. 42, éd. Kritz; fgt. 53, éd. Maurenbrecher), une phrase curieuse, à laquelle on ne semble pas avoir prêté toute l'attention qu'elle mérite : . . . *castella custodias thensaurorum in deditionem acciperentur*. C'est Charisius (I, p. 107, 12 K.) et Seruius (*ad Aen.*, XI, 801) qui nous ont conservé ce fragment à cause du génitif *custodias*, de forme archaïque. Mais la locution tout entière sent l'archaïsme, ce qui n'est pas étonnant chez Salluste. Le mot *custodias* y joue le rôle d'un substantif verbal et marque la destination, l'utilisation; c'est ce rôle, précisément, que le latin a attribué à son gérondif en *-di*. On ne peut rien trouver qui marque mieux la nature nominale de ce dernier, ni qui justifie davantage l'emploi d'un régime au génitif. Ainsi, le tour *tempus legendi historiae* serait ancien, et on ne lui aurait plus tard substitué le tour *tempus legendi historiam*, que sous l'influence du verbe, dans le système duquel le gérondif est entré. Si l'on relève encore çà et là un régime au génitif après le gérondif en *-di* (et non après les autres), c'est sans doute sous l'influence de la construction paratactique, dont l'existence n'est pas niable, et sous celle aussi de la construction du participe en *-dus*, dont il va être maintenant question.

Ce qui complique en effet, au point de la rendre presque inextricable, l'histoire du gérondif latin, c'est l'existence du participe en *-dus*. Les deux constructions *tempus legendi historiam* et *tempus legendae historiae* sont équivalentes, encore que la première soit beaucoup plus développée à l'époque archaïque et la seconde à l'époque impériale (voir Platner, *A. J. Ph.*, XIV, 483). Ce n'est pas le lieu d'étudier la formation du participe en *-dus* et d'ajouter une hypothèse à toutes celles qu'il a provoquées (cf. Lebreton, *Mém. Soc. Ling.*, XI, 145). Le rapport historique du gérondif et du participe en *-dus* importe seul ici. Beaucoup de linguistes se sont montrés disposés à faire sortir le premier du second. Les Latins auraient dit d'abord *tempus legendae historiae*, puis *legenda est his-*

toria, puis *legendum est* et enfin *tempus legendi*, qui aurait fait créer *tempus legendi historiam* à côté de *tempus legendae historiae*. Il y a de graves difficultés à cette conception [1]. La principale est qu'elle suppose le sens d'obligation inhérent au participe en *-dus*, ce qui est contredit par l'histoire. Combien de fois déjà a-t-on fait remarquer qu'il n'y avait pas trace « d'obligation » dans le sens des adjectifs *secundus*, *uoluendus* (Enn., *Ann.*, 520 Vahlen; Lucrèce, V, 514, 1276; VI, 179; Virg., *Aen.*, I, 273, IX, 6, etc.), *iucundus* (Att. ap. Non., p. 504, 32), *rotundus*, *orimdus*, etc., ou des noms propres *Adferenda* (Tert., *Nat.*, III, 2, 11), *Adolenda*, *Deferunda*, *Commolenda*, *Coinquenda* (tous quatre dans les *Actes des frères Arvales*, éd. Henzen, p. 147), etc.? Tous ces mots sortent d'anciens participes en *-dus*. Et d'autre part, les participes en *-bundus* ont conservé le sens actif : *populabundus agros*, dit l'historien Sisenna (Nonius, p. 471 M.), cf. Gell., XI, 15. Ces exemples suffisent à prouver que le participe en *-dus* n'exprime pas originellement l'obligation. On conçoit, au contraire, fort bien que le sens d'obligation se soit développé dans les emplois où le participe en *-dus* tenait la place du gérondif : *tempus legendi historiam* veut dire « le temps consacré à lire l'histoire, pendant lequel l'histoire est à lire, doit être lue »; de là *legendus* « qui doit être lu », dans *tempus legendae historiae*.

Aussi, entre toutes les hypothèses relatives au rapport chronologique du participe en *-dus* et du gérondif, une avant tout doit être rejetée : celle qui fait sortir le second du premier. En revanche, on peut hésiter à faire sortir le premier du second ou à supposer une formation commune dont tous les deux seraient issus. Ce qui résulte en effet des développement précédents, c'est qu'il a existé en latin une construction où l'infinitif au génitif marquait la destination ou l'emploi et était suivi lui-même parfois d'un génitif régime. Mais cet infinitif pouvait présenter à l'origine telle forme qu'on voudra et n'appartenait pas nécessairement à ce qui est devenu plus tard la catégorie du gérondif. La phrase de Salluste, à défaut même de la comparaison avec le celtique, suffirait à prévenir contre une pareille conclusion. Seulement, le jour où le gérondif, quelle qu'en soit l'origine, est devenu (avec le supin) le seul infinitif déclinable du latin, le gérondif en *-di* a naturellement adopté la construction ancienne du génitif d'infinitif. Ainsi le type *tempus legendi historiae* prouve seulement en faveur de l'antiquité de la construction, nullement en faveur de l'antiquité du gérondif. Cette observation est destinée à écarter quelques objections tirées de la chronologie, pour laisser

[1] Pour des raisons d'ailleurs toutes différentes de celles qui sont présentées ici, M. Marouzeau (*La phrase à verbe « être » en latin*, p. 195) croit aussi l'emploi d'infinitif antérieur à celui de participe.

le champ libre à toute hypothèse qui ferait sortir le gérondif et le participe en *-dus* d'une formation commune. Qu'on imagine un thème nominal en *-enda-*, rattaché à une racine verbale : ce thème a pu fournir d'une part un nom d'action (substantif), d'autre part un nom d'agent (adjectif), exactement comme le thème **τομο-* fournit au grec τόμος « fait de couper » et τομός « qui coupe » ; le suffixe *-lo-* fournit à la fois un infinitif et un participe à l'arménien (cf. Meillet, *Esquisse*, p. 97, § 98), et en face des adjectifs grecs *-ριγηλός*, *μιμηλός*, *σιγηλός*, etc., le latin a les substantifs *suādēla*, *fugēla*, *querēla*, etc. (cf. Brugmann, *Grdr.*, II, 1, 2e éd., p. 369). Le gérondif *legendi* pourrait donc être le génitif d'un substantif **legendum* « le fait de lire » ; le participe *legendus* serait l'adjectif correspondant[1]. Le substantif **legendum*, il est vrai, n'est pas attesté ; mais nous en avons l'équivalent dans les substantifs *merenda*, *praebenda*, à côté des adjectifs comme *uoluendus*, *rotundus*.

Quoi qu'il en soit, une fois que le participe en *-dus* eut lié son sort à celui du gérondif, il se développa considérablement aux dépens de ce dernier, mais il se maintint toujours dans les mêmes emplois. On le rencontre souvent occupé à marquer en quoi consiste le mot précédent : *patrocinium defendendae poeticae aduersus te exercco*, dit Tacite (*Orat.*, 4), et *ministerium sustinendi corporis*, Sénèque le Rhéteur (*Controverses*, I, 1, 16) ; souvent aussi à exprimer la destination : *exercitum opprimundae libertatis* (Salluste, *Orat. Phil.*, § 3), *oratores pacis petendae* (Liu., IX, 45, 18), *piacula pacis exposcendae* (Liu., IV, 30, 10), *arces libertatis tuendae* (Liu., III, 45), *naues deiciendi operis* (Caes., *B. G.*, IV, 17, 10). Dans toutes ces phrases, le participe en *-dus* indique à quoi servaient l'armée, les orateurs, les sacrifices expiatoires, les citadelles, les vaisseaux ; il remplit le rôle que l'on a vu confier plus haut au gérondif en *-di*, et plus haut encore à l'infinitif irlandais. Il ne s'en tint pas là. Employé avec cette même valeur comme prédicat d'un sujet ou d'un objet, il finit par être construit absolument pour marquer le but (cf. Emanuel Hoffmann, *Fleck. Jahrb.*, CIX [1874], p. 551-554). De phrases comme : *quae res euertendae rei publicae solent esse* (Cic., *In Verr.*, *act.* II, 2, 53, 132), *iusiurandum rei seruandae non perdundae conditumst* (Plaut., *Rud.*, 1374), *nos interim uilia haec capita luendae sponsionis feramus* (Liu., IX, 9, 19) ou *placuit auerruncandae deum irae uicti-*

[1] Cf. une remarque analogue de M. Brugmann, *Amer. Journ. of Philol.*, VIII (1887), p. 446, qui compare les infinitifs (substantifs au locatif) en *-tanaiy* de l'Avesta et les adjectifs lituaniens en *-tinas*. — Il n'y a d'autre part rien à tirer des dialectes osco-ombriens, et rien à conclure du fait que le participe en *-dus* y est seul attesté, à l'exclusion du gérondif : les exemples y sont en nombre si restreint (cf. von Planta, *Gramm.*, II, 401) !

mus caedi (Liv., VIII, 6, 11), on finit par abstraire une locution toute faite, formée d'un substantif et d'un participe en *-dus* au génitif, qu'on employa au sens final et sans lien avec aucun mot de la phrase. C'est Tacite qui mit ce tour à la mode : *Germanicus Aegyptum proficiscitur cognoscendae antiquitatis* (*Ann.*, II, 59); les deux derniers mots équivalent à une proposition subordonnée finale. On rencontre des phrases semblables à toutes les pages de l'œuvre de Tacite (cf. Platner, *Am. Journ. Philol.*, IX, 468; Weisweiler, *Der finale Genetivus Gerundii*, Köln, 1890; etc.). Mais il n'en est pas le créateur; Lucilius dit *uiai sternendai* «pour joncher la route» (XI, 4) et *seruandi numeri* «pour conserver le mètre» (*inc.*, 66 M.). Et déjà chez Térence (*Adelph.*, 270) on trouve ainsi employé le gérondif seul : *ne id adsentandi magis quam quo lubeo gratum facere existumes* (cf. Lindsay, *Syntax of Plautus*, p. 13, § 5). Il s'agit donc d'un tour bien latin, et qui rentre trop bien dans l'évolution naturelle du gérondif pour qu'on cherche à l'interpréter artificiellement, soit en sous-entendant une préposition comme *causa* ou *gratia*, soit en supposant une influence du grec (cf. Brenous, *op. cit.*, p. 113). Le grec présente, il est vrai, toutes proportions gardées, une construction comparable; mais l'on verra plus loin le parti qu'il faut tirer de la comparaison.

Il convient de dire au préalable un mot du germanique. L'accord étroit du celtique et du latin rend plus étrange encore la position de ce dialecte, qui se tient ici tout à fait à l'écart de ses deux voisins. Il ne subsiste plus de flexion de l'infinitif qu'en germanique occidental et spécialement de formes de génitif que sur le domaine allemand, bas ou haut, à l'exclusion du vieil anglais. Cette flexion se dénonce d'ailleurs comme un développement secondaire et récent (cf. W. Wilmanns, *Deutsche Grammatik*, II, p. 403, § 303; III, 1, p. 13, § 7, 4) et dans les exemples de génitif l'imitation du latin joue souvent un grand rôle. Ainsi en vieux bavarois, où l'on ne trouve d'infinitif au génitif que dans quelques gloses (Schatz, *Altbairische Grammatik*, p. 166-167) : *excitandi gratia* (*excitaui* cod.) gl. *nuechunnes* et *zi-nuechanne* (*Ahd. Gl.*, I, 485, 19, gloses à Judith; cf. [*ad*] *excitandum* gl. *zi-nuechanne*, *ibid.*, l. 1); *refrigerandi* gl. *gichuollannes* (*Ahd. Gl.*, I, 700, 59, gloses aux Macchabées, II); *et coram data copia fandi* gl. *unti cantuurti gigepan uuard ginuhtsami sprechannes* (*Ahd. Gl.*, II, 647, 20; gloses de Tegernsee à Virgile). En bas-allemand, les seuls exemples relevés par M. R. Steig (*Ueber den Gebrauch des Inf. im Altniederdeutsch*, dans la *Zeitsch. f. deutsche Philol.*, XVI, p. 488) appartiennent aux Beichte (W. Braune, *Althochdeutsches Lesebuch*, 6te Aufl., p. 166) : *ik iuhu... sueriannias endi liagannias* (l. 8), *ik iuhu... unrehtas cussiannias*, *unrehtas helsiannias*

(l. 28); cf. F. Holthausen, *Altsächsisches Elementarbuch*, p. 151, § 411. Et M. Steig, *loc. cit.*, remarque que dans un passage de Heliand (v. 5827) où l'on attendrait le génitif de l'infinitif, il n'y a que l'infinitif non fléchi : *ik uuêt that is iu ist niud sehan* «je sais qu'à cause de cela vous avez le désir de voir» (*sehan* et non *sehannias*); le poème de Heliand ne connaît pas le génitif de l'infinitif. C'est en vieux francique que ce génitif est le mieux attesté et qu'on en peut le plus nettement apprécier la valeur (cf. Willmanns, *op. cit.*, II, p. 404, § 303, 2; III, p. 125, § 69, 5; O. Erdmann, *Otfrid's Syntax*, I, p. 210, § 345-346; J. Franck, *Altfränkische Grammatik*, p. 258) : il se comporte d'ordinaire comme un substantif quelconque, régime de verbe ou de nom et admet quelquefois lui-même un régime au génitif. Mais il se distingue essentiellement du génitif de l'infinitif dans les langues déjà étudiées, en ce qu'il ne sert pas à exprimer le but.

Il n'y a d'autre part rien à tirer des langues balto-slaves, où l'infinitif n'a que des formes pétrifiées et plus de flexion vivante, ni de l'arménien, où, bien que l'infinitif soit fléchi comme un nom quelconque, l'emploi du génitif de l'infinitif au sens de but n'a jamais été signalé. Il ne reste donc plus à examiner que le grec.

Entre toutes les langues indo-européennes, le grec est sans doute celle où l'infinitif s'est le plus éloigné de ses origines. Rien n'y subsiste de l'ancienne flexion nominale dont les infinitifs sont issus. C'est par une analyse, plus ou moins malaisée et hypothétique, que l'on établit l'origine nominale des formes en *-εν* ou en *-ναι*, en *-μεναι* ou en *-μεν*. Et l'on sait par ailleurs à combien d'actions analogiques, qui les ont en grande partie transformées, ont été soumis les infinitifs grecs. Ce qui les caractérise avant tout, c'est qu'ils font partie du système verbal, au même titre qu'un optatif ou un subjonctif. Ils se sont tellement incorporés au verbe que, pour l'harmonie du système, on les a dotés d'une série de «temps», marquant respectivement le présent et l'aoriste, le futur et le parfait. La série *λύειν*, *λῦσειν*, *λῦσαι*, *λελυκέναι*, fait pendant à la série *λύω*, *λύσω*. *ἔλυσα*, *λέλυκα*, et syntaxiquement, sous réserve de quelques particularités inhérentes à la forme impersonnelle, se comporte de même. On ne peut donc s'attendre à retrouver en grec un infinitif avec la valeur d'un génitif et surtout d'un génitif adnominal, comparable à ceux que fournissent le celtique et le latin.

Cela n'empêche que la tendance d'où sont sortis les tours *tempus legendi* ou *gae gona éisc* ne s'y soit fait jour aussi, pour produire un type de phrase unique, mais fort original.

Toutes les grammaires classiques du grec signalent l'emploi de

l'infinitif précédé de l'article au génitif pour marquer le but; voir, outre les ouvrages généraux, G. A. Weiske, *Der Gebrauch des substantivierten Infinitifs im griechischen*, *Fleckeisen's Jahrbücher*, t. CXXVI (1882), p. 502; et Birklein, *Entwickelungsgeschichte des substantivierten Infinitivs*, p. 102, dans les *Beiträge zur historischen Syntax der griechischen Sprache*, hsggb. von M. Schanz, Würzburg, 1888. Cet emploi est spécialement attique et s'est surtout développé dans les phrases négatives, avec l'infinitif accompagné de *μή*; toutefois en phrase affirmative, il est suffisamment attesté. On le rencontre pour la première fois chez Thucydide, qui l'affectionne particulièrement (Birklein, p. 55 et suiv.). Ainsi : I, 4. (Μίνως) *τὸ λῃσικὸν... καθῆρει ἐκ τῆς θαλάσσης...*, *τοῦ τὰς προσόδους μᾶλλον ἰέναι αὐτῷ.* — I, 23. *τὰς αἰτίας προὔγραψα πρῶτον καὶ τὰς διαφοράς, τοῦ μή τινα ζητῆσαί ποτε ἐξ ὅτου τοσοῦτος πόλεμος τοῖς Ἕλλησι κατέστη.*

Mais Platon le connaît également, ainsi que Xénophon, et quelques orateurs (Lycurgue, Lysias, surtout Démosthène).

Plus tard, il a subsisté dans la *κοινή*, puisqu'on le retrouve assez développé chez Polybe (cf. F. Hultsch, *der absolute Genitiv des Infinitivs*, dans les *Fleckeisen's Jahrbücher*, t. CXXIX [1884], p. 742, et surtout Hewlett, *On the articular Infinitive in Polybius*, dans l'*Amer. Journal of Philology*, t. XI [1890], p. 286) et dans le grec des Septante (cf. Hamilton Ford Allen, *The Infinitive in Polybius compared with the Infinitive in Biblical Greek*, Chicago, 1907, p. 53). Il est vrai que dans ce cas on a supposé l'influence d'un tour hébreu (voir B. Gildersleeve, *Amer. Journal of Philol.*, XXVII [1906], p. 106, et Henry St John Thackeray, *A Grammar of the Old Testament in Greek, according to the Septuagint*, Cambridge, 1909, t. I, p. 24 et 194). Mais la supposition est bien inutile, car le grec du Nouveau Testament, qui n'a rien de savant, emploie fréquemment l'infinitif de but au génitif (Blass, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, 2e éd., Göttingen, 1902, p. 227 et 239; J. H. Moulton, *A Grammar of New Testament Greek*, vol. I [Prolegomena], Edinburgh, 1906, p. 216 et suiv.); ainsi, Matthieu, XIII, 3 : *ἐξῆλθεν ὁ σπείρων τοῦ σπείρειν* « le semeur sortit pour semer » (cf. Marc, IV, 3). M. J. Psichari a d'ailleurs récemment montré (*Revue des Etudes juives*, avril 1908, p. 161-210) qu'on avait beaucoup exagéré l'influence de l'hébreu sur le grec des Septante.

Il est clair qu'il est inutile de sous-entendre, et plus encore inexact de restituer une préposition, comme l'ont proposé des philologues modernes (voir notamment E. Lammert, *Fleck. Jahrbücher*, t. CXXXVII, 1888, p. 617), victimes en cela de la même illusion que certains copistes du moyen âge. Chez Thucydide, VIII, 39, au lieu de *ἀγγελίαν ἔπεμπον ἐπὶ τὰς ἐν τῇ Μιλήτῳ ναῦς*

τοῦ ξυμπαρακομισθῆναι, le Vaticanus porte χάριν τοῦ παρακομισθῆναι, texte certainement corrigé par erreur, car Thucydide n'emploie jamais χάριν avec l'infinitif. Dans bien des passages de prosateurs, où devant un infinitif précédé de τοῦ figure de même la préposition χάριν ou ἕνεκα (tour très fréquent chez des auteurs comme Platon, Xénophon ou Démosthène), il est fort possible que cette dernière soit due à la correction d'un copiste.

Cet emploi de l'infinitif représente bien en tout cas ce que peut faire attendre la comparaison du celtique et du latin. L'infinitif n'étant plus en grec susceptible de flexion, c'est au moyen de l'article que se marque ici le génitif. Mais dans ce génitif-infinitif d'un nouveau genre, tel qu'il est employé dans les exemples précédents, le sens de but est nettement caractérisé. Déjà Kvičala dans les *Wiener Studien*, t. I (1879), p. 239, a montré le rapport qui existait à cet égard entre le grec et le latin et esquissé une rapide histoire de l'évolution du tour dans les deux langues.

Seulement la comparaison se heurte à une difficulté essentielle qui en atténue la portée. Il n'y a pas de lien historique entre l'emploi grec de l'infinitif au génitif et celui des autres langues, puisque en grec cet emploi suppose l'existence d'un article pour suppléer à l'absence de flexion de l'infinitif et ne s'est en effet développé que le jour et dans le dialecte où l'ancien démonstratif, dépouillé de sa valeur propre, a joué le rôle grammatical d'article. Mais c'est qu'en matière de syntaxe comparée, la comparaison doit porter sur les tendances plutôt que sur les faits. Ce qui donne aux rapprochements précédents tout leur intérêt, c'est la manifestation d'une tendance identique consistant en un emploi spécial du génitif lié à l'existence d'un infinitif d'une nature particulière. Pour que le tour pût exister, il fallait en effet d'abord que le génitif conservât sa valeur casuelle dans la morphologie; mais il fallait aussi que l'infinitif au génitif fût un nom d'action assez indépendant du système du verbe pour se comporter syntaxiquement comme un substantif et cependant étroitement rattaché à une racine verbale, à cheval en un mot sur le système du nom et le système du verbe. Ce fut le cas de l'infinitif irlandais; ce fut, à l'origine au moins, le cas de l'infinitif sanskrit, et aussi de cette création originale qu'est le gérondif latin, dépendance d'une flexion verbale et sorte de succédané des noms en *-tu-* du sanskrit. Les conditions toutes spéciales, qui expliquent que le tour ait été recréé à un moment donné de l'histoire du grec, expliquent aussi qu'il ait vécu ailleurs d'une vie précaire et relativement courte. On voit ainsi dans quelle mesure l'interprétation du tour en question est liée à la notion

même de l'infinitif dans les langues indo-européennes; mais on voit aussi qu'en dernière analyse c'est dans la valeur du génitif qu'il faut en chercher l'origine.

Cette conclusion appelle deux remarques subsidiaires.

1° Des deux valeurs assez distinctes du génitif indo-européen, valeur adnominale et valeur partitive, c'est la première qui explique le sens de destination ou de but. Le point de départ du tour est dans des phrases comme *orator petendae pacis* (mieux *petendi pacis*) ou *fer demna bairgine*. Mais le génitif adnominal joue ici exactement le rôle d'un adjectif ou d'un nom d'agent dans des phrases comme *βασιλεὺς ποιμὴν λαῶν* ou *φίλτρα θελκτήρια ἔρωτος* (Euripide, *Hippol.*, 509). Or, M. J. Wackernagel a récemment montré quel étroit rapport existait originellement entre le génitif et l'adjectif (*Mélanges F. de Saussure*, p. 125). On en relève ici un exemple de plus.

2° C'est en sanskrit et en italo-celtique que le tour étudié ici est le mieux conservé. Or, au point de vue spécial du génitif, l'italo-celtique et l'indo-iranien ont d'autres points de contact : c'est sur ces deux domaines seuls qu'on rencontre en effet la désinence *-ī* (cf. J. Wackernagel, *loc. cit.*, p. 126 et suiv.). Il y a là un accord des dialectes extrêmes, qui n'est pas fait pour étonner, puisqu'il a déjà été signalé à d'autres points de vue (voir notamment P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, p. 125, et cf. A. Meillet, dans ces *Mémoires*, XIV, 392), mais dont il était juste de souligner à nouveau l'intérêt.

J. VENDRYES.

GREC ÉAÍKH «SAULE».

Le mot se rencontre tout d'abord chez Théophraste, *Histoire des plantes*, III, 13, 7 : καλοῦσι δ' οἱ περὶ Ἀρκαδίαν οὐκ ἰτέαν ἀλλὰ ἑλίκην τὸ δένδρον, puis chez Hésychius : Ἑλίκη· πόλις (cf. *Iliad.*, II, 575). καὶ ἡ ἰτέα. Pline, *Hist. nat.*, XVI, chap. 37 (= 59, t. I, p. 595 Littré) nous dit : *In Asia tria genera* [*salicium*] *observant* : . . . *tertiam* . . . *helicem vocant*. Rien ne nous oblige à croire que le nominatif latin fût *helix* plutôt que *helicē*. Quant à la forme arcadienne, elle fut en réalité ἑλίκᾱ et non ἑλίκη, mais ce détail n'a pas ici d'intérêt. Le témoignage de Pline prouve que le mot n'était pas seulement arcadien.

Depuis plus d'un demi-siècle, c'est-à-dire depuis l'article d'Adalbert Kuhn dans sa *Zeitschrift*, t. II, p. 129 (a° 1853), on rapprochait gr. ἑλίκη de lat. *salix* f., gén. *-icis*, et par là le mot grec s'apparentait aux représentants celtiques et germaniques du groupe, qui sont : v. irl. *sail*, gén. *sailech*, *salach*, irl. mod. *saileóg*, gaél. *seileach*, gall. *helygen* (plur. *helyg*), corn. *heligen*, breton mod. *halegen* (plur. *halek*), cf. gaul. *Salicilla* nom propre[1]; v. h.-a. *salaha*, m. h.-a. *salhe*, conservé dans le composé all. mod. *salweide*, et à quoi répondrait un got. **salhō*; v. norr. *selia*, qui serait got. **salhjō*, thème **salhjōn-*, angl.-sax. *sealh*, angl. *sallow*. Voir par exemple Curtius, *Grundz. d. gr. Etym.*, 5te Aufl., (1879), p. 136; Vaniček, *Griech.-lat. etym. Wörterb.* (1877), II, p. 1022, 1023; Vaniček, *Etym. Wörterb. d. lat. Spr.*, 2te Aufl. (1881) p. 298; Stokes chez Fick, *Vergl. Wörterb. d. idg. Sprachen*, 4te Aufl., II (1894) p. 292; V. Henry, *Lex. étym. du breton mod.* (1900), p. 156; Zupitza, *Die germ. Gutturale* (1896), p. 210; Brugmann, *Grundriss*, I, 2te Aufl. (1897), p. 467, 469, II, 2te Aufl., 1ter Teil (1906), p. 505; G. Meyer, *Griech. Gramm.*, 3te Aufl. (1896), p. 233; Solmsen, *Unters. zur griech. Laut- und Verslehre* (1901), p. 15, n. 1; Prellwitz, *Etym. Wörterb. d. griech. Spr.*, 2te Aufl. (1905), p. 138; Kluge, *Etym. Wörterb. d. dtsch. Spr.*, 6te Aufl. (1899), p. 326, 7te Aufl. (1910), p. 384.

Seul, M. Leo Meyer, *Handb. d. griech. Etym.*, I (1901), p. 480, émettait un doute au sujet de ces rapprochements, et se deman-

[1] Mais m.-br. *Halegoet Halegot*, irl. *Saleuait* < lat. *salicētum*, cf. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. Kelt. Sprachen*, I (1909), p. 216.

dait si ἑλίκη ne serait point parent de Ϝελιξ ἕλιξ «roulé en spirale», mais comme il doutait de tout, même des étymologies les plus transparentes, son hésitation ne rencontra pas en l'espèce l'intérêt qu'on eût prêté au doute exprimé par un linguiste moins délibérément conservateur.

Il y avait pourtant une difficulté phonétique. En face du grec qui faisait supposer un primitif **selikā*, les mots celtiques remontent à un celtique commun **salik-* identique au lat. *salic-*; l'*a* du celtique et du latin pouvait s'expliquer par un même primitif **s̥lik-*, réduction d'un **selik-*, mais l'*a* des formes germaniques ne peut pas s'expliquer de même, car, dans le groupe germanique, *l̥l* ne donne pas *al* mais *ul*, par exemple got. *stulans*, v. h.-a. *gi-stolan*, v. norr. *stolenn*, participe de got. *stilan* «voler», got. *huhundi* f. «caverne», v. h.-a. *hol*, v. norr. *holr* «creux», cf. v. h.-a. *helan* «cacher» : gr. καλιά f. «cabane, hutte, nid».

M. Solmsen, dans le livre mentionné ci-dessus, voulut pousser plus loin l'analyse du groupe ἑλίκη *salix sail salaha sealh*, et, rappelant que la plupart des variétés du saule aiment les lieux humides, il rapprocha ἑλίκη de gr. ἕλος n. «bas-fond, lieu humide et marécageux, marais», cet ἕλος, contrairement à l'opinion courante, n'ayant jamais eu de *Ϝ-* initial (cf. Solmsen, *K. Z.*, XXXII, 283 et suiv.); et de fait, ἕλος, i.-e. **sélos*, est le skr. *sáraḥ* n. «bassin, étang, lac», ainsi que Bopp déjà l'avait vu. Mais cette hypothèse tombe, elle aussi, devant le fait nouveau que nous mentionnerons tout à l'heure.

En 1903, dans les *Indogermanische Forschungen*, t. XIV, p. 481 et suiv., M. Johannes Hoops émit avec réserve l'opinion qu'un autre groupe de mots germaniques pouvait prétendre à une parenté avec le gr. ἑλίκη; c'était l'angl.-sax. *welig*, le m.-angl. *willy, willow*, l'angl. mod. *willow*, dial. *willy*, le v. sax. *wilgia*, le m. b.-a. *wilge*, le b.-a. mod. *wilge* et *wilgenboom*, le néerl. *wilg*, tous vocables dénommant le saule et ses variétés, tandis que *sealh* et *salig* désignaient spécialement *Salix caprea* L., «le marsault».

Selon M. Hoops, *welig* représente un germ. commun **welagz*, i.-e. **u̯élaks*, ou un germ. commun **welagaz*, i.-e. **u̯élakos* ou **u̯elakós*. Le plus proche correspondant en grec est Ϝελιξ ἕλιξ «roulé en spirale; f. spirale; vrille de la vigne; lierre». Mais, ne pouvant administrer la preuve que gr. ἑλίκη a été tout d'abord Ϝελίκη, M. Hoops dut se borner à jeter un doute sur l'étymologie ἑλίκη : *salix*, et à demander qu'on fît suivre celle-ci d'un rapport simplement possible ἑλίκη : *welig*.

Cette étymologie a été admise sans réserve par M. Torp dans le tome III, 4e éd. (1909), p. 400, du *Vergl. Wörterb.* de

M. Fick, et par M. Hirt, *Etymologie der neuhochdeutschen Sprache* (1909), p. 147.

Mais déjà M. Fick, *Beitr. z. Kunde d. idg. Spr.*, herausg. von Ad. Bezzenberger, t. XXI (1895), p. 263, avait rattaché le nom de la montagne béotienne Ἑλικών à ἕλιξ, non pas en l'interprétant par « la montagne tortueuse », comme le fait par exemple, après d'autres, M. Bailly en son *Dictionnaire grec-français*, s. v., mais en le traduisant par « Weidenfeld » ou « saulaie », et M. Solmsen, *Rhein. Museum*, t. LIII (1898), p. 147, n. 1, admettait le rapport Ἑλικών : ἑλίκη en rappelant très heureusement le *mons Viminālis* de la Rome ancienne [1].

On peut, je pense, tenir aujourd'hui pour certaine l'étymologie de M. Hoops, en tant que Ἑλικών est un « Weidenberg ».

Le cinquième fascicule (1907) des *Berliner Klassikertexte* que publie l'administration générale des musées royaux de Berlin, est consacré à des fragments de poètes grecs, parmi lesquels nous trouvons (cahier II, p. 19 et suiv.) les restes d'un rouleau de papyrus datant du IIe siècle chrétien et provenant d'Eschmunên ou Hermoupolis; c'est Corinne la Béotienne qui cette fois nous est rendue, ou du moins nous avons sous les yeux des débris de ce qui fut un poème de Corinne; c'est un concours de chant de Cithéron et d'Hélicon devant les Muses et les dieux pris pour juges; Cithéron l'emporte; Hélicon, dans sa colère, saisit un rocher qui cède et le précipite sur des « peuples nombreux »; la montagne arrachée est le mont Hélicon lui-même, qui est nommé d'après le géant et qui demeure son domaine. Or, on lit (vers 29-34) :

[ὁ δε λό]υπησι κ[άθ]εκτος [2]
[χαλεπ]ῆσιν Fελ[ικ]ὼν ἐ-
[σέρυε] λιτ[ά]δα [ϖ]έτραν·
[ἐνέδω]κεν δ' ὄ[ρο]ς· ὑκτρῶς
[δὲ βο]ῶν οὐ[ψό]θεν εἵρισέ [3]
[νιν ἐ]μ μου[ρια]δεσσ[ι] λαῦς·

et, au vers 55, les éditeurs, MM. de Wilamowitz et Schubart, proposent de lire Fε[λικων . . .].

Comme corollaire, il n'est plus besoin de poser pour lat.-celt. **salik-* un primitif **sḷlik-*; l'*a* est primitif, comme celui du germ. commun **salh-*.

Émile Boisacq.

[1] Cf. Juvénal, *Sat.*, III, 70 : *Esquilias dictumque petunt a vimine collem.* Varron L. L., V, § 51 : *Viminalis a Iove Vimino, quoi ibi arae : sunt qui quod ibi vimineta fuerint.* Festus, 376 M : *Viminalis porta et collis appellabantur, quod ibi viminum silva fuisse videtur, ubi est et ara Iovi Viminio consecrata.*

[2] Mot nouveau = κατεχόμενος.

[3] Attique ἤρεισε.

DES NOMS
DE L'ABEILLE ET DE LA RUCHE
EN INDO-EUROPÉEN ET EN FINNO-OUGRIEN.

I

Dans une communication faite à la Société de Linguistique de Paris en date du 24 février 1906 (voir *Bulletin de la Soc. de Ling.*, n° 54, p. CLII), M. A. Meillet a émis l'idée que les populations de langue indo-européenne ont connu à date ancienne l'usage du tabou et que l'interdiction religieuse d'employer certains mots dans des conditions données a laissé des traces dans leur vocabulaire. Il a développé cette hypothèse dans une plaquette intitulée *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes*, où il a rendu compte en particulier des discordances que présentent les noms de certains animaux dans les divers dialectes, ainsi que de la disparition surprenante d'appellations anciennes (*loc. laud.*, p. 5 à 15). Les exemples donnés par M. A. Meillet sont d'abord celui de l'ours, de beaucoup le plus clair et le mieux attesté[1], puis ceux du serpent

[1] L'exemple de l'ours peut passer pour typique; le tabou que M. A. Meillet a signalé pour l'indo-européen se retrouve en effet en finno-ougrien, comme l'auteur de cet article l'a montré dans une communication faite à la Société de Linguistique de Paris le 24 mars 1906 (*Bulletin*, n. 54, p. CLIV). Ce qui le démontre c'est le fait, surprenant au premier abord, que ce groupe de langues n'a pas de mot commun pour désigner l'ours, pourtant si connu, et que les dénominations de cet animal dans les divers dialectes sont empruntées, comme par exemple en hongrois (*medve* = sl. **medvědĭ*) et en tchérémisse (*möskä* = r. МИШКА), ou périphrastiques comme par exemple en ostiak où l'on trouve à côté d'une désignation métaphorique dérivée de *ȯ̈s* «mouton» (cf. Karjalainen, *Zur ostjak. Lautgesch.*, p. 95) des appellations nettement propitiatoires et qualificatives (cf. par ex. Castrén, *Vers. ein. ostjak. Sprachlehre*, p. 108 et A. Kannisto, *Finn.-ugr. Forsch.*, t. VII, p. 185 et suiv.), en finno-mordve (sur **okto*, voir Setälä, *Yhteissuom. Äännehist.*, p. 202), en este et finnois où *karhu* signifie «goulu» (cf. zyriène *gorś*). [Cette dernière étymologie vient d'être publiée aussi, de façon indépendante, dans *Virittäjä* (t. XIII, p. 149) par M. J. Kalima, qui cite à son appui des faits d'interdictions de vocabulaire, mais sous une forme un peu vague, sans en marquer le caractère propre ni la portée. Les comptes rendus de la Société de Linguistique de Paris et leur reproduction sommaire dans les *Finnisch-ugrische Forschungen* lui ont

et de la souris, enfin ceux du renard et du crapaud; il faut y joindre, à ce qu'il nous semble, celui de l'abeille qui est particulièrement curieux. En effet le tabou qui porte sur le nom de cet animal est attesté à la fois dans deux groupes de langues voisins, l'indo-européen et le finno-ougrien, d'abord par l'influence qu'il a exercée sur le vocabulaire; ensuite, directement, par l'usage qu'en font aujourd'hui encore certaines populations de la Russie européenne. D'autre part, il n'intéresse pas comme tous ceux qui ont été étudiés jusqu'ici des bêtes plus ou moins nuisibles et regardées par l'homme comme des ennemis, mais une créature bienfaisante et amie; il permet donc de se faire une idée plus complète et plus exacte du rôle et de la nature de l'interdiction de vocabulaire telle que l'ont connue les peuplades qui ont parlé l'indo-européen ou le finno-ougrien[1].

En indo-européen le nom de l'abeille apparaît dans des conditions qui ressemblent beaucoup à celles où se présente celui de l'ours. L'ancienneté de l'un et de l'autre est assurée grâce au témoignage d'une série de dialectes, d'ailleurs différents puisque l'irlandais seul possède à la fois les représentants v. irl. *art*, irl. *bech*, des deux mots, mais ils manquent également dans un certain nombre de langues où leur présence serait naturelle. Le nom **bhei-* est attesté en celtique, en baltique et, comme l'a montré M. A. Meillet (*Mém. Soc. Ling.*, t. XIV, p. 476 et suiv.), en slave au degré zéro, en germanique aux degrés *e* et zéro (cf. van Zandt Cortelyou, *Die altengl. Namen d. Insekten...*, p. 25 et suiv.) avec des suffixes secondaires variés; il a disparu en latin, en albanais, en grec, en persan, en sanskrit pour y être remplacé soit par des termes obscurs, soit par des désignations périphrastiques. C'est de la même façon que le nom de l'ours conservé par le plus grand nombre des dialectes, s'est perdu en germanique, en baltique et en slave. Aucune cause extérieure ne justifie l'élimination du mot : si l'abeille était connue des Indo-Européens, elle ne l'était pas moins des Italiotes, des Albanais,

échappé (voir *Anz.*, t. VI, p. 62).] — Un trait curieux et qui n'a pas encore été mis en relief, à ce qu'il semble, est que le dictionnaire de Juslenius (*Suomalaisen Sana-Lugun Coetus*, Stockholm, 1745) distingue entre *carhu* et *condio* qu'il rend simplement par «ursus» et *ohto* qu'il traduit par «venatoribus usitata compellatio ursi»; on sait, en effet, que l'un des tabous de vocabulaire les plus fréquents porte pour les chasseurs sur le nom de la bête chassée. Lönnrot (*Suom.-ruots. Sanak.*, s. v. *otso*) est moins clair : il sait seulement encore que *ohto* est une désignation périphrastique, *epitet för björnen*, dont le sens exact paraît d'ailleurs lui échapper.

[1] L'exemple du cerf (ou de l'élan) est, au contraire, une fois de plus, celui d'un animal de chasse que l'on poursuit pour le tuer : on sait qu'il s'appelle «cornu» de son épithète chez Homère (ἔλαφος κεραός), de son nom en latin (*cervos*) et en germanique (v. h. a. *hiruz*, v. a. *heorot*), tout comme en vogoule (*šŏrp* d'un radical **šarv-* «corne»).

des Grecs, des Arméniens et des Indo-Iraniens; tous ces peuples l'ont célébrée dès le début de leur histoire et en ont développé la culture de façon toute spéciale. D'ailleurs ils ont tous au moins un nom pour la désigner et ce nom s'applique partout au même insecte, sauvage ou domestique, à l'*apis mellifera*.

Au point de vue linguistique, il est vrai, le mot **bhei-* était plus exposé que le nom de l'ours à être altéré ou à disparaître. Sa brièveté était une cause de débilité, comme l'a bien montré M. A. Meillet (*Mém. Soc. Ling.*, t. XIV, p. 477); mais il faut remarquer qu'il n'apparaît jamais que muni de quelque suffixe secondaire qui lui donne du corps et qui a assuré sa conservation, dès une époque sans doute très ancienne; en baltique il est allongé au moyen de *-t-*, ainsi dans lit. *bitis* et *bitė*, lette *bite*; en germanique on a d'une part v. h. a. *bini* et d'autre part v. angl. *bēo* et v. h. a. *bīa* (=germ. **bī-ōn-*; cf. van Zandt Cortelyou, *Die altengl. Namen d. Insekten . . .*, p. 27); en celtique les formes irl. *bech*. gall. *begegyr* attestent un ancien **bhi-ko-*; en slave enfin **bičela* (r. пчела, s. *čèla*, pol. *pczoła*) comporte un double suffixe. Or il n'y a aucune raison pour que le mot **bhei-* ait été traité différemment par ailleurs et pour que le procédé, d'ailleurs normal et conforme au développement général de l'ensemble des dialectes indo-européens, qui a assuré la durée du nom ancien dans certaines langues soit demeuré étranger aux autres. D'autre part, s'il est vrai que le mot **bhei-* n'a laissé de traces que dans le groupe de dialectes contigus qui possèdent en commun des termes tels que la racine **sē-* «semer», le mot **gr̥no-* au sens de «grain», ainsi que le fait remarquer M. A. Meillet (*Mém. Soc. Ling.*, t. XIV, p. 477-478), il reste difficile d'établir un lien entre le vocabulaire principalement agricole et en tout cas civilisé, particulier au slave, baltique, germanique et italo-celtique et le nom de l'abeille qui était et qui est demeurée longtemps pour les Indo-Européens un animal sauvage et forestier [1]. D'ailleurs la coïncidence signalée n'est pas complète : si le celtique a conservé **bhei-*, le latin l'a perdu [2]. Enfin la disparition du mot en indo-iranien, arménien, hellénique et italique et son

[1] C'est là un fait que l'ethnographie, l'archéologie et l'histoire sont d'accord à établir et qui est bien connu. Il est cependant resté ignoré de M. A. Waltz qui, dans un article tout entier de seconde main paru sous le titre de *Linguistique et Préhistoire* dans la *Revue du Mois* (t. IX, p. 333), blâme imprudemment M. A. Meillet d'enseigner que les Indo-Européens recueillaient le miel sauvage. Il a aussi échappé à M. Waltz en 1910, que l'*Introduction* de M. Meillet, qui lui a été si utile, a eu en 1908 une seconde édition corrigée et augmentée.

[2] Si *fūcus* remonte vraiment à i.-e. **bhoiko-*, il reste qu'il ne désigne pas l'abeille, la mouche à miel, mais précisément au contraire le faux-bourdon, l'animal improductif.

remplacement par des désignations périphrastiques dans quatre des langues intéressées ne s'expliquent que par l'influence d'un tabou de vocabulaire.

En finno-ougrien les faits se présentent avec un aspect un peu différent. Le nom de l'abeille est conservé dans tous les dialectes : on a hongr. *méh*, votiak *muś*, zyriène *muś*, tchér. *mükš*, mordve *mekš* et enfin, avec un suffixe composé, finn. *mehi-läinen*. Il n'y a rien à tirer de l'absence du mot dans les deux langues ougriennes de la Sibérie, le vogoule et l'ostiak, puisque l'abeille n'est connue au delà de l'Oural que depuis 1775 (cf. Schrader, *Reallexikon*, s. v. *Biene*). Mais la plupart des langues finno-ougriennes possèdent à côté du nom propre **mekši*[1], des désignations périphrastiques plus ou moins nombreuses telles que « mouche à miel », « bourdonnante », « forestière », « brillante », etc. qui étaient destinées purement et simplement à remplacer à l'occasion le mot propre, frappé d'une interdiction religieuse temporaire ou partielle. Chez les Tchérémisses, le peuple finno-ougrien de Russie le moins avancé en civilisation, le plus attaché à ses usages païens et aussi le moins prospère, les choses se passent encore ainsi aujourd'hui. M. A. Hämäläinen, ancien chargé de mission de la Société finno-ougrienne chez les Mordves et les Tchérémisses, a donné tout récemment sur ce point des indications très précises (*Journal de la Soc. finno-ougr.*, t. XXVI, p. 1 et suiv.). Il a constaté que chez les Tchérémisses du district de Tsarevo-Kokchaïskoye (gouvernement de Kazan), le nom de l'abeille est tabou pour l'apiculteur[2]; au lieu du mot *mükš* celui-ci emploie des périphrases, telles que « petit oiseau » ou « petite pattue » (*loc. laud.*, p. 4). Il est aussi sévèrement interdit à l'éleveur de nommer ses bêtes que d'en trafiquer (cf. sur ce dernier point, Smirnov-Boyer, *Les populations finnoises...*, t. I, p. 102), et il n'est pas douteux que l'une et l'autre défense reposent sur une tradition très ancienne. La désignation même de l'abeille par le terme « oiseau, oiselet » se retrouve ailleurs; il est remarquable qu'en este le mot *lind*, qui peut s'appliquer en composition à des animaux ailés d'espèces

[1] Ce nom de l'abeille est généralement considéré comme emprunté à un dialecte indo-européen. M. Setälä a appuyé ingénieusement cette manière de voir (*Journ. Soc. Finn.-ou.*, t. XVII, 4e mém., p. 32, note). Peut-être n'est-il pas sans intérêt de faire remarquer à ce propos qu'une interdiction de vocabulaire expliquerait assez bien qu'on ait désigné l'abeille d'un nom étranger et qui, en réalité, s'appliquait à la mouche. Le sens de « abeille » est, comme on sait, nettement secondaire et accessoire, il appartient au sanskrit littéraire et sacré, mais est étranger aux dialectes iraniens. Il est vrai, d'autre part, que les différentes formes de *makš-*, sont purement indo-iraniennes et que, par suite, l'hypothèse de M. Setälä, la seule admissible, reste très fragile.

[2] M. Hämäläinen ne parle pas de tabou ni d'interdiction de vocabulaire, mais les faits sont on ne peut plus clairs.

variées, ne signifie, quand il est isolé, que «oiseau» ou «abeille»: la ruche se dit *linnu-pū* (mot à mot *Vogel-baum*), le rucher *linnu-aed* (mot à mot *Vogel-garten*) et dans son *Ehstnische Sprachlehre* (Riga et Leipzig en 1780), A. W. Hupel traduit *Biene* tout d'abord par *lind*.

D'ailleurs il est curieux de voir combien les effets directs du tabou sont, en un certain sens, monotones. A moins que des influences étrangères trop souvent inconnues ne viennent traverser son action propre qui est de substituer au nom interdit des appellations périphrastiques, on peut dire que les termes nouveaux ne sortent pas d'un cercle d'idées assez étroit. M. A. Meillet a signalé en passant dans *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire...* » (p. 10-11) que la plupart des dénominations de l'ours en indo-européen telles que «bon», «lécheur», «mangeur de miel» ou «brun» avaient leurs correspondants dans les langues finno-ougriennes où le même animal est appelé «bonne bête, vieillard», «goulu», «patte à miel» et «velu». Il en est de même pour les noms de l'abeille. On ignore, il est vrai, l'origine du latin *apis*, du persan *ang*, du sanskrit *alih* et *saraṭ*. D'autre part certains des termes nouveaux n'ont qu'une extension limitée : ainsi finn. *mettiäinen* (et *mettinen*) «forestière» qui n'est pas dû simplement à une altération de *mehiläinen* par étymologie populaire, comme M. Setälä le suppose dans sa *Phonétique du finnois commun* (*Yhteissuom. äännehist.*, p. 273-274), mais qui est bien en même temps une épithète caractéristique (sur *mettinen* «biset» voir au contraire Setälä, *Finn.-ugr. Forsch.*, t. II, p. 233); de même tchér. *tə̑γə̑də̑ jal* «petite pattue» n'est attesté que dans un seul dialecte. En revanche l'abeille est désignée d'après son bourdonnement en zyriène comme en sanskrit : *bhramarāḥ* (comme *bambharaḥ*) repose sur une onomatopée ainsi que l'ont montré MM. A. Meillet (*Mém. Soc. Ling.*, t. XI, p. 391) et M. Grammont (*Revue des langues romanes*, 1901, p. 125 et suiv.), et zyr. *zy*, dans *mazy* (votiak *maiśi*) est inséparable de *zya kylny* «bourdonner», où l'on reconnaît immédiatement l'un de ces composés dont le premier terme est une onomatopée et le second le verbe *kylny* (*kini*) «entendre, être entendu», sorte d'auxiliaire servant à former des verbes qui expriment des bruits (cf. F. J. Wiedemann, *Gr. d. Syrjän. Spr.*, § 82). Mais avant tout l'abeille est appelée *mellifera* dans les dialectes les plus variés de l'un et l'autre groupe linguistique : en grec elle se nomme μέλισσα, en albanais *mjal'tse*, en arménien *melu*[1], tous dérivés d'une racine

[1] Pour l'*-u-* du mot arménien, cf. A. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, t. XI, p. 401, qui a montré comment il doit être rattaché à l'*-u-* thématique de *mełr*, gén. *melu* «miel» et comment ce dernier est dû lui-même à une contamination du mot primitif (sans doute **melit-*) avec l'indo-européen **médhu*.

**mel-* « miel »; en zyriène on a *mazy* dont le premier élément est le mot *ma* « miel » (cf. zyr. *mal'azy*, votiak *maiśi* chez Y. Wichmann, *Zur Gesch. d. Vokalismus d. erst. Silbe i. Wotjak.*, § 133); en este on a *mezi-lind* composé de *mezi* « miel » et de *lind* « oiseau, bête ailée » et surtout *mezilane* qui a réduit l'ancien *mehiläne* à l'état de mot dialectal, et auquel répond en finnois *mesiläinen*. M. Setälä a définitivement établi (*Yhteissuom. Äännehist.*, p. 273) qu'il était impossible de rattacher les unes aux autres les formes avec *h* et celles à sifflante intervocalique; il a montré aussi que ces dernières renfermaient le nom du miel; seule la tendance générale à substituer la désignation périphrastique au nom même de l'abeille lui a échappé.

Le parallélisme de l'histoire des désignations de l'abeille en indo-européen et finno-ougrien n'est pas seulement instructif en lui-même; il contribue encore à mettre en relief un détail curieux concernant le nom du miel dans l'une et l'autre famille de langues. On a rapproché depuis longtemps finn.-ou. **mete* : **meδe* et i.-e. **médhu*, et M. V. Thomsen a établi de façon définitive que la ressemblance entre les formes historiquement attestées des deux mots ne pouvait pas être attribuée à un emprunt (*Ueber den Einfl. d. germ. Spr. auf d. finn.-lapp.*, p. 2; *Beröringer*, p. 200). Certains y ont vu la trace d'une communauté antérieure à la constitution du finno-ougrien d'une part, de l'indo-européen de l'autre; ou tout au moins le témoignage de relations très anciennes entre deux unités préhistoriques (cf. Szinnyei, *Finn.-ugr. Sprachwiss.*, p. 20; Wiklund, *Le Monde Oriental*, vol. I, p. 63). Mais personne, à ce qu'il semble, n'a relevé ni tenté d'expliquer la différence de sens qui existe entre les mots finno-ougrien et indo-européen. Celui-ci ne signifie « miel » que dans les langues orientales, en sanskrit, en iranien, en slave et en baltique, tandis qu'il désigne *partout* la boisson fermentée faite avec le miel et, par la suite, ses succédanés[1]; le premier, au contraire, a toujours eu la valeur de « miel » et n'en a d'autre dans aucun dialecte depuis le finnois et le zyriène jusqu'au hongrois[2]. C'est-à-dire que le terme indo-européen s'applique avant tout à une denrée, à du miel préparé et ordinairement fermenté, et le mot finno-ougrien à un produit naturel. Si **médhu* répond à **mete* : **meδe* pour la forme, c'est **melit-* qui est son équivalent exact pour le sens; il a disparu, il est vrai, dans les dialectes les

[1] De là le sens de « vin », qui est secondaire et dialectal et qu'on ne peut, sans plus, attribuer à l'indo-européen **médhu* (voir Szinnyei, *Finnisch-ugr. Sprachwiss.*, p. 20; Wiklund, *Le Monde Oriental*, vol. I, p. 63).

[2] Un sens différent, celui d'« hydromel », n'apparaît que dans quelques parlers lapons, où il est dû manifestement à une influence étrangère.

plus orientaux, c'est-à-dire ceux qui ont été en contact de façon certaine et durable avec la communauté finno-ougrienne avant sa rupture (cf. avant tout Setälä, *Journ. Soc. finn.-ou.*, t. XVII, n° 4, *passim*) et où les représentants de **médhu* servent à désigner le miel, mais son caractère indo-européen n'en est pas moins certain et sa signification propre reste celle de «miel» (cf. Meillet, *Les dialectes i.-e.*, p. 128). Les désignations périphrastiques s'accordent exactement avec l'état de choses tel qu'il vient d'être exposé : c'est de **melit-* que sont tirées les dénominations de la «mouche à miel» dans les langues indo-européennes, c'est **melit-* qui remplit chez elles le rôle que tient **mete* : **meδe* en finno-ougrien, tandis que le correspondant de celui-ci, **médhu*, ne sert précisément jamais à cet usage[1]. Et pourtant l'iranien et le sanskrit ont perdu le nom de l'abeille tout comme le grec, l'albanais, l'arménien et le latin. Dans ces conditions, on est tenté de se demander si skr. *mádhu*, iran. com. **maδu*, v. sl. *medŭ*, lit. *medùs* n'ont pas été employés à désigner le miel *naturel* à la suite d'un léger élargissement de sens[2] et si des deux mots finn.-ou. **mete* : **meδe* et i.-e. **médhu* ce n'est pas le second qui, malgré sa forme correcte et son aspect nettement archaïque, est le moins primitif, lui qui s'applique à un produit de l'industrie humaine, à quelque chose comme une marchandise, bref à ce que désigne en lituanien *midùs* «hydromel» (= got. **midus*; cf. Trautmann, *Germ. Lautgesetze*, p. 50) en face de *medùs* «miel».

II

Ce n'est pas seulement la question des tabous de vocabulaire et l'histoire du nom de l'abeille qu'il y a profit à étudier parallèlement en indo-européen et en finno-ougrien; la technique de l'apiculture la plus primitive, de celle que les Grecs et les Romains ne pratiquaient déjà plus quand ils se présentent à nous peut

[1] Skr. *madhū́kaḥ* est tardif et à peine attesté.

[2] Il convient de noter qu'en indo-iranien même la double signification de «matière sucrée» et de «boisson enivrante» l'emporte nettement et que véd. *mádhu*, iran. **maδu* sont en somme très près de *μέθυ*. C'est par un abus trop fréquent que l'on traduit zd *maδu* par «miel»; ce mot, attesté à date relativement récente et peu souvent, est le nom du «vin» comme l'ont vu également J. Darmesteter (*Le Zend-Avesta*, passim) et M. Bartholomae (*Altiran. Wb.*, s. v. *maδav-*); il est traduit en pehlvi par le sémitique *āṣ* (persan *may*). Seul l'ossète, dont on connaît la position particulière, présente, parmi tous les dialectes iraniens, le sens de «miel» pour *mud*, *mïd*. D'autre part *mádhu* n'a cette même signification dans le Rg-veda que d'une façon bien incertaine et, dans un petit nombre de passages où il se trouve rattaché à *sarat* «abeille» ou *mákṣ-*, *mákṣā*, *makṣikā* «mouche», et défini par là-même; et toute l'ancienne langue est d'accord avec le védique, comme on peut le voir par le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg.

être reconstituée avec une précision très appréciable grâce au même procédé. Or il est très important au point de vue linguistique de connaître exactement les choses passées : si l'étude du vocabulaire est aujourd'hui encore si peu scientifique, si empirique comparée à celle de la grammaire, c'est qu'elle souffre de ce que les linguistes ignorent trop souvent et les raisons qui amènent les changements de noms ou de sens, et la valeur précise des mots[1]. Il est certain que beaucoup de termes ne restent obscurs et ne se montrent rebelles à toute étymologie que parce qu'ils ne sont pas définis avec exactitude. C'est ainsi que sur le domaine spécial qui est en question ici, celui de l'apiculture, la tentative que M. R. Meringer a faite (*Indogerm. Forsch.*, t. XVI, p. 159-160) d'expliquer un certain nombre des noms slaves, germaniques et romans de la ruche en tenant compte de la manière dont elle est construite en fait, n'a pas donné les résultats que l'on pouvait attendre : seule la forme moderne de l'élevage des abeilles a été considérée, et comme la terminologie, en partie très ancienne, a été transportée et adaptée de façon secondaire à une technique relativement récente, plusieurs expressions ont forcément été mal définies et sont restées inexpliquées.

L'ancien mode de culture des abeilles, c'est-à-dire la simple récolte du miel naturel, s'est maintenu jusqu'aujourd'hui presque sans changement chez les Tchérémisses, le moins civilisé des peuples finno-ougriens de la Russie d'Europe, et celui dont les conditions générales d'existence ont le moins changé, au cours des temps. Il a été décrit tout récemment, avec beaucoup de soin par M. A. Hämäläinen (*Journ. Soc. finn.-ou.*, t. XXVI, p. 6 et suiv.) qui l'a étudié sur place et en détail. Bien entendu, il repose sur l'exploitation des ruches libres, des nids choisis et installés par les abeilles elles-mêmes dans des creux d'arbres. Mais tout primitif qu'il est, il comporte une technique assez raffinée en son genre et très précise. En effet, les trous où se logent les essaims sont presque toujours dus à la destruction partielle, par des insectes ou par la pourriture, de troncs sur pied, c'est-à-dire qu'il sont presque invisibles, le cœur du bois étant le premier attaqué et les couches nouvelles ainsi que l'écorce pouvant fort bien assurer seules pendant de longues années la vie de l'arbre; en tout cas les creux en question restent inaccessibles à l'homme et inexploitables, alors que les abeilles y pénètrent

[1] On sait comment M. A. Meillet a dirigé son attention sur le premier point (voir *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire*, Paris, 1906; *Comment les noms changent de sens*, *Année sociologique*, 1905-1906) et comment le souci tout particulier que les linguistes autrichiens, de M. Schuchardt à M. Meringer, ont porté au second a abouti à la création de la revue *Wörter und Sachen* (Heidelberg. 1909 et suiv.).

par la petite ouverture que fait un insecte ou le bec d'un pic. Le premier soin de l'éleveur d'abeilles est donc de pratiquer à la hauteur de la ruche future une fente verticale d'un peu plus d'un mètre (1,5 *aršin*) de longueur et d'une largeur de près de neuf centimètres (deux *veršok*); cette entaille se ferme au moyen de deux planchettes que l'on place bout à bout et qui ne laissent d'autre ouverture que celle qui est pratiquée à l'extrémité de l'une d'elles pour servir de passage aux abeilles. Cette fermeture s'appelle en tchérémisse *jaktem* et l'appareil tout entier *βopš*. L'éleveur s'assure la propriété des ruches qu'il a trouvées et apprêtées en incisant dans l'écorce de l'arbre sa « marque » personnelle, dite *tišto* de son vieux nom tchérémisse et ordinairement *tamγa*, d'un mot bien connu emprunté au tatar. L'enlèvement du miel se fait par l'ouverture aménagée; pour grimper à l'arbre on se sert d'un appareil ingénieux fait de cordes, d'étriers et d'une sellette en bois.

Il n'est pas douteux que la manière de faire qui vient d'être brièvement résumée n'ait été en usage chez tous les peuples finno-ougriens. Elle a disparu en même temps que les grands arbres qui vieillissent librement sur pied, devant la technique plus raffinée et plus lucrative de l'élevage en ruches, comme elle le fait d'ailleurs à l'époque actuelle chez les Tchérémisses eux-mêmes. Mais elle a laissé des traces par endroits et elle se perd par degrés seulement : le plus souvent on a commencé par aider la nature en évidant les troncs après y avoir pratiqué une fente de la façon qui vient d'être dite; plus tard on s'est servi de grandes ruches que l'on attachait au haut des arbres (cf. Smirnov-Boyer, *Les populations finnoises des bassins de la Volga et de la Kama*, vol. I, p. 100; Smirnov, *Вотяки*, p. 111; M. Buch, *Acta Soc. Scient. fenn.*, t. XII, p. 503). Les contes populaires votiaks conservent le souvenir des procédés anciens (voir Y. Wichmann, *Wotjakische Sprachproben*, *Journ. Soc. finn.-ou.*, t. XIX, p. 56 et 59); on y voit l'éleveur se rendre au printemps dans la forêt pour y chercher des arbres creux, apprêter ses ruches et les munir de couvercles de bois (*mures*), y retourner, l'automne venu, pour les ouvrir et en retirer le miel. Dans quelques villages mordves reculés du gouvernement de Penza, l'élevage en ruches n'avait pas encore remplacé la culture en forêt au siècle dernier (voir Hämäläinen, *loc. laud.*, p. 3). Enfin, pour ce qui est des peuples de la Baltique, il suffira de rappeler qu'en este on distingue encore la ruche du rucher de celle de la forêt (*koŋg*, *koskel*).

Chez les populations de langue indo-européenne, plus proches des vieux centres de civilisation, la récolte du miel naturel a disparu, en général, beaucoup plus tôt. Elle a duré longtemps chez les Slaves et l'on connaît encore en russe le бортничество,

l'apiculture en forêt, à côté de celle qui se pratique dans les ruchers. Au mot бортъ, on peut retrouver dans le dictionnaire de Dal', par exemple, l'indication sommaire des divers modes d'exploitation énumérés ci-dessus; malheureusement il est impossible de décider si les usages indiqués remontent aux Slaves ou aux Finno-Ougriens étant donnée l'origine d'une grande partie de la population russe. Mais ce qui est certain, c'est la valeur du mot slave commun **bʷrtĭ* (r. бортъ, tch. *brt*, pol. *barć*) qui signifie partout «arbre creux servant de ruche». Les Lettes, comme leurs voisins les Lives, les Lituaniens pratiquaient encore l'antique culture des abeilles à l'époque de leurs luttes sanglantes contre les Allemands; ils avaient des *arbores apum* (cf. Bielenstein, *Studien auf d. Geb. d. lett. Archäol., Ethn. u. Myth.*, p. 2-3), dont le nom existe encore, let. *dẽjele* et *dẽjums*, lit. *dravis*. Pour ce qui est des Germains, Moriz Heyne a montré clairement (*Das deutsche Nahrungswesen*, p. 214) que l'apiculture en forêt s'était perpétuée en Allemagne jusqu'au moyen âge[1]. Selon le vieux droit germanique (lois des Lombards, des Visigoths), la propriété des arbres à abeilles est assurée par un signe gravé dans l'écorce, exactement comme chez les Tchécémisses. Un détail conservé par les coutumiers et cité par M. Heyne (*loc. laud.*, p. 216), montre comment un procédé intermédiaire entre la technique la plus ancienne des peuples finno-ougriens et indo-européens et l'apiculture en ruche s'est longtemps maintenu : les *Weistümer* (3, 897-898, p. ex.) nous apprennent que l'une des opérations faites par l'éleveur était de *den boum lochen*, c'est-à-dire de creuser le tronc raccourci (*gewipfelt*) afin d'y ménager une ruche.

Les mots recouvrent bien les choses, d'ailleurs. Les noms de la ruche, en partie obscurs et d'origine inconnue (cf. Schrader, *Reallexicon*, s. v. *Biene*), sont soit des emprunts, soit des désignations transparentes de l'objet (panier, cuve, tonneau ou autre) qui sert à loger les abeilles[2]; tous sont relativement récents. Les plus anciens ont, en réalité, changé de signification et s'éclairent à la lumière des usages tombés en désuétude. Tel est le cas du mot *pū* «arbre» qui est employé en outre dans le sens de «ruche» (ainsi dans *linnu-pū*) et qui est un témoin de

[1] L'idée que l'usage des ruches est germanique et la récolte du miel librement déposé dans les bois slave est contredite par les faits et s'appuie sur des étymologies insoutenables (v. p. ex. Müllenhoff, *Zeitschr. d. Ver. f. Volkskunde*, t. X, p. 16 et suiv.).

[2] Aux exemples donnés par MM. Schrader (*Reallexicon*, s. v. *Biene*) et Meringer (*Indogerm. Forsch.*, t. XVI, p. 159-160), on peut ajouter entre autres : zyriène *ul'ej* qui est le russe улей, hongrois *köpü* (= all. *kiepe*), este [*taru*]-*pakk* qui traduit l'allemand -*stock* de *Bienenstock*, tchér. montagnard *t'še·lúk* (= r. пчельникъ) et tous les mots qui sont calqués sur *Bienenkorb*, hongr. *méh-kas*, lit. *bìezių kurbas* et let. *bischukurwis*.

l'époque où se pratiquait la collecte du miel déposé par les abeilles en forêt. Un autre exemple est celui des expressions finnoise *mehiläispesä* et zyriènes *mošpoz*, *mal'apoz* ou *mazypoz* « ruche », formées avec *mehiläis-*, *moš-*, *mal'a-* ou *mazy-*, thèmes du nom de l'abeille et *pesä* ou *poz* dont la valeur véritable est simplement celle de « nid ». Et quand v. pr. *drawine* a servi à traduire *Beute*, « ruche », on a sans doute aussi donné à une chose nouvelle un nom ancien, car *drawine* recouvre sensiblement lit. *drauis* « ruche aménagée dans un arbre ».

Mais les expressions les plus curieuses à étudier sont celles qui s'appliquent à l'œuvre de l'homme, c'est-à-dire non plus au creux naturel ni à l'arbre qui le porte, mais à la fente aménagée par l'éleveur d'abeilles et à son système de fermeture. Tel est sl. com. **bʷrtĭ* qui est attesté dans tous les dialectes slaves, et qui a légèrement étendu sa signification; il a été employé d'abord pour désigner le nid d'abeilles préparé tout entier, puis, par endroits, il a servi à nommer telle ou telle partie spéciale de la fente caractéristique. L'étymologie reproduite par M. Berneker (v. *Slav. Etym. Wb.*, s. v.) est certainement correcte : il s'agit bien d'un dérivé de la racine **bher-* « frapper, fendre ». Mais il ne semble pas que le sens en soit celui de « excavation », comme le veut en particulier M. Meringer (*Indogerm. Forsch.*, t. XVI, p. 160); en effet, **bʷrtĭ* désigne partout le nid d'abeilles apprêté et non le trou fruste, *brt* en tchèque s'applique à l'entrée de la ruche sauvage, c'est-à-dire à la petite ouverture ménagée dans le couvercle de la fente, et *bórtnyca* en petit russe est le nom d'un morceau de bois taillé au ciseau. Seul pet. r. *bórta* veut dire « creux d'arbre ». La signification de **bʷrtĭ* est bien plutôt celle de gr. *φάρος* « sillon », *φάρω* « je fends ». Ainsi s'explique l'opposition si nette qui se poursuit à travers tous les dialectes slaves, et dont M. Meringer n'a pas tenu compte (*Indogerm. Forsch.*, *loc. cit.*) entre **bʷrtĭ* et **uljĭ*; ce dernier qui désigne partout et toujours la ruche proprement dite (pol. *ul*, tch. *úl*, slov. *ulj*; bulg. *ulej*, r. ульй) se rattache peut-être à l'idée générale de « creuser », sans qu'il soit d'ailleurs possible de l'affirmer. Comme lit. *aulĩs* et *avilĩs*, let. *aulis*, *aule* et *awele*, il s'applique en fait à un cylindre creux, ainsi que l'indique gr. *αὐλός* et que l'a montré M. E. Lidén (*Studien z. altind. u. vergl. Sprachgesch.*, p. 83, n. 5) qui compare norv. mod. *aul*, *jol*, v. isl. *huann-ióli* « tige creuse de plante ». Par une coïncidence curieuse le « Bienenstock beim Hause » du lette, *strûps* (v. Bielenstein, *Lett.-deutsch. Wb.*, s. v.), c'est-à-dire l'équivalent de sl. com. **uljĭ*, l'opposé de let. *dẽjele*, *dûris* « ein in einem Waldbaum gehauener Bienenstock » (Bielenstein, *loc. laud.*) sert aussi à désigner une « tige creuse » (v. Stender, *Lett. Lexikon*, s. v. *strohps*).

Un mot plus intéressant que sl. com. *b^{a}*rtĭ* est peut-être bien r. дѣль. Ce substantif féminin qui est l'un des noms de la fente aménagée par l'éleveur sur l'arbre creux, se rattache naturellement à r. дѣлить, s. *dijèliti*, tch. *děliti*, pol. *dzielić* «partager», à r. дѣлъ, s. *dio*, tch. *díl*, pol. *dział* «part» et *rozdział* «division» et ne signifie pas autre chose que «coupe, fissure» à l'origine. C'est par suite d'une erreur qu'il est rapproché dans le dictionnaire excellent de M. E. Berneker (*Slav. etym. Wb.*, s. v. *dělo*) de sl. com. **dělo* «œuvre», **dělati* «faire, ouvrer», dont l'éloignent et son sens propre et celui des mots apparentés des autres dialectes indo-européens. Car il existe en lette un petit groupe de mots de la même famille se rapportant à l'ouverture qui constitue en somme à elle seule toute la ruche primitive : ce sont *dējejs* «celui qui creuse, qui perce la ruche», *dējele* ou *dējela* «l'arbre où une ruche peut être percée ou a été percée; l'outil qui sert à pratiquer l'ouverture», *dējums* «la ruche apprêtée, l'apprêt de la ruche», et enfin, à l'origine de toutes ces formes, le verbe *dēt* «percer une ruche». Jusqu'à présent une étymologie a été proposée de ces termes par MM. W. Prellwitz (*Etym. Wb. d. gr. Spr.* s. v. δῖνος) et Uhlenbeck (*Beitr. z. Gesch. d. deutsch. Spr. u. Lit.*, t. XXVI, p. 311); elle est fondée sur le rapprochement de lette *dīt* «danser», de gr. δινεύω «tourner» et δῖνος «tourbillon, vase rond», de skr. *dīyati* «flotte, vole», et consiste à voir dans le *dējums* du lette une sorte de récipient circulaire. Ces combinaisons soulèvent des difficultés, phonétiques et sémantiques sérieuses, et n'ont pas été approuvées d'ordinaire (cf. Boisacq, *Dict. étym.*, s. vv.); elles ne sauraient en aucun cas, s'accorder avec les procédés techniques exposés ci-dessus. En revanche il est fort probable que le verbe *dēt* s'applique à la confection de la дѣль des Russes et que si *dēju* «je pose, je mets» se coupe *dē*+*ju* et contient la racine indo-européenne bien connue **dhē-* (skr. *dádhāmi*, gr. τίθημι), *dēju* «je perce une ruche» se divise en *dēj*+*u*, tout comme *dēju* «je tette», ainsi que l'a déjà montré M. Leskien (v. *Bildung d. Nomina*, p. 480) qui a reconnu dans *dējele* une formation primaire en *-e-le*. Dès lors la racine indo-européenne qui se cache dans ces mots ne peut guère être que **dēy-* «partager, diviser», pris dans son sens le plus précis et le plus concret, celui de «pratiquer une coupure, faire une fente»; *dējums* et *dējele* sont à rapprocher de gr. δαίς «portion», de skr. *dáyate* «il divise», *dắti* «il tranche, il partage». L'interprétation exacte de *dējejs* semble donc devoir être «celui qui fend l'arbre», celle de *dējele* «l'arbre à fendre, ou fendu; l'outil qui sert à fendre» et le verbe *dēju*, *dēt*, par un phénomène de syncrétisme assez remarquable, ne représente pas seulement les deux racines **dhē-* «poser» et **dhēy-* «prendre (donner) le sein», mais encore **dēy-*

« diviser », ainsi qu'il est naturel d'ailleurs en baltique, où **dl* et **d* se confondent.

Cette étymologie, satisfaisante pour le sens et correcte au point de vue phonétique, n'est pas isolée, elle s'appuie sur plusieurs faits extérieurs aux langues baltiques et qui forment groupe avec elle. Il est certain, par exemple, que M. F. A. Wood a eu raison de rapprocher les formes lettes *dējums*, *dējele* du v. h. a. *zîdalâri* (*Beitr. z. Gesch. d. deutsch. Spr. u. Lit.*, t. XXIV, p. 533), bien qu'il n'ait pas su les expliquer. Ce mot allemand est visiblement un nom d'agent en *-âri*, dérivé d'un ancien *zîdal-* qui se retrouve dans *zidelber*, bas all. *tielbaar* (*Vers. e. brem.-niedersächs. Wb.*, t. V, p. 67) et il a bien, ainsi qu'il convient, la valeur d'un nom de métier (cf. Heyne, *Das deutsche Nahrungswesen*, p. 215; F. Kluge, *Nomin. Stammbildungsl.*, p. 6). Quant à *zîdal-*, il représente comme on l'a vu (cf. Wood, *loc. laud.*; Kluge, *Etym. Wb.* s. v. *Zeidler*) germ. com. **tēþla*, i.-e. **dī-tlo-*, tout comme v. h. a. *stadal* répond à germ. com. **staþla-*, i.-e. **stho-tlo-*, et n'est sans doute pas autre chose que le nom ancien de la fente qui caractérise la ruche installée sur un arbre creux. Les glossateurs latins qui rendaient *zîdalâri* par *apiarius*, *apiaster* et *mellificator* avaient forcément recours à des équivalents approximatifs et il est impossible de conclure, comme l'a fait M. Heyne (*Das deutsche Nahrungswesen*, p. 215) de la traduction par *mellificator* au sens de « miel » pour *zîdal-*; d'autant que *Zeidelbär* peut aussi bien s'entendre comme « ours à ruche » que comme « ours à miel », ainsi que l'a fait remarquer justement M. Meringer (*Indogerm. Forsch.*, t. XVI, p. 161). C'est d'ailleurs de cette façon que l'a interprété l'auteur du *Vocabulaire prussien* d'Elbing : il a rendu *czidelber* par *caltestisklok'* qui est pour *caltestis clokis*; en effet *ber* tout court se dit *clokis*, et *caltestis* est un adjectif tiré d'un mot non attesté en prussien et correspondant à tch. *klát* « tronc de bois, ruche » (cf. R. Trautmann, *Die altpreuss. Sprachdenkm.*, p. 352).

En somme, il se trouve que la racine **dēy-* est représentée doublement en germanique : d'un côté par des mots abstraits qui ont leur correspondant en arménien et qui servent à désigner les divisions du temps (v. h. a. *zît*, v. a. *tíd* et *tíme*, v. isl. *tíme*; arm. *ti*); de l'autre par un terme technique qui a conservé le sens concret ancien avec une nuance spéciale que les autres dialectes du Nord-Est, baltique et slave, connaissent également. Cette nuance répond simplement à un emploi particulier de la racine : **dēy-* signifie « fendre un arbre creux » et « diviser », comme **prek₁-* « demander en mariage » et « interroger », ou **bher-* « être grosse » et « porter ».

Mais en même temps que la technique, la terminologie s'est

développée de façon parallèle en indo-européen et en finno-ougrien; ici comme là l'importance essentielle du procédé d'aménagement de la ruche sur arbre a conduit à nommer d'après lui d'abord le nid d'abeilles préparé, puis, par extension, l'apiculture s'étant perfectionnée, les ruches proprement dites. En mordve la ruche se dit, d'après Wiedemann, *neškä* chez les Mokches, *nešk'e* chez les Erzes, et, selon M. Paasonen (v. p. ex. *Jour. Soc. finn.-ou.*, t. XII, p. 51), *ńešk'e* chez ces derniers, d'un nom qui sans doute répond pour le sens à v. h. a. *zûdal-*, à let. *dẽjele* et à sl. com. **bʺrtĭ*. Il paraît bien se rattacher, en effet, à tchér. orient. *nüške* qui désigne la gouge employée précisément avec une hache étroite dite *βaškə̑* à la confection de la fente qui permet d'exploiter les nids (v. A. Hämäläinen, *Journ. Soc. finn.-ou.*, XXVI, p. 10), à tchér. or. *nüžam* (Szilasi, *Cseremisz Szótár*, s. v.) et tchér. occ. *nəžäm* (Ramstedt, *Mém. Soc. finn.-ou.*, t. XVII, s. v.) «racler», ainsi qu'à finn. *nyhtää* «arracher (des herbes, des cheveux, des poils)». Plusieurs de ces mots qui expriment l'idée de «goujer, entamer en raclant» ont été réunis confusément par O. Donner en son temps (*Vergl. Wb. d. Finn.-u. Spr.*, § 913 à 918), mais n'ont pas été expliqués; ils reposent sur un élément principal **neš-*, qu'il convient de distinguer du radical **ńeč-* (hongr. *nyes*, finn. *nytkiä*) reconnu par M. E. Setälä (*Finn.-u. Forsch.*, t. II, p. 235) et dont le sens «éplucher, cueillir, raser» est voisin.

Le votiak diverge légèrement; il désigne la ruche forestière, non d'après la fente elle-même, mais d'après son système de fermeture. Il la nomme, en effet, *podem* d'un substantif qui correspond au verbe *podiṇi* (*podni*) dont la signification générale est «fermer» et dont le sens spécial est «clore la ruche»; son équivalent exact en zyriène, *pödni*, veut simplement dire «couvrir, fermer» et doit être rapproché, sans doute, du verbe finnois *peittää*, qui se traduit précisément de la même façon (cf. Y. Wichmann, *Wotjak. Chrestom. m. Gloss.*, p. 95). De *podem* «ruche sauvage» a été tiré le dénominatif *podemàṇi*, *podmàṇi* «installer des ruches, apprêter des nids d'abeilles»[1].

[1] Le nom tchérémisse de la борть, ou ruche sauvage, est *βopš* et *βo·βoš* (avec un *ə* secondaire) dans les parlers orientaux, *βopᵊš* à l'Occident; le même mot signifie aussi l'arbre qui porte le nid d'abeilles. Comme celui-ci s'appelle aussi au témoignage de M. Genetz (v. Szilasi, *Cseremisz Szótár*, s. v.) *βopš-mə̑ra*, il semble probable qu'il faut voir en *βopš* une désignation abrégée de «l'arbre à abeilles» : *mə̑ra* serait l'arbre et répondrait à zyriène *myr* «tronc, souche», tandis que *βopš* serait un emprunt au baltique, cf. v. pruss. *wobse*, lit. *vapsà*. Cette étymologie est, d'après une communication personnelle toute récente, celle à laquelle s'est arrêté aussi M. Heikki Paasonen, le professeur de linguistique finno-ougrienne à l'Université de Helsingfors. D'après ce qui a été dit plus haut, on voit que pour l'auteur de cet article la désignation de l'abeille

Sur un point encore l'apiculture primitive a laissé des traces dans le vocabulaire d'un certain nombre de dialectes indo-européens et finno-ougriens. L'installation des ruches sauvages et la récolte du miel que les abeilles y déposent ne sont possibles que si l'éleveur est en état de grimper haut sur des arbres difficiles à escalader, étant donnés leur âge et leurs dimensions. Sans doute on s'est servi, pour y arriver, d'instruments, comme on le fait maintenant encore chez les Tchérémisses (v. ci-dessus, p. 272), mais il n'en reste pas moins qu'il y a là une opération essentielle, technique, un acte de métier. Aussi l'éleveur d'abeilles s'appelle-t-il en lituanien *bitkopis* (cf. Kurschat, *Deutsch-litt. Wb.*, s. v. *Bienenvater*) d'un nom qui n'a aucun sens en apiculture moderne et dont la formation est on ne peut plus clair : il s'agit d'un composé de *bit-*, radical de *bitė*, *bitis* «abeille» et d'un substantif en *-is* (génitif *-io*) qui répond au verbe lit. *kópiu*, *kópti*, let. *kāpt* «grimper» (Leskien, *Ablaut*, p. 376).

Le plus souvent «monter à l'arbre» est employé dans le sens spécial de «châtrer la ruche». En effet, on monte aux arbres deux fois : la première, au printemps, pour installer la ruche, la seconde à l'automne pour la vider. L'aménagement de l'arbre est désigné en général d'un nom particulier qui doit son origine, ainsi qu'on a pu le voir, au procédé employé; l'enlèvement du miel, au contraire, ne consiste guère qu'à escalader le tronc et c'est lui que tout naturellement l'on tend à désigner simplement, par le mot «grimper». Le lituanien même *bitkopis* est souvent pris pour nommer celui qui cueille le miel, et le verbe *bitkopáuju*, *bitkopáuti* signifie «châtrer les ruches». Dans les langues slaves la même opération est appelée de la même façon : en polonais on dit *łazić*, en russe лазить (борть); même on a à côté de ces verbes les mots pol. *leziwo*, pet. r. *łazywo* qui désignent l'échelle de tille avec laquelle on monte jusqu'aux ruches, et pol. *łazbień*, nom de la planchette sur laquelle on s'assied pendant qu'on puise le miel. D'autre part on rencontre des termes techniques exactement correspondants du côté finno-ougrien : en votiak le verbe *tubiṇi* signifie à la fois «grimper» en général et «châtrer une ruche» en particulier, comme on peut le constater d'après le deuxième des contes réunis par M. Yrjö Wichmann (*Journ. Soc. finn.-ou.*, t. XIX, p. 56). Dans le second sens *tubiṇi* se construit avec *muš* «abeille» comme régime direct : «il alla châtrer la ruche» se dit *muśsɛ tubiṇi miɲem* et «châtre les ruches» *muštɛ tubiśa* (*Journ. Soc. finn.-ou.*, *loc. laud.*).

par un nom emprunté et simplement approximatif serait un effet du tabou. — Quant à l'emploi de *βopš* tout court dans le sens de «arbre, nid à abeilles», il convient de comparer la locution votiake *muš tubiṇi* mot à mot «apes ascendere» pour «apum arborem ascendere».

Asssurément il n'est pas toujours possible de serrer de près l'étude des mots comme on a essayé de le faire ci-dessus et, comme il a été dit plus haut, notre connaissance des faits est trop souvent insuffisante. Mais il convient néanmoins de ne pas perdre de vue, que sans doute le vocabulaire de nos langues tel que nous le connaissons est, pour la plus grande part, explicable parce qu'il a été créé ou recréé par l'homme à date historique. Les mots qui en cela ressemblent à μέλισσα sont nombreux; ceux qui sont pareils à πατήρ et qui nous apparaissent comme primitifs le sont sensiblement moins : le progrès de nos connaissances et le développement de notre méthode le feront ressortir chaque jour de façon plus claire et plus sûre.

Robert Gauthiot.

NOTES
DE PHONÉTIQUE GÉNÉRALE.

I. — Sur *l* dure.

Les analyses qu'on a faites de l'*l dure*, qu'on note généralement *ł*, et qui est connue surtout en polonais et en russe, sont assez divergentes, mais elles ont toutes un trait commun, celui de définir le phonème en question comme un phonème *vélaire*. Certains auteurs enseignent que l'essentiel du phonème est une certaine restriction du passage de l'air dans la partie postérieure de la cavité buccale, cf. Storm, *Englische Philologie*[2], 1902, p. 65. Les autres — et cette opinion est adoptée par la plupart des linguistes — soutiennent qu'il y a une occlusion vélaire au milieu et que l'air passe des deux côtés, cf. Sweet, *Primer*[3], 1906, p. 41; Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*, 1904, p. 131; Passy, *Petite phonétique*, 1906, p. 76, etc.). Certains auteurs remarquent enfin que le bout de la langue *peut* toucher les dents, mais que ceci n'est pas nécessaire (cf. Jespersen, *loc. cit.*; Voelkel, *Sur le changement de l'L en U*, 1888, p. 46).

Ces analyses ne sont pas correctes comme l'on peut se persuader en consultant les tracés 1, 2, 3 et 4 ci-joints :

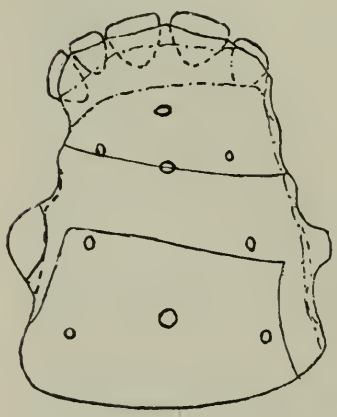


Fig. 1.

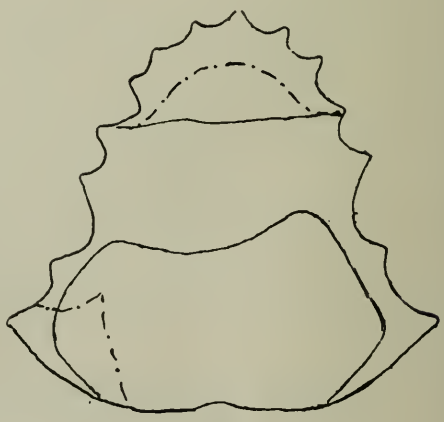


Fig. 2.

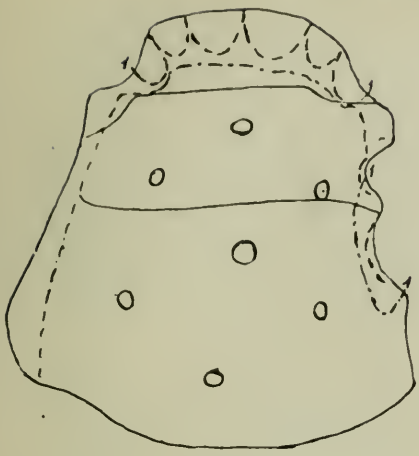


Fig. 3.

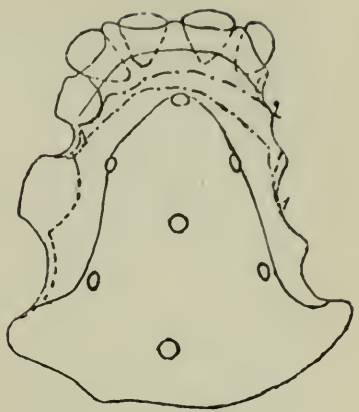


Fig. 4.

On voit que l'essentiel de l'articulation de l'*l dure* est justement le contact de la partie antérieure de la langue avec les dents d'en haut respectivement avec les alvéoles et l'*abaissement* de tout le corps et surtout de la partie médiale de la langue qui laisse échapper l'air de deux côtés respectivement d'un seul côté. Tout ceci a été déjà vu par M. Bulič qui, dans son excellent article (*Русскій филологическій Вѣстникъ*, XXIII, p. 181) définit l'*l dure* comme un phonème «liquide, latéral, antérieur, dorsal, postdental avec la langue courbée et *abaissée* dans sa partie postérieure». M. O. Broch a bien marqué le contact de la partie antérieure de la langue avec le palais, mais considère la partie postérieure de la langue comme plus ou moins relevée, dans son *Описаніе одного говора Тотемскаго уѣзда*, p. 52 et suiv. (*Сборникъ Академіи*, vol. LXXXIII).

La même opinion sur la formation de l'*l dure* a été exprimée par M. Sievers dans la premiere édition de ses *Grundzüge der Lautphysiologie*, 1876, p. 55, mais il l'a modifiée depuis. Je donne les spécimens des *l dures* des principales langues slaves qui l'ont conservée. En dehors du monde slave je ne puis citer que le lituanien qui, possédant une *l dure*, l'articule de la manière qui vient d'être décrite, d'après le témoignage de M. Gauthiot, *Le parler de Buividze*, 1903, p. 25 [1].

[1] On a cité des *t* en hollandais, en portugais et en écossais. Mais, d'après les descriptions de M. Dijkstra, *Holländisch*, 1903, p. 7, et celles de M. Vianna, *Portugais*, 1903, p. 18, ces *t* ne sont pas vélaires. M. Dijkstra emploie comme signe pour l'*l* en question une *l* ordinaire, et il est à croire qu'à la fin des syllabes elle est comparable à l'*l* anglaise dans la même position. Quant à M. Vianna, il dit expressément que l'*l* portugaise ne se trouvant qu'après une

Pour l'oreille, l'*l dure*, par comparaison à l'*l* ordinaire, se définit comme un phonème avec peu de bruits consonantiques, une *l* très vocalique avec un timbre grave qui dépend de l'agrandissement de la chambre de résonance, formée par la langue et le palais.

Je ne crois pas qu'il soit possible de produire le même son d'une autre manière; du moins je n'ai jamais pu y parvenir autrement, et je n'ai jamais observé chez d'autres un autre procédé. En tout cas, si l'on essaye de supprimer le contact de la partie antérieure de la langue, on obtient un son tout à fait différent de l'*l dure* et sensiblement vocalique. Ceci se produit, en effet, chez certains individus qui ne peuvent plus prononcer l'*l dure*, — ce qui paraît ridicule à l'entourage — et même dans certaines régions dialectales, comme, par exemple, en Galicie occidentale. Le phonème nouveau est perçu généralement comme un *u* ne formant pas syllabe. Toutefois, en Galicie occidentale, le phonème, issu de *t*, tout en étant une *voyelle non syllabique*, est différent de *u̯*, d'après le témoignage de M. Rozwadowski (*Szkic wymowy polskiej*, *Materyały i prace*, I, p. 109 et suiv.)[1].

Une personne, Russe d'origine, mais ayant des défauts de prononciation, que j'ai eu l'occasion d'observer, substituait aux *l dures* une *voyelle non syllabique* très voisine de *u̯*, où l'on percevait à peine quelque chose qui rappelait l'*l dure*. En examinant le cas de plus près, je me suis persuadé que le contact ayant été levé, le bout de la langue ne se portait pas moins vers les dents d'en haut, de sorte qu'il se produisait des bruits consonantiques très faibles, rappelant l'*l dure*.

L'*l dure* russe — la seule sur laquelle j'ai à ce point de vue des données — varie suivant les conditions phonétiques. On voit sur le tracé 4 que la zone de l'articulation de *t* finissant la syllabe est plus petite que celle de *t* commençant la syllabe, c'est-à-dire que *t* finissant la syllabe comporte un contact moins fort, par conséquent des orifices plus grands et des bruits consonantiques affaiblis, en un mot qu'elle est plus vocalique. Cette alternance phonétique récente (cf. Baudoin de Courtenay, *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen*, 1895) a abouti déjà dans les dialectes de Russie Blanche à une alternance :

t commençant la syllabe ‖ *u̯* finissant la syllabe (*t*-‖ -*u̯*).

voyelle, s'articule «avec une partie de la langue plus près du bout» que pour l'*l* (?). C'est pour ça qu'il demande un signe nouveau *ł*. Reste donc l'*l* en écossais, sur laquelle je n'ai pas eu l'occassion de me former un jugement.

[1] L'interprétation qu'a donnée M. Vondrák, dans sa *Vergleichende Grammatik*, I, p. 291, du passage en question, est fondée, évidemment, sur un malentendu.

Enfin il faut mentionner qu'on observe, en anglais, en tchèque et en lette, dans les mêmes conditions phonétiques, une alternance entre une *l* ordinaire moyenne et une *l* un peu plus grave et plus vocalique. Cette dernière variété de *l* est très voisine de *ł* russe, à laquelle on ne peut guère l'opposer, comme le fait M. Jespersen (*Lehrbuch der Phonetik*, p. 131), toutes les deux étant *hohle l* et la différence n'étant que de degré; la seconde est encore un peu plus grave et plus vocalique, ayant moins de bruits consonantiques. Pour l'anglais, la chose est bien connue; pour le tchèque et le lette, je suis en état de donner des témoignages précis, voir ci-après les tracés 5 et 6 :

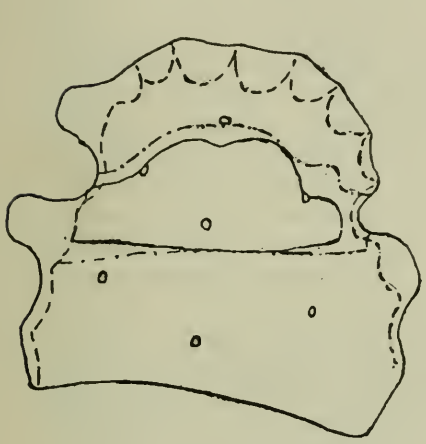


Fig. 5.

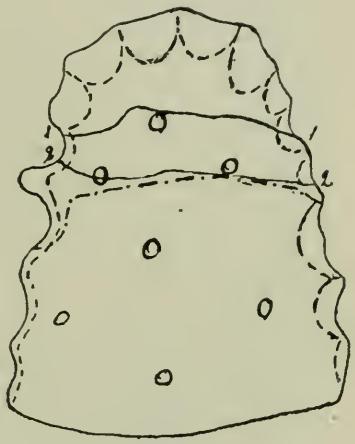


Fig. 6.

Tels sont les faits. Si l'on se rappelle maintenant que, d'après la recherche faite par M. Meillet, *M.S.L.*, XIII, p. 237, *ł* se développe ou à la fin des syllabes ou devant les voyelles du type *a*, *o*, *u*, (*e*), on pourra facilement dresser toute l'évolution phonétique. Examinons d'abord le premier cas.

La première étape nous est donnée par les tracés 5 et 6 représentant les variétés de *l* ordinaire en tchèque et en lette. Et cette étape est très facile à comprendre, toute articulation finale de la syllabe étant affaiblie, comme on le voit sur le tracé 7, où la zone d'articulation pour *at* est plus petite que celle pour *ta*. L'étape suivante nous est donnée par *ł* russe, etc.. qui présente déjà un grand degré de vocalisation. Ce dernier devient tout à fait remarquable dans la variété de *ł* russe, finissant la syllabe (voir le tracé 4), et aboutit à une voyelle du type *u* ne formant pas syllabe (en Russie Blanche). Ainsi l'on voit que le développe-

ment $-l>-t$ n'est autre chose qu'une étape dans la vocalisation de l, finissant la syllabe et que l'évolution $-l>-t>-u$ est parfaitement parallèle à l'évolution des nasales dans les mêmes conditions (développement des voyelles nasales) et à celle de r finissant la syllabe, par exemple, en anglais du Sud et dans certains dialectes allemands («aba», «Balin» des Berlinois en transcription vulgaire).

Il ne reste qu'une chose qui appelle une explication : à savoir la qualité labiale de la voyelle qui est le résultat de toute l'évolution. Il semble que la substitution se produise par la voie acoustique. Quand le contact de la langue est levé, la chambre de résonance est formée par toute la cavité buccale avec un *grand orifice*, alors qu'auparavant il n'y en avait qu'un petit entre la langue et les dents de côté, de sorte que la résonance devrait être très aiguë et par conséquent très différente de la résonance grave de t. Les personnes qui lèvent le contact de la langue ferment involontairement en même temps les lèvres pour baisser la résonance et la maintenir à la hauteur de celle de t; car autrement, l'oreille, très sensible aux changements de résonance, ne permettrait pas la substitution. La position de la langue ne joue pas un grand rôle dans ces variétés de u non syllabique qui sont très voisines de o[1] et sont formées avec la langue presque neutre.

Le développement de t devant les voyelle du type a, o, u, (e), s'explique assez aisément comme une adaptation. Au premier abord, t paraît un peu étrange devant une voyelle fermée u; mais si l'on se rappelle que, pour former cette voyelle, la langue se retire en arrière, laissant l'espace libre là où se trouve la chambre de résonance de t, la chose devient claire. Quant à la voyelle e, le sort de l qui précède dépend évidemment du degré d'ouverture de la voyelle : devant un e fermé l reste telle quelle; devant un e ouvert, l peut devenir t.

II. — Slave ɪ et gallois ʊ.

J'ai eu, il y a deux ans, occasion d'étudier la prononciation galloise avec Mlle W. qui a bien voulu se prêter avec la meilleure grâce à mes expériences, et nous avons été très étonnés, tous les deux, de constater que u gallois n'est nullement identique à y russe, comme nous le supposions d'après les indications des manuels de phonétique. Les sons des deux phonèmes se ressemblent un peu, mais il est très difficile de les identifier, au

[1] Cf. la notation de voyelle, issue de $-t$ par le signe o, en serbe. On ne pourrait pas employer le même signe dans le cas du russe, parce que là le phonème o est très ouvert.

moins pour les indigènes. Les deux tracés 7 et 8, ci-joints, montrent la différence des deux phonèmes au point de vue articulatoire :

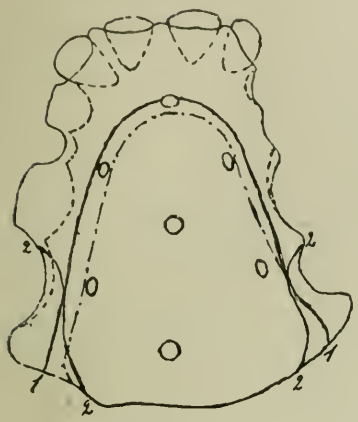


Fig. 7.

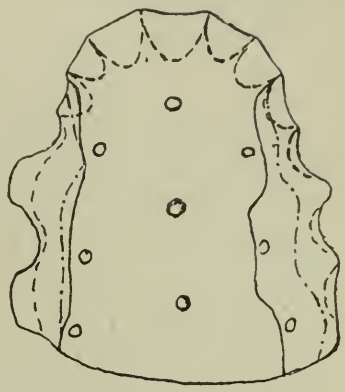


Fig. 8.

Tandis que *y* russe est une voyelle du type «mixed» dans le sens du mot que lui a donné M. Sweet, *u* gallois est une voyelle «mixed» dans le sens propre du mot, c'est-à-dire que la chambre de résonance est formée par toute la longueur de la langue et qu'elle a la forme d'un long tube. Pour allonger ce tube les muscles des piliers du voile du palais sont tendus et «bombés», suivant l'expression de M^lle^ W. Ainsi l'articulation de *u* gallois comporte en même temps l'articulation de *i* et de *u* (*ou* en ortographe français usuel) très profond[1]. Il est possible que l'introduction du terme «mixed» par M. Bell reposait sur une analyse correcte du phonème gallois. En tout cas, les descriptions du son gallois, faites par M. Lloyd dans son travail «Speech Sounds», *Phonet. St.*, IV, p. 187, V, p. 2 et ailleurs, touchent la vérité. En dehors du gallois, je crois avoir entendu le son en question en saxon, à Leipzig, devant *r* (uvulaire), dans les mots tels que *irgend*, *Wirth*, etc. Je les prenais d'abord pour un *ü* (allemand), mais il semble qne les lèvres n'y jouent aucun rôle. Une remarque de M. F. Franke dans son article «Die Umgangssprache der Nieder-Lausitz», *Phonetische Stud.*, II, p. 31, paraît concorder avec mes observations. Il constate que *ï* (alphabet de mf.) peut se former de deux manières, dont l'une qu'il trouve justement devant *r uvu-*

[1] Voir le tracé 8, où est comparée l'articulation du son en question à celle d'une diphtongue galloise *iu* (en orthographe phonétique).

laire, par exemple dans le mot *irgend* de son dialecte, concorde avec ma description du son gallois. Quoi qu'il en soit, *u* gallois et *y* russe sont tout à fait différents, surtout au point de vue articulatoire, et les analyses de M. Sweet (cf. *Primer*[3], 1906, p. 24) sont à corriger[1].

L. Ščerba.

EXPLICATION DES TRACÉS.

La ligne pointillée ---- limite les dents ou leur place, la ligne pointillée -·-·- et la ligne pleine indiquent l'endroit touché par la langue.

1. Sorabe : entre les pointillées *ta*; entre deux pleines *l'a*.

2. Morave[2] : entre les dents et la pointillée *ta*; entre deux pleines *la*.

3. Polonais : entre la limite et la pointillée 1 *ta*; entre deux pleines *l'a*.

4. Russe : entre la limite et la pointillée 1 *ta*; entre la limite et la pointillée 2 *at*; entre deux pleines *l'a*.

5. Tchèque : entre deux pointillées *la*: entre deux pleines *al*.

6. Lette : entre la pleine 1 et la pointillée *la*; entre deux pleines *al*.

7. Russe : entre la limite et la pointillée *ta*; entre la limite et la pleine 1 *at*; entre les limites et les pleines 2 *y* (ы).

8 Gallois : entre les limites et les pointillées *u*; entre les limites et les pleines *byw* «vivre» (*biu* en orthographe phonétique).

[1] Les indications de M. Samuel J. Evans, *Studies in welsh phonology*, 1909, p. 6, sont trop sommaires, toutefois son analyse ne paraît pas diverger de celle de M. Sweet.

[2] Ce tracé m'a été gracieusement prêté par M. Pospíšil.

UNE SURVIVANCE REMARQUABLE

DANS LE PARLER ACTUEL DE KFÀR-ʿABÌDA

(CÔTE SYRIENNE, 60 KILOMÈTRES AU NORD DE BEYROUTH).

Le þ (ث) de l'arabe classique est en général représenté par *t* (ت) dans ce parler, sauf quelques cas spéciaux qui rentrent tous dans la même catégorie et où il a comme correspondant actuel *š* (ش). En voici les exemples : *ḥarkeš* «exciter, troubler, remuer», class. *ḥarkaþa*; *baḥeš* «fouiller», class. *baḥaþa* «fouiller (une question), *laṭaš* «piquer», class. *laṭaþa* «piquer»; *waššeb* «faire partir, faire lever, exciter (un chien)», class. *waþþaba* «faire partir». De plus, alors qu'en classique la forme *šaqala* (évidemment empruntée au cananéen) ne signifie que «peser de la monnaie», et que, dans le sens général de *pendĕre* et de *pendĕre*, on n'emploie que la forme purement arabe : *þaqala*, adj. *þaqil* «lourd», à Kfàr-ʿabìda *šaqal* s'emploie *dans tous les sens*, par exemple celui de «porter, lever une chose».

Il est à remarquer que dans tous ces mots le þ classique dont il s'agit est celui qui a comme correspondants réguliers dans les autres langues sémitiques : *š* en cananéen et assyrien, *t* en araméen, *š* > *s* en éthiopien (voir ces *Mémoires*, t. XV, p. 16). D'autre part, étant donnée l'infaillibilité reconnue des formules phonétiques, les mots *ḥarkeš*, etc., qui ont un *š* irrégulier, ne peuvent être considérés que comme des emprunts (au même titre que le classique *šaqala*), ou du moins comme des mots arabes influencés par la forme phonétique qu'avaient prise les mêmes mots dans la langue (sémitique) qui se parlait dans le pays avant l'adoption de l'arabe. Il est bien connu que l'araméen y a longtemps régné en maître, et en effet un grand nombre des traits de l'arabe vulgaire de cette région s'explique directement par l'influence du syriaque, mais dans le cas particulier que l'on vient de signaler, cette explication est impossible, car l'araméen aurait dans ces mots un *t* pour correspondre au þ de l'arabe (ainsi *waþaba* «partir», chald. *yiθiβ*[1], syr. *it'b*, hébr. *yāšaβ*[2]).

[1] Le *θ* n'est que le résultat d'une spirantisation ultérieure et n'a rien à voir avec le *þ* arabe. Il suppose nécessairement le stade *t*.

[2] L'arabe a un sens exactement opposé à celui de l'hébreu dans ce mot, mais le rapprochement ne fait pourtant doute pour personne. Cf. en allemand *steigen* signifiant à la fois «descendre» et «monter».

Au contraire le cananéen (hébréo-phénicien) présente régulièrement *š* dans ces cas. Or, Kfâr-ʿabîda est sur la côte phénicienne. Il ne faut donc pas hésiter à voir dans *waššeb*, *ḥarkeš*, etc. des survivances phonétiques qui remontent jusqu'au phénicien, car toute autre explication du fait paraît impossible.

Après avoir pendant longtemps refusé d'admettre la possibilité dans les langues d'influences relevant d'autres langues parlées antérieurement sur les mêmes territoires, on est revenu aujourd'hui à cette façon de voir qui est certainement la vraie. C'est la théorie que M. Meillet professe, par exemple dans son *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (2e éd.), et qu'on retrouve dans différents passages du nouveau livre de M. E. Bourciez (*Éléments de linguistique romane*, 1910).

Les faits signalés plus haut leur donnent définitivement raison et montrent que nous sommes maintenant capables, grâce à une phonétique rigoureuse, de distinguer dans certains cas, non seulement deux couches, mais même trois couches linguistiques superposées (arabe, syriaque, phénicien).

M. Feghali. A. Cuny.

NOTES DE PHONÉTIQUE

(AFRIQUE OCCIDENTALE).

Les bruyantes conversations de mes élèves de Saint-Louis, réunis dans la cour de la Medersa, ne pouvaient manquer d'attirer mon attention. De divers groupes partaient des articulations auxquelles mon oreille n'était point familiarisée et des sons présentant un timbre tout spécial.

Les articulations auxquelles je fais allusion peuvent être facilement rapprochées des consonnes suivantes :

$$p,\ b,\ d,\ t^i,\ d^i,\ g\ (\text{série } a).$$

Dans les vocables qui figurent comme exemples dans cette note, elles sont représentées par les caractères suivants :

$$\check{p},\ \check{b},\ \check{d},\ \check{t}^i,\ \check{d}^i,\ \check{g}\ (\text{série } \check{a}).$$

Ce sont toutes, dans l'une et l'autre série, des explosives. De même que pour les consonnes p, b, l'occlusion est produite pour $\check{p}$, $\check{b}$ par les lèvres. Elle est réalisée dans la prononciation de $\check{d}$, $\check{t}^i$, $\check{d}^i$, $\check{g}$ par la langue, les dents, le palais, tout aussi bien que pour d, d^i, t^i, g.

La différence essentielle entre elles est la suivante.

Pour les articulations de la série a, l'explosion est produite par de l'air chassé de la poitrine (*expiration*); elle résulte pour celles de la série $\check{a}$ d'une *aspiration*.

J'ai essayé de me rendre compte du mécanisme de ces articulations en les faisant prononcer dans les conditions suivantes :

Quand l'informateur[1] prononce :

$$p,\ b,\ d,\ t^i,\ d^i,\ g\ (\text{série } a),$$

une glace tenue devant sa bouche se ternit, la flamme d'une bougie placée devant ses lèvres est chassée en avant, une feuille

[1] J'ai eu comme informateurs tous mes élèves de la Medersa de Saint-Louis et quelques étrangers. Je remercie tout particulièrement le plus intelligent d'entre eux, le jeune *Amadou Ba*, boursier du Gouvernement de la Mauritanie, déjà pourvu du diplôme d'interprète. Il est Toucouleur, originaire de Kaédi (Mauritanie); sa voix est bien timbrée et son articulation des plus nettes. C'est un informateur précieux.

de papier mince, fixée à la lèvre supérieure, est projetée loin de sa bouche, il y a *expiration*;

Si, au contraire, l'informateur articule :

$$\dot{p}.\ \check{b},\ \check{d},\ \dot{t}^{i}.\ \check{d}^{i}.\ \check{g}\ (\text{série } \check{a}).$$

on n'observe pas de buée sur un miroir que l'on approche de ses lèvres, la flamme d'une bougie placée devant sa bouche ne vacille que de façon presque imperceptible, une feuille de papier à cigarettes tenue au voisinage des lèvres n'est nullement chassée en avant. Il n'y a pas *expiration*.

Y a-t-il *inspiration*, introduction d'air dans la poitrine, en arrière des lèvres ou de la langue? On peut se rendre assez bien compte de ce qui se passe de la façon suivante.

L'informateur ayant préalablement rempli sa bouche de la fumée d'une cigarette prononce les consonnes de la série *a*; la fumée est expulsée de la bouche.

S'il articule dans les mêmes conditions :

$$\dot{p},\ \check{b},\ \check{d},\ \dot{t}^{i},\ d^{i},\ \check{g},$$

la fumée n'est pas chassée de la bouche, elle reste dans la cavité buccale où elle tourbillonne; à peine se trouve-t-elle légèrement attirée vers l'arrière-bouche quand on articule $\dot{p}$, $\check{b}$, $\check{d}$; mais pour $\check{d}^{i}$ et surtout pour $\check{g}$, elle franchit l'isthme du gosier et l'informateur peut être incommodé; toutefois la fumée ne pénètre que très peu dans la trachée-artère. La quantité d'air inspirée par la bouche est donc très faible.

Mais il y a nettement *aspiration* en arrière des lèvres ($\dot{p}$, $\check{b}$) ou de la langue ($\check{d}$, $\check{d}^{i}$, $\dot{t}^{i}$, $\check{g}$). Cette aspiration peut être facilement mise en évidence de la simple manière suivante :

Avant d'articuler, l'informateur place dans sa bouche un tube fin (une paille) tenu par une extrémité soit entre les lèvres ($\dot{p}$, $\check{b}$), soit entre la langue et le palais ($\check{d}$, $\dot{t}^{i}$, $\check{d}^{i}$). L'autre extrémité du tube plonge dans de l'eau. Dès que l'informateur articule les consonnes de la série $\check{a}$, le liquide monte dans le tube. La pression en arrière de la langue ou des lèvres est donc plus faible qu'à l'extérieur.

Cette aspiration a-t-elle pour siège la cavité buccale seulement ou bien se produit-elle aussi dans les poumons? Dans le premier cas le mécanisme serait à peu près, pour $\dot{p}$, $\check{b}$, celui du claquement des lèvres d'un fumeur qui aspire la fumée d'une pipe (sans « avaler » cette fumée) et pour $\check{d}$ celui du claquement de la langue ou de la succion. Pour des articulations de cette sorte, la bouche est close en arrière et dans ces conditions, le claquement de lèvres ou de la langue peut être produit sans que la

respiration par le nez soit nécessairement suspendue. Or, quand l'informateur articule $\dot{p}$, $\dot{b}$, $\dot{d}$, $\dot{d}^{i}$, $\dot{t}^{i}$, $\dot{g}$, il ne peut en même temps respirer par le nez. Les fosses nasales ne communiquent plus, en effet, avec l'arrière-bouche. Mais dès que l'effort d'aspiration vient à cesser, on perçoit un léger claquement, produit par le voile du palais (piliers postérieurs) qui reprend sa position normale, et l'informateur peut respirer par le nez.

Pendant tout le temps que dure l'aspiration, le larynx reste ouvert, me semble-t-il : si à un moment quelconque de l'aspiration, on fait cesser brusquement l'occlusion, l'air aussitôt arrive aux poumons sans que j'aie pu noter de mouvement d'ouverture ou de fermeture du larynx[1].

Au moment où l'informateur articule $\dot{p}$, $\dot{b}$, etc. si l'on place la main sur le bas de la poitrine, à hauteur du diaphragme la main est légèrement repoussée en avant; si l'on appuie le doigt sur la pomme d'Adam, on sent que celle-ci est légèrement poussée en avant et en bas pour $\dot{p}$, $\dot{b}$ et au contraire relevée pour $\dot{d}$, $\dot{d}^{i}$, $\dot{t}^{i}$, $\dot{g}$; ces mouvements sont communiqués à la partie supérieure de la trachée-artère par le plancher buccal et par la langue surtout.

Le siège de l'aspiration est donc non seulement la bouche, mais aussi l'arrière-bouche et le poumon. La cavité où elle se produit est close en haut et en avant.

En résumé, le mécanisme se réduit à ceci : on réalise une occlusion en un point de la bouche. Derrière cette occlusion, on raréfie l'air en dilatant la poitrine[2], l'aspiration produite occasionne une forte adhérence des lèvres entre elles ou celle de la langue au palais; puis l'air se précipite brusquement au moment où l'on fait cesser l'occlusion[3].

A ce moment on entend un claquement[4] des lèvres ou de la

[1] Dans une étude sérieusement approfondie de la langue des Peuls, que vient de publier M. Westermann (*Handbuch der Ful Sprache*), ces consonnes sont représentées par *'b*, *'d*, *'g*, *'y*; le mécanisme de ces articulations est quelque peu différent de celui des aspirées $\dot{p}$, $\dot{b}$, $\dot{d}$, $\dot{d}^{i}$, $\dot{g}$: « Bei den stimmhaften Konsonanten, also *'b*, *'d*, *'g*, *'y* wird der Bildung des Lautes in Munde die Kehle zusammengepretzt, die Öffnung des Verschlusses erfolgt zugleich mit der Aussprache des Lautes», p. 197. (Konsonanten mit Kehlkopfverschluss).

[2] Des consonnes signalées chez les Hottentots sont décrites de la même façon dans le *Grundzüge der Phonetik* de M. Sievers, 5e éd., p. 24 et suiv. (d'après Chladni), dans le *Lehrbuch der Phonetik*, de M. Jespersen, trad. Davidsen, p. 118 et suiv. L'abbé Rousselot, dans ses *Principes*, p. 681, décrit un cas qu'il a observé et qui est emprunté à un nègre du Gabon. (Note communiquée par M. Meillet.)

[3] Le mécanisme est donc pour $\dot{b}$, non celui de la succion, mais celui de l'aspiration d'un liquide, produite par exemple en humant du café dans une tasse, une cuillerée de bouillon.

[4] Ces phonèmes sont sans doute analogues aux «clicks» des Anglais.

langue, bien perceptible pour $\dot{p}$, $\dot{b}$, moins net pour d[1], $\dot{d}$, $\dot{t}$, bien distinct dans l'articulation de $\dot{g}$.

$\dot{p}$, $\dot{b}$.

Les lèvres étant rapprochées adhèrent sur toute leur longueur et seulement par leur bord interne, pendant l'aspiration, une légère contraction se produit aux commissures et les lèvres sont attirées contre les dents. Alors, la mâchoire inférieure qui s'est un peu portée en avant s'abaisse brusquement de façon notable, la lèvre inférieure pressée et abaissée se sépare de l'autre en claquant.

$\dot{d}$.

La langue, bien étalée, a sa pointe relevée dans les rugosités antérieures de la voûte. Les dents sont distantes verticalement de quelques millimètres. L'occlusion paraît être détruite par le déplacement vertical du maxillaire inférieur; la pointe de la langue se trouve alors portée en bas et un peu en arrière de son point d'adhérence au palais.

$\dot{t}$, $\dot{d}$.

La langue, bien étalée, a sa pointe derrière les dents de la mâchoire inférieure; sa face supérieure, d'abord libre sur un centimètre environ, vient s'appliquer à la voûte palatine immédiatement en arrière des alvéoles. Pendant l'articulation, la mâchoire est attirée en arrière et en bas, la glotte ainsi que la partie comprise entre le menton et la pomme d'Adam, que l'aspiration avait légèrement relevées, s'abaissent brusquement au moment où la langue se détache du palais en claquant.

$\dot{g}$.

La bouche reste à demi ouverte; la langue a sa pointe en arrière des gencives de l'arcade inférieure; son dos est bien arqué; sa base, se relevant vers la luette, s'engage entre les piliers antérieurs du voile du palais et intercepte complètement

[1] Il ne s'agit pas du claquement de la langue contre les dents ($\dot{t}$) que j'ai souvent entendu produire par des Européens, et aussi par des Toucouleurs pour marquer l'impatience, l'agacement, ou par les indigènes de l'Afrique du Nord pour nier, désapprouver; ni du claquement de la langue au palais que certains emploient pour approuver, pour exciter un animal. Dans ces claquements, l'aspiration se produit dans la bouche seulement: ils sont beaucoup plus clairs que ceux dont il est question ci-dessus.

l'isthme du gosier, dans lequel elle est entraînée dès que l'aspiration s'accentue; en même temps, la partie supérieure de la trachée-artère est relevée et portée légèrement en arrière. Alors la langue est ramenée en bas et en avant, aidée dans ce mouvement par un léger abaissement du maxillaire inférieur; dès que l'occlusion cesse, la pomme d'Adam reprend brusquement sa position normale. Dans cette articulation, l'aspiration est manifeste et le claquement très net. Ce phonème est le type le mieux caractérisé de ces *claquantes par aspiration*.

Constitution de la syllabe. — Ces articulations peuvent se combiner à d'autres sons; j'ai relevé des voyelles voisines des suivantes:

$$a, \grave{e}, \acute{e}, i, o, u\ (ou).$$

Dans les syllabes qui résultent de cette combinaison, la voyelle n'est pas aspirée. Si, en effet, on articule $\overset{\circ}{p}$, $\overset{\circ}{b}$, $\overset{\circ}{d}$, etc., la bouche étant préalablement remplie de fumée, cette fumée ne quitte guère la cavité buccale.

Mais si l'on prononce $\overset{\circ}{b}a$, $\overset{\circ}{p}o$, $\overset{\circ}{d}i$, $\overset{\circ}{d^{y}}\grave{e}$, $\overset{\circ}{t^{w}}u$, $\overset{\circ}{g}o$, la fumée est chassée de la bouche. La voyelle est donc produite par une expiration.

Cette expiration n'est pas normale. La poitrine dilatée, fatiguée par l'aspiration, reprend brusquement sa capacité première. Cette détente se produit au moment précis où, la mâchoire s'abaissant, l'occlusion se trouve détruite; un courant d'air très faible, de sens inverse du premier envahit la cavité, où l'équilibre s'établit presque instantanément; puis, la poitrine poursuivant le mouvement de compression commencé, la voix sort du larynx; le temps d'arrêt, que je crois percevoir entre l'articulation du claquement et l'émission de la voyelle, est extrêmement court.

D'autre part, au moment où la voix arrive à l'arrière-bouche et à la bouche, elle acquiert un timbre tout spécial dans ces cavités dont le volume est augmenté par l'abaissement du maxillaire et par celui du sommet de la trachée-artère. Aussi les voyelles sont considérablement assombries; *a* devrait être noté constamment *à* très grave, *o* est aussi très fermé; toutes les voyelles qui suivent les aspirées ont un timbre si grave et une telle emphase qu'il n'en existe pas d'exemple en français, ni vraisemblablement, dans les langues européennes[1].

[1] Le timbre est moins sombre chez les informateurs de M. Westermann, à en juger par ce qu'écrit cet auteur, p. 195 de son livre : *Handbuch der Ful Sprache*, Vocale mit Kehlkopfverschluss. Ces voyelles sont brèves, moyennes ou longues. Les brèves sont les plus fréquentes. Nous avons noté ici les longues de la façon suivante $\bar{a}$, $\bar{o}$, $\bar{u}$, etc.

Les aspirées dans les langues de l'Afrique occidentale. — Les informateurs que j'ai eus à ma disposition sont des Maures, des Wolofs, des Toucouleurs, des Peuls, des Sérères, des Sarakhollés; des Diolas, des Bambaras, des Sousous, des Haoussas. Une enquête, sommaire il est vrai, ne m'a permis de relever des claquantes que dans la langue des Peuls, dans le dialecte des Toucouleurs et dans le sérère.

On trouve les aspirées soit au commencement, soit à l'intérieur, soit à la fin des mots.

1° *Au commencement des mots.*

a. Exemples pour *ɓ* :

PEUL-TOUCOULEUR.

ɓas, soude (impératif);
ɓittu, serre (impératif);
ɓakku, badigeonne (impératif);
ɓūtʲo, suce (impératif);
ɓor, plume, épile (impératif);
ɓir, trais (impératif);
ɓakké, boue (nom);
ɓandu, corps;
ɓūɓol, fraîcheur;
ɓūɓri, ombre:
ɓiɓɓé, enfants, fils;
ɓalédʲum, noir (adjectif);
bé, ceux-ci.

SÉRÈRE.

ɓāl, pou;
ɓāk, baobab;
ɓōk, moustique;
ɓutʲ, mouche;
ɓāq, fruit du baobab *ou* pain de singe;
ɓil, pierre;
ɓirōg, foudre.

b. Exemples pour *ɗ* :

PEUL-TOUCOULEUR.

ɗāno, dors (impératif);
ɗatʲu, laisse;
ɗuwo, abrite-toi;
ɗéɗɗu, étrangle;
ɗaɗol, racine;
ɗomka, soif;
ɗakkudi, gencive;
ɗāmol, rate;
ɗum, ceci;
ɗo, ici;
ɗidi, deux.

SÉRÈRE.

ɗétè, regarde;
ɗāni, dors;
ɗūɗ, *ɗiɗ*, tonnerre;
ɗik, deux[1].

[1] Le *ɗ* est fréquent en peul, en toucouleur on le rencontre souvent dans des particules : *ɗum*, ceci; *ɗa*, là; *ɗo*, ici; *ɗuma*, cela; *ɗon*, là; dans *mɔdo*. *ada*, *odon*, *ébé*, *ɓodo*, *éden*, *édéni*, *ɔdoni*, *ébéni*, qui figurent devant le verbe au présent (actualité); *mo-ɗo ɗāno* «je suis en train de dormir»; dans les pro-

c. Exemples pour $d\breve{}^{i}$:

PEUL-TOUCOULEUR.

$d\breve{}^{i}$*ivōdé*, tornade;
$d\breve{}^{i}$*ōg*, regarde;
$d\breve{}^{i}$*akku*, mâche (impératif);
$d\breve{}^{i}$*ōg*, puise;
$d\breve{}^{i}$*am*, demande en mariage;
$d\breve{}^{i}$*ibbé*, figues;
$d\breve{}^{i}\bar{u}d\breve{}^{i}$*am*, sang;
$d\breve{}^{i}\bar{u}gg$*éré*, bosse;
$d\breve{}^{i}$*ulbé*, charbons;
$d\breve{}^{i}$*ial*, os;
$d\breve{}^{i}$*us*, sanglote.

SÉRÈRE.

$d\breve{}^{i}$*ufi*, cours;
$d\breve{}^{i}$*aq*, mâche;
$d\breve{}^{i}$*ufāg*, tornade;
$d\breve{}^{i}$*aḻal*, tigre;
$d\breve{}^{i}$*ād*, furet.

d. Exemples pour $\breve{g}$:

TOUCOULEUR : $\breve{g}$*abri*, tombeau;
$\breve{g}$*āfāra*, la lettre arabe *qāf*;
$\breve{g}$*āmūs*, dictionnaire[1].

2° *A l'intérieur des mots.*

a. Exemple pour $\breve{p}$:

SÉRÈRE : *a*$\breve{p}$*at*^{i}, racine.

b. Exemples pour *b*[2] :

SÉRÈRE : *dé*$\breve{b}$*i*, lance (impératif);
go$\breve{b}$*i*, houe;
t'é$\breve{b}$*él*, perdrix;
a$\breve{b}$*u*$\breve{b}$*élé*, fraîcheur;
o$\breve{b}\bar{\imath}$, fils.

PEUL-TOUCOULEUR : *to*$\breve{b}$*o*, pluie;
lé$\breve{b}$*ol*, poil;
ba$\breve{b}$*atti*, sauterelles.

noms *dé*, $d\breve{}^{i}$, *ḏam*, *dum*. Ex. : ces mains, $d\breve{}^{i}\bar{u}d\breve{}^{i}$*é-dé*; ces pierres, *kād*$\breve{}^{i}$*é-dé*; ces folies, *kādi-di*; ces races, *lél*$\breve{}^{i}d\breve{}^{i}$*i-di*; ce lait, *kosam-ḏam*; cette chose tranchante, *béḻḏum-ḏum*.

(1) Les exemples de $\breve{g}$ sont peu nombreux, je n'ai encore rencontré cette articulation que dans des mots empruntés à l'arabe : قبر, قاب, قاموس.

(2) Le *b* est assez fréquent; on le rencontre dans le pronom *bé*. Ex. : ces vagabonds, *t'ōlo'én-bé*; ces personnes, *ɟembé-bé*. Dans les noms de fractions (*bal*) : un tiers, *tātabal*; un quart, *nayabal*; un cinquième, *d*$\breve{}^{i}$*oyabal*; un dixième, *sappooal*.

c. Exemples pour d^{i} :

Sérère : *ñad^{i}i*, marche (impératif);

Peul-toucouleur : *laud^{i}u*, lave (impératif) ;
bodéd^{i}um, rouge.

3° *A la fin des mots.*

On trouve aussi ces articulations à la fin des mots. Quand ces mots sont à la fin d'une phrase, la consonne est une implosive, *ɗ*, *ɓ*, etc.[1]. Ex. :

PEUL-TOUCOULEUR.

fōd^{i}, tue;	*fiɓ*, noue;
ɦad^{i}, interdis;	*ɦoɗ*, habite;
ɓād^{i}, fais signe;	*fōd*, traîne;
dɛ̄ɗ, calme-toi;	

SÉRÈRE.

buɗ^{i}, mouche (nom);	*liɓ* (*lib*), poisson;
dāɗ, herbe;	*amōd*, étrangle.
akoɓ, forêt;	

Redoublement. — Quand l'on prononce le mot *toɓo* « pluie », l'aspiration est de courte durée (dans ce mot, la syllabe *ɓo* est plus accentuée que la syllabe précédente).

Mais quand l'on prononce le mot *ɦoɓɓé* « hôtes », une aspiration se produit après l'émission de *ɦo* et le *ɓ* se prononce dans le groupe *ɦoɓ* comme dans les mots isolés : *fiɓ* « noue », *liɓ* « poisson ». L'occlusion n'est pas détruite, et l'aspiration persiste; ce n'est qu'ensuite que l'on articule *ɓé*. On n'a donc prononcé *ɦóɓ-ɓé* que pour plus de commodité, j'écris *ɦoɓɓé;* ici l'accent est sur *o* = *ɦóbbé*.

Exemples de redoublement.

PEUL-TOUCOULEUR.

fuɗɗo, commence;	*ɓiɗɗo*, fils (sing.);
ɦuɓɓu, brûle;	*ɓiɓɓé*, fils (plur.).
moɗ^{i}ɗ^{i}u, sois bon;	

[1] L'occlusion étant réalisée en un certain point, la langue ou les lèvres sont pressées soit de l'intérieur (expirées), soit de l'extérieur (aspirées); mais la pression cesse avant que l'occlusion soit détruite. Lorsque des mots tels que : *gōɓ*, teins; *wāi*, jure; *doɣ*, cours; *faɗ*, attends; *lād*, rampe, sont prononcés isolément, on perçoit difficilement la consonne finale qui n'est alors suivie d'aucun son, d'aucun bruit et n'est en quelque sorte qu'ébauchée.

Permutations. — On sait que les permutations de consonnes sont fréquentes en peul, en toucouleur, en sérère.

Les claquantes *b̆*, *d̆*, *d̆ʲ*, *ĭʲ* ne permutent pas, ainsi que le montrent les exemples suivants.

b et *b̆*.

Peul-toucouleur : *bonnu*, use; *b̆onné*, usez.

Sérère : *b̆āl*, mouton; *pāl* (plur.).

Peul-toucouleur : *b̆ittu*, serre; *b̆itté*, serrez;
b̆ir, trais; *b̆iré*, trayez;
b̆am, prends; *b̆amé*, prenez;
b̆allo, approche; *b̆állodé*, approchez;
b̆or, épile; *b̆oré*, épilez;
b̆as, soude; *b̆asé*, soudez;
bab̆atti, sauterelles; sing., *b̆ab̆attu*;
b̆andu, corps; plur. *b̆alli*;

Sérère : *f̆am̆bé*, plur. *p̆am̆bé*.

d et *d̆*.

Peul-toucouleur : *duñ*, pousse; *d̆uñé*, poussez;
ḥédo, écoute; *kédod̆é*, écoutez;
d̆éddu, étrangle; *d̆éddé*, étranglez;
diggin, écrase; *digginé*, écrasez;
damdi, bouc, plur. de *d̆amdi*;
ḥod̆irdé, plur. *kod̆irdé*, gîte.

Sérère : *dʲād̆*, furet, plur. *atʲād̆*.

dʲ et *d̆ʲ*.

Peul-toucouleur : *dʲab*, accepte; *d̆ʲabé*, acceptez;
dʲōdo, assieds-toi; *d̆ʲōd̆odé*, asseyez-vous;
d̆ʲatto, insulte; *d̆ʲattodé*, insultez;
laud̆ʲu, lave; *laud̆ʲé*, lavez;
d̆ʲāl, os, plur. *d̆ʲiè*;
d̆ʲūré, figue, plur. *d̆ʲibbé*.

g et *ğ*.

Peul-toucouleur : *gob̆b̆é*, coup de poing, plur. de *womré*;
boggol, corde, plur. *boggi*;
gōb, teins; *ğōbé*, teignez;
ğāmūs, dictionnaire, plur. *ğāmūsād̆i*;
ğāfāra, lettre *qâf*, plur. *ğāfārād̆i*.

Dans les adjectifs, la racine prend quelquefois deux ou trois formes. Ex. :

beau, *yōd*, *ɗ̈ōd*, *ḏ̈ōd*;
pauvre, *wās*, *bās*, *ḇās*;
blanc, *ranɛ́*, *danɛ́*, *ḏanɛ́*;
tranchant, *ŋɛ́l*, *bɛ́l*, *ḇɛ́l*;
neuf, *ḥés*, *kés*, etc.

Mais dans les adjectifs suivants, les aspirées ne sont pas modifiées :

lisse, rac. unique : *ɗ̈āɗ̈*;
froid, — *būb̈*;
bon, — *mod̈ɗ̈u*;
vert, — *oɗ̈u*, etc.

Les aspirées *b̈*, *ɗ̈*, *ḏ̈* apparaissent fréquemment à la fin de pluriels où ils paraissent s'être assimilé une partie de la racine.

plur. en *ɗ̈é* : *légal*, bois, plur. *léɗ̈ɗ̈é*;
g̃orûḏi, couleuvre, plur. *gorōɗ̈é*;
ɗ̈og̃o, main, plur. *ɗ̈ūɗ̈é*;
ḥuḏé, cloche, plur. *kuɗ̈é*.

plur. en *di* : *ɗ̈aûḏi*, mouton, plur. *ɗ̈aud̈i*;
ḇūdu, gâteau, plur. *būd̈i*;
g̃élōba, chameau, plur. *gélōdi*.

plur. en *ḏ̈é* : *ḥaɛ́ré*, pierre, plur. *kād̈ɗ̈é*;
ñaɛ́ré, perle, plur. *ñād̈ɗ̈é*;

plur. en *ḏ̈i* : *léñol*, race, plur. *léd̈ɗ̈i*;

b̈é est le pluriel de *ɗo* :

b̈id̈ɗo, fils, plur. *b̈ib̈b̈é*;
ḻāmɗo, chef, plur. *ḻāmbé*;
kōɗo, hôte, plur. *ḥob̈b̈é*, etc.

et celui de *ŋo* :

démōwo, cultivateur, plur. *rémōb̈é*;
ɗ̈añōwo, tisserand, plur. *sañōb̈é*;
ɣawōwo; pêcheur, plur. *ʿawōb̈é*.

Transcription des aspirées chez les indigènes. — Quand les lettrés indigènes de l'Afrique occidentale veulent transcrire des mots

peuls ou toucouleurs, ou sérères en caractères arabes, ils représentent parfois les aspirées de la façon suivante :

b̌.

b̌iraḏam. lait, بِرطَم;

b̌or, plume, بُّور;

b̌aṇdu, corps, بَنّدُ.

b̌ est donc représenté par le *ba* (ب) arabe; quand il est mû par un *kesra* (son *i*) il s'écrit ﭒ avec deux points un petit et un gros; quand il porte un *dhamma* (son *ou*) il est représenté par ﭓ; quand il est surmonté d'un *faṭha* (son *a*) il s'écrit بَ.

Je l'ai vu aussi représenté par un *mim* (م) pointé.

ḏ.

ḏakkudi, gencive, طَكّدِ;

ḏāḏol, racine, طَطُل;

ḏiḏi, deux, طِط;

Le *ḏ* est donc représenté dans tous les cas par le *ṭa* arabe (ط).

ǰ̌[1].

ǰ̌akku, mâche, جَكّ;

ǰ̌og, puise, جُوغ;

ǰ̌iǰ̌am, sang, جِيجَم.

Le *ǰ̌* est donc représenté par le *jîm* arabe (ج) surmonté de trois petits points quand il doit porter un *fatha* ou un *dhamma*; s'il est mû par un *kesra*, on place au-dessous de la lettre trois petits points dont l'un est plus gros que les autres.

E. Destaing.

(1) Le *p̌* sérère est représenté par ﭖ (le *fa* arabe).

SUR QUELQUES PRÉSENTS EN -Ā- DU VERBE ITALO-CELTIQUE.

La première conjugaison du latin renferme plusieurs formations assez variées, depuis les verbes d'aspect radical tels que *fārī* ou *stāre* jusqu'aux dénominatifs comme *plantāre*, *seruāre*. La première conjugaison de l'irlandais est à peine moins hétéroclite. Si la catégorie des dénominatifs y est naturellement la plus nombreuse, puisque c'est la seule vivante et qu'elle s'est considérablement développée au cours des âges, elle n'a pas réussi cependant à effacer toute trace d'autres formations plus anciennes. Parmi celles-ci, deux au moins, qui ont un parallèle exact en latin, méritent de retenir l'attention.

On connaît l'opposition qui existe en latin entre le type en *-y°/₀-* et le type en *-ā-* dans les verbes *capiō* (*capere*) «je prends» et *occupō* (*occupāre*) «je m'empare de, j'occupe», *pariō* (*parere*) «je fais naître» et *comparō* (*comparāre*) «je me procure, j'acquiers», auxquels on peut joindre *rapiō* (*rapere*) «j'enlève» et *ūsurpō* (*ūsurpāre*) «je m'approprie, je fais usage», s'il est vrai que ce dernier sorte de **-rapō* (**-rapāre*) [1]. Dans les trois cas, l'opposition de sens est très nette : le verbe en *-y°/₀-* exprime l'action pure et simple, le verbe en *-ā-* marque que l'action est faite dans l'intérêt du sujet ou rapportée à lui, traduit en d'autres termes une valeur moyenne. La même valeur apparaît dans le verbe *lauō* (*lauāre*) qui signifie «je me lave», comme l'a reconnu M. L. Havet (*Arch. f. lat. Lex.*, XV, p. 353; cf. l'article de M. Jacobsohn, *K. Z.*, XL, 112 avec l'addition de M. W. Schulze), par opposition à *lauō* (*lauere*) «je lave»; ce dernier verbe n'appartient pas, il est vrai, au type en *-y°/₀-*, pas plus du reste que son correspondant grec λούω, mais M. Hoffmann (*Gr. Dial.*, III, 491) a fait remarquer que certaines formes de λούω dans l'ionien

[1] Il pourrait en effet, comme l'enseigne M. Walde (*Etym. Wtb.*, p. 693), être le dénominatif d'un composé **ūsū-rapos* ou **ūsū-raps*; cf. *auspicāri* de *auspex*, *iūdicāre* de *iūdex*, etc.

d'Hérodote se rattachaient précisément à ce type. L'existence d'un couple **low-y°/₀-* : **low-ā-*, parallèle aux couples précédents, n'est donc pas purement hypothétique. Enfin, il faudrait joindre à cette liste les couples *despiciō* (*despicere*) et *despicor* (*despicāri*), *conspiciō* (*conspicere*) et *conspicō* (*conspicāre*) ou *conspicor* (*conspicāri*), *suspiciō* (*suspicere*) et *suspicō* (*suspicāre*) ou *suspicor* (*suspicāri*), si l'opposition de sens s'était mieux conservée entre les deux types; on remarquera toutefois que dans le second les désinences moyennes s'ajoutent au suffixe *-ā-* pour en souligner la valeur.

On ne peut s'attendre à retrouver en irlandais des oppositions aussi tranchées, à cause de la date relativement basse des textes conservés, où dès le vieil-irlandais les distinctions caractéristiques des conjugaisons tendent à s'effacer. Toutefois les exemples suivants sont directement comparables aux faits latins :

en regard de lit. *skiriù* (*skirti*) «je coupe» (cf. v. h.-a. *sceran*), l'irlandais a un thème **sk°r-ā-* dans *scaraim* qui signifie en général non pas «je sépare» mais «je me sépare», et comme tel se fait suivre de la préposition *fri* : *scérait fri-airfitiud in-domain-seo rocharsat* «ils se sépareront de la jouissance de ce monde qu'ils ont aimé» (*L. U.*, 33 a 2; pour les exemples vieil irlandais, voir Ascoli, *Gloss.*, p. CCLXXXVI);

en regard de lat. *-perior* (*-perīrī*), irl. *iarraim* «je cherche, je scrute» que Wh. Stokes explique comme un composé de *iar-* et de *-[p]araim* (*Urk. Sprachsch.*, p. 17 et 327); le suffixe *-ā-* joue ici en irlandais le même rôle qu'en latin les désinences moyennes;

en regard de irl. *silim* «je fais couler» (de **swel-y°/₀-*?) peut-être *ar-selaim* «j'échappe».

On pourrait expliquer de même *maraim* «je reste» (soit «je m'attarde»), dont la flexion hésite d'ailleurs entre la première et troisième conjugaison (cf. Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 335) et *legaim* «je me corromps», comme d'anciens thèmes en *-ā-*, soit **m°r-ā-*, **lig-ā-*; cf. respectivement lat. *mora* «retard» formé comme *toga*, *στροφή*, et gr. *λοιγός* «mort, ruine». Mais d'autres explications sont plausibles; et *legaim* notamment pourrait être le dénominatif d'un substantif correspondant au lituanien *ligà* «maladie», comme c'est le cas de irl. *mellaim* «je trompe» tiré de *mell* «erreur» en face de *millim* «je ruine». En tout cas, la valeur moyenne du type en *-ā-* a dû être longtemps sentie en celtique, car on la trouve étendue à des verbes qui n'appartiennent qu'en apparence et par accident au type en *-ā-*, notamment à d'anciens athématiques formés de racines dissyllabiques ou à des verbes en *-nā-* répondant au type grec *δάμνᾱμι*. Ainsi, en face de skr. *ániti* «il souffle», got. *us-anan* «respirer», l'irlandais *anaim* signifie «je reste, j'attends» (cf. Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 314); en face de lat. *pellō* (*pellere*) de **pel-nō-* «je pousse», irl. *-ellaim* de

*[*p*]*el-nā-* «je vais», *ad-ellaim* «je visite» (cf. Thurneysen, *ibid.*, p. 71); en face de lat. *linō* et *liniō* «j'enduis, je colle», irlandais *lenaim* «j'adhère, je m'attache», lequel a même supplanté dans la langue moderne l'ancien déponent *sechur* «je suis» (lat. *sequor*). On observe la même évolution de sens dans irl. *glenaim*, gall. *glynaf* «j'adhère» en face de v. isl. *klína*, v. h.-a. *klenan* «oindre, frotter». Encore que le passage du sens actif au sens réfléchi soit naturel et fréquent dans un grand nombre de langues, de pareils déplacements de sens ne peuvent être ici purement fortuits, étant donnée la tendance, manifeste en italo-celtique, à utiliser le type en *-ā-* avec une valeur médio-passive.

On retrouve cette valeur ailleurs encore. Dans la séance de la Société de Linguistique du 18 décembre 1909 où l'observation précédente a été communiquée, M. Meillet a rappelé que l'arménien employait l'aoriste en *-ā-* en fonction de médio-passif (cf. ci-dessus, p. 97 et v. *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, p. 84 combinée avec p. 81, § 80). Il a rappelé en outre que des faits comparables avaient été signalés en baltique. Et en effet M. Leskien (*Der Ablaut der Wurzelsilben*, dans *Abhandl. d. kön. sächs. Gesellsch. d. Wiss.*, t. IX, p. 430 et 447) a énuméré des verbes lituaniens en *-au*, *-oti*, qui désignent le fait de demeurer dans un état. Et M. Ul'janov (*Značenija glagol'nyx osnov*, I, p. 18 et suiv.) a fait ressortir le contraste des verbes tels que *drimbù* et *drýbau* dans *snẽgas driñba* «la neige tombe» en face de *debesìs drýbo virβuĩ stógo* «le nuage est suspendu au-dessus du toit», contraste qui rappelle tout à fait celui de *-cumbō* (*-cumbere*) et *-cubō* (*-cubāre*) en latin. En dehors du type à nasale infixée, le lituanien présente le contraste de *remiù* (*reñti*) «j'appuie (quelque chose)» et *rýmau* (*rymóti*) «je repose sur», qui est directement comparable au contraste italo-celtique signalé plus haut. Que la valeur primitive du type en *-ā-* ait été celle d'un intensif, comme l'enseignait M. Leskien, ou d'un résultatif, comme le veut M. Ul'janov, *op. cit.*, p. 73, il importe peu ici. L'essentiel est que le type en *-ā-* dans plusieurs langues ait nettement une valeur d'état, d'entrée dans l'état ou de retour au sujet, c'est à dire une valeur médio-passive. Dès lors, il est permis de considérer le type en *-ā-* comme un type d'aoriste de même ordre que le type en *-ē-*, qui a si souvent la même valeur (cf. A. Meillet dans les *Mélanges linguistiques F. de Saussure*, p. 105 et suiv.); avec cette réserve toutefois qu'en latin au moins les deux types n'ont franchement cette valeur que dans l'opposition à un thème de présent, généralement en *-y*$^{e}/_{o}$-. C'est par opposition à *pariō* (*parere*) que *-parō* (*-parāre*) marque le retour au sujet, exactement comme *iaceō* (*iacēre*) n'exprime l'état que par opposition à *iaciō* (*iacere*); tels autres verbes en *-ā-* ou en *-ē-*.

pour lesquels la même opposition n'existe pas, n'ont pas nécessairement la valeur médio-passive; ainsi *secāre* ou *iuuāre*, *uidēre* ou *urgēre*, qui sont transitifs. Dans la mesure où il est clair, l'irlandais admet une conclusion analogue. On va voir maintenant un cas nouveau, où, l'opposition étant différente, le type en *-ā-* présente une autre valeur sémantique.

Il existe en latin une opposition également très nette entre des présents radicaux thématiques et des présents en *-ā-* dans les verbes *dīcō* (*dīcere*) et *dicō* (*dicāre*), *dūcō* (*dūcere*) et *ducō* (*ducāre*), *lābor* (*lābī*) et *labō* (*labāre*); la différence de vocalisme radical confirme l'idée que le type en *-ā-* serait un ancien thème d'aoriste. Dans les trois cas le suffixe *-ā-* transforme le radical perfectif en un intensif duratif : *dicāre* signifie « proclamer » en regard de *dīcere* « dire », *ēducāre* « élever (un enfant) » en regard de *ēdūcere* « faire sortir », *labāre* « chanceler, vaciller, hésiter » en regard de *lābī* « glisser, tomber, s'écouler purement et simplement » (cf. skr. *lámbate* et *rámbate* « il pend » dans *ná séṣe yásya rámbate 'ntarā sakthyà kápṛt* R. V., X, 86, 16). Comme le prouvent les deux derniers exemples, le type intensif-duratif convient éminemment à l'emploi au sens figuré. Il y a à peu près la même différence de sens entre *sternere*, *consternere* « coucher, abattre » et *consternāre*, *exsternāre* « renverser, affliger » Ces derniers, qui sont d'ordinaire employés au sens figuré, ont dû être faits sur *sternere* d'après le modèle de *dīcere* : *dicāre*; seulement, le vocalisme radical se prêtait mal à une opposition. Il est inadmissible de séparer, comme le fait M. Walde (*Etym. Wtb.*, p. 140 et 594), *sternere* de *-sternāre*, pour donner au second une étymologie très contestable. M. Thurneysen, dans le *Thesaurus*, propose au contraire, avec doute il est vrai, de rapprocher les deux mots. Le verbe haut-allemand *stornēn* (Schade, 876) « être frappé d'étonnement », tiré de la même racine, appartient à la catégorie des verbes en *-ē-*, du type latin *dolēre*, *tacēre*.

Enfin, on peut joindre à cette liste les verbes *profligere* et *profligāre*, qui ont tous les deux le même sens, mais dont le second s'emploie de préférence avec la valeur figurée; le vocalisme radical semble s'y être unifié par analogie. De même *instigāre* « exciter, pousser » peut être issu de la contamination d'un verbe **stīgere* « piquer » (cf. skr. *téjate* « il est piquant ») et d'un verbe **instigāre* de même vocalisme que *dicāre*. Le type intensif en *-ā-* est resté vivant dans la langue latine; car c'est à lui que se ramènent les fréquentatifs, qui sont en même temps des intensifs. Ce n'est évidemment pas le fait du hasard que ces verbes appartiennent à la conjugaison en *-āre*. Or le roman atteste l'importance qu'ils ont eue en latin populaire (cf. les types *iactāre*, *cantāre*, etc.).

et l'on sait que dans la langue littéraire même ils se sont souvent substitués à des verbes plus anciens; c'est le cas de *gustāre* (cf. gr. γεύω), de *hortārī* (anc. *horī*), de *dubitāre* (anc. *dubāre*, cf. *dubat*, Paul. Fest., 47, 18).

Tels sont les exemples latins. L'irlandais y répond par le suivant. En regard de *scendim* «je m'élève, je saute» dont le prétérit radical *sescaind* (L. U. 60 b 39, 71 a 42; cf. *rosceind*, Laws, III, 188, 21) atteste le caractère de verbe fort comparable à skr. *skándati*, lat. *scandō* (dont l'*a* radical est peut-être un contrépel tiré des composés *ascendō*, *descendō*), l'irlandais a dès la vieille langue un verbe de type **skand-ā-* dans les nombreux composés de *-scannaim*, qui expriment tous une idée figurée : par exemple *adscannaim* «je désire, je recherche» (Ml. 56 b 31) et surtout *doindscannaim -tindscannaim* «je commence», qui est d'un emploi très fréquent. Le gallois a conservé le verbe *cychwyn* «partir» et «commencer». Comme Ascoli l'a reconnu (*Gloss.*, p. ccccxxviii), il n'y a rien à conclure de la forme du nom verbal *tindscetal*, qui est certainement analogique. Il est douteux s'il faut joindre à ce cas celui de *sennim* «j'agite» (prétérit *sefainn*) en face de *fofuasnaim* (de **fo-od-sennaim*?) qui signifie à la fois «j'agite» et «je m'agite»; le rapprochement étymologique est douteux (cf. Thurneysen, *Hdb.*, II, p. 99) et la différence de sens n'est pas celle qu'on attendrait.

L'opposition de *-scannaim* et de *scendim* et plus haut celle de *scaraim* et de lit. *skiriù* suffisent en tout cas à établir le caractère italo-celtique des deux types en *-ā-* attestés en latin. Le latin est d'ailleurs ici infiniment plus clair que le celtique dont on peut seulement supposer, grâce à l'irlandais, qu'il a connu un développement analogue. Il est remarquable que le germanique se tient ici à part de ses deux voisins occidentaux. C'est que le germanique emploie un procédé spécial pour exprimer la valeur médio-passive. En regard de *giutan* «verser», *skáidan* «séparer», *fra-liusan* «perdre», *af-hvapjan* «effacer, éteindre», etc., le gotique dit *us-gutnan* «être versé», *gaskáidnan* «se séparer», *fra-lusnan* «se perdre», *af-hvapnan* «s'effacer, s'éteindre», etc., qui sont des médio-passifs à valeur inchoative (cf. Egge, *Amer. Journ. of Philology*, VII, 38), avec une formation à nasale généralement accompagnée de préverbe (cf. Streitberg, *Got. Elementarbuch*, 3e-4e éd., p. 152, § 219). Peut-être a-t-on d'autre part en germanique une formation à nasale exprimant l'intensif-duratif dans got. *fraihnan* «demander», v. isl. *fregna*, v. angl. *frignan* (cf. Meillet dans ces *Mém.*, XV, 98), en face d'une formation en *-ā-* dans lat. *precārī* (qui ne serait pas alors un simple dénominatif tiré de *prex*), v. h.-a. *forgōn*; mais les verbes tirés de la racine **prek-* en germanique soulèvent des questions spéciales.

C'est le balto-slave, comme on l'a vu, que l'italo-celtique rejoint ici directement. Ce rapprochement est même des plus instructifs. Les deux types en -*ā*- du latin (et de l'irlandais) ont un sens différent et se définissent par opposition à d'autres présents (en -*y*/$_o$- ou radicaux thématiques); ces deux types à l'origine n'en devaient faire qu'un, et la spécialisation des sens doit justement tenir à la différence des présents auxquels ils s'opposaient. La catégorie des verbes dits itératifs du type lituanien *rymóti* fournit en effet un trait d'union entre les deux, par le fait que ces itératifs, de sens très voisin du type latin *dicāre*, présentent souvent aussi en même temps la valeur du type latin *parāre*. Il faut tenir compte en outre du type itératif latin *cēlāre*, caractérisé par la voyelle longue du radical (ce qui le distingue des deux types précédents) et qui a aussi un répondant en balto-slave (cf. Rozwadowski, *I. F.*, IV, 411, et Meillet, dans ces *Mém.*, IX, 55). On aboutirait donc à reconnaître en latin trois groupes de présents en -*ā*- issus d'anciens aoristes, chacun des trois ne comprenant qu'un petit nombre de verbes. Ce qu'on peut expliquer par le fait que l'italo-celtique n'aurait possédé de ce type de présents que quelques formes caractéristiques, définies sémantiquement par opposition à d'autres, et qui seraient devenues chacune, dans une mesure d'ailleurs très restreinte, le point de départ de formations nouvelles.

J. VENDRYES.

PERSICA.

I. — Sur le génitif des thèmes en *-i-*.

La finale du génitif des thèmes vieux perses en *-i-* normaux se présente dans les transcriptions usuelles sous deux formes : *-aiš* et *-āiš*. Or, si *-aiš* répond exactement à skr. *-eḥ*, zd *-ōiš*, une forme à voyelle longue *-āiš* ne répondrait à rien par ailleurs. On ne voit du reste pas pourquoi le vieux perse aurait ici *-aiš*, là *-āiš*; la répartition qu'on observe est dénuée de toute raison morphologique. Il faut donc examiner quelle est la valeur des graphies qu'on transcrit par *-āiš*.

En fait, *-āiš* diffère graphiquement de *-aiš* en ceci que *-u-* est noté par un signe propre 𐎹 dans ce que l'on transcrit *-āiš*, tandis que l'*a* n'est pas noté dans ce que l'on transcrit *-aiš*. Dès lors la raison de la différence graphique apparaît aisément. Lorsque la consonne précédente a deux signes différents, l'un devant *a*, l'autre devant *i*, la distinction du nominatif en *-iš* et du génitif en *-aiš* est suffisamment indiquée par là, et l'on a toujours la graphie *-aiš*, l'*a* n'étant pas noté à part. Le signe de d^{a} étant distinct de celui de d^{i}, on a donc *bāgayād*^{a}*iš*, dont le nominatif (non attesté) serait *bāgayad*^{i}*iš*. En revanche, le *p* n'ayant qu'un même signe devant les trois voyelles *a*, *i*, *u*, le nominatif *čišp*$_{\cdot}^{\cdot}$*iš* ne se distingue en rien du génitif *čišp*$_{\cdot}^{\cdot}$*iš* dans l'écriture, si l'on n'indique pas expressément l'*a* par quelque procédé; de là vient la graphie *čišp*$_{\cdot}^{\cdot}$*aiš* de la grande inscription de Behistun, I, l. 5-6; les règles générales de la transcription conduisent à lire *čišpāiš* ou *čaišpāiš*; mais il ne s'agit pas d'une vraie longue; et, si l'on en pouvait douter, la graphie *čišp*$_{\cdot}^{\cdot}$*iš* (qu'on transcrit *čišpaiš* ou *čaišpaiš*) de la petite inscription *a* de Behistun, l. 8, suffirait à montrer comment il faut lire : il est clair que le même mot n'a pas à la fois dans un même groupe de textes *-āiš* et *-aiš*; la raison d'être de la graphie avec *a* apparaît précisément sur cette inscription, où le nominatif et le génitif juxtaposés sont orthographiés de la même manière (le nominatif est effacé par hasard sur la grande inscription); ici l'emploi, inhabituel en vieux perse pour l'*ă*, d'une *mater lectionis* se justifie d'une manière spéciale. Comme un même signe sert pour r^{a} et r^{i}, on voit maintenant pourquoi l'on a la graphie *čī*$^{(n)}$*čixr*$_{\cdot}^{\cdot}$*aiš*, avec *a* noté après r^{i}, ce qu'on tran-

serit *činčixrāiš*. Mais la *mater lectionis* n'est pas employée systématiquement : bien qu'il y ait un même signe pour *ta* et pour *t*^{i}, on lit le génitif *Fravart*^{a}*iš*[1], Beh., II, 69, et bien qu'il y ait aussi un même signe pour *ča* et pour *č*^{i}, on lit le génitif *θāigarč*^{a}*iš*, Beh., II, 46.

L'absence d'un signe propre de *a* au génitif des thèmes normaux en *-u-* est peut-être fortuite et doit tenir à ce que les seuls exemples attestés sont : *Kurauš*, *Bābirauš*; or, *r*^{u} étant distinct de *r*^{a}, la graphie du génitif, *-r*^{a}*uš*, n'est pas ambiguë et se distingue bien de celle du nominatif, *-r*^{u}*uš*, des mêmes mots.

La distinction des longues et des brèves n'est du reste pas marquée la plupart du temps en vieux perse. Elle ne l'est jamais pour *i* ni pour *u* : les transcriptions usuelles où l'on distingue *ĭ* de *ī* et *ŭ* de *ū* pour des raisons purement étymologiques sont trompeuses, et il y aurait avantage à y renoncer, si l'on ne veut pas donner d'illusions à ceux qui utilisent les transcriptions sans être familiers avec les originaux. On n'est bien sûr qu'un *i* est bref que dans les cas où il n'est pas noté après une consonne employée seulement devant *i*; on sait par exemple que l'*i* de *viθ-* est bref, parce que la graphie *v*^{i}*θ-* est fréquente. Mais la graphie ne peut jamais indiquer si un *i* est long. — A ne pas distinguer *ĭ* de *ī*, on gagnerait d'éviter des questions insolubles : M. Bartholomae et M. Tolman écrivent *adīnā*, MM. King et Thompson et M. Hoffmann-Kutschke, *adinā*, qui semble plus correct et conforme à ce que fait prévoir la théorie et qui répond du reste à zd *zināṭ*; mais les mêmes éditeurs qui admettent *adinā* ont le tort d'écrire aussi *ditam*, au lieu de *dītam*, qu'on doit avoir. Le mieux serait de ne pas s'obliger à une décision qui renferme nécessairement une si grande part d'arbitraire; on écrira partout *i* et *u* au cours de cet article.

A l'initiale du mot, la graphie ne distingue pas non plus *ă* de *ā*. La distinction des brèves et des longues n'a donc lieu que

[1] On sait que la graphie perse ne permet pas de distinguer entre *varat*, *vart*, *vrat* et *vṛt*. On reproduit ici la transcription usuelle du mot, fondée sur la lecture de l'élamite, du babylonien et sur le gr. Φραόρτης. D'une manière générale on distinguera dans cet article entre *ar* et *ṛ*, suivant l'exemple du regretté Hübschmann; la graphie ne distingue pas, il est vrai; mais elle ne distingue pas davantage entre *ara*, *ar* et *ra*, et l'on fait pourtant la distinction des trois dans la transcription; il n'y a pas de raison pour ajouter un *a* dans le cas de *vṛt* et pour ne pas noter simplement *ṛ* dans une transcription qui est une interprétation, et non une simple translittération : on écrira donc, avec Hübschmann, *Pers. Stud.*, 144 et suiv. et *passim*, par exemple *Vṛkāna* (pers. *Gurgān*) et non *Varkāna*, comme on a le tort de le faire d'habitude; le gr. Ὑρκανία, et peut-être l'élam. *Mirkaniya* confirment cette lecture; *ar* est rendu en effet par élam. *ar*, ainsi dans *Karmapattaš*, cf. p. *Garmapada*. La forme élam. *Pirrumartiš* du nom de Phaorte indiquerait donc la lecture *Fravartiš* admise ci-dessus.

pour *ă* et *ā*, et à l'intérieur du mot seulement, en ceci que la *mater lectionis* de *a* y figure d'ordinaire seulement là où la comparaison des autres dialectes iraniens et du sanskrit fait attendre un *ā* [1]. Si l'on veut être précis, il ne faut la noter que dans ce seul cas; et encore la graphie transcrite *-aiš*, qui rend sûrement un *-aiš* de la réalité, doit rendre prudent lorsque l'on emploie cette distinction.

Les hommes qui ont fixé la graphie du vieux perse ne se sont pas plus souciés d'indiquer la quantité que les nuances fines de timbre des voyelles.

II. — Sur *y* et *v* après consonne.

Le démonstratif *tya-*, dont la conjonction *tya* est simplement le nominatif-accusatif singulier neutre, pose un problème phonétique embarrassant de deux manières : en premier lieu, s'il s'agit d'un ancien **tya-*, avec *y* consonne, on devrait avoir **θya-*; et, d'autre part, d'après les règles ordinaires de la graphie du vieux perse, on attend la graphie **tiya-*, même si la forme ancienne était **tya-*, ce qui du reste est impossible. L'explication analogique proposée par M. W. Foy, *K. Z.*, XXXV, *h* n., est invraisemblable; mais la doctrine de la constance de la graphie *-iy-* après toute consonne autre que *h* a été bien établie par M. Foy et doit servir de point de départ pour discuter *tya*.

La solution semble évidente si l'on tient compte des deux considérations que voici :

1° Le *t* montre qu'il faut partir de indo-iran. **tiya-* : le védique connaît *t(i)ya-* assez fréquemment à côté de *tya-*; par exemple on lit *tyé*, R. V., I, 37, 10, mais *t(i)yám*, I, 37, 11; *t(i)yé*, I, 187, 4, mais *tyé*, I, 187, 5.

2° **tiya-* étant, en tant que démonstratif ou conjonction, un mot accessoire a subi l'abrégement qui est normal dans les mots de cette sorte, et l'on a eu *tya-* au lieu de l'ancien **tiya-*. Cet abrégement n'est arrivé à son terme qu'après le moment où *t* placé devant consonne avait cessé de devenir spirant, c'est-à-dire après la période de l'iranien commun. La graphie *tya-* exprime donc une réalité phonétique; et, si elle est unique en son genre, c'est que les conditions où se trouvait le groupe *tiy* dans ce mot sont aussi uniques.

Un autre mot paraît confirmer cette hypothèse. Le correspondant perse de skr. *sárvaḥ*, zd *haurvō*, est noté *haruva* (*hr*^{u}*uv*) dans

[1] Dans les cas où il pourrait y avoir quelque ambiguïté à l'initiale, on notera ici *ă-*; par ailleurs on se conformera à l'usage, et l'on distinguera *ă-* et *ā-*; mais on ne doit jamais oublier que le choix entre *a-* et *ā-* initiaux est le fait des éditeurs et que les pierres n'indiquent jamais rien à cette place.

la grande inscription de Behistun, I, 40, 80; II, 75, 90 : c'est ce que l'on attend. A côté, on lit *fraharvam* (*-hrᵃvm*) « en tout », I, 17 ; la différence entre *haruva* et la forme adverbiale *-harvam* est celle qu'il y a normalement entre la prononciation pleine d'un mot autonome et la prononciation abrégée d'un mot accessoire. Il ne peut s'agir d'une simple faute, comme dans *amānⁱiya*, Beh., II, l. 28, en regard de *amānⁱ(a)ya*; *ibid.*, l. 48 et 63; car *rª* a un signe distinct de celui de *rⁱ*. Néanmoins, l'exemple n'est pas aussi certain que *tya-* parce qu'ici la graphie est ambiguë : on peut lire, et l'on a proposé en effet de lire, *fraharavam* (Bartholomae, *B.B.*, XIII, 69). Sans doute une forme *harava-* n'est pas impossible; à côté de son **ὅλFος* (att. *ὅλος*, ion. *οὖλος*), le grec a trace de **ὁλοFο-* : *ὁλοός* chez Suidas, *ὁλοεῖται· ὑγιαίνει* chez Hesychius, et **harava-* peut reposer sur **solowo-*; le lat. *saluos* suppose *sᵘl-* + voyelle (*e*, *o*, *u*?) + *wo-* (Solmsen, *K. Z.*, XXXVII, 15 et suiv.), et **harava-* peut reposer sur **sᵘlewo-* ou **sᵘlowo-*, ce qui concorderait avec certains des originaux possibles de lat. *saluos*. Mais l'indo-iranien, où le mot est largement attesté par ailleurs, n'a jamais que **sarva-*, réserve faite de cet unique passage; le plus simple est évidemment d'identifier *(fra-)harvam* à *haruva*, en adoptant l'hypothèse faite ici. Ni M. Solmsen, *l. c.*, ni M. Brugmann, *Grundr.*, II², 1, § 125, *b*, p. 202, n'ont fait état de la lecture v. p. *fraharavam*. — Ce qui fait qu'on a dit *fraharvam*, et non **fraharuvam*, ce n'est pas le caractère adverbial du mot : *paruvam* « d'abord » est tout pareil à *paruva* « premier » ; c'est la longueur plus grande du mot qui est due à la juxtaposition de *fra-*.

Si l'on admet l'interprétation de *tya-* proposée ici et la lecture *fraharvam* avec l'interprétation qu'elle suppose, on doit conclure que les graphies *-iya-*, *-uva-* répondent à la prononciation. L'*i* ancien a subsisté et est resté prononcé dans des cas tels que : *θⁱitiya*, cf. skr. *tr̥tíyaḥ*, zd *θrit(i)yō*, v. sl. *tretiji*; *martiya*, cf. véd. *márt(i)yaḥ*, zd *mašyō* (lire *martiyō*, trisyllabique, par exemple Y., XXXII, 5 et 8); sans doute *xšāyaθiya*. Un *i* voyelle s'est développé, comme en latin, entre une consonne (autre que *h*) et un *y* suivant; ainsi dans *hašiya*, cf. véd. *satyáḥ* (normalement dissyllabique), zd *haiθyō*; le traitement est exactement le même que celui qu'on trouve par exemple dans lat. *medius*, trisyllabique, en regard de skr. *mádhyaḥ*, gr. *μέσος*, etc. La même observation s'applique au cas de *-uv-*. Et en effet, dans une orthographe qu'on n'a aucune raison de tenir pour traditionnelle et archaïsante, il est clair qu'un *i* et un *u* écrits doivent répondre à un *i* et à un *u* prononcés, au moins au moment où la graphie a été fixée; et il est assez probable que ce moment est précisément la période achéménide, peut-être le règne de Darius lui-même. On observe donc

ici une différence phonétique grave entre la phonétique perse et la phonétique avestique, à savoir la confusion de deux cas autrefois distincts, celui de consonne + *y* ou *v* avec celui de consonne + *iy* ou *uv*. L'innovation perse est sans doute peu ancienne; car le passage de *θy* et de *ćy* à *š* dans des mots comme *hašiya*, *ašiyavam* suppose la prononciation sans *i*; or, ces faits ne sont pas iraniens communs. L'*i* et l'*u* secondairement développés ne se sont pas maintenus en persan, pas plus que les *i* et *u* parallèles du latin classique n'ont subsisté en latin vulgaire; et le persan a par exemple *šavaδ*, en regard de v. perse *ašiyavam*.

La graphie *-iy*, *-uv* à la fin des mots indique aussi *-y*, *-v* réellement prononcés, puisque la graphie doit en principe être considérée comme répondant à des réalités phonétiques : le mouvement de fermeture de *i* et *u* a été continué et a abouti à une articulation de caractère consonantique; un fait analogue a été observé dans un parler gascon par M. Millardet, *Études de dialectologie landaise*, p. 146 et suiv. (= *Étude de dialectologie landaise*, p. 562 et suiv.). Le phénomène n'est pas ancien, car l'*i* devenu final par chute d'une ancienne dentale est traité comme un *-i* final de date indo-iranienne : *-čiy*, *naiy*.

C'est seulement après *h* que *y* est noté immédiatement sans intercalation d'un *i* : *dahyāuš*, génit. *-ahyā*, nominatif *hya*, *hyā* de *tya-*, *tyā-*. Mais le cas de *i* après *h* présente d'autres particularités difficiles à interpréter. En fait, dans les inscriptions de Darius, on ne rencontre *i* après *h* qu'à l'initiale du mot, dans *hi(n)duš* « Inde ». A la fin du mot, on écrit *-hy*, sans *i* : *āhy* « que tu sois », *amahy* « nous sommes », à côté de *amiy* « je suis », *astiy* « il est », *ha(n)tiy* « ils sont ». A l'intérieur du mot, on a *āištatā*, Behistun, I, 85, en regard de zd *hištaiti*, *hištaite*. Des inscriptions de Xerxès présentent *ahiyāyā bumiyā* (génitif ou locatif) trois fois à côté de *ahyāyā bumiyā*. La voyelle fermée *u* qui, dans la série postpalatale, forme le pendant de la voyelle prépalatale *i*, présente un traitement analogue, mais un *h* n'est jamais écrit devant *u*, et la voyelle *u* sert à noter à la fois *u*, *hu*, et même *uh* dans *taumā* « famille », cf. perse *tuxm*, emprunt arm. *tohm*, pehlvi de Turfan *twhm* (c'est-à-dire *tohm*), pehlvi des livres 𐭬𐭥𐭭. Et même, quand il y a lieu de noter *h* devant *v*, c'est par la voyelle *u* qu'on l'indique, ainsi à l'impératif moyen *patipayauvā* « protège ». On voit mal pourquoi le signe de *h* est évité devant *i* et *u*, alors que la prononciation de *h* était sûrement très forte devant *u* et que ce qui est noté *uva-* en vieux perse à l'initiale du mot devait être *xᵛa-* déjà en pehlvi. On ne doit pas perdre de vue que *h* est chose très différente suivant que la voyelle suivante est *a*, *i* ou *u*, et l'on conçoit que le signe affecté à la notation de *ha* n'ait pas semblé propre à noter *h* devant *i* et devant *u*; mais on aurait pu

créer des signes pour *hʸ* et *hʷ*; on ne l'a pas fait. La cause se trouve peut-être dans le fait connu que les voyelles *i* et *u* comportent un souffle plus fort que *a* et ont paru par là comprendre un élément analogue à *h*; ceci rappellerait le υ- grec, toujours précédé de *h* à l'initiale du mot. Quoi qu'il en soit, la graphie de *hya* et celle de *amahy* représentent quelque chose de tout à fait à part en vieux perse, et l'on n'en saurait rapprocher le cas de *tya* expliqué ci-dessus.

L'hypothèse que *w* après consonne a développé un *u* au cours de l'histoire du perse est de nature à faciliter l'explication du mot *gāθu-*. On sait que v. p. *gāθum* (acc.) répond à zd *gātūm*, skr. *gātúm*. Le *θ* est bien établi non seulement par les formes *gāθum* et *gāθavā* (loc.) du vieux perse, mais aussi par *gāh* en pehlvi manichéen de Turfan, en pehlvi des livres mazdéens et en persan et par l'emprunt arménien *gah* (gén. *gahu*). Or, ce *θ* ne peut s'expliquer que par une flexion ancienne nom. **gātuš*, acc. **gātum*, gén. **gātwas* > p. **gāθwa*; et en effet l'Avesta connaît *gāt(u)vō* au génitif. Quand le perse a développé *u* entre *θ* et *w* (qu'on note improprement *υ* dans les transcriptions), on a eu alors acc. **gātum*, gén. **gāθuva*, où l'alternance *t* : *θ* devenait inintelligible. C'est le *θ* des cas obliques qui a été généralisé. On objectera que **xratuš* a conservé son *t* à toute époque (pers. *xirad*, emprunt arm. *xrat* [gén. *xratu*]), bien que l'Avesta atteste une flexion gén. *xraθwō*, instr. *xraθwā* (dans les gāthās); mais c'est qu'ici peut-être la flexion normale, aussi attestée dans l'Avesta où l'on rencontre notamment le génitif gāth. *xratəuš*, aura été généralisée en perse. On conçoit d'ailleurs qu'une analogie inverse de celle qui a fait généraliser *θ* dans **gāθuš* ait fait généraliser *t* dans **xratuš*; car le fait essentiel est l'existence d'une généralisation. Faute de vieilles formes perses, il est impossible de discuter l'histoire du mot **xratuš*.

III. — Emploi des temps.

La langue des inscriptions perses est très archaïque par l'aspect phonétique : les mots ont encore tout l'aspect général de l'indo-iranien ancien. Mais les changements qui ont lieu quand la langue d'un petit clan devient celle d'un grand empire sont déjà commencés : la morphologie est en voie de transformation rapide. La déclinaison qui devait, dès la fin de la période achéménide, tomber en pleine dissolution, est mutilée par la perte totale du datif déjà dans les inscriptions les plus anciennes, celles de Darius. Quant à la conjugaison, le peu de formes que l'on possède suffisent à montrer que l'évolution qui devait aboutir au type du moyen iranien est entièrement commencée dès cette

époque, ainsi que J. Darmesteter l'a constaté depuis longtemps.

Trois formes servaient en indo-européen à exprimer le prétérit à l'indicatif : le prétérit du présent (nommé imparfait), l'aoriste et le parfait (qui n'est pas proprement un prétérit, mais qui, exprimant le résultat acquis par une action, se prête à rendre le passé dans bien des cas).

Or, le parfait n'est en fait pas représenté en vieux perse : on n'en a qu'un optatif *čaxriyā*, Beh., I, 50, et encore ce verbe est-il une manière d'auxiliaire, comme on va le voir; le parfait est remplacé par un type nominal composé de l'adjectif verbal en *-ta-* et, là où le verbe « être » figure dans une phrase nominale, du verbe « être ». Quand Darius veut dire « voici ce que j'ai accompli », il ne recourt pas à un parfait **čakarā*, qui sans doute était sorti de l'usage; il écrit (Beh., I, 27) *ima tya manā kṛtam*[1] « voici ce qui a été fait par moi »; de même Beh., I, 61 et suiv. : *xšaθ'am tya hačā amāxam taumāyā parābṛtam āha ava adam patipadam akunavam* « la royauté qui avait été enlevée à notre famille, moi je l'ai rétablie ». Si le parfait de *dī-* « enlever » existait, il serait bien à sa place dans la phrase suivante où l'on a l'adjectif verbal *ditam*, avec un auxiliaire *kar-* à l'optatif parfait (Beh., I, 48 et suiv.) : *naiy āha martiya... hya avam Gaumātam tyam magum xšaθ'am ditam čaxriyā* « il n'y avait personne... qui pût enlever la royauté à Gaumāta le mage ». — Le vieux perse a donc déjà dépassé le stade où sont le sanskrit et le grec ancien, qui ont encore le parfait distinct à formes personnelles, bien conservé dans l'Avesta.

L'aoriste exprime un fait passé, abstraction faite de toute considération de durée. Il est assez rare. Il s'oppose à l'imparfait qui exprime également un fait passé, mais un fait qui se développe et se prolonge. Le contraste entre les valeurs de l'imparfait et de l'aoriste se voit bien dans une formule traditionnelle qu'emploient les rois achéménides depuis Darius et qui est la suivante : *Baga vazṛka Auramazdā hya imām būmim adā hya avam asmānam adā hya martiyam adā hya šiyātim adā martiyahyā hya Dārayavaum xšāyaθiyam akunauš* « Le dieu puissant Ahura-Mazda qui a fait la terre (ici), qui a fait le ciel (là-bas), qui a fait l'homme, qui a fait la paix de l'homme, qui a fait Darius roi »; l'aoriste *adā* exprime les actes de création faits une fois pour toutes, l'imparfait *akunauš* l'acte de rendre Darius roi, acte

[1] On note ici *kṛtam* d'après skr. *kṛtám*, zd *kərəta-*. Devant *ar*, le vieux perse a, non pas *k*, mais *č*, dans l'infinitif *čartanaiy*; donc pers. *kardan*, *karda* résultent d'un compromis entre l'infinitif et le participe, l'un fournissant le vocalisme *ar*, l'autre l'initiale *k* qui concordait avec l'initiale du présent (voir Bartholomae, *Altiran. Wört.*, col. 447).

dont les conséquences se prolongent encore au moment où le texte est écrit, mais cesseront un jour. L'imparfait *aladā* sert à indiquer le même acte du dieu dans la formule correspondante sur l'inscription de Persépolis *d* : *hauv Dārayavaum xšāyaθiyam aladā* « il a fait Darius roi »; le contraste entre l'imparfait *aladā* et l'aoriste *adā* y est aussi net que possible.

Comme en grec et en arménien anciens, le récit peut être fait soit à l'imparfait soit à l'aoriste, suivant le point de vue auquel on se place. L'imparfait est en fait plus fréquent que l'aoriste. Les verbes qui, dans les langues parentes, n'ont un aoriste que secondairement, c'est-à-dire ceux qui ont soit un aoriste en *-s-*, soit un aoriste supplétif, se présentent en vieux perse à l'imparfait; ainsi *aja* « il a battu » = skr. *áhan*, *abara* « il a porté » = skr. *ábharat*, *anaya* « il a conduit » = skr. *ánayat*, etc. On voit bien ici comment l'imparfait de la racine **bher-* a pu être amené en arménien à fournir l'aoriste *eber* « il a porté ».

Mais le présent, l'aoriste et la forme nominale en *-ta-* qui occupe la place de l'ancien parfait ont gardé leur valeur exacte. Il se trouve que l'inscription *a* de Xerxès à Persépolis présente côte à côte les trois formes pour la racine *kar-*, et les sens sont très nets. S'il s'agit de bâtisses auxquelles les souverains ont fait travailler, c'est l'imparfait qui est employé : *imam duvarθim*... *adam akunavam* « ce portique, c'est moi qui l'ai fait ». Ayant exposé avec des *akunavam* et *akunauš* le développement de son activité et de celle de son père, Xerxès résume le tout par un aoriste : *ava visam vašnā Ahuramazdāhā akumā*[1] « tout cela, nous l'avons fait par la volonté d'Ahura Mazdā » : fait terminé, où l'on n'envisage plus la durée de l'action. C'est le résultat acquis qui est indiqué

[1] Xerxès emploie le pluriel *akumā*, et non le duel, bien qu'il soit question seulement de son père et de lui. De même, à Behistun, on a la 3e personne, sans doute du pluriel, et en tout cas pas du duel, dans Beh., II, 92, *parθava utā vrkāna* [*ham*]*i*[*θ*]*iyā* [*aba*]*va* « la Parthie et l'Hyrcanie sont devenues rebelles »; *abava* pourrait être aussi au singulier, mais ceci ne concorderait pas avec *hamiθ*r*iyā*. En revanche, on ne saurait rien conclure de *hamiθ*r*iyā* dont l'*ā* final peut appartenir soit au pluriel soit au duel. L'accusatif *gaušā* « oreilles », Beh., II, 13, 89, où l'on a coutume de voir un duel, peut aussi bien être une forme de pluriel. On ne peut donc décider si le duel était déjà éliminé du nom, comme il l'était certainement du verbe; on sait que le duel du substantif peut survivre au duel du verbe, ce qui est le cas du vieil irlandais, ou le duel du verbe au duel du substantif, ce qui est le cas du gotique. Les occasions que les inscriptions présentent d'employer le duel sont rares, et il se trouve par hasard que les deux formes de substantifs qu'on possède sont ambiguës. Provisoirement, on doit donc s'abstenir d'affirmer que *gaušā* et *hamiθ*r*iyā* soient au duel, et par suite rien n'empêche d'admettre que le duel soit entièrement disparu en vieux perse. Quoi qu'il en soit, la ruine du duel est plus avancée en vieux perse que dans l'Avesta; et c'est un trait remarquable à retenir pour caractériser le moment du développement de la langue atteint par le perse dès l'époque de Darius et de Xerxès (voir p. 317, note).

par la forme en *-ta-* : *tya manā kṛtam utā tyamaiy piθ'a kṛtam avašciy Auramazdā pātuv* «ce que j'ai fait et ce que mon père a fait, que Ahuramazdā le garde».

L'aoriste, qui indique l'action parvenue à son terme, et la forme nominale en *-ta-*, qui indique le résultat acquis, se prêtent également à conclure un récit, et l'on conçoit que l'on trouve à peu près indifféremment l'un et l'autre en cet emploi. Si le récit est fait à l'imparfait, c'est la forme en *-ta-* qui sert à le conclure naturellement, ainsi Beh., III, 15, *Dādaršiš* (*Dādršiš?* élam. *Taturšiš* et *Taturšiš*) *hadā kārā ašiyava hamaranam akunauš*... 19 *avaθāšām hamaranam kṛtam* «Dādarši est parti avec l'armée; il a combattu... alors cette bataille a eu lieu»; parfois le récit a commencé par des formes en *-ta-* indiquant la situation; ainsi Beh., II, 32 : [*hamiθ*']*iyā ha*"*gmatā paraitā patiš Dādaršim hamaranam čartanaiy*... *avadā hamaranam akunava*... *avaθāšām hamaranam kṛtam* «les révoltés se sont réunis; ils sont allés livrer bataille à Dādarši... là ils ont combattu... alors cette bataille a eu lieu». Si le récit est fait à l'aoriste, la conclusion est aussi à l'aoriste; Beh., II, 66 : *hauv Fravartiš hya Mādaiy xšāyaθiya aganbatā āiš had*[*ā*] *kārā patiš mām hamaranam čartanaiy pasāva hamaranam akumā*... *kāram tyam Fravartaiš adam ajanam*... *avaθā hamaranam akumā* «Phraorte qui disait être roi en Médie est allé avec son armée livrer bataille contre moi; nous avons combattu... j'ai battu l'armée de Phraorte... alors nous avons combattu...»

En somme l'usage du vieux perse pour le prétérit est très semblable à celui du vieux slave, à ceci près que, en vieux slave, l'imparfait est une forme nouvelle, sans doute composée, et qui n'a guère le caractère d'un temps historique. L'usage vieux perse est surtout parallèle à l'usage arménien ancien, où l'on a aussi trois formes : une forme nominale à valeur de parfait, et deux temps historiques à forme personnelle, l'imparfait et l'aoriste. Au cours du développement du perse, l'imparfait et l'aoriste ont été éliminés, comme dans les dialectes russes et occidentaux du slave, et il n'est resté que la forme nominale, qui est devenue l'expression unique du prétérit.

Les exemples qu'on relève dans les inscriptions sont trop peu nombreux et trop peu variés pour qu'on puisse déterminer si la valeur de l'aoriste perse est celle de l'aoriste grec ou celle de l'aoriste arménien, lesquelles diffèrent sensiblement (cf. ces *Mémoires*, XVI, p. 102 et suiv.). Les exemples les plus caractéristiques qui aient été cités ci-dessus, ceux de *adā* et de *akumā*, tendent à faire croire que l'aoriste vieux perse indique, comme l'aoriste arménien, l'action arrivée à son terme, un aspect *déterminé* plutôt qu'un aspect *perfectif* du slave.

Mais l'addition d'un préverbe indique aussi, d'une autre manière, l'action arrivée à son terme. Le rôle du préverbe est particulièrement net dans un passage dont on a maintenant la lecture correcte : Beh., I, 24, *Auramazdām[aiy] ima xšaθ^ram frābara Auramazdāmaiy upastām abara yātā ima xšaθ^ram ha[ma]dārayai[y] vašnā Auramazdāha ima xšaθ^ram dārayāmiy* « Ahuramazdā m'a donné cette royauté; Ahuramazda m'a aidé jusqu'à ce que j'aie eu pris possession de cette royauté; par la volonté d'Ahuramazda je tiens cette royauté »; on voit le contraste entre *hamadārayaiy* et *dārayāmiy* et le contraste, un peu moins accusé, mais net encore, entre *frābara* et *abara* : d'un côté l'action aboutissant à un terme défini, de l'autre l'action se poursuivant sans terme. Le contraste de *ajanam* « j'ai battu » (par exemple, j'ai battu une armée) et de *avājanam* « j'ai tué » est exactement pareil à celui de v. sl. *biti* « battre » : *ubiti* « tuer » et à celui de lat. *caedō* : *occīdō*. Avec un complément qui définit de quoi l'on doit se garder, on a Beh., IV, 37, *hačā draugā daršam patipayauvā* « garde-toi bien de la tromperie »; mais, sans complément pareil et avec un sens vague et indéfini : Pers. e, 21, *imam Pārsam kāram pādiy* « protège cette armée perse ». Le nombre des exemples utilisables est petit; mais les quelques faits qu'on possède semblent décisifs. Cet emploi des préverbes est comparable à celui de gr. ἀπο- dans ἀποθνήσκω, etc. (voir en dernier lieu Thumb, *I. F.*, XXVII, 195 et suiv.). Dans divers cas, on a seulement la forme à préverbe; mais le fait que le préverbe sert surtout à donner au verbe l'aspect « déterminé » se laisse cependant entrevoir, ainsi quand on lit le présent *apagaudaya-* « cacher » ou *hamataxša-* « réaliser (quelque chose) ». Si l'on a Beh., II, 73, *Fravartiš ăgrbi[ta] ănayata abiy mām* « Phraorte pris m'a été amené », avec *ă-* devant *grbita*, on doit peut-être lire *āgrbāya*, et non *ăgrbāya* dans Beh., II, 88, *či-θ^ra^rtaxmam ăgrbāya ănaya abiy mām* « il a pris et m'a amené Čiθ^rantaxma », car il s'agit exactement du même acte présenté sous forme passive ou active, et de même dans les cas nombreux où l'on a *ăgrbāyatā* « il a été pris », *ăgrbāyam* « j'ai pris », etc.; du reste *āgaurvayeiti* est bien attesté dans l'Avesta; ici encore les transcriptions usuelles font trop facilement oublier l'incertitude absolue de la lecture. Quoi qu'il en soit de ces derniers exemples, on voit comment les préverbes servent à donner à des imparfaits un aspect « déterminé ».

IV. — Vieux perse *didā*.

Le mot v. p. *didā* « forteresse » (acc. *didām*), dont un équivalent dialectal se retrouve dans pers. *diz*, n'a pas de correspondant dans l'Avesta ou en sanskrit. En revanche le sanskrit a *dehī* « le-

vée, rempart ». Hors du perse, *dida* n'a de correspondant que les noms propres thraces en *-dizos*, *-διζα*.

Le désaccord du perse et du sanskrit ne peut s'expliquer que si l'on suppose un ancien thème à suffixe zéro, **dheigh-*, dont v. p. *dida*, d'une part, skr. *dehí*, de l'autre, seraient des élargissements. Un troisième type d'élargissement est attesté par l'osque où le cippe d'Abella présente acc. pl. feíhúss, abl. pl. feíhúis, au sens de « murs » : la forme osque n'est en effet identifiable ni à gr. *τοῖχος*, zd *-daēza-* et peut-être arm. *dēz* (cf. got. *daigs*, v. h.-a. *teig*, etc., et skr. class. *dehalı*, *deham* avec d'autres sens), ni à gr. *τεῖχος*, qui est du reste isolé; le got. *ga-digis* « πλάσμα » a *i* et non *ei*, tout comme *digan*, et il est permis de se demander si *τεῖχος* et *-digis* ne sont pas des arrangements d'un thème racine au moyen du suffixe **-es-*; cf. ces *Mémoires*, XV, 261 et suiv. (notamment p. 264). Le lat. *cf-figiēs* a un sens différent de celui de v. p. *didā*, etc.; mais c'est aussi un élargissement d'un thème à suffixe zéro, cf. lat. *prōgeniēs* en regard de skr. *prajáḥ*; toutefois ce peut être un nom postverbal, et l'on n'est pas autorisé à le rapprocher des trois mots qui semblent sûrement dérivés de l'ancien thème à suffixe à zéro : v. p. *didā*, skr. *dehí*, osq. feíhúss. On entrevoit donc ici un thème nominal indo-européen à suffixe zéro **dheigh-*, qui n'est attesté nulle part; on sait en effet que ces formations trop brèves ont tendu de très bonne heure à s'éliminer.

V. — Vieux perse *aθiy*.

La lecture *ăθiy* dans l'inscription de Behistun, I, l. 91, est assurée depuis la revision de MM. King et Thompson; le sens de « jusqu'à » ne semble pas douteux. Le sanskrit et l'Avesta n'ont rien qui réponde à ce *aθiy*, dont l'*ă* initial sera supposé être bref. On peut à ce sujet proposer deux hypothèses :

1° N'aurait-on pas ici un doublet *aθiy* de *atiy*, parallèle à **paθiy*, que M. Bartholomae a supposé à côté de *patiy*? voir *I. F.*, XIX, *Beiheft*, p. 64 et suiv., n., et p. 179 et suiv.; *I. F.*, XXIII, p. 74 et suiv. Toutefois on ne s'attend pas à trouver cette forme devant une consonne initiale; or, on a ici *aθiy Bābiru*[*m*]. Du reste les formes dont M. Bartholomae fait état appartiennent toutes au moyen iranien, et il est permis de se demander si le traitement de la dentale n'est pas dû à quelque phénomène moyen iranien propre à la fin de mot.

2° Si l'on tient *aθiy* pour ancien, on rapprocherait got. *und* « jusqu'à », *unþa-þliuhan*, v. angl. *oð*, v. sax. *und*, etc., et sans doute aussi osq. ant « jusqu'à », qui figure deux fois sur une inscription de Pompéi. Seul, avec l'indo-iranien, l'arménien dis-

tingue, au moins en partie, **th* de l'ancien **t*; on n'y trouve pas de correspondant de v. p. *aθiy*, v. angl. *oð*; la préposition *and*, dont les origines paraissent être multiples (voir Finck, *K. Z.*, XXXIX, 536 et suiv.), ne correspond ni pour le sens ni pour la forme; et *enth-* «sous», qui du reste figure presque uniquement dans la langue artificielle des traductions philosophiques du grec et chez les auteurs postérieurs, ne va pas pour le sens.

VI. — *-ā* au locatif.

La postposition de *-ā* est de règle absolue au locatif dans les noms communs du vieux perse.

Dans les thèmes en *-a-*, on lit *dastayā*, *duvarayā*; les formes sans *-ā* sont des adverbes : *duraiy*, *paruvaiy*, ou des noms propres, noms de pays : *Pārsaiy*, *Mādaiy*, *Parθavaiy*, *Arminaiy*, *Arm'niyaiy*, *Asagartaiy*, *Urajaiy*, *Mudrāyaiy*, ou un nom de ville : *Ha'gmatānaiy*. Le vieux perse présente donc ici un état assez comparable à celui du latin, où les noms de villes conservent un locatif d'aspect quelque peu adverbial, et où les autres mots ont une forme identique à celle de l'ablatif-instrumental, accompagnée de préposition. Ce n'est pas un hasard; dans une langue du groupe soudanais, l'éwé, le mot *me* qui s'ajoute pour indiquer le lieu où l'on est, ne figure pas après les noms de lieux ou de pays : *ele Ho* «il est à Ho» (Westermann, *Gramm. d. Ewespr.*, § 84 1, p. 55).

De même dans les thèmes en *-u-* : *gāθavā*, *dahyāuvā* (avec l'*ā* intérieur du reste de la flexion), mais *Bābirauv*, *Margauv*.

Tous les autres thèmes ont *-ā* au locatif; au pluriel, on a partout aussi *-ā* : *aniyāuvā*, *maškāuvā*, *Mādaišuvā*, *dahyušuvā*.

Les thèmes en *-ī* sont de la forme *Bāxtriyā*, *Harauvatiyā*, peut-être *bumiyā*, sans doute avec haplologie, au lieu de **-iyāyā* (cf. Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 181); les noms propres ont la même forme que les noms communs.

Ici, comme à beaucoup d'autres égards, le vieux perse représente un état déjà très évolué de la langue; l'Avesta est sensiblement moins avancé, et surtout moins régulier : des formes à postposition y figurent, mais le locatif sans postposition est encore tout à fait usuel, même dans l'Avesta récent.

A. Meillet.

[Note de correction. — Les nouvelles photographies de l'inscription *b* de Naxš-i-Rustam livrent les instrumentaux duels *dastaibiyā* et *pādaibiyā*.]

A PROPOS
DU NOM DE ZOROASTRE.

Dans la plupart des langues où le nom du prophète Zoroastre nous est attesté, il apparaît sous une forme irrégulière. Ni le pehlvi *Zaratušt*[1] (et *Zaratuxšt*), ni le persan moderne *Zardušt*, *Zarādušt* (et *Zarduhašt*) ne sont des représentants corrects de *Zaraθuštra-*; ce sont des mots savants d'origine religieuse, des emprunts à la langue de l'Avesta sans doute, car la notation par *d* (*δ*) du *θ* primitif est tout à fait bizarre et anormale (cf. Horn, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2e partie, p. 83; Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 204). L'arménien qui a conservé tant de formes précieuses prises au moyen persan et qui généralement éclaire l'histoire de l'iranien, nous fait ici défaut. Il présente le nom de Zoroastre sous l'aspect inattendu et jusqu'ici inexplicable de *Zradašt*, Զրադաշտ. Tel est, en effet, le mot que l'on trouve chez Eznik et dont Ełišē a, au livre II, le dérivé *zradaštakan*; c'est par suite d'une inadvertance incompréhensible que l'admirable *Armenische Grammatik* de H. Hübschmann donne à la page 41 la forme *Zradešt* Զրադեշտ, comme se trouvant chez Eznik et chez Ełišē. L'ouvrage si sûr du maître des études arméniennes est à corriger sur ce point de détail : la collation du texte original unique de Eznik par M. Adjarian confirme la lecture *Zradašt*, et, pour ce qui est d'Ełišē, il est à noter que *Zradešt* et *zradeštakan* ne lui sont pas imputables, car l'un et l'autre se rencontrent dans le huitième livre de son histoire, lequel n'est pas original comme on sait. Nous n'avons pas, il est vrai, d'édition critique d'Ełišē, mais la lecture *zradaštakan* peut passer pour assurée; en effet, elle est établie sur l'accord des deux textes publiés jusqu'ici, accord que M. A. Meillet a eu l'obligeance de vérifier. Le grec n'est pas plus clair que l'arménien : ni le classique Ζωροάστρης ni les formes apparentées que l'on trouve réunies dans le *Zoroaster, the prophet of ancient Iran* de M. Jackson (Appendice) ne remontent à un original connu[2].

[1] L'interprétation de la graphie pehlvie est assurée par la forme *zrdrwštg'n* «zoroastriens» du moyen persan de Tourfan.

[2] A propos de la forme arménienne du nom de Zoroastre et de la manière dont ce nom a été transmis, il importe de noter ce fait curieux que les Armé-

D'autre part M. Sylvain Lévi a attiré l'attention au cours d'un travail paru dans le *B. E. F. E.-O.* (t. IV, p. 552, note) sur la transcription chinoise du nom du prophète mazdéen, *Sou-lou-tche*. Jusqu'ici cette forme a paru être une énigme nouvelle ajoutée à toutes celles que l'on connaissait déjà : l'appel adressé par M. S. Lévi aux iranisants n'a provoqué l'apparition d'aucune solution. Et pourtant il semble bien que *Sou-lou-tche* nous a conservé le témoignage de l'existence en moyen iranien d'une forme phonétiquement correcte de *Zaraθuštra*. Dans un article décisif du *Journal asiatique* sur *la déclinaison et l'accent d'intensité en perse*, M. A. Meillet a établi (Série 9, t. XV, p. 254 et suiv.) que l'accent d'intensité dont la présence et les effets caractérisent le moyen persan par opposition au vieux perse, a dû frapper l'antépénultième dans tous les mots où la pénultième n'était pas longue et par suite naturellement articulée avec plus de force. D'autre part s'il est vrai que la grande majorité des mots persans représentent l'ancien cas oblique du moyen iranien, c'est-à-dire le génitif du vieux perse, il est certain que l'on rencontre aussi des formes qui remontent à d'anciens nominatifs : tel est le cas en particulier des noms de parenté et des noms propres. On a *pid* à côté de *pidar* «père», *mād* à côté de *mādar* «mère» (cf. A. Meillet, *loc. laud.*; Horn, *Grundr. d. iran. Phil.*, t. I, 2e partie, p. 102); surtout on a chez Lazare de Pharpi l'ancien nominatif *Yazd* de **yázata-* comme nom propre, tandis que l'on a en persan soit *īzad* du génitif singulier **yazátahyā*, soit *yazdān* du génitif pluriel **yàzatānām* comme noms communs. On a de même en persan *Hormazd* du nominatif *Ahuramazdā*. Il est naturel d'ailleurs que dans le cas des appellatifs, le nominatif-vocatif, dont l'importance est plus grande que partout ailleurs, se maintienne plus longtemps, persiste à côté du cas oblique, ou même triomphe seul. Quoi qu'il en soit, le nominatif-vocatif du nom propre *Zaraθuštra-* devait être accentué sur l'antépénultième et devait aboutir d'abord à une forme telle que **Zrohšt* puis à **Zrošt*; on sait en effet qu'en moyen iranien la chute des voyelles prétoniques et posttoniques se fait sensiblement de la même façon qu'en roman et qu'elle y obéit à une règle très semblable à la loi bien connue de Darmesteter : **Zrohšt* représente **Z(a)ràh(u)št(rā)*, le passage de *θ* à *h* étant de rigueur. Le timbre de l'accentuée résulte de l'action de l'*u* disparu de la syllabe suivante : il est le même que celui de l'*a* de phl. *magupat* prononcé *moγpet* ainsi qu'en témoignent les emprunts arméniens *movpet* et

niens connaissent très mal Zoroastre et son rôle véritable. *Zradašt* est cité *une fois* par Eznik, et nullement comme un personnage de premier plan; *zradaštakan* se trouve *une fois* chez Elišē, et quant à Lazare de Pharpi il ignore Zoroastre purement et simplement.

moggpet et issu d'un ancien **màgupáti-* (cf. Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 123), muni de quelque désinence du génitif analogique de celle des thèmes en *-a-*.

Le chinois *Sou-lou-tche* présente une transcription très fidèle et très correcte de ce moyen iranien **Zrošt* et signifie en réalité **S(ou)loutch(e)*; seule la consonne finale *-è* ne s'accorde pas avec le *-št* de l'original. Il est difficile de dire s'il n'y a pas eu simplement métathèse de *-št* en *-tš* : ce qui est sûr c'est que le *-è* n'a pas été introduit par les Chinois qui n'éprouvaient aucune difficulté à transcrire scrupuleusement *-št* par *-š* + voyelle + *t* + voyelle. Il faut que cette altération particulière du mot persan ait eu lieu dans une des langues par où il a passé avant de parvenir à la connaissance des Chinois. Les dialectes iraniens intéressés sont encore trop peu connus pour qu'il soit possible de les mettre en cause, et il n'y a qu'à réserver provisoirement ce point particulièrement délicat à traiter. Il suffit pour le moment qu'il soit possible d'affirmer de façon tout à fait formelle que l'intermédiaire postulé entre **Zrošt* et *Sou-lou-tche* a bien réellement existé : M. von Le Coq en a publié la preuve en 1908 dans les *Sitzungsberichte der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften* (p. 401). Dans un fragment manichéen de langue turque figure en effet la forme *zrwšč*, parfaitement lisible et souvent répétée. C'est donc à juste titre selon nous que M. von Le Coq a identifié (*loc. laud.*, p. 398) ce nom avec celui de Zoroastre, sans d'ailleurs pouvoir rendre compte de son origine exacte (cf. *Sitzungsber. d. kön. pr. Ak. d. Wiss.*, 1909, p. 1216, n. 2); c'est, au contraire, par suite d'une erreur que M. Radloff l'a lu *srošč* (voir *Извѣстія имп. акад. наукъ*, p. 1908, p. 854 et suiv.). Enfin, puisque la Chine et, avec elle, l'Asie centrale nous attestent la survivance au moyen âge d'une forme régulière de *Zaraθuštra-*, il sera permis sans doute d'insister en faveur de sa correction et de préférer à la première transcription que M. von Le Coq a faite de l'original ouïgour, *zrušč* (*Sitzungsber. d. kön. pr. Ak. d. Wiss.*, 1908, p. 401) la seconde qui est conforme à la phonétique historique, *zrošč* (*ibid.*, 1909, p. 1216, n. 2).

Robert GAUTHIOT.

NOUVELLE CONTRIBUTION À L'ÉTYMOLOGIE DE *EXPLŌRĀRE*.

On s'est efforcé (*Mélanges Havet*, p. 85–106) de démontrer que le verbe latin *explōrāre* était d'abord un mot technique appartenant à la langue militaire et l'on en a proposé une étymologie qui tenait compte avant tout de ce sens technique. M. de la Ville de Mirmont a contesté[1] cette étymologie pour en donner une autre. On se propose ici de faire valoir quelques considérations de nature à corroborer l'opinion émise dans les *Mélanges Havet*, savoir que *explōrāre* dérive d'un ancien substantif **plōr-* «plaine, champ», et signifie à proprement parler «fouiller le terrain, battre la contrée». Mais qu'il soit permis auparavant de réparer un oubli regrettable dans l'énumération des emplois de *explōrāre* chez Salluste. On lit en effet *de Bello Iugurth.*, cap. LII, § 5 : *Interea Bomilcar... dum legatus ad flumen, quo praemissus erat, festinans pergit, quietus, uti res postulabat, aciem exornat, neque remittit quid ubique hostes ageret* EXPLORARE. L'exemple est très bon, car le sens technique y est évident. — On profitera aussi de l'occasion pour signaler les emplois de ce verbe et des mots analogues qu'une lecture attentive des *Vies* de Cornelius Nepos a fournis. Ils sont du reste peu nombreux : *Vita Them.*, cap. VII : *.. quare aequom esse illos*[2] *uiros bonos nobilesque* MITTERE, *quibus fides haberetur qui rem* EXPLORARENT (sens à moitié figuré — il s'agit de la construction des murs par les Athéniens); *V. Alcib.*, cap. VIII : *Nam Lysander, cum per* SPECVLATORES *comperisset uolgum Atheniensium in terram praedatum exisse* (mot technique — le dérivé *explōrātor* n'est pas attesté chez C. Nepos); *V. Datamis*, cap. III : *Primo non accredidit. Itaque Pharnabazum misit* EXPLORATVM (nouvel exemple de l'emploi absolu du mot); *a quo ut rem gestam comperit (rex)...*; cap. IV : *... quaerit quibus locis sit Aspis : cognoscit haud longe abesse, profectumque eum uenatum; quem dum* SPECVLATVR (il le fait épier), *aduentus eius causa cognoscitur...*; *V. Hannib.*, cap. II : *Ad quem cum legati uenissent Romani qui de eius uoluntate* EXPLORARENT (sens figuré).....

[1] *Revue de Philologie*, XXXIII, 1909, p. 18 et suiv.

[2] Les Lacédémoniens ou les éphores.

En résumé, l'œuvre de C. Nepos présente trois exemples de *explōrāre*, un seul exemple de *speculātor* et un seul de *speculāri*. A la différence de César il n'emploie pas le mot *explōrātor*, non plus que les autres dérivés, et le sens technique ressort moins nettement chez lui que chez les autres auteurs qui traitent de sujets militaires. Il n'ajoute rien à ce qu'ils nous ont appris, mais il n'y contredit pas non plus. Du reste, M. de la Ville de Mirmont a reconnu que le mot appartenait bien avant tout à la langue militaire. Ce qu'il ne peut admettre, c'est l'hypothèse d'un mot **plōr-* qui est rendue si vraisemblable par l'existence de ses correspondants exacts dans les langues indo-européennes les plus voisines. Il est inutile de rappeler qu'expliquer *plorare* en le rattachant à *plōdere* (*plaudere*) est impossible au point de vue phonétique. On ne sait en effet si dans la pensée de l'auteur il s'agit d'une racine **plōd-* devenue **plōr-*(!) ou s'il a pensé à une racine *plō-* avec des déterminatifs différents (*d* et *r*), ce qui phonétiquement serait correct, mais bien peu vraisemblable au point de vue latin. Il a apporté des exemples intéressants sur le sens de *plōrāre* qui est en effet une gradation par rapport à *flēre*, *gemere*, etc. Mais il s'en fait une fausse idée : *plōrāre* se rattache à la même racine que gr. ϖλώ-ω. got. *flō-dus* (all. *Flut*) et veut dire littéralement «nager dans les larmes», cf. δακρυπλώειν. On conviendra que l'hyperbole ainsi exprimée est au moins aussi pittoresque que si *plōrāre* n'était qu'un pâle doublet de *plangere* (cf. A. Walde, *Lat. etym. Wörterbuch*, s. v. *plōrāre*). De plus, la grande objection de M. de la Ville de Mirmont qui *veut* ignorer les méthodes de la grammaire comparée, tombe, si l'on reconnaît avec un de nos confrères de la Société de Linguistique de Paris, M. Meyer, le mot supposé **plōr-* (accus. plur. *plōrēs*) dans un des documents du vieux latin, le chant des frères Arvales.

On y lit en effet trois fois répété :

Neue luae rue marma sins incurrere in pleores.
Neue lue rue marmar . .ns incurrere in pleores.
Neue lue rue marmar sers incurrere in pleores.

Ce qu'on interprète habituellement par : *nēue luem ruem*, *Marmar*, *sinas incurrere in plūres* «Ne laisse pas tomber la calamité, la ruine sur plusieurs[1]». M. Bréal, dès 1881 (voir *M.S.L.*, t. IV, p. 373 et suiv.), a bien senti le ridicule de cette interprétation, car il proposait de corriger *in-plōres* (c'est-à-dire *implores*) en expliquant ces mots comme une indication à l'adresse du prêtre officiant, et il s'était bien rendu compte du sens général,

[1] Voir *M. S. L.*, t. IV, p. 379.

car il traduit (p. 380) : « Ne permets pas à la contagion, ô Marmar, de se répandre [sur nos champs] ». Les mots entre crochets sont pour lui le résultat d'une correction[1]. Il aurait pu faire remarquer que la phonétique empêche également d'identifier *pleores* à *plūres*, ce que l'on fait continuellement dans les livres de linguistique latine ou autres. *Pleores* aboutissant à *plūres* et l'hypothétique **pleos* aboutissant à archaïque *plous* (Sénatusconsulte *de Bacchan.*) seraient en effet en latin les uniques exemples de cette contraction *eo* > *ou* > *u* qui, même en grec, ne se rencontre guère que dans le dialecte attique. Mais si M. Bréal a raison de se refuser à traduire *in pleores* par : « sur un plus grand nombre » et de corriger *pleores* en *plores*, on ne saurait lui accorder qu'il s'agisse ici d'une indication rituelle, car lui-même explique comme telle le *aduocapit conctos* de la suite et a signalé la difficulté du changement de personne. Il serait plus simple de traduire *in pl(e)ores*, en adoptant son interprétation générale : « Ne permets pas à la contagion de se répandre sur les champs », mais en voyant dans *in pl(e)ores* les correspondants exacts du français : « sur les champs ». Le mot *plōr-* « plaine, champ » est donc vraisemblablement attesté en vieux latin. C'était un thème consonantique *plōr-* (3e décl. *dator*), si l'on se fie au *pleores* de la première et de la troisième répétition, un thème en *i* (3e *auis*) si l'on tient compte de la leçon intermédiaire (*pleoris*). Le mot était masculin ou féminin mais non neutre, comme le montre la terminaison *-es* (*-is*).

Il en résulte sans doute aussi que *implōrāre* pourrait n'avoir rien de commun avec *plōrāre* « éclater en sanglots », mais aurait signifié à l'origine « appeler la bénédiction des dieux sur les champs ». Ce serait un terme technique, non plus de la langue militaire, mais de la langue religieuse.

A. Cuny.

ΦΘΊΑ — ΘΕΤΤΑΛΌΣ — ΘΕΤΤΑΛΊΑ.

Les quatre formes dialectales connues du nom des Thessaliens sont : ion. Θεσσαλός, att. Θετταλός, béot. Φετταλος, thessal. Πετθαλος. Malgré les apparences, elles ne se recouvrent pas toutes exactement. Θεσσαλός-Θετταλός-Φετταλος (soit le nom des

[1] *Lue rue* corrigés en *lue aruei(s)*. Mais voir H. Bergfeld, *De uersu saturnio* [1909], p. 106.

Thessaliens à l'étranger) forment un groupe qui s'explique par une forme commune; Πετθαλος (soit le nom indigène) est à part et suppose une forme voisine, mais non identique. Le thessalien pratique l'assimilation du groupe ϖτ en ττ (cf. ττολιαρχοι, Τολεμαιος, Λεττινας, voir Thumb, *Handbuch d. gr. Dialekte*, p. 241) et celle de φθ en τθ comme le prouve thess. Ατθονειτος = Αφθόνητος (*ibid.*). L'aspirée est bien réelle dans τθ (puisqu'il provient de φθ) et c'est ce qui explique le ϖ de Πετθαλος en face du φ du béotien Φετταλος. La forme préhistorique de Πετθαλος est donc sûrement *Φετθαλος provenant elle-même de *Φεφθαλος. D'autre part, l'élément initial φε-, commun au thessalien et au béotien, correspond régulièrement à l'élément θε- de l'ionien-attique et décèle pour le grec commun une ancienne labio-vélaire (gr. comm. $k_2^w h$ < i.-e. $g_2^w h$) suivie de voyelle prépalatale. On peut en outre raisonnablement penser que la syllabe initiale φε- : θε- ($k_2^w he$- < $g_2^w he$-) est une syllabe de redoublement. S'il en est ainsi, la valeur du φ intérieur de *Φεφθαλός est déterminée; il remonte lui aussi à une labio-vélaire (gr. comm. $k_2^w h$ < i. e. $g_2^w h$) traitée comme elle doit l'être devant consonne autre que *y* (ἔπεφνον, ὀφθαλμός). Le groupe intérieur -φθ- continue un grec commun -$k_2^w hth$- et le morphème, dans le mot thessalien, est simplement -αλος, soit la forme complète : *$k_2^w he$-$k_2^w hth$-$^o los$ (plus anciennement *$g_2^w he$-$g_2^w hdh$-$^o los$).

Mais le -φθ- que suppose le -τθ- thessalien ne suffit pas à lui seul à expliquer le -σσ- ionien, -ττ- attique et béotien. Il n'y a aucun exemple d'un tel traitement dans ces dialectes. Ionien -σσ-, attique -ττ- proviennent généralement d'un groupe de consonnes terminé par yod (*y*). Si l'on accorde qu'il y a eu, en dehors de la Thessalie, substitution du morphème -*y*αλος au morphème -αλος, on peut aborder l'explication de Θεσσαλός, etc., en partant cette fois d'une forme *$k_2^w he$-$k_2^w th$-$y^o los$ qui est sans doute un rajeunissement (dû à l'analogie) de la forme reconstituée plus haut. Elle suffit à expliquer à la fois Θεσσαλός, Θετταλός et Φετταλος. On sait en effet que dans ces dialectes le groupe -$k_2^w(h)y$- est traité de la même façon que le groupe -$k_1(h)y$-, c'est-à-dire qu'il aboutit à -σσ- ou à -ττ-. De plus, le groupe -*kty*- est traité lui aussi comme -*k*(*h*)*y*- ainsi que le prouvent ἀνάσσω, ἄνασσα < *ϝανακτ*y*ω, *ϝανακτ*y*α (ce n'est guère qu'à Argos et en Phocide que l'on rencontre un thème ϝανακ-, voir Thumb, *op. cit.*, p. 190 et 109; en tout cas chez Homère [et les dérivés ἀνάσσω, ἄνασσα sont avant tout homériques], on n'a jamais affaire qu'à un thème ϝανακτ-). Il est donc probable que, de même que dans le cas de -$k_2^w(h)y$-, le *y* a palatalisé tout le groupe -$k_2^w hthy$- avant l'évolution de -$k_2^w h$- en -φ- (on sait qu'elle est relativement récente), et que ce groupe aboutit lui aussi à -σσ-,

-τῑ-. De cette façon il ne subsistait plus aucune aspirée dans le groupe intérieur et l'aspirée initiale (*φ* : *θ*) ne devait pas subir la dissimilation. Comme le thessalien, le béotien labialise *k_2^wh-* même devant voyelle palatale (trait éolien). C'est donc légitimement que l'on a béot. Φετθαλος à côté de ion. Θεσσαλός, att. Θετταλός.

Si l'on abstrait l'élément radical commun de tous ces noms, (*φε-* : *θε-* étant considéré comme un redoublement), soit *-k_2^wth-* (*-φθ-* en thessalien, d'où *-τθ-*), on ne peut s'empêcher d'en rapprocher le nom du canton le plus anciennement connu de la Thessalie, Φθία, qu'on lit déjà chez Homère, alors que Θεσσαλία n'apparaît nulle part dans les poèmes homériques non plus que Θεσσαλός pour désigner les Thessaliens. Θεσσαλός en effet n'y est attesté qu'une seule fois et seulement comme nom d'homme désignant un fils d'Hercule (Θεσσαλοῦ υἷε δύω...) dans une partie du Chant B (vers 679) qui passe pour récente. Φθία désigne encore chez Xénophon, Platon et autres auteurs, non seulement la ville, mais la région de la Phthie. La racine de Πε-τθ-αλος, Θε-σσ-αλός, Φθ-ίη était, d'après ce qui a été dit plus haut, *k_2^whth-, soit au degré plein *k_2^wheth- en grec commun (i.-e. *g_2^whedh-)[1]. Or il y avait en indo-européen un morphème féminin qui nécessitait le degré zéro dans les formations les plus anciennes, c'est gr. *-ία* (cf. *μία* pour **sm-ία* de **sem-* « un » ; *ἴ-α* de **oi-* « un », cf. lat. *ūnus*), *οἱ(νος)*, sk. *e(ka)-*, av. *aē(va)-* (l'explication est de M. Meillet. *M.S.L.*, t. XI, p. 298); gr. *μυῖα*, c'est-à-dire **μυσ-ια* avec **mŭs-* comme dans lat. *mŭs-ca* en face de v. sl. *muxa* qui suppose le degré plein **mous-ā*. Le sanskrit a *-ī* pour correspondre à ce morphème et il s'agit au fond d'un indo-européen **-yə* pouvant être contracté en *-ī* ou au contraire développé en *-iyə* par exemple après un groupe initial de consonnes, soit donc **$g_2^whdhyə$* ou **$g_2^whdhiyə$* dans le cas qui nous occupe. L'*ι* de ce morphème était essentiellement bref et en effet *μία*, *ἴα* ont une brève, mais **Φθίᾰ* n'aurait pu occuper dans la poésie homérique qu'une seule position (temps faible d'un dactyle) *au nominatif et à l'accusatif seulement*, car Φθίης, Φθίῃ sont antiques et réguliers. A ces cas Φθῐ- était partout impossible, le groupe initial *φθ-* faisant toujours position. Au commencement du vers l'allongement de *ι* était également toujours nécessaire. Que l'on joigne à cela la tendance que montrent chez Homère les mots en *-ιᾰ* à passer dans la catégorie voisine en *-ίη* et l'on verra que l'allon-

[1] Une racine exactement homophone se rencontre en grec où elle était d'origine indo-européenne. C'est celle du verbe Θέσσεσθαι· αἰτεῖν, ἱκετεύειν, Hes. (thème **g_2^whedh-ye-*), cf. au degré *o* : πόθος (de **$g_2^whódho$-s*). Mais, comme il s'agit ici d'un nom propre, on ne peut rien affirmer sur l'identité des deux mots.

gement Φθίη était à la fois nécessaire et facile à réaliser. Il a été imité par les poètes et sans doute aussi par les prosateurs qui suivirent Homère. On se contenta d'atticiser le mot en en faisant Φθίᾱ. Mais la forme ancienne était sans doute gr. comm. **k̑ʰhth-yə* (**k̑ʰhth-iyə*). D'autre part, le nom des habitants du pays était **k̑ʰhe-k̑ʰhth-°los* et a été fidèlement conservé sur place (Πετθαλος). Dans les autres régions au contraire, bien qu'elles parlassent des dialectes de la même langue, il s'établit une légère confusion entre le nom du pays et celui des habitants : le *y* contenu dans le premier s'introduisit indûment dans le second, d'où la forme **k̑ʰhe-k̑ʰhth-yˀlos* (Θετ͡ταλός, etc.). Le mot indigène **Φε-ϕθ-αλος*, est formé exactement de la même façon que *κε-κρύϕ-αλος*, qui est déjà dans l'*Iliade*. Quant au suffixe *-ίαλος*, il se rencontre en particulier dans *ὑπερϕίαλος* (cf. *superbus*)[1] et ne choquait donc pas les sujets parlants. Sans doute Φθία désignait à l'origine une plus grande étendue de pays, ou bien au contraire les Πετθαλοι sortis d'un petit canton se sont étendus sur une aire plus vaste. Quoi qu'il en soit, il est venu un jour où il a fallu créer une nouvelle désignation que l'on opposa alors à Φθία. Ce fut Θεσσαλία. Tout s'est passé comme si dans notre pays le nom de *Francia* était, comme à l'époque mérovingienne, restreint aux pays situés au nord de la Loire (ou même de la Seine), si au contraire, le nom de *Français* s'étant appliqué par la suite à tous les habitants de l'ancienne Gaule, on avait été amené à créer pour la désigner, le nom nouveau de **Françaisie*. Le rapport, évident, semble-t-il, entre Φθία et Θεσσαλός, etc., tend à montrer que les établissements de populations de langue grecque sont très anciens dans cette partie de l'Hellade[2].

A. CUNY.

[1] Si le rapprochement des mots en question avec *θέσσεσθαι*, *πόθος* n'est pas jugé impossible, il faut noter les deux rapports :

$$\frac{\text{*Φε-ϕθ-αλος}}{\text{θέσσε-(σθαι)}} = \frac{\text{κε-κρύϕ-αλος}}{\text{κρύπ͡τε-(σθαι)}}$$

[2] Les autres dérivés ne nous apprennent rien. Tous ont pris l'*ī* long de Φθίη par analogie, sauf Φθῖος qui peut s'expliquer de lui-même par **Φθίy-yos*, fém. Φθιάς, *-ᾰδος*. Hérodote dit Φθιήτης, Φθιῆτις pour désigner les habitants; mais les Attiques, Φθιώτης, *-ῶτις* (Euripide, *Andr.*, 664), (comme nom de contrée Φθιῶτις, Thucyd., 1, 3, etc.) sans doute sous l'influence de Βοιωτός, Ἰταλιώτης, Σικελιώτης, etc., Βοιῶτις, *-ιδος*. Enfin à époque très basse (Anthologie) on trouve Φθιώτιος, cf. Βοιώτιος. M. Ed. Meyer, dans la nouvelle édition de sa *Geschichte des Altertums*, enseigne que les premières colonies de Grecs indo-européens dans la Grèce propre remontent au moins à 2000 avant notre ère.

GAULOIS *ODOCOS*, LATIN *ĔBULUM*.

M. le Dr Guillaud, professeur de botanique médicale à la Faculté de médecine et pharmacie de Bordeaux, a attiré l'attention de l'auteur de cette note sur un texte de Marcellus Burdigalensis, *vulgo* Empiricus (*De medicamentis*, édit. Helmreich. Teubner, 1889), qui intéresse de près l'étymologie du mot latin *ebulum*. Ce texte (VII, 13, p. 54) qui est ainsi conçu : *herba, quae graece acte, latine* EBVLVM, *gallice odocos dicitur*. . ., nous fournit le nom gaulois de l'hièble. Il a été reproduit par M. Holder (*Alt-celtischer Sprachschatz*, col. 834). La lecture *odocos* est sûre car, si l'édition pourtant très bonne de Helmreich n'a été faite que sur le manuscrit de Laon, le manuscrit de Paris (IXe siècle) qu'a vu M. Guillaud, porte aussi très nettement *odocos*. M. Willmann, dans sa récente édition de Dioscoride (Berlin, Weidmann, 1906). a rapproché cette phrase de Marcellus du passage de Dioscoride (173, p. 322) : Χαμαιάκτη· οἱ δὲ ἔλειος ἀκτῆ, οἱ δὲ ἀγρία ἀκτῆ, οἱ δὲ Εὐβοϊκή, Ῥωμαῖοι ἔβουλουμ (*ebulum*), Γάλλοι δουκωνέ, Δᾶκοι ἔλμα. — La leçon δουκωνέ est évidemment fautive, et M. Willmann, rappelant en outre le Pseudo-Apulée : *Galli ebucone*, propose de corriger en ὀδουκῶνεμ. L'édition Hummelberger (XVIe siècle) du Pseudo-Apulée porte de son côté *ducone* (accusatif), et il semble évident que *ebucone* est une combinaison maladroite de **oducone(m)* et de son synonyme latin *ebulum*. Enfin. M. Holder (*op. cit.*, ibid.) rappelle très à propos le passage d'un glossaire médico-botanique de Sienne publié en 1883 par Johannes Schmidt (*Hermes*, t. XVIII, voir en particulier p. 544, n° 437) qui porte : *odico· ebolo vel camoacris* (c'est-à-dire *camaeactis*), cf. n° 439 : *odernon· ebolo* et n° 244 (p. 537) : *edernon· hedera* (selon Joh. Schmidt, dans cette dernière glose, il y a eu confusion de χαμαικίσσος et de χαμαιάκτη). Les autres attestations de ce mot dans le *Corpus Gl. Lat.* ont été reproduites par M. A. Thomas, p. 309 de ses *Nouveaux Essais de philologie française* (1905).

Le gaulois *odocos* et son dérivé *oducōn(em)* paraissent ainsi assurés et viennent très heureusement confirmer la jolie étymologie que M. Niedermann (*Mélanges Meillet*, p. 100 [1902]) a donnée du latin *ebulum*. Comparant le vieux slave *jela*, tchèque *jedla*, polonais *jodła* (cf. russe diminutif *jolka*), puis v. prussien *addle*,

lit. *ẽglė*, lett. *egle*, etc., M. Niedermann y a vu, bien que les mots balto-slaves désignent un *sapin*, la continuation d'un thème européen **edh-lā*[1], dont le latin *ebulus* et *ebulum* représenterait le thème en *-o-* (**edh-lo-*), ital. comm, **e]blo-* > **eflo-* > lat. *ebulo-*. M. Walde a accueilli dans son *Lat. etymol. Wb.* cette ingénieuse combinaison en l'approuvant avec réserve. Le gaulois *odocos* qui, comme *ebulum*, désigne exactement l'*hièble* ou le *sureau nain* (χαμαι-άκτη), nous donne l'assurance que le *b* latin remonte bien à un *dh* indo-européen et non à un autre phonème. Du reste, l'italique et le celtique sont accompagnés ici, comme il arrive souvent, du germanique. On s'accorde en effet à considérer le vieux haut-allemand *attah*, *atah*, *attuh* comme emprunté à lat. *actē*, gr. ἀκτέα. Mais *attuh*, all. mod. *attich*, peut reposer sur un germ. comm. **aduxaz*, qui coïnciderait exactement avec un celt. comm. **odukos*, tandis que *attah*, *atah* répondrait à un celt. comm. **odokos*. La première forme **odukos* doit obtenir la préférence, car le second *o* de *odocos* est sans doute un vulgarisme pour *ŭ* ainsi que l'indique l'*i* de *odico · ebolo* rapporté par Johannes Schmidt. Cet *ŭ* est appuyé en outre par δουκωνέ et par l'*u* de la forme v. h.-a. *attuh*, à côté duquel *attah* a un *a* altéré d'*u* en syllabe non intense (cf. l'altération moderne *i* dans *Attich* et l'absence d'*umlant*). De plus un morphème *-u-ko-* est commun. Au contraire *-o-ko-* est rare[2]. En tout cas, l'elément radical **odh-* est directement comparable à l'élément radical **edh-* (du lat. *ebulum*) dont il est simplement le degré *o*, lequel degré *o* est également représenté par l'*a* du vieux prussien *addle* (à côté de l'*e* des autres formes slaves et letto-lituaniennes[3]). Le premier *o* du gaulois *odocos* était certainement bref, comme celui que suppose le vieux haut-allemand et le vieux prussien, car si l'on avait affaire au degré allongé **ōdh-*, comme il s'agit d'une syllabe radicale, nous aurions en gaulois **ād-* et non *od*(*ocos*). Ce qui appuie l'hypothèse de la parenté de tous ces mots, c'est l'existence de rapports étroits, aujourd'hui bien reconnus, entre les vocabulaires celtique, italique et souvent aussi germanique. Il est donc probable que les langues indo-européennes de la civilisation du nord-ouest de l'Europe possédaient en commun un mot-racine **edh-*, **odh-*[4] désignant un arbre et que ce nom a survécu en

[1] Avec variantes **ēdhlyā-*, **edhli-*, (r. *jel'*).

[2] Il existe pourtant dans un certain nombre d'adjectifs germaniques got. *hailags* (*heilig*), *modags* (*mutig*), etc., mais avec le ton sur la finale : *-okós*, d'où germ. comm. *-aχáz*, got. *-ags*, v. h.-a. *-ag*.

[3] *Edernon*, *odernon* sont probablement celtiques à cause de la finale; mais on ne peut décider quelle est la bonne forme (*e* ou *o*).

[4] Le degré **ēdh-* est aussi attesté en lituanien. Cf. Niedermann, *Mélanges Meillet*, p. 112, *ẽglė* «sapin» et *ẽglius* «sapin».

latin, celtique, germanique, letto-lituanien et slave [1]. Vu les variations sémantiques souvent très grandes que l'on observe dans les noms d'arbres, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un dérivé de cet élément : **edhlā*, **odhlā* soit arrivé à désigner des conifères dans l'orient de l'Europe [2].

A. Cuny.

[1] D'après M. Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen*, p. 299, on a trouvé des baies de l'hièble ou sureau nain (*sambucus ebulus* L.) dans les habitations lacustres de la Suisse.

[2] Dans la magnifique reproduction du *Codex Vindobonensis* de Dioscoride, publiée à Vienne en 1906 sous la direction de M. de Karabacek, on lit (*pars II*) en majuscules (fol. 382) ΔΑΚΟΙ ΟΛΜΑ «les Daces appellent l'*hièble* ὀλμα». C'est peut-être dans le manuscrit une faute de copie pour un ὀδμα plus ancien, le Δ et le Λ se ressemblant beaucoup dans l'écriture majuscule. Le dace aurait ainsi possédé *od-* équivalent du gaul. *od(ocos)*, etc. Ceci ne serait pas trop étonnant car au folio 73 (*Pars I*) on lit pour le nom du *sureau* ΔΑΚΟΙ ΣΕΒΑ. Or *seb-a* est évidemment apparenté au latin *sabūcus*, *sambūcus* (rapprochement non signalé par M. A. Walde dans son *Et. lat. Wb.*[1]).

SUR UN PRÉFIXE

DES LANGUES CAUCASIQUES DU SUD.

M. F. N. Finck avait attiré mon attention sur un phénomène très singulier qui se rencontre dans un grand nombre de mots géorgiens. Dans le dictionnaire de David Tchoubinof (*Dictionnaire géorgien-russe-français*, Saint-Pétersbourg, 1840 — je n'ai pas pu recourir à des éditions plus récentes), il est frappant que la lettre მ *m*, de cet ouvrage, embrasse 105 pages, tandis que l'ensemble ne comprend pas plus de 692 pages. Ce contraste doit avoir des raisons. En réalité sous cette lettre sont rangées deux prépositions différentes : l'une მი *mi*, abrégée de მი მართ *mi marth*, signifie «vers», l'autre მო *mo* «vers»; l'une indique la direction par rapport au point d'arrivée (all. *hin*), l'autre indique aussi la direction, mais c'est le point de départ qui est considéré en premier lieu (all. *her*). Même avec les verbes, ces deux mots ne sont pas toujours des prépositions et en outre ces préfixes prépositionnels se rencontrent avec des substantifs, adjectifs, etc.

Enfin il y a des mots, qui n'ont que *m* à l'initiale, d'autres qui ont pour préfixe მა *ma-*, მე *me-*, მუ *mu-*; mais la première et la dernière forme sont douteuses. Il y a quelque cas où le *a* de *ma* appartient déjà à la racine. On ne peut élucider le sens de ces préfixes qu'en faisant une revue complète des mots où ils se rencontrent, ou donner des exemples suffisants.

Avant d'énumérer les exemples, il convient de citer quelques formes modifiées du préfixe. Dans certains mots on trouve à côté de la forme à initiale *m* une forme à initiale *n* : *mangali* (arm. *mangal*) «faux, faucille», *namgali*, exemple cité par Tchoubinof, n'appartient pas à cette série; il est explicable par une métathèse. Mais on a :

mebodziri «carrefour»; *nebodziri*.
[*mortši* (arm. *morč*) «rejeton»; *nortši*.]
maguzali «tison»; *naguzali*.
mephe «roi»; *nephe*.

On trouve aussi dans un exemple *m* à côté de *b* :

mudsuki «furoncle»; *budzuki*.

I

Dans les exemples suivants on peut montrer que les deux mots *mi* et *mo* sont des prépositions, dont le sens est «vers, auprès de, à côté, sur, re-», en allemand *mi* «hin», *mo* «her», *mi-mo* «çà et là» (all. «umher, hin und her»).

ma-rtheba «administrer, régir»; *rtheva* «réunir, se lier».

mi-aḫloreba «approcher, rapprocher»; *mi-* «vers», *-aḫlo-* «près de, auprès».

mi-brdzaneba «aller» (en parlant des seigneurs, terme de politesse); *brdzaneba* «commander».

mi-geba «rendre, récompenser, rémunérer»; *geba* «être, se trouver, demeurer».

mi-gebeba «rencontrer»; *geba* «être, se trouver».

mi-gorveba «rouler, vers»; *gorveba* «rouler».

mi-dgoma «s'approcher»; *dgoma* «se tenir debout».

mi-dgma «placer loin, retirer de»; *dgoma* «demeurer, se trouver».

mi-dgoma «arriver, s'approcher»; *dgoma* «demeurer, se trouver».

mi-deba «accrocher, poser, mettre loin»; *deba* «mettre, poser, placer».

mi-deba «*idem* auprès de»; *deba* «mettre, poser, placer».

mi-debu, *mo-deba* «bavarder»; *deba* «mettre, poser, placer».

mi-ma-rthva «se diriger, aller contre quelqu'un»; *rthva* «ajouter, réunir, se lier».

mi-mo-bneva «jeter çà et là»; *bneva* «jeter, verser».

mi-mo-goneba «raisonner»; *goneba* «croire, penser».

mi-mo-dabneva «jeter çà et là»; *dabneba* «jeter».

mi-mo-vla «aller çà et là»; *vla* «aller».

mi-mo-kve theba «jeter çà et là, aller çà et là»; *kve theba* «jeter par terre».

mi-mo-rbena «courir çà et là»; *rbeva*, *rbena* «courir».

mi-mo-khoneba «porter autour»; *koneba*, *kona* «avoir, posséder».

mi-mo-phrena «voler çà et là»; *phrena* (پريدن) «voler».

mi-mo-ḫedva «regarder autour de soi»; *ḫedva* «voir, regarder, regarder autour de soi».

mi-mo-ḫilva «regarder de divers côtés ou en passant»; *hilva* «voir, regarder»,

mi-nadireba «attirer à soi»; *nadiroba* «chasser, prendre, capturer».

mo-areba «aller partout, parcourir»; *areva* «mettre en mouvement».

mo-aḫleba «approcher»; *aḫlo* «près de, auprès».

mo-bneva «répandre çà et là»; *bneva* «jeter, verser».

mo-bdzaneba «aller, venir, arriver»; *bdzaneba*, *brdzamba* «être, se trouver, commander».

mo-gdeba «jeter de côté»; *gdeba* «jeter, laisser tomber».

mo-gdebineba «séparer, détacher»; *gdeba* «jeter, chasser, abandonner».

mo-gebeba «emporter quelque chose, envoyer quelqu'un à la rencontre»; *geba* «rétablir, arranger, diriger».

mo-gvalva «venir»; *gvale* (impératif) «va, va-t'en».

mo-grcha «recourber»; *grcha* «courber».

mo-dgma «s'approcher, se mettre auprès»; *dgoma* «se tenir debout, se trouver».

mo-dgma «mettre ou placer auprès»; *dgoma* «se tenir debout, se trouver».

mo-deba «accrocher»; *deba* «mettre, poser, placer».

mo-deba «mettre ou poser auprès»; *deba* «mettre, poser, placer».

mo-deba «répandre»; *deba* «mettre, poser, placer».

II

La seconde catégorie contient des verbes dont la forme à préfixe *mi-*, *mo-*, etc., n'a pas un sens différent de celui du verbe simple.

mi-bareba = *bareba* «confier».

mi-badzva = *badzva* «imiter».

mi-begva = *begva* «battre, frapper, chiffonner».

mi-blardna = *blardnva* «envelopper».

mi-bma = *bma* «lier, attacher».

mi-bneda = *bneda* «tomber en défaillance».

mi-bruneba = *bruneba* «tourner».

mi-bružeba = *bružeba* «devenir ivre, s'enivrer».

mi-gdeba = *gdeba* «jeter».

mi-gva = *gva* «balayer».

mi-gzavna = *gzavna* «envoyer, expédier».

mi-gla = *gla* «heurter».

mi-mo-dataheba «ravir, saccager, voler»; *dataheba* «ravir, piller, spolier».

mo-mo-thkhma «raconter»; *thkhma* «raconter».

mi-mo-khtseva «tourner»; *khtseva* «tourner».

mi-mo-ḫra «incliner, conjuguer»; *ḫra* «incliner, branler».

mi-mo-ḫseneba «mentionner»; *ḫseneba* «mentionner».

mo-aḫleba «renouveler»; *aḫleba* «renouveler».

mo-begva «frapper, battre»; *begva* «battre».

mo-blardwa « envelopper » ; *blardwa* « envelopper ».
mo-bma « lier, attacher » ; *bma* « attacher ».
mo-bneleba « rendre obscur » ; *bneleba* « rendre obscur ».
mo-bokva « entortiller » ; *boklva* « entortiller ».
mo-brunęba « retourner » ; *brunęba* « tourner ».
mo-brqdseba « luire, briller » ; *brdsqinva* « luire, briller ».
mo-geba « gagner » ; *geba* « perdre, gagner au jeu ».
mo-gzavna « envoyer » ; *gzavna* « envoyer ».
mo-gleḳa « plâtrer, crépir » ; *gleḳa* « couvrir de stuc ».
mo-gledža « déchirer » ; *gledža* « déchirer ».
m-pharveloba « protéger » ; *pharva* « protéger ».
m-qophoba « être, se trouver » ; *qopha* « être, se trouver ».
m-qraloba « sentir mauvais » ; *qraloba* « sentir mauvais ».
m-dšmunvareba « tristesse, affliction, s'affliger » ; *dšmunva* « s'affliger ».
m-dsipheba « mûrir » ; *dsipheba* « mûrir ».
m-ḥedvetoba « regarder » ; *ḥedva* « voir, regarder ».
m-džobineba « préférer, regarder comme meilleur » ; *džobna* « exceller » ; *džobineba* « préférer, juger bon ».

En parcourant cette liste, on voit que ni la préposition *mi* ni la préposition *mo* ou *m-* ne servent à exprimer une différence de sens entre le verbe simple et le composé. Il faut avouer que l'ouvrage de Tchoubinof contient des fautes, mais on ne peut expliquer par là la concordance de sens dans tous ces mots entre la forme simple et la forme composée. Dans les textes géorgiens, à quelque époque que ce soit, on peut, à vrai dire, quelquefois traduire un verbe composé de *mi* ou *mo* avec une idée de direction, mais on peut faire la remarque que cette nuance n'est généralement pas indiquée avec certitude. Je ne vois pas d'autre hypothèse pouvant expliquer ce phénomène, que celle-ci : il s'agit dans tous ces cas d'une préposition qui a perdu sa valeur au cours des temps. Il nous manque un dictionnaire historique de la langue pour prouver que cela est la vraie raison.

M. Dirr dans sa *Grammatik der modernen georgischen Sprache*, p. 31 et suivantes, dit que la fonction des deux mots *mi* et *mo* est d'exprimer ce qu'on appelle en russe гл. вида опредѣленнаго et гл. вида неопредѣленнаго; *mi* et *mo* sont des « Verbal-Vollendungspraefixe ». A vrai dire d'après le petit dictionnaire de Bagajew : Опытъ грузино-русскаго словаря (Тифлисъ, 1899) qui s'écarte du dictionnaire de Tchoubinof[1] pour une grande partie

[1] Les éditions russes du dictionnaire de Tchoubinof traduisent en général les verbes précédés de *m-* par des perfectifs russes, par opposition aux imperfectifs qui traduisent les verbes non précédés de *m-*. [Note de la rédaction.]

des verbes, il y aurait en géorgien de semblables catégories. Cette circonstance est suspecte, car le russe et le géorgien sont deux langues trop différentes pour qu'on y trouve entre elles de telles affinités. Le désir de retrouver dans la langue géorgienne une partie des phénomènes linguistiques que nous voyons dans la langue russe est le même que de prouver que le géorgien est une langue sémitique.

Mais pour voir clair dans ces divergences d'opinions, il faudrait prendre les écrivains géorgiens de diverses périodes, examiner mot à mot les verbes. Comme pour cette catégorie la question n'a pas grand intérêt, parce qu'il s'agit de l'infinitif, et que pour les autres il n'y a pas de divergences, je ne la déciderai pas ici. Je me réserve de revenir sur la question.

III

La troisième classe des verbes est intermédiaire entre la première et la deuxième. Nous voyons pour la seconde fois la préposition *ə m*. Il est possible qu'il s'agisse d'une chute de voyelle, peut-être *i* ou *o*, mais ce n'est pas sûr. Presque tous les verbes qui sont réunis ici sont des synonymes[1], et cette circonstance m'empêche de regarder les deux mots comme des prépositions.

mi-devneba « suivre, aller auprès » ; *devna* « accompagner ».

mi-dreka « engager, incliner, éloigner, détourner » ; *dreka* « courber, plier ».

m-thḫoweba « faire un prêt, marier une fille » ; *thḫova* « demander en mariage pour soi ».

mi-mo-dakhtseva « répandre », *dakhtseba* « démolir, dévaster ».

mi-rideba « fuir, s'éloigner » ; *rideba* « éloigner ».

mi-sresa « presser, pincer » ; *sresa* « frotter, écraser ».

mi-qinva « se coller » ; *qinva* « geler, se congeler ».

mi-dzyvna « porter vers, présenter, apporter, envoyer » ; *dzyvna* « donner, faire présent ».

mi-dseva « déplacer, reculer » ; *dseva* « tirer, traîner, lever ».

mi-dsurva « aller passer, s'approcher » ; *dsurva* « faire sortir en pressant, exprimer, filtrer ».

mi-dsqva « peser, donner au poids » ; *dsqva* « mesurer ».

mi-dšeda « clouer » ; *dšeda* « ferrer ».

mi-bzeka « courber » ; *bzeka* « s'étendre » (se dit des tiges).

mo-byundzva « serrer » ; *byundzva* « rétrécir ».

mo-gva « emporter, nettoyer » ; *gva* « balayer ».

[1] Pourtant Tchoubinof ne donne pas une traduction identique pour le verbe simple et le composé.

mo-gla «serrer, pincer»; *gla* «heurter, battre».

mo-vargeba «profiter»; *vargeba* «valoir, convenir».

mo-thavseba «tenir dans, s'accorder»; *thavseba* «prendre sur soi, surcharger de».

mo-kleba «raccourcir»; *kleba* «diminuer».

mo-ma-rth-va «corriger, réformer, réparer»; *rthva* «ajouter, réussir, se lier».

mo-naḫva «considérer, observer»; *naḫva* «regarder, voir, visiter».

mo-rthsma «tendre, bander»; *rthsma* «étendre, élargir».

mo-rigeba «ranger, régler»; *rigeba* «disposer, arranger».

mo-sveneba «calmer, apaiser»; *sveneba* «reposer, donner du repos».

m-džobineba «préférer»; *džobna* «exceller».

m-γreva «troubler»; *γrva* «verser, répandre».

IV

La quatrième classe contient des verbes composés, qui sont dérivés de substantifs ou d'adjectifs. Il n'est pas possible d'éclaircir le sens des prépositions *m*, *mi*, *mo*; quelque fois *mo* semble signifier «rendre» ou devenir». çà et là *mo* forme des verbes réfléchis.

meteba «s'accroître, s'augmenter»; *meti* (arm. *met*) «superflu, excédent, très fort, extrêmement».

mi-gulva «fermer la porte»; *guli* «l'intérieur, le dedans, fond».

m-dableba «dompter, humilier»; *dableba* «rendre bas»; *dabla* «en bas».

m-didreba «rendre riche, s'enrichir»; *didi* «grand».

m-zithva «doter, donner une dot»; *zithevi* (arm. *ožit*) «dot».

mi-ertheba «se réunir, s'admettre»; *erthi* «un, seul, unique».

mi-thviseba «s'approprier»; *thviseba* «propriété».

mi-kavširеba «souder»; *kavširi* «soudure».

mi-kedleba «se rendre voisin»; *kendeli* «mur, muraille», *kedi* «pierre triangulaire».

mi-kerdzva «s'approprier»; *kerdzoba* «famille, suite».

mi-lulcba, *mi-lulva* «commencer à sommeiller, s'endormir»; *luli* «sommeil».

mi-lursmva «clouer à»; *lursmani* «clou».

mi-m-adleba «donner»; *m-adli* «grâce divine, gratitude, bienfait...»; de *adli* (عَدْل) «iustitia, aequitas».

mi-nebeba «laisser la volonté»; *nebeba*, *neba* «volonté, désir».

mi-patiženba «inviter»; *patiži* (arm. *patiž*) «labeur, fatigue, embarras».

mi-rulva «s'endormir»; *ruli* «sommeil».

mi-tšeneba «s'approprier»; *tšemi* «moi, le mien».

mi-tsvaleba «changer, mourir»; *tsvaqeba* «changement».

mo-bakva «entourer d'enclos»; *baki* (arm. *bak*) «enclos».

mo-brtqeleba «rendre plat»; *brtqeli* «plat».

mo-brqvileba «s'émousser»; *brqvili* «faible, débile».

mo-gubeba «arrêter par une digue»; *gubi* «fossé».

mo-duneba «lâcher, relâcher»; *dune* «lâche».

mo-ertheba «réunir»; *erthi* «un, seul, unique».

mo-erkhvna «labourer»; *erkhvani* «charrue»; *erkhvana* «labourer avec la charrue».

mo-vadšreba «marchander»; *vadšari* (arm. *vačaṙ*) «marchand».

mo-verhḥlva «argenter»; *verhḥli* «argent».

mo-zyudva «enclore, entourer d'un enclos»; *zyude* «enclos, haie, mur».

mo-thvalva «garnir ou parsemer de pierres précieuses»; *thvali* «pierre précieuse».

mo-thvalviereba «regarder autour de, considérer, chercher»; *thvali* «œil»; *thvalviereba* «remarquer, observer».

mo-thythkhva «faire bouillir dans l'eau ou dans la lessive, brûler»; *thuthkhi* «cendre chaude».

mo-kirdsqlva «paver de pierre»; *kiri* «chaux»; *qva* «pierre».

mo-kirva «cimenter avec de la chaux»; *kiri* «chaux» (arm. *kir*, aram. גִּיר).

mo-m-adleba «donner, faire un présent»; *adli* (*m-adli*) «grâce divine, gratitude, aequitas».

mo-m-adleba, *-dliereba* «gagner par des présents»; *adli* (*m-adli*) «grâce divine, gratitude, aequitas».

mo-m-adloba «donner, faire présent»; cf. *mo-m-adleba*.

mo-m-rgvaleba «arrondir, rendre rond»; *rgvali* «rond».

mo-neba «être esclave, obéir»; *nebeba*, *neba* «volonté, désir».

mo-okhreva «dorer»; *okhro* «or».

mo-oḥreba «désoler, dévaster»; *oḥeri* «désert, délaissé».

mo-sthveleba «acquérir, gagner»; *sthveli* «récolte de vin, automne».

mo-suleleba «devenir stupide»; *suleli* «idiot».

mo-susteba «devenir faible»; *susti* (pers. سست) «faible».

m-tqueneba «convaincre, démentir»; *tqueili* «mensonge, menterie».

mo-usurureba «s'affaiblir»; *ususuri* «faible».

mo-udrluzeba «affaiblir, débiliter»; *udzluri* «faible, malade».

mo-phardageba «étendre un tapis»; *phardagi* «tapis sans poil».

mo-phardubeba «marchander»; *phardubi* «vendu»; *phardva* «vendre».

mo-phikhlva «paver»; *phikhali* «basalte».

mo-pholḥveba « relâcher » ; *pholḥvi* « lâche, non tendu ».

mo-khantsva « fatiguer, épuiser » ; *khantsi* « lassitude ».

mo-khuruḥiba « se refrogner » ; *khuruḥi* « qui fronce les sourcils ».

mo-γaphleba « rendre paresseux » ; *γaphloba* « paresse ».

mo-qurdzuva « récolter le raisin » ; *qurdzeni* « raisin ».

mo-γrubleva « devenir nébuleux » ; *γrubleva* « nébuleux ».

mo-šaveba « devenir noir, aller, venir » ; *šavi* (ar. سواد) « noir ».

mo-šandakeba « aplanir » ; *šandaki* « égal ».

mo-šišoba « avoir peur, craindre » ; *šiši* « frayeur, terreur ».

mo-dzaleoba « s'efforcer, tâcher » ; *dzala* « force, vigueur ».

mo-dsqnareba « se calmer, se tranquilliser » ; *dsqnari* « tranquille ».

mo-ḥeleba « attraper, surprendre, trouver » ; *ḥeli* « main ».

mo-ḥḥelovneba « user de finesse » ; *ḥelovani* « adroit, expérimenté, savant » ; *ḥerḥi* « finesse ».

mo-ḥutseba « vieillir » ; *ḥutsesi* « vieillard ».

mo-džareba « s'armer » ; *džari* (pers. جارو) « troupe, armée ».

mo-hazreba « imaginer » ; *hazri* « imagination » ; *hazroba* « penser ».

m-ǯγavneba « déclarer, faire connaître » ; *ǯγavili* « cri ».

m-rgvaleba « arrondir, rendre rond » ; *rgvali* « rond ».

m-subukheba « rendre plus léger » ; *subukhi* « léger ».

m-sḥvileba « devenir gros » ; *m-sḥvili*, *sḥvili* « gros ».

m-tlaša, *m-tluši* « baiser avec bruit, baiser » ; *thaša*, *tluši* « bruit désagréable que produisent de gros baisers ».

m-švenviereba « orner, s'embellir » ; *švenviereba* « beauté, élégance ».

m-ukhara « menacer » ; *mukhara* (ar. مكار) « menace ».

m-ušakoba « travailler » ; *muša* (ar. مشاق, arm. *mšak*) « ouvrier ».

m-tsdareba « se tromper » ; *m-tsdari*, *m-tsthari* « trompé » ; *m-tsthari* « qui s'est trompé » ; *m-tsthomare* « qui se trompe » ; *tsthoma* « faute, erreur . . . faire faute, errer, se méprendre ».

m-tsneba « instruire, enseigner » ; *tsneba* « conception, pensée » ; *tsnoba* « connaissance ».

mo-ḥatva « dessiner le contour, esquisser » ; *ḥatva* « peinture, dessiner, peindre ».

mo-ḥeltheba « saisir, attraper » ; *ḥelth-dgeba* « attraper » ; *ḥeli* « main ».

V

Dans la cinquième classe nous trouvons une nouvelle signification de *mi* et *mo*. Ces deux mots servent à former des verbes inchoatifs, ou diminutifs. Le sens de *mo* « commencer à faire

quelque chose» et surtout «un peu» se retrouvera plus tard dans une foule d'adjectifs et dans quelques substantifs.

mo-bireba «attirer»; *bireba* «inciter».

mi-mo-dsvlilva «se créer des inquiétudes»; *dsvaleba* «se tourmenter».

mi-pqroba «écouter furtivement»; *pgroba* «attraper, s'emparer».

mi-parva «aller furtivement, s'approcher furtivement»; *parva* «voler».

mi-tqueba «attirer par ruse»; *tqueba* «tromper».

mi-phḫuma «émietter»; *phḫuna* «émier, morceler».

mi-tšineba «appeler»; *tšineba* «délier, distinguer».

mo-bana «laver un peu»; *bana* «laver»; *abano* «bain».

mo-leva «boire un peu»; *leva* «boire».

mo-lḫineba «devenir gai»; *lḫena* «s'amuser»; *lḫinoba* «se réjouir».

mo-pqroba «prêter l'oreille»; *pqroba* «attraper, s'emparer».

mo-sma «boire un peu»; *sma* «boire».

mo-phisva «poisser un peu»; *phisva* «poisser».

mo-sdsreba «trouver, rencontrer»; *sdsroba* «surprendre, attraper».

mo-qrueba «devenir un peu sourd»; *qrueba* «rendre sourd».

mo-dsqroma «se fâcher un peu»; *dsqroma* «se fâcher».

mo-dzadineba «faire naître le désir»; *dzadili* «désirer, vouloir».

mo-dzobeba «devenir meilleur»; *dzobna* «surpasser, exceller».

VI

La sixième classe contient des verbes causatifs; dans les uns les formes simples, chez les autres les composés, forment le causatif; nous retrouverons cela plus tard. Le plus frappant est le redoublement de la préposition *mo*: *mo-*, *m-*. Il faut observer que l'on peut tirer ces verbes causatifs de substantifs; exemple:

mo-m-dinareba «écouler»; *m-dinare* «fleuve».

Mais le *m* dans *m-dinare* sert à former des substantifs, exemple:

dena «couler»; *m-dinan* fleuve, c'est-à-dire «[ce] qui est coulant» (part. prés.).

Il est impossible qu'au second *m* manque la voyelle.

a. — *mi-qvana* «mener»; *qvaneba* «faire prendre quelqu'un par la main».

mi-dzineba «s'endormir, décéder, mourir»; *dzineba* «faire dormir».

mo-m-dinareba « écouler »; *dineba* « faire sortir, couler ».

mo-m-dsoba « demander un secours »; *dsaba* « faire venir, appeler ».

b. — *mi-devneba* « faire suivre, envoyer pour poursuivre »; *devna* « accompagner ».

mi-šveleba « envoyer secours, aide »; *švela* « aider, secourir ».

mi-šveba « laisser faire, permettre »; *šveba* « laisser ».

mi-tšneva « honorer plus, préférer »; *tšneva* « être observé, remarqué » (*datšneva*).

mi-dsodeba « présenter, faire tenir à quelqu'un »; *dsodeba* « donner ».

mo-devneba « faire suivre »; *devna* « accompagner ».

mo-dnoba « faire fondre »; *dnoba* « fondre ».

mo-zrda « faire croître, laisser germer »; *zrda* « élever, nourrir ».

mo-m-tsnoba « connaître, faire connaître »; *tsnoba* « reconnaître. connaître ».

mo-qvana « mener, emmener »; *qvana* « prendre quelqu'un par la main ».

mo-qvanineba « faire amener quelqu'un »; *qvana* « prendre quelqu'un par la main ».

mi-qolieba « faire consentir »; *qola* « suivre ».

mo-ḫseneba « rappeler, faire souvenir », *ḫseneba* « faire souvenir, mentionner, se souvenir ».

VII

Comme la précédente, cette classe contient aussi des verbes causatifs. *mo* sert à former des composés réfléchis, et en même temps, nous le voyons former des composés dont les simples sont réfléchis. En même temps *mi* et *mo* forment des composés, qui sont identiques avec les formes simples.

a. — *mi-kreba* « s'assembler »; *kreba* « assembler ».

mi-lakhutsuneba « se faire aimer »; *lakhutsi* « flatter, caresser ».

mi-phrena « se diriger, se jeter, voler »; *phrena* (pers. پریدن) « voler, faire courir avec vitesse ».

mo-lodeba « s'attendre à, espérer »; *lodini* « attendre ».

mo-maneba « se repentir »; *nanva* « repentir ».

mo-dsqena « s'ennuyer, ennuyer »; *dsqena* « fâcher, chagriner ».

m-rissaneba « se fâcher, se mettre en colère »; *rissva* « fâcher, mettre en colère, se mettre en colère ».

b. — *mo-rhileba* « amollir, rendre mou, s'amollir »; *rbileba* « s'amollir, devenir mou, amollir ».

mo-skhdoma « détacher »; *skhdoma* « se fendre, se fêler ».

mo-dzyoma «se rassasier»; *dzyoma* «rassasier».

mo-khma «courber, tanner la peau, se courber»; *khma* «s'épiler».

VIII

mi-lalva «chasser, mener, conduire (du bétail)» *lalva* «chasser».

mo-zela «pétrir»; *zela* «pétrir avec les mains ou avec les pieds».

mo-gremlva, *mo-grimlva* «farder son visage»; *gremloba* «noircir (les cils et les sourcils)».

mo-dgoma «assiéger»; *dgoma* «se tenir debout, se trouver».

mo-laparakeba «traiter, négocier»; *laparakoba* «dire, parler, parler avec quelqu'un».

mo-leva «extirper, exterminer, détruire»; *leva* «épuiser, diminuer».

mo-sushva «piquer avec une ortie, faire brûler»; *sushva* «geler, piquer».

mo-shlva «tailler une vigne»; *shlva* «tailler la vigne».

mo-phšveta «broyer, pulvériser»; *phšveta* «morceler».

mo-yryna «arracher avec les dents»; *yryna* «ronger».

mo-qmeda «avoir faim»; *qmeda* «sentir la faim».

mo-qopha «moucher (la chandelle)»; *qopha* «exister».

mo-yeba «ouvrir la porte»; *yeba* «ouvrir».

mo-tšmahva «bavarder»; *tšmahva* «marquer, remarquer».

mo-dšqleta «pétrir avec les mains»; *dšqleta* «fouler, pétrir».

mo-hazva «tracer, faire un plan»; *hazva* «tirer des lignes».

mo-tsema «action de donner»; *tsema* «donner».

mo-hmoba «appeler»; *hmoba* «sonner, rendre un son».

m-hazveloba «dessiner, action de tracer une ligne»; *hazva* «dessiner, tirer des lignes».

mo-halva «frire, griller»; *halva* «griller du café».

IX

Certains verbes de cette classe restreignent avec préfixe l'idée du verbe simple à un cas spécial, tandis que quelques verbes simples généralisent l'idée du composé.

Les classes décrites ne peuvent pas être considérées comme très strictes et quelques verbes peuvent être transportés de l'une à l'autre.

Suivent des thèmes verbaux qui font partie de toutes les classes précédentes, mais qui diffèrent gravement des verbes cités jusqu'ici. Les simples correspondants ne se trouvent ni dans le dic-

tionnaire de Tchoubinof, ni dans un autre. Il faut chercher d'autres composés tirés des mêmes racines pour prouver que le *m* ne fait pas partie du verbe simple, ou trouver un moyen de rendre vraisemblable qu'après le préfixe se retrouve une racine connue dont l'initiale a été modifiée phonétiquement.

D'abord les exemples des verbes défectifs.

mo-badia «j'ai, c'est à moi»; *badiba*, *badva* «faire naître, créer, produire».

m-gama (v. irr.) «importer, regarder»; *ra ngama*, *ra nglis* «que m'importe»; *gla* «heurter, battre».

mi-γirs «il me coûte», de *γirva* «coûter».

m-ets «donnez-moi»; *tsema* «donner».

mi-ḫms «il me convient»; *ḫma* «convenir».

mo-di «viens» (imp. de *mo-vla*); *vla* «aller».

mo-ḫdoma «il convient, il est convenable»; *ḫdoma* «convenir».

m-šiis «je suis affamé»; *šieba* «être affamé».

X

a. — Épenthèse de ᵇ *s* au commencement des composés.

mi-mo-s-vla «aller çà et là»; *vla* «aller autour de».

mi-s-vla «aller, venir»; *vla* «aller autour de».

mi-s-ḫma «mener près, amener»; *ḫma* «enlever».

mo-s-lva, *svla* «venir, arriver»; *vla* «aller».

α. Chute de ᵇ *s*.

b. — Épenthèse de ᵒ *th* (*t'*).

mi-th-valva «prendre, recevoir, accepter un présent»; *vali* «devoir, dette, obligation».

mi-th-lva «donner, rendre en compte»; *vali* «devoir, dette, obligation».

mo-th-vla «compter, dénombrer»; *vali* «devoir, dette, obligation»; *valeba* «obliger».

β. Chute de ᵒ *th*.

mi-kharva «radoter»; *thkhma* «dire, raconter».

c. — Épenthèse de ᶾ *v*.

mo-kvdoma «mourir»; *kdoma* «mourir».

m-kvreva «briser, rompre, casser»; *krva* «frapper, battre, heurter, ruer».

γ. Chute de ᶾ *v*.

d. — Thèmes verbaux qui ne se trouvent que dans les composés avec ᵊ *da*.

mzera «garder, regarder»; *dazerva* «regarder, épier, espionner».

mi-lageba «arranger, mettre à sa place»; *da-lageba* «mettre en ordre, s'arranger».

mi-mo-phantva «jeter çà et là, disperser»; *da-phantva* «jeter çà et là».

mi-taneba «parvenir, arriver à trouver quelqu'un chez lui»; *da-taneba* «mettre, poser»; *taneba* «saisir, rapporter».

mi-rthmeva «s'unir, se réunir»; *da-rthva* «joindre»; *da-rth-va*, *erthi* «un, seul, unique».

mi-dsvena «poser, coucher»; *da-dsvena* «mettre, poser».

mo-gvareba «appliquer une chose à une autre, adapter»; *da-gvaneba* «faire ressembler»; *da-gvareba* «faire ressembler, appareiller».

mo-vardna «se détacher»; *da-vardna* «rester en arrière, demeurer en chemin».

m-klaveba «retrousser les manches»; *da-klakvna* «courber, rendre tortueux».

mo-lageba «arranger, mettre en ordre»; *da-lageba* s'arranger, mettre en ordre»,

mo-ma-rthva «se diriger vers»; *ma-rtheba* «régir, gouverner»; *da-rthva* «orner, ajuster».

mo-ma-rth-dzveba «viser, diriger»; *ma-rtheba* «régir, gouverner»; *da-rthva* «orner, ajuster».

mo-tqveba «causer, procurer»; *da-tquveba* «gagner, acquérir par ruse».

mo-qidva «vendre à quelqu'un»; *da-qidva* «vendre tout».

mo-qola «commencer»; *da-qola* «suivre, imiter».

mo-qoleba «commencer avec quelqu'un» (voir le précédent).

mo-tšlungva «émousser»; *da-tšlungeba* «émousser».

mo-dzaseba «appeler»; *da-dzaḫeba* «appeler, se mettre à crier».

mo-dšma «emporter, arracher avec les dents»; *dadžma* «consumer en mangeant».

mo-ḫdoma «tirer au but, se heurter, arriver» *da-ḫdoma* «se rencontrer, tomber sur».

mi-mo-eba «aller çà et là, courir, se mouvoir çà et là»; *deba* «mettre, poser, placer», de **da-eba*.

e. — Chute de ეს *da*.

mi-mo-dathkhma «raconter, communiquer»; *thkhma* «dire, raconter».

mi-mo-dakhoneba «porter çà et là»; *khoneba* «avoir, posséder».

f. Thèmes verbaux qui ne se trouvent qu'avec შე *še* «dans, au dedans, vers».

mo-dedeba «faire fermenter»; *še-dedeba* «épaissir, condenser, cailler, aciduler du lait».

mo-zidva «attirer, charmer»; *še-zidva* «être posté dedans, poster dedans».

mo-nadireba «attirer»; *še-nadireba* «attirer».

mo-stvinva «épier, espionner»; *še-stvinva* «siffler».

mi-tsvivna «se jeter sur»; *še-tsvivna* «se jeter, fondre».

mi-dsdoma(!) «atteindre, attraper»; *še-dsdoba*(!) «atteindre, toucher».

mo-dsdoma «donner dans la main»; *še-dsdoma* «atteindre, attraper».

mi-dšra «accourir»; *še-dšra* «courir dans».

mo-dšdoma embrasser»; *še-dšdoma* «atteindre, toucher».

mo-ḫarva «réjouir, récréer»; *še-ḫarva* «se plaire à quelque chose, se réjouir».

g. — Thèmes verbaux, qui ne se trouvent que dans lès composés ა *ga*.

mo-gebeba «lever la main..., se défendre», *ga-gebeba* «aller à la rencontre».

mo-vleba «laver»; *gavleba* «laver».

mo-thkhrialeba «s'assembler, s'attrouper»; *ga-thkhvireba* «devenir gras, prendre de l'embonpoint».

mo-nagvieneba «remplir de poussière»; *ga-nagvianeba* «remplir, couvrir».

m-sukhneba «bien nourrir, fumer»; *ga-sukheba* «bien nourrir».

m-šraleba «sécher»; *ga-šraleba* «sécher».

mo-dsvarthva «enseigner, instruire»; *ga-dsurthva* «instruire, enseigner».

mo-dsqdoma «être détruit»; *dsqveda* «détruire»; *ga-dsqdoma* «détruit, périr».

mo-dsqvla «blesser»; *ga-dsqveta* «rompre, mourir, faire périr».

mo-tšangeba «tomber en décadence»; *ga-tšangeba* «dérober, emporter une partie».

mi-ḫda «prendre, ôter, priver», *ga-ḫda* «déshabiller, déchausser».

h. — Thèmes verbaux qui ne se trouvent que dans le composé ა *a*.

mo-tqdoma «se détacher»; *a-tqdoma* «se détacher».

i. — Thèmes verbaux qui montrent qu'il y a, outre les préfixes *me-*, *mi-*, *mo-*, un préfixe *mu-* (მ) que je n'ai trouvé jusqu'ici dans aucune grammaire.

mu-srva «rompre, casser, briser»; *srva* «détruire».

mu-dšva «serrer»; *dšvari* «peine, tourment».

Theodor Kluge.

LA PHRASE NOMINALE PURE EN ARMÉNIEN.

La publication du livre si neuf de M. J. Marouzeau sur *La phrase à verbe «être» en latin* donne occasion de revenir sur la phrase nominale pure en arménien, pour confirmer, développer, et surtout pour compléter ce qui a été indiqué sommairement dans ces *Mémoires*, XIV, 21.

En arménien ancien comme en latin, la phrase nominale pure sans verbe «être», du type indo-européen, n'est plus en usage en règle générale; le verbe «être» est joint au prédicat et le suit comme une sorte d'enclitique, bien que cet usage soit peut-être moins fixe qu'en latin et que le verbe «être» tende aussi parfois à se placer aussitôt après le premier mot autonome de la phrase ou du groupe de mots; ainsi dans l'exemple suivant où le verbe «être» suit le mot essentiel pour le sens : Eznik, II, 8 (p. 139), *kamawkh ē čar ew oč i cnē* «c'est par sa volonté qu'il est mauvais, et non de naissance». Le verbe «être» est plus indispensable encore qu'en latin; car l'adjectif prédicat est le plus souvent invariable, et c'est le verbe «être» qui seul sert alors à marquer le nombre (*hiwand en* «ils sont malades»); voir ces *Mémoires*, XI, 374 et suiv. Les phrases suivantes où le verbe «être» suit le démonstratif sont intéressantes au point de vue de l'accord : Mt., VI, 2, *ayn isk en varjkh noça* «ἀπέχουσιν τὸν μισθὸν αὐτῶν»; Eznik, I, 22, p. 89, *nšankh hawataçeloç ays en* «ceci est le signe des croyants», avec *en* au pluriel, sous l'influence de *varjkh* et de *nšankh*, bien que la copule soit jointe au démonstratif; l'accord de la copule avec le substantif prédicat précédent est aussi clair dans Ephrem, II, p. 44 : *armatkh marmnoy argand ē* «les racines du corps sont le sein», ou J., XII, 50, *patuēru ayn kcankh en yawitenakankh* «ἡ ἐντολὴ αὐτὴ ζωὴ αἰωνιός ἐστιν».

Du reste, en arménien, le verbe *em* est plus essentiellement copule que ne l'est son correspondant *sum* en latin, parce que, pour exprimer l'existence, on se sert souvent soit de *gom* «j'existe», soit de *kam* «je me tiens»; par exemple si l'on veut dire que «toutes les souillures existent en lui», on aura *amenayn p'čuthiwnkh gon i sma* (Ephrem, vol. II, p. 44); et J., II, 4, «τί ἐμοὶ καὶ σοί;» est traduit *zi kay im ew kho*?; Eznik écrit, I, 25, p. 101 : *orpēs*

oč̌ gon cnundkh diwaç, noynpēs ew oč̌ mah «de même que les démons n'ont pas de naissance, ils n'ont pas de mort», et, II, 8, p. 139 : *inč̌ paycaŕagoyn khan zloys kayçe* «que peut-il y avoir de plus brillant que la lumière?». Le verbe *em* a donc pour fonction principale de servir de copule, bien qu'il marque aussi assez souvent l'existence.

Aussi la copule est-elle de rigueur en principe dans la phrase nominale arménienne. Le traducteur de l'Évangile, malgré son souci de littéralité, l'ajoute régulièrement là où elle manque dans le texte grec : L., x, 2, *hunjkh bazum en ew mšakkh sakaw* «ὁ μὲν θερισμὸς πολύς, οἱ δὲ ἐργάται ὀλίγοι», ou L., xiv, 34, *barwokh ē al* «καλὸν τὸ ἅλας». De même, par exemple, Gen., i, 8 : *etes Astuac zi bari ē* «εἶδεν ὁ θεὸς ὅτι καλόν». Même les expressions telles que *part ē* ou *pitoy ē* «il faut» comportent nécessairement la copule.

Le principal reste de la phrase nominale pure indo-européenne qui subsiste en arménien se trouve dans les phrases relatives, ce qui concorde avec l'usage latin, voir Marouzeau, *l. c.*, p. 155 et suiv. et p. 180 et suiv. L'examen des exemples écarte absolument l'hypothèse d'une influence iranienne, qui a été à tort admise comme possible *M.S.L.*, XIV, 21. Le plus souvent, la phrase relative sans verbe «être» est très courte; elle se compose du relatif et d'un mot précédé de préposition ou du génitif de l'anaphorique, mais non pas d'un adjectif ou d'un génitif quelconque. On a ainsi : Eznik, I, 6, p. 26, *oč̌ ethe bnuthean gorc ē khałakhs...*, *ayl aruestin or i bnuthеamn* «la ville n'est pas l'œuvre de la nature, mais de l'art qui est dans la nature». — Lazare de Pharpi, ch. xxviii (p. 55) *nahatakuthiwnn or aŕ Astuac* «l'exploit qui était destiné à Dieu». — Gen., i, 7 : *anjrpeteaç Astuac i mēj jroyn or*[1] *i nerkhoy hastatutheamn, ew i mēj jroyn or i veroy hastatutheamn* «διεχώρισεν ὁ θεὸς ἀνὰ μέσον τοῦ ὕδατος ὃ ἦν ὑποκάτω τοῦ στερεώματος, καὶ ἀνὰ μέσον τοῦ ὕδατος τοῦ ἐπάνω τοῦ στερεώματος» (cf. Gen., i, 19 et 22). — Gen., xlvii, 1 : *xašunkh ew arjaŕ noça ew amenayn or inč̌ noça* «τὰ κτήνη καὶ οἱ βόες αὐτῶν καὶ πάντα τὰ αὐτῶν». — Act. Ap., v, 21 : *ekn khahanayapetn ew or and nma* «παραγινόμενος ὁ ἀρχιερεὺς καὶ οἱ σὺν αὐτῷ». — L., viii, 12 : *orkh aŕ čanaparhawn, aynokhik en or...* «οἱ παρὰ τὴν ὁδόν εἰσιν οἱ...». Tel est le type ordinaire des exemples où s'est parfois conservée en arménien la phrase nominale pure. En revanche, une détermination ajoutée au nom précédé de préposition suffit

[1] L'édition de Venise, 1805, la seule édition critique, — malheureusement bien insuffisante — a toutefois la variante *or ēr*, ce qui répond au texte grec. On sait d'ailleurs que, sauf l'Évangile dont on a de très anciens manuscrits en capitales, les textes bibliques arméniens sont transmis seulement dans des manuscrits du xiii^e^ siècle au plus tôt, et sont par suite médiocrement sûrs.

à provoquer l'emploi de « être » : Gen., IV, 2, *zinč ē ayd or i jerin khum ē* « τί τοῦτό ἐστιν τὸ ἐν τῇ χειρί σου; ». Même dans la phrase relative, le verbe « être » est couramment employé par ailleurs, et souvent il figure aussitôt après *or*, par exemple chez Agathange, § 72 (p. 40 de l'édition critique G. Ter-Mkrttchean et St. Kanayeanc) : *yusam es i Tēn im, oroy en staçnackh iwr erkinkh ew erkir* « j'espère en mon Seigneur dont le ciel et la terre sont des propriétés ».

Les exemples de phrases nominales pures qu'on rencontre en dehors de ce type sont malaisés à apprécier parce qu'ils sont sporadiques. Il faut y faire la part de ce qui est dû au mouvement général de la phrase. Il semble cependant que les phrases négatives soient parfois dénuées de verbe « être ». Les phrases négatives à *čikh*, qui expriment la non-existence, ne comportent manifestement aucun verbe; ainsi, L., XVIII, 19 : *čikh okh bari* « οὐδεὶς ἀγαθός »; et le même *čikh* figure dans des phrases où *čikh* a la valeur d'un simple auxiliaire, près d'un participe : Ex., IV, 2, *čikh ereweal khez Astucoy* « οὐκ ὤπταί σοι ὁ Θεός »; et J., VII, 15 : *zi useal bnaw čikh* traduit *μὴ μεμαθηκώς*; sans faire l'étymologie de *čikh*, on notera que la coupe en *č-* (négation) et *-ikh* (indéfini parallèle à *okh*, mais non attesté en dehors de cette forme) semble s'imposer d'une manière évidente. Et même hors de ce cas spécial, on lit chez Eznik, II, 3, p. 123 : *čew urekh ordi i mĕji* « il n'y a pas de fils », ou chez Fauste de Byzance, IV, 6, p. 93 (Venise) : *yanjur teli mi ur oč boys inč dalar, ew oč armat inč, ew oč ayl inč amenewin...* « en un endroit sans eau, où il n'y avait ni une plante verte, ni une racine, ni rien d'autre absolument... » (on notera que la phrase est relative). — On a aussi L., XIV, 15, *erani or...* « heureux, qui... », c'est-à-dire une sorte d'exclamation. Les exemples de ce genre sont en nombre trop restreint pour qu'on en tire de grandes conclusions. Et il semble bien que, à date historique, en arménien ancien comme en latin, le seul type de phrase nominale pure subsistant se rencontre dans le cas, particulièrement favorable, des phrases relatives, et là seulement dans un cas tout spécial. Toutefois ces exemples laissent déjà entrevoir un usage de la phrase nominale plus libre que celui qui vient d'être noté dans un type particulier de petites phrases relatives.

Mais le participe en *-eal* est sujet à présenter le type nominal pur d'une manière propre; souvent en effet, chez les historiens, au cours du récit, on rencontre des phrases où un participe en *-eal* sert à exprimer une action, sans aucun auxiliaire. On lit par exemple chez Agathange, § 36 (p. 24 de l'édition citée), *aṙeal dayekaçn phaxuçeal i duṙn kayser* « les nourriciers l'ont pris et se sont enfuis à la cour de l'empereur »; § 214 (p. 114), *tesil ere-*

ueal y Astucoy i veray khĕr thagaworin «une vision venue de Dieu est apparue à la sœur du roi»; même dans un discours, on lit : § 71 (p. 40), *oč̣ xawseal noça erbekh ew oč̣ imaçeal ew oč̣ znaw inč̣ ueal* «ils n'ont jamais parlé, ni compris, ni réfléchi». On a de même chez Fauste de Byzance, V, 2 (p. 194, Venise), *isk thagawarn Parsiç zarmaçeal and harrarutheiwn Mušeli* «mais le roi de Perse s'est étonné de la bonté de Mušel»; chez Lazare de Pharpi, ch. XXVIII (p. 55), *ew zays bans orpēs i šnorhē Astucoy sparapetin Hayoç Vardanay teaṙn Mamikonēiç asaçeal* «le chef des Arméniens, Vardan, seigneur des Mamikoniens, avait dit ces paroles comme par la grâce de Dieu». Et même chez Eznik, dans une phrase négative, on lit, I, XXIV (p. 99) : *oč̣ erbekh i mardkanē eleal payn. . . . . ew oč̣ i kovuç covaçulu eleal* «la pie n'est jamais sortie d'un homme. . . . . ni le taureau de mer des vaches», et plus loin : *oč̣ i šanē inč̣ eleal, ethe and anerewoyth zawṙuthiwns inč̣ keçē*[1] «il n'est sorti du chien aucun être pour vivre avec les puissances invisibles». Il serait aisé de multiplier ces exemples. Ce n'est donc pas seulement à ce qu'il s'agit d'une phrase relative, c'est surtout à ce que la forme est celle d'un participe en *-eal* qu'il faut attribuer l'absence de «être» dans une phrase telle que celle-ci de Lazare de Pharpi, XXVI, p. 48 (édit. G. Ter-Mkrttchean et Malxaseau, Tiflis, 1904) : *zvastakoy ew zawgtē, or minçew çaysawr jer ar mez thagawors ew aṙ Arcaç ašxarhs çuçeal. goh emkh* «la peine et le zèle que vous avez montrés à nous les rois et à notre pays aryen, nous en sommes satisfaits»; le participe *çuçeal* n'est pas accompagné de *ē*, en phrase relative. Le chapitre XX de Lazare de Pharpi (p. 39 de l'édition) commence ainsi : *ēr Yazkerti arkhayi hazarapet mi Mihrnerseh anun. . . oroy arkeal i mits i šat amaç zxorhurds anawṙenuthean. . . orum gteal awžandak. . . ayr mi. . .* «le roi Yazkert avait un hazarapet du nom de Mihrnerseh. . . qui s'était proposé depuis de longues années le projet d'impiété. . . ce pour quoi il avait trouvé un aide. . . en un homme. . .». Dans la *Vie de Mašthoç*, p. 6, on lit : *vasn oroy ew phoyth avareal mer patmeloy* «par suite de quoi nous nous sommes efforcé de raconter». Même en cas de phrase relative, l'Évangile n'a guère ainsi le participe en *-eal* sans auxiliaire; on lit bien J., VI, 50, *es em haç̣n kendani or yerkniç̣n iǰeal* «ἐγώ εἰμι ὁ ἄρτος ὁ ζῶν ὁ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καταβάς» et J., VI, 58, *ays ē haç̣n or yerkniç̣ iǰeal* «οὗτος ἐστὶν ὁ ἄρτος ὁ ἐξ οὐρανοῦ καταβάς»; mais ceci est excusé par ce qui précède immédiatement : J., VI, 50, *ays ē haç̣n or yerkniç̣n iǰeal ē* «οὗτός ἐστιν ὁ ἄρτος ὁ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ καταβαίνων». Un cas tout pareil à celui d'une phrase relative est celui-ci : Ex., I, 19, *nax canin minč̣ çew mteal aṙ nosa mankabarjaç* «τίκτουσιν

[1] Ainsi d'après le manuscrit, suivant la collation de M. Adjarian.

πρὶν ἢ εἰσελθεῖν πρὸς αὐτὰς τὰς μαίας». L'Évangile même a, par exception, J., xiv, 29, *asaçi jez minč čew eleal* «εἴρηκα ὑμῖν πρὶν γενέσθαι».

On voit maintenant comment peuvent s'expliquer les cas où en apparence on a un sujet au génitif, un participe, puis un verbe personnel du type connu : Agathange, § 161 (p. 90), *urumn teseal patmeaç znoçanē* «quelqu'un les ayant vues les a dénoncées» (sur ce type, voir *M.S.L.*, XII, 412). Ceci n'a évidemment rien de commun avec les formes dites absolues du latin, du grec et du sanskrit; la structure est tout autre. En réalité, il y a ici deux phrases juxtaposées : une phrase *urumn teseal* «quelqu'un les a vues», à participe non accompagné de «être», et une phrase verbale (sur l'usage arménien de juxtaposer les formes verbales dans de tout autres conditions, voir *M.S.L.*, XVI, 119 et suiv.). Souvent en effet chez les historiens, des phrases à *-eal* sans «être» et les formes personnelles sont juxtaposées, ainsi Fauste de Byzance, IV, 10 (p. 104, Venise), *zays amenayn lueal sophestēs ew teseal zays tesil aǎawkh baçawkh ew kayr zarmaçeal* «le philosophe a entendu tout ceci, et il a vu cette vision les yeux ouverts, et il demeurait étonné». Seulement dans le type impersonnel à sujet logique au génitif cité ci-dessus, l'usage s'est fixé, si bien qu'il est devenu équivalent à celui d'un participe apposé au sujet du verbe au nominatif; et dès lors ce type de phrase est devenu fréquent, et a été employé souvent même par les traducteurs de l'Évangile qui n'usent pas d'ailleurs de la phrase à participe en *-eal* sans verbe «être», comme le font les historiens.

On a donc lieu de croire que la phrase nominale sans «être» a été chose fréquente en arménien avant l'époque historique; les usages particuliers qui ont subsisté isolément en laissent entrevoir l'importance ancienne : si le type de prétérit en *-eal* sans auxiliaire a été normal, les débris de phrase nominale pure que présentent les phrases relatives et les phrases négatives apparaissent comme les restes d'un emploi général, qu'on sait en effet avoir été indo-européen.

A. Meillet.

RECUEIL DE MOTS KURDES

EN

DIALECTE DE NOVO-BAYAZET.

INTRODUCTION.

Les Kurdes de la Russie habitent principalement le Gouvernement d'Érivan, où ils forment, selon le recensement de 1886, une population de 24,155 individus (les Yézidis qui parlent aussi le kurde sont au nombre de 11,025). Dans le district de Novo-Bayazet on compte 876 Kurdes et 269 Yézidis.

Durant l'année 1906-1907, me trouvant à Novo-Bayazet, j'ai réuni le petit recueil suivant de mots kurdes.

Dans la partie kurde-française j'ai mis en face de chaque mot kurde son équivalent persan, turc, arabe, arménien ou russe. J'ai ajouté aussi une partie française-kurde.

LEXIQUE KURDE-FRANÇAIS.

A

alav, flamme (p. آلاو *ālāv*). — *alavi avitᶜ*, s'enflammer.

alčax, bas, basse (t. آلچق *alčaq*, bas, court).

almast, diamant (p. الماس *ālmās*).

alučä, prune (p. آلوچه *ālūča*).

alʁaluq, paletot kurde (t. آرقه‌لق *arqalɔq*).

aqɔl, *aql*, esprit, intelligence. 2. sage (a. عقل *ᶜaql*).

ar, farine (p. آرد *ārd*).

araq, eau-de-vie (a. عرق *ᶜaraq*).

arq, canal (t. o. ارق *arq*).

arsɔm, rhume.

arzani, dignité (p. ارزانی *arzānī*).

aslan, lion (t. ارسلان *arslan*, vulg. *aslan*).

aš, moulin (p. آس *ās*).

aur, nuage (p. ابر *abr*).

av, eau (p. آب *āb*). — *av da*, arroser.

avgošt, bouillon (p. آب گوشت *āb-i-gōšt*).

avi, rosée (cf. *av*, eau).

axəri, dernier (a. آخر *āxər*, fin, dernier).

axlevä, printemps.

azad, libre (p. آزاد *āzād*).

Ä

äm, nous (p. ما *mā*).

än, ce, cet, cette (p. این *in*).

äniśk, coude.

äre, oui (p. آری *āri*).

äre, différent (t. آیری *ayrə* ?).

äsman, ciel (p. آسمان *āsimān*).

äu, il, elle (p. او *ō*).

äuan, *äuana*, ils, elles.

ävi, il, elle (p. او *ō*).

äz, je, moi (zd. *azəm*).

äzbar, par cœur (p. ازبر *azbar*). — *äzbar kə*, apprendre par cœur.

B

ba, vent (p. باد *bād*).

baǰ, baiser (arm. dial. պաջ *baǰ* «le baiser» < anc. arm. պաղատանք «baiser»).

badam, amande (p. بادام *bādām*).

bagr, neige mêlée de pluie et de vent.

bahar, printemps (p. بهار *bahār*).

balduz, sœur de la femme ou du mari (t. بالدیز *baldəz*, dial. *balduz*).

balgi, coussin ordinaire sur lequel on met un deuxième plus mou, appelé *näᶜz bališ*.

baltᶜa, hache (t. بالطه *balta*).

bar, fruit (p. بر *bar*).

baran, pluie (p. باران *bārān*).

bask, corde de la fronde.

baskᶜ, aile.

basteġ, pâte séchée d'abricots, de prunes ou de mûres (arm. dial. պաստեղ *basteġ*, t. پستیل *pestil*).

bašqä, autre (t. بشقه *bašqa*).

batᶜəlper, il y a quatre jours (de *batᶜəl* et de *per*).

bav, père (p. باب *bāb*, بابا *bābā*).

bavišk, action de bâiller.

bazar, foire. – 2. dimanche (t. بازار *bazar*, ayant les deux significations).

bazən, bracelet (p. بازو *bāzū*, bras).

bār, fardeau (p. بار *bār*).

bädau, beau, belle.

bälä, épars, répandu, dispersé.

bälg, feuille (p. بلك *balg*).

bängi, amoureux (de p. بنك *bang*, plante narcotique, hachisch).

bäništ, mastic à mâcher.

bäq, grenouille (t. باغه *baγa* « écaille d'une tortue, carapace », d'où *tos-baγa* « tortue », *qur-baγa* « grenouille », *qara-baγa* « crapaud », *qaplum-baγa* « tortue »).

bäran, bélier (cf. p. بره *bara*, agneau).

bärbäč, amulette.

bärda, abandonner (cf. p. بر داشتن *bar dāštan* « enlever »).

bäruš, casserole, un pot de cuivre pour cuire les mets.

bärx, agneau (p. بره *bara*).

bärxvanči, pasteur d'agneaux (de *bärx* par les suff. *-van* et *-či*).

bäs, assez (p. بس *bas*).

bäxtʿ, fortune (p. بخت *baxt*).

bäz, action de courir (cf. arm. վազել « courir »).

bäʿr, mer (a. بحر *baḥr*).

beabur, effronté (p. بی آب رو *bī-āb-rū*).

bebni, abîme (p. بی بن *bī-bun*, sans fond).

bequvat, faible (p. بی *bī* « sans » + a. قوت *quvvat* « force »).

ber, bêche (cf. arm. բահ < *բարհ).

ber, devant.

berčavkʿ, lunettes (de *čäv*, œil).

berf, neige (p. برف *barf*).

bešlək, berceau (t. بشيك *bešik*).

bēuməd, désespéré (p. بی امید *bī-umīd*).

beyraq, drapeau, étendard (t. بيراق *bayraq*).

bəčängʒ, aisselle.

bələnd, haut (p. بلند *baland*).

bən, sous, dessous (p. بن *bun*, fond).

bərčī, affamé. — *bərčime*, j'ai faim.

bərənj, riz (p. برنج *birinj*).

bərnotʿi, tabac à priser (t. o. *burnoti*, de t. بورون *burun* « nez » et اوت *ot* « herbe »).

bərq, éclair (a. برق *barq*).

bəst, trépied de cuisine.

bəškošk, bouton (d'un habit). — *bəškoške väräšine*, déboutonner.

bəzən, chèvre (p. بز *buz*).

bəzr, huile (a. بذر *baðr*, huile de lin).

bəžžankʿ, cil (p. مژه *muža*, *mužak*, *mužgān*).

bi, veuve (p. بيوه *bīva*).

bibär, poivre (t. ببر *biber*).

binəžə, action d'éternuer.

bir, puits (a. بئر *bir*).

bist, vingt (p. بيست *bīst*).

blur, flûte.

bra, frère (p. برادر *brādar*).

brin, blessure.

brindar, blessé.

bru, sourcil (p. ابرو *abru*).

brusk, foudre.

bt'ulgʸä, bouteille (russe бутылка).

buk', épouse, la nouvelle mariée, poupée (p. بیوك *beyūk*).

bura, frère de la femme.

buz, glace (t. بوز *būz*).

bžon, aiguille d'emballage (p. سوزن *sōzan*).

Č

ča, *če*, montagne, prairie.

čal, fosse.

čardas, cercueil.

čäm, fleuve.

čäp', gauche (p. چپ *čap*).

čäv, œil (p. چشم *čašm*). — 2. plateau de balance.

čävčäv, cor (répété de *čäv* « œil »; cf. all. *Hühnerauge*).

čävkane, source d'eau (de *čäv* + *kane*; cf. arm. աչք et t. كوز *göz* « œil, source d'eau »).

čeläk, vache.

čənkəl, branche.

čəvik, moineau (p. چغك *čuɣuk*).

čəviki räš, merle (litt. « moineau noir »).

čirok, conte, histoire.

člo, feuille.

Č̣

č̣ak'uj, marteau (t. چكيج *čekij*. dial. *čakuj*).

č̣ar, quatre (p. چهار *čahār*).

č̣arali, alentour, autour.

č̣ardäh, quatorze (p. چارده *čārdah*).

č̣ardar, brancard (de *č̣ar* « quatre » + *dar* « bois »).

č̣arəx, sandale (t. *č̣arəq*).

č̣arɣošü, carré (p. *čār* « quatre » + *kōša* « angle »).

č̣arḥäwir, entour, les environs.

č̣armer, accroupi.

č̣arsbe, dans trois jours (litt. « le quatrième matin »; de p. *čār* « quatre » + a. صباح *ṣabah* « matin »).

č̣aršämi, mercredi (p. چهارشنبه *čahāršanbih*).

č̣axər, vin (t. o. *čaqər*).

č̣an, menton (t. چكه *čeńe*).

č̣äyir, prairie (t. چاير *čayər*).

č̣e kə, bâtir, construire.

č̣engʸäl, croc (t. چنكل *čengel*).

č̣era, action de brouter (p. چرا *čarā*).

č̣etən, difficile (t. چتين *četin*).

č̣əl, quarante (p. چهل *čihl*).

ċokᶜ, genou (t. o. *čok*).

ċol, désert, lande (t. چول *čöl*).

ċotᶜk, brosse (russe щетка).

D

danzdäh, douze (p. دوازده *duvānzdah*).

dar, arbre, bois (p. دار *dār*).

darčin, cannelle (p. دارچین *dārčīn*).

daredästa, bâton (de *dar* « bois » + *däst* « main »; cf. arm. mod. ձեռնախոյտ).

daregan, avoine (arm. dial. տարեկան *daregan* « annuel; avoine »).

darza-pšte, colonne vertébrale.

davatᶜ, noce (a. دعوت *daᶜvat* « invitation »).

däftᶜär, cahier (t. دفتر *defter*, dial. *daftar*).

däh, dix (p. ده *dah*).

dämağ, palais de la bouche (a. دماغ *dimāġ*).

dändək, noyau.

däng, voix, écho.

där, endroit, lieu. – 2. porte (p. در *dar*). — *där kə*, chasser dehors, faire sortir, mettre à la porte.

därpeh, caleçon d'homme.

därva, dehors (de *där* « porte »).

därzi, aiguille (p. درزن *darzan*).

däsmal, mouchoir, essuie-main (p. دستمال *dastmāl*).

däst, main (p. دست *dast*).

dästa, bouquet (p. دسته *dasta*).

dästi, manche, manivelle.

däšt, champ non cultivé, campagne (p. دشت *dašt*).

däu, le liquide qui reste du lait après la préparation du fromage.

däv, bouche (p. دهان *dihān*).

däve, chameau (t. دوه *deve*).

ddü, deux (p. دو *dū*).

de, mère.

demari, marâtre.

demərči, forgeron (t. vulg. *demirji*).

der, église, couvent.

derman, remède, médicament (p. درمان *darmān*).

dermani-məšk, arsenic (mort aux rats).

deyn, dette (a. دین *dayn*). — *bdeyn bstine*, emprunter (de l'argent).

dəkᶜan, boutique (a. دکان *dukkān*).

dəl, cœur (p. دل *dil*). — *dəle me häye*, je désire.

dəms, rob de raisin.

dəz, voleur (p. دزد *duzd*).

dzəǰi, brigand (p. *duzd* + suff. t. *ǰi*, *ǰi*).

dikʿ, coq (a. ديك *dik*).

din, foi, religion (a. دين *dīn*).

din, ligne.

dlo, chant funéraire (p. درود *durūd* «louange»; cf. arm. *գովք* ayant les deux significations).

do, hier (p. دى *dī*).

don, gomme.

donaper, avant-hier (de *do* + *per*).

doñǧuz, porc (t. طوكز *ḍoñuz*).

doran, entrailles, intestins.

došak, lit (t. دوشك *döšek*).

dovlātʿ, richesse (a. دولت *dovlat*).

dox, cerceau (arm. dial. *գոգ* *doγ*).

dran, dent (p. دندان *damdān*).

drav, monnaie (p. درم *diram*).

drež, long (p. دراز *dirāz*).

du, fumée (p. دود *dūd*).

duman, brouillard (t. دومان *duman*).

duman, gouvernail (t. دومن *dümen*).

dumäqäsk, hirondelle (de *du* «deux» + *mäqäsk* «ciseaux», ainsi appelée à cause de la queue bifurquée de l'oiseau).

dur, loin (p. دور *dūr*).

dusbe, après-demain, dans deux jours (de p. دو *du* «deux» + a. صباح *ṣabāḥ* «matin»).

dusəd, deux cents (p. دوصد *dusad*).

dušämi, lundi (p. دوشنبه *dušanbih*).

dutʿli, fourche de deux dents (de *du* «deux» + *tʿli* «doigt»; cf. arm. *երկսեռուկ* qui a la même formation).

dužmən, ennemi (p. دشمن *dušman*).

E

eš, douleur, chagrin, maladie, épidémie (cf. arm. *ցաւ* «douleur», dial. aussi «maladie, épidémie»).

evar, soir. — *evar bə xeyr*, bonsoir.

F

fataraš, rate (de *fat*? + *raš* «noir»).

fähm kə, comprendre (a. فهم *fahm*).

färäh, marmite.

fära-xungi, encensoir (de *färäh* «marmite» + *xung* «encens»).

fäʿmkor, borgne (de *kor* «aveugle».

fəndəx, noisette (t. فندق *fəndəq*).
fil, éléphant (p. فیل *fil*).
fräy, large (p. فراخ *farāx*).
froš, action de vendre (p. فروش *furuš*).
fŕne, four (t. فرون *furun*).
fšnä, griotte (p. وشنه *višna*).

G

ga, bœuf (p. گاو *gāv*).
galošk, galoche (russe калоша).
gavan, bouvier (p. گاوبان *gāvbān*).
gaytar, quintal [pour peser] (a. قنطار *qanṭār*).
gazi kə, action de crier, appeler.
gärm, chaud (p. گرم *garm*).
gärmi, chaleur (p. گرمی *garmi*).
gärm kə, échauffer.
gehešte, action d'arriver.
gelaz, cerise (t. o. *gilaz*).
gezi, balai.
gezi kə, balayer.
gər, action de tenir (p. گرفتن *giriftan*).
gərmək, bosse.
gəzer, carotte (p. گزر *gazar*).
gəžək, corbeau.
glok, écheveau.
glovar, rond (arm. dial. գլոր *glor*).
glur, pois (arm. dial. գլուլ *glul*).
gō, oreille (p. گوش *gōš*).
gō, boule de pâte de farine qui formera un seul pain.
godrež, âne (de *gō* « oreille » + *drež* « long »; litt. « qui a les oreilles longues »).
golək, veau.
goləkvan, pasteur de veaux.
gom, bergerie, écurie de moutons (arm. գոմ *gom* « étable »).
gora, bas, chaussette (p. گوراب *gōrāb*).
goŕčəkᵉ, rognon (p. گرده *gurda*).
goštᵉ, chair, viande (p. گوشت *gušt*).
govək, entonnoir (arm. dial. գովեք).
gran, lourd, grave (p. گران *girān*).
gu, « merda » (p. گوه *gūh*).
gul, rose (p. گل *gul*).
gur, loup (p. گرگ *gurg*).
gurmək, première partie de la queue du mouton.
gurti, action d'écouler.
gustil, bague (p. انگشتر *anguštar*).
guz, noix (p. گوز *gavz*).
guzguzik, *uzlək*, dé (t. يوكسوك *yüksük*).
günd, village (cf. t. o. *kend* « village »).
gᵛanəm, blé (p. گندم *gandum*).
gᵛällakᵉ, abondance.

gʸäm, bride (t. گم *gem*).

gʸäer, décoloré.

Ġ

ġaləš, action de déchirer.

ġampruk, égratignure.

ġaritk, caille.

ġatəx, lait caillé (t. o. *qatəq*).

ġəṙək, gosier.

H

har, action de s'acharner, enrager.

havin, l'été (p. هميں *hamīn*).

hazar, mille (p. هزار *hazar*).

*häft*ᶜ, sept (p. هفت *haft*).

häftä, semaine (p. هفته *hafta*).

häfte, soixante-dix (p. هفتاد *haftād*).

*häk*ᶜ, œuf (p. خايه *xāya*).

hämam, bain (a. حمام *ḥammām*).

hämiyan, forme le superlatif; ex. : *mäzən*, grand; *mästər*, plus grand; *hämiyan mastər*, le plus grand.

här, chacun (p. هر *har*).

härme, poire (p. امرود *amrūd*, d'où t. *armud*).

häsab, calcul (a. حساب *ḥisāb*).

häsən, fer (p. آهن *āhan*).

häsk, grosse cuillère.

häsp, cheval (p. اسب *asb*).

hästä, le fer du briquet.

hästi, os (p. است *ast*).

hästif, instrument pour racler les restes de la pâte du pain dans le baquet.

*häšt*ᶜ, huit (p. هشت *hašt*).

häšte, quatre-vingts (p. هشتاد *haštād*).

hävda, dense.

hävdäh, dix-sept (p. هفده *hafdah*).

hävir, pâte du pain (a. خمير *xamīr*).

hävirtᶜərš, levain (litt. «pâte aigre», de *hävir* «pâte» + *tᶜərš* «aigre»; cf. arm. dial. թթխմոր de même formation).

hävxä, applaudir. — 2. boutonner.

häya, depuis. — *sse sal häya*, il y a trois ans.

häye, avoir.

häz, étang.

häz kə, aimer, se plaire à (a. حظ *ḥazz*).

häzdäh, dix-huit (p. هژده *hazdah*).

hē, déjà.

hedi, doucement.

heǰir, figue (p. انجير *inǰīr*).

heläkᶜan, balançoire.

helək, testicule.
helin, nid (p. آشیانه *āšyāna*?).
hers, colère (a. حرص *hərṣ*).
hesa, facile (p. آسان *āsān*).
hesir, captif, esclave (a. اسیر *asīr*).
hešin, bleu.
hešk, sec (p. خشك *xušk*).
het, cuisse.
həmmen, entier.
həngəv, miel (p. انگبین *angubīn*).
hərč, ours (p. خرس *xirs*).
hingaye, temps frais.
him bə, s'accoutumer, apprendre.
him kə, enseigner.
hnari-suretᶜ, joue.
homəd, espérance (p. امید *umūd*).
hölm, vapeur.
hri, longue laine de brebis.
hun, vous.
hur, estomac.
hur kər, écraser.

Ḥ

ḥauz, bassin (a. حوض *ḥauz*).
ḥawa, air, temps (a. هوا *havā*).
ḥayvan, animal, bête (a. حیوان *ḥayvān*).
ḥädyä, cadeau (a. هدیه *hadiya*).
ḥäkᶜyatᶜ, conte, fable (a. حکایت *ḥikāyat*).
ḥälä, encore (a. حالا *hālā*).
ḥäline, action de dissoudre (arm. հալել *halel*).
ḥäṙä, aller, va!
ḥäṙi, boue, crotte.
ḥäsar, enclos (a. حصار *ḥiṣār*).
ḥäval, camarade, compagnon.
ḥävalkras, caleçon de femme (litt. compagnon de chemise; cf. arm. dial. հասկեընկեր, de même formation).
ḥävrä, *bəḥävrä*, ensemble.
ḥäžine, action de bercer.
ḥmayil, livre religieux (a. حمائل *ḥamāil*, amulette).
ḥöba, amour (a. حب *ḥubb*?).
ḥöbr, encre.

I

igitᶜ, brave (t. *igid*).
iman, foi, religion (a. ایمان *īmān*).
iro, aujourd'hui.
iro šonda, dorénavant.
isəz, désert, lande (t. *insiz*).
iskᶜämek, chaise (russe скамейка).
iškol, école (russe школа).
istrak, armoire.
iᵛne, vendredi.

J

jahl, jeune (a. جاهل *jāhil*).
jaml, anse.
jäh, orge (p. جو *jav*).

jäldäk, cadavre (t. o. *jämdäk*).

jär, fois (géorg. *jer*?).

jäʿanne, enfer (a. جهنم *jahannam*).

jche, divorce.

jellat, bourreau (a. جلاد *jallād*).

jer, cruche (cf. arm. ջուր?).

jerbine, action d'essayer (a. جرب *jarb*, تجربه *tajruba*).

jəhez, dot (a. جهاز *jihāz*).

jəmʿä, addition (a. جمع *jamʿ*).

jərmä, amende (a. جريمه *jarīma*).

ji, endroit, lieu (p. جا *ja*).

jujik, poulet (p. جوزه *jūža*, t. o. *jüjä*).

juŕa, forme (t. o. *jura*).

K

kal, vieillard.

kaləkʿ, grand-père (de *kal* « vieux »).

kallan, étui (arm. dial. կալան *kalan*, de կալել *kalel* « fermer »).

kani, source (cf. p. کان *kān*, t. o. *kankan*, viaduc).

kar, chevreuil (arm. գառն *gaŕn* « agneau », dial. *gaŕ*, *kaŕ*).

kari, champignon.

kautini, aboyer.

käŕ, sourd (p. کر *kar*).

kävani, boulangère.

kävči, cuiller.

kävre-aš, pierre de moule.

kävri-hästä, briquet.

kävr-kani, fronde, pierre de la fronde.

käzäv, foie.

keč, puce.

kem, moins (p. کم *kam*).

kən, court, courte.

kər, faire (p. کردن *kar-dan*).

kəŕkəŕk, chanvre.

kočək, foyer.

kondala, chaussure (t. o. قوندور *qundura*).

kone-pire, toile d'araignée.

kor, aveugle (p. کور *kōr*).

kor, dur.

koŕ, fils.

kras, chemise.

kučik, petit de chien.

kulilik, fleur.

kulläk, boiteux.

kuner, abcès.

kündür, courge.

kuol, épidémie.

kʿämn, ancien, vieux.

kʿäzi, moelle épinière.

kxua, tousser.

Kʿ

kʿadä, gâteau (arm. dial. *gatʿa*, *katʿa*).

kʿağğəz, papier; lettre (p. كاغذ *kāğğəz*).

kʿal, pastèque, melon d'eau (p. كال *kālā*?).

kʿalä, bêler.

kʿaribar, ambre jaune, succin (p. كهربا *kahrubā*).

kʿäf, creux de la main (a. كف *kaff*).

kʿäf, écume (p. كف *kaf*).

kʿäläm, chou (p. كلم *kalam*).

kʿäräm, grâce (a. كرم *karam*).

kʿäskʿ, vert.

kʿäskʿasor, arc-en-ciel (mot à mot « vert et rouge », comme on exprime aussi en arm. populaire).

kʿävran, caravane (p. كروان *karvān*).

kʿef, délice, joie (a. كيف *keyf*).

kʿefli, amusant (a. *keyf* + t. *-li*).

kʿeləndü, faux, faucille (arm. գերանդի).

kʿer, couteau, canif (p. كارد *kārd*).

*kʿeurišk*ʿ, lièvre.

kʿəšməš, raisin sec (t. o. *kišmiš*).

kʿinäkʿin, qui est dans le trépas, mourant.

kʿir, membre viril (p. كير *kīr*).

kʿisü, bourse (p. كيسه *kīsa*).

kʿlam, chant, chanson (a. كلام *kalām*, mot).

kʿlid, clef (p. كليد *kilīd*).

kʿofi, turban de femme.

kʿol, digue.

kʿoləkʿ, cabane.

kʿol-kʿos, buisson (t. o. *kʿol*).

kʿolläkʿ, lucarne.

kʿoloz, bonnet *ou* chapeau kurde.

kʿomäkʿ, aide, secours (t. o. *kʿömek*).

kʿomər, charbon (t. كمور *kömür*).

kʿomərči, charbonnier (t. كمورجى *kömürji*).

kʿopal, bâton de berger au bout recourbé (p. كوپال *kōpāl*).

kʿortʿəkʿ, nuque.

kʿötʿa, battre (t. كوتك *kötek*).

kʿöti, entrer.

kʿšine, entraîner, traîner, tirer (p. كشيدن *kašīdan*).

kʿtʿef, livre (a. كتاب *kitāb*).

kʿulfätʿ, famille (t. كلفت *külfetʿ* « famille », qui vient de l'a. *kulfat* « peine, fatigue »).

kʿulung, pioche (t. كلنك *külüng*).

kʿunǰ, angle, coin (p. كنج *kunj*).

kʿupʿ, cadenas (a. قفل *qufl*).

kʿur, profond.

kʿurkʿ, fourrure (t. كورك *kürk*).

kʿusi, tortue.

kʿül, cendre (p. كل *kül*).

kʿüllükʿ, turban d'homme.

kʿʏalä, bouillir.

kʿʏär, âne (p. خر *xar*).

kʿʏärkʿuli. sauterelle (de *kʿʏär*; cf. arm. dial. ձիաքամակ «sauterelle» litt. «qui rebute l'âne»).

L

laqəm, égout, mine (t. لغم *laġəm*).

lazəm, besoin; nécessaire (a. لازم *lāzim*).

lägan, cuvette (p. لكن *lakan*).

läl, muet (p. لال *lāl*).

läpək, gant.

läyzä, jouer (p. لاغ *lāγ*?).

lev, lèvre (p. لب *lab*).

lə bəni, dessous.

ləng, pied (p. لنك *lang*, boiteux).

lə sär, dessus.

lisk, danse.

lobi, haricot (p. لوبيا *lūbyā*).

lod, amas, monceau (arm. dial. *loda*, *lodik*).

lulək, bec d'une aiguière (p. لوله *lūla*).

lüali, delà.

lva, laine d'agneau (arm. dial. լուայ *lva*).

M

mahud, étoffe (t. o. *mahud*).

maḫayri, s'embarrasser.

makamäʿr, lézard (de *mäʿr*).

makʿʏär, ânesse (de p. ماده *māda* + k. *kʿʏär*).

mal, maison.

maldəsk, collier.

mazətʿ, onguent de char (russe мазутъ).

mäh, mois (p. ماه *māh*).

mäläkʿ, ange (a. ملك *malak*).

mäləndä, faux, faucille.

mälḫäm, emplâtre (t. ملهم *melhem* < a. مرهم *marham*).

mäqäs, ciseaux (a. مقص *miqass*).

mär, mari
märəv, homme (p. مرد *mard*).

mäǰəmäk, lentille (t. مرجمك *merǰümek*).

mäsälä, anecdote (a. مثل *masal*).

mästər, plus grand (p. مهتر *mihtar*).

mätʿ, sœur de la mère.

mäya, capital (p. مايه *māya*).

mäzən, grand (p. مه *mih*). — *mäzən kər*, élever.

mäʿin, jument (p. ماده *māda*).

mäʿr, serpent (p. مار *mār*).

meċitʿ, mosquée (a. مسجد *masǰid*, t. o. *meċit*).

mekʿotʿ, maillet.

merkošt, assassin (de p. *mard* + *kuštan*).

mesin, aiguière (p. مسین *misin*, de cuivre?).

mešä, forêt (t. مشه *meše*).

mevan, hôte (p. مهمان *mihmān*).

mexäk, œillet (p. میخك *mīxak*).

meymun, singe (p. میمون *maymūn*).

mezär, tablier (p. میزر *mayzar*. arm. dial. *mezar*).

mežó, cerveau.

məl, bras.

mənmnik, papillon.

məš, mouche (p. مگس *magas*).

məši-həngəv, abeille, mouche à miel.

məšk, souris (p. موشك *mūšāk*).

məški-kor, taupe (litt. «souris aveugle»).

məxməxk, moustique.

məz da, caresser.

məž, brouillard (p. مژ *muž*).

mī, brebis (p. میش *mīš*).

mis, cuivre (p. مس *mis*).

miška-həndi, dinde, dindon.

miz, urine (zd. *maēza-*).

mori, bracelet de pied.

moz, taon (arm. dial. մուզ).

mri, mort, décédé (p. مردن *murdan*).

mrišk, poule (zd. *mərəγa-*).

mtale, doute (a. مطالعه *muṭāla'a*, méditer?).

mu, cheveu (p. موی *mūy*).

mum, bougie (p. موم *mūm*).

murstank', fourmi (p. مور *mur*).

muštari, client (a. مشتری *muštari*).

N

na, *naxer*, non (p. نه *na*, t. خیر *xayr*).

nadron, *närdvan*, escalier, échelle (p. نردبان *nardubān*).

nan, pain (p. نان *nān*).

nane-t'si, du pain seulement, sans avoir quelque nourriture pour manger avec lui.

naqafil, soudain, tout d'un coup (p. *nā* + a. غافل *ġāfil*).

natək', front.

nav, en, dans, entre.

navda, entre, dedans.

navdəǰe, diarrhée.

navək', nombril (p. ناف *nāf*).

navməl, dos (de *nav* + *məl*).

naxer; voir *na*.

näbäräk, jeu de dames.

näh, neuf, 9 (p. نه *nuh*).

näḥlät', anathème (a. لعنت *la'nat*).

näqš, dessin, ornement (a. نقش *naqš*).

närdvan; voir *nadron*.

närm, délicat (p. نرم *narm*).

näri, petit-fils (p. نبس *nabas?*).

näyq, côte.

näynək, ongle (p. ناخن *nāxun*).

näynuk, miroir (p. آیینه *āyīna*).

nä'z balish; voir *balgi*.

neĕir, chasse (p. نخجیر *naxjīr*).

neri, chevreuil à deux ans.

nezink, près (p. نزدیك *nazdīk*). — *nezink bə*, s'approcher.

nezm, bas, basse.

nəfər kə, maudire (a. نفرت *nafrat*).

nəft', pétrole (p. نفت *naft*).

nəkul, bec.

nəvəsari-natək', destinée, sort (litt. écrit au front).

nəvisi, écrire (p. نوستن *nivistan*).

niv, demi (p. نیم *nīm*).

nivče, moyen, moyenne.

nivro, midi (p. نیمروز *nimrūz*).

nod, quatre-vingt-dix (p. نود *navad*).

noqud, pois chiche, cicerole (t. نخود *nəxud*).

noxaš, malade (p. ناخوش *nāxōš*).

nozdäh, dix-neuf (p. نزده *nuzdah*).

O

odä, chambre (t. اوطه *oda*).

ogä, né d'un premier mariage (t. *öye*).

oyma, hanche.

P

panzdäh, quinze (p. پانزده *panzdah*).

par, morceau; bouchée (p. پاره *pāra*).

paš, *paše*, *pəš*, arrière, derrière (p. پس *pas*).

pašiv, repas de minuit (cf. *šiv*).

payiz, automne (p. پاییز *pāyīz*).

pänir, fromage (p. پنیر *panīr*).

pänjsəbe, dans cinq jours.

päz, mouton (zd. *pasu-*, s. *paçu-*).

pĕuk, petit (arm. dial. *pučur*).

peča, ensevelir.

per, avant-hier (p. پریر *parīr*).

peš, avant, devant (p. پیش *pīš*).

pešeda, d'abord.

pərč, cheveu.

pərsi, demander [questionner] (p. پرسیدن *pursīdan*).

pəš; voir *paš*.

pəšt, dos, lombes; ceinture (p. پشت *pušt*).

pienj, cinq (p. پنج *panj*).

pienji, cinquante (p. پنجاه *panjāh*).

pienǰšämi, jeudi (p. پنجشنبه *panǰšanbih*).

pire, vieille femme: araignée (p. پیر *pīr*; cf. arm. dial. *փիրիկ* «araignée», de *փիր* «grand'mère»).

pirək', grand'mère; sage-femme, accoucheuse (cf. arm. dial. *մամիկ* «sage-femme», de *մամա* «grand'mère»).

pivaz, oignon (p. پیاز *piyāz*).

piz, épine.

počik, seigle (arm. dial. *պուշիկ*).

pola, acier (p. پولاد *pōlād*).

poz, nez (p. پوز *pūz*).

pörü, gencive.

pzmam, parent par mariage (arm. dial. *psmama*, femme de l'oncle paternel).

P'

p'adša, roi (p. پادشاه *pādišāh*).

p'ak', bien, bon, propre (p. پاك *pāk*).

p'al, s'adosser.

p'al daye, dormir.

p'aluk', verrue.

p'ap'eš, panaris.

p'arez, diète (p. پهریز *pahrīz*).

p'arxan, os de côte.

p'ašl, sein.

p'ä, pied (p. پای *pāy*).

p'äp'aluk, escalier.

p'ärä, monnaie (t. o. پاره *para*).

p'ärčä, pièce, morceau, fragment (p. پارچه *pārča*).

p'ärdä, drap de lit (p. پرده *parda*, rideau).

p'ärive kər, diviser.

p'esus, passoire; pièce pour mettre sous la lampe.

p'ešak'ar, artisan (p. پیشه‌کر *pīšakar*).

p'ešk'eš, cadeau (p. پیشکش *pīškaš*).

p'ər, très. — *p'ər p'ak'*, très bien (p. پر *pur*).

p'is, mauvais (p. پیس *pīs*).

p'oř, cheveu.

p'rä, pont (p. پل *pul*).

p'sik, chat (p. پوشك *pūšak*).

p'šek', poumon.

p'ťərge, étincelle.

p'uši, amadou.

Q

qala, étain (t. قالای *qalay*).

qalau, engraissé, gras.

qalək, écaille, écorce.

qaləu, *qalənd*, épais (t. قالین *qalən*).

qalmaqal, bruit, tapage (a. قال و مقال *qāl u maqāl*).

qamči, fouet (t. قامچی *qamčy*).

qamuš, roseau, canne (t. قامش *qamɔš*).

qantʿɔr, mulet (t. قاطر *qatɔr*).

qarafil, bracelet de nez.

qaravul, garde (t. قره‌غول *qarɣol*).

qat, jamais, point (a. قطعًا *qatʿan*, قطعی *qatʿi*, قطعیًا *qatiʿan*). — *qat merɔvek*, aucun, personne.

qaum, parents congénères (a. قوم *qavm*).

qavun, melon (t. قاون *qāvun*).

qaysi, abricot sec (t. قایس *qayse* « abricot »).

qazanǰ, gain, bénéfice (t. قزانج *qazānǰ*).

qăda, danger (a. قضاء *qaδā*).

qähfä, café (a. قهوه *qahva*).

qäläm, plume (a. قلم *qalam*).

qämä, poignard (t. قما *qama*).

qämärʿ, brun.

qäxpä, putain (a. قحبه *qahba*).

qäydəkʿ, avant-bras.

qɔrav, gelée blanche (t. قراغی *qɔrayɔ*).

qɔrmä, pistolet (t. dial. قیرمه *qɔrma*).

qičk, jaune.

qiz, demoiselle, fille, vierge (t. قیز *qɔz*).

qol, trou.

qonǰeri, égratigner.

qoz, vulva (p. کس *kus*).

qraǧ, bord (t. o. *qɔrɑɣ*).

qulčemä, avaler.

qun, cul (p. کون *kān*).

qurmiš kɔ, monter [la montre] (t. قورمش *qurmɔš*).

qurqušum, plomb (t. قورشون *quršun*).

qutʿi, boîte (t. قوطی *qutɔ*).

qvatʿ, force, fort (a. قوت *quvvat*).

R

rast, certain, direct, droit, exact, vrai (p. راست *rāst*).

raš, noir.

raš kɔ, effacer.

rašaya čäva, *raška čäva*, prunelle (litt. « noir de l'œil »).

raše vhat, éblouir.

raxe, étendre.

razi, se coucher, dormir.

räḫätʿ, repos, calme (a. راحت *raḥat*).

räḫm, charité, pitié (a. رحم *raḥm*).

rɔnd, beau, belle (p. رند *rind*).

rɔndi, beauté (p. رندی *rindi*).

rohlat, Est.

rož, jour, journée (p. روز *rūz*). — *rož bɔ xeyr*, bon midi! (pour se saluer le midi).

ru, visage (p. روی *rūy*).

ruvi, renard (p. روباه *rubāh*).

Ṙ

ṙavand, arracher.

ṙave, éveiller.

ṙävi, s'enfuir.

ṙe, chemin (p. ره *rah*).

ṙəm, dard.

ṙöḫ, âme (a. روح *rūh*).

ṙū, barbe (p. ریش *rīš*).

ṙūi, barbu.

ṙudni, demeurer.

ṙun, graisse (p. روغن *rūɣan*). — *ṙune nviški*, beurre. — *ṙune kʿärak*, beurre (p. کره *kara*, arm. *karag*).

ṙuni, s'asseoir.

S

saġ, sain; entier (t. صاغ *saġ*).

sakʿ, s'arrêter.

sakʿən, debout (a. ساکن *sākin*).

sal, année (p. سال *sāl*).

sanduq, caisse (t. صندق *sandəq*).

sanǰaq, épingle (t. o. *šanǰaġ*, *sanǰaġ*).

sar, froid (p. سرد *sard*).

sä, chien (p. سگ *sag*).

säd, cent (p. صد *sad*).

säl, radeau (t. صال *sal*).

sänät, art, métier (a. صنعت *sanaʿat*).

säqavel, espèce de balai ordinaire (arm. dial. *ցախաւել*).

sär, tête; sur, dessus, au-dessus (p. سر *sar*). — *lə sär*, au-dessus.

särgin, bouse.

säri, bout (de *sär*).

särməl, épaule (de *sär* + *məl*).

särt, dur (p. سرت *sart*).

säʿnək, assiette de cuivre (a. صحن *sahn*).

seni, plateau rond de cuivre (p. سینی *sini*).

sesəbe, dans trois jours.

sesəd, trois cents.

sešämi, mardi (p. سه شنبه *sa šanbih*).

sezdäh, treize (p. سیزده *sīzdah*).

səba, matin (a. صباح *sabaḥ*). — *səba bə xeyr*, bonjour!

səbe, demain (de l'a. صباح *sabāḥ* « matin »; cf. all. *Morgen*).

səfätʿ, face, visage (a. صفت *sifat*).

səlq, betterave (a. صلق *silq*).

səmel, moustache.

səməl, épi.

səng, poteau.

sənǰ, alise (p. سنجد *sinǰid*).

sərkʿä, vinaigre (t. سرکه *sirke*).

səṙni, essieu (arm. dial. *առնի*).

səvək, léger (p. سبك *sabuk*).

si, trente (p. سی *siy*).

siläḥ, arme (a. سلاح *silāḥ*).

sin, deuil.

sing, poitrine (p. سینه *sīna*).

sir, ail (p. سیر *sīr*).

siv, pomme (p. سیب *sib*).

skäva, azyme.

sol, soulier (arm. dial. *sol*).

sor, rouge (p. سرخ *surx*).

sorsor, fraise (répété de *sor*).

soxtʿa, élève religieux (p. سوخته *suxta*).

spi, blanc (p. سفید *safid*).

spìka čäva, taie (de l'œil).

spi, pou (p. سپش *supuš*).

sse, trois (p. سه *sa*).

sterk, étoile (p. ستاره *sitāra*).

stürü, cerf.

stʿin, acheter (p. ستاندن *sitāndan*).

sufrä, nappe (a. سفره *sufra*).

sur, enclos (p. a. سور *sūr*).

suretʿ, face, visage (a. صورت *surat*).

sužda, adoration (a. سجده *sajda*).

Š

šadv, gai (p. شاد *šād*).

šaftʿälə, pêche (p. شفتآلو *šaftālu*).

šagərt, élève (p. شاگرد *šagird*).

šal, pantalon (p. شالوار *šālvār*?).

šaud, envoyer.

šanzdäh, seize (p. شانزده *šānzdah*).

šaǯ, querelle, guerre, bataille (a. شر *šarr*, t. o. *šar*)

šarže kə, assommer, égorger.

šaš, erreur.

šav, nuit (p. شب *šab*). — *šava bə xoš*, bonne nuit!

šavaq, aube, aurore (a. شفق *šafaq*).

šavq, éclat (a. شوق *šavq*).

šähä, hennir.

šähär, ville (p. شهر *šahr*).

šämi, samedi (p. شنبه *šanbih*).

šäš, six (p. شش *šaš*).

šäššəbe, dans six jours.

šäv, alun (t. شاب *šab*).

šäytʿan, démon, diable (a. شیطان *šaytan*).

šer, lion (p. شیر *šir*).

šəl, mouillé; débile.

šəršək, cascade.

šəxtik, vieux couteau (arm. dial. ՇԱԽԻԿ *šəxpik*).

šiest, soixante (p. شصت *šast*).

šilan, calice de rose qu'on mange comme un fruit.

šilav, caillette.

šir, lait (p. شیر *šīr*).

šire xiž, colostrum, premier lait de la vache, venu après le

vèlage; cf. arm. dial. *xēž*, «colostrum cuit».

širin, doux (p. شیرین *šīrīn*).

šie, le dîner.

*šäst*ʿ, briser, casser (p. شیکستن *šīkastan*).

škäv, cuve.

škeft, caverne.

šli, laine courte de brebis.

*šmək*ʿ, babouche (p. چمشك *čamšak*).

šo, laver (p. شستن *šustan*).

šum, labour.

šunaḥöbr, encrier (de *ḥöbr*).

šunani, cellier de pain (de *nan* «pain»).

šunda, après, d'ailleurs.

šur, épée.

šuxul, affaire, œuvre (a. شغل *šuγl*).

šuan, pasteur, berger (p. شبان *šubān*).

T

ta, fil.

talam, drap.

tamar, veine (t. طمر *damar*).

tašti, déjeuner.

taule, écurie de chevaux (t. طاوله *tavla*).

tav, soleil (p. تاب *tāb*).

tämuri, boucle.

tänəšt, à côté de.

täng, étroit (p. تنك *tang*). — 2. sous-ventrière.

tärša, doloire (p. تیشه *tīša*?).

täyr, oiseau (a. طیر *ṭayr*).

täyri-särdästa, épervier.

täʿl, amer (p. تلخ *talx*).

teke, emplir.

temrine, éteindre.

tərs, effroi, peur (p. ترسیدن *tarsīdan*).

təvr, radis (t. تورپ *turp*?).

to, crème de lait cuit.

tolk, encan (russe торгъ).

toxavk, crème de lait non cuit.

tri, raisin.

tu, toi, tu (p. تو *tū*).

tuž, aigu; piquant. — *tuž kə*, émoudre, aiguiser.

Tʿ

tʿalan, butin, dépouille (p. تالان *tālān*).

tʿaqtʿaq, marteau d'une porte.

tʿariq, date (a. تاریخ *tārīx*).

tʿaxtʿabitʿi, punaise (t. تخته بیتی *taxta-biti*).

tʿärqiya, éclater.

tʿärtʿäpʿ, cil (arm. dial. *թարթափ*).

tʿäši, fuseau (arm. dial. *թեշիկ*).

tʿäv, avec.

tʿävāqa, demander, prier (a. توقع *tavaqquʿ*, espérer).

tʿävr, façon, espèce, sorte (t. o. طور *tavr*).

tʿäzä, frais, fraîche; neuf, neuve (p. تازه *tāza*).

tʿäzbäh, chapelet (a. تسبيح *tasbīḥ*).

tʿel, dépêche, télégraphe (t. تل *tel*, de l'arm. dial. թել «fil». — 2. télégraphe).

tʿemiz, propre (t. تميز *temiz* < a. تبييض *tabyīz*). — *tʿemiz kə*, essuyer.

tʿerazü, balance (a. ترازو *tarāzu*).

tʿeṙ, sac (arm. dial. թեռ).

tʿərš; voir *tʿurš*.

tʿimläk, houppe.

tʿlal, bègue (arm. dial. թլալ).

tʿli, doigt. — *tʿlia-äšädi*, index [doigt] (de l'a. شهادت *šahādat* «témoignage», comme on dit en t. *šehadet-parmayə*). — *tʿlia-mäzən*, pouce (de k. *mäzən* «grand»). — *tʿlia-ortʿi*, médius (t. اورته *orta*, milieu). — *tʿlia-nivji*, annulaire. — *tʿlia-qliji*, petit-doigt (t. قليج *qələǰ*, épée).

tʿopʿ, canon (t. طوپ *top*).

tʿurš, *tʿərš*, acide, aigre (p. ترش *turš*).

tʿutʿun, tabac à fumer (t. توتون *tütün*).

tʿvəng, fusil (t. تفنك *tüfeng*).

U

u, et (p. و *u*).

uzlək; voir *guzguzik*.

Ü

üstü, cou.

V

vä kər, délier.

vä bun, s'épanouir.

vəzavəz, bourdonnement.

vra, faux.

vʿada, délai (a. وعده *vaʿda*).

W

wakähä, égal.

wanda, perdu.

wanda bə! va-t'en!

warä, venir.

warəmi, enfler.

warm, enflure.

wastiya, s'ennuyer.

wexa, allumer.

woris, corde (p. ورسن *varsan*).

wosan, ainsi (p. وانسان *vānsān*).

X

xabar dən, causer (a. خبر *xabar*, information).

xal, oncle maternel (a. خال *xāl*).

xalɟi, s'égarer.

xan, auberge (p. خان *xān*).

xanəǧine, étrangler, étouffer, noyer.

xanəm, dame (t. خانم *xanəm*).

xarab, démoli (a. خراب *xarāb*).

xati, sœur du père.

xatʿəri dāh, adieu! (de l'a. خاطر *xātər*).

xatʿun, dame (ttr. خاتون *xatun*).

xaydi, bouder.

xāzzal, biche (p. غزال *ɣazāl*).

xäftan, robe (p. خفتان *xaftān*).

xälak, anneau (a. حلقه *halqa*).

xälas kə, achever, terminer, finir (a. خلاص *xalās*).

xälayi, disette.

xärǰ, dépense (a. خرج *xarǰ*).

xäväṭi, actif.

xäysat, exil.

xäzur, père de la femme (p. خسر *xasar*, خسو *xasū*).

xeyar, concombre (p. خیار *xiyār*).

xeyr, bon (a. خیر *xayr*).

xələndur, colostrum cuit.

xim, fondement (arm. ՀԻՄ; dial. *xim*).

xode, dieu, ciel (p. خدا *xudā*).

xoi, sel.

xolam, domestique (a. غلام *ɣulām*).

xor, denrée (p. خور *xōr*, mets?).

xoräk, mets (p. خوراك *xōrāk*).

xore, démanger (p. خاریدن *xārīdan*).

xori, petite vérole (p. خوره *xura*, cancer).

xormä, datte (p. خرما *xurmā*).

xosär, autonome, libre (p. خودسر *xōdsar*).

xoš, bon, bien (p. خوش *xōš*).

xōli, sol, terre.

xuai kə, cacher.

xuä, sœur (p. خواهر *xāhar*).

xul, bossu.

xun, sang (p. خون *xūn*).

xung, encens (arm. ԽՈՒՆԿ).

xuō, boire, manger (p. خوردن *xōrdan*).

Y

yanzdäh, onze (p. یانزده *yānzdah*).

yar, amant (p. یار *yār*).

yäkʿ, un, une (p. یك *yak*).

yelkʿan, voile de navire (t. یلکن *yelken*).

yorǧan, couverture de lit (t. یورغان *yorɣan*).

Z

zabn, appui.

zaf, abondant, beaucoup.

zaṙ, enfant.

zav kə, essuyer.

zava, époux (p. داماد *dāmād*).

zavod, fabrique (russe заводъ).

zaye, naître (p. زادن *zādan*).

zäfti, écouler.

zäkʿyäm, rhume (p. زکام *zukām*).

zängu, éperon, étrier (t. اوزنکی *özengi*).

zärdälä, abricot (p. زردالو *zardālu*).

zävi, champs cultivés (p. زمین *zamīn*).

zävzäk, bavard, babillard (t. زوزك *zevzek*).

zedä, davantage (a. زیاده *ziyāda*.

zer, inférieur (p. زیر *zīr*).

zerav, mince.

zeṙ, or (p. زر *zar*). — *bəzeṙ kəldane*, dorer.

zək, ventre.

zəman, langue, langage (p. زبان *zabān*).

zəmani pčukʿ, voile du palais. (litt. « petite langue », cf. de même l'expression arm. dial. : պզտիկ լեզու).

zəmrutʿ, émeraude (p. زمرد *zumrud*).

zənjefil, gingembre (a. زنجفیل *zanjafil*).

zənjil, chaîne (p. زنجیر *zanjir* > t. *zinjil*).

zəvəstan, hiver (p. زمستان *zamistān*).

zibək, grêle.

zil, bourgeon (arm. ծիլ).

zin, selle (p. زین *zīn*).

zindan, enclume (p. سندان *sindān*).

ziv, argent (p. سیم *sīm*).

ziyan, dommage (a. زیان *ziyān*).

ziyaretʿ, chapelle (a. زیارت *ziyārat*).

zor, effort (p. زور *zōr*).

zrav, bile (p. زرد آب *zardāb*).

zṙä, braire (arm. զռալ).

zuṙṙä, hurler.

Ž

žan diye, carder.

žar, poison (p. زهر *zahr*).

žänä, frapper (p. زدن *zadan*).

žə, aussi.

žən, femme (p. زن *zan*).

žənbav, mère (de *žən* « femme » et *bav* « père »; litt. « la femme du père »).

žir, bas, basse (p. زیر *zīr*).

žužu, hérisson (p. ژوژه *žūža*).

ʿ

ʿard, terre, terrain (p. ارض *arḍ*).

ʿeyti, injure.

ʿorini, beugler, crier.

LEXIQUE FRANÇAIS-KURDE.

A

abandonner, *bärda*.
abcès, *kuner*.
abeille, *məši-həngəv*.
abîme, *bebni*.
abondance, *gʷällakʿ*.
abondant, *zaf*.
aboyer, *kautini*.
abricot, *zärdälä*.
abricot sec, *qaysi*.
accoucheuse, *pirək*.
accourcir, *kən kə*.
accoutumer (s'), *hin bə*.
accroupi, *čarmer*.
acharner (s'), *har bu*.
acheter, *stʿin*.
achever, *xälas kə*.
acide, *tʿurš*, *tʿərš*.
acier, *pola*.
actif, *xäväčï*.
addition, *jəmʿä*.
adieu, *xatʿəri däh*.
adoration, *sužda*.
adosser (s'), *pʿal*.
affaire, *šuxul*.
affamé, *bərčï*.
agneau, *bärx*.
aide, *kʿomäkʿ*.
aigre, *tʿurš*, *tʿərš*.
aigu, *tuž*.
aiguière, *mesin*.
aiguille, *därzi*.
aiguille d'emballage, *bžon*.
aiguiser, *tuž kə*.
ail, *sir*.
aile, *baskʿ*.
aimer, *häz kə*.
ainsi, *wosan*.
air, *hawa*.
aisselle, *bəčäng*.
alentour, *čarali*.
alise, *sənj*.
aller, *härä*.
allumer, *wexa*.
alun, *šäv*.
amadou, *pʿuši*.
amande, *badam*.
amant, *yar*.
amas, *lod*.
ambre jaune, *kʿaribar*.
âme, *röh*.
amende, *jrmä*.
amer, *täʿl*.
amour, *höba*.
amoureux, *büngi*.
amulette, *bärbäž*.
amusant, *kʿeſli*.
anathème, *nählätʿ*.
ancien, *kʷämn*.
âne, *kʿʷär*, *godrež*.
anecdote, *mäsälä*.
ânesse, *makʿʷär*.
ange, *mäläkʿ*.
angle, *kʿənj*.
animal, *hayvan*.
anneau, *xälak*.
année, *sal*.

annulaire (doigt), *tʿlia nieji.*
anse, *jaul,*
appeler, *gazi kə.*
applaudir, *häwxä.*
apporter, *bine.*
apprendre, *hin bə.*
approcher (s'), *nezink bə.*
appui, *zabn.*
après, *šunda.*
araignée, *pire.*
arbre, *dar.*
arc-en-ciel, *kʿäskʿäsor.*
argent, *ziv.*
arme, *siläḫ.*
armoire, *istrak.*
arracher, *ṙavand.*
arrêter (s'), *bə sakʿ.*
arrière, *paš.*
arriver, *gehešte.*
arroser, *av da.*
arsenic, *dermani məšk.*
art, *sänät.*
artisan, *pʿešakʿar.*
assassin, *merkošt.*
asseoir (s'), *ṙuni.*
assez, *bäs.*
assiette de cuivre, *säʿnək.*
assommer, *šarže kə.*
aube, *šavaq.*
auberge, *xan.*
aucun, *qat merəvek.*
aujourd'hui, *iro.*
aurore, *šavaq.*
aussi, *žə.*
aussitôt, *naqafil.*
automne, *payiz.*
autonome, *xosär.*
autour, *ǯarali.*
autre, *bašqä.*
avaler, *qulčəmä.*
avant, *peš.*
avant-bras, *qäydəkʿ.*
avant-hier, *per, donaper.*
avec, *tʿäv.*
aveugle, *kor.*
avoine, *daregan.*
avoir, *häye.*
axe, *sini.*
azyme, *skäva.*

B

babillard, *zävzäk.*
babouche, *šməkʿ.*
bague, *gustil.*
bâiller, *bavišk.*
bain, *hämam.*
baiser, *baǯ.*
balai, *gezi.*
balai ordinaire, *säqavel.*
balance, *tʿerazü.*
balançoire, *heläkʿan.*
balayer, *gezi kə.*
barbe, *ṙü.*
barbu, *ṙüi.*
bas, basse, *žir, alǯax, nezm.*
bas, *gora.*
bassin, *ḫauz.*
bataille, *šaṙ.*
batailler, *šaṙ kər.*
bâtir, *ǯe kə.*
bâton, *dare-dästa.*
battre, *bə kʿötʿa.*
bavard, *zävzäk.*
beau, belle, *bädau, rənd.*
beaucoup, *zaf.*
beau-frère, *bura.*
beau-père, *xäzur.*
beauté, *rəndi.*
bec, *nəkul.*
bec d'aiguière, *lulək.*
bêche, *ber.*
bègue, *tʿlal.*
bêler, *kʿalä.*
bélier, *bäran.*
belle-sœur, *balduz.*
bénéfice, *qazanǰ.*
berceau, *bešlək.*
bercer, *ḫäžine.*
bergerie, *gom.*

besoin, *lazəm.*
bête, *ḥayvan.*
betterave, *səlq.*
beugler, *ʿorini.*
beurre, *ṙune nviški. ṙune kʿäräk.*
biche, *xäzzal.*
bien, *pʿakʿ.* — très bien, *pʿər pʿakʿ.*
bile, *zrav.*
blanc, *spi.*
blé, *gʷanəm.*
blessé, *brindar.*
blesser, *brindar kə.*
blessure, *brin.*
bleu, *hešin.*
bœuf, *ga.*
boire, *xuō.*
bois, *dar.*
boîte, *qutʿi.*
boiteux, *kulläk.*
bon, *pʿakʿ, xeyr, xoš.* — bon jour, *səḅa bə xeyr.* — bon midi, *rož bə xeyr.* — bonne nuit, *šava bə xeyr.* — bon soir, *evar be xeyr.*
bonnet, *kʿoloz.*
bord, *qraġ.*
borgne, *fäʿmkor.*
bosse, *gərmək.*
bossu, *xul.*
bouche, *däv.*
bouchée, *par.*
boucle, *tämuri.*
bouder, *xaydi.*
boue, *ḥäṽi.*
bougie, *mum.*
bouillir, *kʷalä.*
bouillon, *avegošt.*
boulangère, *kävani.*
boule de pâte de pain, *gō.*
bouquet, *dästa.*
bourdonnement, *vəzavəz.*
bourgeon, *zil.*
bourreau, *jellat.*
bourse, *kʿisä.*
bouse, *säṽgin.*
bout, *säri.*
bouteille, *btʿulgʷä.*
boutique, *dəkʿan.*
bouton, *bəškošk.*
boutonner, *häṽxä.*
bouvier, *gavan.*
bracelet, *bazən*; — de pied, *mori*; — de nez, *qarafil.*
braire, *zirä.*
brancard, *čardar.*
branche, *čənkəl.*
bras, *məl.*
brave, *igitʿ.*
brebis, *mī.*
bride, *gʷäm.*
brigand, *dəzəči.*
briller, *šavq da.*
briquet, *kävri-hästä*; — fer du —, *hästä.*
briser, *škästʿ.*
brosse, *čotʿk.*
brouillard, *məž, duman.*
brouter, *čera.*
bruit, *qalmaqal.*
brun, *qämär.*
buisson, *kʿolkʿos.*
butin, *tʿalan.*

C

cabane, *kʿolək.*
cacher, *xuai kə.*
cadavre, *jäldäk.*
cadeau, *hädyä, pʿeškʿeš.*
cadenas, *kʿupʿ.*
café, *qähfä.*
cahier, *däftʿär.*
caille, *ġaritk.*
caillette, *šilav.*
caisse, *sanduq.*
calcul, *häsab.*
caleçon, *därpeh*; — de femme, *ḥävalkras.*

calice de rose que l'on mange comme fruit, *šilan*.
calme, *rähät*ʿ.
camarade, *ḫäval*.
campagne, *däšt*.
canal, *arq*.
canif, *kʿer*.
canne, *qamuš*.
cannelle, *darčin*.
canon, *tʿopʿ*.
capital, *mäya*.
captif, *hesir*.
caravane, *kʿärvan*.
carder, *žan diye*.
caresser, *məz da*.
carotte, *gəzer*.
carré, *čargošü*.
cascade, *šəršək*.
casser, *škästʿ*.
casserole, *büruš*.
causer, *xabar dən*.
caverne, *škeft*.
ce, *än*.
ceinture, *pəšt*.
cellier, *maldəsk*. — de pain, *šunani*.
cendre, *kʿül*.
cent, *süd*; — deux cents, *dusəd*; — trois cents, *sesəd*.
cerceau, *dox*.
cercueil, *čardas*.
cerf, *stürü*.
cerise, *gelaz*.
certain, *rast*.
cerveau, *mežö*.
chacun, *hür*.
chagrin, *eš*.
chagriner, *dešä*.
chaîne, *zənjil*.
chair, *gəštʿ*.
chaise, *iskʿämek*.
chaleur, *gärmi*.
chambre, *odä*.
chameau, *düve*.
champ, *düšt*; — cultivé, *zäri*.
champignon, *kari*.
changer, *guhäri*.
chanson, *kʿlam*.
chant, *kʿlam*; — funéraire, *dlo*.
chanter, *bəstri*.
chanvre, *kərkərk*.
chapeau kurde, *kʿoloz*.
chapelet, *tʿäzbäh*.
chapelle, *ziyaretʿ*.
charbon, *kʿomər*.
charbonnier, *kʿomərči*.
charge, *bär*.
charger, *bär kə*.
charité, *räḫm*.
chasse, *nečir*.
chasser quelqu'un, *där kə*.
chat, *pʿsik*.
chaud, *gürm*.
chaussure, *kondala*.
chemin, *re*.
chemise, *kras*.
cheval, *häsp*.
cheveu, *mu*, *pərč*, *pʿor*.
chèvre, *bəzən*.
chevreuil, *kar*; — à deux ans, *neri*.
chien, *sä*; — petit de chien, *kučik*.
chou, *kʿäläm*.
ciel, *äsman*, *xode*.
cil, *bəžžankʿ*, *tʿärtʿapʿ*.
cinq, *pienj*.
cinquante, *pienji*.
ciseaux, *mäqüs*.
clef, *kʿlid*.
client, *müštari*.
cœur, *dəl*.
colostrum, *šire xiž*.
colostrum cuit, *xələmdur*.
comprendre, *fühm kə*.
compagnon, *ḫäval*.
concombre, *xeyar*.
construire, *če kə*.
conte, *čirok*.
coq, *dikʿ*.

cor, *čärčär*.
corbeau, *gəžək*.
corde, *waris*.
côte, *nävq*; — os de côte, *pʿarxan*; — à côté de, *tänəšt*.
cou, *üstü*.
coucher (se), *vazi*.
coude, *ünišk*.
courge, *kündür*.
courir, *bäz*.
court, courte, *kən*.
coussin, *balgi*.
coussin mou, *näʿz bališ*.
couteau, *kʿer*; — vieux couteau, *šxtik*.
couverture de lit, *yorğan*.
couvrir, *gər*.
crème (du lait cuit), *to*; — du lait non cuit, *toxavk*.
creux de la main, *kʿäf*.
crier, *gazi kə*, *ʿorini kə*.
croc, *čengʷäl*.
crotte, *ḫäři*.
cruche, *jer*.
cuiller, *käväi*; — grosse cuiller, *häsk*.
cuisse, *het*.
cuivre, *mis*.
cul, *qun*.
cuve, *škäv*.
cuvette, *lügan*.

D

d'abord, *pešeda*.
d'ailleurs, *šunda*.
dame, *xatʿun*, *xanəm*; — jeu de dames, *näbäräk*.
danger, *qüda*.
dans, *nav*.
danse, *lisk*.
dard, *řəm*.
date, *tʿariq*.
datte, *xormä*.
davantage, *zedä*.
dé, *uzlək*, *guzguzik*.
débile, *šəl*.
debout, *sakʿən*.
déboutonner, *bškoške käräšine*.
décédé, *mri*.
déchirer, *ğaləš*.
décoloré, *gʷäer*.
dedans, *nav*.
dehors, *därva*.
déjà, *hē*.
déjeuner, *tašti*.
delà, *lüali*.
délai, *vʿada*.
délicat, *närm*.
délice, *kʿef*.
délier, *vä kər*.
demain, *səba*, *səbe*; — après-demain, *dusəbe*.
demander (questionner), *pərs*.
demander (prier), *tʿäväqa*.
démanger, *xore*.
déménager, *bar kər*.
demeurer, *řudni*.
demi, *niv*.
demoiselle, *qiz*.
démolir, *xarab kər*.
démon, *šäyʿan*.
denrée, *xor*.
dense, *hävda*.
dent, *dran*.
dépêche, *tʿel*.
dépense, *xärj*.
dépouille, *tʿalan*.
depuis, *häye*.
dernier, *axəri*.
derrière, *pəš*, *paš*, *paše*.
descendre, *beya bə*, *dakʿət hat*, *beržir hat*.
descente, *bäržir*.
désert, *čol*, *isəz*.
désespéré, *bēumid*.
désirer, *dəle mə häye*.
dessin, *näqš*.
dessous, *bən*, *ləbəni*.
dessus, *sär*, *ləsär*.

destinée, *nəvəsari natək.*
dette, *deyn.*
deuil, *šin.*
deux, *ddü.*
devant, *peš, ber.*
diamant, *almast.*
diarrhée, *nav dǫče.*
diète, *pʿarez.*
dieu, *xode.*
différent, *äre.*
difficile, *çetən.*
dignité, *arzani.*
digue, *kʿol.*
dimanche, *bazar.*
diminuer, *kem biye.*
dindon, *miška-hənli.*
dîner, *siv.*
dire, *be žə.*
direct, *rast.*
disette, *xälayi.*
dissoudre, *ḫüline.*
diviser, *pʿärive kər.*
divorce, *jehe.*
dix, *däh.*
dix-huit, *häždäh.*
dix-neuf, *nozdäh.*
dix-sept, *hävdäh.*
doigt, *tʿli.*
doloire, *tävšo.*
domestique, *xolam.*
dommage, *ziyan.*
don, *ḫädiya.*
donner, *da.*
dorénavant, *iro šonda.*
dorer, *bəzer kəldane.*
dormir, *pʿal daye, razi.*
dos, *pəšt, navməl.*
dot, *jəhez.*
doucement, *hedi.*
douleur, *eš.*
doute, *mtale.*
doux, *širin.*
douze, *danzdäh.*
drap, *talam.*
drap de lit, *pʿärdä.*
drapeau, *beyraq.*
droit, *rast.*
dur, *särt, kor.*

E

eau, *av.*
eau-de-vie, *araq.*
ébattre (s'), *šaṙ kər.*
éblouir, *rüše vhat.*
écaille, *qalək.*
échauffer, *gärm kə.*
écheveau, *glok.*
écho, *däng.*
éclair, *bərq.*
éclat, *šavq.*
éclater, *tʿärqiya.*
école, *iškol.*
écorce, *qalək.*
écouler, *gurti, zafti.*
écouter, *bihist.*
écraser, *hur kər.*
écrire, *nivisi.*
écume, *kʿäj.*
écurie, *taule, gom.*
effacer, *raš kə.*
effort, *zor.*
effroi, *tərs.*
effronté, *beabur.*
égal, *wakühär.*
égarer, *xaləfi.*
église, *der.*
égorger, *šarže kə.*
égout, *laqəm.*
égratigner, *qonjeri, ġampruk.*
éléphant, *fil.*
élève, *soxtʿa, šagərt.*
élever, *mezən kər.*
elle, *ävi, äu.*
elles, *ävana, äuan.*
éloigner (s'), *dur ket.*
embarrasser (s'), *maḫayri*
émeraude, *zəmrutʿ.*
émoudre, *tuž kə.*
emplâtre, *mälhäm*

emplir, *te ke.*
empoisonner, *žar da.*
emporter, *bə bä.*
emprisonner, *dəne käle.*
emprunter, *bədeyn bəstine.*
en, *nav.*
encan, *tolk.*
encens, *xung.*
encensoir, *fära xungi.*
enclos, *sur, häsar.*
enclume, *zindan.*
encore, *ḥälä.*
encre, *ḥöbr.*
encrier, *šuna ḥöbr.*
endroit, *där. ji.*
enduire, *dedä.*
enfant, *zaṙ.*
enfer, *jäʿanme.*
enflammer (s'), *alavi avitʿ.*
enfler, *warəmi.*
enflure, *warm.*
enfuir (s'), *ṙävi.*
engraissé, *qalau.*
ennemi, *dužmən.*
ennuyer (s'), *wastiya.*
enragé, *har bu.*
enrhumé, *arsəm.*
enseigner, *himke.*
ensemble, *bəḥävrä.*
ensevelir, *peča.*
entasser (s'), *lot kə.*
entier, *saġ.*
entonnoir, *govək.*
entour, *ǯar ḥäwir.*
entrailles, *doran.*
entraîner, *kʿšine.*
entre, *navda, nav.*
entrer, *kʿäti.*
envoyer, *šand.*
épais, *qalənd, qaləm.*
épanouir (s'), *vä bun.*
épars, *bälä.*
épaule, *särməl.*
épée, *šur.*
éperon, *zängu.*
épervier, *täyri-särdästa.*
épi, *səməl.*
épidémie, *eš, kuol.*
épine, *piž.*
épingle, *sanjaq.*
épouse, *bukʿ.*
époux, *zava.*
erreur, *šaš.*
escalier, *närdvan, pʿäpʿaluk, nädron.*
espèce, *tʿaur.*
espérance, *homəd.*
esprit, *aqəl, aql.*
essayer, *jerbine.*
essieu, *sərni.*
essuie-main, *desmal.*
essuyer, *tʿemiz kə, zav kə.*
est, *rohlat.*
estomac, *hur.*
et, *u.*
étable, *taule, gom.*
étain, *qala.*
étang, *häz.*
été, *havin.*
éteindre, *temrine.*
étendard, *beyraq.*
étendre, *raxe.*
éternuer, *biniže.*
étincelle, *pʿtʿərge.*
étoffe, *mahud.*
étoile, *sterk.*
étouffer, étrangler, *xanəġine.*
être, *bə, bu.*
étrier, *zängu.*
étroit, *täng.*
étui, *kallan.*
eux, *äuan, äuana.*
éveiller, *ṙave.*
exact, *rast.*
exil, *xäysat.*

F

fable, *ḥakʷatʿ.*
fabrique, *zavod.*

face, *sɔfätᶜ*, *suretᶜ*.
fâcher, *hersi kɔr*.
facile, *hesa*.
façon, *tᶜävr*.
faible, *beqvat*.
faim (j'ai), *bərčime*.
faire, *kɔr*.
famille, *kᶜulfätᶜ*.
fardeau, *bär*.
farine, *ar*.
faucille, *mälɔndä*, *kᶜelɔndä*.
faux, fausse, *vŕa*.
femme, *žɔn*.
fer, *häsɔn*.
feuille, *člo*, *bälg*.
figue, *hejir*.
fil, *ta*.
fille, *qiz*.
fils, *koŕ*.
finir, *xälas kɔ*.
fleur, *kulilik*.
fleuve, *čäm*.
flûte, *blur*.
foi, *din*, *iman*.
foie, *käzäv*.
foire, *bazar*.
fois, *jär*.
fondement, *xim*.
force, *qvatᶜ*.
forêt, *mešä*.
forgeron, *demərči*.
forme, *jŕa*.
fort, *qvatᶜ*.
fortune, *bäxtᶜ*.
fosse, *čal*.
foudre, *brusk*.
fouet, *qamči*.
four, *fŕne*.
fourche de deux dents, *dutᶜli*.
fourmi, *murstankᶜ*.
fourrure, *kᶜurkᶜ*.
foyer, *kočɔk*.
fragment, *pᶜärčä*.
frais, fraîche, *tᶜäzä*.
fraise, *sorsor*.
frapper, *bɔ žänä*.
frère, *bra*.
froid, *sar*.
fromage, *pänir*.
fronde, *kävrkani*; — corde de la fronde, *bask*.
front, *natɔkᶜ*.
fruit, *bar*.
fumée, *du*.
fuseau, *tᶜäši*.
fusil, *tᶜvŋg*.

G

gai, *šadv*.
gain, *qazanj*.
galoche, *galošk*.
gant, *läpɔk*.
garde, *qaraval*.
gâteau, *kᶜadä*.
gauche, *čäpᶜ*.
gelée blanche, *qɔrav*.
gencive, *pörü*.
genou, *čokᶜ*.
gingembre, *zenjefil*.
glace, *buz*.
gomme, *don*.
gosier, *gɔŕɔk*.
gouvernail, *duman*.
graisse, *ŕun*.
grand, *mäzɔn*; — plus grand, *mästɔr*; — le plus grand, *kämiyan mästɔr*.
grand'mère, *pirɔkᶜ*.
grand-père, *kalɔkᶜ*.
grave, *gran*.
grêle, *zibɔk*.
grenouille, *bäq*.
griotte, *fšnä*.
guerre, *šaŕ*.

H

hache, *baltᶜa*.
hanche, *oyma*.

haricot, *lobi.*
haut, *bəlend.*
hennir, *šähä.*
hérisson, *ǯužu.*
hier, *do.*
hirondelle, *dumäqäsk.*
histoire, *čirok.*
hiver, *zəvəstan.*
homme, *märəv.*
hôte, *mevan.*
houppe, *tʿimläk.*
huile, *bəzr.*
huit, *häštʿ.*
hurler, *zuřřä.*

I

il, *äu.*
ils, *ävan*, *ävana.*
index (doigt), *tʿlia äšädi.*
inférieur, *zer.*
injure, *ʿeyti.*
intestin, *doran.*

J

jamais, *qat.*
jaune, *qičk.*
je, *äz.*
jeudi, *pienǰšämi.*
jeune, *jahl.*
joue, *hnari suretʿ.*
jouer, *bə läyzä.*
jour, *rož*; — il y a 4 jours, *batʿəlper*; — dans 3 jours, *sesəbe*; — dans 4 jours, *čarsəbe*; — dans 5 jours, *pänǰsəbe*; — dans 6 jours, *šaššəbe.*
jument, *mäʿin.*

L

labour, *šuṁ.*
laine d'agneau, *lva.*
laine courte de brebis, *šli.*
laine longue de brebis, *lri.*
lait, *šir.*
lait caillé, *ǧatəx.*
langage, langue, *zəman.*
large, *fräy.*
laver, *bə šo.*
léger, *səvək.*
lentille, *märǰəmäk.*
lettre, *kʿaǧəz.*
levain, *hävir tʿərš.*
lèvre, *lev.*
lézard, *makamäʿr.*
libre, *azad*, *xosär.*
lieu, *ji.*
lièvre, *kʿeuriškʿ.*
ligne, *dïn.*
lion, *aslan*, *šer.*
lit, *došak.*
livre, *kʿtʿef.*
livre religieux, *ḷmayil.*
loin, *dur.*
lombes, *pəšt.*
long, *drež.*
loup, *gur.*
lourd, *gran.*
lucarne, *kʿolläkʿ.*
lui, *äu*, *ävi.*
lundi, *dušämi.*
lunettes, *berčavkʿ.*

M

maillet, *mekʿotʿ.*
maison, *mal.*
malade, *noxaš.*
manger, *bə xuō.*
manivelle, *dästi.*
marâtre, *demari.*
mardi, *sešämi.*
mari, *mär.*
marteau, *čakʿuǰ.*
marteau d'une porte, *tʿaqtʿaq.*
mastic à mâcher, *bäništ.*
matin, *səba.*

maudire, *nəfər kə.*
mauvais, *pʿis.*
médius, *tʿlia ortʿi.*
melon, *qavun.*
melon d'eau, *kʿal.*
menton, *čän.*
mer, *bäʿr.*
mercredi, *čaršämi.*
merda, *gu.*
mère, *de, ənbav.*
merle, *čviki räš.*
métier, *sänät.*
mets, *xoräk.*
midi, *nivro.*
miel, *həngəv.*
mille, *hazar.*
mince, *zerav.*
miroir, *näynuk.*
moi, *äz.*
moineau, *čəvik.*
mois, *mäh.*
monceau, *lod.*
monnaie, *drav, pʿärä.*
moelle épinière, *kʿäzi.*
montagne, *ča, čə.*
monter (la montre), *qurmiš kə.*
morceau, *par.*
mosquée, *meči tʿ.*
mouche, *məš.*
mouchoir, *däsmal.*
mouillé, *šəl.*
moulin, *aš.*
mourant, *kʿinäkʿin.*
moustache, *səmel.*
moustique, *məxməxk.*
mouton, *päz.*
moyen, moyenne, *nivčə.*
muet, *läl.*
mulet, *qantʿər.*

N

naître, *zaye.*
nappe, *sufrä.*
né d'un premier mariage, *ogä.*
neige, *berf.*
neuf (9), *näh.*
neuf, neuve, *tʿäzä.*
nez, *poz.*
nid, *helin.*
noce, *davatʿ.*
noir, *räš.*
noisette, *fəndəx.*
noix, *guz.*
nombril, *navəkʿ.*
non, *na, naxer.*
nous, *äm.*
noyau, *dändək.*
noyer, *xanəgine.*
nuage, *aur.*
nuit, *šav.*
nuque, *kʿortʿəkʿ.*

O

œil, *čäv.*
œillet, *mexäk.*
œuf, *häkʿ.*
œuvre, *šuxul.*
oignon, *pivaz.*
oiseau, *täyr.*
oncle maternel, *xal.*
ongle, *näynək.*
onguent de char, *mazətʿ.*
onze, *yanzäh.*
or, *zer.*
oreille, *gō.*
orge, *jäh.*
os, *hästi.*
oui, *äre.*
ours, *hərč.*

P

pain, *nan.*
palais de la bouche, *dämağ.*
paletot kurde, *alxaluq.*
panaris, *pʿapʿeš.*
pantalon, *šal.*

papier, *kʿağəz*.
papillon, *mənmnik*.
par cœur, *äzbar*; — apprendre par cœur, *äzbar kə*.
parents congénères, *qarm*.
parents par mariage, *pʒmam*.
passoire, *pʿesus*.
pastèque, *kʿal*.
pasteur, *švan*.
pasteur de veaux, *golɔkvan*.
pasteur d'agneaux, *bärxvanči*.
pâte de fruit, *bastəğ*.
pêche, *šaftʿälə*.
perdu, *wanda*.
père, *bav*.
petit, *pčuk*.
petit doigt, *tʿlia qlǐji*.
petit-fils, *nävi*.
pétrole, *nəftʿ*.
peur, *tərs*.
pièce, *pʿärčä*.
pied, *ləng*, *pʿä*.
pierre de moule, *kavre aš*.
pioche, *kʿulung*.
piquant, *tuž*.
pistolet, *qərmä*.
pitié, *rähm*.
plat de cuivre, *säʿnək*.
plateau rond de cuivre, *seni*.
plateau de balance, *čäv*.
plomb, *qurqušum*.
pluie, *baran*.
plume, *qäläm*.
poignard, *qämä*.
point, *qat*.
poire, *härme*.
pois, *glur*.
pois chiche, *noqud*.
poison, *žar*.
poitrine, *sing*.
poivre, *bibär*.
pomme, *siv*.
pont, *pʿrä*.
porc, *doñguz*.
porter, *bə bä*.
pot, *färäh*.
poteau, *səng*.
pou, *spi*.
pouce, *tʿlia mäzən*.
poule, *mrišk*.
poulet, *jujik*.
poumon, *pʿškʿ*.
poupée, *bukʿ*.
prairie, *čäyir*, *če*.
près, *nezink*.
printemps, *bahar*, *axlevä*.
profond, *kʿur*.
propre, *tʿemiz*.
prune, *alučä*.
prunelle, *raška čäva*, *rašaya čäva*.
puce, *kеč*.
puits, *bir*.
punaise, *tʿaxtʿabitʿi*.
putin, *qäxpä*.

Q

quarante, *čəl*.
quatorze, *čardäh*.
quatre, *čar*.
quatre-vingts, *häšte*.
quatre-vingt-dix, *nod*.
querelle, *šaṙ*.
quereller, *šaṙ kər*.
queue; première partie de queue du mouton, *gurmək*.
quintal, *gaytar*.
quinze, *panzdäh*.

R

racloir de pàte, *hästiǰ*.
radeau, *säl*.
radis, *tərr*.
raisin, *tri*.
raisin sec, *kʿšməš*.
rate, *fataräš*.
renard, *ruvi*.
repas de minuit, *pašiv*.

repos, *rähät'*.
rhume, *zäk'yäm*.
richesse, *dovlät'*.
riz, *brənj*.
robe, *xäftan*.
rognon, *gořčək'*.
roi, *p'adša*.
rond, *glover*.
rose, *gul*; — calice de rose, *šilan*.
roseau, *qamuš*.
rosée, *avi*.
rouge, *sor*.

S

sac, *t'eř*.
sage, *aql*.
sage-femme, *pirək*.
sain, *sağ*.
samedi, *šämi*.
sandale, *čarəx*.
sang, *xun*.
sauterelle, *k'yärk'uli*.
sec, *hešk*.
secours, *k'omäk'*.
seigle, *počik*.
sein, *p'ašl*.
seize, *šanzdäh*.
sel, *xoi*.
selle, *zin*.
semaine, *häftä*.
sept, *häft'*.
serpent, *mä'r*.
singe, *meymun*.
six, *šäš*.
sœur, *xwä*.
soir, *evar*.
soixante, *šiest*.
soixante-dix, *häfte*.
sol, *xoli*.
soleil, *tav*.
sortir (faire), *där kə*.
soudain, *naqafil*.
soulier, *sol*.
source, *kani*, *čävkane*.
sourcil, *bru*.
sourd, *käř*.
souris, *məšk*.
sous, *bən*.
sous-ventrière, *täng*.
succin, *k'aribar*.
sur, *sär*.

T

tabac à fumer, *t'ut'un*.
tabac à priser, *bərnot'i*.
tablier, *mezär*.
taie d'œil, *spika čäva*.
tante maternelle, *mät'*.
tante paternelle, *xati*.
taon, *mzz*.
taupe, *məškikor*.
temps frais, *hingaye*.
tenir, *bə gər*.
terminer, *xä!cs kə*.
terre, *xoli*.
terre, terrain, *'ard*.
testicule, *helək*.
tête, *sär*.
toi, *tu*.
toile d'araignée, *konc-pire*.
tortue, *k'usi*.
tousser, *bə kxua*.
treize, *sezdäh*.
trente, *si*.
trépied de cuisine, *bəst*.
très, *p'ər*.
trois, *sse*.
trou, *qol*.
tu, *tu*.
turban d'homme, *k'üllük'*.
turban de femme, *k'ofi*.

U

un, *yäk'*.
urètre, *k'ir*.
urine, *miz*.

V

va! *hărä.*
vache, *čelăk.*
vapeur, *hölm.*
veau, *gołək.*
veine, *tamar.*
vendre, *froš.*
vendredi, *ïʿne.*
venir, *warä.*
vent, *ba.*
ventre, *zək.*
vérole (petite), *xori.*
verrue, *pʿaluk*ʿ.
vert, *kʿäsk*ʿ.
vertébrale (colonne), *darza pšte*
veuillez-bien, *kʿäräm kə.*
veuve, *bi.*
viande, *gošt*ʿ
vieil, vieux, *kʿämn.*
vieillard, *kal.*
vieille femme, *pire.*
vierge, *qiz.*
village, *günd.*
ville, *šähär.*
vin, *čarər.*
vinaigre, *sərkʿä.*
vingt, *bist.*
visage, *suret*ʿ. *ru.*
voile de navire, *yelkʿan.*
voile du palais, *zmani pčukʿ.*
voix, *däng.*
voleur, *dəz.*
vous, *hun.*
vrai, *rast.*
vulva, *qoz.*

H. Adjarian.

A PROPOS DE CYPR. ΜΙΓΑΛΑΘΕΩ.

Dans son explication de la nouvelle inscription cypriote qu'il a éditée dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1910, p. 148 et suiv., M. R. Meister a examiné en détail l'*ι* du nom propre Μιγαλαθεω (*mi-ka-la-te-o*), dans lequel il a reconnu le génitif d'un nom répondant à la forme commune Μεγαλόθεος. Il range cet *ι* dans une série de témoignages tendant à établir que la voyelle ε était fermée dans tout le groupe central des dialectes grecs : arcado-cypriote et éolien.

On laissera de côté ici les faits éoliens, qui se présentent dans des conditions particulières. En effet le lesbien ne fournit rien d'utile. Quant au béotien et au thessalien, ils sont à part : *η* y est très fortement fermé, si bien que la fermeture de ε y apparaît comme un phénomène général atteignant l'ensemble des voyelles de timbre *e* et sans doute aussi les voyelles correspondantes de timbre *o*. On se bornera donc ici à l'arcado-cypriote.

M. R. Meister repousse l'hypothèse d'après laquelle les exemples qu'on possède de *ι* au lieu de ε en arcado-cypriote seraient dus à l'atonie; si l'on applique les règles de l'accentuation grecque ionienne-attique, plusieurs faits ne s'expliquent pas. M. Meister aurait pu ajouter que l'explication est tout à fait arbitraire, puisque la place du ton en cypriote, en arcadien et en pamphylien est inconnue. — L'explication de M. Brugmann sur l'influence d'une nasale suivante ne suffit évidemment pas. — Il ne resterait donc qu'à voir dans le *ι* en question des faits sporadiques, attestant une prononciation très fermée de la voyelle ε.

L'influence des nasales demeure cependant évidente si l'on tient compte de la nasale précédente en même temps que de la nasale suivante. On sait qu'une voyelle placée après *n* ou *m* est très souvent nasalisée dans une grande partie de son émission; cette nasalité est peu perceptible parce qu'elle vient après la nasalité plus forte de *n* ou *m* qui précède; mais elle se reconnaît aisément quand on enregistre mécaniquement l'émission nasale. Ceux des exemples cypriotes sûrs qui ne sont pas devant nasale sont après nasale : au commencement d'un mot long, dans Μιγαλαθεω, à la finale d'un tout petit mot accessoire, dans *μι*; on ajoutera Μιλικιjατων, mot emprunté et dont la valeur serait discu-

table. L'*ι* du *πιλνόν* attesté chez Hesychius se trouve devant un *λ* suivi de *ν* et sans doute nasalisé par là. Il reste vrai du reste que l'*ε* cypriote était fermé : c'est ce que montre la graphie commune chez les autres Grecs *Ἰδάλιον*, *Κίτιον* des noms propres que les habitants de Cypre notaient *Εδαλιον*, *Κετιον*; l'*ι* de *πιλνόν* peut s'expliquer de la même manière : l'observateur à qui remonte cette glose a pu entendre un *ε* trop fermé pour être noté par son *ε*. — Et c'est parce que *ε* était très fermé à Cypre que cette voyelle a si aisément passé à *ι* après comme avant une nasale.

Les faits arcadiens confirment l'hypothèse présentée ici : si l'on met à part la préposition *εν* notée *ιν*, mot accessoire où l'altération de *ε* en *ι* était due en partie à la débilité d'un pareil mot, on ne rencontre guère *ι* pour *ε* en arcadien que dans la finale *-μενος -μινος*, c'est-à-dire là où *ε* est entre deux nasales, donc dans la position la plus critique.

Le pamphylien concorde, comme d'habitude, avec l'arcadien et le cypriote : la tendance à fermer en *ι* l'*ε* placé au voisinage d'une nasale est illustrée par la préposition *ι*, *ις*.

Il convient de rappeler en terminant que *ο* était fermé tout comme *ε* en arcado-cypriote et en pamphylien et a passé à *υ* (c'est-à-dire *u*, l'*ou* français) dans des circonstances spéciales, notamment devant *-ν* à la fin du mot.

A. Meillet.

LES LANGUES VOLTAÏQUES.

(BOUCLE DU NIGER.)

I. Les familles linguistiques de l'Afrique occidentale.

L'Afrique du Nord et celle du Sud présentent chacune une certaine homogénéité au point de vue linguistique, puisque les langues de la première se ramènent aux deux familles sémitique et hamitique, et les langues de la seconde aux deux familles bantoue et hottentote; par contre, la partie du continent africain comprise, d'une façon générale, entre le Sahara et l'Équateur, est une véritable Babel, non seulement de langues, mais de familles linguistiques, différant autant les unes des autres que la famille indo-européenne, par exemple, diffère de la famille sémitique. La plupart de ces familles à la vérité procèdent du système agglutinatif, mais quelques-unes possèdent de véritables flexions, d'autres sont presque du type monosyllabique. Même parmi les familles qu'on peut dire proprement agglutinantes, la diversité est considérable, tant par suite des méthodes variées d'agglutination, que par suite de la différence bien tranchée des radicaux. Certaines familles ne font usage que de suffixes — comme le peul —, d'autres font usage à la fois de préfixes et de suffixes — comme le haoussa.

Dans les seuls territoires dont l'ensemble constitue le gouvernement général de l'Afrique occidentale française, on ne compte pas moins de *seize familles linguistiques*, en donnant au terme « famille » le sens indiqué plus haut. Deux de ces familles, la *sémitique* et la *hamitique*, représentées par l'arabe des Maures et le tamacheq des Touareg, appartiennent à des gens de race blanche; la troisième, représentée par le *peul*, est parlée à la fois par des gens de race blanche, des métis et des nègres; les treize autres sont exclusivement composées de langues parlées par des noirs. A défaut de dénominations usuelles, j'ai proposé de leur donner des noms tirés de leur situation géographique ou de leurs principales langues, et c'est ainsi que je distingue : la famille *sénégalaise* (représentée notamment par le ouolof); la grande famille *mandé* ou mandingue (représentée notamment par le

mandingue proprement dit, dont le malinké et le bambara sont des dialectes); la famille *sourhaï* (représentée seulement par la langue de ce nom); la famille *nigéro-logonaise* (représentée notamment par le haoussa); la famille *tchadienne* (représentée notamment par le kanouri); la famille *côtière* (échelonnée par fragments, sur la mer ou à proximité, de Dakar à la Côte d'Ivoire); la famille *krou* (représentée par les langues des Kroumen du Libéria et de la Côte d'Ivoire); la famille *lagunaire* (localisée autour des lagunes de la Côte d'Ivoire); la famille *agni-assanti* (représentée notamment par les langues agni et assanti ou achanti); la famille *gan-éhoué* (représentée notamment par l'éhoué auquel appartient le fon ou dahoméen); la famille *yorouba-bénin* (qui va du Dahomey au bas Niger); et enfin, au centre de ce vaste territoire, dans l'intérieur de la grande boucle formée par le Niger, la famille *sénoufo* (représentée par la langue des Siéna ou Sénoufo) et la famille *voltaïque*, à laquelle je donne ce nom parce que les peuples qui parlent les langues de cette famille habitent, d'une façon générale, les plateaux constituant le haut bassin de la Volta.

Cette dernière famille n'a pas encore d'existence officielle, si j'ose m'exprimer ainsi : les rares auteurs qui ont parlé des langues dont elle se compose l'ont en général rattachée à la légère à la famille *mandé*, bien qu'elle se distingue très nettement de celle-ci, comme j'essayerai de le démontrer tout à l'heure. Les langues voltaïques constituent bien une famille linguistique à part et franchement déterminée, et cette famille mérite largement qu'on lui reconnaisse sa place.

II. Importance de la famille voltaïque.

Elle est en effet intéressante à plus d'un titre, et particulièrement par le nombre considérable de ses ressortissants. Son domaine est l'une des régions de l'Afrique occidentale et centrale où la population est le plus dense : la densité atteint en effet 37 à 40 habitants par kilomètre carré au Mossi et au Gourounsi, alors que la moyenne totale de notre colonie du Haut-Sénégal-Niger n'est que de 4 habitants par kilomètre carré. A vrai dire, la densité moyenne de la population dans l'ensemble du domaine de la famille voltaïque n'atteint que 17 habitants par kilomètre carré environ, mais c'est là encore un chiffre énorme pour l'Afrique occidentale, et aucun autre domaine linguistique de cette région n'atteint une pareille moyenne.

Les gens parlant des langues de famille voltaïque sont 2,310,678 dans la seule colonie du Haut-Sénégal-Niger, d'après les recensements de 1909, sur 4,455,076 indigènes représen-

tant la population totale de cette colonie (territoire militaire non compris), c'est-à-dire qu'ils forment plus de la moitié des habitants, les deux millions restants étant à répartir entre six familles différentes. De plus, le domaine de la famille voltaïque déborde sur le nord-est de la Côte d'Ivoire et sur le Nord de la Gold-Coast, du Togo et du Dahomey, et, quoique les recensements de ces dernières colonies soient plus imparfaits que ceux du Haut-Sénégal-Niger, on peut sans crainte évaluer à 3,020,000 le nombre total des indigènes du Soudan parlant des langues voltaïques, contre 2,800,000 environ parlant des langues mandé et 1,400,000 environ parlant le peul. Des seize familles énumérées plus haut, la famille nigéro-logonaise est probablement la seule qui soit numériquement supérieure à la famille voltaïque, et en ce qui concerne les territoires français d'Afrique occidentale, la famille voltaïque vient sans conteste au premier rang, suivie de près d'ailleurs par la famille mandé.

III. Différences entre les langues voltaïques et les langues mandé.

On a semblé croire jusqu'ici, comme je le disais tout à l'heure, que les langues que j'appelle voltaïques formaient une fraction de la famille mandé ou mandingue. C'est assurément inexact.

1° *Les vocabulaires des deux familles sont complètement différents.* — Je ne crois pas qu'il existe un seul radical commun aux deux familles, à part bien entendu les mots empruntés par l'une à l'autre ou par les deux à une tierce famille, ces derniers étant pour la plupart des mots arabes, avec quelques mots d'origine berbère ou peule.

2° *Le système de dérivation est très distinct.* — Bien qu'on rencontre quelques rares préfixes dans les langues mandé, on peut dire que les deux familles ne font usage que de suffixes pour la dérivation des mots, mais le système employé varie nettement d'une famille à l'autre.

Tout d'abord les langues voltaïques possèdent un nombre et une variété de suffixes bien supérieurs à ce que possèdent les langues mandé qui, elles, suppléent à leur indigence en fait de suffixes proprement dits par un emploi très étendu de la simple juxtaposition des mots. C'est ainsi que, dans les langues voltaïques, il existe très peu de mots radicaux ou, si l'on préfère, très peu de mots qui ne soient pas composés d'une racine et d'un

suffixe ne s'employant jamais isolément ni l'une ni l'autre; dans les langues mandé, au contraire, un grand nombre de noms et de verbes sont des radicaux monosyllabiques qui n'ont besoin d'aucun suffixe pour posséder un sens complet, et, si beaucoup de mots dissyllabiques se rencontrent qui semblent être dérivés d'une racine originelle par l'addition d'un suffixe, il n'est pas possible de déterminer quelle était cette racine originelle, car le mot entier joue aujourd'hui le rôle de mot radical.

Exemples[1] : «prendre» se dit en mossi (langue voltaïque) *dikke* (racine *dikk*, suffixe *e* indiquant l'infinitif), et en malinké (dialecte mandé) *ta* (sans aucun suffixe); «fils» se dit en mossi *bīga* (racine *bī*, suffixe nominal *ga*), et en malinké *dɔ̄* (sans aucun suffixe); «habitation de famille» se dit en mossi *yīri* (racine *yīr*, suffixe nominal *i*), et en malinké *so* (sans aucun suffixe), etc. — «Terre, pays, village» se dit *teŋga* en mossi et *dugu* en malinké, mais alors que *teŋga* perdra son suffixe *ga* en composition, *dugu* demeurera intact; ainsi on dira en mossi *teŋ-sōba* et en malinké *dugu-tigi* «un chef de village», en mossi *teŋ-dogho* et en malinké *dugu bō* «une maison du village»; de même les mots *nāba* en mossi et *fama* en malinké, qui veulent dire «roi», donneront *nā-teŋga* et *fama dugu* «le village du roi», *nā-bīga* et *fama dē* «le fils du roi», et *nā-bī-keŋga* et *fama dē koro* «le fils aîné du roi». Dans les mots mossi *teŋga*, *nāba*, *bīga*, les désinences *ga* et *ba* sont des suffixes, qui disparaissent en composition, mais sans lesquels la racine employée isolément n'aurait aucun sens précis; les mots malinké *dugu* et *fama* peuvent être des mots composés ou dérivés, car *dugu* devient *du* dans certains dialectes et *fama* «roi» peut être dérivé de *fa* «père» et de *ma* «maître» ou «mère», mais ces mots jouent en tout cas le rôle de mots radicaux et, là où «terre» se dit *dugu*, jamais la finale *gu* ne disparaît, ni devant un suffixe proprement dit (*dugu-tigi*), ni devant un autre mot radical en apposition (*dugu bō*).

Du nom de pays *Mandɔ̄* ou *Mandeŋ* (Mandingue, pays des

[1] Système de transcription adopté : *e* représente «é» fermé français, *u* «ou» français. *ā*, *ī*, *ō*, représentent respectivement les groupes «an, in, on» dans «pan, vin, bon»; *ē* est intermédiaire entre «in» et «eigne» des mots «pin» et «peigne»; *i* est intermédiaire entre «in» et «igne» des mots «vin» et «vigne»; *ū* est intermédiaire entre «on» et «oun»; *g* est toujours dur, *h* toujours expiré, *m* et *n* toujours sonores; *ñ* représente notre groupe «gn» dans «dignité»; *s* est toujours fort; *t* n'est jamais sifflant; *ũ* représente notre «u» consonne dans «nuit» et parfois notre «u» voyelle; *w* représente notre «ou» consonne dans «ouir»; *y* représente notre «y» consonne dans «Bayonne» ou notre «i» dans «Dieu»; *gh* et *rh*, qui sont généralement interchangeables, représentent le *ghaïn* ou *rhaïn* arabe ou «r gras» de certains Parisiens; *c*, *j*, *q*, *x*, n'existent pas; *a*, *i*, *o*, *b*, *d*, *f*, *k*, *l*, *p*, *r*, *s*, ont la même valeur qu'en français.

Malinké), nous formerons en malinké un nom de nationalité en ajoutant le suffixe *ka* : *Mandeñ-ka* ou *Mandeñ-ga*; si nous voulons mettre ce nom au pluriel, nous lui ajouterons le suffixe *lu* ou *ru*, qui sert à former le pluriel de tous les noms simples ou dérivés : *Mandeñ-ka-lu* «les Mandingues, les Malinké»; si nous voulons dire «la langue mandingue» ou le «pays mandingue», nous nous contenterons d'apposer à la forme du singulier l'un des mots *kā* «langue, idiome» ou *dugu* «pays», qui, eux, ne sont pas des suffixes, mais des noms pouvant s'employer isolément : *Mandeñ-ka kā*, *Mandeñ-ka dugu*. — Il en va tout autrement en mossi : nous avons là une racine *Mō* qui, assurément, indique bien l'idée du pays mossi ou des habitants de ce pays, mais qui ne peut s'employer sans être suivie d'une sorte de suffixe de classification ou d'un mot en apposition; c'est ainsi que nous aurons les mots *Mō-rha* «un habitant du Mossi», *mō-rho* «la langue mossi», *mō-teñga* «le pays mossi», mais jamais on ne pourra employer *mō* isolément pour signifier «le Mossi», tandis qu'on peut très bien en malinké employer *Mandē* isolément pour signifier «le Mandingue». Si nous voulons indiquer le pluriel, nous substituerons un autre suffixe à celui du singulier, au lieu d'ajouter simplement, comme en malinké, un suffixe à la forme du singulier; de plus, ce suffixe marquant le pluriel ne sera pas le même pour tous les mots : ainsi *mō-rha* fera au pluriel *mō-se* ou *mō-si* (forme que nous avons empruntée pour désigner à la fois le pays, les habitants et la langue), *teñ-ga* fera *ten-se*, *zab-re* «combat» fera *zab-a*, etc.

Ce dernier mot nous fournit un autre exemple de la différence considérable qui distingue les deux systèmes de formation des mots : d'une racine *zab*, qui ne s'emploie pas isolément, le mossi forme le verbe *zab-e* «combattre» et le nom *zab-re*, plur. *zab-a* «combat»; du substantif radical *kelè* «guerre, combat», plur. *kelè-lu*, le malinké forme, en y ajoutant le verbe *kè* «faire», le verbe *kelè kè* «combattre», qui en réalité est le verbe «faire» précédé d'un régime direct. A vrai dire, on a en malinké un nombre considérable de noms dérivés de verbes par l'addition d'un suffixe, comme *bugo-li* «action de frapper», de *bugo* «frapper», mais là le verbe radical ne subit aucune modification, pas plus que dans ses autres dérivés *bugo-lē* «frappé», *bugo-ba* «frappeur», etc.

3° *Régime direct des verbes.* — Ici nous avons une différence essentielle entre les deux familles : dans toutes les langues de la famille mandé, le régime proprement dit précède toujours le mot dont il est le complément, que ce mot soit un nom, un verbe ou une particule jouant le rôle de préposition; c'est ainsi que

nous aurons en malinké : *fama* « roi », *dugu* « village », *fama dugu* « le village du roi »; *la* « dans », *dugu la* « dans le village »; *ni* « moi », *fa* « père », *ni fa* (*n fa*, *m fa*, *m va*) « mon père » (littéralement « le père de moi »); *gyi* « eau », *mi* « boire », *ni gyi mi* « je bois de l'eau » (moi eau boire). Dans les langues de la famille voltaïque, le régime d'un nom se place bien avant ce nom, et l'on aura en mossi, selon un système analogue au système mandé, *nā-tɛ̃ŋga* « le village du roi » (*nā* pour *nāba* « roi »). *mam ba* « mon père » (de *mam* « moi », *ba* « père »); mais on aura en mossi *mam ñyu kōm* « je bois de l'eau » (de *ñyu* « boire », *kōm* « eau »), en gbanian *me ñyõ koõ*, etc. — « Je te donne de l'eau » se dira en mossi *m kõt fõ kōm* (moi donne toi eau) et en malinké *ni gyi di i ma* (moi eau donner toi à). — « Je n'ai pas d'eau à te donner » se dira en mossi *m pa tarã kōm m kõ fo ye* (moi n'ai eau moi donner toi pas) avec double négation et sans répétition du régime direct au deuxième verbe — et en malinké *gyi lɛ̀ m bolo ni a dì i ma* (eau être pas moi main moi elle donner toi à).

4° *Pronoms.* — Dans les deux familles, les mêmes pronoms servent de sujets et de régimes, et, quand ils sont regardés comme régimes des noms, de possessifs, mais leur forme ne correspond aucunement, sauf en ce qui concerne la 3e personne du singulier, ce qui peut n'être qu'une coïncidence. En voici le tableau en mossi et en malinké :

		MOSSI.	MALINKÉ.
Sing.	1re pers.	*m*, *ma*, *mam*	*n*, *ni* (peut devenir *m* devant une labiale et *ñ* devant une gutturale, mais sera toujours *n* ou *ni* devant une dentale).
	2e pers.	*f*, *fo*, *fõ*, *fom*	*i* ou *e*
	3e pers.	*a*	*a* (plus une sorte de pronom neutre *o*)
Plur.	1re pers.	*ed*, *id*, *tõnd*	*an*, *ani*, *anulu*
	2e pers.	*yi*, *ñyi*, *yāmb*	*ilu* ou *al*
	3e pers.	*eb*, *ib*, *bāmb*	*u* ou *alu*.

5° *Conjugaison.* — Le verbe malinké est invariable : les indications de temps et de voix sont fournies soit par des particules ou des auxiliaires de conjugaison, soit par des suffixes; celles de personne par les pronoms. Le verbe mossi, au contraire, subit des modifications désinencielles considérables et parfois même un changement dans sa consonne initiale.

J'ai emprunté les exemples ci-dessus à la langue mossi et au dialecte malinké parce que ce sont les idiomes types, en quelque sorte, des deux familles voltaïque et mandé, mais j'aurais pu les reproduire dans toutes les langues et dialectes de chacune des deux familles : les constatations auraient été identiques. Je ne crois pas utile de prolonger ces comparaisons : il me semble que, sans m'étendre davantage, je puis avancer que des langues qui n'ont ni le même vocabulaire, ni le même système de dérivation et de formation de mots, ni la même syntaxe, ni les mêmes pronoms, ni le même mode de conjugaison, ne peuvent être rangées plus longtemps dans la même famille linguistique, et qu'il m'est permis de réclamer pour les langues voltaïques le droit de constituer une famille propre et indépendante.

IV. Domaine géographique de la famille voltaïque.

L'un des caractères particuliers de la famille voltaïque est que les peuples et tribus qui parlent les langues et dialectes de cette famille sont tous ramassés dans la même région, région limitée approximativement à l'ouest, au nord et à l'est par la ligne de

partage des eaux ou le rang de falaises qui séparent le bassin de la Volta du bassin du Niger, et au sud par les approches de la grande forêt. Au lieu d'être dispersée comme la famille peule

ou morcelée comme la famille mandé à travers des territoires immenses où ces deux familles sont pénétrées par d'autres familles linguistiques, la famille voltaïque occupe à elle seule à peu près près la totalité de son territoire, exception faite de quelques groupements peuls et de quelques villes ou quartiers mandé et haoussa.

Un autre caractère digne d'être mentionné est que les gens de langue voltaïque parlent rarement un autre idiome que leur idiome maternel, tandis que les étrangers installés parmi eux et autour d'eux parlent presque tous, en plus de leur langue propre, la langue du pays où ils résident ou celle de leurs voisins.

Enfin, dans un autre ordre d'idées, il est à noter que, à quelques unités près, les gens de langue voltaïque ont toujours été et sont encore rebelles à l'islamisation, quoique environnés depuis des siècles d'états musulmans dont la plupart eurent des périodes de puissance et de prospérité appréciables, quoique aussi comptant depuis très longtemps parmi eux des résidents étrangers qui sont de fervents musulmans.

V. Tableau des langues et dialectes de la famille voltaïque [1].

1° *Groupe tombo* [2]. — 3 langues : *tombo*, *dogom*, *déforo*.

2° *Groupe mossi*. — 6 langues : *samo*, *mossi*, *yansi*, *gourma*, *mampoursi*, *dagomba*. — La langue mampoursi renferme trois dialectes : le *nankana*, le *boura* et le *mampoursi* proprement dit. — La langue dagomba en comprend quatre : le *dagomba* proprement dit, le *gbanian*, le *dagari* et le *birifo*.

3° *Groupe gourounsi*. — 5 langues : *nounouma*, *sissala*, *boussansi*, *siti*, *dégha*. — Ces deux dernières langues se trouvent isolées dans le territoire du groupe koulango, le siti près et à l'est de Bouna, le dégha près et au nord-est de Bondoukou.

4° *Groupe bariba*. — 3 langues : *soumba*, *kaouri*, *bariba*. — La langue kaouri renferme trois dialectes : le *kaouri* proprement dit, le *pila-pila* et le *kotokoli*. — La langue bariba en comprend deux : le *bariba* proprement dit et le *tchabé*.

5° *Groupe lobi*. — 2 langues : *lobi* et *dyan*. — La langue dyan

[1] Ce tableau n'a pas la prétention d'être définitif et ne correspond qu'à l'état actuel de nos connaissances en la matière, qui sont encore fort médiocres. Pour la répartition géographique des groupes, se reporter au croquis joint à la présente note.

[2] Les peuples parlant les langues de ce groupe sont vulgairement appelés *Habé*, d'un mot peul qui désigne tous les gens de race nègre.

renferme trois dialectes : le *pougouli*, le *dyan* proprement dit (Diébougou) et le *gan* (Lorhosso).

6° *Groupe bobo.* — Une seule langue, le *bobo*, comprenant quatre dialectes : le *niénigué*, le *boua*, le *tara* et le *kyan*. (Le sia de Bobo-Dioulasso n'appartient pas à la famille voltaïque.)

7° *Groupe koulango.* — Une seule langue, le *koulango* ou pakhalla, qui renferme deux dialectes : celui du Nord ou de Bouna, et celui du Sud ou de Bondoukou.

VI. Bibliographie.

Voici tout ce qui, à ma connaissance, a paru sur les langues de famille voltaïque :

1819. T. E. Bowdich, *Mission from Cape-Coast-Castle to Ashantee*, London, in-4°. — Numérations de 1 à 10, souvent incorrectes, recueillies à Koumassi, en *mossi*, *ingwa* (gbanian), *dagwumba* (dagomba), *kumsallahoo* (samo) et *gaman* (koulango).

1849. J. Clarke, *Specimens of dialects. Short vocabularies of languages and notes of countries and customs in Africa*, London, in-8°. — Quelques mots, presque toujours incorrects, en *mose* et *wirimose* (mossi), *yana* (birifo?), *dagombo* (dagomba), *nibulu* (sissala?), *tshamba* (tchabé?) et *bontuku* (koulango).

1854. S. W. Koelle, *Polyglotta africana* or a comparative vocabulary of nearly three hundred words and phrases in more than one hundred distinct African languages, London, in-f°. — Vocabulaires *gurma* (gourma), *mose* (mossi), *koama* (dagomba?), *guresa* (sissala), *barba* (bariba), *kaure* (kaouri), *djelana* (?), *kiamba* (tchabé?), *legba* (?), *bagbalan* (?), *yula* (?), *kasm* (?). Nombreuses incorrections.

1888. Von François, *Sprachproben aus dem Togoland*, in *Zeitschrift für Afrikanische Sprachen*, Band II. Berlin, in-8°. — Court et très mauvais vocabulaire *banjane* (gbanian),

1889. J. G. Christaller, *Sprachproben aus dem Sudan*, *ibid.*, Band III. Berlin, in-8°. — Mauvaises numérations en *nta* et *banjane* (gbanian) et en *gaman* (koulango).

1898. F. Dubois, *Vocabulaire mossi*, in *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, juin 1898, Paris, in-4°. — Court vocabulaire assez correct.

1898. Le même. *Vocabulaire gourma*, *ibid.*, juillet 1898.

1899. Anonyme, *Vocabulaire mossi* (lire *samo*), *ibid.*, avril 1899.

1901. R. Bluzet, *Vocabulaire de la langue du Mossi, précédé de notes grammaticales*, in *Renseignements coloniaux et documents publiés par le Comité de l'Afrique française*, mars 1901.

1904. Maurice Delafosse, *Vocabulaires comparatifs de plus de soixante langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes*. Paris, grand in-8°. — Le chapitre VII, intitulé « les langues mossi-gourounsi », est consacré à la famille voltaïque, et, après une courte étude d'ensemble, renferme des vocabulaires, des phrases et des notes

grammaticales de quatorze langues ou dialectes : *dagari*, *birifo*, *ghanian*, *dagbomu* (dagomba), *gouressi* (sissala), *siti*, *dégha*, *lobi*, *dyan*, *gan*, *tara*, *kyan*, *koulango* de Bouna et *koulango* de Bondoukou, plus quelques mots *pougouli*.

Je dois signaler un ouvrage actuellement sous presse et qui sera la première étude complète et scientifique d'une langue voltaïque : c'est une *Étude sur la langue des Mossi* par F. Froger; cet ouvrage comprendra une étude morphologique et grammaticale, de nombreux textes et un vocabulaire très copieux[1].

Rien absolument n'a été publié encore sur aucune des huit langues tombo, dogom, déforo, yansi, mampoursi, nounouma, boussansi et soumba, ni sur les dialectes pila-pila et kotokoli de la langue kaouri, niénigué et boua de la langue bobo.

Maurice Delafosse.

[1] Cet ouvrage a paru, postérieurement à la rédaction de la note ci-dessus, chez l'éditeur E. Leroux.

I

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Méthode : Procédés pour analyser les sons (cochinchinois), 69-72; (de l'Afrique occidentale), 289-293. — L'étude comparée du vocabulaire exige la connaissance des choses, et des raisons qui peuvent amener les changements de noms ou de sens, 271, 279; apiculture primitive, 275-278. — La comparaison des syntaxes doit porter sur les tendances plutôt que sur les faits, 259. — Règles pour l'observation de diverses répartitions de faits linguistiques, 4.

Castes, leur influence sur le système linguistique (en tulu, bengali, tamoul, etc.), 1-5, 27-30.

Tabou linguistique, 20, ses effets sur le vocabulaire de l'indo-européen et du finno-ougrien, noms de l'ours et de l'abeille, 264-269.

Influence des langues parlées antérieurement sur celles qui leur succèdent dans le même territoire, 287, 288. — Emprunts de mots expressifs, 242; d'interjections, 89; de termes désignant les différents arts et métiers, 65.

Sémantique, 287. — Termes techniques (religieux et militaires) passés dans la langue commune, 63, 321-323. — Accumulation de suffixes au superlatif, 60. — Variation de sens dans les noms d'arbres, 329. — L'âme désignée comme un souffle, 131, 132.

Phonétique : *l* dure, 280-284; *y* slave et *u* gallois, 284-286. — Nasalisation d'une voyelle après *n* ou *m*, 384. — Assimilation, terme ambigu, 53; assimilation de deux phonèmes contigus, ou accommodation, 54; assimilation consonantique à distance, 53-58; assimilation due au sentiment du redoublement, 54, 55. — Les phénomènes d'assimilation, de dissimilation et de métathèse sont étroitement liés aux conditions phonétiques de la langue qui les produit, 58.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Génitif, valeur adnominale et valeur partitive, 260; la première explique le sens de destination ou de but; rapports avec l'adjectif, 260.

Verbes : il ne faut pas attribuer à cette époque toutes les formes théoriquement possibles, 246. — Impératif positif et impératif prohibitif, 103, 104. — Le présent de **leig$_1$h-* diffère d'une langue à l'autre, 239.

Infinitif au gén. : sanscrit, 247, 248; irl., 249-251; latin (gérondif), 251-253; germanique, 256, 257; grec, 257-259.

Thème nominal à suffixe zéro, a tendu de bonne heure à s'éliminer, 316. — Suff. *-so-*, 67. — L'élargissement *-eu-*, 242-246.

Accords des dialectes extrêmes, italo-celtique et indo-iranien; désinence *-i*, etc., 260. — Rapports étroits entre les vocabulaires celtique, italique et souvent aussi germanique, 328.

Le miel et la boisson fermentée faite avec le miel, en indo-européen et en finno-ougrien, 269, 270.

GREC.

Les poèmes homériques, composés dans une langue littéraire fixée; origine du mélange d'éolien et d'ionien, 45. — Langue de Corinne, très simple et très dialectale, 46; licences poétiques, 47-50. — Langue des tragiques d'Athènes, 50, 51.

Accent de paroxyton devant enclitique monosyllabique, en béotien, 51, 52. — *ε* fermé en arcado-cypriote, 384, 385; *ο* fermé en arcado-cypriote et en pamphylien, 385. — *ō* de *οι* en béot., 46. — *ο* de *m̥*, 217-220. — *ο-ο* dissimilé en *ο-υ*, 218. — Assimilation vocalique, 220.

F, sa valeur chez Homère, 31-45; dans la lyrique éolienne, 32; chez Corinne 48. — Les longues finales dans le vers homérique, 42-45.

Gén. sg. *-ου*, *-οο*, 43, 44. — Dat. béot. *-οι*, 46. — Dat. pl. *-οισι*, *-ῡσιν*; *-οις*, *-ῡς*; *-αισι*, *-ηισι*, *-ησι*; *-αις*, *-ηις*, *-ης*, 48-50.

Augment, sa suppression, 47, 48.

Emploi du duel, 50, 51.

Thème en ionien, 46.

— *μ-ν* de *β-ν* en grec moderne, 56, 57.

ITALO-CELTIQUE.

k^{w}-k^{w} de *p-k^{w}*, 55.

Présents en *-ā-* avec valeur du moyen, 300-305 (verbes lituaniens en *-au*, *-oti*; aor. arméniens en *-ā-*, 302).

Latin : participes, 133 ; emploi du part. prés. act. en *-nt-* à l'époque républicaine, 133-216 ; formation et flexion, 133-136 ; tendait à devenir adj., 136, 138, 139, 143, 144, 169, 174, 180-195, ou substantif, 195-202 ; fonctions verbales, voix, temps, aspects, 137-144 ; construction transitive, 145-154 ; en rapport avec le sujet, 154-164 ; avec le régime, 164, 165 ; place, 165 ; ablat. absolu, 166-169 ; construction prédicative, 169-178 ; le verbe « être », 179, 180 ; substituts : adj., 202-205 ; noms en *-tor*, 206 ; part. en *-tus*, 206-208 ; adj. verbaux en *-bundus*, *-ndus*, 208-210, 254-256 ; gérondif, 210-212 ; proposition complétive, 212, 213 ; hellénismes, 214, 215 ; influence littéraire subie par le latin avant l'époque classique, 216.

Emprunt grec dans la langue militaire : *incolumis*, 62.

Français : part. prés., 216.

GERMANIQUE.

Procédé pour exprimer la valeur médio-passive : formation à nasale, généralement accompagnée de préverbe, 304.

LANGUES SLAVES.

Emprunts aux langues turques, en russe, 87-91. — Génitif après « éviter, se garder », 89.

ARMÉNIEN.

La phrase nominale pure, 344-348 ; participe en *-eal* employé sans auxiliaire, 346-348.

Syntaxe comparée, emploi des formes personnelles des verbes : les formes personnelles, 94-101 ; aspect, 102-113 ; modes, 113-117 ; temps, 117-119 ; verbes groupés, 119-122 ; préverbes, 122-129 ; le système du verbe est en très grande partie nouveau, 130, 131.

Présents en *-anem*, 245 ; en *-um* ; 244 ; causatifs en *-uçanem*, 246.

Suff. *-ana-*, 244.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

Traitement de $\bar{n}$ et de $\bar{n}t$ en indo-iranien, 67, 68.

Sanscrit : $\bar{a}n$ de $\bar{n}$ devant *t*, 67 ; *ç-ç* de *s-ç*, 56 ; *ṣ-ṣ* de *s-ṣ*, 56, 58. — Superl. 59.

Hindoustani, 9-11.

Vieux perse : son écriture ne permet pas la distinction des longues et des brèves, 306-308; ni celle de *varat*, *vart*, *vrat*, *vṛt*, 307; évite le signe *h* devant *i* et *u*, 310, 311. — *y* et *v* après consonne; *i*, *u* et *iy*, *uv*, 308-311. — Déclinaison mutilée, perte du datif, 311; gén. en *-aiš*, 306-308; *-ā* postposé au loc., 317; instrum duel, 317. — Duel perdu dans le verbe, 313; parfait perdu, aor. rare, 312. — Emploi des temps, 311-315. — Préverbes, 315.

Mots kurdes en dialecte de Novo-Bayazet, 349-383 : lexique kurde-français, avec équivalents en persan, turc, arabe, arménien ou russe, 349-371; lexique français-kurde, 371-383.

B. — LANGUES SÉMITIQUES.

Arabe ḍ, 287, 288. — Survivances phonétiques phéniciennes, dans le parler de Kfâr-'Abîda, 287, 288.

C. — LANGUES TURQUES.

Mots passés en russe, 87-91.

Traits caractéristiques de la phonétique tchouvache, 88-90.

D. — LANGUES DIVERSES.

Géorgien : préfixes *ma-*, *me-*, *mi-*, *mo-*, *mu-*, *mi-mo-*, *mo-m-*, *m-*, *n-*, 330-343.

Tamoul : phonétique des différentes castes; *ž*; la correspondance *y* : *ž* : *ǰ*, 5-7; *g* intervocalique, 7-9; *ǰ*, 9-10; autres variations, 10-14. Il y a une échelle de résistance aux altérations phonétiques, suivant les castes; la hiérarchie de correction des formes est, en gros, la hiérarchie des castes elles-mêmes, 14. Variation morphologique suivant les castes, 14-16; variation de vocabulaire : termes de parenté, 17-20; de cuisine, etc., 21-23; mélange du tamoul et du sanscrit, 23-25, 28; mots relatifs à la vie religieuse, 24, 25; autres, 25-27; telle caste, tel langage, 27-30.

Cochinchinois : recherches expérimentales sur sa prononciation, 69-86; analyse des sons, procédés employés, 69-72; tracés, 72, 73; séries de monosyllabes, 73-78; transcription, 73. Les trois éléments dont la réunion constitue l'individualité d'un mot : note, mode d'articulation, timbre, 78, 79; variations dans la prononciation d'un même sujet, leur cause, leur mesure, 79-82. Trois catégories de mots, suivant le nombre de notes que l'oreille perçoit, 82-85; cas spécial du

mot *cɔ̀*, 85, 86; constatations générales sur les notes différentes prononcées dans un même mot, 86.

Langues bantoues : le bantou commun n'était pas un idiome rudimentaire, 221; rôle important des nasales, 221; phonèmes sonores, leur état ancien, 223, 238; leurs correspondances, 221-238.

Les familles linguistiques de l'Afrique occidentale, 386, 387; la famille voltaïque, sa place géographique, son originalité, son importance, 387, 388, 392, 393; différences entre les langues voltaïques et les langues mandé, 388-392; système de transcription, 389; tableau des langues et dialectes de la famille voltaïque, 393, 394; bibliographie, 394, 395.

Phonétique des langues de l'Afrique occidentale : explosives, variétés de *p*, *b*, *d*, t^i, d^i, *g*, 289-293; voyelles, 293; aspirées, 294-298, leur transcription en caractères arabes par les indigènes, 298, 299; claquements, 292.

Groupe soudanais : en éwé l'indice du locatif manque après les noms de lieux ou de pays, 317.

II

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

GREC.

ἀγκάλης, 49, 50.
ἀδεῖν, 36.
ἀδελφός, 218.
ἄεκων, 182.
ἀθανάτῡς, 48.
αἰδοῖ, αἰδόϊ, 38.
ἀκούω, 218.
ἀκτέα, ἀκτῆ, 327, 328.
ἄλοχος, 218.
ἅμα, 46, 47.
ἀνά, ἀν, 46, 47, 220.
ἄνασσα, 324.
ἀνάσσω, 324.
ἄνεμος, 63, 131.
ἀνθρώπων, 43.
ἄνυμες, 245.
ἀνύω, 245.
ἀνώνυμος, 218.
ἅπαξ, 218.
ἁπλοός, 218.
ἀπό, 46.
ἀποείκω, 38.
ἀποθνήσκω, 315.
ἀργυρόηλος, 40.
ἀρτοκόπος, 58.
ἀρτοπόπος, 58.
Ἀσῑυνόω, 37.
ἄτε, 214.
Ατθονειτος, 314.
αὐλός, 274.
αὐτοῦ, 33.

βείομαι, 244.
βέομαι, 244.
βίος, 244.
βλέφαρον, 64.
βοιώτιος, 326.
βοιῶτις, 326.
Βοιωτοῖσιν, 49, 326.

γάλλοι, 40.
γαυλοῖσιν, 50.
γεύω, 304.
γίγνομαι, 138, 181.
γῖξαι, 38.
γράφω, 219.
γρόππατα, 219.
γροφ-, 219.

δαίς, 275.
δάκρῦύ τε, 51.
δακρυπλώειν, 322.
δέ, 44.
δεδ(F)ίσκομαι, 96.
δέδρομα, 243.
-δεκο, 218.
δεκοτος, 218.
δή, 33.
διδράσκω, 243.
δινεύω, 275.
δῖνος, 275.
δύνᾶται, 57.
δύο, 51.
δυωκαιεικοσίμετρον, 34.
δυωκαιεικοσίπηχυ, 34.

ἑβδεμηκοντα, 220.
ἕβδομος, 220.
ἐβίων, 243.
ἐγκύουσα, 181.
Εδαλιον, Ἰδάλιον, 385.
ἔδραμον, 243.
ἕδρᾱν, 243.
ἔειξα, 38.
ἔθεμεν, 243.
εἴδωλον, 40.
εἴκοσι, 34, 91, 217.
εἰλήλουθα, 240.
εἰλύω, 244.
εἶπω, 39.
εἶρισε, 263.
εἶσι, 240.
ἔκιον, 246.
hεκοτον, 218.
(ἑκου)ρεύων, 48.
ἑκυρός, 56.
ἔλειξα, 240.
ἑλίκη, 261-263.
Ἑλίκη, 261.
Ἑλικών, 263.
ἕλιξ, 262, 263.
ἕλος, 262.
ἕνεκα, 259.
ἐνόπης, 49.
ἐντοφθιον, 218.
ἐπέεσσι, 39.
ἔπεφνον, 324.
ἐπίαχον, 41.
ἔπος, 39.
ἔποψ, 54.
ἕρξω, 39.
ἕρπω, 242, 246.
ἐς, εἰς, 49.
ἔσσι, 103.
ἔσσυτο, 246.
ἔσῖι, 240.
(ἐ)σῖί τις, 51.
ἑτατῖον, 47.
ἐτεός, 220.
ἔτυμος, 220.

Fαδέᾱν, 48.
Fάδομη, 48.
Fάναξ, 40.
(F)ανδάνει, 36.
Fάρνες, 40.
Fάσλυ, 36, 37.
Fε, F', 32.
Feῖδος, 39, 40.
Feίκων, 38.
'(F)εῖμα, 40.
Feῖπον, 39.
Fιεκαδαμοε, 48.
Fεκών, 241.
Fελ(ικ)ών, 263.
Fέλιξ, 262.
Fελπίς, 37.
Fέλπομαι, 37.
Fέργον, 39.
Fέδνα, 38.
Fεσθής, 40.
Fέσλαι, 241.
'(F)ευ, 33.
'(F)ηδύς, 35, 36.
Fιάχων, 41.
Fίεμαι, 33, 38, 43.
Fίκατι, 217.
Fίλιος, 33, 35, 38.
Fισόθεος, 35.
Fῖσος, 35.
Fιτέαι, 40.
Fῖφι, 35.
Fίφια, 34, 35.
Fιφιάνασσα, 35.
'(F)οι, 33.
Foῖδα, 40, 111.
Foῖκος, 37-39.
Foῖνος, 36.
'(F)ός, 33, 34.

ἦδος, 36.
ἦις, 49.
ἦλος, 40.
ἤνυσα, 245.
ἤνυτο, 245.

ζῶ, ζῇς, 244.
Ζωροάσλρης, 318.

Θάπλω, 218.
Θείνω, 241.
Θεσσαλία, 325, 326.
Θεσσαλός, 323-325.
Θέσσεσθαι, 325, 326.
Θετλαλός, 323-326.

ι,ις, 385.
ἰα, 325.
ἴαχε, 41.
ἰκάντιν, 217.
Ἴμβρου, 37.
ἰν, 385.
Ἶρις, 41.
Ἶρος, 40.
ἴς, 35.
ἴσης, 35.
Ἰταλιώτης, 326.
Ἰφιδάμαντι, 35.
Ἰφιμέδειαν, 35.

καθαρός, 219.
κ(άθ)εκτος, 263.
καί, 33, 39, 44.
κακοῖς, 49.
καλιά, 262.
καμινοῖ, καμινόϊ, 35.
κἀμ μὲν... (F)έαγε, 47.
-κατον, 219.
κεκρύφαλος, 326.
κεραός, 265.
Κετιον, Κίτιον, 385.
κινέω, 246.
κίνυμαι, 246.
κίσσα, 54.
κίχλη, 54.
κίω, 246.
κλέψε, 47.
κοθαρος, 219.
κόλος, 244.
κολούω, 62, 244.
-κοτον, 219.
κρύπλεσθαι, 326.
Κύπρου, 35.
κωλύω, 244.

λάξας, 242.
λάπλω, 242.
λαφύσσω, 240, 242.
λείπω, 239.
λείχω, 239, 240.
λελειχμότες, 241.
λελυκέναι, 257.
Λετλινας, 324.
λευκοπέπλυς, 49.
λιχμάζω, 241.
λιχμάω, 241.
λιχνεύω, 239.
λοιγός, 301.
(λό)υπησι, 49.
λούω, 300.
λύειν, 257.
λῦσαι, 257.
λύσειν, 257.

μέθυ, 270.
μέλισσα, 268, 279.
μέν, 44.
μέσος, 309.
μετάλλα, 37.
μεταξύ, 214.
μετηύδα, 35.
μή, 258.
μι, 384.
μία, 325.
Μιγαλαθεω, 384.
Μιλιιμάτων, 384.
μυῖα, 325.

νεφέλη, 132.
νῦν, 43.
νύνᾶται, 57.
νῶε, 50, 51.

ὄζυγες, 218.
οἶνος, 36.
ὁλοεῖται, 309.
ὁλοός, 309.
ὅλος, 309.
ὀμίχλη, 132.
ὁμοίου, 44.
ὀν, 220.
ὄνομα, ὄνυμα, 218.
ὄπατρος, 218.
ὀρνυμι, 128, 244.
ὀρορεῖν, 244.
-όρουσεν, 47.
ὀρούω, 244, 246.
ὀροφος, 218.
ὅσιος, 220.
ὀσλίνοις, 49.
ὅτριχες, 218.
οὗ, 34.
οὐκ εἰδώς, 182.
οὖλος, 309.
ὀφθαλμός, 324.

πάντη, 33.
πατήρ, 279.
Πατρόκλεες, 43.
πέντε, 55.
Πετθαλος, 323-326.
πιθέταν, 51.
πιλυόν, 385.
Πινδάροι, 46.
πλάτος, 219.
πλώω, 322.
πνεῦμα, 131.
πόθος, 325, 326.
ποιFέω, 245.
ποσί, ποσσί, 49.

ϖράμος, 220.
ϖρό, 220.
ϖρόμος, 220.
ϖρός, 47.

ῥέω, 242, 243.

σαφής, 219.
σεύω, 246.
σιγηλός, 255.
Σικελιώτης, 326.
σκολύπ7ω, 244.
σόφος, 219.
σπένδω, 63.
σπονδή, 63.
σ7εφ(α)νῦσιν, 48.
σ7όρνυμι, 245.
σύθι, 246.
σύτο, 246.
σφῶε, 51.
σφωε, 51.

ταῖν, 51, 91.
ταυϊκά νιν, 51.
τάνυται, 245.
τανύω, 245.
τάφος, 218, 219.
τείνω, 245.
τεῖχος, 316.
τετ7αράκοντα, 217.
τίθημι, 243, 275.
τοῖχος, 316.
Τολεμαιος, 324.
τόμος, 255.
τομός, 255.
τοῦ, 258, 259.
τοῦφος, 218.
τοῷων, 218.
τρέχω, 243.
τριακασιος, 218.
τριακατιοι, 218.
τριάκοντα, 217.
τριακοσιαις, 218.
τριηκόσιοι, 218.
τ7ολιαρχοι, 324.

υν, 220.
ὑπερφίαλος, 326.
ὑπωρυφια, 218.
Ὑρκανία, 307.

φάρος, 274.
φάρω, 274.
φέρε, 113.
φέρτε, 241.
φέρω, 241.
Φετ7αλος, 323-325.
Φθία, 323, 325-327.
Φθιάς, 326.
Φθίη, 323, 325-327.
Φθιήτης, 326.
Φθιῆτις, 326.
Φθῖος, 326.
Φθιώτης, 326.
Φθιώτιος, 326.
Φθιῶτις, 326.
Φοινικικοῖς, 50.
Φραόρτης, 307.

χαίρω, 60, 61.
χάριν, 259.

ψηλαφᾶν, 64.
ψυχή, 131, 132.

ὦ, 34.
ὧν, 179, 212.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

ant, 316.
bivus, 944.
feihúss, 316.

Herentas, 62.
herest, 61.
herum, 61.

praesentid, 133, 135.

OMBRIEN.

kute, 133.
promom, 220.

reste, 133.
řeře, 55.

serse, 133.
teřust, dirsust, 55.

LATIN.

absens, apsens, 136, 174.
absente, 166.
abundans, 191.
acte, 328.
Adferenda, 254.
Adolenda, 254.
advenat, 66.
adveniens, 156.
advenire, 66.
aeditimus, 59.
aedituus, 60.
affinis, 59.
agitando, 140.
agitans, 139, 140.
albicans, 192.
alumnus, 133.
amabam, 209.
amabo, 209.
amans, 138, 191, 197, 206.
amator, 206.
amita, 55.
amplexans, 207.
amplexus, 207.
anima, 63, 131.
animale, animal, 64.
animans, 64, 138, 196.
animus, 63, 131.
ante, 55.
apis, 268.
armare, 64.
armentum, 64.
ascendo, 304.
audiens, 183.
auricomans, 134, 204.
auspicari, 300.

bacchans, 215.
barba, 57.

beneficentior, 205.
beneficus, 203, 205.
benevolens, 190.
bibo, 55.
bustirapus, 204.

caedo, 315.
caerulans, 134.
cano, 64.
cantando, 215.
cantans, 215.
cantare, 303.
capio, 300.
carmen, 64.
causa, 252, 256.
celare, 305.
censendi, 252.
certans, 158.
cervos, 265.
cieo, 246.
-cio, 246.
citimus, 59.
citra, 59.
clemens, 181.
cluens, cliens, 196.
Coinquenda, 254.
collega, 205.
Commolenda, 254.
commiseresco, 208.
commoratus, 208.
Commorientes, 198, 202, 215.
comparo, 300.
con-, 139.
concussi, 53.
confidens, 139, 181, 182, 184, 197, 208.
confisus, 208.
confluens, 195.
conliniet, 139.
consequentia, 202.
conspicio, 301.
conspico, 301.
conspicor, 301.
constans, 139, 187.
consternare, 303.
consternere, 303.
conticesco, 208.
continuo, 163.
convenam, 66.
coquo, 55, 58.
-cubare, 302.
cuculus, 54.
-cumbo, 302.
cupiens, 194.
cupio, 183.
custodias, 253.

Deferunda, 254.
dens, 196.
descendo, 304.
despicio, 301.
despicor, 301.
dicare, 303, 305.
dicere, 303.
diligens, 182, 189, 198.
dives, 135.
dolere, 303.
dubat, 304.
dubitare, 304.
-ducare, 303.
ducere, 303.
dum, 212.

ebulum, ebulus, 327, 328.
edo, 196.
educare, 303.
educere, 303.
edundi, 252.
effigies, 316.
elegans, 138.
eras, 97.
erus, 61.
es, 103.
est, 241.
euntis, 135.
evidens, 138.
excellens, 208.
excelsus, 208.
explorare, 321, 322.
explorator, 321, 322.
exsternare, 303.
extimus, 59.

faba, 57.
facio, 243.
farcio, 181.
farfarus, 57.
fari, 300.
femina, 133.
ferens, 135.
ferentium, 135.
ferentum, 135.
ferre, 241.
fers, 241.
fert, 241.
ferte, 241.
fertis, 241.
fidelis, 194, 202.
fidens, 194, 202, 203.
fidus, 194, 202, 203.
fingo, 241.
finitimus, 59, 60.
flamma, 64.
flere, 322.
forfex, 57.
frandulens, 134.
frequens, 158, 181.
frequenter, 190.
frugiferens, 204.
frumentum, 64.
fucus, 267.
furcifer, 204.
furfur, 57.
furo, 209.

gemere, 322.
gemma, 53.
-ger, 203.
germen, 60, 64.
-gerus, 203.
gigno, 55, 64.
gramen, 60.
gratus, 60.
gula, 127.
gustare, 304.

helicem, 261.
Herem Marteam, 62.
Herennius, 62.
Heriem Junonis, 61.
hori, 304.
hortari, 304.

ignoscentior, 190.
ille, 59.
implorare, 322, 323.
imprudens, 157.
incautus, 208.
inciens, 181.
incolumis, 62.
infans, 184.
ingens, 138, 181.
inops, 60, 135.
insciens, 157.
insipiens, 182.
insolens, 157, 187.
instigare, 303.
intellegens, 198, 201.
intimus, 59.
intrare, 158.

jaceo, 302.
jacio, 302.
jactare, 303.
jocularis, 65.
joculator, 65.

judicare, 300.
juvare, 303.
juventus, 62.

labare, 303.
labi, 303.
labundus, 254.
laetans, 193.
lambo, 241, 242.
latebra, 64.
lavare, 300.
lavere, 300.
legalis, 60.
legendi, 251-255.
legendus, 253-255.
legere, 251.
legi, 251.
legier, 251.
legitimus, 60.
libertas, 62.
licens, 137.
licere, 137.
liceri, 137.
ligūrio, 240.
lingo, 239, 241.
linio, 302.
lino, 302.
linquo, 239, 241.
linxi, 241.
liquere, 197.
liqui, 241.
locutus, 206.
lubens, 156, 157, 181.

magis, 60.
magnus, 60.
maledicens, 204.
malevolens, 136, 169, 197.
manendo, 211.
maritimus, 59.
maximus, 59, 60.
medentes, 198, 202, 206.
medicus, 198, 206.
meditans, 208.
meditatus, 208.
medius, 309.
memini, 206.
memor, 206.
merenda, 255.
miserens, 208.
miseritus, 208.
mora, 301.
moribundus, 210.
musca, 325.

neglegens, 188.
nescius, 205.
nimis, 60.
nocens, 180, 198.

obsecutus, 208.
obsequens, 208.
occīdo, 315.
occupo, 300.
oinos, unus, 325.
optimus, 60.
opulens, 138.
oriens, 195, 202.
orior, 128.
oriundus, 254.

palpebra, 64.
palpitare, 64.
papilio, 54.
parare, 302, 305.
parens, 196.
pario, 300, 302.
patens, 190.
pello, 301.
pendeo, 287.
pendo, 287.
-perior, 301.
piens, 134, 138.
pientissimus, 205.
plangere, 322.
plantare, 300.
plaudere, 322.
plcores, 322, 323.
plorabundus, 209, 210.
plorans, 209.
plorare, 322, 323.
plures, 322, 323.
populabundus, 209, 210, 254.
posco, 246.
postumus, 59.
potens, 144, 181, 185, 203.
praebenda, 255.
praedabundus, 209.
praegnans, 138.
praesens, 156, 182, 185, 186, 190, 194, 196-198, 201.
praesenti, 135.
precari, 304.
pro-, 140.
proficiscens, 158.
proficiscens sum, 171.
profligare, 303.
profligere, 303.

progenies, 316.
prope, 55, 56.
properans, 157, 159, 175, 186.
propinquus, 55, 56.
propior, 55, 56.
provenant, 66.
providens, 181, 191.
proximus, 55, 56, 59.
prudens, 181, 191.
pudens, 181, 205.
pudet, 181.
pudicus, 205.
puerpera, 204.

quadrupedans, 134.
quercus, 55.
qui, 212.
quietus, 208.
quinque, cinque, 55, 58.
quippe, 214.
quotiens, 158.

rapio, 196, 300.
rarenter, 190, 205.
recens, 158, 181, 186.
repens, 158, 181, 196.
respondeo, 63.
reticentia, 190.
rotundus, 254, 255.
rudens, 201.
rudo, 240.
rūdo, 240.
russus, 53.

sabucus, 329.
sacrilegus, 204.
saeculum, 131.
salix, 261-263.
salvos, 309.
sambucus, 329.
sapiens, 196, 201.
scamnum, 53.
scando, 304.
sciens, 156, 157, 198.
secare, 303.
secundus, 254.
sementum, 64.
sequens, 137.
sequor, 302.
sero, 55.
serpens, 202.
serpo, 242, 246.
servare, 300.
sextans, 158, 196.
siccus, 53.

silenta, 136.
silenti, 135.
simplex, 218.
simul, 214.
sisto, 55.
socer, 56.
solens, 157, 187.
solistimus, 60.
sollus, 60.
somnus, 53.
sons, 135, 197.
Sortientes, 198, 202, 215.
spectantes, 198.
spectatores, 198.
spiritus, 131, 132.
spondeo, 63.
stare, 300.
-sternare, 300.
sternere, 60, 245, 303.
stratus, 60.
stravi, 245.
strictus, 53.
structus, 245.
struo, 245.
struxi, 245.
suadela, 255.
sum, 344.
superbus, 326.
suspicare, 301.
suspicari, 301.
suspicere, 301.

tacens, 208.
tacere, 303.
tacitus, 208.
tempus, 251, 259.
tendo, 245.
teneo, 245.
tenuis, 245.
terebra, 64.
terra, 54.
terrigenus, 205.
timens, 205.
timidus, 205.
trans, 158.
tremebundior, 210.
triens, 196.
turdus, 54.
turicremas, 205.
turtur 54.

ultimus, 59.
ultra, 59.

upupa, 54.
urgere, 303.
usurpo, 300.
utráque, 52.

vagans, 192.
valens, 144, 198, 212.
vehemens, 181.
velens, 137.
vēni, 66.
ventum, 66.
verberabundus, 209.
vero, 164.
vertebra, 64.
vertens, 137, 138, 210.
Vertumnus, 133.
vestis, 124.
videre, 303.
Viminalis, 263.
vivo, 243.
vivos, 244.
vixi, 244.
volens, 157, 191, 204.
-volus, 204.
volvendus, 210, 254, 255.
volvo, 244.

LANGUES ROMANES.

ITALIEN.

dord, 54.

leccare, 241.

stretto, 53.

PORTUGAIS.

janella, 9.

mesa, 10.

recado, 225.

FRANÇAIS.

adjudant, 62.
advenir, 66.
âme, 132.
aveigne, 66.
aveignu, 66.
aveindre, 66.
aveindu, 66.

buvant, 138.

capitaine, 62.
caserne, 62.
colonel, 62.
consacrer, 63.
correspondre, 63.

empirer, 124.
en (faisant), 160.
enflammer, 124.
escadron, 62.
étant donné, 166.

fantassin, 62.

grandissime, 60.

jaunissant, 192.
jongleur, 65.
jusque, 57.

lapper, 242.
lécher, 241, 242.
lui, 65.

moribond, 210.

Notre-Dame de Bon-Secours, 61.

plaisant, 138.

rendre, 66.
rendu, 66.

savantissime, 60.
soldat, 62.

suivant, 158.
tante, 55.
vagabond, 210.
verdissant. 192.

PARLER DU HAUT-MAINE.

guette, 65.
gueuvre, 65.
gui, 65.
guierre, 65.

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS.

δουκανέ?, 327, 328.
Hercunia, 55.
odernon, edernon? 327, 328.
odocos, 327-329.
Salicilla, 261.

IRLANDAIS.

adellaim, 302.
adscannaim, 304.
aite, 55.
anaim, 301.
anál, 63.
arselaim, 301.
art, 265.

bech, 265, 266.

cóic, 55, 58.

daitiuc, 55.
diugadh, diudadh, 54.
do, 250, 251.
dobiur, 241.
doindscannaim, 304.

-ellaim, 301.

fer legind, 250.
fofuasnaim, 304.

glenaim, 302.

iar, 301.
iarraim, 301.
ibid, 55.
ilar, 54.
inchoisc, 250.

legaim, 301.
leigind, 250, 251.
leluig, 240.
lenaim, 302.
ligim, 239, 240.

maraim, 301.
mell, 301.
mellaim, 301.
millim, 301.

oc, 250.
oes legind, 250.

rer, 54.
rosceind, 304.

sail, sailech, 261, 262.
saileóg, 261.
Salchnait, 261.
-scannaim, 304.
scaraim, 301, 304.
scendim, 304.
sechur, 302.
sefainn, 304.
sennim, 304.
sescaind, 304.
silim, 301.
smech, 56.

-tindscannaim, 304.
tindscetal, 304.

GAÉLIQUE D'ÉCOSSE.

daid, 55.
daidín, 55.
seileach, 261.

GALLOIS.

begegyr, 266.
byw, 286.
cychwyn, 304.
glynaf, 302.
helygen, 261.
pobi, 55, 58.
pump, 55.

CORNIQUE.

heligen, 261.

BRETON ARMORICAIN.

halegen, 261. Halegoet, Halegot, 261.

LANGUES GERMANIQUES.

GOTIQUE.

afhvapjan, 304.
afhvapnan, 304.

baira, 241.
bilaigon, 241.

daigs, 316.
digan, 316.
du, 251.

fimf, 56.
flōdus, 322.
fraíhnan, 304.
fraliusan, 304.
fralusnan, 304.
fram, 220.
fruma, 220.

gadigis, 316.
gaqumþs, 68.
gaskáidnan, 304.
giutan, 304.

hahan, 91.
hailags, 328.
hulundi, 262.

leihva, 239.

modags, 328.

saivala, 131, 132.
saivs, 131, 132.
samasaivals, 132.
skáidan, 304.

spinnan, 245.
stilan, 262.
straujan, 244.
stulans, 262.
sunjis, 220.

þahan, 91.
-þanjan, 245.

und, 316.
unþa-þliuhan, 316.
usanam, 301.
usgutnan, 304.

walwjan, 244.
was, 111.
winnan, 245.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

anst, 63.
attah, atah, attuh, 328.

bīa, 266.
bini, 266.

cumft, 68.

dagēn, 91.
dennen, 245.

fereh-. 55.
fergōn, 304.

gistolan, 262.
gouggalâri, 65.

hangēn, 91.
hēhara, 54.
helan, 262.
hiruz, 265.
hlosēn, 91.
hol, 262.

klenan, 302.

laffan, 242.
leckōn, 241.

riuzzu, 240.

salaha, 261, 262.
sceran, 301.

sêula, sêla, 132.
spinnan, 245.
stadal, 276.
stornēn, 303.
strouwen, 244.

teig, 316.

ungihiuri, 88.

winnan, 245.
wunsken, 68.

zîdalâri, 276, 277.
zidelber, 276.
zit, 276.

MOYEN HAUT-ALLEMAND.

gehiure, 88.

salhe, 261.

ALLEMAND MODERNE.

aber, aba, 284.
Attich, 328.
Berlin, Balin, 284.

beseelen, 132.
Bienenkorb, 273.
Bienenstock, 273.

blessirt, 62.
Blessur, 62.
Flut, 322.

Gauckler, 66.
Gaukler, 65.
gern, 61.
heilig, 328.
irgend, 286.
Kiepe, 273.
lochen, 273.
Luft, 131.
mutig, 328.
Salweide, 261.
See, 131, 132.
Seile, 131, 132.
soust, 57.
steigen, 287.
unbeseelt, 132.
verwundet, 62.
Wunde, 62.
Zeidelbär, 276.

BAS-ALLEMAND.

tielbaar, 276.
wilge, 262.
wilgenboom, 262.

NÉERLANDAIS.

goochelaar, 65.
wilg, 262.

VIEUX SAXON.

und, 316.
wilgia, 262.

VIEIL ANGLAIS.

bēo, 266.
fifalde, 54.
frignan, 304.
furh, 55.
geogelere, 65.
hýre, 88.
lapian, 242.
liccian, 241.
oð, 316, 317.
sawl, sawul, 132.
sealh, 261, 262.
tíd, 276.
tíme, 276.
welig, 262.

ANGLAIS MODERNE.

answer, 63.
juggler, 65.
juggling, 65.
Juglar, 65.
rail, 11.
sallow, 261.
silver, 230.
soul, 131, 132.
stone, 230.
willow, willy, 262.

VIEUX NORROIS.

holr, 262.
kuklari, gèglari, 65.
selia, 261.
stolenn, 262.

VIEIL ISLANDAIS.

fregna, 304.
frum-, 220.
hlœra, 91.
huann-ióli, 274.
hýrr, 88.
klína, 302.
lepia, 242.
sleikia, 242.
spinna, 245.
tíme, 276.
þenia, 245.
þrǫstr, 54.
vinna, 245.

LOMBARD.

fercha, 55.

NORVÉGIEN.

aul, jol, 274.

LANGUES LETTO-SLAVES.

LITUANIEN.

aulỹs, avilỹs, 274.

bìcziū kuřbas, 273.
bijañs, 96.
bitė, 266, 278.
bitìs, 266.
bitkopáuju, 278.
bìtkopis, 278.

dẽβimt, 68.
dravìs, 273, 274.
drimbù, 302.
drỹbau, 302.

églė, 328.
églius, 328.

gilùs, 127.
gývas, 244.

kópiu, 278.

laižaũ, 241.
laižýti, 241.
lakù, 242.
lẽkù, 239.
lẽžiù, 239.
ligà, 301.

medùs, 270.
midùs, 270.

pavelmi, 241.

pinù, 245.

ráudmi, 240.
remiù, 302.
rýmau, 302, 305.

sa-, 218.
skeliù, 244.
skiriù, 301, 304.
strãzdas, 54.

βẽβuras, 57.
βiñtas, 68, 219.

tenvas, 245.
vapsà, 277.

LETTE.

aulis, aule, awele, 274.
bischukurwis, 273.
bite, 266.
dẽjejs, 275.
dẽjele, dẽjela, 273-227.

dẽju, 275.
dẽjums, 273, 275, 276.
dẽt, 275.
dît, 275.
dûris, 274.

egle, 328.
kãpt, 278.
strûps, 274.

VIEUX PRUSSIEN.

addle, 327, 328.
caltestiskłok(is), 276.
dessimton, 68.

drawine, 274.
giwa, giwe, 243.
-lînka, 239.

wobse, 277.

VIEUX SLAVE.

berą, 241.
biti, 315.
boją, sę, 96.
drozdŭ, 54.
jela, 327.
kokoša, 54.
kokotŭ, 54.
iżą, 239.

lobŭzati, 240, 242.
lobyzati, 242.
loča, 242.
lokati, 242.
medŭ, 270.
muxa, 325.
peką, 55.
pĭną, 245.

sedmŭ, 220.
-stĭrą, 245.
sŭto, 219.
šĭdŭ, 240.
tretĭjĭ, 309.
ubiti, 315.
živŭ, 244.

BULGARE.

ulej, 274.

RUSSE.

ада, 189.
айда, 89.

балы́къ, 87.
барышъ, 90.

бортничество, 272.
борть, 273.

дѣлить, 275.
дѣль, 275.
ёлка, 327.
ель, 328.
лазить, 278.
лопать, 242.
мишка, 264.
пчелá, 266.
пчельникъ, 273.
сукмáнъ, 87, 88.
тамгá, 87.
улей, 273, 274.
чекмéнь, 88.
чуръ, 88, 89.
чуръ-меня́, 88, 89.

PETIT RUSSE.

bórta, 274.
bortnycá, 274.

SERBE.

čèla, 266.
dijèliti, 275.
dȉo, 275.

SLOVÈNE.

ulj, 274.

TCHÈQUE.

brt, 273, 274.
děliti, 275.
díl. 275.
jedla, 327.
klát, 276.
úl, 274.

POLONAIS.

barć, 273.
cur tobie, 89.
czekman, 88.
dział, 275.
dzielić, 275.
jodła, 327.
łażbić, 278.
łażbień, 278.
leziwo, 278.
pczola, 266.
rozdział, 275.
sukmana, 87.
ul, 274:

RUTHÈNE.

čekméń, 88.
sukmána, 87.

LANGUE ALBANAISE.

mjal'tse, 268.

LANGUE ARMÉNIENNE.

acem, 245.
aci, 245.

berem, 241.

gah, 311.
geli, 244.
gelum, 244.
gom, 344.

damban, 218.
dambaran, 218.
dēz, 316.

dizanem, 241.
dnem, 243.

eber, 313.
ed, 243.
em, 344, 345.
en, 344, 346.
enth-, 317.
eresun, 217.

Zradašt, 318, 319.
zradaštakan, 318, 319.

ē, 344-347.
ənd, 317.

łakem, 241, 242.
laphem, 242.
lezu, lizu, 240.
lizanem, 240.
lizeçi, 240.
lizem, 240.
lizum, lezum, 240, 242.

xrat, 311.

rmén. Sur-Agop St Jacques — Zraber, le nouvelliste

kam, 344.
keam, 244.
keankh, 244.

hanem, 245.
hani, 245.
harçanem, 245, 246.
harçi, 245, 246.
henum, hanum, 245.

melr, 268.

melu, 268.
movpet, moggpet, 319, 320.

y-arnem, 244.
y-arcay, 244.
y-aruçanem, 246.

okh, 346.

ç-, 346.

çikh, 346.

skesur, 57.

ti, 276.
tohm, 310.

çelum, 244.

khsan, 217.

LANGUE PHRYGIENNE, ETC.

PHRYGIEN.

αββερετ, 123.

αδδακετ, 124.

THRACE.

-διζα, 316.

-dizos, 316.

DACE.

ολμα? 329.

σεβα, 329.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

SANSCRIT.

ajīvīt, 244.
átata, 245.
átan, 245.
átti, 239, 241.
adudrot, 243.
ádbhu[illegible], 245.
ádhāt, 243.
ánayat, 313.
ániti, 301
ánila-, 63.
ábharat, 313.
amīti, 68.
amṛta-, 24.
árvā, 244.
aliḥ, 268.
alikṣat, 240.
ásanat, 242, 243, 245.
ásarat, 242, 243.
ásusrot, 243.
ástar, 245.
ásti, 239-241.
áhan, 313.
āñchati, 68.
átāḥ, 68.

ātiḥ, 68.
ātmán-, 131.
ādhráḥ, 68.

iyā́ya, 240.
íçe, 247.
īçvaráḥ, 247-249.

ṛcháti, 244.
ṛṇóti, 244.

eka-, 325.
éti, 240.

kā́ka-, 54.
kiki-, 54.
kṛtám, 312.
khā́ḥ, 68.
khātáḥ, 68.
khā́dati, 68.
khā́m, 68.

gatáḥ, 68.
gātúm, 311.

cinóti, 245.
cyávate, 246.
cyávānaḥ, 246.
cyāváyati, 246.

jápā, 10.
jāḥ, 68.
jātáḥ, 67, 68.
jā́m, 68.
jamātā, 67.
jāráḥ, 67.
jigāṃsati, 68.
jíghāṃsati, 68.
jīraka-, 10.
jīváḥ, 244.
jīvati, 243, 244.

tanóti, 245.
tanúḥ, 245.
tanuté, 245.
tānayati, 245.
tāntáḥ, 67.
t(i)ya-, tya-, 308.
tīrtham, 13.

tū́rvati, 244.
turviḥ, 244.
tṛtīyaḥ, 309.
téjate, 303.

dádhāmi, 243, 275.
dandramyate, 243.
dábhati, 245.
dabhnoti, 245.
dáyate, 275.
dāti, 275.
dāntáḥ, 67.
dámyati, 67.
didhīrṣā, 68.
dī́yati, 275.
dudravat, 243.
dudrāva, 243.
dégdhi, 241.
dehaḥ, 316.
deham, 316.
dehi, 315, 316.
dram-, 243.
drávati, 243.
drātu, 243.
drāváyati, 243, 244.
drāhi, 243.
dhvāntáḥ, 68.

natáḥ, 67.
námati, 67.
nákaḥ, 67.
ni-, 128.

pácati, 55.
páñca, 55.
parṇa-, 54.
píbati, 55.
pūjā, 9.
pūjārī, 9.
pṛthúḥ, 219.
pṛcchāti, 246.
prajáḥ, 316.
prapitvám, 56.

bambharáḥ, 268.
bhāye, 96.
bhárami, 241.
bhárti, 239, 241.
bhramati, 68.
bhramaráḥ, 268.
bhrantaḥ, 68.

mákṣ-, 267, 270.
mákṣa, 267, 270.
matáḥ, 68.
mádhu, 270.
madhukaḥ, 270.
mádhyaḥ, 309.
márt(i)yaḥ, 309.
mārjati, 240.
mārṣṭi, 240.
mīmāṃsate, 68.
mṛjáti, 240.
mṛjánti, 240.

yātáḥ, 68.
yojanā, 9.

rámbate, 303.
rāsa-, 10, 24.
riṇákti, 239.
ririhvāṃsam, 240.
rihanti, 239.
rudati, 240.
rudánti, 240.
redhi, relhi, 239-241.
rérihat, 241.
rérihāṇaḥ, 241.
rerihyáte, 241.
rodati, 240.
róditi, 240.

lámbate, 303.
lihanti, 239.
ledhi, 239, 241.
lelihyate, 241.
lehāyati, 241.

vánati, 68, 245.
vanóti, 245.
vámiti, 67.
vásti, 240, 241.
váste, 241.
vātaḥ, 68.
vántáḥ, 67.
vañchati, 68.
vāvátaḥ, 68.
vibhūti, 9.
vívasati, 68.
vṛṇóti, 244.

çáçvant-, 56.
çāntáḥ, 67.
çithiráḥ, 219.
çúṣkaḥ, 58.
çúṣyati, 58.
çmáçru, 56.
çrāntáḥ, 67.
çrī, 24.
çváçuraḥ, 56, 57.

sakṓt, 218.
satyá-, sat(i)yá-, 220, 309.
snóti, 245.
santya, 220.
sáraḥ, 262.
saráḥ, 268, 270.
sárpati, 242, 246.
sárvaḥ, 308.
sātáḥ, 68.
sātíḥ, 68.
síṣāsati, 68.
sísarti, 242, 243.
susrāva, 243.
skándati, 304.
starati, 245.
stṛṇāti, 245.
stṛnóti, 54, 245.
srávati, 242, 243.
srāváyati, 243, 244.

hatáḥ, 68.
hánti, 241.
har-, 61.

ZEND.

aŋva-, 325.
aurvant-, 244.
aurvō, 244.
āgəurvayeiti, 315.

ərənaoiti, 244.

kerəta-, 312.

gāt(u)vō, 311.
gātūm, 311.

xå, 68.
xąm, 68.
xraŋəuš, 311.
xrəθwā, 311.
xraθwō, 311.

j(ī)vaiti, 243.
j(ī)vō, 244.

-taurvairi, 244.
taurvayeiti, 244.
-taurvå, 244.
tanava, 245.

-daēza-, 316.
davaiti, 245.
dəbavayat, 245.
dəbonaota, 245.
dīdarəšata, 68.
drāvayāṭ, 243.

θrit(i)yo, 309.

maδu, 270.

mašyo, 309.

vanat, 245.
vivanghatu, 68.
vīsaiti, 217.

raēzaēte, 239.

Zaraθuštra-, 318-320.
zātō, 68.

zinat, 307.

šāvayeiti, 246.
-šusaiti, 246.

haiθyo, 220, 309.
haurvo, 308.
hištaite, 310.
hištaiti, 310.

VIEUX PERSE.

ăištatā, 310.
akunauš, 312, 313.
akunavam, 313.
akumā, 313, 314.
āgrbāya, 315.
ăgrbi(ta), 315.
aja, 313.
ajanām, 315.
aθiy, 316, 317.
atiy, 316.
adadā, 313.
adā, 312-314.
adinā, 307.
apagaudaya-, 315.
abava, 313.
abara, 313, 315.
anaya, 313.
aniyāuvā, 317.
amahy, 310, 311.
amiy, 310.
avājanam, 315.
Arminaiy, 317.
astiy, 310.
ašiyava, 246.
ašiyavam, 310.
ahiyāyā, 310.
ahyāyā, 310.
āhy, 310.

Krauš, 307.
krtam, 312, 314.

gaušā, 313.
gāθavā, 311, 317.
gāθum, 311.

xšāyaθiya, 309.

čaxriyā, 312.
čartanaiy, 312.

jīvahyā, 244.
jīvā, 243.

taumā, 310.
tya, 308, 311.
tya-, 308-310.

dastaibiyā, 317.
dastayā, 317.
dahyāuvā, 317.
dahyāuš, 310.
dārayāmiy, 315.
didā, 315, 316.
dītam, 307, 312.
duvarayā, 317.
duraiy, 317.

θ^ritiya, 309.

patipayauvā, 310, 315.
patiy, 316.
paruva, 309.
paruvaiy, 317.

paruvam, 309.
Parθavaiy, 317.
pādaibiyā, 317.
pādiy, 315.
Pārsaiy, 317.

Bāxtriyā, 317.
Bābirauv, 317.
Bābirauš, 307.
bumiyā, 317.

Fravartiš, 307.
fraharvam, 309.
frābara, 315.

Margauv, 317.
martiya, 309.
Mādaiy, 317.
Mādaišuvā, 317.

Vrkāna, 307.

Ha^ngmatānaiy, 317.
ha^ntiy, 310.
hamataxša-, 315.
hamadārayaiy, 315.
hamiθ^riyā, 313.
Harauvatiyā, 317.
haruva, 308, 309.
hašiya, 220, 309, 310.
hi^nduš, 310.
hya, hyā, 310, 311.

ÉLAMITE.

Karmapattaš, 307.

Mirkaniya, 307.

Pirrumartiš, 307.

PERSAN MOYEN ET MODERNE.

ang, 268.
ās, 270.
diz, 315.
gāh, 311.

Garmapada, 307.
Gurgān, 307.
Hormazd, 319.
īzad, 319.

jiva, živa, 244.
kardan, 312.
lēsam, 239.
mād, 319.

mādar, 319.
may, 270.
šavad, 246, 310.
tuxm, 310.
twhm, 310.
pid, 319.
pidar, 319.
vātāk, 67.
xirad, 311.
Yazd, 319.
ɣazdān, 319.
zād, 68.
Zarāδušt, 318.
Zaratušt, Zaratuxšt, 318.
Zarduhašt, 318.
Zardušt, 318.
zīstan, 243.
zrdṛwštg'n, 318.
žīvēt, 243.

OSSÈTE.

mud, mïd, 270.

B. — LANGUES SÉMITIQUES.

ARABE.

baḥaþa, baḥeš, 287.
ḥarkaþa, ḥarkeš, 287, 288.
laṭaþa, laṭaš, 287.
þaqala, 287.
waþaba, 287.
waþþaba, waššeb, 287, 288.

CHALDÉEN.

ʼyiθiβ 287.

HÉBREU.

yāšab, 287.

SYRIAQUE.

itʿb, 287.

C. — LANGUES FINNO-OUGRIENNES.

ESTE.

koṅg, 272.
koskel, 272.
lind, 267, 268.
linnu-aed, 268.
linnu-pū, 268, 273.
pū, 273.
tarupakk, 273.

FINNOIS.

karhu, 264, 265.
mehiläinen, 267, 268.
mehiläispesä, 274.
mesiläinen, 269.
mettiäinen, 268.
mettinen, 268.
nyhtää, 277.
nytkiä, 277.
ohto, 264, 265.
peittää, 277.
pesä, 274.

MORDVE.

ṁekš, 267.
neškä, neške, 277.

TCHÉRÉMISSE.

βaškə, 277.
βopš, βo·βəš, 272, 277, 278.
βopšmə̂ra, 277, 278.
jaktem, 272.
moska, 264.
mukš, 267.
nəžam, 277.
nužam, 277.
nuške, 277.
tamγa, 272.
tə̂γə̂ə̂ jal, 268.
tištə, 272.
t'še·l'nık, 273.

VOGOULE.

šōrp, 265.

VOTIAK.

maisi̯, 268, 269.
muš, 267.
muš tubi̯ni̯, 278.
podem, 277.
podemàni̯, podmàni̯, 277.
podini̯, 277.
tubi̯ni̯, 278.

ZYRIÈNE.

gorš, 264.
ma, 269.
mal'apoz, 274.
mal'azy, 269.
mazy, 268, 269.
mazypoz, 274.
mehiläne, 269.
mezi, 269.
mezilane, 269.
mezilind, 269.
mošpoz, 274.
muš, 267.
myr, 277.
pödni̯, 277.
poz, 274.
ul'ej, 273.
zya kylny, 268.

HONGROIS.

borju, 90.
köpü, 273.
medve, 264.
méh, 267.
méh-kas, 273.
nyes, 277.

D. — LANGUES TURQUES.

TURC.

Zrwšč, 320.

TCHOUVACHE.

jar-, 89.
par-, 90.
parə̂m, 90.
parə̆n-, 90.
paru, 90.
pə̂ru, 90.
sə̂kman, 87.
sə̂xman, 87.
təran-, 88.
t'śar, 88, 89.
t'śaruzə̂r, 89.
t'śəlχe, 88.

E. — LANGUES DIVERSES.

TAMOUL.

amadu, amudu, 24.
appa, 20.
astivāram, 13.
dore, tore, 10.
gomayam, 11.
homa, 11.
jannal, 9.
kari, 22, 24.
kōpittu, 9, 10.
maɣal, 20.
mèjè, mèsè, 10.
rasam, 21, 24.

rèil, 11.
samsāram, 20.
sāpdra-kai, 21.
tagappa, 20.
terttam, dirstam, 13.
tiru, 24.
vibūdi, vivūdi, 9

CHINOIS.

Sou-lou-tche, 319, 320.

III

TABLE DES AUTEURS.

Pages.

Adjarian (H.). — Recueil de mots kurdes en dialecte de Novo-Bayazet 349

Bloch (J.). — Castes et dialectes en tamoul 1

Boisacq (E.). — Grec ἐλάτη «saule» 261

Bréal (M.). — Notes d'étymologie (*Finitimus* et les adjectifs en *timus*. Le verbe latin **herio*. L'adjectif *gratus*. *Herie Junonis*. *Incolumis*. *Respondeo*. *Armentum*. *Palpebra*. *Jocularis* et ses dérivés germaniques. Français *advenir*, *aveindre*) 59

L'allemand *die Seele*, anglais *the soul* 131

Cuny (A.). — Nouvelle contribution à l'étymologie de *explorare*. 321

Φθία – Θετταλός – Θετταλία 323

Gaulois *odocos*, latin *ĕbulum* 327

Voir Féghali.

Delafosse (M.). — Les langues voltaïques (boucle du Niger)... 386

Destaing (E.). — Notes de phonétique (Afrique occidentale)... 289

Féghali (M.) et Cuny (A.). — Une survivance remarquable dans le parler actuel de Kfâr-'Abîda (côte syrienne, 60 kilomètres au nord de Beyrouth) 287

Gauthiot (R.). — Deux mots turcs en russe 87

Des noms de l'abeille et de la ruche en indo-européen et en finno-ougrien 264

A propos du nom de Zoroastre 318

GRAMMONT (M.). — Recherches expérimentales sur la prononciation du cochinchinois 69

HOMBURGER (L.). — Étude de quelques correspondances de sonores bantoues 221

KLUGE (TH.). — Sur un préfixe des langues caucasiques du Sud. 330

MAROUZEAU (M.). — L'emploi du participe présent latin à l'époque républicaine 133

MEILLET (A.). — Sur la valeur du *F* chez Homère 30

Remarques sur la langue de Corinne 46

Traitement de *n̥* en indo-iranien 67

Deux omissions .....

Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien 92

Sur une origine de grec *o* 217

Deux notes sur des formes verbales indo-européennes (I. Sur le présent grec *λείχω*. II. Sur l'élargissement **-eu-*) 239

Persica (I. Sur le génitif des thèmes en *-i-*. II. Sur *y* et *v* après consonnes. III. Emploi des temps. IV. Vieux perse *didā*. V. Vieux perse *aθiy*. VI. *-ā-* au locatif) 306

La phrase nominale pure en arménien 344

A propos de cypr. Μιγαλαθεω 384

SCERBA (L.). — Notes de phonétique générale (I. Sur *l* dure. II. Slave *y* et gallois *u*) 280

VENDRYES (J.). — L'assimilation consonantique à distance 53

Sur l'emploi de l'infinitif au génitif dans quelques langues indo-européennes 57

Sur quelques présents en *-ā-* du verbe italo-celtique 300

608

191174
P
La
S
Société de Linguistique de Paris
Mémoires.
t. 16

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED